H.-P. BLAVATSKY

FONDATRICE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

ISIS DÉVOILÉE

Clef des Mystères de la Science et de la Théologie anciennes et modernes

« *Ceci est un livre de bonne Foy.* »
MONTAIGNE.

VERSION FRANÇAISE AUTORISÉE

2/1247

3105 91

Traduit de l'anglais par **R. JAQUEMOT**

VOLUME TROISIÈME

RELIGION

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
ÉDITIONS « RHEA »
4, Square Rapp, Paris (VII^e^)
1920

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ISIS DÉVOILÉE

Clef des Mystères
de la Science et de la Théologie
anciennes et modernes

H.-P. BLAVATSKY

FONDATRICE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.

ISIS DÉVOILÉE

Clef des Mystères de la Science et de la Théologie anciennes et modernes

« Ceci est un livre de bonne Foy
MONTAIGNE.

VERSION FRANÇAISE AUTORISÉE

Traduit de l'anglais par R. JAQUEMOT

VOLUME TROISIÈME

RELIGION

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
ÉDITIONS « RHEA »
4, Square Rapp, Paris (VII^e^)

1920

©

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Vingt-cinq exemplaires
sur papier de la manufacture impériale du Japon,
numérotés de un à vingt-cinq

PRÉFACE DE LA SECONDE PARTIE

Nous voudrions si possible que ce livre restât ignoré de tous les Chrétiens auxquels cette lecture ne ferait aucun bien, et auxquels il n'est pas destiné. Nous faisons allusion à ceux chez lesquels la foi dans leur religion respective est pure et sincère, ceux dont les vies sans tache reflètent le divin exemple du Prophète de Nazareth, par la bouche duquel l'esprit de vérité a parlé si puissamment à l'humanité. De tous temps il a existé de ces personnes-là. L'histoire en a conservé les noms dans ceux des héros, des philosophes, des philanthropes, des martyrs, des saints et des saintes ; mais combien aussi ont vécu et sont morts ignorés, sauf de leur entourage immédiat, bénis seulement par les humbles âmes qui ont bénéficié de leur charité. Ceux-là ont ennobli le Christianisme, mais ils auraient fait de même pour toute autre religion, s'ils l'avaient professée — car ils se sont élevés au-dessus d'elle. La douceur de Peter Cooper et d'Elisabeth Thompson en Amérique, qui eux, ne sont pas des Chrétiens orthodoxes, est non moins à l'imitation du Christ que celle de la Baronne Angela Burdett-Coutts en Angleterre, qui en est une. Et cependant, à côté des millions qui se disent Chrétiens, ils n'ont toujours été qu'une minorité. On en rencontre aujourd'hui dans la chaire et sur les bancs de l'église, dans les palais et dans les chaumières ; mais le matérialisme croissant, l'hypocrisie et les plaisirs mondains en réduisent la proportion au minimum. Leur charité, leur

foi simple et sincère dans l'infaillibilité de leur Bible, de leurs dogmes et de leurs prêtres, mettent en activité toutes les vertus dont est douée la nature humaine. Nous avons connu, nous-mêmes, de ces prêtres, de ces pasteurs, ayant foi en leur Dieu et nous avons toujours évité les discussions avec eux, de peur de nous rendre coupable de blesser leurs sentiments ; loin de nous aussi de vouloir diminuer la foi sincère d'un seul laïque, si celle-ci l'aide à vivre saintement et à mourir en paix.

Comme analyse des croyances religieuses en général, ce volume est spécialement écrit afin de combattre le Christianisme Théologique, qui est l'ennemi acharné de la liberté de pensée. Il ne contient pas un seul mot contre les véritables enseignements de Jésus, mais il s'élève avec fermeté contre leur avilissement en systèmes ecclésiastiques pernicieux, fatals pour la foi humaine dans son immortalité et son Dieu, en renversant toute barrière morale.

Nous jetons le gant à tous les théologiens dogmatiques qui cherchent à enchaîner l'histoire et la science ; et nous le faisons tout spécialement pour le Vatican dont le despotisme fait horreur à presque toute la Chrétienté éclairée. A part le clergé, seul le logicien, le chercheur et l'explorateur infatigable devraient lire un livre de cette nature. Ces ardents chercheurs de la vérité ont seuls le courage de leur opinion.

ISIS DÉVOILÉE

DEUXIÈME PARTIE

RELIGION

CHAPITRE PREMIER

« Qu'il soit ANATHEME... quiconque dira que les Sciences humaines doivent se poursuivre dans un tel esprit de liberté, qu'il soit permis de prendre leurs assertions pour vraies même lorsqu'elles sont en opposition avec la doctrine révélée. » *Concile Œcuménique de 1870.*

« GLOUCESTER. — L'Eglise! Où est-elle? »
Henri VI. Acte I. Scène 1. Shakespeare.

SOMMAIRE

L'Eglise, où est-elle? Phallisme païen sous des symboles chrétiens. — Exemples de censure papale. — Blasphèmes catholiques contre le ciel. — Les enfers des différentes nations. — L'Enfer géocentrique de saint Augustin. — Les biographes du diable. — Pourquoi n'y a-t-il pas de miracles en Russie. — Le type physico-psychologique américain. — Divination épiscopale, au moyen du « sort ». — Miracles laïques. — Histoire du siège de Saint-Pierre. — Ce qui fut sauvé du Bruchion. — La bibliothèque secrète à Ishmonia. — Origine de la tiare papale et des clés de saint Pierre. — L'Ancien des jours. — Notions orphiques de l'Ether. — La Première émanation d'En Soph. — Réserve prudente de Platon. — La Vierge Marie n'est qu'Isis rebaptisée. — Terrible mort d'un sorcier. — Le Kadeshim hébreu. — Jaccolliot est-il un fieffé menteur? — Trinités des diverses religions. — Rites et dogmes païens adoptés par les chrétiens. — Une sainte massacrée et des massacreurs sanctifiés.

Soixante mille hommes (60.428) aux Etats-Unis d'Amérique reçoivent un salaire pour enseigner la Science de Dieu et Ses relations avec Ses créatures.

Ces hommes s'engagent à nous transmettre la connaissance qui traite de l'existence, du caractère et des attributs de notre Créateur ; de Ses Lois et de Son gouvernement ; des doctrines auxquelles nous devons croire et des devoirs que nous devons pratiquer. Parmi ceux-ci, cinq mille (5.141) (1) avec l'appoint de 1.273 étudiants en théologie pour leur venir en aide par la suite, enseignent cette science à cinq millions d'âmes suivant la formule prescrite par l'évêque de Rome. Cinquante-cinq mille (55.287) ecclésiastiques, fixes et voyageurs, représentant quinze sectes différentes (2), se contredisant toutes les unes les autres sur des questions théologiques plus ou moins vitales, instruisent, dans leurs doctrines respectives, trente-trois millions (33.500.000) d'âmes. Parmi ceux-ci, beaucoup d'entre eux enseignent suivant les canons de la branche cis-atlantique d'un établissement qui reconnaît la fille de feu le duc de Kent pour son chef spirituel. Il y a quelques centaines de mille Juifs; quelques milliers d'Orientaux de toutes sortes; et quelques rares individus qui appartiennent à l'Eglise grecque. Un homme à Salt Lake City, qui a dix-neuf femmes et plus d'une centaine d'enfants et petits-enfants, est le chef spirituel de quatre-vingt-dix mille âmes, qui croient qu'il est en rapport fréquent avec les dieux, — car les Mormons sont Polythéistes de même que Polygames, et leur dieu principal est représenté comme habitant une planète à laquelle ils ont donné le nom de Colob.

Le Dieu des Unitaires est célibataire ; la Divinité des Presbytériens, des Méthodistes, des Congrégationnistes et des autres sectes orthodoxes protestantes, est un Père sans épouse, ayant un Fils qui est l'égal du Père lui-même. On a dépensé une somme de $ 354.485.581 pour construire les soixante-deux mille et quelques églises, maisons de prière et de réunions où l'on enseigne toutes ces doctrines théologiques contradictoires. La valeur des presbytères protes-

1. Ces chiffres ont été copiés dans le *Religious Statistics of the United States for the year 1871.*

2. Ce sont : *Les Baptistes. Congrégationnistes, Episcopéliens, Méthodistes du Nord, Méthodistes du Sud, Méthodistes divers, Presbytériens du Nord, Presbytériens du Sud, Presbytériens Unis, Frères Unis, Frères en Christ, Hollandais réformés, Allemands réformés, Presbytériens réformés, Presbytériens du Cumberland.*

tants seuls, qui abritent les pasteurs et leurs familles est estimée à environ $ 54.115.297. La somme de seize millions de dollars (16.179.387) est en outre contribuée annuellement pour les dépenses des sectes protestantes seulement. Une église presbytérienne à New-York à elle seule a coûté en chiffres ronds un million de dollars; un autel catholique à lui tout seul a coûté un quart de plus!

Nous ne mentionnerons pas une multitude de sectes plus petites, de communautés et d'extravagantes petites hérésies originales qui naissent dans ce pays tout d'un coup et meurent aussitôt, comme autant de champignons après un jour de pluie. Nous ne nous arrêterons même pas à faire mention des soi-disant millions de spirites, car la plupart d'entre eux n'ont même pas le courage de se séparer de leurs sectes respectives. Ce sont les Nicodèmes de la porte de derrière.

Et maintenant demandons avec Pilate : Qu'est-ce que la Vérité? Où faut-il la chercher dans cette multitude de sectes en guerre ouverte les unes avec les autres? Chacune prétend être basée sur la révélation divine; chacune se targue de posséder la clé des portes du ciel. Laquelle est en possession de cette vérité rare? Ou bien devons-nous conclure avec le philosophe bouddhiste : « Il n'y a qu'une seule vérité sur la terre, et elle est immuable; la voici : il n'existe sur terre aucune vérité ! »

Bien que nous n'ayons aucune envie d'empiéter sur le terrain foulé tant de fois par les savants qui ont démontré que tout dogme chrétien a son origine dans un rite païen, néanmoins les faits qu'ils ont mis à jour depuis l'affranchissement de la science ne perdent rien à être répétés. En outre notre but est d'examiner ces faits à un point de vue différent et peut-être nouveau; celui des anciennes philosophies prises ésotériquement. C'est à peine si nous les avons effleurées dans le premier volume. Nous allons nous en servir comme base pour la comparaison des dogmes et des miracles chrétiens avec les doctrines et les phénomènes de l'ancienne magie, et la « Nouvelle Dispensation » moderne, ainsi que le Spiritisme est dénommé par ses adeptes. Puisque les matérialistes nient les phénomènes sans même les étudier, et puisque les théologiens, en les admettant, ne

nous laissent que le choix entre deux absurdités palpables — le Diable ou les miracles, — nous n'y pouvons perdre grand'chose en nous adressant aux théurgistes, qui, eux, nous aideront à jeter un flot de lumière sur un sujet particulièrement ténébreux.

Le professeur A. Butterof, de l'Université Impériale de Saint-Pétersbourg, dit dans une publication récente, intitulée *Manifestations médiumniques* : « Si vous le voulez bien, ces faits (ceux du spiritisme moderne) sont du nombre de ceux déjà plus ou moins connus des anciens ; ils sont identiques à ceux qui, dans les âges obscurs, donnaient une importance aux prêtres Egyptiens ou aux augures Romains; ils forment, même, la base de la sorcellerie de nos Shamans sibériens ;... ils sont tout cela, et si ce sont de véritables faits, nous n'avons pas à nous en occuper. Tous les faits dans la nature *appartiennent au domaine de la science*, et chaque addition à ce domaine l'enrichit au lieu de l'appauvrir. Si l'humanité a admis une vérité et qu'elle la nie ensuite dans l'aveuglement de son orgueil, le fait de revenir à sa réalisation première constitue un pas en avant et non un pas en arrière. »

Du jour où la science moderne donna ce qu'on peut considérer comme le coup mortel à la théologie dogmatique, en se plaçant sur le terrain que la religion est pleine de mystères, et que les mystères sont anti-scientifiques, l'état mental des classes éduquées a présenté un aspect bizarre. Dès ce moment, la société paraît se maintenir en équilibre par une seule jambe sur une corde tendue entre notre univers visible et le monde invisible ; craignant à tout instant de voir le bout rattaché à la foi se détacher soudain et la précipiter dans la destruction finale.

La grande masse de ceux qui se disent Chrétiens peut se diviser en trois groupes inégaux, les matérialistes, les spiritualistes et les Chrétiens proprement dits. Les matérialistes et les spiritualistes font cause commune contre les prétentions hiérarchiques du clergé ; celui-ci, de son côté, les dénonce aussi bien les uns que les autres avec la même véhémence. Les matérialistes sont aussi peu d'accord entre-eux que les sectes chrétiennes elles-mêmes ; les Comtistes, ou comme ils s'intitulent, les positivistes, étant exécrés

et honnis au dernier degré par toute l'école des penseurs, honorablement représentée en Angleterre par Maudsley. Rappelons-nous que le positivisme est cette « religion » de l'avenir, contre le fondateur de laquelle, Huxley, lui-même s'est élevé dans sa fameuse conférence *The Physical Basis of Life.* Maudsley, de son côté, se crut obligé de s'exprimer comme suit, en faveur de la science moderne : « Ne nous étonnons pas si les hommes de science renient Comte comme leur porte-voix, et qu'ils protestent contre le roi qu'on veut leur imposer. N'ayant aucune obligation personnelle envers ses œuvres — et reconnaissant jusqu'à quel point, il a faussement représenté l'esprit et les prétentions de la science — ils répudient le serment de fidélité que ses disciples enthousiastes voudraient leur imposer, et que l'opinion populaire tend de plus en plus à considérer comme naturelle. Ils n'ont pas tort d'affirmer à temps leur indépendance, car si ce n'est bientôt fait, il sera bientôt trop tard pour l'affirmer utilement (1) ». Lorsqu'une doctrine matérialiste est répudiée à ce point par deux matérialistes tels que Huxley et Maudsley, il est grand temps de reconnaître qu'elle est l'absurdité même.

Chez les Chrétiens tout est désaccord. Leurs diverses églises représentent tous les degrés des croyances religieuses depuis la crédulité omnivore de la foi aveugle, jusqu'à cette déférence condescendante et altière de la Divinité qui voile à peine la conviction de leur propre sagesse divine. Toutes ces sectes croient plus ou moins à l'immortalité de l'âme. Quelques-unes admettent comme une certitude les rapports entre les deux mondes ; d'autres en font une affaire de sentiment ; il y en a qui les nient d'emblée ; et quelques rares individus seulement observent une attitude attentive et réfléchie.

Mordant le frein qui la retient, et faisant des vœux pour le retour des âges obscurs, l'Eglise Romaine regarde d'un mauvais œil les manifestations *diaboliques* ; elle laisse entendre ce qu'elle réserverait à leurs défenseurs si elle avait encore son pouvoir d'antan. S'il n'était évident que la science la tient sur la sellette et qu'elle a les mains liées, elle se-

1. H. Maudsley. *Body and Mind.*

rait prête, à un moment donné, à renouveler dans ce XIX^e^ siècle les scènes révoltantes des siècles passés. Quant au clergé protestant, sa haine commune contre le spiritisme est si intense, qu'une feuille séculaire fait la judicieuse remarque suivante : « Ils sont d'accord pour détruire la foi publique dans tous les phénomènes spirites du passé, tels qu'ils sont relatés dans la *Bible*, afin de voir la pestilentielle hérésie moderne frappée au cœur (1). »

Faisant retour aux lois mosaïques, depuis longtemps tombées en désuétude, l'Eglise romaine prétend posséder le monopole des miracles, ainsi que le droit de les juger, étant leur unique héritière par droit de succession directe. L'Ancien Testament, proscrit par Colenso, ses prédécesseurs et contemporains, est rappelé de son exil. Les prophètes que Sa Sainteté le Pape consent enfin à placer sinon sur le même pied que lui-même, du moins à une distance respectable (2), ont été époussetés et nettoyés. Le souvenir de tout l'abracadabra démoniaque est évoqué à nouveau. Les *crimes* impies du paganisme, son culte phallique, les miracles thaumaturgiques exécutés par Satan, les sacrifices humains, les incantations, les sortilèges, la magie et la sorcellerie sont remis en mémoire et le DEMONISME est placé en regard du *spiritisme* afin de leur permettre de s'identifier et de se reconnaître. Nos démonologues modernes ont soin d'ignorer quelques détails insignifiants, parmi lesquels nous reconnaissons la présence indéniable du phallisme païen, parmi les symboles chrétiens. Nous pourrions aisément démontrer qu'un puissant élément spirituel de ce culte existe dans le dogme de l'Immaculée-Conception de la Vierge, Mère de Dieu ; de même que nous avons la preuve d'un culte de fétiches dans l'adoration des *saints* membres des saints Cosme et Damien, à Isernia, près de Naples ; qu'un trafic lucratif était annuellement établi par le clergé en ex-

1. *Boston Sunday Herald*, novembre 5, 1876.

2. Voyez l'auto-glorification du Pape actuel dans l'ouvrage intitulé *Discours du pape Pie IX*, par Don Pascale de Francisis ; et le fameux pamphlet de Gladstone qui porte le même nom. Ce dernier cite dans l'ouvrage sus-nommé la phrase suivante prononcée par le Pape : « Mon désir est que tous les gouvernements sachent que je parle de cette façon... Et j'ai le *droit* de parler, *plus même que le prophète Nathan* au roi David, *et encore plus que saint Ambroise à Theodosius.*

votos de cire, jusqu'à il y a à peine un demi-siècle (1).

Certes, les écrivains catholiques ont tort de déverser leur bile dans des phrases comme celle-ci : « Dans beaucoup de pagodes, la pierre phallique revêt constamment, ainsi que le *batylos* grec, la forme brutale et indécente du *lingham*... le Maha Deva (2). » Avant de souiller un symbole, dont la haute signification métaphysique est trop profonde pour les champions modernes de cette religion sensuelle par excellence, ils devraient détruire leurs temples les plus anciens et en changer la forme des coupoles. Le Mahody d'Elephanta, la Tour Ronde de Bhangulpore, les minarets de l'Islam, qu'ils soient arrondis ou pointus, sont les modèles originaux du *Campanile* de saint Marc à Venise, de la cathédrale de Rochester et du Dôme plus moderne de Milan. Tous ces clochers, tourelles, dômes, ainsi que les temples chrétiens, sont des reproductions de l'idée primitive du *lithos* ou phallus en érection. « La tour occidentale de la Cathédrale de Saint-Paul, à Londres, dit l'auteur de *The Rosicrucians*, est un des doubles *lithoï* érigés devant chaque temple, tant chrétien que païen (3). » De plus, dans toutes les églises chrétiennes, « et surtout dans les temples protestants, où elles occupent une place très apparente, les deux tables de pierre de la Loi de Moïse se trouvent côte à côte au-dessus de l'autel, réunies en une seule et dont la partie supérieure est arrondie... La pierre de droite est *mâle*, celle de gauche est *femelle* ». Par conséquent ni les Catholiques, ni les Protestants ne devraient parler des « formes indécentes » des monuments païens, tant qu'ils ornent leurs propres temples avec les symboles du *Lingham* et du *Yoni*, et même qu'ils gravent sur ceux-ci les lois de leur Dieu.

Un autre détail qui n'est guère à la louange du clergé chrétien est traduit par le mot Inquisition. Les torrents de sang humain que cette institution *chrétienne* a fait couler, et la quantité de ses sacrifices humains, n'a pas son pendant dans toutes les annales du pagnisme. La *sorcellerie* est un autre point important, où le clergé a surpassé ses maîtres, les païens. Il n'existe, certes, aucun temple

1. Voyez les *Gnostics* de King et autres ouvrages.
2. Des Mousseaux. *La magie au XIX^e^ siècle*, chap. I.
3. Hargrave Jennings. *The Rosicrucians*, p. 228-241.

païen où la magie noire, dans son sens véritable, n'ait été plus mise en pratique qu'au Vatican. Tout en pratiquant l'exorcisme comme une importante source de revenus, le clergé catholique a aussi peu négligé la magie que les prêtres païens de l'antiquité. Il est facile d'établir la preuve que le *sortilegium*, ou la sorcellerie, a été pratiquée par le clergé et par les moines, pas plus loin que le siècle dernier, et elle l'est encore occasionnellement de nos jours.

Tout en prononçant l'anathème contre toute manifestation occulte en dehors du sein de l'Eglise, le clergé — malgré toutes les preuves du contraire — les qualifie « d'œuvre de Satan », « de pièges des anges déchus », qui « montent et descendent dans l'abîme sans fond » dont parle saint Jean dans son *Apocalypse* cabalistique, « d'où monte une fumée, comme la fumée d'une immense fournaise ». *Grisés par ses émanations, des millions de spirites accourent journellement autour de ce gouffre, pour adorer à l'* « *Abîme de Baal* » (1).

Plus arrogante que jamais, entêtée et despote, aujourd'hui que sa puissance a été renversée par les recherches modernes, mais n'osant pas s'attaquer aux puissants champions de la science, l'Eglise romaine se venge sur les phénomènes décriés. Un despote sans victime est un non-sens ; le pouvoir qui néglige de se faire reconnaître par des effets extérieurs et sagement calculés, risque fort, par la suite, d'être mis en doute. L'Eglise n'a aucune envie de tomber dans l'oubli, comme les mythes anciens, ou de permettre que son autorité soit trop étroitement questionnée ; c'est pour cette raison qu'elle poursuit sa traditionnelle politique, du moins autant que les temps le permettent. Elle déplore l'absence forcée de sa grande alliée, la sainte Inquisition, et fait contre mauvaise fortune bon cœur. Les seules victimes à sa portée, pour le moment, sont les spirites de France, mais les faits récents ont démontré que la douce épouse du Christ ne dédaigne pas de prendre sa revanche sur de pauvres victimes sans défense.

Ayant joué avec plein succès son rôle de *Deus-ex-Machina*, sous les auspices des tribunaux français, qui n'ont

1. Des Mousseaux. ***Hauts phénomènes de la magie.***

pas craint de se prostituer pour elle, l'Eglise romaine se met à l'œuvre et nous montre, en l'an 1876, ce dont elle est capable. Le monde chrétien est averti d'avoir à se détourner des tables tournantes et des crayons épileptiques des spirites profanes, et de reconnaître les divins « miracles » de Lourdes. Entre temps, les autorités ecclésiastiques emploient leurs loisirs à préparer de plus faciles triomphes qui jetteront l'effroi parmi les gens superstitieux. A cet effet le clergé, agissant d'après des ordres venus d'en haut, lance de toutes les chaires des diocèses catholiques des anathèmes qui, s'ils sont fort dramatiques, ne sont guère impressionnants ; il menace à tort et à travers ; il excommunie et il maudit. Mais, s'apercevant, enfin, que ses foudres, même celles dirigées contre les têtes couronnées, tombent autour d'elle avec aussi peu d'effet que les tonnerres de *Calchas* dans l'opérette d'Offenbach, Rome, dans sa fureur impuissante, se tourne contre les pauvres *protégés* de l'Empereur de Russie, les Bulgares et les Serbes, victimes de tant d'outrages. Malgré l'évidence et le sarcasme, malgré les preuves accumulées, « l'agneau du Vatican » partage sa colère entre les libéraux italiens, « ces impies dont le souffle ressemble à la puanteur du sépulcre » (1), les « schismatiques *sarmates* russes », et les hérétiques et les spirites, « qui adorent dans l'abîme sans fond, où le grand Dragon guette sa proie ».

M. Gladstone a pris la peine de réunir en un catalogue ce qu'il appelait les « fleurs de rhétorique » disséminées dans les discours du Pape. Cueillons-en quelques-unes, employées par le Vicaire de Celui qui disait, « quiconque dira *Fou* à son frère est en danger du feu de l'enfer ». Elles ont été choisies dans les discours authentiques. Ceux qui s'opposent à l'autorité papale sont : des loups, des pharisiens, des voleurs, des menteurs, des hypocrites, des enfants hydropiques de Satan, des fils de la perdition, du péché et de la corruption, des suppôts de Satan sous forme humaine, des monstres de l'enfer, des démons incarnés, des cadavres puants, des êtres issus des abîmes de l'enfer, des traîtres,

1. Don Pasquale di Franciseis. *Discorsi del sommo Pontifice Pio IX*, part. 1, p. 340.

des Judas conduits par les esprits infernaux, des enfants des plus profonds abîmes infernaux, » etc., etc. ; tout ce pieux vocabulaire a été recueilli et publié par Don Pasquale di Franciscis, que Gladstone a nommé avec raison « un professeur accompli de *servilisme* en choses spirituelles (1).

Puisque Sa Sainteté le Pape possède un aussi riche vocabulaire d'injures, nous ne devons pas nous étonner que l'évêque de Toulouse n'ait pas craint de formuler les plus indignes mensonges au sujet des Protestants et des Spirites d'Amérique — qui sont des personnes doublement odieuses aux yeux d'un catholique — dans son allocution à son diocèse, où il dit : « Rien n'est plus commun dans notre ère d'incrédulité que de voir *une fausse révélation se substituer à la véritable,* et nous voyons des hommes négliger l'enseignement de la Sainte Eglise, pour se vouer à l'étude de la divination et des sciences occultes. » Professant un dédain épiscopal pour la statistique et faisant une étrange confusion dans sa mémoire entre les cultes des rivalistes, Moodey et Sankey, et les adeptes des chambres de séances, il émet l'assertion fausse et imméritée que « il est prouvé que le spiritisme aux Etats-Unis a été la cause de la sixième partie des cas de suicides et de folie ». Il prétend qu'il n'est pas possible que les esprits « enseignent une science exacte, par la raison que ce sont des démons menteurs ; ou même une science utile, parce que le caractère de l'œuvre de Satan de même que Satan lui-même, est stérile ». Il avertit ses chers collaborateurs que « les livres en faveur du Spiritisme sont mis à l'Index » ; et il leur enjoint de faire savoir que « le fait de fréquenter les cercles spirites avec l'intention d'accepter la doctrine, constitue une apostasie de la Sainte Eglise, et une menace d'excommunication ». Enfin, dit-il : « Publiez le fait que l'enseignement d'aucun esprit ne devrait prévaloir contre celui de la chaire de saint Pierre, qui est l'enseignement de l'Esprit de Dieu lui-même »!!!

Connaissant les multiples enseignements erronés que l'Eglise romaine attribue au Créateur, nous préférons n'ajouter aucune foi à l'affirmation antérieure. Le célèbre

1. *Discours de Pie IX*, p. 14. Édition Amer.

théologien catholique, Tillemont, nous affirme dans son ouvrage que : « tous les païens illustres sont condamnés aux tourments éternels des feux de l'enfer, *parce qu'ils* ont vécu avant l'époque de Jésus et, par conséquent, ils ne peuvent bénéficier de la rédemption !! » Il affirme également que la Sainte Vierge Marie en a certifié la vérité, dans une lettre écrite à un saint, de sa propre main. Par conséquent nous voici encore en présence d'une révélation, celle de « l'Esprit de Dieu Lui-même » enseignant des doctrines aussi charitables.

Nous avons également lu, avec grand profit, la description topographique de l'*Enfer et du Purgatoire* dans le fameux traité qui porte ce nom, dû à la plume d'un Jésuite, le Cardinal Bellarmin. Un critique prétend que l'auteur, qui donne sa description suivant une vision *divine* qui lui a été accordée, « paraît posséder toutes les connaissances d'un géomètre » en parlant des sentiers secrets et des formidables divisions de « l'abîme sans fond ». Justin Martyr ayant actuellement formulé la notion hérétique, qu'après tout, Socrate n'était probablement pas fixé définitivement en enfer, son éditeur Bénédictin tança vertement ce père de l'Eglise par trop bénévole. Ceux qui auraient encore un doute au sujet de la Charité Chrétienne de l'Eglise Romaine à ce sujet, feraient bien de parcourir la Censure de la Sorbonne, du *Bélisarius* de Marmontel. Le *odium théologicum* y brille sur le sombre ciel de la théologie orthodoxe comme une aurore boréale — précurseur de la colère Divine, selon les enseignements de quelques ecclésiastiques du moyen âge.

Dans la première partie de cet ouvrage nous avons entrepris de démontrer, au moyen d'exemples historiques, jusqu'à quel point les savants ont mérité le sarcasme mordant de feu le professeur Morgan, qui en parlant d'eux disait : « ils portent les vêtements abandonnés par les prêtres, passés à la teinture afin de n'être pas reconnus ». Le clergé chrétien est vêtu, lui aussi, avec les défroques des prêtres *païens ;* agissant en opposition directe avec les préceptes moraux de *Dieu*, ils se permettent cependant de juger le monde entier.

En mourant sur la croix, L'Homme des Douleurs, pardonnait à ses ennemis. Ses dernières paroles furent une

prière en leur faveur. Il enseigna à ses disciples de ne point maudire, mais au contraire, de bénir même leurs ennemis. Les héritiers de saint Pierre, par contre, qui se sont érigés eux-mêmes en représentants de ce même doux Jésus sur la terre, maudissent sans hésiter quiconque s'oppose à leur volonté despotique. En outre n'ont-ils pas depuis longtemps relégué le « Fils » à l'arrière-plan ? Leur loyalisme ne va plus qu'à la Mère de Dieu, car, suivant eux, et encore en vertu « de l'Esprit direct de Dieu » elle seule est capable d'agir comme médiatrice. Le Concile Œcuménique de 1870 transforma cet enseignement en dogme, et celui qui se permet d'en douter est condamné aux tourments éternels de l'enfer. L'ouvrage de Don Pasquale di Franciscis est positif sur ce point, car il nous dit que comme la Reine du Ciel est redevable au Pape actuel (Pie IX) « du joyau le plus précieux de sa couronne » puisqu'il lui a conféré l'honneur inespéré de devenir soudainement immaculée, il n'y a rien qu'elle ne puisse obtenir de son Fils pour « Son Eglise »(1).

Des voyageurs virent, il y a quelques années, à Barri, en Italie, une statue de la Madone vêtue d'une jupe à falbalas en soie rose, posée sur une *crinoline* rebondissante ! Les pieux pèlerins, qui désireraient se renseigner sur la garde-robe officielle de la mère de leur Dieu, feront bien de se documenter en Italie Méridionale, en Espagne et dans l'Amérique catholique du Nord et du Sud. La Madone de Barri doit y être encore, entre deux vignes et une *locanda* (débit de vins). La dernière fois qu'elle a été vue, on avait essayé avec un certain succès d'habiller l'enfant Jésus ; on lui avait enfilé sur les jambes une paire de pantalons d'une propreté douteuse et festonnés sur les bords. Un voyageur anglais ayant fait cadeau à la « Médiatrice » d'un parasol en soie verte, la population reconnaissante des *contadini*, avec le curé du village en tête, organisèrent une procession sur les lieux. Ils parvinrent à fixer le parasol ouvert, entre le dos de l'enfant et le bras de la Vierge qui le tenait. La scène et la cérémonie étaient aussi solennelles qu'imposantes pour nos sentiments religieux, car nous avions devant nous

1. Voyez *Discours du Pape Pie IX* par Don Pasquale di Franciscis ; le pamphlet de Gladstone sur ce livre ; le *Conflit entre la Religion et la Science* de Draper, et autres.

l'image de la déesse dans sa niche, entourée d'un cordon de lampions dont les flammes, remuées par la brise, empestaient l'air pur du Bon Dieu de relents d'huile d'olive. La Mère et le Fils sont certainement les représentants des deux plus fameuses idoles de la Chrétienté *Monothéiste* !

Si vous désirez avoir un pendant de l'idole des pauvres *contadini* de Barri, transportez-vous à l'opulente cité de Rio de Janeiro. On pouvait voir, il y a quelques années, une autre Madone, dans un corridor qui court le long d'un des côtés de l'église du Duomo de la Candelaria. Tout le long de ce couloir il y a une file de saints, chacun placé au-dessus d'un tronc, ce qui leur constitue un excellent piédestal. Au centre de la file, sous un riche dais de soie bleue, est exposée la vierge Marie, s'appuyant sur le bras du Christ. « Notre-Dame » est parée d'un corsage de satin bleu, très décolleté, avec de très courtes manches, qui font valoir sa poitrine, ses bras et ses épaules blancs et admirablement modelés. La jupe, aussi en satin bleu, recouvert de dentelle blanche et de bouffants de gaze, est aussi courte que celle d'une danseuse de ballet ; arrivant à peine aux genoux, elle laisse voir une paire de jambes délicieusement modelées, enfermées dans un maillot de soie rose, et terminées par des bottines de satin bleu à talons démesurément hauts ! La chevelure de cette « Mère de Dieu » est coiffée à la dernière mode avec un volumineux chignon de boucles blondes : appuyée sur le bras de Jésus, elle tourne la tête avec amour vers son « Fils Unique », dont l'accoutrement et l'attitude ne sont pas moins dignes d'attention. Le Christ porte un frac, des pantalons noirs et un gilet de soirée blanc largement ouvert ; des souliers vernis, des gants blancs ; à un de ses doigts *brille un anneau* orné d'un magnifique brillant, estimé plusieurs milliers de francs, sans doute une pierre brésilienne inestimable. La tête qui surmonte le corps de ce moderne dandy brésilien a des cheveux avec une raie au milieu ; la figure est triste et solennelle, et les yeux paraissent refléter toute l'amertume de cette dernière insulte à la majesté du « Dieu Crucifié » (1).

1. Ce récit a été fait par un témoin oculaire, qui a visité l'église à plusieurs reprises ; c'est un catholique qui en a *été horrifié* ainsi qu'il l'a avoué.

Les dévots de l'Isis Egyptienne la représentaient également comme une Vierge mère, tenant son fils Horus dans les bras. Dans les statues et bas-reliefs où elle est représentée seule, elle est ou complètement nue, ou voilée des pieds à la tête. Mais, dans les Mystères, de même que pour toutes les autres déesses, elle est entièrement voilée, comme symbole de la chasteté maternelle. Nous n'y perdrions rien en empruntant aux anciens un peu du sentiment poétique de leurs religions, et de la vénération innée qu'ils avaient pour *leurs* symboles.

Il n'est que juste de dire que le dernier *véritable* chrétien, disparut avec le dernier des apôtres directs. Max Muller pose la question embarrassante : « Comment peut un missionnaire, dans des circonstances analogues, faire face à la surprise et répondre aux questions de ses élèves, en parlant de la graine plantée par Jésus et ses Apôtres, et leur montrant ce que le Christianisme aurait dû être ? s'il ne leur fait voir également que, de même que toutes les autres religions, le Christianisme a eu son histoire. Que le Christianisme du XIXe siècle n'est pas le Christianisme du moyen âge, et que celui du moyen âge n'est pas non plus le Christianisme des premiers Conciles ; que celui des Conciles n'est pas le Christianisme des Apôtres, et que seul ce que le Christ a dit a été véritablement bien dit (1). »

Nous en concluons que la seule différence caractéristique entre le Christianisme moderne et les anciennes religions païennes est la croyance de celui-là en un diable personnel et un enfer. « Les nations aryennes n'avaient pas de diable » affirme Max Muller. « Bien que d'un caractère sombre, Pluton était un personnage respectable ; et Loki (le scandinave) bien qu'espiègle, n'était nullement un démon. La déesse allemande, Hell, de même que Proserpine, avait vu de meilleurs jours. De sorte que, quand on prêcha aux Teutons la notion d'un diable véritable, le Seth sémite, Satan ou Diabolus, ils le traitèrent avec bonhomie. »

Il en est de même de l'enfer. Le Hadès était un lieu bien différent de notre région de damnation éternelle ; on pourrait l'appeler plutôt un état intermédiaire de purification.

1. *Chips*, vol. I, p. 26. Préface.

Le *Hel* ou Hela des scandinaves ne donne pas non plus l'impression d'un lieu de punition, car, lorsque Frigga, la mère éplorée de Bal-dur, le dieu blanc, qui mourut et se trouva dans la sombre région des ténèbres (Hades), envoya Hermod le fils de Thor à la recherche de son fils bien aimé, le messager le trouva, certes, dans la région inexorable ! mais cependant, confortablement assis sur un roc et lisant un livre (1). De plus, le royaume de la mort norvégien est situé dans les hautes latitudes polaires ; c'est un lieu froid et désolé, et ni les salles glacées de Hela, ni l'occupation de Bal-dur, n'ont une ressemblance quelconque avec l'enfer de flammes éternelles et les pauvres pécheurs qui y brûlent, avec lesquels l'Eglise l'a si généreusement peuplé. Ce n'est pas non plus l'Amenthes des Egyptiens, le lieu de jugement et de purification ; pas plus que le Onderâh, l'abîme des ténèbres hindou ; car même les anges déchus, qui y furent précipités par Shiva, sont autorisés par Para-brahm, à considérer ce lieu comme un état intermédiaire, où l'occasion leur est offerte de se préparer pour des degrés de purification plus haute, et se libérer de leur triste condition actuelle. La Géhenne du Nouveau Testament était une localité située en dehors des murs de Jérusalem, et en le mentionnant, Jésus n'a fait qu'employer une métaphore en usage à ce moment. D'où donc est venu ce triste dogme de l'enfer, ce levier d'Archimède de la théologie chrétienne, au moyen duquel on a réussi à subjuguer des millions de chrétiens depuis plus de dix-neuf siècles ? Certes on ne le trouve pas dans les Ecritures juives, ce dont peut faire foi tout lettré hébreu.

L'unique mention, dans la Bible de quelque chose ressemblant à l'enfer, serait *Gehenna* ou Hinnom, une vallée près de Jérusalem, là où était situé Tophet, localité ou l'on entretenait constamment un feu pour des besoins sanitaires. Le prophète Jérémie nous dit que les Israélites avaient l'habitude de sacrifier à cet endroit leurs enfants à Moloch-Hercule ; plus tard, nous constatons que les Chrétiens remplacèrent cette divinité par leur dieu de *pardon*, dont la

1. Mallet. *Northern Antiquities.*

colère ne peut être apaisée que si l'Eglise lui sacrifie ses enfants non baptisés et ses fils morts dans le péché, sur l'autel de la « damnation éternelle ».

Où donc, les ecclésiastiques ont-ils si bien appris les conditions qui existent en enfer, au point de diviser ses tourments en deux catégories, le *pœna damni* et le pœna sensus, l'une étant la privation de la vision béatifique et l'autre les tourments *éternels dans un étang de soufre et de feu ?* S'ils prétendent que c'est dans l'Apocalypse (XX, 10) nous sommes tout prêts à leur prouver où le théologien Jean prit cette idée. « Et *le diable* qui les séduisait fut jeté dans l'étang de feu et de soufre où sont la *bête* et le faux prophète, et ils seront tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles », dit-il. Laissant de côté l'interprétation ésotérique que le « diable » ou démon tentateur, signifie notre propre corps terrestre, qui après la mort est dissous dans les éléments *de feu* où éthériques (1) le mot « éternel » par lequel nos théologiens ont traduit les mots « aux siècles des siècles », n'existe pas dans la langue hébraïque, ni comme mot, ni comme signification. Il n'y a en hébreu aucun mot qui rende exactement le sens *d'éternité* ; עולם, *oulam*, suivant Le Clerc, ne veut dire qu'un espace de temps dont on ignore le commencement et la fin. Tout en démontrant que ce mot n'a en aucune façon la signification d'une durée *infinie*, et que dans l'Ancien Testament le mot *pour toujours* ne veut dire que pendant un long espace de temps, l'Archevêque Tillotson a complètement dénaturé sa signification par rapport à la notion des tourments de l'enfer. Selon lui, lorsqu'on dit que Sodome et Gomorrhe périrent dans les « flammes éternelles », il ne faut le comprendre que dans le sens que le feu ne fut éteint qu'une fois que les deux cités furent entièrement consumées. Quant au feu de l'enfer, ces mots doivent être pris dans le sens absolu d'une durée infinie. Telle fut la décision du savant ecclésiastique. Car la durée de la punition des méchants doit être proportion-

1. L'Ether est aussi bien un feu *pur* qu'un feu *impur*. La composition de ce dernier comprend toutes ses formes visibles, telles que la « corrélation des forces », la chaleur, la flamme, l'électricité, etc. Le premier est l'*Esprit* du feu. La différence n'existe qu'au point de vue purement alchimique.

née à la béatitude éternelle des justes. Il dit, par conséquent, « Ils (parlant des méchants) s'en iront εις πόλασιν αιῶνιον à la punition *éternelle ;* mais les justes iront ευζζωην αιωνιον, dans la vie éternelle. »

Le révérend T. Surnden (1), en commentant les théories de ses prédécesseurs, remplit un volume tout entier d'arguments incontestables, tendant à démontrer que *l'Enfer est situé dans le Soleil.* Nous soupçonnons fort que le révérend commentateur doit avoir lu l'Apocalypse au lit, ce qui lui aura procuré des cauchemars. Il y a deux versets dans l'Apocalypse de saint Jean qui disent : « Le quatrième ange versa sa coupe sur le soleil. Et il lui fut donné de brûler les hommes par le feu ; et les hommes furent brûlés par une grande chaleur, et ils blasphémèrent le nom de Dieu (2). » Ceci n'est qu'une allégorie pythagoricienne et cabalistique, et ni Pythagore ni saint Jean n'eurent la primeur de cette idée. Pythagore plaçait la « sphère de purification dans le soleil » ; de plus il place ce soleil et sa sphère au centre de l'univers (3). Cette allégorie a par conséquent une double signification : 1° Symboliquement, le soleil central, spirituel, la Divinité suprême. L'âme ayant atteint cette région se purifie de ses péchés, et s'unit à son esprit à tout jamais, ayant souffert, auparavant, en passant à travers toutes les autres sphères ; 2° En plaçant la sphère de feu *visible* dans le centre de l'univers, il ne fait qu'enseigner le système héliocentrique, qui était du ressort des mystères, et ne se donnait que dans une initiation plus élevée. Saint Jean attribue à son Verbe une signification purement cabalistique, qu'aucun des « Pères », sauf ceux qui avaient appartenu à l'école néo-platonicienne, n'étaient capables de comprendre. Origène le comprenait bien, lui, ayant été un des disciples d'Ammonius Saccas ; c'est pour cette raison que nous le voyons courageusement nier l'éternité des tourments de l'enfer. Il soutient que non seulement les hommes, mais les diables eux-mêmes (et par ce terme il

1. Voyez *Inquiry into the nature and plan of Hell*, par le Rév. T. Surnden.
2. Apocalypse XVI, 8-9.
3. Aristote parle de disciples de Pythagore qui plaçaient la sphère de feu dans le soleil, en lui donnant le nom de *Prison de Jupiter*. Voyez *De cœlo*, liv. II.

voulait désigner les pécheurs humains désincarnés) après une punition d'une certaine durée, seraient pardonnés et reprendraient leur place au ciel (1). A la suite de ceci, et d'autres hérésies analogues, Origène naturellement fut exilé.

Nombreuses ont été les théories savantes et réellement inspirées, au sujet de l'emplacement de l'enfer. Celle qui eut le plus de succès le situa au centre de la terre. Cependant, à un moment donné, certains doutes sceptiques, troublant la placidité de la croyance en cette doctrine réconfortante, surgirent à la suite des déclarations embarrassantes des savants. Ainsi que le fait observer dans notre propre siècle, un M. Swinden, cette théorie est inadmissible pour deux raisons : 1° il est impossible de supposer qu'il puisse exister un stock de combustible ou de soufre, suffisants pour maintenir constamment un feu aussi ardent ; et 2° que les particules nitreuses de l'air y font défaut pour la combustion. « Et comment, s'écrie-t-il, un feu peut-il être éternel, lorsque, de cette manière, toute la substance terrestre aura graduellement été consumée (2) ? » Ce septique ignorait probablement, qu'il y a déjà plusieurs siècles, saint Augustin avait résolu le problème. N'avons-nous pas la déclaration de ce savant ecclésiastique que, malgré tout, l'enfer *est* bien situé au centre de la terre, car « Dieu fournit l'air au feu central *au moyen d'un miracle* » ? L'argument est incontestable, de sorte que nous ne voulons pas essayer de le réfuter.

Ce furent les Chrétiens qui, les premiers, érigèrent l'existence de Satan en dogme de l'Eglise. Et, l'ayant ainsi établi, elle eut à lutter pendant plus de 1.700 ans contre la force mystérieuse que sa politique lui imposait, en faisant croire à une origine diabolique. Malheureusement, cette force en se manifestant, vient renverser une pareille croyance, en raison des différences qui surgissent entre la cause supposée et ses effets. Si le clergé n'a pas exagéré le véritable pouvoir de « l'Eternel Ennemi de Dieu », il faut avouer qu'il prend de sérieuses précautions pour ne pas être qualifié de « Prince des Ténèbres » qui en veut à nos âmes.

1. *De Civit-Dei*, I, XXI, c. 17.
2. *Demonologia and Hell*, p, 289.

Si les « esprits » modernes sont des diables, ainsi que le prétend l'Eglise, ils ne peuvent être que ces « pauvres, imbéciles de diables » que Max Muller décrit si souvent, dans les apparitions des contes allemands et norvégiens.

Malgré cela, le clergé craint, par-dessus tout, de se voir forcé d'abandonner cette prise qu'il a sur l'humanité. Il refuse de nous laisser juger l'arbre à ses fruits, car ce raisonnement pourrait parfois le placer sur un terrain dangereux. Il refuse aussi d'admettre avec ceux qui n'ont pas de parti pris, que les phénomènes du Spiritisme ont, sans contredit, spiritualisé maint athée et sceptique endurci, en leur faisant voir l'erreur de leur conduite. Mais, comme ils l'avouent eux-mêmes, à quoi servirait un Pape, s'il n'existait pas de Diable ?

Et voilà pourquoi Rome met en campagne ses avocats les plus retors et ses prédicateurs les plus habiles pour sauver ceux qui périssent dans « l'abîme sans fond ». Rome délègue ses écrivains les plus célèbres pour servir cette cause, — bien qu'ils répudient avec indignation une pareille accusation — et dans chaque préface des ouvrages du prolifique des Mousseaux, le Tertulien français de notre siècle, nous en voyons des preuves indéniables. Ainsi, entre autres certificats d'approbation ecclésiastique, chaque volume est agrémenté du texte d'une certaine lettre adressée de Rome à ce pieux auteur, par le Père Ventura de Raulica, universellement connu. Qui n'a pas entendu parler de ce prêtre fameux. C'est un des principaux piliers de l'Eglise romaine, Ex-Général de l'Ordre des Théatins, Consulteur de la Sacrée Congrégation des Rites, Examinateur des Evêques, et du clergé romain, etc., etc., etc. Ce document éminemment caractéristique restera afin d'étonner les générations futures par son pur esprit de démonolatrie et sa sincérité à toute épreuve. Nous en traduisons un passage mot à mot, et en contribuant à sa propagation nous espérons mériter la bénédiction de notre Mère l'Eglise (1).

« Cher Monsieur et excellent ami :

« Satan remporta sa plus grande victoire le jour où il « réussit à faire nier son existence. Démontrer l'existence

1. *Les Hauts Phénomènes de la Magie*, p. V. Préface.

« de Satan est rétablir *un des dogmes fondamentaux de* « *l'Eglise*, qui servent de base au Christianisme, et sans « lesquels Satan ne serait qu'un vain mot... La Magie, le « mesmérisme, le magnétisme, le somnambulisme, le spiri- « tualisme, le spiritisme, l'hypnotisme, ne sont que d'autres « noms pour le SATANISME.

« En dévoilant une pareille vérité et en la montrant sous « son jour véritable, c'est démasquer l'ennemi ; c'est dévoi- « ler le danger immense de certaines pratiques, *réputées* « *innocentes ;* c'est bien mériter de l'humanité et de la reli- « gion.

« PÈRE VENTURA DE RAULICA. »

A-MEN ! dirons-nous.

Voici un honneur inattendu pour nos « guides » américains en général et les innocents « guides indiens » en particulier. Etre ainsi mis en évidence à Rome comme princes de l'Empire des ténèbres est plus qu'ils n'auraient pu espérer dans d'autres pays.

Sans soupçonner le moins du monde qu'elle travaillait pour le bien être futur de ses ennemis, les spirites, l'Eglise en reconnaissant, il y a quelques vingt ans, des Mousseaux et de Mirville comme biographes du Diable, et en leur donnant son approbation, a tacitement confessé sa collaboration littéraire.

A en juger par leurs titres ronflants, M. le Chevalier Gougenot des Mousseaux et son ami et collaborateur, le Marquis Eudes de Mirville, doivent être des aristocrates pur sang, tout en étant aussi des écrivains de talent et de haute érudition. S'ils n'abusaient pas des double points d'exclamation à la suite de chaque injure contre Satan et ses adorateurs, leur style serait impeccable. Quoi qu'il en soit, leur croisade contre l'ennemi de l'humanité fut acharnée et dura plus de vingt ans.

Avec les catholiques accumulant les phénomènes psychologiques pour arriver à prouver l'existence d'un diable personnel d'une part ; et de l'autre le comte de Gasparin, ancien Ministre de Louis Philippe collectionnant des volumes de faits pour prouver le contraire, les spirites de France ont contracté une dette éternelle de gratitude envers les deux

adversaires. L'existence d'un univers spirituel, peuplé d'êtres invisibles, est maintenant démontré sans conteste. Ils ont réuni la quintessence des preuves puisées dans les annales historiques, en fouillant dans les plus anciennes bibliothèques. Toutes les époques, depuis celle d'Homère, jusqu'à nos jours, ont fourni des matériaux précieux à ces auteurs infatigables. En voulant prouver l'authenticité des miracles exécutés par Satan avant l'ère chrétienne, et au moyen âge, ils n'ont réussi qu'à jeter une base solide pour l'étude des phénomènes dans nos temps modernes.

Bien que des Mousseaux fut un enthousiaste ardent mais peu accomodant, il se transforme inconsciemment en un démon tentateur, ou, comme il aime à qualifier le Diable — en « Serpent de la Genèse ». Dans son désir de prouver dans toute manifestation la présence du Méchant, il ne réussit qu'à démontrer que le Spiritisme et la Magie ne sont pas neufs en ce bas monde, mais que ce sont de très anciens frères jumeaux, dont l'origine doit être recherchée dans l'enfance des anciennes nations de l'Inde, de la Chaldée, de Babylone, de l'Egypte, de la Perse et de la Grèce.

Il prouve l'existence des « esprits », que ceux-ci soient des anges ou des démons, avec une telle clarté d'argumentation et de logique, et par de telles preuves historiques irréfutables et authentiques, qu'il ne reste plus grand chose à faire pour les auteurs spirites qui viendraient après lui. Il est fort regrettable que les savants, qui ne croient ni au diable ni aux esprits, aient tourné en ridicule les ouvrages de M. des Mousseaux sans les lire, car ils contiennent beaucoup de faits du plus haut intérêt scientifique !

Nous ne devons pas nous attendre à autre chose dans notre siècle d'incrédulité, puisque Platon, il y a vingt-deux siècles, se plaignait déjà de la même chose. « Moi-même », s'écrie-t-il dans son *Eutyphron*, « lorsque je disserte en assemblée publique sur *les choses divines*, et que *je leur prédis* ce qui va arriver, ils me taxent de fou ; et quoique *tout ce que je leur aie prédit se soit réalisé*, ils envient tous les hommes comme moi. Cependant il ne faut pas y faire attention, mais poursuivre la voie qui nous est tracée. »

Il est évident que les auteurs modernes ont largement puisé dans les ressources littéraires du Vatican et celles

d'autres dépôts de connaissances de la catholicité. Lorsqu'on a sous la main de tels trésors, — manuscrits originaux, papyri, et livres empruntés aux plus riches bibliothèques païennes ; vieux traités sur la magie et l'alchimie ; annales des procès de sorcellerie et les jugements qui ont condamné les accusés à la question, à la torture et au bûcher, il est aisé de remplir des volumes avec des accusations contre le Diable. Nous sommes bien fondés pour affirmer que des centaines d'ouvrages les plus précieux sur les sciences occultes, qui sont condamnés à être pour toujours cachés aux yeux du public ont été attentivement lus et étudiés par quelques privilégiés ayant accès à la Bibliothèque du Vatican. Les lois de la nature sont les mêmes pour le sorcier païen que pour le saint catholique ; et l'un peut produire un « miracle » aussi aisément que l'autre, sans intervention quelconque de Dieu ou du diable.

A peine les manifestations (spirites) commencèrent-elles a appeler l'attention de l'Europe, que le clergé jeta le cri d'alarme que son ennemi traditionnel avait réapparu sous un autre nom, et alors les « miracles divins » furent aussitôt mis en avant dans différents endroits isolés les uns des autres. Au début ils eurent lieu chez des individus d'humble extraction, qui prétendirent qu'ils étaient produits par la Vierge Marie, les saints et les anges ; d'autres, d'après le clergé, commencèrent à souffrir d'*obsession* et de *possession*, car il fallait que le Diable eût sa part de renommée, de même que la Divinité. Mais, voyant que, malgré les avertissements, les phénomènes *indépendants*, ou soi-disant spirites, allaient en augmentant, et que ces manifestations menaçaient de renverser les dogmes solidement établis de l'Eglise, une nouvelle extraordinaire vint, tout à coup, jeter la consternation dans le monde entier. Une communauté tout entière fut possédée du Diable en 1864. Morzine, avec ses terribles histoires et ses démoniaques ; Valleyres, avec ses contes et exhibitions authentiques de sorcellerie, et ceux du Presbytère de Cideville glaçèrent le sang dans les veines de tous les bons catholiques.

Il est curieux de noter, et la question a été mainte et mainte fois posée, pourquoi les « miracles divins » et les cas d'obsession, sont-ils strictement confinés aux pays et

aux diocèses catholiques Romains ? Pourquoi, depuis la Réformation, n'y a-t-il pas eu un seul « miracle divin », dans un pays Protestant ? Il est tout naturel que la réponse catholique ait été que ces derniers sont peuplés d'*hérétiques* et, par conséquent, qu'ils sont abandonnés de Dieu. Pourquoi alors, n'y a-t-il pas plus de miracles de l'Eglise en Russie, où la religion ne diffère de la religion catholique Romaine que dans les formes rituelles extérieures, ses dogmes fondamentaux étant les mêmes, sauf en ce qui concerne l'émanation du Saint-Esprit ? La Russie possède ses propres saints, ses reliques thaumaturgiques et ses images miraculeuses. Saint Mitrophane de Voroneg est un faiseur de miracles authentique, mais ses miracles se limitent à la guérison das malades ; et quoique des centaines de malades aient été guéris *par la Foi*, que l'ancienne cathédrale soit remplie d effluves magnétiques, et que des générations entières continuent à avoir foi en son pouvoir, et les malades à être guéris, on n'entend jamais parler en Russie, d'apparitions de la Madonne, de lettres écrites par elle, ou de ses statues conversant, comme dans les pays catholiques. Pourquoi en est-il ainsi ? Pour la simple raison que les empereurs ont formellement défendu ce genre d'exhibition. Le Czar, Pierre le Grand, arrêtait net tout « miracle divin » apocryphe d'un froncement de ses augustes sourcils ; il déclara qu'il ne voulait entendre parler *de faux miracles*, attribués aux saintes *icones* (images des saints), et ils disparurent à tout jamais (1).

On relate des cas isolés et indépendants de phénomènes produits par certaines images dans le siècle dernier ; le dernier fut celui du saignement de la joue de la Vierge, lorsqu'un soldat de Napoléon la frappa avec son sabre. Ce miracle qu'on prétend avoir eu lieu en 1812, pendant l'invasion de la Grande Armée, fut le dernier à être enregistré (2).

1. Dr Stanley : *Lectures on the Eastern Church*, p. 407.

2. Un cas curieux eut lieu dans la famille d'un riche propriétaire foncier du Gouvernement de Tambor pendant la campagne de Hongrie en 1848. N'ayant pas d'enfants, il avait adopté un neveu qu'il aimait beaucoup ; ce neveu combattait dans l'armée Russe. Le vieux couple plaçait un portrait à l'aquarelle du neveu, sur la table à la place qu'il aurait occupé. Un soir, tandis que la famille prenait le thé avec quelques amis, le verre qui couvrait le portrait se brisa en mille morceaux avec un bruit

Mais depuis lors, et bien que les trois successeurs du trône aient été des hommes très pieux, leur volonté a été respectée, et les images des saints se sont tenus coi ; on n'en parle d'ailleurs qu'en relation avec le culte religieux. En Pologne, cette terre archi-ultramontaine, il y eut, à diverses reprises, des tentatives désespérées de production de miracles. Ils furent étouffés dès le début, la police ayant l'œil ouvert pour les réprimer, car les miracles catholiques en Pologne, mis en avant par les prêtres, étaient généralement suivis d'une révolution politique, de massacres et de guerres.

Nous pouvons donc inférer que si, dans un pays, les miracles divins peuvent être arrêtés par les lois civiles et militaires, et que dans un autre, ils *n'ont jamais lieu*, il faut chercher l'explication de ces faits dans une cause naturelle, au lieu de les attribuer à Dieu ou au diable. A notre avis, — s'il a une valeur quelconque — tout le secret réside en ceci : le clergé russe ne se soucie pas d'impressionner ses ouailles, dont la piété sincère et forte n'a pas besoin de miracles ; il est persuadé que rien n'est mieux calculé pour semer dans les masses le doute et le scepticisme qui finit par dégénérer en athéisme. De plus, le climat s'y prête moins et le magnétisme de l'ensemble de la population est trop positif, trop *sain*, pour engendrer des phénomènes indépendants ; par conséquent la fraude ne prendrait pas. D'un autre côté, ni le clergé protestant d'Allemagne, ni celui de l'Angleterre, ni même celui de l'Amérique, n'ont eu accès à la Bibliothèque secrète du Vatican,

d'explosion, sans qu'il ait été touché. Lorsque la tante prit le portrait dans ses mains elle vit que le front et la tête étaient couverts de sang. Les amis, afin de la tranquilliser, la persuadèrent que le sang provenait d'une coupure qu'elle avait dû se faire avec le verre cassé. Mais après examen on ne lui trouva aucune blessure aux mains et personne d'autre n'avait touché le portrait. Inquiet de la voir si frappée, le mari essaya de la persuader que c'était lui qui avait saigné, ayant prit le cadre au moment de la première surprise sans que personne s'en soit aperçu. Tout fut en vain, et la vieille dame était certaine que leur neveu Dimitri avait été tué. Elle fit dire des messes pour le repos de son âme dans l'église du village, et fit mettre en deuil toute la maisonnée. Quelques semaines plus tard une communication officielle parvint du colonel de son régiment les informant que leur neveu avait été tué par un éclat d'obus qui lui avait enlevé toute la partie supérieure de la tête.

depuis l'époque de la Réformation. Par conséquent ce ne sont que de piètres sujets pour la magie d'Albertus Magnus.

Si l'Amérique est inondée de médiums et de sensitifs, cela tient d'une part, à l'influence climatérique et surtout aux conditions physiologiques de la population. Depuis l'époque de la sorcellerie de Salem, il y a environ 200 ans, lorsque les colons, plutôt clairsemés, portaient dans leurs veines un sang pur et non adultéré, on n'entendit presque jamais parler « d'esprits » ou de « médiums » jusqu'en 1840 (1). Les phénomènes firent alors leur apparition en premier lieu chez les Shakers ascétiques et exaltés, chez lesquels les besoins religieux, les coutumes particulières, la pureté morale de la vie, et la chasteté physique, les portaient à produire des phénomènes indépendants de nature physiologique aussi bien que physique. Depuis l'an 1692 des centaines de mille, que dis-je, des millions d'individus de tous climats et de toutes sortes de coutumes et de constitutions ont envahi l'Amérique du Nord, et se mariant entre eux ont considérablement changé le type physique de ses habitants. Dans quel pays du monde la constitution féminine peut-elle être comparée à cette constitution délicate, nerveuse et sensitive, des femmes des Etats-Unis ? A notre arrivée dans ce pays nous fûmes frappés de la transparence délicate du teint chez les deux sexes. Comparez un garçon ou une fille travaillant dans une fabrique irlandaise, à un spécimen de famille américaine pur sang. Regardez leurs mains. L'un travaille aussi dur que l'autre ; ils sont du même âge, et paraissent aussi sains l'un que l'autre ; néanmoins tandis que les mains des uns après avoir été frottées pendant une heure avec du savon laisseront voir une peau à peu près aussi douce que celle d'un jeune crocodile, celle des autres malgré un travail constant permet

1. Des exécutions pour sorcellerie eurent lieu pas plus tard que le siècle dernier dans d'autres provinces de l'Amérique. Une surtout, où deux nègres furent brûlés vifs à New-Jersey ; ce jugement fut répudié dans plusieurs Etats. Même dans la Caroline du Sud, en 1865, lorsque le gouvernement fut remplacé après la guerre civile, les lois condamnant à mort pour cause de sorcellerie n'avaient pas été rapportées. Il n'y a pas un siècle qu'elles ont été remises en vigueur suivant la lettre meurtrière de leur texte.

de voir circuler le sang sous la peau fine et délicate. Ne nous étonnons donc pas, bien que l'Amérique soit la patrie des êtres sensitifs, que le clergé en général, impuissant à produire des miracles divins ou non, nie la possibilité des phénomènes autres que ceux qui sont le résultat de fraudes et de charlatanisme. Il est tout naturel aussi que les prêtres catholiques, parfaitement au courant de l'existence de la magie et des phénomènes spirites, qui y croient tout en ayant une crainte instinctive de leurs conséquences, essaient de tout attribuer à l'influence du diable.

Voici encore un argument comme preuve accessoire à ce que nous avançons. Dans quels pays les « miracles divins » ont-ils été les plus fréquents et les plus remarquables ? Ce fut sans contredit dans l'Espagne catholique et dans l'Italie Pontificale. Et lequel de ces deux pays a eu le plus accès à l'ancienne littérature ? L'Espagne était célèbre pour ses bibliothèques; les Maures pour leurs profondes connaissances en alchimie et autres sciences. Le Vatican est le dépositaire d'une immense quantité de manuscrits anciens. Ils s'y accumulent depuis plus de 1.500 ans à la suite de procès sans nombre, où les livres et les manuscrits ont été arrachés aux victimes de l'Eglise et confisqués à son profit. Les catholiques diront que ces livres furent généralement livrés aux flammes ; que les ouvrages des célèbres sorciers et enchanteurs périrent avec leurs auteurs exécrés. Mais le Vatican, s'il pouvait parler, en donnerait une autre version. Il ne connaît que trop bien l'existence de certaines armoires et de certaines chambres dont l'accès n'est donné qu'à quelques rares privilégiés. Il sait également que l'entrée de ces cachettes secrètes est si bien dissimulée dans les sculptures des cadres et la profusion d'ornements des murs de la Bibliothèque que même certains Papes qui ont vécu et sont morts dans les enceintes du palais, n'en ont jamais soupçonné l'existence. Mais ces Papes ne furent ni Sylvestre II, ni Bénédict IX, ni Jean XX, ni Grégoire VI et VII; ce furent encore moins le célèbre Borgia, de toxicologique mémoire. Ce ne furent pas non plus les amis des fils de Loyola, qui ignorèrent l'existence de tous ces manuscrits secrets.

Où trouverons-nous dans les annales de la Magie euro-

péenne, de plus habiles magiciens que dans les mystérieuses solitudes des cloîtres ? Albertus Magnus, le célèbre évêque et nécromancien, ne fut jamais surpassé dans son art. Roger Bacon était un moine et Thomas Aquin fut un des plus éminents élèves d'Albertus Magnus. Thithemius, abbé des Bénédictins de Spanheim, était le maître, l'ami et le confident de Cornélius Agrippa ; et tandis que les confédérations de Théosophes étaient largement répandues en Allemagne, où elles prirent naissance, s'aidant les unes les autres, et luttant pendant des années pour acquérir les connaissances ésotériques, quiconque parvenait à s'assurer l'amitié de certains moines et à devenir leur disciple favori était certain de se voir promptement initié à toutes les branches importantes des connaissances occultes.

Tout ceci fait partie de l'histoire et ne peut être nié. La Magie, sous tous ses aspects, fut largement et ouvertement pratiquée par le clergé jusqu'à la Réformation. Et même celui auquel on donna jadis le nom de « Père de la Réformation », le célèbre John Reuchlin (1), l'auteur du *Monde Merveilleux* et l'ami de Pic de la Mirandole, le maître et l'instructeur d'Erasme, de Luther et de Melanchton, était un cabaliste et un occultiste.

L'antique *Sortilegium* ou divination au moyen des *Sortes* ou tirages au sort — pratique réprouvée aujourd'hui par le clergé comme une abomination, que le *Stat.* 10 *Jac.* taxait de félonie (2), et que le *Stat.* 12 *Carolus II* plaçait hors la liste des pardons généraux, sous l'inculpation de *sorcellerie* — était largement pratiqué par le clergé et les moines. Que dis-je, il était sanctionné par saint Augustin lui-même, qui ne « désapprouvait pas cette manière de connaître l'avenir, à la condition que ce ne fût pas pour des besoins séculiers. » Bien plus, il confesse l'avoir pratiquée lui-même (3).

Mais voilà ; le clergé lui donnait le nom de *Sortes Sanc-*

1. Voyez le titre de la traduction anglaise du *Reuchlin und seine Zeit.* Berlin 1830, par Mayerhoff. *The Life and Times of John Reuchlin or Capnion The Father of the German Reformation,* par F. Barham, Londres, 1843.

2. Lord Coke : 3 *Institutes,* fol. 44.

3. Voyez *La Vie de saint Grégoire de Tours.*

torum lorsque c'était lui qui le pratiquait ; tandis que le *Sortes Prœnestinœ*, suivi du *Sortes Homericœ* et du *Sortes Virgilanœ* étaient du pur *paganisme*, le culte du Démon, lorsque d'autres qu'eux en faisaient usage.

Grégoire de Tours nous fait savoir que lorsque le clergé avait recours aux *Sortes*, ils avaient l'habitude de placer la Bible sur l'autel, en priant Dieu de leur faire connaître Sa volonté et de leur dévoiler l'avenir dans un des versets des SaintesEcritures. Gilbert de Nogent, dit que de son temps (vers le XII^e^ siècle), la coutume était, lorsqu'on consacrait un évêque, de consulter le *Sortes Sanctorum*, afin de connaître de cette manière le succès et le sort de l'épiscopat. D'un autre côté, on nous dit que le *Sortes Sanctorum* fut interdit par le Concile d'Agde en 506. Ceci nous autorise à demander de quel côté l'infaillibilité de l'Eglise est-elle mise en question? Est-ce lorsqu'elle interdit ce qui fut pratiqué par son plus grand patron saint Augustin, ou lorsque le Sortes fut ouvertement employé, au XII^e^ siècle, par le clergé de l'Eglise dans les élections épiscopales ? Ou bien alors, devons-nous croire que dans ces deux cas contradictoires, le Vatican a agi sous l'inspiration directe du « Saint-Esprit » ? S'il existe un doute que ces pratiques qui prévalent encore plus ou moins aujourd'hui chez de strictes Protestants,avaient l'approbation de Grégoire de Tours, qu'ils lisent le passage suivant : « Lendastus, comte de Tours. qui voulait me nuire auprès de la reine Frédégonde, vint à Tours rempli de mauvaises intentions à mon égard ; je me réfugiai plein d'inquiétude dans mon oratoire où je pris le livre des Psaumes. ... Mon cœur bondit au-dedans de moi lorsque mes yeux tombèrent sur ce versot du Psaume soixante-dix-septième : « Il leur permit de continuer leur chemin en paix pendant que la mer engloutit leurs ennemis. » Par conséquent, le comte ne dit pas un mot contre moi ; et en quittant Tours le jour même, le bateau sur lequel il était monté chavira dans une tempête ; mais le comte étant bon nageur, en échappa. »

Le saint évêque confesse de la sorte qu'il avait pratiqué un peu de sorcellerie. *Tout magnétiseur connaît le pouvoir de la volonté, lorsque la pensée est fixée avec intensité sur un sujet donné.* Que ce soit une coïncidence ou non, le

verset en question lui suggéra sa vengeance par noyade. Comme il passa le reste de sa journée « plein d'inquiétude », possédé de cette pensée obsédante, le saint, peut-être inconsciemment, fixa sa volonté sur le sujet ; croyant voir alors le doigt de Dieu dans l'accident, il devient tout bonnement un sorcier exerçant sa volonté de magnétiseur, qui réagit sur la personne de son ennemi ; de cette façon, le comte en échappe à grand'peine avec la vie sauve. Si Dieu eût décrété l'accident, le comte se serait certainement noyé ; car un simple bain n'aurait pu changer ses mauvaises intentions à l'égard de saint Grégoire, si sa volonté avait été nettement arrêtée.

Nous voyons encore fulminer des anathèmes contre cette loterie du sort, au Concile de Varres, qui interdit « à tout ecclésiastique, sous peine d'excommunion, de pratiquer ce genre de divination, ou de chercher à connaître l'avenir, soit en consultant un livre ou un manuscrit quelconque ». La même prohibition est faite aux conciles d'Agde en 506, d'Orléans en 511, d'Auxerre en 595 et enfin au concile d'Aenham en 1110 ; ce dernier condamnait « tout sorcier, sorcière, devineresse qui auraient occasionné la mort par des pratiques magiques, ou qui diraient la bonne aventure au moyen de tirage au sort dans les livres sacrés ; » la plainte de tout le clergé réuni contre de Garlaud, l'évêque d'Orléans, adressée au pape Alexandre III, termine ainsi : « Que vos mains apostoliques se chargent de force pour *mettre à nu* l'iniquité de cet homme, afin qu'il soit atteint par la malédiction prédite contre lui, le jour de sa consécration ; car, en ayant ouvert les Saints Evangiles placés sur l'autel, *suivant la coutume*, les premières paroles furent : *et le jeune homme abandonnant entre leurs mains son vêtement de lin, s'enfuit de là tout nu* (1). »

Pourquoi, alors, condamner au bûcher les magiciens laïques, et ceux qui étudient dans les livres, si l'on canonise les ecclésiastiques ? Parce que les phénomènes du moyen âge de même que ceux d'aujourd'hui, exécutés par des laïques, qu'ils soient le résultat de la science occulte ou spontanés,

1. Traduit d'un document original aux Archives d'Orléans, France ; Voyez aussi *Sortes et Sortilèges* ; *Vie de Pierre de Blois*.

viennent renverser les prétentions des Eglises Catholique et Protestante pour produire elles-mêmes les miracles divins. A la suite de preuves réitérées et incontestables, il devint impossible à ces Eglises, de maintenir avec quelque chance de succès l'affirmation que les soi-disant manifestations miraculeuses, avec l'intervention directe de Dieu et de ses « bons anges », pussent être exécutées uniquement par ses ministres élus et ses saints hommes. Il était également impossible pour les Protestants, se plaçant sur le même terrain, d'affirmer que les miracles avaient pris fin avec l'époque apostolique. Car, qu'ils obéissent, aux mêmes lois naturelles ou non, les phénomènes modernes ont une parenté très étroite avec ceux de la Bible. Les magnétiseurs et les guérisseurs de notre époque, entraient en concurrence directe et ouverte avec les apôtres. Le Zouave français Jacob rivalisait avec le Prophète Elie, en rappelant à la vie des personnes qui paraissaient mortes ; et Alexis, le somnambule, dont M. Wallace fait mention dans son ouvrage (1), par sa lucidité, faisait honte aux apôtres, aux prophètes et aux Sybilles de l'ancien temps. Depuis que la dernière sorcière périt sur le bûcher, la grande Révolution Française, préparée avec tant de soins par la ligue des sociétés secrètes et leurs habiles émissaires, avait envoyé son souffle à travers toute l'Europe, en jetant la terreur au sein de l'Eglise et de ses prêtres. Comme un ouragan dévastateur, elle balaya dans sa course les meilleurs alliés de l'Eglise, l'aristocratie Catholique Romaine. Dès ce moment le droit de l'opinion individuelle se trouva établi sur une base solide. Le monde fut délivré de la tyrannie ecclésiastique en frayant un chemin pour l'entrée du Grand Napoléon, qui infligea le coup mortel à l'Inquisition. Cet immense charnier de l'Eglise Chrétienne, — où elle immola, au nom de l'Agneau, toutes les brebis qu'arbitrairemeut elle déclarait galeuses, — tomba en ruines et elle se vit abandonnée à ses propres ressources et à la responsabilité de ses actes.

Tant que l'apparition du phénomène ne fut que sporadique, l'Eglise se crut à la hauteur pour en réprimer toute seule les conséquences. La superstition et la croyance au

1. *Miracles and Modern Spiritualism.*

Diable étaient aussi tenaces que jamais. et la science n'avait pas encore osé mesurer publiquement ses forces contre celles de la Religion surnaturelle. Mais entre temps, l'ennemi avait lentement, mais sûrement, gagné du terrain, et, tout d'un coup la guerre éclata avec une violence inattendue. Les « Miracles » s'opérèrent en plein jour, et de leurs cachettes mystiques, ils passèrent dans le domaine des lois naturelles, où la main profane de la science était toute préparée pour arracher le masque ecclésiastique. Néanmoins l'Eglise tint bon pendant quelque temps, et maîtrisa la puissance envahissante par la force de la crainte superstitieuse. Mais, lorsque, cour sur coup, apparurent des magnétiseurs et des somnambules qui reproduisaient les phénomènes extatiques, physiques et mentaux, que jusqu'alors on croyait être le privilège des saints ; lorsque la frénésie des tables tournantes envahit la France et d'autres pays ; lorsque la psychographie — attribuée aux esprits — de simple objet de curiosité se transforma en un intérêt discontinu pour dégénérer en mysticisme religieux ; lorsque les échos réveillés par les premiers coups frappés à Rochester, traversèrent l'océan, et furent répercutés dans toutes les parties du monde, alors, et alors seulement, l'Eglise de Rome eut le sentiment du danger qui la menaçait. Les cercles spirites et les chambres de séances des magnétiseurs retentirent des merveilles qui y furent présentées ; les malades étaient guéris, les aveugles recouvraient la vue, les boiteux se mirent à marcher et les sourds à entendre. J. R. Newton en Amérique et Du Potet en France guérissaient les malades sans intervention divine aucune. La grande découverte de Mesmer, qui révèle à tout chercheur le mécanisme de la nature, maîtrisa, comme par enchantement, les corps organiques et inorganiques.

Mais ce ne fut pas tout. Une calamité bien plus sérieuse s'abattit sur l'Eglise dans l'évocation d'une multitude « d'esprits » des mondes supérieurs et inférieurs, et leur conversation, de même que leur attitude, vinrent donner le démenti le plus formel aux dogmes de l'Eglise les plus sacrés et les plus profitables. Ces « esprits » prétendaient être les mêmes entités, à l'état désincarné, des pères, mères, fils et filles, amis et connaissances de ceux qui assistaient à

l'étrange phénomène. Le Diable avait perdu son existence objective, et ce coup sapa les fondations mêmes sur lesquelles reposait le siège de Saint-Pierre (1). Pas un seul es-

1. Il existait deux sièges de l'apôtre titulaire de Rome. Le clergé effrayé des preuves ininterrompues fournies par les recherches scientifiques, décida enfin de faire front à l'ennemi, et nous remarquons que la *Chronique des Arts* donne l'explication la plus habile, en même temps que la plus *jésuite* du fait. D'après leur version, « *l'augmentation* du nombre des fidèles, décida Saint-Pierre à faire de Rome le centre de son activité. Le cimetière d'Ostrianum était trop éloigné et *ne suffisait plus aux réunions des chrétiens*. Le motif qui avait décidé l'apôtre de conférer successivement à *Linus* et à *Clétus* la dignité épiscopale, afin de leur permettre de partager les travaux d'une église dont les limites devaient être infinies, contribua à multiplier le nombre des lieux de réunion. Par conséquent, Pierre fixa sa résidence particulière sur le Viminal ; et ce fut là que s'établit la chaise mystérieuse, le symbole du pouvoir et de la vérité. L'auguste siège qu'on vénérait dans les catacombes d'Ostrian ne fut pourtant pas enlevé. Pierre continua à visiter ce berceau de l'Eglise Romaine et, sans doute y exerça souvent ses hautes fonctions. Un *second* siège, entouré du même mystère que le premier, fut placé à Cornélia et c'est celui-là qui nous a été légué des siècles passés. »

Or, loin de la possibilité de l'existence de deux sièges authentiques de cette sorte, la majorité des critiques est d'accord pour déclarer que Pierre n'a jamais été à Rome du tout ; les raisons sont nombreuses et irréfutables. Peut-être ferions-nous bien de commencer en citant les ouvrages de saint Justin Martyr. Ce grand champion du Christianisme, écrivant dans la première partie du second siècle, à Rome, où il s'était fixé, désireux de réunir jusqu'aux plus infimes preuves, pour lesquelles il devait souffrir par la suite, *parait être tout à fait ignorant de l'existence de saint Pierre !!*

Aucun écrivain d'une certaine notoriété n'en fait, pas non plus, mention en relation avec l'Eglise de Rome avant l'époque d'Irénée, lorsque celui-ci se mit à inventer de toutes pièces une nouvelle religion, tirée des profondeurs de sa propre imagination. Le lecteur qui désirerait se documenter à ce sujet, ferait bien de lire l'intéressant ouvrage de M. Georges Reber, *The Christ of Paul*. Les arguments de cet auteur sont concluants. L'article cité ci-dessus de la *Chronique des Arts*, parle de *l'augmentation* des fidèles, au point que le cimetière d'Ostrianum ne pouvait plus contenir la foule des chrétiens. Or, si saint Pierre a jamais été à Rome — suivant l'argument de M. Reber — cela a dû être entre les années 64 et 69 de notre ère ; car en 64 il était à Babylone, d'où il écrivit les épitres et les lettres à Rome, et alors à une époque entre 64 et 68 (durée du règne de Néron) il a dû mourir en martyr, ou dans son lit, car Irénée lui fait transmettre l'Eglise de Rome, d'accord avec saint Paul (!?) (qu'il persécuta et avec lequel il se disputa pendant toute sa vie) entre les mains de *Linus* qui prit l'épiscopat en 69. (Voyez le *Christ of Paul*, par Reber, p. 122). Nous y reviendrons plus longuement au chapitre III.

Comment se fait-il alors, et ceci nous le demandons au nom du sens commun, que les *fidèles* de l'Eglise de Saint-Pierre aient augmenté à ce point, si Néron pendant tout son règne, les ait fait emprisonner et mourir comme on le ferait pour des souris ? L'histoire nous dit que les quelques chrétiens qui étaient à Rome se sauvaient de la ville où et com-

prit, à part les entités espiègles de la Planchette, ne voulut reconnaître une parenté, même éloignée avec sa majesté satanique, ou lui faire crédit d'un seul pouce de leur royaume. Le clergé sentait de jour en jour que son prestige diminuer, puisque le peuple secouait, au grand jour de la vérité, les sombres voiles qui lui avaient obscurci la vue pendant tant de siècles. Puis, finalement, la fortune qui les avait assistés jusqu'alors, dans leur longue lutte entre la théologie et la science, déserta au camp de leurs adversaires. L'aide que ceux-ci apportèrent à l'étude du côté occulte de la nature était aussi précieuse que bienvenue, et la science inconsciemment élargit le sentier jadis si étroit des phénomènes,

ment ils pouvaient, afin d'échapper aux persécutions de l'Empereur, et la *Chronique des Arts* au contraire, fait augmenter et se multiplier! leur nombre L'article en question continue en disant : « Le Christ avait voulu que le signe visible de l'autorité doctrinale de son vicaire eût également sa part d'immortalité ; on en suit la trace, siècle après siècle, dans les documents de l'Eglise Romaine. » Tertullien en atteste formellement l'existence dans son livre *De Præscriptionibus*. Désireux de nous renseigner sur un sujet de cette importance, nous serions heureux si l'on voulait bien nous faire savoir quand le Christ a-t-il *voulu* une chose pareille ? Quoi qu'il en soit. « on a fait incruster des ornements d'ivoire sur le devant et le dos de la chaise, mais seulement sur les parties qui avaient été restaurées avec du bois d'acacia. Les ornements qui couvrent le panneau du devant sont divisés en trois rayons superposés, chacun composé de six plaques d'ivoire, sur lesquelles sont gravés différents sujets, entre autres les *Travaux d'Hercule*. Quelques-unes des plaques avaient été mal placées, et paraissent avoir été ajoutées à la chaise au moment où les antiquités étaient employées comme ornements, sans se préoccuper s'ils étaient bien à leur place. » Voilà la question. L'article en question est tout simplement une habile réponse à diverses questions publiées pendant le siècle actuel. Bower dans son *History of the Popes* (vol. II, p. 7) raconte qu'en 1662, lorsqu'on nettoya un des sièges, « on s'aperçut qu'on y avait gravé les douze travaux d'Hercule », après quoi le siège fut enlevé et remplacé par un autre. Mais en 1795, lorsque Rome fut occupée par les soldats de Bonaparte, on examina de nouveau le siège. Cette fois on y trouva gravée en lettres arabes, la confession de foi de Mahomet : « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est son prophète. » (Voyez appendice du *Ancient Symbol Worship*, par H.-M. Westropp et C. Staniland Wake.) Le Prof. Alexander Wilder fait observer avec raison dans l'appendix : « Nous voulons supposer que l'apôtre de la Circoncision, ainsi que Paul, son grand rival, l'appelle, n'a jamais été, du tout, dans la cité impériale, et qu'il n'y a jamais eu, non plus, de successeur, même dans le ghetto. Par conséquent, « Le Siège de Saint-Pierre » est plutôt *sacré* qu'apostolique. Sa sainteté, toutefois, provient de la religion esotérique des anciens temps romains. Il fut probablement occupé par le hiérophante des Mystères, les jours d'initiation, lors de la présentation aux candidats du *Petrona*, tablette de pierre où étaient inscrites les dernières révélations du hiérophante au néophyte pour son initiation.»

en une large et spacieuse avenue. Si ce conflit ne s'était terminé juste à temps, il est probable que nous aurions vu se renouveler les scènes scandaleuses de la sorcellerie de Salem et des nonnes de Loudun. De toutes façons, le clergé était désormais maté.

Mais, si la science a contribué involontairement au développement des phénomènes occultes, ceux-ci, de leur côté, lui ont prêté leur aide. Jusqu'à l'époque où la philosophie nouvellement réincarnée revendique hautement sa place dans le monde, relativement peu de savants avaient entrepris la tâche ingrate de l'étude de la théologie comparée. Cette science fait partie d'un domaine où, jusqu'ici, peu d'explorateurs s'étaient aventurés. Cette étude, exigeant une connaissance profonde des langues mortes, limita nécessairement le nombre des étudiants. De plus, le besoin s'en faisait moins sentir, tant qu'on n'avait pas réussi à remplacer l'orthodoxie chrétienne par quelque chose de plus tangible. C'est une des vérités indéniables de la psychologie que l'homme ordinaire est aussi peu capable de vivre sans une religion quelconque, que le poisson hors de l'eau. La voix de la vérité « cette voix plus puissante que celle du tonnerre » parle à l'homme intérieur dans le XIX^e^ siècle de l'ère chrétienne, de la même manière qu'elle lui parlait dans le siècle correspondant avant Jésus-Christ. C'est une tâche inutile et ingrate que celle de proposer à l'humanité le choix entre une vie future et l'annihilation. L'unique chance qui resterait aux amis du progrès de l'humanité désireux de fonder une foi pour son bien, entièrement dépourvue de superstition et de liens dogmatiques, serait de leur parler ainsi que l'avait fait Josué : « Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, ou les dieux que servaient vos pères au-delà du fleuve, ou les dieux des Amorrhéens, dans le pays que vous habitez (1). »

« La science de la Religion » écrivait Max Muller en 1860, en est à son début... Pendant les derniers cinquante ans, *on a retrouvé d'une façon inattendue et presque miraculeuse*, des documents authentiques concernant les religions les plus importantes du monde (2).

1. Josué, XXIV, 15.
2. Un des faits les plus curieux qui se soit présenté à notre imagination,

Les livres canoniques du Bouddhisme sont maintenant ouverts devant nous : le *Zend-Avesta* de Zoroastre n'est plus un mystère pour nous ; et les hymnes du *Rig-Veda* nous ont révélé une condition religieuse bien antérieure à l'aurore de la mythologie qui nous apparaît déjà comme une ruine vermoulue dans Homère et dans l'Hésiade (1).

Aidés dans leur désir insatiable d'étendre le domaine de la foi aveugle, les premiers architectes de la théologie chrétienne se sont vus forcés autant que possible d'en cacher la véritable source. A cet effet, on dit qu'ils ont brûlé ou autrement détruit tous les manuscrits originaux de la *Cabale,* de la magie et d'autres sciences occultes qui leur sont tombés sous la main. Ils supposaient, dans leur ignorance, que les ouvrages les plus dangereux de cette catégorie avaient péri avec le dernier Gnostique ; ils reconnaîtront un jour leur erreur. D'autres documents, tout aussi importants et tout aussi authentiques, apparaîtront, peut-être, de nouveau, de la manière « la plus inattendue et presque miraculeuse ».

Dans diverses parties de l'Orient, au mont Athos, et

c'est que les chercheurs profonds n'aient pas associé la répétition de ces trouvailles « inattendues et presque miraculeuses » d'importants documents au moment le plus opportun, avec un dessein prémédité. Il parait étrange, que les gardiens de la sagesse « païenne », voyant l'heure venue fassent que justement l'ouvrage, le document, ou la relique dont on avait besoin, se trouvât, comme par accident, sur le chemin de la personne qui pouvait l'utiliser ? Les géologues et les explorateurs, aussi compétents que Humboldt et Tschudi n'ont pas réussi à découvrir les mines secrètes d'où les Incas péruviens tiraient leurs trésors, bien que ceux-ci aient avoué que les indigènes dégénérés actuels en aient conservé le secret. Perring, l'archéologue, en 1839, offrit deux bourses d'or au cheick d'un village Arabe, s'il voulait l'aider à découvrir le passage secret, conduisant aux chambres sépulcrales dans la pyramide Nord de Doshoor. Mais, quoique ses hommes fussent sans travail et à moitié morts de faim, le cheick refusa de « vendre le secret des morts » en promettant toutefois de le divulguer *pour rien*, lorsque *l'heure serait venue.* Est-il, par conséquent, impossible que d'autres contrées du globe récèlent encore des restes de la glorieuse littérature du passé, fruit de sa merveilleuse civilisation ? Qu'y aurait-il de si surprenant à cela ? Qui sait, si l'Eglise Chrétienne a engendré la Libre pensée par la réaction contre sa propre cruauté, sa rapacité et son dogmatisme l'esprit public suivra, avec joie les Orientalistes qui l'éloignèrent de Jérusalem, pour la conduire vers Ellora ; c'est alors, que sera révélé beaucoup de ce qui est caché aujourd'hui !

1. *Chips from a German Workshop*, vol. 1, p. 373. Monothéisme sémite.

dans le désert de Nitrie, par exemple, certains moines et doctes rabbins de la Palestine, qui ont passé leur vie à étudier le *Talmud*, rapportent de curieuses légendes ; ils assurent que tous les rouleaux et les manuscrits, censés, d'après l'histoire, avoir été brûlés par César, par les émeutiers chrétiens en 389 et par le général arabe Amru, n'ont pas été détruits comme on le croit généralement ; leur version est la suivante : à l'époque de la dispute pour le trône, en l'an 51 avant J.-C. entre Cléopâtre et son frère Dionysius Ptolémée, le Bruchion qui renfermait plus de sept cent mille rouleaux, tous montés sur bois et en parchemin *ignifugé*, était en état de réparation ; une grande quantité des manuscrits originaux, qu'on considérait comme les plus précieux, et dont il n'y avait pas de duplicata, furent transportés dans la demeure d'un des bibliothécaires. Comme le feu qui consuma le reste fut attribué à un accident, aucune précaution ne fut prise à ce moment-là. Mais ils ajoutent que plusieurs heures s'écoulèrent entre l'incendie de la flotte, par ordre de César, et le moment où les premiers édifices à proximité du port prirent feu, à leur tour ; tous les bibliothécaires, aidés de plusieurs centaines d'esclaves attachés au muséum, réussirent à sauver les rouleaux les plus précieux. Le parchemin sur lequel ils étaient écrits était si solide et si parfait, que bien que quelques pages intérieures et les couvertures de bois de quelques-uns des rouleaux fussent réduites en cendres, la reliure de parchemin des autres resta intacte. Ces détails furent écrits en langues grecque, latine et chaldéo-syriaque par un jeune savant de nom de Théodas, un des scribes employés dans le muséum. Un de ces manuscrits passe pour avoir été conservé, dans un couvent de la Grèce, et celui qui fit part de cette tradition l'y avait vu lui-même. Il affirma que d'autres personnes le verraient également et apprendraient où il fallait rechercher les importants documents, lorsqu'une certaine prophétie aura été réalisée ; il ajouta qu'on retrouvera la plupart de ces ouvrages en Tartarie et aux Indes (1). Le

1. En y réfléchissant, nous croyons comprendre la signification des phrases suivantes du *Moses of Chorené* : « Les anciens asiatiques, cinq siècles avant notre ère, et particulièrement les hindous, les perses et les chaldéens, gardaient, en leur possession, une quantité d'ouvrages historiques et

moine nous fit voir une copie de l'original, que nous avouons avoir eu de la peine à lire, n'ayant aucune prétention à la connaissance des langues mortes. Mais nous fûmes si frappés de la lumineuse et pittoresque traduction du bon père, que nous avons parfaitement gardé la mémoire de certains paragraphes, qui, autant que nous pouvons nous le rappeler, disaient : — « Lorsque la Reine du Soleil (Cléopâtre) fut reconduite à la ville en ruines, après que le feu eût dévoré la *Gloire du Monde*; et lorsqu'elle contempla la pile de livres — ou de rouleaux — qui couvrait les marches à moitié consumées de l'*Estrada*; lorsque voyant que l'intérieur avait disparu ne laissant que les couvertures indestructibles, elle pleura de rage et de honte, et maudit la parcimonie de ses ancêtres, qui avaient économisé sur le coût des vrais Pergamos, aussi bien pour l'intérieur que pour l'extérieur des précieux rouleaux. » De plus, l'auteur, Théodas, se permet une facétie envers la crédulité de la reine qui croyait que presque toute la bibliothèque avait été la proie des flammes; quand, de fait, des centaines et des milliers des ouvrages les plus précieux avaient été soigneusement mis à l'abri dans sa propre maison et celles des autres scribes, bibliothécaires, étudiants et philosophes.

La croyance que les bibliothèques ultérieures n'ont pas été totalement détruites est partagée par quelques très savants Coptes, disséminés dans tout l'Orient, l'Asie Mineure, l'Egypte et la Palestine. Ils affirment, par exemple, que pas un seul exemplaire de la bibliothèque d'Attalus III de Pergame, offerte à Cléopâtre par Antoine, n'a été détruit. A ce moment-là, suivant leurs affirmations, dès que les chrétiens commencèrent à prendre de l'influence à Alexandrie — vers la fin du IV^e^ siècle — et qu'Anatole, évêque de Laodicée, se mit à insulter les dieux nationaux, les philosophes païens et les savants théurgistes adoptèrent des mesures sévères pour préserver les dépôts de leurs

scientifiques. Partie de ces ouvrages furent empruntés à la langue grecque ou traduits dans cette langue, depuis que les Ptolémées avaient fondé la bibliothèque d'Alexandrie, encourageant les auteurs par leurs libéralités, de sorte que la langue grecque devint la langue pour toutes les sciences. » (*History of Armenia.*) Par conséquent, la plus grande partie de la littérature de 700.000 volumes de la Bibliothèque d'Alexandrie, provenait de l'Inde et des pays voisins.

connaissances sacrées ; Théophilus, un évêque, qui laissa la réputation d'une franche canaille et d'un mercenaire, fut accusé par un nommé Antoninus, un célèbre théurgiste et savant érudit de la science occulte d'Alexandrie, de payer les esclaves du Sérapion pour voler les livres, qu'il vendait ensuite fort cher à des étrangers. L'histoire nous dit que Théophilus possédait les meilleurs ouvrages des philosophes en l'an 389 de notre ère ; et comment son successeur et neveu, le non moins infâme Cyrile, fit massacrer Hypatia. Suidas nous a transmis quelques détails au sujet d'Antoninus, qu'il nomme Antonius, et de son éloquent ami Olympus, le défenseur du Sérapion. Mais l'histoire est loin de connaître les faits relatifs aux restes insignifiants des ouvrages qui, à travers tant de siècles, se sont conservés jusqu'à notre époque de connaissances ; elle ne nous dit rien au sujet des cinq siècles de Christianisme, dont les nombreuses traditions ont été conservées en Orient. Malgré le défaut d'authenticité par lequel elles pèchent, elles contiennent néanmoins beaucoup de bon grain sous un monceau de rebut. Il ne faut pas s'étonner si ces traditions ne sont pas plus souvent communiquées aux Européens, car nos voyageurs ont souvent le tort de se rendre odieux aux yeux des indigènes par leur attitude sceptique et souvent dogmatiquement intolérante. Quand des hommes exceptionnels comme nos archéologues qui ont su capter la confiance et même l'amitié de certains Arabes, sont favorisés par l'acquisition de documents précieux, on prétend simplement que ce n'est là qu'une « coïncidence ». Et cependant il ne manque pas de traditions fort répandues de l'existence de certaines immenses galeries souterraines dans les environs de Ishmonia — la « cité pétrifiée » — dans lesquelles sont conservés d'innombrables manuscrits et rouleaux. Aucun Arabe ne voudrait s'en approcher pour tout l'or du monde. A la nuit tombée, disent-ils, par les crevasses des ruines désolées, au plus profond des sables desséchés du désert, on voit des lumières courant d'une galerie à l'autre, portées par des mains qui n'ont rien d'humain. Les Afrites étudient la littérature des âges antédiluviens, suivant leurs croyances, et les Djins apprennent dans leurs rouleaux magiques la leçon du jour suivant.

Dans son article sur Alexandrie, la *Encyclopedia Britannica* dit : « Lorsque le temple de Sérapis fut démoli... l'inestimable bibliothèque fut *pillée* ou détruite ; et *vingt* ans plus tard (1), les *rayons vides* causaient le regret... etc. » Mais elle ne dit pas le sort qu'eurent les livres *pillés*.

Rivalisant avec les féroces adorateurs de Marie au IVe siècle, les persécuteurs classiques modernes du libéralisme et des « hérésies », ne demanderaient pas mieux que de faire enfermer tous les hérétiques et leurs livres dans un Sérapéion moderne, et d'y mettre le feu (2). La raison de cette haine est fort naturelle. Les recherches modernes ont contribué de plus en plus à dévoiler le secret. « Le culte des saints et des anges », disait l'évêque Newton il y a déjà plusieurs années, « n'est-il pas partout le même que le culte des démons dans l'ancien temps ? Le nom en a été changé, mais la chose est restée identique... les mêmes temples, les mêmes images, consacrés jadis à Jupiter et à d'autres démons, sont consacrés aujourd'hui à la Vierge Marie et à d'autres saints... le paganisme tout entier s'est converti et a été adapté au *Papisme* ».

Pourquoi ne pas être franc et ajouter qu'une « bonne partie a aussi été adoptée par les religions protestantes ? »

La désignation apostolique *Peter*, elle-même, est prise dans les Mystères. Le hiérophante ou suprême pontife portait le titre chaldéen de פתר, *peter*, ou interprète. Les noms de Phtah, Peth'r, le lieu de résidence de Balaam, Patara et Patras, les noms des cités des oracles, *pateres* ou *pateras* et, peut-être aussi Bouddha (3) dérivent tous de la même racine. Jésus dit : sur cette pierre (petra) je bâtirai mon église et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre

1. Bonamy dit, dans *La Bibliothèque d'Alexandrie*, en citant, croyons-nous, le Père Orosius, qui avait été un témoin oculaire, « trente ans plus tard ».

2. Depuis que ceci a été écrit, l'état d'esprit ci-dessus décrit a été parfaitement confirmé à Barcelone, en Espagne, où l'évêque Fray Joachim convoqua les spirites de l'endroit pour assister à un autodafé officiel de livres spirites. Nous trouvons la relation dans un journal intitulé *La Revelacion* publié à Alicante, qui ajoute avec raison, que le spectacle n'était qu'une « caricature de l'époque mémorable de l'Inquisition ».

3. E. Pococke donne les variantes du nom de Bouddha comme suit : Bud'ha ; Buddha ; Booddha ; Butta ; Pout ; Pote ; Pto ; Pte ; Phte ; Phtha ; Phut, etc., etc. Voyez *India in Greece*. Note appendix, 397.

elle » ; voulant dire par *petra* le temple sur le roc, et par métaphore les mystères chrétiens, dont les adversaires étaient les anciens dieux des mystères du monde inférieur que l'on invoquait dans les cultes d'Isis, d'Adonis, d'Atys, de Sabazius, de Dionysius et d'Eleusis. Il n'y a jamais eu à Rome un *apôtre* Peter ; mais le Pape, en s'emparant du sceptre du *Pontifex Maximus*, des clés de Janus et de Cybèle, et coiffant sa tête chrétienne du bonnet de la *Magna Mater*, copié sur la tiare du Brahmâtma, le suprême Pontife des Initiés de l'Inde antique, devient ainsi le successeur du grand prêtre païen, le véritable Peter-Roma, ou *Petroma* (1).

L'Eglise Catholique Romaine a deux ennemis bien plus puissants que les « hérétiques » et les « infidèles » ; ce sont la Mythologie comparée et la Philologie. Lorsque des ecclésiastiques aussi éminents que le Rev. James Freeman Clarke se donnent la peine de prouver à leurs lecteurs que la « théologie critique depuis l'époque d'Origène et de Saint-Jérome... que la Théologie controversielle, pendant quinze siècles n'ont pas eu pour but unique l'adoption d'emblée des opinions d'autrui », mais qu'au contraire, elles ont fait preuve « d'arguments clairs et subtils » nous ne pouvons que regretter que tant de savoir ait été gaspillé en cherchant à prouver ce qu'un coup d'œil sur l'histoire de la théologie vient renverser d'un seul coup. On trouve, certes, bon nombre d'arguments subtils » dans ces « controverses » et ces critiques des doctrines de l'Eglise, mais on y rencontre surtout une bien plus forte dose de subtil sophisme.

Tout dernièrement les preuves accumulées se sont accrues au point de ne laisser que peu de chance de succès aux controverses ultérieures. La preuve concluante a été fournie par trop de savants et le doute n'est plus permis que l'Inde fut l'*Alma Mater* non seulement de la civilisation, des arts et des sciences, mais aussi celle de toutes les grandes religions du passé ; celle du judaïsme et par conséquent aussi du christianisme. Herder fait de l'Inde le berceau de l'humanité, et présente Moïse comme un rédacteur habile

1. La tiare du Pape est aussi une copie exacte de celle du Dalaï Lama du Thibet.

et comparativement *moderne* des anciennes traditions Brahmaniques : « La rivière qui contourne le pays (l'Inde) est le Gange sacré, que toute l'Asie considère comme le fleuve du paradis. Là, aussi, est situé le Gihon biblique, qui n'est autre que l'Indus. Les Arabes à ce jour lui donnent le même nom, et ceux des pays baignés par ce fleuve existent encore aujourd'hui chez les Hindous ». Jacolliot prétend avoir traduit chaque manuscrit ancien écrit sur des feuilles de palmier, qu'il eut la bonne fortune d'avoir entre les mains en vertu de la permission qui lui fut accordée par les Brahmanes des pagodes. Nous trouvons dans une de ses traductions certains passages qui révèlent *indubitablement l'origine des clés de Saint-Pierre*, ce qui explique l'adoption ultérieure de ce symbole par leurs Saintetés, les Papes de Rome.

Il nous fait voir, sous l'autorité du *Agrouchada Parikshai*, qu'il traduit librement par *Livre des Esprits* (Pitris), que des siècles avant notre ère, les *initiés* du temple nommaient un Conseil Supérieur, présidé par le Brahm-âtma ou chef suprême de tous ces *initiés*. Que ce pontificat ne pouvait être exercé que par un Brahmane ayant atteint l'âge de quatre-vingts ans(1) ; que celui-ci était l'unique gardien de la formule mystique, le résumé de toute science, contenue dans les trois lettres mystérieuses,

A
U M

qui veulent dire, *création*, *conservation*, et *transformation*. Lui seul était capable d'en exposer la signification en présence des initiés du troisième et suprême degré. Quiconque, parmi ces initiés, révélait à un profane une seule de ces vérités, voire même un des moindres secrets qui lui avaient été confiés, était mis à mort. Celui qui avait reçu la confidence partageait le même sort.

« Enfin, pour couronner cet habile système », dit Jacolliot, « il existait un mot encore plus important que la mystérieuse monosyllabe-AUM ; qui faisait que celui qui était en possession de sa clé, devenait presque l'égal de Brahma

1. La coutume traditionnelle du collège des cardinaux est de choisir, autant que possible, le nouveau Pape parmi les cardinaux les plus âgés. Le hiérophante d'Eleusis était également un prêtre fort âgé et célibataire.

lui-même. Le Brahm-âtma, seul, était en possession de cette clé, et la transmettait à son successeur dans un coffret scellé.

« Ce mot inconnu, dont aucun pouvoir humain ne pouvait FORCER LA RÉVÉLATION, même aujourd'hui, où l'autorité Brahmanique a été domptée par les invasions mongole et européenne, et où chaque pagode a son Brahm-âtma (1), était gravé sur un triangle d'or et conservé dans un des sanctuaires du temple d'Asgartha, dont seul le Brahm-âtma possédait les clés. Il portait également sur sa tiare, *deux clés croisées*, supportées par deux Brahmanes agenouillés symbole du précieux dépôt dont il avait la charge... Ce mot et ce triangle étaient gravés sur l'anneau que ce dignitaire religieux portait comme un des signes de son office ; il était également encadré dans un soleil d'or sur l'autel, où chaque matin le Suprême Pontife présentait le sacrifice du sarvameda, ou sacrifice à toutes les forces de la nature (2). »

Est-ce assez clair ? Et les catholiques prétendront-ils encore que ce sont les Brahmanes d'il y a 4.000 ans qui ont copié le rituel, les symboles et l'accoutrement des Pontifes Romains ? Nous n'en serions pas autrement surpris.

Sans chercher des comparaisons si lointaines, nous nous en tiendrons au IVe et Ve siècles de notre ère, afin de mettre en contraste le soi-disant « paganisme » de la troisième Ecole Eclectique-Néo-Platonicienne, avec le Christianisme naissant ; le résultat ne sera, sans doute, pas favorable à celui-ci. Même à cette période primitive, où la nouvelle religion avait à peine esquissé ses dogmes contradictoires ; où les champions du sanguinaire Cyrille ne savaient pas encore eux-mêmes si Marie devait devenir la « Mère de Dieu » ou devait être classée parmi les « démons » en compagnie d'Isis ; où le souvenir de l'humble et doux Jésus parlait encore au cœur de tous les chrétiens, et que ses paroles de charité et d'amour vibraient encore dans l'air, même à ce moment-là, les chrétiens surpassaient déjà les païens en férocité et en intolérance religieuse.

Si nous portons nos regards encore plus loin en arrière

1. Ceci est une erreur.
2. *Le spiritisme dans le Monde*, p. 28.

et cherchons des exemples de véritable *Christianisme*, à l'époque où le Bouddhisme venait à peine de remplacer le Brahmanisme aux Indes, et où le nom de Jésus ne devait être prononcé que trois siècles plus tard, que voyons-nous? Quel est le pilier de l'Eglise qui se soit jamais élevé au niveau de tolérance religieuse et de noble simplicité que nous constatons chez quelques païens? Comparez, par exemple, le roi hindou Asoka, qui vécut trois cents ans avant Jésus-Christ et saint Augustin le Carthaginois qui florissait trois siècles après le Christ. Si nous en croyons Max Muller, voici ce qui fut trouvé gravé sur les rochers de Girnar, Dhauli et Kapurdigiri : « Pivadasi, le roi aimé des dieux, veut que les ascètes de *toutes les religions* puissent trouver asile en tous lieux. Tous ces ascètes professent également l'empire sur eux-mêmes et la pureté d'âme que chacun devrait exercer. *Mais il y en a qui ont des opinions et des inclinations différentes.* »

Et voici ce que saint Augustin écrivit après son baptême : « Merveilleuse profondeur de ta parole ! vois, sa surface s'étend devant nous, pour attirer les petits; et néanmoins, ô mon Dieu, leur profondeur est grande, elle est merveilleuse ! Elle est terrible à contempler; oui... un honneur imposant, et un tremblement d'amour. Tes ennemis (lisez païens) *je les hais* avec ardeur ; Oh, *daigne les mettre à mort* avec ton épée à deux tranchants, afin qu'ils ne soient plus tes ennemis; *c'est ainsi que j'aime les voir exterminés* (1). »

O tout puissant esprit du Christianisme : et cela venant d'un Manichéen converti à la religion de Celui qui, sur la croix, priait pour ses ennemis !

Il est aisé de supposer qui étaient les ennemis du Seigneur, au point de vue des Chrétiens ; les rares brebis dans la bergerie Augustinienne étaient ses nouveaux enfants et ses favoris, qui avaient supplanté, dans son affection, les fils d'Israël, son « peuple élu ». Tout le reste de l'humanité étaient ses ennemis naturels. Les multitudes innombrables de païens étaient naturellement la proie des flammes de l'en-

1. Traduit par le professeur Draper pour *Conflict between Religion and Science* ; livre XII.

fer ; seule la poignée de Chrétiens, dans la Communion de l'Eglise, « avaient droit au salut ».

Mais si cette attitude proscriptive était équitable et que son application « trouvait faveur » auprès du « Seigneur » pourquoi ne pas aussi abolir les rites et la philosophie païennes ? Pourquoi puiser si profondément aux puits de la science, qui avaient été creusés et remplis jusqu'au bord par ces mêmes païens ? Ou alors, dans leur désir d'imiter le peuple élu, dont ils essayaient de chausser les sandales usées, les pères de l'Eglise voulaient-ils recommencer la scène de spoliation de l'*Exode* ? Prétendaient-ils en fuyant le paganisme, comme les Juifs fuyèrent d'Egypte, emporter avec eux les allégories précieuses de son culte, comme le firent les « élus » avec les ornements d'or et d'argent du temple ?

On pourrait certainement croire que les événements des premiers siècles du christianisme ne sont qu'une image reflétée sur le miroir de l'avenir à l'époque de l'Exode des Juifs. Pendant les jours troublés d'Irénée, la philosophie Platonicienne, avec sa transformation mystique en Divinité, n'était pas si nuisible après tout, pour la nouvelle doctrine, au point d'empêcher les Chrétiens de s'approprier de toutes façons et de toutes manières sa métaphysique abstraite. Faisant cause commune avec les thérapeutes ascétiques, ancêtres et modèles des ermites et des moines chrétiens, ce fut à Alexandrie, ne l'oublions pas, qu'ils jetèrent les premières bases de la doctrine purement trinitaire platonicienne. Celle-ci devint plus tard la doctrine Plato-philonéenne, telle que nous la retrouvons aujourd'hui. Platon envisageait la nature divine sous une triple modification de la « Cause Première », la raison, ou le *Logos*, et l'âme ou l'esprit universel. « Les trois principes originels ou archaïques » dit Gibbon (1), « étaient représentés dans le système Platonicien, par trois dieux, unis entre eux par une génération mystérieuse et ineffable ». Fondant cette idée transcendante dans la figure plus hypostatique du *Logos* de Philon le Juif, dont la doctrine reposait sur l'ancienne Cabale, et qui considérait le Messie Roi, comme le meta-

1. *Decline and Fall of the Roman Empire.*

tron, ou « ange du Seigneur », le *Legatus* descendait dans la chair, mais non pas l'*Ancien* Lui-même (1); les Chrétiens affublèrent Jésus, le fils de Marie, de cette représentation mythique du Médiateur pour la race déchue d'Adam. Sous cet accoutrement inattendu il faillit perdre sa personnalité. Nous retrouvons dans le Jésus moderne de l'Eglise Chrétienne, la figure idéale de l'imaginatif Irénée, non l'adepte des Esséniens, l'obscur réformateur de Galilée. Nous le voyons sous le masque déformant Plato-Philonéen, et non comme le connurent les disciples dans le sermon sur la montagne.

La philosophie païenne vint ainsi en aide pour l'édification du dogme principal. Mais lorsque les théurges de la troisième école néo-platonicienne, privés de leurs anciens mystères, voulurent mettre d'accord les doctrines de Platon avec celles d'Aristote, en combinant les deux philosophies, ils ajoutèrent à leur théosophie les doctrines primitives de la *Cabale* orientale, et alors de rivaux qu'ils étaient, les Chrétiens devinrent les persécuteurs. Au moment où les allégories métaphysiques de Platon furent discutées en public sous forme de dialectique grecque, tout le système si soigneusement préparé de la trinité chrétienne fut dévoilé, et le prestige divin complètement renversé. En renversant l'ordre, l'école éclectique adopta la méthode inductive; cette méthode sonna son glas funèbre. La logique et les développements raisonnés étaient de toutes choses, ce qui déplaisait le plus à la nouvelle religion du mystère, car ils menaçaient de révéler toutes les bases de la conception trinitaire ; elle mettait la multitude au courant de la doctrine des émanations, et détruisait l'unité de l'ensemble. On ne pouvait pas le permettre, et ce ne fut pas permis. L'histoire nous a mis au courant des moyens *Chrétiens* qui furent employés pour y arriver.

La doctrine universelle des émanations, adoptée depuis un temps immémorial par les plus célèbres écoles où enseignèrent les philosophes cabalistes, Alexandrins et Orientaux, donne la clé de la panique qui éclata parmi les pères de l'Eglise chrétienne. L'esprit de Jésuitisme et d'astuce cléricale

1. *Sohar Comment*, Génèse, XL, 10 ; *Kabbal Denud*, I, 528.

qui fit que Pankhurst, plusieurs siècles plus tard, supprima dans son *Dictionnaire Hébreu*, la véritable signification du premier mot de la *Genèse*, prit naissance dans ces jours de guerre contre les écoles moribondes néo-platonicienne et éclectique. Les pères décidèrent de fausser la signification du mot « daïmon » (1), et par-dessus tout ils craignaient de voir la véritable signification ésotérique du mot *Rasit* dévoilée au peuple ; car, du moment que la signification véritable de cette phrase, ainsi que celle du mot hébreu *asdt* (traduit dans le septuagint *anges*, quand il veut dire, émanations) (2) étaient bien compris, le mystère de la trinité chrétienne s'écroulait, emportant dans sa chute la nouvelle religion, sous les décombres des anciens mystères. C'est là la raison pourquoi les dialecticiens ainsi qu'Aristote, lui-même, « le philosophe chercheur » ont toujours été si déplaisants pour les théologiens chrétiens. Luther, lui-même, lorsqu'il préparait sa réforme, sentant le terrain se dérober sous lui, bien que les dogmes aient été réduits à leur plus simple expression, donna libre cours à la crainte et à la haine qu'il portait à Aristote. Les invectives qu'il accumula à la mémoire du célèbre logicien ne peuvent être qu'égalées, jamais surpassées, par les anathèmes et les malédictions papales contre les libéraux du gouvernement italien. En les réunissant on formerait facilement une encyclopédie nouvelle de modèles de diatribes monacales.

Il est tout naturel que le clergé chrétien ne puisse jamais se réconcilier avec une doctrine fondée sur la stricte application de la logique aux raisonnements discursifs ? Le nombre de ceux qui ont abandonné la théologie pour cette raison n'a jamais été publié. Ils ont fait des questions qu'on leur a défendu de faire ; le résultat a été la séparation, le dégoût et bien souvent aussi en désespoir de cause, un plongeon dans le gouffre de l'athéisme. On dénonça également les notions orphiques de l'éther comme principal *médium entre* Dieu et la matière créée. L'éther orphique rappelait trop

1. Les êtres que les philosophes d'autres peuples distinguent sous l'appellation de « Daemons », Moïse les nomme « Anges », dit Philon le Juif. *De Gigant*, I. 253.

2. Deuternnome, XXXIII, 2, אשדת est traduit par « le feu de la loi » dans la version française de la Bible.

vivement l'*Archeus*, l'Ame du monde, et celle-ci, dans son sens métaphysique était un proche parent des émanations, puisqu'elle était la première manifestation — Sephira, la Lumière Divine. Quand donc, aurait-elle pu inspirer une plus grande crainte, sinon à ce moment critique ?

Origène, Clément d'Alexandrie, Chalcidius, Methodius et Maïmonides, sur l'autorité du *Targum* de Jérusalem, la plus célèbre autorité orthodoxe juive, soutinrent que les deux premiers mots du livre de la Genèse — B-RASIT, veulent dire *La Sagesse*, ou le *Principe*. L'idée que ces deux mots devraient être interprétés par *au commencement*, n'a jamais été entretenue sinon par les profanes, auxquels on ne permit pas d'approfondir le sens ésotérique de la phrase. Beausobre et après lui Godfrey Higgins ont prouvé ie fait. « Toutes choses », dit la *Cabale*, « sont dérivées d'un grand Principe unique, et ce principe c'est le Dieu *inconnu* et *invisible*. De Lui procède immédiatement un pouvoir substantiel, qui est l'*image de Dieu* et la source de toutes les émanations subséquentes. Ce second principe émet, au moyen de *l'énergie* (ou *volonté* et *force*) de l'émanation, d'autres natures, qui sont plus ou moins parfaites, suivant leurs différents degrés d'éloignement dans l'échelle des émanations, de la Source Première de l'existence ; ceci constitue les différents mondes, ou ordres d'êtres, tous réunis au pouvoir éternel dont ils procèdent. *La Matière n'est rien autre que l'effet le plus éloigné de l'énergie émanée* de la Divinité. Le monde matériel reçoit sa forme de l'agence immédiate des pouvoirs bien inférieurs à la Source Première de l'Etre (1)... Beausobre (2) fait dire à saint Augustin, le Manichéen : Et, si par *Rasit* nous entendons le *Principe actif* de la création, au lieu de son *commencement*, nous comprenons clairement, alors, que Moïse n'a jamais voulu dire que le ciel et la terre furent les premières œuvres de Dieu. Il a seulement dit que Dieu créa le ciel et la terre *au moyen du Principe* qui était Son Fils. Il ne se réfère pas au temps, mais à l'auteur immédiat de la Création. D'après saint Augustin, les anges furent créés *avant*

1. Voyez le *Encyclopœdia* de Rees. Art. Kabala.
2. *Histor Manich*, Liv. V, ch. I, p. 291.

le firmament, et, suivant l'interprétation ésotérique, le ciel et la terre furent créés après celui-ci, évoluant du *second* Principe ou du Logos — la Divinité Créatrice. « Le mot *principe*, dit Beausobre, ne veut pas dire que le ciel et la terre fussent créés avant toute autre chose, car les *anges* furent créés avant cela ; mais que Dieu faisait toute chose par *Sa Sagesse* qui est *Son Verbum*, ce que la *Bible* chrétienne appelle le *Commencement*, adoptant ainsi la signification exotérique du mot, qu'on avait laissée à la masse du peuple. La *Cabale*, aussi bien l'orientale que la juive, démontre que plusieurs *émanations* (les Séphiroth Juifs) sortirent du *Premier* Principe dont le chef était la *Sagesse*. Cette sagesse est le Logos de Philon le Juif, et saint Michel est le chef des Æons Gnostiques ; il est l'Ormazd des Persans ; la *Minerve*, déesse de la Sagesse des Grecs, qui sortit de la tête de Jupiter ; c'est la seconde Personne de la Trinité Chrétienne. Les pères primitifs de l'Eglise n'eurent pas beaucoup à se creuser la tête ; ils trouvèrent une doctrine toute faite qui avait existé dans toutes les théogonies depuis des milliers d'années avant l'ère chrétienne. Leur Trinité n'est qu'un trio de Séphiroth, les trois premières *lumières* cabalistiques, dont Moses Nachamides dit qu'elles *n'ont jamais été vues par qui que ce soit ;* il n'y a en elles ni défaut, ni désunion. » Le premier nombre éternel est Le Père, ou le *chaos* chaldéen primitif, invisible et incompréhensible, duquel procède l'*Intelligible.* Le Phtah égyptien, ou le « Principe de Lumière », mais non la lumière elle-même et le Principe de Vie, qui *n'est pas*, lui-même, la vie. La *Sagesse*, au moyen de laquelle Le Père créa les cieux, est le *Fils*, ou l'Adam Kadmon androgyne de la *Cabale.* Le Fils est en même temps le mâle *Ra*, ou la Lumière de la Sagesse, et la Prudence ou l'*Intelligence*, Séphira, la partie femelle de Lui-même ; tandis que de ce double être procède la troisième émanation le Binah, ou la Raison, la seconde Intelligence, — le Saint-Esprit des Chrétiens. Par conséquent, strictement parlant, il y a un TETRAKTIS, ou quaternaire, constitué par la Première Monade Inintelligible, et sa triple émanation, qui proprement parlant constitue notre Trinité.

Comment donc ne pas s'apercevoir dès l'abord, que si les

Chrétiens n'avaient pas délibérément défiguré la Genèse mosaïque dans leur traduction et leur interprétation, pour la faire cadrer avec leurs propres desseins, leur religion, avec ses dogmes actuels, eût été impossible? Du moment que le mot Rasit était interprété dans sa signification nouvelle de *Principe* et non de *Commencement*, et que l'on accepte la doctrine anathématisée des émanations, la position du second personnage de la trinité devenait intenable car, si les anges constituent la *première* émanation divine de la Substance Divine, et qu'ils existaient *avant* le second Principe, alors le *Fils* anthropomorphe n'est, après tout qu'une émanation, la même chose qu'eux, et ne peut pas plus être le Dieu *hypostatique*, que nos œuvres visibles ne sont nous-mêmes. Il est évident que ces subtibilités métaphysiques n'ont jamais préoccupé l'honnête et sincère saint Paul ; bien plus encore, étant au courant, comme tous les juifs lettrés, de la doctrine des émanations, il n'a jamais eu l'idée de la défigurer. Comment pouvons-nous supposer que saint Paul ait confondu le *Fils* avec le *Père*, lorsqu'il nous dit que Dieu a abaissé Jésus « pour un peu de temps *au-dessous* des anges » (Hébreux, II, 9) et un peu *au-dessus* de Moïse ! « Car cet *Homme* a été jugé digne d'une gloire d'autant supérieure à celle de Moïse. » (Hébreux, III, 3). De combien de supercheries, introduites par la suite dans les *Actes des Apôtres*, les Pères ont-ils été coupables, nous ne le saurons jamais ; mais il est évident que saint Paul ne considéra jamais le Christ autrement que comme un homme « rempli de l'Esprit de Dieu ». « Le Logos demeurait dans l'*arche* et le Logos était adné au Théos. »

La sagesse, première émanation de En-Soph ; le Prototognos, l'Hypostase ; l'Adam Kadmon de la Cabale, le Brahma des hindous; le Logos de Platon, et le *commencement* de saint Jean, sont le Rasit, ראשית, du *Livre de la Genèse.* Correctement interprété, il renverse tout le système compliqué de la théologie chrétienne, car il prouve que derrière la Divinité *créatrice*, il existe un Dieu plus ÉLEVÉ ; un architecte qui dresse les plans ; et que celle-là n'est que Son agent pour l'exécution, un simple *fondé de pouvoirs !*

Les gnostiques furent persécutés, les philosophes assassinés, les cabalistes et les franc-maçons condamnés au bû-

cher ; et lorsque le grand jour du règlement des comptes arrivera, et que la lumière dissipera les ténèbres, qu'auront-ils à offrir à la place de leur religion moribonde et chancelante. Que répondront ces prétendus monothéistes, ces adorateurs et *pseudo*-serviteurs du Dieu vivant unique, leur Créateur ? Comment justifieront-ils la longue persécution de ceux qui étaient les véritables partisans du grand Mégalistor, le suprême grand maître des Rosecroix, le PREMIER des Franc-Maçons. « Car il est le Constructeur et l'Architecte du Temple de l'Univers ; Il est le *Verbum Sapienti* (1). »

« Chacun sait » écrivait Fauste, le grand Manichéen du troisième siecle, « que les Evangiles ne furent écrits ni par Jésus-Christ, ni par ses apôtres, mais fort longtemps après eux, par quelques inconnus qui, comprenant parfaitement qu'ils n'obtiendraient pas créance en parlant d événements auxquels ils n'avaient pas assisté, mirent comme en-tête à leurs récits les noms des apôtres ou des disciples contemporains. »

Dans ses commentaires sur ce sujet, A. Franck, le savant lettré hébreu de l'institut, et traducteur de la Cabale, émet la même opinion. « Ne sommes-nous pas autorisés », demande-t-il, « à considérer la *Cabale* comme une précieuse relique de la philosophie orientale, laquelle, transportée à Alexandrie, se mélangea à la doctrine de Platon, et sous le nom usurpé de Dionysius l'Aréopagite, évêque d'Athènes, converti et consacré par saint Paul, put ainsi pénétrer dans le mysticisme du moyen âge (2).

De son côté Jacolliot nous dit : « Qu'est-ce donc que cette philosophie religieuse de l'Orient qui a pénétré dans le symbolisme mystique du Christianisme? Nous répondrons : Cette philosophie, dont nous trouvons les traces chez les Mages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Cabalistes hébreux et le Christianisme, n'est rien autre que celle des

1. « Le coloris mystique du chistianisme harmonisait bien avec les règlements et les opinions des Esséniens, et il est fort probable que Jésus et saint Jean-Baptiste furent initiés aux Mystères des Esséniens ; le Christianisme est redevable à ceux-ci des différentes formules d'expression ; de même que la communauté des Thérapeutes, qui était un rejeton de l'ordre des Esséniens, fit peu de temps après, partie du Christianisme » (« Yost » I. 411. — Cité par l'auteur de *Sod, the Son of the Man*).

2. A. Franck. *Die Kabbala*.

Brahmanes hindous, les sectaires des *pitris* ou esprits des mondes invisibles qui nous environnent (1). »

Mais si les Gnostiques furent exterminés, la *Gnose*, fondée sur la secrète science des sciences, existe toujours. C'est la terre qui vient en aide à la femme et qui est destinée à ouvrir la bouche pour avaler le christianisme du moyen âge, l'usurpateur et l'assassin de la doctrine du grand maître. L'ancienne *Cabale*, la Gnose, ou la traditionnelle connaissance *secrète*, n'a jamais manqué de représentants à n'importe quelle époque et dans n'importe quel pays. Les Trinités d'initiés, qu'elles soient connues de l'histoire, ou cachées sous le voile impénétrable du mystère, ont été préservées et gravées dans la mémoire des âges. Elles sont connues par les noms de Moïse, Aholiab et Bezaleel, le fils d'Uri, le fils de Hur, Platon, Philon le Juif et Pythagore, etc. Nous les reconnaissons dans la Transfiguration sous les noms de Jésus, Moïse et Elie, les trois Trismégistes; et des trois cabalistes saint Pierre, saint James et saint Jean — dont l'Apocalypse est la clé de toute sagesse. Nous les voyons à l'aube de l'histoire juive dans Zoroastre, Abraham et Terah, et plus tard dans Enoch, Ezéchiel et Daniel.

Quiconque s'est adonné à l'étude des anciennes philosophies, qui a eu l'intuition de la grandeur de leurs conceptions, ou de la magnificence illimitée de leurs notions au sujet de la Divinité Inconnue, hésitera un seul instant à donner la préférence à leurs doctrines, plutôt qu'à la théologie incompréhensible, dogmatique et contradictoire des centaines de sectes chrétiennes? Qui a jamais lu Platon et approfondi son Τὸ Ὄν, *que personne n'a jamais vu à l'exception du Fils*, a jamais pu douter que Jésus était un disciple de la même doctrine secrète dans laquelle s'instruisit le grand philosophe? Car, ainsi que nous l'avons déjà démontré, Platon n'a jamais prétendu avoir été l'inventeur de ce qu'il enseigna, mais il en laissait la gloire à Pythagore qui, à son tour, affirmait que ce fut dans le lointain Orient qu'il avait puisé ses connaissances et sa philosophie. Colebrooke prouve que Platon en convient dans ses lettres et avoue qu'il a tiré ses enseignements dans les anciennes doctrines

1. *Le Spiritisme dans le Monde.*

sacrées (1). De plus, il est indéniable que les théologies de tous les grands peuples s'enchevêtrent les unes entre les autres, en démontrant que chacune n'est qu'une partie « d'un ensemble colossal ». Comme ce fut le cas chez tous les autres initiés, nous voyons Platon s'efforcer de cacher la signification véritable de ses allégories. Chaque fois que le sujet effleure un des grands secrets de la *Cabale* orientale, celui de la véritable cosmogonie de la nature et du monde *idéal*, préexistant, Platon voile sa philosophie dans les ténèbres les plus épaisses. Son *Timée* est si confus, que seul un *initié* est capable d'en déchiffrer la signification secrète. Mosheim est d'opinion que Philon le Juif émailla ses œuvres de passages parfaitement contradictoires, dans le seul but de voiler sa doctrine véritable. Pour une fois nous constatons qu'un critique s'est engagé dans la bonne voie.

Et maintenant, où trouverons-nous l'origine de cette doctrine Trinitaire perdue dans la nuit des temps, ainsi que de celle si amèrement critiquée des émanations? La réponse est aisée et les preuves sont entre nos mains. Dans la plus sublime et la plus profonde de toutes les philosophies, celle de la « Religion Sagesse », dont les premières traces ont été révélées dans l'ancienne religion pré-védique de l'Inde. Ainsi que le fait observer avec raison l'auteur si souvent maltraité, Jacolliot : « Ce n'est pas dans les ouvrages religieux de l'antiquité, tels que les *Védas*, le *Zend-Avesta* et la *Bible* que nous devons chercher l'expression exacte des croyances nobles et sublimes de ces époques (2). »

« La syllabe primitive, sacro-sainte, composée des trois lettres A-U-M., contenue dans la Trimurti (trinité) Védique, doit être tenue secrète », dit le Manou dans le livre XI, sloka 265.

Swayambhouva est la Divinité non révélée ; c'est l'Etre existant en lui-même et par lui-même ; c'est le germe central et immortel de tout ce qui existe dans l'univers. De lui émanent trois trinités, confondues en Lui et formant une *Unité* suprême. Ces trinités, ou triple *Trimurti* sont : le Nara, Nari et Viradyi — la trinité *initiale* ; Agni, Vaya,

1. *Asiat. Trans.*, I, p. 579.
2. Louis Jacolliot. *Les Initiés des Anciens Temples.*

et Sourya — la triade *manifestée* ; Brahma, Vishnou et Shiva, la triade *créatrice*. Chacune de ces triades devient de moins en moins métaphysique et de plus en plus adaptable à l'intelligence vulgaire, à mesure qu'elle s'abaisse. Par conséquent la dernière se réduit au symbole dans son expression concrète, adaptée aux besoins d'une conception purement métaphysique. Elles constituent avec Swayambhouva les dix *Sephiroth* de la *Cabale* Juive, les dix Pragâpatis hindous — le En-Soph de la première, correspondant au sublime *Inconnu* de la seconde, exprimée par son A.U.M. mystique.

Franck, le traducteur de la *Cabale*, s'exprime ainsi :

« Les dix Séphiroth se divisent en trois classes, chacune nous présentant la divinité *sous un aspect différent*, l'ensemble conservant néanmoins son aspect de *Trinité indivisible*.

« Les trois premiers Séphiroth sont purement intellectuels en ce qui concerne le point de vue métaphysique ; ils sont l'expression de l'identité absolue de l'existence de la pensée et de la forme, ce que les cabalistes modernes nomment le monde intelligible, qui est la première manifestation de Dieu.

« Les trois suivants font concevoir Dieu sous un de leurs aspects, comme identique à la bonté et à la sagesse ; sous l'autre ils nous font voir, dans le bien suprême, l'origine de la beauté et de la magnificence (dans la création). C'est pour cela que dans le *monde sensible* on leur donne le nom de *vertus*.

« Enfin, nous voyons, par les trois derniers Séphiroth, que la Providence Universelle, l'artiste Suprême est aussi la *Force absolue*, la cause toute puissante, et que, en même temps, cette cause est *l'élément générateur de tout ce qui existe*. Ce sont ces derniers Séphiroth qui forment le *monde naturel*, ou la nature dans son essence et son principe *actif*. *Natura Naturans* (1). »

Cette conception de la Cabale est, par conséquent, identique avec celle de la philosophie hindoue. Quiconque a lu les œuvres de Platon, et son Dialogue de Timée, retrouvera

1. Franck. *Die Kabbala*.

ces idées fidèlement reproduites par le philosophe grec. En outre, la nécessité du secret était aussi stricte pour les cabalistes comme pour les initiés de l'Adyta et des Yoguis hindous.

« Ferme ta bouche de peur de parler de *cela* (le mystère) et ton cœur de crainte de penser à haute voix ; et si ton cœur t'a échappé ramène-le à sa place, car tel est le but de notre alliance. » (*Sepher jezireh, Le Livre de la Création.*)

« Ceci est un secret qui donne la mort ; ferme ta bouche de crainte de le révéler au vulgaire ; comprime ton cerveau de crainte que quelque chose n'en échappe et ne tombe au dehors. » (*Agrouchada-Parikshai.*)

Certes le sort de plus d'une génération future fut suspendu à un fil d'araignée à l'époque des troisième et quatrième siècles. Si l'Empereur n'avait pas envoyé un rescrit à Alexandrie en 389, rescrit qui lui fut imposé par les Chrétiens, pour la destruction de toutes les idoles, notre siècle actuel n'eût jamais possédé un panthéon mythologique chrétien propre. Jamais auparavant l'école néo-platonicienne ne s'était élevée à une pareille hauteur philosophique qu'à l'approche de sa fin. Réunissant la théosophie mystique de l'ancienne Egypte avec la philosophie raffinée de la Grèce ; se rapprochant plus des anciens mystères de Thèbes et de Memphis, qu'ils ne l'avaient été pendant des siècles ; aussi bien versés dans la science de la prophétie et de la divination, que dans l'art des thérapeutes ; liés d'amitié avec les hommes les plus érudits de la nation juive, qui étaient profondément imbus des notions de Zoroastre, les Néo-Platoniciens tendaient à amalgamer l'antique sagesse de la *Cabale* orientale avec les conceptions plus raffinées de la théosophie occidentale. Malgré la trahison des Chrétiens qui, pour des raisons politiques après la mort de Constantin, crurent bien faire en répudiant leurs instructeurs, l'influence de la nouvelle philosophie platonicienne est évidente dans l'adoption subséquente des dogmes, dont l'origine peut aisément être attribuée à cette école remarquable. Tout mutilés et défigurés qu'ils sont, ils ont conservé cet air de famille que rien ne peut effacer.

Mais, si la connaissance des pouvoirs occultes de la nature entr'ouvre la vision spirituelle de l'homme, élargit ses

facultés intellectuelles, et l'amène infailliblement à une vénération plus profonde pour son Créateur, d'un autre côté, l'ignorance, l'étroitesse de vue dogmatique, et la crainte puérile d'approfondir les choses, conduit invariablement au culte des fétiches et à la superstition.

Lorsque Cyrille, évêque d'Alexandrie, eut ouvertement adopté la cause d'Isis, la déesse égyptienne, en l'anthropomorphisant en Marie, mère de Dieu ; et que la controverse trinitaire avait eu lieu ; dès ce moment-là, la doctrine égyptienne de l'émanation du Dieu créateur hors de Emepht, commença à être torturée de mille manières différentes jusqu'à ce que les Conciles se fussent mis d'accord pour l'adopter telle que nous la voyons aujourd'hui, le Ternaire défiguré du cabalistique Salomon et de Philon le Juif ! Mais comme son origine était encore trop évidente, le *Verbe* ne fut désormais plus appelé « l'homme céleste », l'Adam Kadmon *primordial*, mais il prit le nom de Logos — le Christ, et on lui donna l'âge de « l'Ancien des Anciens » son père. La SAGESSE *secrète* devint égale à son émanation, la PENSÉE DIVINE, et on la considéra co-égale et co-éternelle avec sa première manifestation.

Si nous nous arrêtons maintenant pour jeter un coup d'œil sur un dogme fondamental du Christianisme, la doctrine de l'expiation, nous n'aurons aucune difficulté de lui trouver une origine païenne. Cette pierre angulaire d'une Eglise qui s'enorgueillissait d'être édifiée sur le roc pour de longs siècles a été maintenant mise au jour par la science, et son origine attribuée aux Gnostiques. Le professeur Draper démontre que ce dogme était à peine connu du temps de Tertullien, et qu'il avait « *pris naissance* chez les hérétiques gnostiques » (1). Nous ne nous permettrions pas de contredire une si haute autorité, si ce n'est pour suggérer que ce dogme n'a pas plus *pris naissance* chez eux, que leur notion du Christos, l'*oint du Seigneur*, et leur Sophia. Le premier fut copié du « Messie Roi » originel, le principe mâle de la sagesse, et le dernier de la *Cabale* (2) Chaldéenne, voire même du Brahma hindou du Sara-As-

1. Voyez *Conflict between Religion and Science*, p. 224.
2. Voyez *Sohar, Kab. Den, The Book of Mystery*, le plus ancien livre des Cabalistes ; et Milman. *History of Christianity*, p. 212, 213-215.

vati (1) et des Dionysius et Demeter païens. Ici nous sommes sur terre ferme, puisqu'il a été maintenant prouvé que le *Nouveau Testament* n'avait pas paru, dans sa forme complète, telle que nous le possédons aujourd'hui, sinon trois cents ans après l'époque des apôtres (2), et que le Sohar et d'autres ouvrages cabalistiques datent du premier siècle de notre ère, s'ils ne sont pas encore bien plus âgés.

Les Gnostiques avaient beaucoup d'idées en commun avec les Esséniens ; et ceux-ci possédaient déjà leurs Mystères « majeurs et mineurs » deux siècles avant notre ère. Ils étaient les *Isarim* ou *Initiés*, les descendants des hiérophantes égyptiens, dans le pays desquels ils s'étaient établis plusieurs siècles avant leur conversion au Bouddhisme monastique par les missionnaires du Roi Asoka, et par la suite ils s'amalgamèrent avec les chrétiens primitifs ; ils avaient probablement existé avant que les anciens temples égyptiens n'aient été profanés et détruits pendant les continuelles invasions des Perses, des Grecs et des autres hordes conquérantes. Les hiérophantes faisaient représenter leur *Expiation* dans le mystère de l'Initiation, des siècles avant l'apparition des Gnostiques ou même des Esséniens. Elle était connue, chez les hiérophantes, sous le nom de BAPTÊME DU SANG, et on la considérait non comme une expiation pour la « Chute de l'homme » dans l'Eden, mais simplement comme une expiation pour les péchés du passé, du présent et de l'avenir, de l'humanité ignorante, mais corrompue. Le hiérophante avait le choix entre offrir aux Dieux, qu'il espérait rejoindre, sa vie pure et sans tache en sacrifice pour sa race, ou simplement une victime animale. Cela ne dépendait que de sa propre volonté. Au dernier moment de la solennelle « nouvelle naissance », l'initiateur transmettait le « mot d'ordre » à l'initié, et immédiatement après avoir placé une arme dans sa main droite, il lui ordonnait de *frapper* (3). Voilà la véritable origine du dogme Chrétien de l'expiation.

1. Milman. *History of Christianity*, p. 280. Saint Justin martyr mentionne à plusieurs reprises les *Kurios* et *Kora*. Voyez p. 97.

2. Voyez Olshausen : *Biblischer Commentar über sæmmtliche Schriften des Neuen Testaments.*

3. Il existe surtout chez les Slaves et les Russes, une *superstition* fort répandue qu'un *magicien* ou un sorcier ne peut mourir avant d'avoir transmis le « mot d'ordre » à son successeur. Cette croyance est si fermement

Certes, nombreux furent les « Christs » dans les âges pré-chrétiens. Mais ils moururent ignorés du monde et disparurent aussi silencieusement et mystérieusement de la

enracinée dans le peuple, que nous ne croyons pas qu'il existe une seule personne en Russie qui n'en ait entendu parler. Il n'est pas difficile de suivre la trace de cette superstition dans les anciens Mystères qui, pendant des siècles, furent répandus dans le monde entier. L'ancien *Variago-Rouss* avait ses Mystères dans le Nord aussi bien que dans le Sud de la Russie; et nous retrouvons des reliques de l'ancienne croyance disséminées dans les contrées baignées par le Dnieper sacré, le Jourdain baptismal de la Russie. En effet aucun Znâchar (celui qui sait) ou *Koldoun* (sorcier) mâle ou femelle, ne peut mourir avant d'avoir transmis la parole mystérieuse à quelqu'un. La croyance populaire est que s'il ne le fait pas, il languit et souffre pendant des semaines et des mois, et s'il parvient finalement à se libérer, ce n'est que pour errer sur la terre, incapable de quitter sa demeure jusqu'à ce qu'il ait trouvé un successeur, même après sa mort. Nous ignorons jusqu'à quel point cette croyance peut être vérifiée, mais nous avons vu un cas, qui mérite d'être raconté pour illustrer le sujet à cause de son dénouement tragique. Un veillard de plus de cent ans, paysan dans le Gouvernement de S..., qui avait la réputation fort répandue d'être un sorcier et un guérisseur, était moribond déjà depuis quelques jours, et ne parvenait cependant pas à mourir. La nouvelle se répandit comme un éclair, et le pauvre homme était abandonné même par les membres de sa famille, car ils craignaient de recevoir en héritage le mot redouté. La rumeur courut enfin dans le village, qu'il avait envoyé un message à un collègue moins versé que lui dans son art, et qui, bien que demeurant dans une contrée éloignée, devait accourir à son appel et serait là le lendemain matin. Il y avait, à ce moment, en visite chez le propriétaire du village, un jeune docteur appartenant à la célèbre école Nihiliste, et qui s'amusa beaucoup de cette idée. Le maître de la maison qui était très pieux, ne pouvant se résoudre à faire si bon marché de la superstition, sourit comme on dit là-bas, d'un seul coin de la bouche. Pendant ce temps le jeune sceptique, afin de gratifier sa curiosité, alla visiter le moribond et s'assura qu'il ne pouvait vivre vingt-quatre heures de plus; il décida alors, pour prouver l'absurdité de la superstition, de faire en sorte de retarder l'arrivée du « successeur » dans un village voisin.

Le lendemain matin, de bonne heure, une réunion de quatre personnes, composée du docteur, le propriétaire du village et sa fille, et de l'auteur de ces lignes, se rendit à la hutte où le triomphe du scepticisme devait se produire. Le moribond attendait son libérateur à chaque instant, et son tourment s'accrut en ne le voyant pas venir. Nous essayâmes de persuader au docteur de satisfaire le malade, par amour de l'humanité, mais il ne fit qu'en rire. Tenant le pouls du sorcier dans une de ses mains, il sortit sa montre de l'autre, et tout en nous disant, en français, que ce serait fini dans quelques instants, il demeura absorbé par l'opération professionnelle. La scène était solennelle et terrifiante. Tout d'un coup la porte s'ouvrit et un jeune garçon entra informant le docteur que le *Koum* était ivre-mort dans un village voisin, et que par conséquent, *suivant ses ordres*, il ne pourrait venir que le lendemain auprès du Grand'père. Le jeune docteur se troubla et allait s'adresser au vieillard, lorsque, prompt comme l'éclair, le *Znachâr*, retira sa main de la sienne et se dressa sur son séant. Ses yeux enfoncés dans leurs orbites lancèrent des éclairs, sa barbe blan-

vue des hommes que Moïse du sommet de Pisgah, la montagne de Nebo (sagesse oraculaire) après avoir imposé les mains à Josué, qui de ce moment fut « rempli de l'esprit de sagesse » (c'est-à-dire qu'il fut initié).

Le mystère de l'Eucaristie n'est pas non plus la propriété exclusive des chrétiens. Godfrey Higgins démontre qu'il fut institué plusieurs siècles avant la « Sainte Cène », et il dit que « le sacrifice du pain et du vin était commun à beaucoup de nations » (1). Cicéron en fait mention dans ses ouvrages et s'étonne de l'étrangeté du rite. Une signification ésotérique s'y rattacha dès le début de l'établissement des Mystères, et l'Eucharistie est un des plus anciens rites de l'antiquité. Chez les hiérophantes, il avait à peu près la même signification que chez les chrétiens. Cères représentait le *Pain* et Bacchus le *Vin* ; la première étant la régénération de la vie au moyen de la semence, et l'autre — la grappe de raisin — l'emblème de la sagesse et de la connaissance. La réunion de l'esprit des choses, la fermentation et la puissance subséquente de la connaissance ésotérique, étant symbolisés par le vin. Le mystère avait une relation avec le drame de l'Eden ; il fut, dit-on, enseigné d'abord par Janus, qui fut aussi le premier à introduire dans les temples le sacrifice du « pain » et du « vin » pour commémo-

che encadrant sa face livide, lui donnèrent une expression effrayante... Puis, soudain, ses longs bras décharnés entourèrent le cou du docteur, et l'attirant à lui par une force surnaturelle, inclina la tête du docteur jusqu'à toucher la sienne, où il la tint comme dans un étau : il lui *murmura* alors quelques paroles inaudibles pour nous, à l'oreille. Le sceptique fit des efforts pour se libérer, mais avant qu'il n'eût le temps de faire un seul mouvement, l'œuvre fut accomplie. Les bras se dénouèrent et le vieux sorcier retomba sur sa couche, un cadavre ! Un étrange et satanique sourire resta figé sur ses lèvres blêmes, un sourire de triomphe infernal et de vengeance satisfaite : mais le docteur était encore plus pâle et plus livide que le mort. Il regarda autour de lui avec une expression de terreur indicible, et, sans répondre à nos questions il s'élança au dehors dans la direction de la forêt. On envoya des hommes à sa recherche mais il resta introuvable. Vers le coucher du soleil on entendit un coup de feu dans la forêt. Une heure plus tard on ramenait le cadavre du docteur la tête traversée par une balle ; le sceptique s'était fait sauter la *cervelle* !

Qui le poussa au suicide ? Quelle incantation magique ou sortilège, la « parole » du sorcier moribond, avait-elle produit sur son cerveau ? Qui pourra le dire ?

1. *Anacalypsis* ; voyez également Tertullien.

rer la « chute dans la génération » sous le symbole de la « semence ». « Je suis la vigne et mon Père est le vigneron », dit Jésus en faisant allusion à la connaissance secrète qu'il avait à enseigner. « Je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai de nouveau dans le royaume de Dieu. »

La fête des Mystères d'Eleusis commençait dans le mois de Boëdromion, correspondant à celui de septembre, époque de la vendange, et durait du 15 au 22 du mois, c'est-à-dire pendant *sept* jours (1). La fête juive des Tabernacles commençait le 15 et terminait le 22 du mois d'Ethanim, que Dunlap affirme avoir été dérivé de Adonim, Adonia, Attenim, Ethanim (2); dans l'*Exode* (XXIII, 16), cette fête porte le nom de *fête de la moisson*. « Tous les hommes d'Israël se réunirent auprès du roi Salomon, au mois d'Ethanim, qui est le septième mois, pendant la fête (3). »

Plutarque estime que la fête des loges était un rite Bachique, et non pas Eleusinien. Ainsi « on évoquait directement Bacchus », dit-il. Le culte *Sabazien* était *sabbatique*; les noms de Evius ou Hévius, et Luaïos était identique avec ceux de Hivite et Lévite. Le nom français Louis, est le Lévi hébreu; de même que Iacchus est le Iao ou Jéhovah; Baal ou Adon, de même que Bacchus étaient des dieux phalliques. « Qui pourra monter à la montagne de l'Eternel ? (l'endroit élevé) s'écrie le roi David, « qui s'élèvera jusqu'à son (*Hadushu* קדשׁו ») lieu saint ? » (Psaumes, XXIV, 3). Kadesh peut avoir dans un sens la signification de *consacrer*, *vénérer*, *sanctifier*, et même d'initier, de mettre à part ; mais il veut aussi dire les ministres de rites lascifs (adoration de Vénus) et la véritable interprétation du mot Kadesh est donnée au *Deutéronome*, XXIII, 17 ; Osée, IV, 14 ; et Genèse, XXXVIII du verset 15 au 22. Les « saintes» Kadeshuth de la Bible étaient identiques, quant à leur profession, avec les Femmes-Nautch, à une époque plus récente dans les pagodes hindoues. Les Kadeshim hébreux ou galli, vivaient « dans la maison de l'Eternel et où les femmes tissaient des tentes pour Astarté », ou pour le buste de Vénus

1. *Anthon*, art. Elcusinia.
2. Dunlap. *Musah, ses Mystères*, p. 71.
3. Rois, VIII, 2.

Astarté, dit le septième verset du 23e chapitre du Livre des Rois.

La danse exécutée par David autour de l'Arche était la « danse du cercle » qu'on dit avoir été instituée par les Amazones pour les Mystères. C'était la même danse que pratiquaient les filles de Siloh (Juges, XXI, 21 et 33 *et passim*) et les prophètes de Baal en sautant devant leur idole (Rois, XVIII, 26). Cette danse était caractéristique du culte sabbéen, car elle représentait le mouvement des planètes autour du soleil. Il n'y a pas de doute que cette danse était une folie bachique. A cette occasion on se servait de sistra, et le reproche de Michel ainsi que la réponse du roi sont tout à fait expressifs. « Le roi d'Israël se découvrit devant ses servantes, ainsi que se découvrent sans honte les *vains* compères (débauchés). » Et il ajoute : « Je jouerai (j'agirai lubriquement) devant יהוה, et je serai plus vil encore, et je me rabaisserai à mes propres yeux. » Si nous nous rappelons que David avait séjourné parmi les Tyriens et les Philistins, où ces rites étaient communs, et qu'il avait arraché cette contrée à la famille de Saül, à l'aide de mercenaires de leur propre pays, l'acceptation et peut-être aussi l'introduction d'un culte païen de cette nature par le faible « psalmiste » n'a rien qui doive nous surprendre. David ne savait rien de Moïse, à ce qu'il paraît, et s'il introduisit le culte de Jéhovah, ce ne fut pas dans son caractère monothéiste, mais simplement dans celui des nombreux dieux des nations avoisinantes — divinité tutélaire à laquelle il avait donné la préférence, et qu'il avait choisie entre « tous les autres dieux ».

Poursuivant dans leur ordre l'étude des dogmes chrétiens, si nous concentrons notre attention sur celui qui provoqua les luttes les plus acharnées, jusqu'au moment de son acceptation, nous voulons parler du dogme de la Trinité, que voyons-nous ? Nous le rencontrons, ainsi que nous l'avons déjà dit au Nord-Est de l'Indus ; suivant sa trace en Asie-Mineure et en Europe, nous le reconnaissons chez tous les peuples qui possédaient un semblant de religion. Il était enseigné dans les plus anciennes écoles chaldéennes, égyptiennes et mithraïtiques. Le dieu solaire chaldéen, Mithra, était « triple » et la notion trinitaire des chaldéens était une doctrine des Akkadiens, qui, de leur côté appartenaient à

une race qui fut la première à concevoir une trinité métaphysique. Suivant Rawlinson, les Chaldéens étaient une tribu des Akkadiens, qui, depuis des temps immémorables, vivaient à Babylone. Suivant d'autres, ils étaient des Touraniens et transmirent aux Babyloniens les premières notions de la religion. Mais alors, qui étaient ces Akkadiens ? Les savants qui leur donnent une origine touranienne, leur attribuent l'invention des caractères cunéiformes ; d'autres leur donnent le nom de Suméraniens ; d'autres, encore, veulent que leur langage, dont aucune trace n'est restée, et cela pour d'excellentes raisons, ait été le Kasdéen, le Chaldaïque, le Proto-Chaldéen, le Kasdo-Scythique et ainsi de suite. La seule tradition à laquelle on puisse ajouter foi, est celle que ces Akkadiens instruisirent les Babyloniens dans les Mystères, en leur enseignant le langage sacerdotal ou langage des *Mystères*. Ces Akkadiens n'étaient, par conséquent, qu'une tribu de Brahmanes hindous appelés aujourd'hui Aryens, dont le langage vernaculaire était le Sanscrit (1) des Védas ; et le langage sacré ou des Mystères, est celui dont, de nos jours, se servent les Fakirs hindous et les Brahmanes initiés dans leurs évocations magiques (2). Ce langage a été employé depuis un temps immémorial, et l'est encore par les initiés de tous les pays, et les Lamas Thibétains prétendent que c'est dans cette langue qu'apparaissent les caractères mystérieux, sur les feuilles et l'écorce du Koumboun sacré.

Jacolliot qui fit tant d'efforts pour pénétrer les mystères de l'initiation Brahmanique, en traduisant et en commentant l'*Agrouchada-Parikshai*, fait la confession suivante :

« On prétend aussi, sans que nous ayons pu vérifier la chose, que les évocations magiques étaient prononcées dans un langage particulier, et qu'il était défendu, sous peine

1. Rappelons-nous, à cette occasion, que le Col. Van Kennedy a déclaré il y a déjà longtemps, que Babylone fut à une époque le siège du Sanscrit et de l'influence Brahmanique.

2. « L'Agrouchada-Parikshai qui révèle, jusqu'à un certain point, l'ordre de l'initiation, ne donne pas la formule de l'évocation » dit Jacolliot, et il ajoute que suivant certains Brahmanes, « ces formules n'ont jamais été écrites, mais qu'elles étaient, et sont encore transmises à voix basse à l'oreille des adeptes. » (Les Maçons disent : « de la bouche à l'oreille et à voix basse ».) *Le Spiritisme dans le Monde*, p. 108.

de mort, de les traduire en langage vulgaire. Les rares expressions que nous ayons pu saisir, comme — *L'rhom, h'hom, sh'hrum, sho'rhim*, sont, en effet fort curieuses, et ne paraissent appartenir à aucun langage connu (1). »

Ceux qui ont vu un fakir, ou un lama récitant ses mantras et ses conjurations savent que lorsqu'il prépare un phénomène, il ne prononce jamais les mots d'une façon audible. Ses lèvres remuent, et personne ne peut entendre prononcer la terrible formule, sinon dans l'intérieur des temples et seulement à voix basse. Voilà quel était ce langage, baptisé aujourd'hui par les savants suivant leurs talents imaginatifs et philologiques, du nom de Kasdéo-Sémite, Scythique, Proto-Chaldéen et ainsi de suite.

Il est rare que deux philologues sanscrits et même des plus érudits soient d'accord sur l'interprétation des mots védiques. Qu'un auteur publie un essai, une conférence, un traité, une traduction, un dictionnaire, et tous les autres commencent à se quereller entre eux et avec lui, en lui reprochant ses péchés d'omission et de commission. Le Professeur Whitney, le plus célèbre orientaliste américain, dit que les mots du Professeur Müller sur le *Rig Véda Sânhita* « sont loin de faire la preuve d'un jugement sain et profond, de cette modération et cette économie qui devraient être les qualités les plus précieuses d'un exégète ». Le professeur Müller répond avec aigreur à son critique que « non seulement la satisfaction, qui est la récompense inhérente de toute œuvre loyale, est noyée dans l'amertume, mais l'égoïsme, la méchanceté, voire même l'*inexactitude* prennent le dessus, et arrêtent ainsi la saine croissance de la science ». Il n'est pas d'accord, « dans beaucoup de cas, avec les explications de mots Védiques, mises en avant par le professeur Roth » dans son *Dictionnaire Sanscrit*, et le professeur Whitney leur lave la tête à tous les deux, en disant qu'il y a sans contredit des mots et des phrases entières, « pour lesquels tous les deux auront à accepter une correction, par la suite ».

Dans le premier volume de ses *Chips*, le professeur Müller stigmatise tous les *Védas*, à l'exception du *Rig*, l'*Atharva*,

1. *Le Spiritisme dans le Monde.*

Véda inclus, en les qualifiant de « bavardage théologique », tandis que le professeur Whitney considère ce dernier comme « la plus précieuse et la plus compréhensible des quatre collections après le *Rig* ». Mais revenons au cas de Jacolliot. Le professeur Whitney le taxe « d'ignorant et de menteur », mais comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, cette appréciation est assez générale. Toutefois, lorsque parut La *Bible dans l'Inde*, la Société Académique de Saint-Quentin pria M. Textor de Ravisi, un hindouiste érudit, gouverneur pendant dix années de Karikal, dans l'Inde, de faire un rapport sur sa valeur. C'était un fervent catholique, et violemment opposé aux conclusions de Jacolliot où celles-ci portaient atteinte aux révélations mosaïques et catholiques ; mais il fut obligé d'avouer : « écrit en toute bonne foi, dans un style facile, vigoureux et passionné, d'une argumentation aisée et variée, l'ouvrage de M. Jacolliot était d'un intérêt absorbant... un ouvrage savant traitant de faits connus, avec des arguments familiers ».

Bref, que Jacolliot bénéficie du doute, quand des autorités aussi imposantes font de leur mieux pour se faire passer les uns les autres pour des incompétents et des mercenaires littéraires. Nous sommes parfaitement d'accord avec le professeur Whitney que le dicton (pour les critiques Européens) il est plus facile de démolir que d'édifier « n'a jamais été plus vrai que dans tout ce qui touche à l'archéologie et à l'histoire de l'Inde » (1).

Babylone était située sur la route du grand courant de la première émigration hindoue, et les Babyloniens furent le premier peuple à en bénéficier (2). Ces Khaldi étaient des adorateurs du Dieu Lunaire, Deus Lunus, d'où nous pou-

1. W.-D. Withney. *Oriental and Linguistic Studies, The Veda*, etc.

2. Il semblerait que Jacolliot ait démontré fort logiquement les contradictions absurdes de quelques philologues, anthropologues et orientalistes au sujet de leur manie *Akkado-Sémite* : « Leurs négations ne pèchent, certes pas par la bonne foi », écrit-il. « Les savants qui ont inventé les peuples Touraniens savent fort bien que seulement dans le « *Manou*, il y a plus de science et de philosophie véritable que dans tout ce que ce prétendu sémitisme nous a fait voir ; mais ils sont esclaves d'une voie que plusieurs d'entre eux ont suivie depuis quinze, vingt ou même trente ans... Par conséquent nous n'avons rien à attendre du présent. L'Inde devra sa reconstitution aux savants de la prochaine génération ». (*La Genèse de l'Humanité*, p. 60-61.)

vons conclure que les Akkadiens,— si tel était leur nom — appartenaient à la race des Rois de la Lune, que la tradition nous montre comme ayant régné à Pruyay, aujourd'hui Allahabad. Pour eux la trinité de Deus Lunus se manifeste dans les trois phases de la lune, complétant le quaternaire avec la quatrième, et représentant la mort du Dieu Lunaire par son décours et sa disparition finale. Cette mort, pour eux, était allégorique, et ils l'attribuaient au triomphe du génie du mal sur la divinité qui donnait la lumière ; c'est ainsi que les nations subséquentes allégorisaient la mort de leurs Dieux-Solaires, Osiris et Apollon, aux mains de Typhon et du grand Dragon Python, lorsque le soleil entrait dans le solstice d'Hiver. Babel, Arach et Akkad, sont des noms du Soleil. Les *Oracles Zoroastriens* sont prolifiques et explicites au sujet de la Triade Divine. «-Une triade de Divinités reluit sur le monde tout entier, dont la monade est le chef », admet le Révérend Dr Maurice.

« Car toutes choses sont gouvernées depuis le sein de cette Triade » dit un oracle chaldéen. Le Phos, le Pur et le Phox de Sanchoniathon, sont la Lumière, le Feu et la Flamme, trois manifestations du Soleil qui est *un*. Bel-Saturne, Jupiter-Bel et Bel ou Baal Chom constituaient la trinité chaldéenne (1) ; Le Bel babylonien était considéré sous le triple aspect de Belitan, Zeus-Belus (Le médiateur) et Baal-Chom, qui est lui-même l'Apollon Chomœus. Celui-ci était le Triple aspect du « Plus Grand Dieu » (2) qui, suivant Bérose, est : soit le El (Hébreu) Bel, Belitan, Mithra, soit Zervana et porte le nom de πατήρ, « Le Père » (3). Le Brahma, Vichnou et Shiva (4), qui correspondent à la Puissance, la Sagesse et la Justice, qui de leur côté, répondent à l'Esprit, la Matière, le Temps, ainsi qu'au Passé, Présent et Futur, se trouvent dans le temple de Gharipuri ; des milliers de Brahmanes dogmatiques adorent ces attributs de la Divinité Védique, tandis que les austères moines et nonnes du Thi-

1. Cory. *Anc. Frag.*
2. Movers. *Phainizer*, 263.
3. Dunlap. *Sp. Hist. of Man*, p. 281.
4. Shiva n'est pas strictement parlant, un dieu des *Védas*. Lorsque les Védas furent écrits, il tenait le rang de Maha-Deva, ou Bel, parmi les dieux de l'Inde aborigène.

bet bouddhique ne reconnaissent que la trinité sacrée des trois vertus cardinales : *Pauvreté, chasteté* et *obéissance,* professées par les chrétiens, mais pratiquées seulement par les Bouddhistes et quelques rares hindous.

La Divinité triple des Persans est aussi composée de trois personnes : Ormazd, Mithra et Ahriman. « C'est ce principe », dit Porphyre (1), dont l'auteur du *Chaldaic Summary* parle en disant : *Ils croient qu'il existe un principe unique de toutes choses et ils déclarent qu'il est un et bon.* L'idole chinoise Sampao est constituée de trois personnes égales sous tous les rapports (2) ; et les Péruviens « considéraient que leur Tanga-Tanga était un en trois et trois en un », nous dit Faber (3). Les Egyptiens avaient leur Emepht, Eicton et Phta ; et le triple dieu assis sur le Lotus est visible au musée de Saint-Pétersbourg, sur une médaille provenant des Tartares du Nord.

De tous les dogmes de l'Eglise, ce dernier est celui qui a eu le plus à souffrir dernièrement, à la suite des attaques des Orientalistes. La réputation de chacun des trois personnages de la divinité anthropomorphe, prise au point de vue de la révélation aux Chrétiens, par la volonté Divine, a été sérieusement compromise à la suite de l'enquête faite sur son origine et ses antécédents. Les Orientalistes ont publié plus de choses au sujet de la ressemblance entre le Brahmanisme, le Bouddhisme et le Christianisme qu'il n'a été agréable au Vatican. L'affirmation de Draper, que « le Paganisme a été modifié par le Christianisme, et le Christianisme par le Paganisme » (4) est un fait aujourd'hui avéré. « L'Olympe a été restaurée, mais les divinités ont pris d'autres noms », nous dit Draper en parlant de la période de Constantin. « Les provinces les plus puissantes insistèrent pour qu'on adoptât leurs conceptions consacrées par le

1. *De Antro Nympharum.*
2. *Navarette,* livre II, c. X.
3. *On the Origin of Heathen idolatry.*
4. D'après les livres sacrés des Egyptiens Isis et Osiris seraient apparus (c'est-à-dire furent adorés) sur la terre après Thot, le *premier* Hermès, nommé le Trismégiste, qui écrivit tous leurs livres sacrés d'après le commandement de Dieu, ou par « révélation divine ». Le compagnon et l'instructeur d'Isis et d'Osiris fut Thot, ou Hermès II, qui fut lui-même une incarnation du Hermès céleste.

temps. On établit des notions de la trinité d'accord avec les anciennes traditions égyptiennes. On restaura non seulement l'adoration d'Isis sous un autre nom, mais on rétablit son image elle-même, debout sur le croissant. L'effigie bien connue de cette déesse, tenant son enfant Horus dans les bras, s'est perpétuée jusqu'à nos jours, dans les ravissantes créations artistiques de la Madonne et son enfant. »

On attribue cependant une origine plus ancienne à la Vierge « Mère de Dieu » Reine du Ciel, que celle des Egyptiens et des Chaldéens. Bien qu'Isis fut aussi, de droit, Reine du Ciel, et qu'on la représente généralement tenant en sa main une Croix Ansée, composée de la croix mondiale et du Stauros des Gnostiques, elle est beaucoup moins ancienne que la vierge céleste Neith. Champollion jeune découvrit dans un des tombeaux des Pharaons, Rhamsès, dans la vallée de Bihan-el-Molouk, à Thèbes, une peinture, qui, à son avis, est la plus ancienne qui ait jamais été découverte. Elle représente le ciel, symbolisé par une forme de femme parée d'étoiles. La naissance du soleil est représentée par un petit enfant, sortant du sein de sa « Divine Mère ».

Tout le dogme trinitaire, accepté par les Chrétiens, est développé dans des phrases claires et ne donnant lieu à aucune équivoque dans le *Livre d'Hermès* « Pimandre ». « La Lumière c'est moi » dit Pimandre, la PENSÉE DIVINE. « Je suis le *nous* ou l'intelligence et je suis ton dieu, et je suis plus âgé que le principe humain qui s'échappe de l'ombre. Je suis le germe de la pensée, la PAROLE resplendissante, le FILS DE DIEU. Réfléchis que ce qui pense et entend en toi est le *Verbe* du Maître, c'est la Pensée qui est Dieu le Père... L'océan céleste, l'ÆTHER, qui coule de l'est à l'ouest, est le Souffle du Père, le Principe qui donne la vie, le SAINT ESPRIT ! » « Car ils ne sont pas tous séparés et leur union c'est la VIE. »

Si ancienne que soit l'origine d'Hermès, confondue dans la nuit des temps de la colonisation égyptienne, il existe cependant, d'après les Brahmanes, une prophétie bien plus ancienne, ayant un rapport direct avec le Krishna hindou. Il est étrange, pour ne pas dire plus, que les chrétiens prétendent fonder leur religion sur une prophétie de la *Bible*, qu'on ne retrouve nulle part dans ce livre. Dans quel cha-

pitre ou verset, Jehovah « le Seigneur Dieu » promet-il à Adam et Eve de leur envoyer un Rédempteur pour sauver l'humanité ? « Je mettrai inimitié entre toi et la femme », dit le Seigneur Dieu au serpent, « entre ta postérité et sa postérité ; celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon ».

Il n'y a, dans ces paroles, pas la moindre allusion à un Rédempteur et les intelligences les plus subtiles ne pourraient les interpréter telles que nous les voyons dans le troisième chapitre de la Genèse, dans le sens que les chrétiens voudraient leur donner. D'autre part, suivant les traditions du *Manou*, Brahma fait une promesse directe au premier couple de leur envoyer un Sauveur qui leur enseignera le chemin du salut.

« C'est des livres mêmes d'un messager de Brahma, qui naîtra à Kouroukshetra, Matsya, dans le pays de Pantchola, aussi nommé Kanya-Coubja (Montagne de la Vierge) que tous les hommes de la terre apprendront à connaître leur devoir », dit le *Manou* (livre II, slokas 19 et 20).

Les Mexicains nommaient le Père de leur Trinité Yzona, le Fils Bacab et le Saint Esprit Echvah, « et ils prétendent l'avoir reçue (la doctrine) de leurs ancêtres » (1). Nous trouvons la trace d'une trinité chez les nations sémitiques, dans l'époque préhistorique du fabuleux Sésostris, que plus d'un critique a identifié avec Nemrod « le célèbre chasseur ». Manetho fait réprimander le roi par l'oracle, lorsqu'il lui demande : « Dis-moi, oh toi, puissant dans le feu, qui, avant moi, a pu subjuguer toutes choses ? et qui le fera après moi ? » Et l'oracle lui répondit ainsi : « Premièrement Dieu, puis la Parole, et après eux l'Esprit (2). »

C'est dans ce qui précède que nous trouvons l'origine de la haine féroce des chrétiens pour les « Païens » et les théurgistes. On avait *emprunté* trop de choses ; les anciennes religions et les Néo-Platoniciens avaient été mis par eux à contribution, au point de rendre le monde perplexe pendant des milliers d'années. Si les anciennes croyances n'avaient été promptement détruites, il eût été impossible

1. Lord Kingsborough. *Ant. Met.*, p. 165.
2. *Ap. Malal*, lib. I, chap. IV.

de prêcher la religion chrétienne comme une Nouvelle Dispensation, où la Révélation directe de Dieu le Père, par Dieu le Fils, et sous l'influence de Dieu le Saint-Esprit. Pour faire face aux exigences politiques les Pères eurent à gratifier les désirs de leurs riches prosélytes, en instituant même les fêtes de Pan. Ils allèrent jusqu'à adopter les cérémonies célébrées jusqu'alors par le monde païen en honneur du *Dieu des jardins* dans toute leur *sincérité* primitive (1). Il était grand temps de mettre fin à cette liaison. Ou le culte païen et la théurgie néo-platonicienne, avec tout leur cérémonial de magie, devaient être étouffés pour toujours, ou alors les chrétiens devaient embrasser le Néo-Platonisme.

Les polémiques violentes et les duels entre Irénée et les Gnostiques sont trop connus pour qu'on revienne là-dessus. Ils se continuèrent pendant plus de deux siècles après que le peu scrupuleux évêque de Lyon eut débité son dernier paradoxe religieux. Celse, le Néo-Platonicien, et disciple de l'école d'Ammonius Saccas, avait jeté la confusion parmi les chrétiens, et même arrêté pendant un certain temps les progrès du prosélytisme en prouvant, avec succès, que les formes originelles et pures des plus importants dogmes chrétiens ne se trouvent que dans l'enseignement de Platon. Celse accusa les chrétiens d'adopter les plus odieuses superstitions du Paganisme et d'introduire dans leurs ouvrages des passages des livres sibyllins sans avoir bien compris leur signification. Les accusations étaient si plausibles et les faits si notoires, que pendant longtemps, aucun écrivain chrétien n'osa en prendre la défense. Origène, à la requête de son ami saint Ambroise, fut le premier à la prendre en main, car, ayant appartenu à la même école platonicienne d'Ammonius, on le considérait comme la personne la plus compétente pour réfuter des accusations si bien fondées. Mais son éloquence lui fit défaut et le seul remède qu'on apporta fut la destruction de tous les ouvrages de Celse (2). Ceci n'eut guère lieu que dans le cinquième

1. Payne Knight. *Phallic Worship*.

2. Le Celse mentionné plus haut, qui vécut entre le second et le troisième siècle, n'est pas Celse l'Epicuréen. Ce dernier écrivit plusieurs ouvrages condamnant la magie, et vécut avant l'autre pendant le règne d'Adrien.

siècle, après que de nombreuses copies avaient été prises de ces ouvrages et qu'ils eurent été lus et étudiés par de nombreuses personnes. Si aucune copie n'est parvenue jusqu'aux savants de notre génération, ce n'est pas parce qu'il n'en existe pas aujourd'hui, mais pour la simple raison que les moines d'une certaine église Orientale du Mont Athos, ne veulent ni les laisser voir, ni reconnaître qu'ils en possèdent un exemplaire (1). Peut-être ignorent-ils eux-mêmes la valeur du contenu de ces manuscrits, par suite de leur complète ignorance.

1. Nous avons ces détails d'un témoin digne de foi, qui n'a aucun intérêt à inventer une pareille histoire. S'étant blessé à la jambe en sautant du vapeur dans le canot qui devait le conduire au Mont, il fut soigné par les moines, et pendant sa convalescence, à la suite de cadeaux d'argent et d'autres présents, il gagna leur amitié et bientôt après leur entière confiance. Ayant demandé qu'on lui prêtât quelques livres, il fut conduit par le supérieur dans une vaste cave dans laquelle ils gardaient les vases sacrés et autres choses précieuses. Ouvrant une grande malle, pleine de manuscrits et de rouleaux vermoulus, le supérieur lui dit de *s'amuser*. Ce monsieur était un lettré et versé dans les langues grecque et latine. « Je fus émerveillé », écrivit-il dans une lettre particulière, « au point d'en perdre le souffle, en rencontrant, parmi ces anciens parchemins, traités avec si peu de cérémonie, quelques-unes des plus précieuses reliques des premiers siècles, que jusqu'à maintenant on croyait perdus ». Entre autres, il trouva un manuscrit à moitié détruit, qu'il est absolument certain doit être une copie de la « Véritable Doctrine » le Λόγος ἀληθής de Celse, dont Origène a cité des pages entières. Le voyageur prit autant de notes qu'il put ce jour-là mais lorsqu'il offrit au supérieur de lui acheter quelques-uns des manuscrits qu'il avait parcourus, il fut surpris de constater qu' « aucune somme d'argent ne pourrait tenter les moines ». Ils ne savaient pas ce que contenaient les manuscrits, et cela leur était bien égal », dirent-ils. Mais tout le lot de manuscrits leur avait été transmis d'une génération à une autre, et il existait parmi eux, une tradition, que ces papiers leur procureraient, un jour, le moyen d'écraser la « Grande bête de l'Apocalypse » leur ennemi héréditaire, l'Eglise de Rome. Ils étaient en querelles constantes et en bataille ouverte avec les moines catholiques, et dans tout « le tas » ils *savaient* qu'il y avait une relique « sacrée » qui les protégeait. Ils ne savaient pas laquelle, et par conséquent, dans le doute ils s'abstenaient. Il parait que le supérieur, qui était un Grec rusé, comprit la bévue qu'il avait faite, et se repentit de son amabilité, car en premier lieu il fit promettre au voyageur sur sa parole d'honneur, appuyée par un serment sur l'image de la Sainte Patronne du Pays, de ne jamais dévoiler leur secret, et surtout de ne jamais mentionner le nom de leur couvent. Et enfin, lorsque le voyageur qui avait passé quinze jours à lire toutes sortes de grimoires anciens sans valeur était tombé par hasard sur un manuscrit précieux voulut avoir la clé pour « s'amuser un peu » avec les parchemins, on lui dit très naïvement que la clé « avait été perdue » et qu'on ne savait pas où la chercher. Il dut, par conséquent, se contenter des quelques notes qu'il avait prises.

La dispersion de l'école Eclectique était devenue le plus ardent espoir des Chrétiens ; on l'avait attendue et contemplé ses conséquences avec une anxiété fébrile. Elle fut enfin parachevée. Ses membres furent dispersés par les monstres Théophile, évêque d'Alexandrie, et son neveu Cyrille, le meurtrier de la jeune savante et innocente Hypatia (1)!

A la suite de la mort de la fille martyrisée de Théon, le mathématicien, il ne fut plus possible aux Néo-Platoniciens de continuer leur école à Alexandrie. Tant que vécut la jeune Hypatia, son amitié et son influence auprès d'Oreste, le gouverneur de la ville, assura la sécurité et la protection des philosophes contre leurs meurtriers ennemis. Par sa mort ils perdirent leur plus puissant ami. Nous constatons combien elle était vénérée par tous ceux qui connaissaient son érudition, ses vertus et la noblesse de son caractère, dans les lettres que Synésius, évêque de Ptolémaïs lui adressait, et dont quelques fragments sont parvenus jusqu'à nous. « Mon cœur soupire après la présence de ton esprit divin », écrivait-il en l'an 413, « qui plus que tout autre chose calmerait l'amertume de ma destinée ». Dans une autre, il dit : « Oh, ma mère, ma sœur, mon instructeur, ma bienfaitrice ! Mon âme est fort triste. Le souvenir de mes enfants que j'ai perdus causera ma mort... Lorsque je reçois de tes nouvelles et que j'apprends que tu es plus heureuse que moi, je ne suis malheureux qu'à moitié. »

Quels eussent été les sentiments de ce noble et digne évêque chrétien, noble et digne entre tous, qui avait abandonné famille, enfants et bonheur pour la foi dans laquelle il avait été entraîné, si une vision prophétique lui avait révélé que la seule amie qui lui restait, sa « mère, sa sœur, sa bienfaitrice » devait sous peu devenir un amas de chair et de sang, écrasée sous le coup de massue de Pierre le Lecteur, que son jeune corps innocent serait taillé en pièces, « la chair raclée des os » au moyen d'écailles d'huîtres et le résidu jeté dans les flammes par ordre du même évêque Cyrille, qu'il connaissait si bien, ce Cyrille qui plus tard fut CANONISÉ comme un saint !! (2).

1. Voyez le roman historique du Canon Kingsley *Hypatia* où l'on trouvera un récit pittoresque du sort tragique de cette jeune martyre.

2. Nous prions le lecteur de ne pas oublier que ce même Cyrille fut

Aucune religion du monde n'a eu une histoire aussi sanglante que le Christianisme. Toutes les autres, y compris les féroces batailles du « peuple élu » contre leurs proches parents, les tribus idolâtres d'Israël, pâlissent devant le fanatisme meurtrier des partisans du Christ! L'extension rapide du Mahométisme devant les armées conquérantes du prophète de l'Islam est une conséquence directe des batailles et des rixes sanglantes parmi les Chrétiens. Ce fut la guerre intestine entre les partisans de Nestor et de Cyrille qui donna naissance à l'Islamisme ; et ce fut dans le couvent de Bozrah que la prolifique semence fut premièrement plantée par Bahira, le moine nestorien. Arrosé par des fleuves de sang, l'arbre de la Mecque s'est développé au point que dans le siècle actuel il abrite près de deux cents millions de fidèles. Les récents massacres bulgares (1) sont le résultat naturel du triomphe de Cyrille et des adorateurs de Marie.

Le politicien cruel et rusé, le moine conspirateur, glorifié dans l'histoire religieuse et couronné de l'auréole du saint, les philosophes dépouillés, les Néo-Platoniciens et les Gnostiques journellement anathématisés par l'Eglise, dans le monde entier et pendant de longs siècles. La malédiction d'une Divinité indifférente invoquée à tout instant sur les rites magiques et la pratique théurgique, et le clergé chrétien, lui-même, s'adonnant à la *sorcellerie* pendant des siècles. Des êtres comme Catherine de Médicis, Lucrèce Borgia, Jeanne de Naples, et Isabelle d'Espagne présentés au monde comme les enfants dévoués de l'Eglise, quelques-uns d'entre eux, même décorés par le Pape de l'ordre de la « Rose Immaculée » l'emblême le plus sublime de la pureté et de la vertu féminines, symbole le plus sacré de la Vierge Mère de Dieu! Voilà quels sont les exemples de la justice humaine! Combien moins blasphématoire nous apparaît

accusé et reconnu coupable d'avoir vendu les ornements d'or et d'argent de son église, après avoir dilapidé l'argent. Il reconnut qu'il était coupable et essaya de s'excuser en disant qu'il avait donné l'argent aux pauvres, mais il n'en put faire la preuve. Sa duplicité avec Arius et son parti est bien connue. Ainsi, un des premiers saints chrétiens, le fondateur de la Trinité, apparaît dans les annales de l'histoire comme un assassin et un voleur.

1. Ceci fut écrit en 1877.

le rejet de Marie en tant que déesse immaculée, que son culte idolâtre accompagné de pratiques pareilles.

Nous présenterons, dans le chapitre suivant, quelques exemples de sorcellerie, tels qu'ils furent pratiqués sous le patronage de l'Eglise Romaine.

CHAPITRE II

Sommaire

Tous sorciers, Papes, évêques et prêtres. — Le record sanglant de Torquemada. — Sorcières brûlées à Bamberg et à Würzburg. — Un record de cruauté démoniaque. — L'horrible total. — Les sept abominations de Salomon. — Une bulle papale contre le spiritisme. — Un étonnant musée de reliques. — Clergé trompeur et esprits menteurs. — Dialogue de saint Dominique avec les démons. — Dragons et loups à demi-convertis. — L'indécence de la « Légende dorée ». — Le Pape fraternisant avec l'Islam. — Une lettre de la Vierge Marie. — Origine païenne du rituel catholique. — Le signe de la croix est cabalistique. — Simon Magus était-il saint Paul ? — Haine de saint Pierre pour saint Paul. — Véritable interprétation de « Petrum ». — Les cloches chrétiennes viennent des pagodes bouddhistes. — Confession de saint Justin Martyr, au sujet des amulettes théurgiques. — Secrets de l'initiation murmurés à voix basse. — Les mystères tendent à anoblir le caractère. — Les demi-dieux hindous du troisième degré. — Spectre vivant d'un Brahmane. — Ce que sont les Pitris et ce qu'ils ne sont pas. — Louange méritée de Thomas Taylor. — La Vierge Marie sur le char de Jaggernauth. — Partie la plus sublime de l'Epopteïa. — Comment on peut converser avec les esprits humains. — La vision des voyants n'est pas provoquée par des drogues. — Les quatre Tanaïm du Talmud. — L'Eglise romaine se condamne elle-même.

« Ils prétendent connaître, à l'échelle des milles, les limites,
[les dimensions et l'étendue de l'enfer,
. . . . . .
Où les âmes impures sont suspendues pour être fumées comme des jambons et des langues de Westphalie, et qu'on rachète au moyen d'une messe ou d'une chanson. »

OLDHAM. Satire sur les Jésuites.

« *York.* Mais vous êtes encore plus inhumains, plus inexo-
[rables,
Oui, dix fois plus — que des tigres d'Hyrcanie. »

HENRY VI, 3e partie, acte I, scène IV.

« *War.* Ecoutez, Messieurs, parce que c'est une femme
N'épargnez pas les fagots, qu'il y en ait beaucoup ;
Placez des tonneaux de poix sur le bûcher fatal. »

HENRY VI, 1re partie, acte V, scène IV.

Bodin, dans son célèbre ouvrage sur la sorcellerie (1), raconte une histoire effrayante au sujet de Catherine de Mé-

1. *La Démonomanie*, ou *Traité des Sorciers*. Paris, 1587.

dicis. L'auteur était un savant publiciste, qui pendant vingt années de sa vie, collectionna des documents authentiques dans les archives de presque toutes les plus importantes villes de France, afin d'écrire un ouvrage très complet sur la sorcellerie, la magie et le pouvoir de divers « démons ». D'après une expression d'Eliphas Lévy, son livre présente une collection surprenante de « faits sanglants et hideux ; des actes de superstition la plus révoltante, d'arrestations et d'exécutions commises avec une férocité stupide ». « Brûlez tout le monde » semblait dire l'Inquisition — Dieu retrouvera facilement les siens ! Pauvres diables, femmes hystériques et malheureux idiots, tous furent conduits au bûcher et brûlés sans merci, sous l'accusation de « Magie ». Mais « en même temps, combien de misérables coupables échappèrent à cette *Justice* injuste et sanguinaire. Voilà ce que Bodin nous fait apprécier dans son livre. »

Catherine, la pieuse Catherine — celle qui mérita les éloges de l'Eglise du Christ pour l'atroce et inoubliable massacre de la Saint-Barthélemy — la Reine Catherine avait à son service un prêtre jacobin apostat. Très versé dans la magie, et sous le patronage de la famille des Médicis, il s'était acquis la gratitude et la protection de sa pieuse maîtresse, par sa maîtrise incomparable de faire mourir les personnes à distance en torturant leurs effigies de cire par des incantations diverses. Le procédé est bien connu, nous n'y reviendrons pas.

Charles (IX) se mourait d'une maladie incurable. La Reine Mère qui avait tout à perdre par suite de son décès, décida d'avoir recours à la nécromancie et de consulter l'oracle de la « tête sanglante ». Cette opération infernale exigeait la décapitation d'un enfant qui devait être pur et beau. Il avait été préparé en secret pour sa première communion par le *chapelain* du palais qui était au courant du complot, et à minuit du jour fixé, dans la chambre du mourant, en présence seulement de Catherine et de quelques intimes, la « messe du diable » fut célébrée. Nous donnons la suite telle que nous la trouvons dans un des ouvrages d Eliphas Lévy.

« Pendant cette messe, célébrée devant l'image du démon, ayant sous ses pieds une croix renversée, le sorcier consacra deux hosties, une blanche et une noire. L'hostie blan-

che fut administrée à l'enfant, qu'on amena vêtu de blanc comme pour le baptême, et qui fut égorgé sur les marches de l'autel à l'instant même où il reçut la communion. La tête fut tranchée d'un seul coup, placée toute sanglante et palpitante sur la grande hostie noire qui recouvrait le fond de la patène, et mise sur la table où brûlaient quelques lampes mystérieuses. A ce moment commença l'exorcisme, et le démon fut sommé de prononcer un oracle et de répondre par la bouche de cette tête d'enfant, à une question secrète que le roi n'osait pas faire à haute voix, et qui n'avait été confiée à âme qui vive. Alors, une faible et étrange voix, qui n'avait rien d'humain, se fit entendre dans la bouche du pauvre petit martyr. » La sorcellerie ne servit à rien ; le roi mourut, et — Catherine demeura néanmoins la pieuse et fidèle servante de l'Eglise de Rome!

Il est étrange que des Mousseaux, qui fit de copieux emprunts dans les matériaux de Bodin pour échafauder sa formidable accusation contre les spirites et autres sorciers, ait laissé passer inaperçu cet intéressant épisode.

C'est un fait avéré que le Pape Sylvestre II fut publiquement accusé par le cardinal Benno, de s'adonner à la sorcellerie et aux enchantements. La « tête oraculaire » que Sa Sainteté fit couler en bronze, était de même nature que celle fabriquée par Albertus Magnus. Celle-ci fut brisée par saint Thomas d'Aquin non parce qu'elle était l'œuvre d'un « démon » ou qu'elle fut habitée par lui, mais parce que l'esprit qui résidait à l'intérieur parlait sans cesse, par la puissance mesmérique, et que ce verbiage empêchait le saint de chiffrer ses problèmes mathématiques. Ces têtes et autres statues parlantes, trophées de l'habileté magique de quelques moines et évêques, étaient des copies des dieux *animés* des temples de l'antiquité. L'accusation contre le pape fut pleinement prouvée, voire même qu'il était constamment en compagnie de « démons » ou d'esprits. Dans le chapitre précédent, nous avons parlé de Bénédict IV, Jean XX et Grégoire VI et VII, qui, tous, passaient pour être des magiciens. Ce dernier pape était le célèbre Hildebrand qui était réputé pouvoir « faire sortir l'éclair de sa manche ». Cette expression fait croire à M. Howitt, le vénérable écrivain spirite, « qu'elle est l'origine des célèbres foudres du Vatican ».

Les exploits magiques de l'Evêque de Ratisbonne et ceux de « l'angélique docteur », saint Thomas d'Aquin, sont trop bien connus pour être relatés ici ; mais il n'est pas inutile d'expliquer comment les « illusions » de celui-là furent produites. Si l'évêque catholique était assez habile pour faire croire à ses sujets pendant une nuit d'hiver, qu'ils jouissaient de la température délicieuse d'un jour d'été et que les glaçons qui pendaient aux branches des arbres dans le jardin étaient autant de fruits tropicaux, les magiciens hindous pratiquent encore de nos jours des pouvoirs biologiques analogues, mais sans se valoir de l'aide de dieu ou du diable. Les « miracles » de cette nature sont tous le produit de la même force humaine, inhérente en chaque individu, si seulement il apprend à en faire usage.

L'étude de l'alchimie et de la magie s'était développée, au moment de la Réformation, parmi le clergé, au point de créer un scandale. Le cardinal Wolsey fut ouvertement accusé devant la cour et le conseil privé, d'être en rapport avec un sorcier nommé Wood, qui affirma que : *Monseigneur le cardinal possédait un anneau en vertu duquel tout ce qu'il demandait à sa grâce le Roi, il l'obtenait ;* et il ajouta que : *Messire Cromwell lorsqu'il était domestique dans la maison de Monseigneur le Cardinal... lut beaucoup de livres et surtout le livre de Salomon... qu'il étudia les métaux et les vertus qu'ils possédaient suivant le canon de Salomon.* On trouve la relation de ce cas, ainsi que beaucoup d'autres tout aussi curieux, dans les papiers de Cromwell au Bureau des Annales de la Rolls House.

On arrêta sous l'accusation de sorcellerie, pendant le règne d'Henri VIII, un prêtre, nommé William Stapleton, et le récit de ses aventures est encore conservé dans les annales de la Rolls House. Le prêtre sicilien que Benvenuto Cellini taxe de sorcier devint célèbre par ses évocations, couronnées de succès et ne fut jamais inquiété. Son étonnante aventure en compagnie de Cellini dans le Colisée, où le prêtre évoqua toute une horde de démons, est bien connue des bibliophiles. La rencontre subséquente de Cellini et de sa maîtresse, amenée par le sorcier et prédite par lui, à l'heure qu'il avait fixée, sera sans doute considérée comme une « curieuse coïncidence ». Dans les dernières années du

XVI[e] siècle, il n'y avait presque pas de paroisse dans laquelle les prêtres ne s'adonnaient pas à l'étude de la magie et de l'alchimie. Les exorcismes pour chasser les démons, « à l'imitation du Christ », qui, soit dit en passant, ne les pratiqua jamais, amena le clergé à faire usage ouvertement de la magie « sacrée » par opposition à la magie noire, crime dont on accusait tous ceux qui n'étaient ni prêtres ni moines.

Les connaissances occultes, jadis glanées par l'Eglise Romaine dans les champs naguère fertiles de la théurgie, connaissances qu'elle conservait pour son usage personnel, n'envoyant au bûcher que les praticiens qui « braconnaient » sur ses terres gardées de la *Scientia Scientiarum*, et ceux qui ne pouvaient être mis à l'abri du froc monacal. Nous en avons la preuve dans l'histoire. « Au cours de seulement quinze années, entre 1580 et 1595, et dans la seule province de Lorraine, le Président Rémigius fit brûler 900 sorcières », dit Thomas Wright, dans son *Sorcery and Magic*. Ce fut à cette époque fertile en meurtres ecclésiastiques, d'une cruauté et d'une férocité inouïes, que Jean Bodin écrivit ses mémoires.

Tandis que le clergé orthodoxe évoquait des légions entières de « démons » par ses incantations magiques, sans être molesté par les autorités, pourvu qu'il ne se départît pas des dogmes établis et ne se rendît pas coupable d'hérésie, des actes de férocité incroyable étaient accomplis d'autre part, sur de pauvres imbéciles sans défense. Gabriel Malagrida, un vieillard de quatre-vingts ans, fut brûlé par ces énergumènes évangéliques en 1761. Le récit de son procès, traduit de l'édition de Lisbonne, existe à la Bibliothèque d'Amsterdam. Il était accusé de sorcellerie et de rapports illicites avec le Diable, qui « lui avait révélé l'*avenir* ». (?) La prophétie révélée par l'Ennemi au malheureux visionnaire jésuite est donnée dans les termes suivants : « Le coupable a confessé que le démon, sous la forme de la Sainte Vierge, lui ayant ordonné d'écrire la biographie de l'Antéchrist (?) lui dit, que lui, Malagrida, était un second saint Jean, ou plus clairement saint Jean l'Evangéliste ; qu'il devait y avoir trois Antéchrists, et que le dernier devait naître à Milan, d'un moine et d'une nonne en l'an 1920 ; qu'il

épouserait Proserpine, une des furies de l'enfer », etc.

La prophétie doit s'accomplir dans quarante-trois ans (1). Même si tous les enfants nés de moines et de nonnes devaient devenir des Antéchrists, si on les laissait grandir, ce fait serait beaucoup moins regrettable que les découvertes faites dans beaucoup de couvents où les fondations ont été remuées pour une raison ou pour une autre. Si nous devons ajouter foi à l'assertion de Luther, malgré sa haine contre la papauté, nous devons aussi faire mention des découvertes de même nature faites, tout récemment, en Autriche et dans la Pologne russe. Luther parle d'un étang à Rome, situé près d'un couvent de nonnes, lequel ayant été mis à sec par ordre du Pape Grégoire, mit à jour dans le fond, plus de six mille crânes d'enfants ; un couvent de nonnes à Neinburg, Autriche, cachait dans ses fondations, lorsque celles-ci furent mises à nu, les mêmes reliques du célibat et de la chasteté !

Ecclesia non novit Sanguinem ! murmuraient humblement les cardinaux vêtus de pourpre. Et, afin d'éviter l'effusion de sang, qu'ils avaient en horreur, ils instituèrent la Sainte Inquisition. Si, suivant ce qu'affirment les occultistes, et ce que la science confirme à demi, nos actes et nos pensées les plus insignifiants sont imprimés d'une façon indélébile sur le miroir éternel de l'éther astral, on retrouvera, quelque part dans le royaume infini de l'univers invisible, l'impression d'une image fort curieuse. C'est celle d'un somptueux étendard flottant dans la brise céleste, au pied du grand « trône blanc » du Tout-Puissant. Sur son champ écarlate on voit, d'un côté, une croix, symbole du « Fils de Dieu qui mourut pour l'humanité » et une branche d'olivier ; sur l'autre un glaive, taché de sang humain jusqu'à la poignée. Une légende, prise dans les *Psaumes* y est reproduite en lettres dorées : *Exurge Domine, et judica causa meam.* C'est ainsi qu'apparaît l'étendard de l'Inquisition, sur une photographie en notre possession, prise sur l'original qui se trouve à l'Escurial de Madrid.

A l'ombre de cet étendard chrétien, et dans le bref espace de quatorze années, Thomas de Torquemada, confesseur de

1. *Isis Dévoilée* fut écrit en 1877. N. du Trad.

la Reine Isabelle, fit brûler plus de dix mille personnes, et condamna à la torture quatre-vingt mille autres. Orobio, l'écrivain bien connu, qui languit longtemps en prison, et échappa à grand'peine aux bûchers de l'Inquisition, immortalisa cette institution dans ses ouvrages, une fois à l'abri et en liberté en Hollande. Il ne trouva pas de meilleur argument contre la Sainte Eglise, que d'embrasser la foi Judaïque, et alla jusqu'à se soumettre à la circoncision. Un auteur sur l'Inquisition dit que : « Dans la cathédrale de Saragosse, se trouve le tombeau d'un célèbre Inquisiteur. Six piliers l'entourent et *à chacun d'eux un Maure est enchaîné*, comme préparation à monter au bûcher pour être brûlé ». Sur ce, saint Foix observe ingénument : « Si jamais le bourreau de n'importe quel pays devenait assez riche pour pouvoir se payer un tombeau grandiose, celui-ci pourrait certainement lui servir de modèle ! » Mais pour le compléter, les constructeurs du tombeau n'auraient garde d'oublier le bas-relief du célèbre cheval qui fut brûlé, lui aussi, pour sorcellerie et maléfice. Granger nous raconte l'histoire comme ayant eu lieu de son temps. Le pauvre animal « avait appris à indiquer le nombre de points sur des cartes à jouer, et l'heure à une montre. Le cheval et son propriétaire furent accusés. tous deux, par le Saint Office, d'avoir fait un pacte avec le Diable, et ils furent brûlés comme sorciers en grande pompe d'autodafé à Lisbonne, en 1601.

Cette institution immortelle du Christianisme ne fut pas sans avoir son Dante. pour chanter ses louanges. « Macedo, un Jésuite portugais », dit l'auteur de la *Demonologia*, « a découvert l'origine de l'Inquisition dans le Paradis Terrestre, et il prétend que Dieu fut le premier à remplir les fonctions d'Inquisiteur contre Caïn et les ouvriers de la Tour de Babel » !

Pendant le moyen âge, les arts de la magie et de la sorcellerie ne furent nulle part plus pratiqués par le clergé, qu'en Espagne et au Portugal. Les Maures étaient profondément versés dans les sciences occultes, et Tolède, Séville et Salamanque furent, à un moment donné, les grands centres pour l'étude de la magie. Les cabalistes de cette dernière ville étaient experts en matière de sciences abstraites ; ils connaissaient les vertus des pierres précieuses et

autres minéraux et ils avaient appris tous les plus profonds secrets de l'alchimie.

Les documents authentiques relatifs au fameux procès de la Maréchale d'Ancre, pendant la régence de Marie de Médicis, révèlent que la malheureuse périt par la faute des prêtres, qu'en bonne italienne qu'elle était, elle retenait auprès d'elle. Elle fut accusée de sorcellerie par le peuple de Paris parce qu'on avait affirmé qu'elle s'était servie, après une cérémonie d'exorcisme, de coqs blancs récemment tués. Se croyant toujours ensorcelée, et étant de santé fort délicate, la Maréchale se fit exorciser publiquement dans l'église des Augustins; quant aux volatiles, elle s'en servit comme application sur le front, pour calmer de violentes douleurs de tête, remède que Montalto, le médecin juif de la reine et les prêtres italiens lui avaient conseillé.

Au XVI[e] siècle, le curé de Barjota, du diocèse de Callahora, en Espagne, acquit une renommée universelle par ses pouvoirs magiques. On raconte que son exploit le plus surprenant fut celui de se transporter dans un lointain pays, y prendre connaissance d'événements politiques et autres, et de revenir ensuite chez lui pour en prédire l'accomplissement dans son pays. Il avait un démon familier, qui le servit fidèlement pendant de longues années, raconte le *Chronicle*, mais le curé, pris d'ingratitude, le trompa. Son démon lui ayant révélé un complot contre la vie du Pape, en conséquence d'une intrigue galante de celui-ci avec une gentille dame, le curé se transporta à Rome (son double naturellement) et parvint ainsi à sauver la vie de Sa Sainteté. Peu après, il se repentit, confessa ses péchés au Pape galant, et *reçut l'absolution*. « A son retour il fut emprisonné pour la forme, par les inquisiteurs de Logroño, mais on l'acquitta et peu de temps après il fut remis en liberté. »

Fra Pietro, un moine dominicain du XIV[e] siècle — le magicien qui fit cadeau au célèbre D[r] Eugenio Torralva, médecin attitré de l'amiral de Castille, d'un *démon* nommé Zéquiel — devint célèbre à la suite du procès de Torralva. La procédure et les circonstances de ce fameux procès sont relatées dans les manuscrits originaux préservés dans les Archives de l'Inquisition. Le cardinal de Volterra et celui de Santa-Cruz virent tous deux le démon Zéquiel et con-

versèrent avec lui; il prouva avoir été, pendant toute la vie de Torralva, un esprit élémental, pur et bon, accomplissant toutes sortes d'actes charitables, et qui était resté fidèle au médecin jusqu'à la dernière minute de sa vie. L'Inquisition elle-même acquitta Torralva de ce chef ; et bien que Cervantès le rendit immortel par sa satire, ni Torralva ni le moine Pietro ne sont des personnages fictifs, mais bien des personnages historiques, ce dont font foi les documents ecclésiastiques tant à Rome qu'à Cuença où le procès du médecin fut jugé en janvier 1530.

Le livre du Dr W.-G. Soldan, de Stuttgart, est devenu aussi célèbre en Allemagne que le livre de Bodin sur la *Demonomania* en France. Il représente le traité allemand le plus complet sur la sorcellerie du XVIe siècle. Quiconque a intérêt à connaître le mécanisme secret sur lequel se basent ces milliers de meurtres légaux, commis par les prêtres qui avaient la prétention de croire au Diable, et réussirent à y faire croire les autres, peut en lire la divulgation dans l'ouvrage sus-mentionné (1). La véritable origine des accusations journalières et des condamnations à mort pour le délit de sorcellerie est fort habilement ramenée à des inimitiés personnelles et politiques, et surtout à la haine des catholiques contre les protestants. L'œuvre ruséе et astucieuse des Jésuites se reconnaît à chaque page de ces sanglantes tragédies ; et ce fut à Bamberg et à Würzburg, où ces dignes fils de Loyola étaient à ce moment tout puissants, que les cas de sorcellerie furent aussi les plus nombreux. Dans les pages suivantes, nous donnons une liste curieuse de quelques-unes de ces victimes, parmi lesquelles figurent de nombreux enfants entre sept et huit ans, et beaucoup de protestants. « Parmi la quantité de personnes qui périrent en Allemagne sur le bûcher, pendant la moitié du XVIIe siècle sous l'accusation de sorcellerie, le crime de beaucoup d'entre eux », nous dit T. Wright, « fut leur attachement à la religion de Luther,... et les petits princes ne dédaignèrent pas de saisir cette occasion pour remplir leurs coffres... les personnes les plus persécutées ayant été celles dont les pro-

1. Dr W.-G. Soldan. *Geschichte der Hexen Processe, aus den Quellen dargestellt*, Stuttgart, 1843.

priétés étaient le plus considérables... Tant à Bamberg qu'à Würzburg, l'évêque était un prince souverain, maître de ses domaines. Le prince-évêque, Jean Georges II, qui régnait à Bamberg... après plusieurs essais infructueux pour déraciner la foi luthérienne, distingua son règne par une série de sanglants procès de sorcières, qui sont une honte pour l'histoire de cette ville... On peut se faire une idée des procédés de son digne agent (1), d'après le récit des historiens les plus autorisés, qu'entre 1625 et 1630, non moins de 900 procès furent jugés dans les deux tribunaux de Bamberg et de Zeil une brochure, publiée par l'autorité à Bamberg en 1659, fixe à 600 le nombre des personnes que l'évêque Jean Georges fit brûler pour sorcellerie » (2).

Nous regrettons que la place ne nous permette pas de donner ici la liste complète des sorcières qui périrent sur le bûcher ; nous publierons néanmoins quelques extraits de l'œuvre originale, parue dans la *Bibliotheca Magica* de Hauber. Un coup d'œil jeté sur cet effrayant catalogue de meurtres commis au nom du Christ, nous suffit pour constater que de 162 personnes condamnées au bûcher dans cette cité hospitalière, plus de la moitié sont qualifiées d'*étrangers* (c'est-à-dire de protestants ; dans l'autre moitié nous trouvons *trente-quatre enfants*, dont le plus âgé avait quatorze ans, et le plus jeune, un *enfant en bas âge* du Dr Schütz. Afin d'abréger le catalogue, nous ne donnerons que les plus saillantes des *vingt-neuf exécutions par le feu* (3).

1. Frédéric Forner, suffragant à Bamberg, auteur d'un traité contre les hérétiques et les sorciers, sous le titre de *Panoplia Armaturæ Dei.*

2. *Sorcery and Magic*, par T. Wright, M. A., F. S. A., etc. Membre correspondant de l'Institut national de France, vol. II, p. 185.

3. Outre ces exécutions en Allemagne, qui se chiffrèrent par plusieurs milliers, nous trouvons quelques renseignements intéressants dans le *Conflict between Religion and Science* du Prof. Draper. Il dit à la page 146 : « Les familles des condamnés furent ruinées de fond en comble. Llorente, l'historien de l'Inquisition, calcule que Torquemada et ses collaborateurs, au cours de dix-huit années, ont fait brûler sur le bûcher 10.220 personnes, 6.860 en effigie, et qu'ils en ont puni de diverses manières, 97.321 autres !... Nous apprenons avec une inexprimable indignation que le Gouvernement papal reçut de fortes sommes d'argent en vendant aux personnes aisées des dispenses pour les garantir contre l'Inquisition. »

DANS LA PREMIÈRE EXÉCUTION, QUATRE PERSONNES.

La veuve du vieil Ancker.
La femme de Liebler.
La femme de Gutbrodt.
La femme de Hœcker.

DANS LA SECONDE EXÉCUTION, QUATRE PERSONNES.

Deux femmes étrangères (noms inconnus).
La femme âgée de Beutler.

DANS LA TROISIÈME EXÉCUTION, CINQ PERSONNES.

Tungersleber, un ménétrier.
Les femmes de quatre citoyens.

DANS LA QUATRIÈME EXÉCUTION, CINQ PERSONNES.

Un homme étranger.

DANS LA CINQUIÈME EXÉCUTION, NEUF PERSONNES.

Lutz, un grand boutiquier.
La femme de Baunach, sénateur.

DANS LA SIXIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

La femme du gros tailleur.
Un homme étranger.
Une femme étrangère.

DANS LA SEPTIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

Une jeune fille étrangère, âgée de douze ans.
Un homme étranger, une femme étrangère.
Un bailli étranger (Schultheiss).
Trois femmes étrangères.

DANS LA HUITIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

Baunach, sénateur, le citoyen le plus gras de Würzburg.
Un homme étranger.
Deux femmes étrangères.

DANS LA NEUVIÈME EXÉCUTION, CINQ PERSONNES.

Un homme étranger.
Une femme et sa fille.

DANS LA DIXIÈME EXÉCUTION, TROIS PERSONNES.

Steinacher, un homme très riche.
Un homme étranger, une femme étrangère.

DANS LA ONZIÈME EXÉCUTION, QUATRE PERSONNES.

Deux hommes et deux femmes.

DANS LA DOUZIÈME EXÉCUTION, DEUX PERSONNES.

Deux femmes étrangères.

DANS LA TREIZIÈME EXÉCUTION, QUATRE PERSONNES.

Une petite fille de neuf ou dix ans.
Une plus jeune, sa sœur.

DANS LA QUATORZIÈME EXÉCUTION, DEUX PERSONNES.

La mère des deux petites filles ci-dessus mentionnées.
Une jeune fille de vingt-quatre ans.

DANS LA QUINZIÈME EXÉCUTION, DEUX PERSONNES.

Un garçon de douze ans, de l'école primaire.
Une femme.

DANS LA SEIZIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

Un jeune garçon de dix ans.

DANS LA DIX-SEPTIÈME EXÉCUTION, QUATRE PERSONNES

Un jeune garçon, de onze ans.
Une mère et sa fille.

DANS LA DIX-HUITIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

Deux garcons de douze ans.
La fille du Dr Junge.
Une jeune fille de quinze ans.
Une femme étrangère.

DANS LA DIX-NEUVIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

Un garçon de dix ans.
Un autre garçon de douze ans.

DANS LA VINGTIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

La fille de Gœbel, la plus jolie fille de Würzburg.
Deux garçons âgés, chacun, de douze ans.
La petite fille de Stepper.

DANS LA VINGT ET UNIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

Un garçon de quatorze ans.
Le petit garçon du sénateur Stolzenberger.
Deux élèves.

DANS LA VINGT-DEUXIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

Stürman, un riche tonnelier.
Un garçon étranger.

DANS LA VINGT-TROISIÈME EXÉCUTION, NEUF PERSONNES.

Le fils de David Croten, âgé de neuf ans.
Les deux fils du cuisinier du prince, un de quatorze et l'autre de dix ans.

DANS LA VINGT-QUATRIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

Deux garçons de l'hôpital.
Un riche tonnelier.

DANS LA VINGT-CINQUIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

Un enfant étranger.

DANS LA VINGT-SIXIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

Weydenbusch, sénateur.
La petite fille de Valkenberger.
Le petit garçon du bailli du Conseil de Ville.

DANS LA VINGT-SEPTIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

Un garçon étranger.
Une femme étrangère.
Un autre garçon.

DANS LA VINGT-HUITIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

La petite fille en bas âge du Dr Schütz.
Une jeune fille aveugle.

DANS LA VINGT-NEUVIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

La grosse dame noble (Edelfrau).
Un docteur en divinité.

Récapitulation

TOTAL

Hommes et femmes « étrangers » c'est-à-dire Protestants	28	
Citoyens, toutes apparemment, personnes AISÉES	100	
Garçons, filles et petits enfants	34	
En dix-neuf mois	162	personnes

« Il y avait, dit Wright, parmi les sorcières de petites filles de sept à dix ans, dont *vingt-sept* furent condamnées et brûlées », à quelques autres *Brænde* ou exécutions. « Le nombre d'accusés amenés pour être jugés pendant ces horribles procès était si grand, et ils étaient traités avec si peu d'égards, qu'on ne prenait pas même leurs noms, et qu'ils étaient simplement classés n° 1, n° 2, n° 3, et ainsi de suite (1). Les jésuites les confessaient en particulier. »

Quelle place devraient occuper les paroles de mansuétude suivantes dans une théologie qui exige de tels holocaustes comme ceux dont nous venons de parler. pour apaiser les appétits de ses prêtres ? « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez point, car le royaume des cieux est à eux. » « De même que c'est la volonté de votre Père... qu'il ne se perde pas un seul de ces petits. » « Mais si quelqu'un devrait être une occasion de chute pour un seul de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui

1. *Sorcery and Magic*; *The Burnings at Würzburg*, p. 186.

qu'on lui suspendît au cou une grosse meule et qu'on le précipitât au plus profond de la mer. »

Nous faisons des vœux pour que les paroles ci-dessus n'aient pas été une vaine menace pour ces brûleurs de petits enfants.

Les boucheries au nom de leur dieu Moloch empêchèrent-elles ces chercheurs de trésors de pratiquer eux-mêmes la magie noire ? Pas le moins du monde ; car nulle part les consulteurs d'esprits « familiers » ne furent plus nombreux que parmi le clergé des XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Sans doute, il y eut quelques prêtres catholiques parmi les victimes, mais bien que celles-ci fussent généralement accusées de s'être rendues coupables de pratiques trop révoltantes pour qu'on en fasse mention, cela n'a certainement pas été le cas. Dans les vingt-neuf exécutions cataloguées ci-dessus, nous trouvons *parmi ceux qui furent brûlés* les noms de *douze vicaires*, de *quatre chanoines* et de deux docteurs en divinité. Mais si nous consultons les livres écrits à cette époque nous nous rendrons facilement compte que tout prêtre romain brûlé sur le bûcher était accusé d'hérésie damnable », c'est-à-dire qu'il penchait pour la réforme, un crime autrement sérieux que celui de sorcellerie.

Que ceux qui veulent se documenter sur la manière dont le clergé catholique unissait l'utile à l'agréable en matière d'exorcisme, de vengeance, et de la recherche des trésors, se donnent la peine de consulter le volume II, chapitre I du *History of the supernatural*, de W. Howitt. Ce vénérable auteur nous affirme que « toutes les formules d'adjuration et de conjuration sont inscrites dans le livre dénommé : *Pneumatologia Occulta et Vera* ». Il continue alors en donnant une longue description des *modus operandi* les plus usités. Le *Dogme et rituel de la Haute Magie* de feu Eliphas Lévy, traité avec tant de mépris par des Mousseaux, ne parle que des cérémonies et pratiques légalement permises aux prêtres du moyen âge avec le consentement tacite, sinon manifeste, de l'Eglise. Le prêtre exorciseur se plaçait, à minuit, au centre d'un cercle, revêtu d'un surplis neuf, et portait autour du cou une étole consacrée, couverte de caractères sacrés. Sur la tête, il portait un bonnet pointu sur le devant duquel la parole sacrée Tetragammaton, — le nom

ineffable était écrit en caractères hébreux. Ce nom était écrit avec une plume neuve, trempée dans le sang d'une colombe blanche. Ce que les exorciseurs recherchaient le plus, était de délivrer les misérables esprits, *qui hantent les lieux où gisent des trésors enfouis.* L'exorciseur arrosait le cercle avec le sang d'un agneau noir et d'un pigeon blanc. Le prêtre conjurait alors les mauvais esprits de l'enfer, Acheront, Magoth, Asmodei, Beelzébub, Belial et toutes les âmes damnées, aux noms puissants de Jéhovah, Adonaï, Elohah, et Sabaïoth, ce dernier étant le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui demeure dans l'Urim et le Thummim. Lorsque les âmes damnées ripostaient à l'exorciseur qu'il n'était qu'un pécheur et qu'il ne leur arracherait pas le trésor, le prêtre sorcier devait répondre que « tous ses péchés étaient lavés dans le sang du Christ (1) et qu'il leur ordonnait de se retirer en esprits maudits et mouches damnées qu'elles étaient ». Lorsque enfin l'exorciseur les avait délogés, la pauvre âme était « réconfortée au nom du Sauveur, et confiée *aux soins des bons anges* », qui devaient être moins puissants, croyons-nous, que les dignes exorciseurs catholiques, « et le trésor reconquis restait naturellement acquis à l'Eglise ».

« Certains jours », ajoute Howitt, « sont signalés dans le calendrier de l'Eglise, comme particulièrement favorables à la pratique de l'exorcisme ; et si les démons sont difficiles à chasser, une fumigation de soufre, d'assafétida, de galle d'ours et de rue, est recommandée, ce qui aurait pour effet d'empester même des démons ».

Voilà l'Eglise et le sacerdoce qui, au cours du XIX^e^ siècle, emploie 5.000 prêtres pour enseigner au peuple des Etats-Unis l'incrédulité de la science et l'infaillibilité de l'Evêque de Rome !!

Nous avons déjà constaté l'aveu d'un prêtre éminent, que l'élimination de Satan de la théologie serait fatal à l'existence de l'Eglise. Ceci n'est vrai qu'à moitié. Le Prince du Péché n'existerait plus, sans doute, mais le Péché lui-même survivrait. Avec la destruction du Diable, les *Arti-*

1. Et retrempés dans le sang des millions d'êtres assassinés en son nom — et dans le sang non moins innocent que le sien, des petits enfants-*sorciers*.

cles de foi et la *Bible* resteraient. En somme, il y aurait encore une prétendue révélation divine, et un besoin d'interprètes inspirés qui s'arrogent eux-mêmes ce titre. Par conséquent nous devons avant tout considérer l'authenticité de la *Bible* elle-même. Etudions-la page par page, et voyons si, vraiment, elle contient les commandements de la Divinité, ou si elle n'est qu'un ramassis d'anciennes traditions et de mythes démodés. Interprétons-les, si possible, à notre profit. Quant à ses prétendus interprètes la seule ressemblance que nous leur trouvons dans la *Bible*, est celle de l'homme décrit par le sage roi Salomon, dans ses *Proverbes ;* celui qui commet les « six choses que hait l'Eternel, et même *sept* qu'il a en horreur : les yeux *hautains*, la langue *menteuse*, les mains qui répandent *le sang innocent*, le cœur *qui médite des projets iniques*, les pieds qui se hâtent de courir au mal, le *faux témoin* qui dit des mensonges, *et celui qui excite des querelles entre frères* » (Proverbes, VI, 16, 17, 18, 19).

Quelle est, parmi ces accusations, celle qui ne pourrait s'adapter à la longue liste de ceux qui ont laissé la trace de leurs pas dans le Vatican ?

« Lorsque les démons », dit saint Augustin, « *s'insinuent* dans une créature, ils commencent par se conformer *à la volonté de chacun*... Pour attirer les hommes, ils commencent par les séduire en simulant l'obéissance... *Comment pourrait-on connaître, sans en avoir été instruit par les démons eux-mêmes*, ce qu'ils aiment et ce qu'ils haïssent ; *le nom qui les attire, ou celui qui les force à obéir* ; tout cet art de la *magie* qui est le résumé de la science des magiciens (1) ?

A cette impressionnante dissertation du « Saint », nous nous permettrons d'ajouter qu'aucun magicien n'a jamais nié avoir appris l'*art* par l'entremise des « esprits » soit qu'en sa qualité de médium, ils aient agi sur lui indépendamment de sa volonté, soit qu'il ait été initié à la science des « évocations », par ses ancêtres qui la connaissaient avant lui. Mais alors, qui l'enseigna à l'exorciseur ? Le prê-

1. Saint Augustin. *La Cité de Dieu*, I, XXI, ch. VI ; des Mousseaux. *Mœurs et pratiques des Démons.*

tre qui se targue de son autorité non seulement sur le magicien, mais même aussi sur ces « esprits » qu'il nomme des démons et des *diables* dès le moment qu'ils obéissent à quelqu'un d'autre qu'à lui ? Il doit avoir appris quelque part et de quelqu'un à manier le pouvoir qu'il prétend posséder. Car, comme le dit saint Augustin... « *comment savoir qu'il n'a pas appris des démons eux-mêmes... le nom qui les attire, ou celui qui les force à obéir* » ?

Inutile de dire que nous connaissons d'avance la réponse qu'on nous donnera : « La Révélation... le *don divin*... le Fils de Dieu ; que dis-je, Dieu lui-même, par l'entremise directe de Son Esprit, qui descendit sur les apôtres sous forme de langues de feu le jour de la Pentecôte, et qui est censé adombrer aujourd'hui chaque prêtre auquel il prend la fantaisie d'exorciser pour la gloire ou pour son profit. Devons-nous croire alors, que le récent scandale d'exorcisme public, pratiqué vers le 14 octobre 1876 par le Curé de l'Eglise du Saint-Esprit à Barcelone, Espagne, a aussi été exécuté sous la direction toute spéciale du Saint-Esprit(1) ? » On prétend que « l'évêque n'était pas au courant

1. Un correspondant du *Times* de Loudres donne, comme suit, une description de l'exorciseur catalan.

« On annonça secrètement, aux environs du 14 octobre, qu'une jeune femme de dix-sept ou dix-huit ans, de la classe inférieure, qui souffrait depuis longtemps d'un dégoût pour les choses saintes, serait guérie de sa maladie par le Curé de l'église du Saint-Esprit. La représentation devait avoir lieu dans une église fréquentée par le meilleur monde de la communauté. L'église était dans l'obscurité, mais quelques cierges jetaient une faible lumière sur les formes vêtues de noir de quatre-vingts ou cent personnes qui se groupaient autour du *Presbiterio*, ou sanctuaire ou face de l'autel. A l'intérieur de la petite enceinte ou sanctuaire, et séparée de la foule par une légère barrière, une jeune fille, pauvrement vêtue et appartenant, selon toute apparence, à la classe des ouvriers, était étendue sur un banc ordinaire sa tête reposant sur un coussin : son frère ou son mari était debout à ses pieds pour arrêter les coups de pieds effrénés qu'elle donnait de temps à autre, en la maintenant par les jambes. La porte de la Sacristie s'ouvrit et l'exhibiteur, c'est-à-dire le prêtre, fit son entrée. La pauvre fille, non sans raison, avait une aversion pour les choses sacrées, ou, du moins, les quatre cents démons qui torturaient son corps avaient cette aversion, et dans la confusion du moment, croyant que le prêtre était une chose sacrée, elle ramena ses jambes, et poussa des cris, la bouche tordue, le corps tout entier contorsionné, elle faillit se jeter à bas du banc. L'homme qui la soignait la saisit par les jambes, les femmes lui relevèrent la tête et lissèrent ses cheveux en désordre. Le prêtre s'avança et circulant familièrement au milieu de la foule terrorisée, dit en montrant la jeune fille souffrante, qui pleurait maintenant, assise sur son banc : « Pro-

de cette fantaisie de son clergé »; mais même s'il l'avait été, comment aurait-il pu protester contre un rite, qui depuis l'époque des apôtres, était considéré comme une des prérogatives les plus sacrées de l'Eglise de Rome ? Sans aller plus loin que l'année 1852, c'est-à-dire il y a seulement vingt-cinq ans, ces rites furent publiquement et solennellement sanctionnés par le Vatican, et un nouveau *Rituel des Exorcismes* publié à Rome, à Paris et dans d'autres capitales de l'Europe catholique.

Des Mousseaux, écrivant sous les auspices du Père Ventura, Général des Théatins de Rome, va jusqu'à nous donner de longs extraits de ce célèbre rituel, et explique *pourquoi* il fut de nouveau mis en vigueur. Ce fut à la suite de la

mettez-moi, mes enfants, que vous serez sages (*prudentes*) et, en vérité, mes fils et mes filles, vous verrez s'accomplir des miracles ! La promesse fut donnée. L'Exhibiteur alla, alors se vêtir, du surplis et de l'estole (*estola y roquete*) et revint, un moment après, se placer à côté de la fille « possédée des démons », faisant face au public. L'ordre du jour comprenait un sermon pour les assistants et l'opération d'exorciser les démons. « Vous savez », dit le prêtre, « que l'aversion de cette jeune fille pour les choses saintes est si grande, moi-même inclus, qu'elle entre en convulsion, donne des coups de pieds, crie et se tord les mains, aussitôt qu'elle arrive au coin de la rue, et que ses luttes convulsives atteignent leur point culminant lorsqu'elle met les pieds dans la sainte maison du Très-Haut ». Puis, se tournant vers la forme prostrée et l'objet infortuné de son attaque, le prêtre commença en ces termes : « Au nom de Dieu, de ses Saints, de la Sainte Hostie, et de tous les Saints Sacrements de notre Eglise, je t'adjure, Rusbel, sors de cette femme. (N. B. Rusbel est le nom d'un diable, celui-ci ayant 257 noms en Catalogne.) Ainsi adjurée, le jeune fille se jeta — dans une agonie de convulsions, la face tordue, l'écume aux lèvres, les membres presque rigides — de tout son long par terre, et en langage moitié obscène, moitié violent elle s'écria : « Non, je ne sortirai pas, voleurs, canailles, bandits. » Enfin les lèvres palpitantes de la jeune fille murmurèrent : « Oui, je sortirai ; mais le démon ajouta avec sa perversité traditionnelle : je rejetterai les cent, mais par la bouche de cette fille. Le prêtre objecte, que la sortie des cent démons par la bouche de la femme la suffoquerait. La folle enfant prétendit qu'il fallait qu'elle se déshabillât pour laisser échapper les démons. Le prêtre refusa d'y consentir. Je sortirai alors par le pied droit, mais auparavant, — la fille portait des espadrilles de chanvre étant évidemment de la classe la plus pauvre, — il faut que vous lui enleviez sa chaussure, Une fois celle-ci détachée, le pied fit des mouvements convulsifs ; le démon et ses acolytes dit le prêtre en regardant triomphalement autour de lui) étaient partis pour leur demeure habituelle. Et, certaine de ce que le prêtre avait dit, l'infortunée dupe se tranquillisa. L'évêque n'était pas au courant de cette fantaisie du clergé, mais lorsque l'événement parvint aux oreilles des autorités civiles, on prit des mesures sévères pour que le scandale ne se renouvelât pas. »

réapparition de la Magie, sous le nom de Spiritisme Moderne. On déterra la bulle du pape Innocent VIII, et on la traduisit pour le bénéfice des lecteurs de des Mousseaux. « On nous dit ! » s'écrie le Souverain Pontife, « qu'un grand nombre de personnes des deux sexes n'ont pas craint d'entrer en relation avec les esprits des enfers ; et qu'en pratiquant la sorcellerie... ils rendent stériles le lit conjugal, ils détruisent les germes d'humanité dans le sein des mères, ils leur jettent des sorts, et empêchent la multiplication des bêtes... etc., etc. ». Viennent ensuite les malédictions et les anathèmes contre des pareilles pratiques.

Cette croyance chez le Souverain Pontife d'un pays chrétien civilisé est un héritage direct des masses les plus ignorantes, de la lie des peuplades méridionales de l'Inde, les « païens ». Les arts diaboliques de certaines *Kangalins* (sorcières) et *jadùgar* (magiciens) obtiennent une croyance illimitée chez ces peuples. Voici quelques-uns de leurs pouvoirs les plus redoutés : inspirer à volonté l'amour ou la haine ; envoyer le diable prendre possession et torturer une personne ; frapper de mort subite ou communiquer une maladie incurable ; semer les épidémies parmi le bétail ou l'en préserver ; composer des philtres qui frappent de stérilité les hommes et les femmes, ou qui provoquent chez eux des passions effrénées etc., etc. La seule vue d'un homme ayant la réputation d'un sorcier, met une terreur mortelle au cœur des hindous.

Citons maintenant, à ce sujet, la remarque judicieuse d'un écrivain qui vécut pendant plusieurs années aux Indes, étudiant l'origine de ces superstitions : « La Magie vulgaire aux Indes, telle une infiltration corrompue, va de concert avec les plus nobles croyances des sectaires des *Pitris*. Elle était *l'œuvre du plus bas clergé*, et son but était de tenir le peuple dans un perpétuel état de terreur. C'est ainsi qu'à toutes les époques et sous chaque latitude, côte à côte avec les notions philosophiques les plus élevées, on trouve toujours *la religion de la canaille* (1). » Aux Indes, ce fut l'œuvre du *plus bas clergé* ; à Rome, c'est celle des *Souverains Pontifes*. Mais, n'ont-ils pas pour cela

1. Louis Jacolliot. *Le Spiritisme dans le Monde*, p. 162.

l'autorité de leur plus grand saint, saint Augustin, qui déclare que « celui qui ne croit pas aux mauvais esprits, refuse aussi de croire aux Saintes Ecritures (1) » ?

C'est pour cette raison que, dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, nous voyons le conseiller de la Sacrée Congrégation des Rites (exorcisme de démons y compris) le Père Ventura de Raulica, écrire ce qui suit, dans une lettre publiée par des Mousseaux en 1865 :

« Nous sommes en pleine magie ! et sous un faux nom ; l'esprit de mensonge et d'impudicité continue à perpétrer ses horribles déprédations... Le plus grave de tout ceci c'est que les personnes les plus sérieuses n'attachent pas aux étranges phénomènes l'importance qu'ils méritent, ces manifestations auxquelles nous assistons et qui deviennent de jour en jour plus étranges, surprenantes, et disons-le, fatales.

« A ce point de vue, je ne puis assez louer et admirer le zèle et le courage que vous déployez dans votre œuvre. Les faits que vous avez recueillis sont calculés pour jeter la lumière et la conviction dans l'âme des plus sceptiques ; après la lecture de cet ouvrage remarquable, écrit avec une conscience et une érudition si grandes, il n'est plus possible d'invoquer la cécité.

« Si quoi que ce soit pouvait me surprendre, ce serait l'indifférence avec laquelle la *fausse* Science a traité ces phénomènes, en cherchant, ainsi qu'elle le fait, à tourner en ridicule un sujet aussi grave ; la simplicité puérile dont elle fait preuve, en voulant expliquer les faits au moyen d'hypothèses absurdes et contradictoires... (2).

(Signé) « *Le Père Ventura de Raulica*, etc., etc. »

Encouragé de cette manière par les plus hautes autorités de l'Eglise de Rome, anciennes et modernes, le chevalier conclut à la nécessité et à l'efficacité de l'exorcisme par les prêtres. Il cherche à démontrer *par la foi*, cela va sans dire — que le pouvoir des esprits a un rapport étroit avec certains rites, paroles et signes. « Dans le catholicisme diabolique », dit-il, « aussi bien que le catholicisme *divin*, la

1. Saint Augustin. *La Cité de Dieu*.
2. *Mœurs et Pratiques des Démons*, p. 11.

grâce potentielle est liée à certains signes. » Tandis que le pouvoir du prêtre catholique lui vient de Dieu, celui du prêtre païen lui vient du Diable. Or le Diable, ajoute-t-il, « est forcé de se soumettre » devant le Saint ministre de Dieu — « *il n'ose pas* MENTIR » (1).

Nous ferons remarquer au lecteur que nous avons souligné la phrase, voulant examiner son exactitude en toute impartialité. Nous sommes préparés à fournir des preuves irréfutables et irréfutées même par l'église de Rome, forcée qu'elle a été de les accepter — preuves de centaines de cas en relation avec ses dogmes les plus sacrés, où les « esprits » ont menti du commencement à la fin. Que dirons-nous de certaines saintes reliques dont l'authenticité est prouvée par des visions de la Sainte Vierge et de toute une légion de saints? Nous avons devant nous un traité écrit par un pieux catholique, Gilbert de Nogen, où il parle des reliques des saints. Il confesse avec un sincère désespoir qu'il existe « un grand nombre de fausses reliques, de même que de fausses légendes », et il critique sévèrement les inventeurs de ces miracles mensongers. « Ce fut par rapport à *une des dents de Notre Sauveur* » écrit l'auteur de *Demonologia*, « que de Nogen prit la plume à ce sujet ; ce fut au moyen de cette dent que les moines de Saint-Médard de Soissons prétendirent opérer des miracles ; cette prétention, ajoute-t-il, était aussi chimérique que celle des personnes qui croyaient posséder le nombril et autres parties plus intimes du corps du Christ » (2).

Stevens (3) nous informe qu'un « Moine de Saint-Antoine, ayant été à Jérusalem, y vit quelques reliques, entre autres une phalange *du doigt du Saint Esprit*, aussi saine et entière que jamais ; le nez du séraphin qui apparut à saint François ; un ongle de chérubin ; une côte du *Verbum caro factum* (La Parole fait chair) ; quelques rayons de l'étoile qui apparut aux trois rois Mages ; un flacon plein de sueur de saint Michel », laquelle coula de son corps pendant son combat avec le Diable, etc. Toutes ces choses, dit le mo-

1. Des Mousseaux. *Table des Matières.*
2. *Demonologia*, Londres, 1827, J. Bumpus, 23 Skinner Street.
3 *Traité préparatif à l'Apologie pour Hérodote*, c. 39.

nacal collectionneur de reliques, « je les ai ramenées avec moi, très dévotement ».

Si ce qui précède est mis à l'écart comme l'invention d'un ennemi protestant, on nous permettra de citer l'Histoire d'Angleterre, et certains documents authentiques qui affirment l'existence d'une relique non moins précieuse que la meilleure de celles-là. Henri III reçut du Grand Maître des Templiers une fiole contenant quelques gouttes du sang sacré que le Christ versa sur la croix. Son authenticité était attestée par les sceaux du Patriarche de Jérusalem et autres. La procession transportant la fiole sacrée de saint Paul à l'abbaye de Westminster est décrite comme suit par l'historien : « Deux moines reçurent la fiole et la déposèrent dans l'Abbaye... ce qui fit briller de gloire toute l'Angleterre en la consacrant à Dieu et à saint Edouard. »

L'histoire du prince Radzivil est bien connue. Ce fut à la suite des tromperies indiscutables des moines et des nonnes de son entourage, ainsi que de son confesseur, que le noble Polonais se convertit à la foi luthérienne. Il fut si outré au début de voir « l'hérésie » de la Réforme se répandre en Lithuanie, qu'il fit le voyage de Rome pour déposer son hommage de sympathie et de vénération aux pieds du Pape. Celui-ci lui fit cadeau d'une boîte de précieuses reliques. De retour dans son pays, son confesseur vit la Vierge descendre de sa demeure glorieuse dans le seul but de bénir les reliques et de les authentiquer. Le supérieur du couvent voisin et la Mère Abbesse d'un couvent de nonnes eurent tous deux la même vision renforcée de celle de divers saints et martyrs ; tous prophétisèrent « avoir vu le Saint Esprit » sortant de la boîte des reliques et adombrant le prince. Un possédé du démon amené, tout exprès, par le clergé, fut exorcisé en grande pompe, et aussitôt qu'il eut été touché par la boîte, il guérit instantanément, rendant grâces au Pape et au Saint Esprit. La cérémonie terminée, le gardien du trésor où les reliques étaient enfermées, se jeta aux pieds du prince et confessa que pendant le voyage de Rome, il avait égaré la boîte des reliques, mais que craignant la colère de son maître, il s'était procuré une boîte pareille « qu'il remplit de petits ossements de chiens et de chats » ; voyant, toutefois, comment le prince avait été

trompé, il avait préféré confesser son crime et sa participation dans ces supercheries impies. Le prince ne dit mot, mais continua à observer pendant quelque temps — non les reliques, mais son confesseur et les visionnaires. Leur faux enthousiasme lui fit découvrir toute la supercherie des moines et des nonnes, et outré de leurs procédés, il embrassa la foi Réformée.

Ceci est de l'histoire. Bayle nous démontre que lorsque l'Eglise de Rome ne peut plus nier qu'il y ait eu de fausses reliques, elle a recours au sophisme et répond que si les fausses reliques ont opéré des miracles c'est « à cause de la bonne intention des croyants, qui, de cette manière obtinrent de Dieu la récompense de leur bonne foi » ! Ce même Bayle nous fait voir, dans plusieurs cas, que lorsqu'il a été prouvé que plusieurs corps ou trois têtes du même saint, ou trois bras (comme ce fut le cas pour saint Augustin) existaient en différents endroits, et que par conséquent ils ne pouvaient pas tous être véritables, la réponse invariable de l'Eglise a été qu'ils étaient tous authentiques ; car « Dieu les avait miraculeusement multipliés et reproduits, pour la plus grande gloire de sa sainte Eglise » ! En d'autres termes, on voudrait faire croire aux fidèles que le corps d'un saint décédé peut, par un miracle divin, acquérir les particularités physiologiques de l'écrevisse.

Sans doute il serait fort difficile de prouver d'une manière satisfaisante que les visions des saints catholiques sont, en somme, plus authentiques ou plus dignes de foi que les visions ou les prophéties de nos « médiums » modernes. Les visions de Andrew Jackson Davis — quoi qu'en disent les critiques — sont infiniment plus philosophiques et plus en rapport avec la science moderne que les théories spéculatives de saint Augustin. Lorsque les visions de Swedenborg, le plus célèbre des voyants modernes, s'écartent de la philosophie et de la vérité scientifique, c'est alors qu'elles se rapprochent le plus des données théologiques. Ces visions ne sont pas plus inutiles à la science ou à l'humanité que celles des grands saints orthodoxes. On raconte, dans la vie de saint Bernard, qu'étant à l'église, une veille de Noël, il pria que l'heure exacte de la naissance du Christ lui fût révélée ; et lorsque vint « l'heure exacte et vérita-

ble, il vit le divin enfant apparaître dans sa crèche ». Quel dommage que le divin enfant n'ait pas saisi une occasion aussi favorable pour fixer en même temps le jour et l'année exacte de sa mort, afin de mettre ainsi d'accord les controverses de ses historiens putatifs. Les Tischendorf, les Lardner, les Colenso, et combien d'autres ecclésiastiques catholiques qui se sont, en vain, creusé la cervelle pour extraire la quintessence des annales de l'histoire, dans cette recherche inutile, auraient au moins eu l'occasion de témoigner au saint leur reconnaissance.

Quoi qu'il en soit, il ne nous reste plus qu'à supposer que la plupart des visions béatifiques et divines de la *Légende Dorée* et celles qu'on trouve dans les biographies plus complètes des « saints » les plus en renom, de même que celles de nos voyants et voyantes persécutés, sont produites par des « esprits » ignorants et non développés qui ont la manie de se mettre dans la peau des grands personnages historiques. Nous sommes d'accord avec le chevalier des Mousseaux et les autres persécuteurs infatigables de la magie et du spiritisme au nom de l'Eglise, que les esprits modernes sont, dans beaucoup de cas, des « esprits menssongers » ; qu'ils sont toujours prêts à flatter les manies de ceux qui communiquent avec eux aux séances ; qu'ils les bernent et que, par conséquent, ce ne sont pas *toujours* de bons esprits.

Mais, puisque nous avons fait cette concession ; qu'il nous soit permis de poser la question suivante à quelque personne impartiale : est-il possible de croire en même temps que le *pouvoir* concédé au prêtre exorciseur, ce pouvoir suprême et *divin* dont il s'enorgueillit, lui a été donné par Dieu, dans le seul but de berner le monde ? Que la prière qu'il prononce *au nom du Christ* et qui en forçant le *démon* à se soumettre, et à se révéler, soit calculée en même temps à faire que le diable confesse, *non la vérité*, mais seulement *ce qui est dans l'intérêt de l'église à laquelle appartient l'exorciseur, de faire passer pour la vérité ?* C'est ce qui a lieu invariablement. Comparez, par exemple, les réponses du démon à Luther, avec celles des diables à saint Dominique. L'un argüe contre la messe privée et reproche à Luther de mettre la Vierge Marie et les saints avant le Christ,

déshonorant ainsi le Fils de Dieu (1); tandis que les démons exorcisés par saint Dominique, en voyant la Vierge que le saint Père avait appelé à son secours, s'écrient : « Oh ! notre ennemie ! Oh ! notre damnatrice !... pourquoi descends-tu du ciel pour nous torturer ? Pourquoi intercèdes-tu si puissamment pour les pécheurs ! Oh ! *toi le chemin le plus sûr pour atteindre le ciel...* tu nous commandes et *nous sommes obligés de confesser* que personne n'est damné s'il persévère dans ton saint culte, etc., etc. (2) ». Le « saint Satan » de Luther l'assure que tout en croyant à la transsubstantiation du corps et du sang du Christ, il n'avait adoré que du pain et du vin ; et les *diables* de tous les saints catholiques promettent la *damnation éternelle* à tous ceux qui ne croient pas au dogme ou qui seulement le mettent en doute !

Qu'il nous soit permis, avant de clore le sujet, de présenter quelques exemples tirés des *Chronicles of the Lives of the Saints* et choisis dans les récits qui sont pleinement acceptés par l'Eglise. On remplirait des volumes avec les preuves d'une ligue incontestée entre les exorciseurs et les démons. Ils sont trahis par leur nature même. Au lieu d'être des ennemis indépendants et rusés, ayant à cœur la destruction des âmes et des esprits des hommes, la plupart ne sont que les élémentals des cabalistes ; créatures sans intelligence propre, mais miroirs fidèles de la VOLONTÉ qui les évoque, les contrôle et les conduit. Nous ne voulons pas perdre de temps en occupant l'attention du lecteur avec les thaumaturges et les exorciseurs douteux, mais nous prenons pour étalon un des plus grands saints de la catholicité, en cueillant un bouquet dans le jardin le plus fleuri de pieux mensonges la *Légende Dorée* de James de Veragine (3).

Saint Dominique, fondateur de l'ordre célèbre qui porte son nom, est un des plus puissants saints du calendrier. Son ordre est le premier qui fut solennellement confirmé

1. De Mina Privata et Unctione Sacerdotum.
2. Voyez la *Vie de saint Dominique* et l'histoire du Rosaire miraculeux, ainsi que la *Légende Dorée*.
3. James de Varasse, connu sous son nom latin de James de Veragine, était vicaire général des Dominicains et évêque de Gênes en l'an 1290.

par le Pape et il est bien connu dans l'histoire comme l'associé et le conseiller de l'infâme Simon de Montfort, le général du Pape, qu'il aida pour massacrer les malheureux Albigeois dans et aux environs de Toulouse. On raconte que ce saint, et l'Eglise après lui, prétendent avoir reçu de la Vierge, *in propia persona*, un rosaire dont les vertus produisaient de si étonnants miracles, que ceux des apôtres, et de Jésus lui-même, étaient relégués dans l'ombre. Un homme, dit son biographe, un pécheur invétéré, fut assez téméraire pour douter de la vertu du rosaire dominicain; pour ce blasphème impie, il fut puni, incontinent, en permettant à 15.000 démons de prendre possession de lui. En voyant les souffrances intenses du démoniaque torturé, saint Dominique oublia l'insulte et appela les démons à rendre compte.

Voici le colloque entre le « bienheureux exorciseur » et les démons :

Question. — Comment avez-vous pris possession de cet homme et combien êtes vous ?

Réponse des démons. — Nous sommes entrés en lui parce qu'il a parlé irrespectueusement du rosaire. Nous sommes 15.000.

Question. — Pourquoi êtes-vous entrés en lui au nombre si grand de 15.000 ?

Réponse. — Parce qu'il y a quinze décades dans le rosaire dont il s'est moqué, etc.

Saint Dominique. — Tout ce que j'ai dit du Rosaire n'est-il pas vrai ?

Les Démons. — Oui ! Oui ! (*Ils font sortir des flammes par les narines du démoniaque.*) Sachez, chrétiens, que saint Dominique n'a jamais proféré une seule parole au sujet du rosaire qui ne soit pas absolument vraie ; et sachez, de plus, que si vous n'y croyez pas, les pires calamités se déchaîneront sur vous.

Saint Dominique. — Qui est l'homme que le Diable hait le plus au monde ?

Les Démons (en chœur). — Tu es cet homme. (*Ils se confondent ici en compliments.*)

Saint Dominique. — Parmi quelle classe de chrétiens il y a-t-il le plus de damnés ?

Les Démons. — Nous avons aux enfers, des marchands, des prêteurs sur gages, des banquiers véreux, des épiciers, des juifs, des apothicaires, etc., etc.

Saint Dominique. — Il y a-t-il des prêtres ou des moines en enfer ?

Les Démons. — Il y a un grand nombre de prêtres, mais *pas de moines*, sauf ceux qui ont transgressé la règle de leur ordre.

Saint Dominique. — Il y a-t-il des Dominicains ?

Les Démons. — Hélas ! hélas ! il n'y en a pas encore, mais nous ne désespérons pas d'en avoir lorsque leur dévotion se sera refroidie.

Nous n'avons pas la prétention de donner mot à mot les questions et les réponses, car elles remplissent vingt-trois pages ; mais les voici en substance, comme pourra s'en rendre compte quiconque se donnera la peine de parcourir la *Légende Dorée*. La description complète des affreux hurlements des démons, leurs louanges outrées du saint, etc., seraient trop longs pour ce chapitre. Qu'il suffise de dire qu'en lisant les nombreuses questions de saint Dominique et les réponses des démons, on est convaincu qu'elles corroborent, en tous points, les affirmations douteuses de l'Eglise et se font le soutien de ses intérêts. Le récit est suggestif. La légende fait une description graphique de la lutte de l'exorciseur contre la légion des démons de l'abîme sans fond. Les flammes sulfureuses qui s'échappent des narines, de la bouche, des yeux et des oreilles du possédé ; l'apparition soudaine de plus de cent anges, vêtus d'armures dorées ; et enfin l'arrivée de la Sainte Vierge en personne, portant une verge d'or, avec laquelle elle administre une volée au possédé, pour contraindre les démons à dire à sa louange ce qui serait oiseux à répéter ici. Tout le catalogue des vérités théologiques émises par les démons de saint Dominique, a été condensé en autant d'articles de foi par Sa Sainteté le pape Pie IX, en 1870, dans le dernier Concile Œcunémique.

Par ce qui précède il est aisé de voir que la seule différence substantielle entre les « médiums » infidèles et les saints orthodoxes, réside dans l'utilité relative des *démons*, puisque c'est ainsi qu'on doit les nommer. Tandis que le

Diable assiste loyalement l'exorciseur chrétien dans ses intentions *orthodoxes* (?) l'esprit moderne laisse généralement son médium en plan. Car, en mentant, il agit plutôt contre les intérêts du médium qu'autrement, et de cette manière il jette un discrédit sur l'authenticité de la médiumnité. Si les « esprits » modernes étaient des *diables*, ils feraient preuve de plus de discernement et de ruse qu'ils n'en font. Ils agiraient comme les *démons* du saint, lesquels, sous la contrainte du magicien ecclésiastique, et par le pouvoir du « nom... qui les oblige à obéir », *mentent d'accord avec l'intérêt direct* de l'exorciseur et de son église. Nous laissons au lecteur le soin de tirer la morale de cette comparaison.

« Observez », s'écrie des Mousseaux, « qu'il y a des *démons* qui disent parfois la vérité » ; puis il ajoute en se référant au *Rituel* : « l'exorciseur doit ordonner au démon de lui dire s'il est maintenu dans le corps du possédé au moyen d'un acte de sorcellerie ou par des *signes*, ou par tout autre objet qui puisse servir pour cette méchante pratique. Dans le cas où la personne exorcisée a avalé un de ces objets, il est obligé de le vomir ; et s'ils ne sont pas dans son corps, le démon est tenu d'indiquer l'endroit exact où ils se trouvent ; une fois trouvés ils doivent être brûlés (1). C'est ainsi que certains démons révèlent l'existence de l'envoûtement, disent qui en est l'auteur, et indiquent le moyen de détruire le *maléfice*. Gardez-vous, dans ce cas, de jamais vous adresser aux magiciens, aux sorciers ou aux médiums. Pour être aidés il ne faut vous adresser qu'aux ministres de votre Eglise ! » et il ajoute, « comme vous le voyez l'Eglise a foi dans la Magie, du moment qu'elle le dit aussi formellement. Et ceux qui *ne croient pas à la magie*, peuvent-ils encore espérer de partager la foi de leur Eglise ? Qui donc, mieux qu'Elle, pourrait les enseigner ? A qui le Christ a-t-il dit ces paroles : allez et enseignez les nations... et voici, je suis avec vous toujours jusqu'à la fin des siècles » (2).

Devons-nous croire qu'il ne l'a dit qu'à ceux qui portent

1. *Rituale Romanum*, p. 475-478. Parisis 1852.
2. *Mœurs et Pratiques des Démons*, p. 177.

l'uniforme pourpre et noir de Rome ? Faut-il faire crédit, au récit, que ce pouvoir fut conféré par le Christ à Simon le Stylite, ce saint qu'on canonisa parce qu'il demeura perché sur une colonne (stylos) de trente-six pieds de haut, pendant trente-six ans, sans jamais en descendre, à seule fin pour, qu'entre autres miracles, relatés dans la *Légende Dorée*, il put guérir l'œil malade d'un *dragon* ? « Près de la colonne où vivait Simon se trouvait l'habitation d'un dragon si venimeux, que l'air était empesté sur un espace de plusieurs milles autour de sa caverne. » Cet hermite ophidien eut un accident ; une épine pénétra dans son œil, et se sentant devenir aveugle, il rampa jusqu'à la colonne du saint et y pressa son œil pendant trois jours sans faire de mal à personne. C'est alors que le bienheureux saint, du haut de sa demeure aérienne, *de trois pieds de diamètre*, ordonna qu'on mît de la terre et de l'eau sur l'œil du dragon, duquel émergea incontinent une épine (ou pieu) de la longueur d'une coudée ; en voyant ce « miracle », le peuple glorifia le Créateur. Quant au dragon reconnaissant, il se leva « et ayant adoré Dieu pendant deux heures, il rentra dans sa caverne » (1) — pouvons-nous encore en douter, un ophidien à demi converti.

Que devons-nous encore penser de cet autre récit, que d'en douter nous courons le *risque de compromettre notre salut*, comme nous l'affirme un des missionnaires du Pape, de l'ordre des Fransciscains ? Lorsque saint François d'Assise prêchait dans le désert, les oiseaux se rassemblaient autour de lui, venus des quatre points cardinaux. Ils gazouillaient et applaudissaient à chaque phrase ; ils chantèrent une messe en chœur ; et enfin ils se séparèrent, pour porter la bienheureuse nouvelle aux confins du monde. Profitant de l'absence de la Sainte Vierge, qui tenait généralement compagnie au saint, une sauterelle demeura perchée pendant une semaine entière sur la tête du bienheureux. Attaqué par un loup féroce, le saint, qui n'avait d'autre arme que le signe de la croix avec lequel il se signa, au lieu de fuir son ennemi, il se mit à lui faire un discours. Lui ayant révélé tout le bénéfice que pouvait lui apporter notre

1. Voyez le récit tiré de la *Légende Dorée*, par Alban Butler.

sainte religion, saint François ne cessa de parler jusqu'à ce que le loup fût devenu aussi doux qu'un agneau, et même qu'il versât des larmes de repentir pour ses péchés passés. Enfin, « il mit ses pattes dans les mains du saint, le suivit comme un chien dans toutes les villes où il prêcha, et devint un demi-chrétien » (1). Que de merveilles ne voyons-nous pas se produire dans la zoologie ! un cheval devenir sorcier, et un loup et un dragon convertis au Christianisme !

Ces deux anecdotes prises, au hasard, parmi des centaines d'autres, n'ont pas été surpassées par les romances les plus folles des thaumaturges païens, des magiciens et des spirites ! Et cependant, lorsqu'on prétend que Pythagore domptait les animaux, et même les fauves, par le seul pouvoir de l'influence mesmérique, la bonne moitié des catholiques le taxe d'imposteur éhonté, et l'autre le traite de sorcier, pratiquant la magie et ayant fait un pacte avec le Diable ! Ni l'ours, ni l'aigle, ni même le taureau auquel, soi-disant, Pythagore persuada de ne plus se nourrir de haricots, n'ont répondu avec la voix humaine ; tandis que le « corbeau noir » de saint Bénédict, auquel il donnait le nom de « frère » discute avec lui et croasse ses réponses en bon casuiste qu'il est. Lorsque le saint lui offre la moitié d'un pain empoisonné, le corbeau s'indigne et lui fait des reproches en latin comme s'il avait pris ses grades à la Propagande !

Si l'on objecte que la *Légende Dorée* n'est, aujourd'hui, qu'à demi soutenue par l'Eglise ; qu'il a été reconnu que son auteur l'a compilée d'après une collection de vies des saints, la plupart sans preuves à l'appui, nous pouvons démontrer, au moins un cas, où la biographie n'est point le résultat d'une légende, mais bien l'histoire d'un homme racontée par un autre qui fut son contemporain. Jortin et Gibbons établirent la preuve, il y a déjà bien des années, que les pères primitifs faisaient un choix de narrations, prises dans Ovide. Homère, Livy et même dans les légendes populaires orales des nations païennes, pour illustrer les vies de leurs saints apocryphes. Mais ce n'est pas le cas dans les exemples ci-dessus. Saint Bernard vivait au XII^e^ siè-

1. Voyez la *Légende Dorée ; Life of saint Francis ; Demonologia.*

cle, et saint Dominique était presque contemporain de l'auteur de la *Légende Dorée*. De Veragine mourut en 1298 et saint Dominique, dont il décrit si minutieusement la vie et les exorcismes, fonda son ordre pendant le premier quart du XIII^e^ siècle. De plus, de Veragine fut, lui-même, Vicaire Général des Dominicains, au milieu de ce même siècle, et, par conséquent, il fit la description des miracles exécutés par son héros et patron, peu d'années après que ceux-ci eussent eu lieu. Il les écrivit dans le même couvent; et pendant qu'il exposait ces merveilles il y avait probablement cinquante personnes présentes de celles qui avaient été les témoins oculaires de la façon d'agir du saint. Que devons-nous penser d'un biographe qui fait très sérieusement le récit que voici : Un jour que le saint travaillait dans sa cellule, le Diable vint le déranger sous la forme d'une puce. Il gambada et sauta sur les pages du livre jusqu'à ce que le saint, impatienté, bien que peu disposé à faire du mal, même à un diable, se vit contraint de le punir, immobilisant le diable importun sur la phrase qu'il lisait, en fermant brusquement le livre. Une autre fois le Diable apparut sous la forme d'un singe. Il fit tant d'horribles grimaces, que saint Dominique, pour s'en débarrasser, ordonna au singe-démon de prendre la chandelle et de la lui tenir jusqu'à ce qu'il eût terminé sa lecture. Le pauvre diable s'exécuta et tint la chandelle jusqu'à ce qu'elle fût consumée jusqu'au bout de la mèche ; malgré ses cris perçants pour demander grâce, le saint l'obligea à tenir la chandelle jusqu'à ce que ses doigts fussent brûlés jusqu'à l'os !

Mais en voilà assez. L'approbation par laquelle ce livre fut reçu par l'Eglise et la sainteté toute spéciale qu'elle lui attribue, suffisent pour démontrer combien ses patrons avaient sa véracité en haute estime. Nous ajouterons, pour terminer, que la quintessence du *Decameron* de Boccace, est de la pruderie, à côté du répugnant réalisme de la *Légende Dorée*.

Nous ne pouvons que nous étonner des prétentions de l'Eglise catholique en voulant convertir au christianisme les Hindous et les Bouddhistes. Si le païen reste fidèle à la foi de ses ancêtres, il a, du moins, cette qualité rédemptrice de ne pas apostasier pour le seul plaisir d'échanger un lot

d'idoles contre un autre. Peut-être trouverait-il quelque nouveauté en embrassant le Protestantisme, car dans cette religion, du moins, il a l'avantage de réduire ses notions religieuses à leur plus simple expression. Mais lorsqu'un bouddhiste a été réduit à échanger le soulier de Dagoon contre la pantoufle du Vatican, ou les huit cheveux de Gautama et la dent du Bouddha qui opèrent des miracles, contre une boucle de cheveux d'un saint chrétien et une dent de Jésus, qui font des miracles bien moins habiles, il n'a pas lieu de se vanter de son choix. Sir T.-S. Raffles, en adressant la Société Littéraire de Java, raconta, dit-on, l'anecdote caractéristique suivante : « En visitant le grand temple situé sur les collines de Nagasaki, le commissaire anglais fut reçu avec toutes les marques de considération et de respect par le vénérable patriarche des provinces du nord, un vieillard de quatre-vingts ans, qui l'hébergea somptueusement. En le conduisant à travers les cours du temple, un des officiers anglais présents s'écria sans y prendre garde, pour montrer sa surprise « Jésus-Christ » ! Le patriarche, se retournant, s'inclina en souriant en disant : « Nous connaissons votre Jasus Christus ! Mais ne nous l'imposez pas dans nos temples et nous continuerons à être amis. Sur ce, les deux antagonistes se séparèrent avec une amicale poignée de mains (1). »

Presque tous les rapports envoyés par les missionnaires des Indes, du Thibet et de la Chine, se plaignent de « l'obscénité » diabolique et de la fâcheuse impudicité des rites païens, « qui suggèrent tous, le culte du diable », suivant l'expression de des Mousseaux. Nous doutons fort que la moralité des païens puisse profiter beaucoup par une enquête sur la vie du Roi psalmiste, par exemple, l'auteur des délicieux *Psaumes* que les Chrétiens répètent avec tant de ferveur. La différence entre David exécutant une danse phallique devant l'arche sacrée (emblème du principe féminin) et un Vashnavite hindou, portant ce même emblème sur la tête, ne favorise celui-là qu'aux yeux de ceux qui n'ont étudié ni les croyances anciennes ni la leur. Lorsqu'une religion qui exigea de David qu'il coupât et délivrât au roi

1. *The Mithology of the Hindus*, par Charles Coleman, Japon.

les prépuces de cent philistins avant de devenir son gendre (I, Samuel XVIII, 27) est acceptée comme modèle par les Chrétiens, ils ne devraient pas jeter à la figure des païens les impudicités de leurs religions. Se rappelant la suggestive parabole de Jésus ils devraient ôter la poutre de leur œil avant de retirer la paille dans celui de leur voisin. L'élément sexuel est aussi apparent dans le Christianisme que dans n'importe quelle autre « religion païenne »; mais en tous cas on ne rencontre nulle part dans les Védas, les crudités et l'indécence de langage que les hébraïsants découvrent aujourd'hui dans la *Bible* Mosaïque.

Cela ne nous servirait pas à grand'chose de nous arrêter à considérer des sujets qui ont été traités d'une façon magistrale par un auteur anonyme, dont l'ouvrage créa une sensation énorme l'année dernière en Angleterre et en Allemagne (1). Quant au sujet en question nous ne pouvons mieux faire que de référer le lecteur aux ouvrages très savants du Dr Inman. Bien qu'entachés de partialité, et souvent injustes envers les anciennes religions païennes et juive, les faits traités dans *Ancient and Pagan Christian Symbolism* sont inattaquables. Nous ne sommes pas non plus d'accord avec quelques critiques anglais qui le chargent à seule fin de renverser le Christianisme. Si par *Christianisme* on entend les formes extérieures du culte, il cherche évidemment à le détruire, car, pour lui, comme pour toute personne vraiment religieuse, ayant étudié les anciennes croyances exotériques et leur symbologie, le Christianisme est du paganisme tout pur, et le Catholicisme, avec son culte de fétiches est autrement plus nuisible et plus pernicieux que le Brahmanisme dans son aspect le plus idolâtre. Mais, tout en dénonçant les formes exotériques et démasquant les symboles, ce n'est nullement à la religion du Christ qu'il s'attaque, mais au système artificiel de la théologie. Laissons-le expliquer sa thèse par sa propre bouche en citant dans sa préface :

« Lorsque la perspicacité d'un observateur faisait découvrir un vampire, celui-ci était, nous dit-on, ignominieusement mis à mort en lui passant un pieu à travers le corps;

1. *Supernatural Religion.*

mais l'expérience démontra qu'ils avaient la vie si tenace qu'ils ressuscitaient mainte et mainte fois malgré l'empalement répété, et qu'on ne s'en débarrassait qu'en les brûlant. De même le paganisme régénéré, qui prédomine chez les partisans du Jésus de Nazareth, a été ressuscité nombre de fois, après avoir été détruit. Favorisé par la masse il est dénoncé par la minorité. Entre autres accusateurs, j'élève la voix contre le paganisme qui existe d'une manière si étendue dans le Christianisme ecclésiastique, et je ferai mon possible pour dévoiler l'imposture... Dans une histoire de vampire racontée par Southey dans *Thalaba*, l'être ressuscité prend la forme d'une vierge bien-aimée, et le héros est obligé de la tuer de sa propre main. Il la tue ; mais en frappant la forme de sa bien-aimée il est certain de n'avoir tué qu'un démon. De même, en cherchant à détruire le flot du paganisme transformé en Christianisme, *je ne m'attaque nullement à la vraie religion* (1). Qui est celui qui accuserait un ouvrier de méchanceté pour avoir enlevé la saleté qui recouvrait une belle statue. Il n'en manquera pas qui seront trop délicats pour s'attaquer à un sujet aussi répugnant, mais ils verront avec plaisir qu'un autre le fasse pour eux. C'est d'un boueur de cette sorte que le besoin se fait sentir (2). »

Mais n'y a-t-il que les païens et les infidèles qui soient persécutés par les catholiques, lesquels s'adressent à la Divinité ainsi que le faisait saint Augustin, « Oh ! mon Dieu ! *c'est ainsi que je voudrais voir périr tous tes ennemis !* » Pas le moins du monde ! leurs désirs sont plus mosaïques et plus à l'imitation de Caïn que cela. C'est contre leurs propres frères dans la foi, leurs frères schismatiques qu'ils s'érigent sous les murs qui abritèrent les meurtriers Borgias. Les *larvæ* des Papes infanticides, parricides

1. Ni nous non plus, si par *la véritable religion* on comprendra enfin l'adoration d'une Divinité suprême, Invisible et Inconnue, par les œuvres et les actes et non par la profession de vains dogmes humains. Mais nous ne voulons pas en dire plus. Nous cherchons à démontrer que si nous excluons le cérémonial et le culte des fétiches comme faisant partie essentielle de la religion, les principes vraiment chrétiens n'ont été pratiqués et le véritable Christianisme n'a été professé que par les Bouddhistes et les païens, depuis l'époque des Apôtres.

2. *Ancient Pagan and Modern Symbolism*, p. XVI.

et fratricides se sont révélées d'aptes conseillers pour les Caïns de Castelfidardo et de Mentana. C'est maintenant le tour des Chrétiens slaves, des schismatiques orientaux — les philistins de l'église Grecque !

Sa Sainteté le Pape après avoir épuisé dans une métaphore à sa propre louange tous les points de ressemblance entre lui et les grands prophètes bibliques, se compare enfin au Patriarche Jacob « luttant contre son Dieu ». Il couronne aujourd'hui l'édifice de la piété catholique en sympathisant avec les Turcs! Le vice-roi de Dieu inaugure son infaillibilité en encourageant, dans un esprit très chrétien, les actes du David Musulman, le Bachibazouk moderne. Sans doute rien ne serait plus agréable à Sa Sainteté que de recevoir un présent du Bachibazouk sous forme de quelques milliers de prépuces serbes ou bulgares. Fidèle à sa politique d'être tout pour tous afin de faire avancer ses propres intérêts, l'Eglise de Rome, à l'heure où nous écrivons, (1876) voit avec placidité les atrocités serbes et bulgares, et est en train, probablement, de manœuvrer de concert avec la Turquie contre la Russie. Mille fois mieux voir l'Islam et le Croissant, jusqu'ici détesté, maîtres du sépulcre du dieu chrétien, que l'église Grecque établie à Constantinople et à Jérusalem comme religion d'état. Tel un tyran en exil, caduc et édenté, le Vatican recherche toute alliance qui lui promet sinon la restauration de sa puissance perdue, du moins l'affaiblissement de son rival. Il joue en sous-main avec la hache maniée naguère par ses Inquisiteurs tâtant son fil, et attendant le moment propice, tout en espérant contre l'espoir même. De son temps l'église des Papes a frayé avec de drôles d'individus, mais jamais elle ne s'est abaissée au point de prêter son support moral à ceux qui pendant plus de 1.200 ans lui ont craché à la figure, traitant ses enfants de « chiens infidèles », répudiant son enseignement et niant la divinité de son Dieu !

Jusqu'à la presse catholique de France se soulève contre cette indignité et accuse le parti Ultramontain de l'Eglise catholique et le Vatican de faire cause commune dans le conflit oriental, avec les musulmans contre les chrétiens.

« Lorsque le Ministre des Affaires Etrangères éleva la voix à la Chambre en faveur des chrétiens grecs, il ne fut

applaudi que par les catholiques libéraux, tandis que le parti Ultramontain le reçut froidement », dit le correspondant français d'un journal de New-York.

« Ce fut au point que M. Lemoine, bien connu du grand journal catholique libéral, les *Débats*, se vit obligé d'avouer que l'Eglise Romaine avait plus de sympathie pour les musulmans que pour les schismatiques, de même qu'elle préférait un infidèle à un protestant. Il y a, au fond, dit cet écrivain, une grande affinité entre le Syllabus et le Koran, de même qu'entre les deux chefs des croyants. Les deux systèmes sont de même nature, et s'unissent sur le terrain commun d'une même théorie immuable! De même, en Italie, le roi et les catholiques libéraux s'unissent dans une vive sympathie pour les infortunés chrétiens, tandis que le Pape et le parti ultramontain inclinent vers le Mahométisme. »

Le monde civilisé peut s'attendre, sous peu, à l'apparition matérialisée de la Vierge Marie, dans les murs du Vatican. Le « miracle » si souvent répété de la Visiteuse Immaculée pendant le moyen âge, vient de se reproduire dernièrement à Lourdes ; pourquoi ne le ferait-elle pas une fois de plus, afin d'infliger le coup de grâce à tous les hérétiques, schismatiques et infidèles ? Le cierge miraculeux existe encore à Arras, la capitale de l'Artois ; et à chaque nouvelle calamité qui menace sa « chère Eglise » la « Bienheureuse Notre Dame » apparaît en personne et l'allume de ses propres mains en présence de toute la congrégation *biologuée*. Cette sorte de « miracles », nous dit M. E. Worsley, exécuté par l'Eglise catholique romaine, « réussit toujours et ne fait de doute pour personne » (1). La correspondance privée dont la « Bienheureuse Dame » honore ses amis ne fait non plus aucun doute. Il existe deux missives de cette sorte dans les archives de la Sainte Eglise. La première, prétend-on, est une lettre en réponse à celle que lui adressa saint Ignace de Loyola. Elle confirme tout ce que son correspondant avait appris au sujet de « son ami », par lequel elle veut dire l'apôtre saint Jean. Elle l'enjoint de

1. « Discourses of Miracles wrought in the Roman Catholic Church, or a full Refutation of Dr Stillingfleet's unjust Exceptions against Miracles. » Octavo 1676, p. 64.

respecter ses vœux et ajoute sous forme d'encouragement : *Moi et Jean nous viendrons ensemble vous rendre visite* (1).

Rien n'avait transpiré de cette fraude éhontée, jusqu'à la publication des lettres à Paris en 1495. Par une curieuse coïncidence cette publication parut au moment où des investigations menaçantes venaient d'être faites au sujet de l'authenticité du quatrième Evangile synoptique. Qui se permettrait de douter après une pareille confirmation venue du Quartier Général ! Mais le comble de l'effronterie se produisit en 1534, lorsqu'une nouvelle lettre fut reçue, venant de la « Médiatrice », lettre qui ressemble plutôt au rapport d'un politicien à un confrère politique. Elle était rédigée en excellent latin, et on la trouva dans la cathédrale de Messine, avec l'image à laquelle elle fait mention. En voici la traduction :

« La Vierge Marie, Mère du Rédempteur du monde, à l'Evêque, au Clergé et à tous les fidèles de Messine, envoie la santé et la bénédiction, en son nom à *elle* et celui de son fils (2).

« Attendu que vous avez eu à cœur l'établissement de mon culte ; ceci est pour vous faire savoir qu'en ce faisant vous avez trouvé grâce devant mes yeux. Depuis longtemps je pense à votre ville avec douleur, car elle est exposée à de grands dangers à cause de sa proximité du feu de l'Etna, et j'ai eu des discussions à ce sujet avec mon fils, car il était fâché contre vous parce que aviez négligé mon culte, et que par conséquent il se souciait fort peu de mon intercession. Aujourd'hui, cependant, comme vous êtes revenus à de meilleurs sentiments, et que, heureusement, vous avez recommencé à m'adorer, il m'a conféré le droit de devenir votre protectrice éternelle ; mais en même temps, je vous avertis de faire attention à ce que vous faites, et de ne pas me donner l'occasion d'avoir à me repentir de ma bienveillance

1. Après cela, pourquoi les Catholiques Romains objecteraient-ils aux prétentions des Spirites ? Si, sans preuve à l'appui, ils croient à la « matérialisation » de la Vierge Marie et de saint Jean vis-à-vis de saint Ignace, comment peuvent-ils logiquement nier la matérialisation de Katie et de John (King), lorsque celle-ci est certifiée par les expériences de M. Crookes le chimiste anglais, et les témoignages de nombreux autres témoins ?

2. La « Mère de Dieu » a, par conséquent, la préséance sur Dieu ?

envers vous. Les prières et les fêtes instituées en mon nom me sont particulièrement agréables (*véhémenter*), et si vous persévérez dans ces choses, et que vous vous opposiez, dans la mesure de vos forces, contre les hérétiques qui se répandent aujourd'hui sur tout le monde, ce qui cause un grand danger à mon culte et à celui des autres saints et saintes, vous jouirez de ma protection éternelle.

« Comme gage de ce pacte, je vous envoie du ciel, cette image de moi-même, coulée par des mains célestes et si vous l'honorez comme elle le mérite, ce me sera une preuve de votre obéissance et de votre foi. Adieu. Daté au Ciel, assise près du trône de mon fils, le mois de décembre de l'an 1534 de son incarnation.

« MARIE VIERGE. »

Que le lecteur ne s'imagine pas qu'il s'agit d'un faux anti-catholique. L'auteur auquel cette lettre est empruntée (1) affirme que l'authenticité de la lettre a été attestée par l'Evêque lui-même, son vicaire général, son secrétaire, et six chanoines de l'église cathédrale de Messine, qui tous ont signé l'attestation de leurs noms, en le confirmant par serment.

« La lettre et l'image furent trouvées, toutes deux, sur le grand autel, où les avaient placées des mains angéliques descendues du ciel. »

Il faut qu'une Eglise soit tombée dans la plus basse dégradation pour que son clergé ait recours à de telles supercheries sacrilèges et que celles-ci soient acceptées par le peuple avec ou sans murmures.

Non ! loin de nous une religion de cette sorte, nous dont l'esprit immortel agit au-dedans de nous. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de philosophe véritable, qu'il soit païen, infidèle, juif ou chrétien, qui n'ait suivi cette ligne de conduite. Le Bouddha Gautama est reflété dans les préceptes du Christ ; saint Paul et Philon le juif sont les fidèles écos de Platon ; et Ammonius Saccas et Plotin se couvrirent de gloire immortelle en combinant les enseignements de tous ces grands maîtres de la philosophie. « Faites la preuve de

1. Voyez le *New Era* de juillet 1875, N. Y.

tout ; et attachez-vous à ce qui est bien », voilà quelle devrait être la devise de tous les frères de par le monde. Il n'en est pas ainsi avec les interprètes de la Bible. La semence de la Réformation fut plantée le jour où le second chapitre de *l'Epître catholique de saint Jacques* entra en conflit avec le onzième chapitre de l'*Epître aux Hébreux*, dans le même *Nouveau Testament*. Celui qui croit en saint Paul ne peut croire en saint Jacques, saint Pierre ou saint Jean. Pour être chrétiens avec leur apôtre, il faut que les partisans de saint Paul combattent saint Pierre, « face à face », et si saint Pierre « doit être blâmé » et qu'il *avait tort*, il n'était pas infaillible. Comment, alors, son successeur (?) peut-il se vanter de son infaillibilité ? Tout royaume divisé contre lui-même est sûr de sa perte ; et toute maison divisée contre elle-même tombera. La pluralité de maîtres est aussi fatale en religion qu'en politique, cela est prouvé. Ce que prêcha saint Paul fut enseigné par tous les autres philosophes mystiques. « Tenez-vous donc fermes dans la liberté dans laquelle le Christ nous a mis, et ne vous remettez pas de nouveau sous le joug de la servitude » ; s'écrie le sincère philosophe apôtre ; puis il ajoute sous une inspiration prophétique : « Mais si vous vous mordez et vous mangez les uns les autres, prenez garde que vous ne soyez détruits les uns par les autres (1). »

Dans l'adoption de leurs rites et de leur théurgie, nous avons la preuve que les Néo-Platoniciens n'ont pas toujours été méprisés et accusés de démonolâtrie, par l'Eglise catholique romaine. Les identiques évocations et incantations des Cabalistes païens et juifs sont répétées aujourd'hui par les exorcistes chrétiens, et la théurgie de Jamblique a été adoptée par eux mot à mot. « Malgré la distinction qui séparait les Platoniciens des chrétiens Paulins aux premiers siècles », dit le professeur A. Wilder « parmi les instructeurs les plus en vue de la nouvelle foi, il y en eut beaucoup qui étaient profondément teintés du levain philosophique. Synesius, l'évêque de Cyrène était un disciple d'Hypatia. *Saint Antoine s'inspirait de la théurgie de Jamblique. Le Logos*, ou le Verbe de *l'Evangile selon saint*

1. Epître de saint Paul aux Galates, V, 1 et 15.

Jean était une personnification gnostique. Clément d'Alexandrie, Origène et bien d'autres parmi les pères, étanchèrent leur soif aux sources de la philosophie. L'idée d'ascétisme qui entraîna l'Eglise était pareille à celle que pratiquait Plotin... à travers tout le moyen âge apparurent des hommes qui acceptaient les doctrines intimes promulguées par le célèbre instructeur de l'Académie (1). »

Nous donnons ci-après la traduction de quelques fragments des formules d'exorcisme employées par les cabalistes et les chrétiens afin d'établir l'accusation que l'Eglise Romaine eut soin de ravir aux cabalistes et aux théurgistes leur rites magiques et leurs cérémonies, avant de leur lancer ses anathèmes. La parfaite identité dans la phraséologie nous révèle, peut-être, une des raisons pourquoi l'Eglise Romaine a toujours tenu ses fidèles dans l'ignorance sur la signification de ses prières et de son rituel latins. Seuls ceux qui avaient un intérêt direct dans la supercherie ont eu l'occasion de comparer le rituel de l'Eglise avec celui des Magiciens. Jusqu'à une date comparativement récente, les meilleurs latinistes étaient soit des hommes d'église, soit des lettrés dépendant d'elle. La masse du peuple ne lisait pas le latin, et s'il l'avait fait, la lecture des livres de magie était prohibée sous peine d'anathème et d'excommunication. L'habile artifice de la confession rendit presque impossible toute velléité de consulter, même en cachette, ce que les prêtres nomment un *grimoire*, ou *Rituel de Magie ;* et par surplus de précaution l'Eglise commença par détruire, ou mettre en lieu sûr, tous les documents de la sorte sur lesquels elle put mettre la main.

Voici la traduction du *Rituel Cabalistique*, et celui généralement connu sous le nom de *Rituel Romain*. Celui-ci fut promulgué en 1851 et 1852 sous la sanction du Cardinal Engelbert, archevêque de Malines, et de l'archevêque de Paris. Le démonologue des Mousseaux dit à son sujet : « C'est le rituel de Paul V, revisé par le plus érudit des Papes modernes, Benedict XIV, contemporain de Voltaire (2). »

1. *Paul and Plato.*
2. Voyez *La Magie au XIX^e^ siècle*, p. 168.

CABALISTIQUE (juif et païen)	CATHOLIQUE ROMAIN
Exorcisme du Sel	*Exorcisme du Sel* (2)
Le Prêtre-Magicien bénit le sel, et dit : « *Créature du Sel* (1), que la SAGESSE (de Dieu) demeure en toi ; qu'elle préserve *notre esprit et nos corps* de toute corruption. « Par le pouvoir de Hochmael הכמאה (Dieu de la Sagesse) et celui de *Ruach* Hochmael (Esprit du Saint Esprit) que les Esprits de la Matière (mauvais esprits) fuient devant lui... Amen. »	Le Prêtre bénit le *Sel* et dit : *Créature du Sel*, j'exorcise en toi le nom du Dieu vivant... *sois la santé du corps et de l'esprit !* Partout où tu es jeté, *que les esprits impurs soient mis en fuite...* Amen.
Exorcisme de l'Eau (et des Cendres)	*Exorcisme de l'Eau*
« Créature de l'Eau, je t'exorcise... par *les trois noms* qui sont Netsah, Hod et Jerod (Trinité cabalistique), dans le commencement et à la fin, par Alpha et Oméga, qui sont dans l'Esprit Azoth (Saint Esprit ou *Ame Universelle*), je t'exorcise et je t'adjure... Aigle errant que le Seigneur t'ordonne, *par les ailes du taureau et de son épée flamboyante.* (Le chérubin placé à la porte de l'Est de l'Eden).	« Créature de l'Eau, au nom du Dieu Tout-Puissant, du Père, du Fils et du Saint Esprit... sois exorcisée... Je t'adjure au nom de l'Agneau... (le Magicien dit *taureau* ou bœuf, *per alas Tauri*) de l'Agneau qui marcha sur le basilisk et l'aspic et qui écrase, sous ses pieds, le lion et le dragon. »
Exorcisme d'un Esprit Elémental	*Exorcisme du Diable*
« Serpent, au nom du Tétragrammaton, le Seigneur ; Il te commande, par l'Ange et le Lion.	« O, Seigneur, que celui qui porte avec lui la terreur, fuie, frappé lui-même de terreur, et qu'il soit vaincu. O toi, qui

1. *Créature* du sel, de l'air, de l'eau ou de tout objet capable d'être *enchanté* ou *béni* ; terme technique en Magic adopté par le clergé chrétien.
2. *Rituel Romain*, édit. 1851, p. 291-296, etc., etc.

« Ange des Ténèbres, obéis, et fuis avec cette eau bénite (exorcisée). Aigle enchaîné, obéis à ce signe, et retire-toi devant le souffle. Serpent mobile, rampe à mes pieds, ou sois torturé par *ce feu sacré*, et évapore-toi devant cet encens sacré. Que l'eau retourne à l'eau (l'esprit élémental de l'eau) ; que le feu brûle, et que l'air circule ; que la terre retourne à la terre en vertu du Pentagramme qui est l'Etoile du matin, et au nom du Tétragrammaton qui est tracé dans le centre *de la Croix de Lumière. Amen.* »

es l'Ancien Serpent... tremble devant le bras de celui qui, ayant triomphé des peines de l'enfer (?) *devictis gemitibus inforni*, rappela les âmes à la lumière... Plus tu pourriras, plus ta torture sera grande... par Celui qui règne sur les vivants et sur les morts... et qui jugera le siècle par le feu, *seculum per ignem*, etc. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen* (1). »

Nous ne voulons pas mettre à l'épreuve plus longtemps la patience du lecteur, bien que nous puissions multiplier les exemples à l'infini, mais n'oublions pas que nous nous référons à la dernière édition du *Rituel* parue en 1851-1852. Si nous nous reportions à l'antérieure nous y trouverions des points de ressemblance encore plus frappants, tant dans la forme du cérémonial que dans la phraséologie. Nous n'avons même pas choisi, pour la comparaison, le rituel du cérémonial magique des cabalistes *chrétiens* du moyen âge, où le langage modelé sur la croyance dans la divinité du Christ est, sauf une expression par-ci, par-là, identique avec le *Rituel Catholique* (2). Celui-ci, toutefois, est en progrès, et pour cette note originale l'Eglise a droit à tout le bénéfice. On ne trouverait, certes, rien d'aussi fantastique dans n'importe quel rituel de Magie. Apostrophant le « Démon » il dit : « Cède le pas à Jésus-Christ... *bête puante, dégoûtante et féroce*... Tu te révoltes ? Ecoute et tremble, Satan ; ennemi de la foi, ennemi de la race humaine, introducteur de la mort... racine de tout mal, promoteur du vice, âme de l'envie, origine de l'avarice, cause de discorde, prince de

1. Voyez *Art-Magic*, art. Peter d'Abano.

l'homicide, maudit de Dieu, auteur de l'inceste et du sacrilège, inventeur de toutes les obscénités, *professeur* des actes les plus détestables, et *Grand Maître des Hérétiques* (!!) (*Doctor Hæreticorum*). Quoi !... tu résistes encore? Oses-tu résister, sachant que le Christ, notre Seigneur, va venir?... Fais place à Jésus-Christ, fais place au Saint Esprit, qui, par son Apôtre bienheureux, saint Pierre, t'a renversé devant le monde dans la personne de Simon le Magicien » (*te manifeste stravit in Simone Mago*) (1).

Après une telle pluie d'injures, quel est le diable ayant la plus petite parcelle de point d'honneur, qui consentirait à rester en pareille compagnie ; à moins d'être un Libéral Italien ou le Roi Victor-Emmanuel en personne, lesquels, grâce à Pie IX, sont à l'épreuve de l'anathème.

C'est vraiment grand dommage que d'enlever à Rome tous ses symboles à la fois; mais il faut rendre justice aux hiérophantes dépouillés. Longtemps avant que le signe de la croix ne fut adopté comme symbole chrétien, il était employé comme signe de reconnaissance entre les néophytes et les adeptes. Eliphas Lévi nous dit que : « Le signe de la croix, adopté par les Chrétiens, n'est pas leur propriété exclusive. Il est cabalistique, car il représente l'opposition et l'équilibre quaternaire des éléments. Nous constatons, par la strophe occulte du *Pater*, à laquelle nous faisons allusion dans un autre ouvrage, qu'il y avait, à l'origine, deux manières différentes de le faire, ou du moins, deux formules fort distinctes pour expliquer sa signification —, une réservée aux prêtres et aux initiés ; et l'autre communiquée aux néophytes et aux profanes. Ainsi, par exemple, *l'initié*, en portant la main à son front, disait : « *A Toi ;* puis il ajoutait, *appartiennent ;* il continuait en plaçant la main sur la poitrine — *le royaume ;* puis à l'épaule gauche — *la justice ;* à l'épaule droite — *et le pardon.* Il joignait ensuite les mains en ajoutant : *à travers les cycles générateurs : Tibi sunt Malchect, et Geburah et Chassed per Æonas* — ; ce signe de la croix est *en tous points* et magnifiquement cabalistique, et l'Eglise militante et officielle

1. *Rituel*, p. 429-433 ; voyez *La Magie au XIX^e^ siècle*, p. 171-172.

l'a laissé complètement perdre, à la suite de la profanation du Gnosticisme (1). »

Combien fantastique, alors, nous apparaît l'affirmation du Père Ventura, que, tant que saint Augustin était un Manichéen, un philosophe, ignorant la « sublime révélation chrétienne », et refusant de s'humilier devant elle, il ne savait rien, et ne comprenait rien de Dieu, des hommes et de l'univers ; « ...il resta pauvre, petit, obscur, stérile ; il n'écrivit rien et ne fit rien de grand ou d'utile ». Mais aussitôt qu'il eut embrassé la foi chrétienne « ...son intelligence et son pouvoir de raisonner, éclairés à la *lumière de la foi*, l'élevèrent aux sommets les plus sublimes de la philosophie et de la théologie ». Et son autre argument : que par conséquent le génie de saint Augustin « se développa dans toute sa grandeur et sa fécondité prodigieuse... son intelligence rayonnait de cette intense lumière, qui, réfléchie dans ses œuvres immortelles, n'a jamais cessé un instant, depuis quatorze siècles, d'éclairer le monde et l'Eglise » (2).

Ce que fut saint Augustin comme Manichéen, nous laissons au Père Ventura le soin de nous faire savoir ; mais que sa conversion au Christianisme établit un conflit éternel entre la théologie et la science ne fait pas l'ombre d'un doute. Tout en étant obligé de reconnaître que « les doctrines des Gentils avaient peut-être quelque chose de *divin* et de vrai », il déclara, toutefois, que, par suite de leur superstition, leur idolâtrie et leur orgueil, il fallait « les détester et, s'ils ne s'amendaient pas, les vouer à la punition par le jugement divin ». Ceci nous fournit la clef de la politique ultérieure de l'Eglise chrétienne, même en ce qui concerne l'époque actuelle. Si les Gentils refusaient d'entrer dans l'Eglise, tout ce qu'il y avait de divin dans leur philosophie ne comptait pour rien, et la colère divine s'abattait sur eux. Draper nous dit en peu de mots l'effet produit par son attitude : « Ce Père, plus que tout autre, contribua à jeter la discorde entre la science et la religion ; ce fut surtout lui qui enleva à la Bible son vrai but — c'est-à-dire d'être

1. *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, vol. II, p. 88.
2. *Conférences* par le Père Ventura, vol. II, part. I, p. LVI. Préface.

un guide pour vivre une vie pure — et la mit dans la position dangereuse de se poser comme arbitre des connaissances humaines et d'exercer une tyrannie audacieuse sur les pensées des hommes. L'exemple une fois donné, les partisans ne se firent pas attendre ; on traita de profanes les œuvres des philosophes grecs ; les exploits transcendants et glorieux du Muséum d'Alexandrie furent cachés sous un voile d'ignorance, de mysticisme et de jargon inintelligible, d'où partaient trop souvent, hélas, les éclairs destructeurs de la vengeance ecclésiastique (1). »

Saint Augustin et saint Cyprien admettent, tous deux, qu'Hermès et Hostanès croyaient en un vrai dieu ; ils reconnaissent, avec les deux païens, qu'il est invisible et incompréhensible, sauf pour l'esprit. De plus, nous défions n'importe quelle personne intelligente, qui ne soit pas aveuglée par le fanatisme religieux, après lecture de fragments pris au hasard dans les ouvrages d'Hermès et de saint Augustin sur la Divinité, de nous dire lequel des deux donne une définition plus philosophique du « Père invisible ». Nous connaissons au moins un auteur de marque qui est de notre opinion. Draper traite les productions de saint Augustin de « rhapsodies conversationnelles » avec Dieu ; de « rêveries incohérentes » (2).

Le Père Ventura nous présente le saint comme se plaçant devant le monde ébahi, « sur les sommets les plus sublimes de la philosophie ». Mais voici que le même critique impartial fait la remarque suivante au sujet de ce colosse de la philosophie patristique. « Est-ce pour ce projet absurde, pour ce produit de l'ignorance et de l'audace, qu'il fallait mettre à l'écart tous les ouvrages des philosophes grecs ? Les grands critiques qui apparurent avec la Réformation, en comparant les œuvres de ces écrivains les unes avec les autres, ne vinrent pas trop tôt pour les placer sur le niveau qui leur convient, et nous enseigner à toutes les traiter avec mépris (3). »

Que des hommes comme Plotin, Porphyre, Jamblique,

1. *Conflict between Religion and Science*, p. 62.
2. *Conflict, etc.*, p. 37.
3. *Conflict, etc.*

Appolonius et même Simon le Magicien, soient accusés d'avoir fait un pacte avec le Diable, que ce personnage existe ou non, paraît si absurde, qu'il ne vaut pas la peine de le réfuter. Si Simon le Magicien — le plus problématique de toute la bande au point de vue historique — a jamais existé autre part que dans l'imagination enfiévrée de saint Pierre et des autres apôtres, il n'était certes pas plus mauvais que n'importe lequel de ses adversaires. Une différence de point de vue religieux, quelque grande qu'elle soit, n'est pas suffisante en elle-même, pour envoyer un des adversaires au ciel et l'autre aux enfers. Ces doctrines autoritaires et peu charitables ont pu être enseignées au moyen âge ; mais il est trop tard aujourd'hui, même pour l'Eglise, de mettre en avant ce traditionnel épouvantail. Les recherches commencent à nous faire entrevoir ce qui, si l'on parvient à en établir la preuve, jettera un blâme éternel sur l'Eglise de l'apôtre Pierre ; et l'imposition de celle-ci à ce disciple doit être considérée comme une des assertions les moins vérifiées et les moins vérifiables du clergé catholique.

Le savant auteur de *Supernatural Religion* cherche assidûment à prouver que par Simon le Magicien, nous devons entendre l'apôtre Paul, dont les Epîtres furent secrètement et ouvertement calomniées par saint Pierre et accusées de contenir des « enseignements *dysnoétiques* ». L'apôtre des Gentils était courageux, franc, sincère et très savant ; l'apôtre de la Circoncision était lâche, cauteleux, hypocrite et très ignorant. Que saint Paul ait été, du moins en partie, sinon tout à fait, initié aux mystères théurgiques, ne fait aucun doute. Son langage, la phraséologie si particulière aux philosophes grecs, certaines expressions utilisées par les seuls initiés, sont tous des signes certains pour étayer cette supposition. Nos soupçons ont été renforcés par un article fort bien écrit, paru dans un journal de New-York, intitulé, Paul et Platon (1), dans lequel l'auteur émet quelques observations remarquables, et pour nous, fort précieuses. Dans son *Epître aux Corin-*

1. *Paul and Plato*, par A. Wilder, éditeur de *The Eleusinian and Bacchic Mysteries* par Thomas Taylor.

Ihiens, il nous fait voir Paul abondant en « expressions suggérées par les initiations aux mystères de Sabazius et d'Eleusis, et les enseignements des philosophes grecs. Il (saint Paul) se donne comme un *idiotes* — c'est-à-dire une personne ignorante en ce qui concerne le langage, mais non pas dans la *gnose* ou connaissance philosophique.

« Nous discourons de la sagesse parmi les parfaits, les initiés », écrit-il ; « non la sagesse de ce monde, ni celle des archontes de ce monde, mais la sagesse divine dans un mystère secret — *qu'aucun des archontes de ce monde n'a connue* (1). »

Que prétend l'apôtre donner à entendre par ces paroles claires et non équivoques, sinon que, lui-même, faisant partie des *mystœ* (initiés) discourait de choses exposées, et expliquées seulement dans les mystères ? La « sagesse divine dans un mystère qu'aucun *des archontes de ce monde* n'a connue » se réfère, sans aucun doute, au *basileus* de l'initiation éleusinienne qui, *lui, savait*. Le *basileus* faisait partie de la suite du grand hiérophante, et était *archonte* d'Athènes ; en cette qualité il était un des principaux *mystœ*, appartenant aux mystères intérieurs auxquels un nombre fort restreint et choisi était seul admis (2). Les magistrats qui dirigeaient les Eleusinies étaient appelés Archontes.

Nous voyons une nouvelle preuve que saint Paul faisait partie du cercle des « Initiés », dans le fait suivant. L'apôtre se fit tondre la tête à Chenchrea (où fut initié Lucius *Apuleius*) parce qu'il « avait fait un vœu ». Les *nazars* — ou les mis à part — ainsi que nous le lisons dans les Ecritures juives, devaient se faire couper les cheveux, qu'on portait longs, et qu'aucun rasoir ne devait toucher à un autre moment, et les sacrifier sur l'autel de l'initiation Les nazars étaient une classe des théurgistes chaldéens. Nous donnerons plus loin la preuve que Jésus en faisait partie.

Saint Paul déclare que : « Selon la grâce de Dieu qui

1. *Paul et Plato.*
2. Voyez le *Eleusinian and Bacchic Mysteries* de Taylor.

m'a été donnée, j'ai posé le fondement comme un *sage architecte*, et un autre bâtit dessus (1). »

Cette expression, architecte, qui n'est employée qu'*une seule fois* dans toute la *Bible*, et cela par saint Paul, doit être considérée comme une véritable révélation. La troisième partie des rites sacrés dans les Mystères se nommait *Epopteia*, ou révélation, la réception aux secrets. En substance, elle fait allusion à ce degré de clairvoyance divine, quand tout ce qui touche à ce monde disparaît, la vue terrestre étant paralysée, et l'âme pure et libre, s'unit à l'Esprit, ou Dieu. Mais la véritable signification de ce mot est « surveillant », de ἐπτομαι, *je me vois*. En sanscrit le mot evâpto a la même signification, et aussi celle *d'obtenir* (2). Le mot epopteia est un mot composé de Ἐπι, sur et ὀπτομαι, voir, surveiller, ou un surveillant, un inspecteur, employé aussi dans le sens d'architecte. Le titre de Maître-Maçon, dans la Franc-Maçonnerie, dérive de celui-là, dans le sens qu'il avait dans les Mystères. Par conséquent, lorsque saint Paul dit qu'il est un « architecte », il se sert d'une expression éminemment cabalistique, théurgique et maçonnique, qu'aucun des autres apôtres n'eût employée. Il avoue, par cela, qu'il est un *adepte*, ayant le droit *d'initier* les autres.

Si nous faisons des recherches dans ce sens, sous la direction de ces guides très sûrs, les Mystères Grecs et la *Cabale*, il n'est pas difficile de trouver la raison secrète, pourquoi saint Paul était haï par saint Pierre, saint Jean et saint Jacques, et persécuté par eux. L'auteur de l'*Apocalypse* était un cabaliste juif, pur sang, avec toute la haine des Mystères qu'il avait héritée de ses ancêtres (3). Du temps de Jésus, sa jalousie se porta jusque sur saint Pierre ; et ce

1. I. Epitre aux Corinthiens, III, 10.
2. Dans son sens le plus étendu, le mot sanscrit a la même signification littérale que le terme grec ; tous deux impliquent une révélation par un agent non humain, mais déterminée par « la boisson sacrée ». Aux Indes, les initiés recevaient la boisson sacrée du « Soma » qui les aidait à libérer leur âme de leur corps ; et dans les *Mystères d'Eleusis* c'était la boisson sacrée offerte à l'Epopteia. Les mystères grecs dérivaient en entier des rites védiques Brahmaniques, et ceux-ci des Mystères religieux ante-védiques, la philosophie Bouddhiste primitive.
3. Inutile de dire que *l'Evangile selon saint Jean* n'a jamais été écrit par saint Jean, mais par un Platonicien ou un Gnostique appartenant à l'école néo-platonicienne.

ne fut qu'après la mort de leur maître que nous voyons les deux apôtres — dont le premier ceignit la Mitre et le Pétalon des Rabbins Juifs — prêcher avec tant de zèle le rite de la circoncision. Aux yeux de Pierre, saint Paul qui l'avait humilié, et qu'il sentait être si supérieur à lui en « connaissances grecques » et en philosophie, devait naturellement apparaître comme un magicien, un homme souillé de la « Gnose », de la « sagesse » des Mystères grecs, et par conséquent, qui sait, comme « Simon le Magicien » (1).

Quant à saint Pierre, la critique biblique a déjà démontré qu'il n'a probablement rien eu à faire avec la fondation de l'Eglise latine à Rome, sauf en ce qu'il a fourni le prétexte dont le rusé Irénée a profité pour faire bénéficier cette Eglise du nouveau nom de l'apôtre, *Petra* ou *Kiffa*, nom qui se prêtait si bien, en jouant avec les mots, pour l'associer à celui de *Petroma*, le double jeu de tablettes de pierre employées par le hiérophante aux initiations, dans le mystère final. C'est peut-être là-dessus que repose tout le secret des prétentions du Vatican. Ainsi que le remarque fort à propos le professeur Wilder : « Dans les pays orientaux, la désignation כהף, Peter (en phénicien et en chaldéen, un interprète) paraît avoir été le titre de ce personnage (le hiérophante)... Il y a dans ces faits une réminiscence des circonstances particulières de la Loi Mosaïque, ainsi que de la prétention du Pape d'être le successeur de Peter, le hiérophante ou l'interprète de la Religion chrétienne (2). »

Dans cette qualité, nous devons lui reconnaître, jusqu'à

1. Le fait que saint Pierre persécuta l'apôtre des Gentils sous ce nom ne veut pas dire qu'il était Simon le Magicien en personne, personnage distinct de saint Paul ; cela pouvait avoir été un terme générique de mépris. Theodoret et saint Chrysostome, les premiers et les plus prolifiques commentateurs du Gnosticisme de cette époque paraissent faire de Simon un rival de saint Paul et vont jusqu'à prétendre qu'ils échangèrent plus d'un message. Theodoret en fervent propagandiste de ce que saint Paul nomme « l'Antithèse de la Gnose » (1er Epître à Thimothée) paraît avoir été une douloureuse épine dans le côté de l'apôtre. Les preuves ne manquent pas de l'existence réelle de Simon le Magicien.

2. *Introd. to Eleusinian and Bacchic Mysteries*, p. X. Si nous n'avions pas la tradition cabalistique, digne de foi, à laquelle nous fier, nous nous verrions peut-être forcés de nous demander si l'*Apocalypse* doit être attribuée à l'apôtre de ce nom. Il paraît avoir été connu sous le nom de Jean le Théologien.

un certain point, le droit de se présenter comme son interprète. L'Eglise latine a fidèlement conservé dans ses symboles, ses rites, ses cérémonies, son architecture, et même dans l'accoutrement de ses prêtres, la tradition du culte païen — des cérémonies publiques ou exotériques cela va sans dire ; autrement, ses dogmes feraient preuve de plus de bon sens, et renfermeraient moins de blasphèmes envers la majesté du Dieu Suprême et Invisible.

Une inscription trouvée sur le tombeau de la Reine Mentuhept, de la onzième dynastie (2.250 avant J.-C.) qu'on a reconnue avoir été transcrite du dix-septième chapitre du *Livre des Morts* (datant d'au moins 4.500 ans avant J.-C.) est encore plus suggestive. Ce texte monumental contient un groupe d'hiéroglyphes qui, interprétés, donnent :

PTR.	RF.	SU.
Peter.	Ref.	Su.

Le Baron Bunsen nous fait voir cette formule sacrée mélangée à toute une série de commentaires et d'interprétations diverses, sur un monument âgé de quarante siècles. « Ceci équivaut à dire que le record (la véritable interprétation) n'était déjà plus intelligible à cette époque... Nous voulons par cela faire entendre au lecteur, ajoute-t-il, « qu'un texte sacré, un hymne, reproduisant les paroles d'un esprit désincarné, existait en cet état il y a environ 4.000 ans... au point d'être à peu près inintelligible pour les scribes royaux (1). »

Qu'elle fût inintelligible pour les non initiés parmi ceux-ci, est aussi certain, en lisant les commentaires confus et contradictoires, qu'elle était une « parole mystérieuse » connue seulement des hiérophantes du sanctuaire, et de plus, un mot choisi par Jésus, pour désigner l'office qu'il attribue à un de ses apôtres. Ce mot PTR n'a été interprété qu'en partie, à la suite d'un autre mot écrit dans un autre groupe d'hiéroglyphes, sur une stèle, le signe qui le représente étant un œil ouvert (2). Bunsen donne encore une autre

1. Bunsen *Egypt's Place in Universal History*, vol. V, p. 90.

2. Voyez de Rougé. *Stèle*, p. 44 ; PTAR (videus) est interprété par « apparaître » suivi d'un point d'interrogation — le signe usuel de la perplexité scientifique. Dans le cinquième volume de l'*Egypte* de Bunsen, l'interprétation est « Illuminateur » ce qui serait plus correct.

signification à PTR, qui serait « Montrer ». « Il me semble, ajoute-t-il, que le PTR est littéralement l'ancien mot Aramique et Hébreu, « Patar » qui figure dans l'histoire de Joseph comme le mot spécifique pour *interprète ;* de là, par conséquent, *Pitrum* doit être l'interprétation d'un texte, d'un songe (1). » Dans un manuscrit du Ier siècle, combinaison de textes grec et démotique (2), et probablement un des rares ouvrages qui échappèrent aux vandales chrétiens des IIe et IIIe siècles, lorsque tous ces précieux manuscrits furent brûlés sous l'inculpation de magie, nous trouvons répétée, à plusieurs reprises, une phrase qui, peut-être, va jeter un peu de lumière sur le sujet. Un des principaux héros du manuscrit, qu'on nomme toujours « l'Illuminateur Juif », ou Initié, Τελειωτής, n'est censé communiquer qu'avec son *Patar ;* ce dernier mot étant écrit en caractères chaldéens. Ce mot est associé, une fois, avec le nom de *Shimeon.*

« L'Illuminateur », qui interrompt rarement sa solitude contemplative, nous est montré, plusieurs fois, habitant une Κρύπτη (caverne) et enseignant, non pas oralement, mais par l'entremise de ce *Patar,* une multitude de disciples avides d'apprendre, et qui se tiennent au dehors. Le Patar écoute les paroles de sagesse en appliquant son oreille à un trou percé dans la cloison qui cache l'instructeur de son auditoire et les transmet à la foule, en les commentant et en les expliquant. Ceci était, à peu de chose près, la méthode adoptée par Pythagore, lequel, d'après ce que nous savons, ne permettait pas aux néophytes de le voir pendant ses années de probation, mais il les instruisait depuis derrière un rideau qui fermait l'entrée de sa caverne.

Que « l'Illuminateur » du manuscrit gréco-démotique ait été identifié avec Jésus ou non, le fait reste acquis, que nous le voyons se servir d'un terme usité dans les « Mystères » pour désigner celui que, plus tard, l'Eglise catholique élève au rang de Janitor du Royaume des Cieux et d'interprète de la volonté du Christ. Le terme Patar ou Peter place d'emblée le maître et le disciple dans le cercle de l'initiation et les met en rapport avec la « Doctrine Secrète ». Le grand

1. *Egypte*, de Bunsen. Vol. V, p. 90.
2. Ce manuscrit est la propriété d'un mystique que nous avons rencontré en Syrie.

hiérophante des anciens mystères ne permettait jamais aux candidats de le voir ou de l'entendre en personne. Il était le Deus-ex-Maquima, la Divinité invisible qui préside, transmettant sa volonté et ses instructions par un intermédiaire ; et deux mille ans plus tard, nous constatons que les Dalaï-Lamas du Thibet ont suivi ce programme traditionnel dans les mystères religieux les plus solennels du lamaïsme. Si Jésus connut la signification occulte du titre qu'il décerna à Simon, alors il a dû être un initié; autrement il ne l'eût pas connu; et s'il était un initié des Essènes Pythagoriciens des Mages chaldéens, ou des Prêtres égyptiens, la doctrine qu'il enseigna était une parcelle de la « Doctrine Secrète » révélée par les hiérophantes païens à quelques adeptes choisis, admis dans les sanctuaires sacrés.

Nous en reparlerons plus loin. Pour le moment nous allons indiquer sommairement l'extraordinaire ressemblance, nous devrions plutôt dire, l'identité, des rites et des vêtements de cérémonie du clergé chrétien, avec ceux des babyloniens, des assyriens, des phéniciens, des égyptiens, et d'autres païens de la plus haute antiquité.

Si nous voulons avoir le modèle de la tiare papale, il faut le chercher dans les anciennes tablettes assyriennes. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage illustré du Dr Innan intitulé : *Ancient Pagan and Modern Christian symbolism.* A la page 64, il reconnaîtra sans peine la coiffure du successeur de saint Pierre dans celle portée par les dieux ou les anges de l'antique Assyrie « où elle figure couronnée par l'emblème de la Trinité *mâle* » (La Croix chrétienne). « Disons, en passant », ajoute le Dr Inman, « que, de même que les catholiques romains adoptèrent la mitre et la tiare « de la race damnée de Cham », de même aussi ils adoptèrent la crosse épiscopale des augures étruriens, et la forme artistique qu'ils prêtent à leurs anges, fut empruntée aux peintres et aux fabricants d'urnes de la Magna Grecia et de l'Italie Centrale ».

Si nous poussons plus loin nos recherches et que nous cherchons à connaître l'origine de l'auréole et de la tonsure des prêtres et des moines catholiques (1), nous trouverions

1. Les prêtres d'Isis étaient tonsurés.

des preuves irréfutables que ce sont des emblèmes solaires. Knight, dans son *Old England Pictorially Illustrated*, reproduit un dessin de saint Augustin, représentant un ancien évêque chrétien, dans un accoutrement probablement identique à celui porté par le grand « saint » en personne. Le *pallium* ou ancienne étole épiscopale est le signe féminin lorsqu'il est porté par le prêtre officiant. Sur la gravure de saint Augustin, il est couvert de croix bouddhiques et l'ensemble de son apparence est une copie du T égyptien (le Tau) prenant un peu la forme d'un Y. « La pointe inférieure », dit Inman, « est la marque de la triade masculine ; l'index de la main droite (du sujet) est étendu, comme le faisaient les prêtres assyriens, lorsqu'ils rendaient hommage *au bois*... Lorsqu'un homme endosse le pallium au cours du culte, il devient le représentant de la Trinité dans l'unité, le *arba*, ou le quaternaire mystique » (1).

« Immaculée est Notre Dame Isis », est la légende qui entoure une gravure de Sérapis et d'Isis, décrite par King, dans *The Gnostics and their Remains*, « 'HKYPIA ICIC AΓNH »... Ce sont les termes identiques qui furent, par la suite, appliqués au personnage (la Vierge Marie) qui lui succéda et prit ses titres, ses symboles, ses rites et ses cérémonies... Ainsi, ses adhérents reportèrent sur les nouveaux prêtres les anciens signes de leur profession, le célibat, la tonsure et le surplis, en omettant, malheureusement, les fréquentes ablutions prescrites par l'ancien culte. « Les « Vierges Noires » si vénérées dans quelques cathédrales françaises, ont été reconnues, après examen critique, n'être que des statues d'Isis sculptées dans du basalte (2) ! »

Des clochettes tintinnabulantes étaient suspendues devant le sanctuaire de Jupiter Ammon, et c'est au son de ces cloches que les prêtres recevaient leurs augures ; « une clochette d'or et une grenade... autour du bord de la robe », tel était le résultat chez les Juifs du temps de Moïse. Chez les Bouddhistes, on invoque toujours, pendant les services religieux, les dieux du Deva Loka, en les invitant à descendre sur l'autel et de sonner les cloches suspendues dans

1. Voyez *Ancient Faiths*, vol. II, p. 915-918.
2. *The Gnostics and their Remains*, p. 71.

les pagodes. La cloche de la table sacrée de Shiva à Kuhama est décrite dans Kailasa, et tout vihara ou lamaserie bouddhiste a ses cloches.

Nous constatons, par conséquent, que les cloches dont se servent les Chrétiens leur viennent en droite ligne des bouddhistes thibétains et chinois. Les rosaires ont la même origine et ont été en usage chez les moines bouddhistes il y a plus de 2.300 ans. Les *lingham* dans les temples hindous sont décorés, à certains dates, de grosses baies provenant de l'arbre consacré au Mahadeva, enfilées en forme de rosaire. Le titre de « nonne » est un terme égyptien, et avait chez eux exactement la même signification ; les Chrétiens ne se sont même pas donné la peine de traduire le mot *Nonna*. L'auréole des saints était déjà employée par les artistes antédiluviens de Babylone, lorsqu'ils voulaient déifier ou honorer la tête d'un mortel. Dans la célèbre gravure du *Hindoo Panthéon* de Moore, intitulée « Krishna allaité par sa mère Dévaki, d'après une peinture admirablement exécutée, la Vierge hindoue est représentée assise sur un divan et allaitant Krishna. Les cheveux ramenés en arrière, le long voile et l'auréole dorée autour de la tête de la Vierge, ainsi qu'autour de celle du Sauveur hindou, sont frappants de ressemblance. Aucun Catholique, si versé soit-il dans le mystérieux symbolisme de l'iconologie, n'hésiterait un seul instant à adorer, devant cette image, la Vierge Marie, la mère de son Dieu » (1). On voit encore aujourd'hui, à Indur Subba, à l'entrée sud des grottes d'Ellora, la représentation de l'épouse d'Indra, Indrance, assise avec son enfant-dieu, montrant le ciel avec le doigt, dans le même geste que la *Madona* et le *Bambino* italiens. Dans *Pagan and Christian Symbolism*, l'auteur nous donne une reproduction copiée sur une gravure du Moyen Age, telle qu'on les voit par douzaines dans les anciens psautiers, où la Vierge Marie, avec son fils, est représentée comme la Reine du Ciel, debout sur le croissant de lune, emblème de la virginité. « Étant placée devant le soleil, elle en éclipse en partie la lumière. Rien n'est mieux calculé pour

1. Voyez l'illustration dans l'*Ancient Pagan and Modern Christian Symbolism* de Inman, p. 27.

identifier la Mère Chrétienne et son enfant avec Isis et Horus, Ishtar, Vénus, Junon, et une légion d'autres déesses païennes, qui portaient également les titres de Reine du Ciel, Reine de l'Univers, Mère de Dieu, Epouse de Dieu, Vierge Céleste, Pacificatrice Céleste, etc. (1). »

De telles gravures ne sont pas purement astronomiques. Elles représentent le dieu mâle et la déesse femelle, comme le soleil et la lune en conjonction, « l'union de la triade et de l'unité ». Les cornes de vache sur la tête d'Isis ont la même signification.

Par conséquent, on constate l'estampille du Paganisme exotérique au-dessus, au-dessous, à l'extérieur et à l'intérieur de l'Église chrétienne, aussi bien dans les vêtements de ses prêtres que dans ses rites religieux. Il n'est pas de sujet, dans l'ordre étendu des connaissances humaines, où le monde ait été si aveugle ou dupé par de continuels faux exposés que celui de l'antiquité. Son passé vénérable, et ses croyances religieuses ont été faussement représentés et foulés aux pieds par leurs successeurs. Ses hiérophantes et ses prophètes, les *Mystæ* et les *Epoptæ* (2) de ses sanctuaires, jadis sacrés, ont été transformés en démoniaques et adorateurs du diable. Vêtu des dépouilles de ses victimes, le prêtre chrétien d'aujourd'hui fulmine l'anathème contre elles, en faisant usage de rites et de cérémonies qui lui ont été enseignés par les théurgistes eux-mêmes. La Bible Mosaïque sert d'arme contre ceux qui l'ont écrite. Le philosophe païen est maudit sous le toit qui fut témoin de son initiation ; et le « singe de Dieu » (c'est-à-dire le diable de Tertullien) « le créateur et le fondateur de la théurgie magique, la science de l'illusion et du mensonge, dont le père et l'auteur est le démon », est exorcisé avec de l'eau bénite par la main qui brandit le même *lituus* (2), avec lequel l'ancien augure, après une prière solennelle, déterminait les régions du ciel et évoquait, au nom du Très Haut, le Dieu mineur (qu'on nomme aujourd'hui le Diable) qui devait dévoiler l'avenir à ses yeux, et lui permettre de prophétiser ! De la part des Chrétiens et du clergé, ce n'est que

. *Ibid.*, p. 76.
2. La crosse pastorale de l'augure, et aujourd'hui celle de l'évêque.

honteuse ignorance, parti-pris, et un orgueil méprisable (si hardiment pris à partie par un des leurs, le Révérend Ministre T. Gross) (1), qui s'élève contre toute recherche, en la taxant « d'œuvre criminelle et inutile, lorsqu'il est à craindre qu'elle ait pour résultat le renversement de croyances pré-établies ». De la part de la science, c'est la même crainte de se voir dans le cas de modifier quelques-unes de ses théories basées sur des données fausses. « Seul, le misérable parti pris », dit Gross, « est capable de dénaturer à ce point la théologie païenne, et d'avoir faussé, que dis-je, caricaturé les formes de son culte religieux. Il est temps que la postérité élève la voix pour revendiquer la vérité violée, et que le siècle actuel fasse preuve d'un peu de ce bon sens dont il s'enorgueillit avec autant de satisfaction intérieure que si le privilège de la raison était le droit d'aînesse des temps modernes seulement ».

Tout ceci nous met sur la voie de la véritable cause de la haine que les Chrétiens primitifs et ceux du Moyen Age avaient pour leurs frères païens et dangereux rivaux. On ne hait que ce que l'on craint. Une fois que les thaumaturges chrétiens eurent rompu tout contact avec les Mystères des temples, et avec « ces écoles si renommées pour la magie », décrites par saint Hilaire (2), ils ne pouvaient guère s'attendre à rivaliser avec les faiseurs de miracles païens. Aucun apôtre n'est arrivé à la hauteur d'Apollonius de Tyane, sauf, peut-être, en ce qui concerne le pouvoir mesmérique de guérir, et le scandale déchaîné parmi les apôtres par le faiseur de miracles, Simon le Magicien, est trop connu pour être répété ici. « Comment se fait-il », dit saint Justin martyr, évidemment intimidé, « comment se fait-il que les talismans d'Apollonius (les τελεσματα) ont un pouvoir sur certains objets de la création, car *comme nous le constatons*, ils calment la fureur des vagues et la violence du vent, ainsi que les attaques des bêtes sauvages ; et tandis que les miracles de Notre Seigneur ne nous ont été conservés que par la tradition, ceux d'Apollonius *sont des plus* nombreux et se manifestent vraiment par des faits capables de déso-

1. *The Heathen Religion.*
2. *Pères du Désert d'Orient*, vol. II, p. 283.

rienter tous les spectateurs » (1) ? Ce martyr embarrassé résout le problème en attribuant, avec raison, l'efficacité et le pouvoir des charmes employés par Apollonius, à sa connaissance profonde des sympathies et des antipathies (ou répugnances) de la nature.

Incapables de nier la supériorité évidente du pouvoir de leurs ennemis, les Pères eurent recours à la méthode ancienne, mais toujours couronnée de succès, — la calomnie. Ils honorèrent les Théurgistes avec la même calomnie insinuante que celle pratiquée par les Pharisiens contre Jésus. « Tu es un Démon », lui dirent les Anciens de la Synagogue juive. « Tu es possédé du Diable », répétèrent les Pères astucieux, avec la même dose de vérité en s'adressant au thaumaturgiste païen ; et c'est ainsi que l'accusation criée par-dessus les toits, érigée par la suite en un article de foi, eut don de conquête.

Mais les héritiers modernes de ces faussaires ecclésiastiques, qui attribuent la magie, le spiritisme et même le magnétisme, à l'œuvre du Démon, oublient les classiques, ou peut-être ne les ont jamais ouverts. Aucun de nos fanatiques n'a jamais regardé avec plus de dédain les *abus* de la magie, que ne l'ont fait jadis les véritables initiés. Aucune loi moderne ou moyengeâuse n'a été plus sévère que celle des anciens hiérophantes. Certes, ces derniers faisaient preuve de plus de discernement, de charité et de justice que le clergé chrétien ; car, s'ils bannissaient le sorcier « inconscient », la personne possédée d'un démon, hors des limites sacrées du sanctuaire, au lieu de le brûler sans merci, les prêtres prenaient soin du malheureux « possédé ». Comme il y avait des hôpitaux expressément bâtis à cet effet aux environs des temples, si l'ancien « médium » était possédé, on en prenait soin et on le guérissait. Mais pour celui qui, au moyen de sorcellerie consciente, avait acquis des pouvoirs qui mettaient ses semblables en danger, les prêtres de jadis étaient aussi sévères que la justice elle-même. « Toute personne accidentellement coupable d'homicide, ou d'un crime quelconque, ou convaincue de *sorcellerie*, était exclue des

1. Justin martyr. *Quæst.*, XXIV.

Mystères Eleusiniens (1). » Et il en était de même pour tous les autres Mystères. Cette loi, mentionnée par tous les écrivains sur les anciennes initiations, parle en elle-même. La prétention de saint Augustin, que toutes les explications fournies par les Néo-Platoniciens étaient inventées par eux de toutes pièces est parfaitement absurde ; car presque toutes les cérémonies, dans leur ordre véritable et successif, sont mentionnées par Platon d'une façon plus ou moins voilée. Les Mystères sont vieux comme le monde, et celui qui est au courant des mythologies ésotériques des différentes nations peut en suivre la trace en arrière jusqu'à l'époque anté-védique de l'Inde. La vertu la plus stricte et la plus grande pureté sont exigées, aux Indes, du *Vatou*, ou Candidat, avant de pouvoir prétendre à l'initiation, que ce soit pour devenir un simple Fakir, un *Purohita* (prêtre public) ou un Sannyâsi, un saint du second degré d'initiation, la plus sainte et la plus vénérée entre toutes. Après sa victoire dans les terribles épreuves qui précèdent son admission au temple intérieur des cryptes souterraines de sa pagode, le Sannyasi passe le reste de sa vie dans le temple, en pratiquant les quatre-vingt-quatre règles et les dix vertus assignées aux Yoguis.

« Quiconque n'a pratiqué, pendant toute sa vie, les dix vertus que le divin Manou exige comme un devoir, ne peut être initié aux Mystères du Concile », dit le livre hindou de l'initiation.

Ces vertus sont : « la Résignation ; l'acte de rendre le bien pour le mal; la tempérance ; la probité ; la pureté ; la chasteté; la répression des sens physiques; la connaissance des Saintes Ecritures ; celle de l'âme (esprit) *Supérieure ;* l'adoration de la vertu ; et l'abstinence de la colère. » Ces vertus seules doivent diriger la vie d'un véritable Yogui. « Aucun adepte indigne ne devrait souiller par sa présence les rangs des saints initiés pendant vingt-quatre heures. » L'adepte est tenu pour coupable s'il viole, une seule fois, un de ces vœux. Certes, la pratique de telles vertus est incompatible avec la notion d'un culte du Démon ou d'une vie de débauches !

1. Voyez *Eleusinian and Bacchic Mysteries*, par Taylor; Porphyre et autres.

Nous allons, maintenant, essayer de donner un aperçu clair et précis d'un des buts principaux de cet ouvrage. Ce dont nous voulons établir la preuve, c'est qu'à la base de chaque ancienne religion populaire, se trouve la même ancienne doctrine-sagesse, unique et toujours la même, professée et pratiquée par les initiés de tous pays, lesquels seuls sont au courant de son existence et de son importance. Il serait aujourd'hui humainement impossible d'en rechercher l'origine et de fixer l'époque exacte où elle fut élaborée. Toutefois, un seul coup d'œil nous fera voir qu'elle n'a pu atteindre la perfection surprenante où nous la rencontrons dans les restes des divers systèmes ésotériques, sinon après une succession de siècles sans nombre. La profondeur de sa philosophie, la noblesse de son code de morale, ses résultats pratiques si concluants et ses preuves si uniformes, ne sont pas le produit d'une seule génération, ou même d'une seule époque. Il faut que les faits aient été entassés sur les faits, que les déductions soient venues s'ajouter les unes aux autres, que la science ait engendré la science et des myriades d'intelligences humaines les plus éclairées aient approfondi les lois de la nature, pour que cette antique doctrine ait pris une forme concrète. La preuve de l'identité fondamentale des anciennes religions se reconnaît dans la persistance d'un système d'initiation ; dans celle des castes sacerdotales secrètes gardiennes des puissantes paroles mystiques, et dans les exhibitions publiques du contrôle sur les forces naturelles, preuve évidente d'un rapport avec les êtres surhumains. Toute approche aux Mystères de toutes nations était gardé avec un soin jaloux, et toutes les disciplines condamnaient impitoyablement à mort l'initié de n'importe quel degré qui divulguait les secrets qui lui avaient été confiés. Nous avons vu que tel était le cas dans les Mystères Eleusiniens et Bachiques, chez les Mages Chaldéens, et chez les Hiérophantes égyptiens ; la même loi prévaut depuis un temps immémorial chez les Hindous, de chez lesquels tous ces Mystères sont dérivés. Il n'y a pas de doute à ce sujet, car la *Agrushada Parikshai* dit explicitement : « Tout initié, à quelque degré qu'il appartienne, qui aura révélé la grande formule sacrée, sera mis à mort. »

Il s'en suit tout naturellement que ce châtiment extrême fut adopté par toutes les nombreuses sectes et confraternités qui naquirent de l'ancienne souche, à différentes époques. Nous le constatons chez les Essènes primitifs, les Gnostiques, les Néo-Platoniciens et les Philosophes du Moyen Age ; et de nos jours encore, les Francs-Maçons ont perpétué le souvenir des anciennes obligations dans les menaces de trancher la gorge, de démembrer et d'arracher les intestins, du candidat en cas de trahison. De même que le « mot de Maître » est communiqué à « voix basse », de même aussi cette précaution est exigée, dans le *Livre des Nombres* chaldéen et la *Mercaba* juive. Après avoir reçu l'initiation, le Néophyte était mené par un des *Anciens* dans un endroit retiré, et là on lui murmurait *à l'oreille* le grand secret (1). Le Franc-Maçon prête serment, sous les peines les plus sévères, de ne communiquer les secrets de quel degré que ce soit « à un frère d'un *degré inférieur* » ; et la *Agrushada Parikshai* dit : « L'initié du troisième degré qui révélerait, avant le temps voulu, les vérités supérieures aux initiés du second degré, sera mis à mort. » L'apprenti Maçon consent, en outre, à ce qu'on lui « arrache la langue », s'il divulgue quoi que ce soit à un profane ; et dans les ouvrages hindous de l'initiation, le même *Agrushada Parikshai*, nous lisons que tout initié du premier degré (le plus bas) qui trahirait les secrets de son initiation à des membres d'autres castes, pour lesquels la science doit être un livre fermé, aurait *la langue coupée* et subirait d'autres mutilations.

Nous mettrons en relief, par la suite, les preuves de l'identité des vœux, des formules, des rites et des doctrines entre les anciennes croyances. Nous démontrerons aussi que non seulement leur souvenir a été perpétué aux Indes, mais que l'Association Secrète est aussi vivante et aussi active que jamais. Après avoir lu ce que nous avons à dire, on reconnaîtra que le suprême pontife et hiérophante, le *Brahmâtma*, est encore accessible à *ceux qui savent*, bien qu'il soit probablement connu sous un autre nom et que les ramifications de son influence s'étendent par tout le monde.

1. Franck. *In Kabbale.*

Mais revenons maintenant à la période chrétienne primitive.

Feignant d'ignorer qu'il faut attacher une signification ésotérique aux symboles exotériques et que les Mystères eux-mêmes se divisaient en deux parties, les Petits à Agræ et les Grands à Eleusis, Clément d'Alexandrie ; poussé par une bigoterie rancunière à laquelle on pourrait s'attendre de la part d'un Néo-Platonicien renégat, mais qui étonne chez ce Père généralement loyal et lettré, condamnait les Mystères en les traitant d'indécents et de diaboliques. Quoi que fussent les rites pratiqués par les néophytes avant de passer à une initiation plus élevée ; si mal comprises qu'eussent été les épreuves de *Katharsis*, ou purification, au cours desquelles ils étaient soumis à toute espèce de tentations ; et jusqu'à quel point l'aspect immatériel ou physique ait prêté à la calomnie, seuls ceux qui sont aveugles de parti-pris sont capables de soutenir que, sous cette signification externe, il n'en existait pas une beaucoup plus profonde et plus spirituelle.

Il est de tous points absurde de juger les anciens à notre point de vue de la bienséance et de la vertu, et certes, ce n'est pas à l'Eglise, — que tous les symbologistes modernes accusent d'avoir adopté ces mêmes emblèmes sous leur forme la plus grossière, et qui est par conséquent impuissante pour réfuter ces accusations — de jeter la pierre à ceux qu'elle a copiés. Lorsque des hommes comme Pythagore, Platon et Jamblique, connus pour leur sévère moralité, prenaient part aux Mystères et en parlaient avec vénération, il sied mal à nos critiques modernes de les juger si légèrement en se basant seulement sur leur aspect extérieur. Jamblique donne la description des plus hardis, et son explication, venant d'un esprit sans parti pris, devrait paraître tout à fait plausible. « Les exhibitions de cette sorte », dit-il, « dans les Mystères, étaient calculées pour nous délivrer des passions licencieuses, en assouvissant la vue et, en même temps, faisant disparaître toute mauvaise pensée, par suite de la *terrible sainteté* qui accompagnait tous ces rites » (1). « Les hommes les plus sages et les meilleurs du monde païen »,

1. *Mystères des Egyptiens, des Chaldéens et des Assyriens.*

ajoute M. Warburton, « sont tous d'accord sur ce point, que les Mystères furent institués purs, et qu'ils n'enseignaient que les fins les plus nobles et par des moyens les plus louables » (1).

Bien que des sujets des deux sexes et de toutes classes pussent prendre part dans ces rites célèbres, et que même une certaine participation fût obligatoire, peu nombreux étaient ceux qui atteignaient l'initiation finale et la plus élevée. La hiérarchie des Mystères nous a été donnée par Proclus dans le quatrième livre de sa *Théologie de Platon*. « Le rite perfectif τελετη, précède l'ordre de l'initiation — Muesis — et l'initiation *Epopteïa*, ou Apocalypse finale (la Révélation). » Théon de Smyrne, dans son *Mathematica*, divise aussi en cinq parties les rites des Mystères : la première consiste en une purification préalable, car *les Mystères ne sont pas transmis à tous ceux* qui veulent bien les recevoir ;...certaines personnes en sont empêchées par la voix du crieur (κηρυξ)... puisqu'il est nécessaire que ceux qui ne sont pas exclus des Mystères doivent, auparavant, être épurés par certaines purifications auxquelles succèdent la réception des rites sacrés. La troisième partie est appelée *Epopteïa* ou Réception. Et la quatrième, qui est la fin et le but de la Révélation, consiste à bander la tête et ceindre la couronne (2)... soit que, par la suite, il (la personne initiée) devienne... un hiérophante ou qu'il remplisse un autre rôle dans la profession sacerdotale. Mais la cinquième, qui est le résultat de toutes celles-ci, *est l'amitié et la communion intime avec Dieu.* » Celui-ci était le dernier et le plus solennel des Mystères.

Certains auteurs se sont souvent demandé quelle était la signification de la phrase « amitié et communion intime avec Dieu ». Les auteurs chrétiens ont nié la prétention des Païens à une pareille « communion », alléguant que, seuls, les saints

1. *Divine Legation of Moses; the Eleusinian Mysteries*, cités par Thos. Taylor.

2. Il ne faut pas prendre cette expression au sens littéral ; car, ainsi que dans l'initiation de quelques Fraternités, elle a une signification secrète mentionnée par Pythagore, lorsqu'il dépeint ses sensations après l'initiation, en nous disant qu'il avait été couronné par les Dieux en présence desquels il avait bu « les sources de la vie » en hindou â-bi-havât, la fontaine de la vie.

chrétiens sont capables d'en jouir ; les sceptiques matérialistes ont raillé la prétention des uns et des autres. Après de longs siècles de matérialisme religieux et de stagnation spirituelle, il est fort difficile, sinon impossible, d'établir les prétentions de chacun. Les anciens Grecs, qui accouraient autrefois en foule à l'Agora d'Athènes avec son autel au « Dieu Inconnu », ne sont plus, et leurs descendants sont convaincus qu'ils ont trouvé le « Dieu Inconnu » dans le Jehovah des Juifs. Les extases divines des Chrétiens Primitifs ont fait place à des visions d'un caractère plus moderne en rapport avec le progrès et la civilisation. Le « Fils de l'Homme » apparaissant dans les extases ravies des premiers Chrétiens, venant du septième ciel, dans une nuée de gloire, entouré d'anges et de séraphins ailés, a cédé la place à un Jésus plus prosaïque et en même temps plus commercial. On nous fait voir celui-ci faisant une visite matinale à Marie et à Marthe à Béthanie ; il prend place sur l'ottomane avec la sœur cadette qui était éprise d'éthique, tandis que Marthe passe son temps à la cuisine à confectionner le repas. Et voici que l'imagination fiévreuse d'un prédicateur et saltimbanque blasphémateur de Brooklyn, le Révérend Dr Talmage, nous la représente accourant, « la sueur au front, un broc dans une main et les pincettes dans l'autre... en présence du Christ » et le tançant vertement de ne pas faire attention que sa sœur la laisse « faire seule tout l'ouvrage » (1).

Depuis l'origine de la conception solennelle et majestueuse de la Divinité non révélée des anciens adeptes, aux descrip-

1. Ce long et original sermon fut prononcé dans une église de Brooklyn N. Y., le 15 avril 1877. Le jour suivant, le révérend orateur fut invectivé dans le « Sun » sous le qualificatif de charlatan baragouineur ; mais cette épithète bien méritée n'empêchera pas d'autres révérends bouffons de faire de même et peut-être pis. Voilà ce qu'est la religion du Christ ! Il vaudrait mille fois mieux ne pas croire en Lui que de caricaturer son Dieu de cette manière. Nous applaudissons de tout cœur au « Sun » pour sa façon de penser, telle que nous la voyons dans ce qui suit : « Et lorsque Talmage fait dire par le Christ à Marthe dans sa fureur : Ne t'agite pas, mais assieds-toi sur ce sofa, il met le comble à une scène au sujet de laquelle les auteurs inspirés n'eurent rien à dire. La bouffonnerie de Talmage va un peu trop loin. S'il était l'hérétique le plus infâme du pays, au lieu d'être, comme il l'est, pétri d'orthodoxie, il ne ferait pas autant de mal à la religion, que celui qu'il lui cause par ses blasphèmes familiers. »

tions caricaturales de Celui qui mourut sur la croix pour son dévouement philanthropique envers l'humanité, de longs siècles se sont écoulés, et leur lourd fardeau paraît avoir presque complètement effacé toute notion d'une religion spirituelle dans les cœurs de ceux qui se disent ses partisans. Devons-nous nous étonner que la sentence de Proclus ne soit plus comprise par les Chrétiens, et qu'elle soit rejetée comme un « caprice » par les matérialistes, qui en niant sont moins coupables de blasphème et d'athéisme que beaucoup de révérends et de paroissiens des églises. Mais si les Epoptes de la Grèce n'existent plus, nous avons, aujourd'hui, un peuple autrement plus ancien que les plus anciens Hellènes, qui pratique les soi-disant dons « surhumains » au même degré que leurs ancêtres d'avant le siège de Troie. C'est sur ce peuple que nous appelons l'attention des psychologues et des philosophes.

Nul n'est besoin d'approfondir la littérature des Orientalistes pour se convaincre que, dans la plupart des cas, ils ne soupçonnent même pas que, dans la philosophie secrète de l'Inde, il est des profondeurs qu'ils n'ont pas sondées, et qu'ils *ne peuvent* sonder, car ils passent à côté sans s'en apercevoir. On traite la métaphysique hindoue sur un ton de supériorité consciente, avec un suprême mépris, comme si la pensée européenne était seule assez éclairée pour polir le diamant brut des anciens auteurs sanscrits, en séparant le bon du mauvais dans l'intérêt de leurs descendants. Nous les voyons se disputer sur la forme extérieure des expressions, sans comprendre les grandes vérités vitales que celles-ci cachent à l'œil profane.

« En règle générale », nous dit Jacolliot, « les Brahmanes s'élèvent rarement au-dessus de la classe des *Grihesta* (prêtres des castes vulgaires) et des *purohita* (exorciseurs, devins, prophètes et évocateurs d'Esprits). Et cependant nous verrons... une fois que nous aurons touché la question et étudié les manifestations et les phénomènes, que ces initiés du *premier* degré (le plus bas) s'attribuent et possèdent, en apparence, des facultés développées à un point qui n'a jamais été égalé en Europe. Quant aux initiés de la seconde et surtout de la troisième catégorie, ils prétendent pouvoir

ignorer le temps, l'espace, et commander à la vie et à la mort » (1).

M. Jacolliot *n'a pas rencontré* d'initiés de cette catégorie ; car, comme il le dit lui-même, ils ne se font voir que dans les occasions les plus solennelles et lorsque la foi de la multitude a besoin d'être fortifiée par un phénomène d'un ordre supérieur. « On ne les voit jamais, soit aux environs, soit à l'intérieur des temples, sauf à la grande fête quinquennale du feu. A cette occasion, ils apparaissent, vers le milieu de la nuit, sur une plateforme élevée au centre du lac sacré, comme autant de fantômes, et ils illuminent tout l'espace au moyen de leurs conjurations. Une colonne de feu s'élève autour d'eux, allant de la terre au ciel. L'air vibre de sons étranges et cinq ou six mille Hindous, venus de toutes les régions de l'Inde pour contempler ces demi-dieux, se prosternent la face dans la poussière en invoquant les mânes de leurs ancêtres » (2).

N'importe quel lecteur impartial du *Spiritisme dans le monde* restera convaincu que ce « rationaliste implacable », ainsi que Jacolliot se plaît à s'intituler, n'a pas avancé quoi que ce soit qui ne fût corroboré par ce qu'il a vu. Ses affirmations viennent étayer celles d'autres sceptiques et sont corroborées par elles. En règle générale, les missionnaires, après avoir vécu la moitié de leur vie dans le pays du « culte du diable », comme ils appellent l'Inde, nient effrontément ce qu'ils ne peuvent empêcher de reconnaître comme exact, ou alors attribuent ridiculement les phénomènes à la puissance du diable, qui rivalise avec les « miracles » des temps apostoliques. Nous voyons alors ce que cet auteur français, malgré son rationalisme incorrigible, est forcé d'admettre à la suite de sa description des merveilles les plus surprenantes. Après avoir observé les Fakirs de toutes manières, il se voit contraint à rendre justice à leur parfaite honnêteté dans la production de leurs miraculeux phénomènes. « Nous n'avons jamais réussi », dit-il, « à en prendre un seul en flagrant délit de fraude ». Nous rapportons ce qui suit pour tous ceux qui, n'ayant pas été aux In-

1. *Le Spiritisme dans le monde*, p. 68.
2 *Ibid.*, p. 78-79.

des, s'imaginent encore être assez habiles pour démasquer la fraude des *prétendus* magiciens. Cet observateur habile et réfléchi, ce matérialiste redoutable, après un long séjour aux Indes, dit : « Nous avouons sans hésiter que nous n'avons rencontré, ni aux Indes ni à Ceylan, un seul européen, même parmi les anciens résidents, qui ait jamais été capable d'indiquer les moyens qu'emploient ces dévots dans la production de leurs phénomènes ! »

Et comment le pourraient-ils ? Ce zélé Orientaliste ne confesse-t-il pas que lui-même, qui avait tout ce qu'il fallait pour apprendre de première main leurs rites et leurs doctrines, a échoué dans ses efforts pour faire que les Brahmanes lui dévoilassent leurs secrets? « Tout ce que nos recherches les plus assidues ont pu tirer des Purohitas au sujet des actes de leurs Supérieurs (les initiés invisibles des temples) se réduit à fort peu de chose ». Puis, parlant d'un de leurs livres, il avoue que, tout en promettant de révéler tout ce qu'on voudrait savoir, « il se borne à donner des formules mystérieuses, combinées avec des lettres occultes et magiques, dont il nous a été impossible de pénétrer le secret », etc.

Bien que les Fakirs ne puissent pas aller au delà du premier degré de l'initiation, ils sont, néanmoins, les seuls agents entre le monde visible et les « frères silencieux », ou ces initiés qui ne franchissent jamais le seuil de leurs demeures sacrées. Les Fukara-Yoguis appartiennent aux temples, et qui sait si ces cénobites des sanctuaires n'ont pas plus à faire avec les phénomènes psychologiques des Fakirs, et que Jacolliot a si magistralement décrits, que les *Pitris* eux-mêmes ? Qui nous dira si le spectre fluidique du vieux Brahmane vu par Jacolliot était le Scin-lecca, le *double* spirituel d'un de ces mystérieux Sannyâsis ?

Malgré que le récit ait été traduit et commenté par le Professeur Perty, de Genève, nous nous hasardons néanmoins à le reproduire tel que Jacolliot l'a donné : « Un instant après la disparition des mains, le Fakir, continuant ses évocations (mantras) plus sérieusement que jamais, un nuage comme le premier, mais plus opalescent et plus opaque, se mit à voltiger près du petit brasero, qu'à la requête de l'Hindou, nous avions constamment entretenu avec des

charbons ardents. Petit à petit, il prit une forme humaine et je pus distinguer le spectre — car je ne puis lui donner un autre nom — d'un vieux sacrificateur Brahmane, agenouillé près du brasero.

« Il portait sur la tête les insignes consacrés à Vishnou, et une triple corde entourait son corps, signe des initiés de la caste sacerdotale. Il joignit les mains au-dessus de sa tête, comme pendant le sacrifice, et ses lèvres remuaient comme s'il récitait des prières. A un moment donné, il prit une pincée de poudre parfumée et la jeta sur les charbons ; ce devait être une forte composition, car une fumée intense se répandit instantanément et remplit les deux chambres.

« Lorsqu'elle se dissipa, j'aperçus le spectre qui, à deux pas de moi, étendait vers moi sa main décharnée ; je la pris dans les miennes en saluant, et à mon grand étonnement, bien qu'osseuse et dure, je la trouvai chaude et vivante.

« Es-tu vraiment », lui dis-je à ce moment, d'une voix forte, « un ancien habitant de la terre ? »

« Je n'avais pas plus tôt posé la question, que le mot AM (oui) apparut en lettres de feu sur la poitrine du vieux Brahmane, puis disparut, comme si ce mot eût été écrit dans l'obscurité avec un bâton de phosphore.

« Veux-tu me laisser un gage de ta visite? continuai-je.

« L'esprit déchira la triple corde, composée de trois brins de coton, qui ceignait ses hanches, me la donna, et disparut à mes pieds (1). »

« Oh Brahma! quel est ce mystère qui se reproduit chaque nuit?... Lorsque je suis étendu sur les nattes, les yeux fermés, le corps se perd de vue et l'âme s'échappe pour entrer en conversation avec les Pitris... Garde-la, O Brahma, quand, abandonnant le corps qui repose, elle s'en va voltiger au-dessus des eaux, errante dans l'immensité du firmament, et pénétrant dans les recoins sombres et mystérieux des vallées et des immenses forêts de l'Hymavat! » (*Agroushada Parikshai.*)

Lorsqu'ils font partie d'un temple, les Fakirs n'agissent jamais que d'après des ordres. Aucun d'eux, à moins qu'il n'ait atteint un degré extraordinaire de sainteté, n'est li-

1. Louis Jacolliot : *Phénomènes et manifestations.*

béré de l'influence et de la direction de son Gourou, son maître, qui le premier l'initia et l'instruisit dans les mystères des sciences *occultes*. De même que le *sujet* d'un magnétiseur européen, le Fakir, en général, ne peut se soustraire entièrement à l'influence psychologique exercée sur lui par son Gourou. Après avoir passé deux ou trois heures en prière et en méditation, dans le silence et la solitude du temple intérieur, le Fakir en sort mesmériquement fortifié et préparé ; il produit des miracles bien plus variés et plus puissants qu'avant son entrée dans le temple. Le « Maître » *lui a imposé les mains*, et le Fakir se sent fort.

On constate, sur l'autorité du nombre de livres sacrés Brahmaniques et Bouddhistes, qu'il a toujours existé une grande différence entre les adeptes d'ordre élevé et les sujets purement psychiques, comme beaucoup de ces Fakirs, qui sont des médiums, à un certain point de vue. Sans doute, le Fakir parle toujours des Pitris, ce qui est fort naturel, car ce sont ses divinités protectrices ; mais les Pitris *sont-ils des êtres désincarnés de notre race humaine?* Voilà la question, et nous la discuterons tout à l'heure.

Nous avons dit qu'à un certain point de vue le Fakir peut être considéré comme un médium ; car il en est un, — ce qui n'est pas généralement connu, — sous l'influence mesmérique directe d'un adepte vivant, son Sannyâsi ou Gourou. Lorsque celui-ci meurt, la puissance du Fakir, s'il n'a pas reçu le dernier transfert de forces spirituelles, décline et, dans beaucoup de cas, disparaît. S'il en était autrement, pourquoi les Fakirs auraient-ils été exclus du droit de passer du second au troisième degré? Les vies de beaucoup d'entre eux font preuve d'une grande sainteté et d'une abnégation inconnue et incompréhensible pour des Européens, qui frémissent à la seule pensée de pareilles tortures volontairement imposées. Mais, bien que garanti de tomber au pouvoir d'Esprits terrestres et vulgaires, quelque grand que soit l'abîme entre une influence avilissante et leurs âmes puissantes ; bien qu'il soit protégé par la baguette magique en bambou à sept nœuds qu'il reçoit de son maître, le Fakir vit, néanmoins, dans le monde extérieur du péché et de la matière, et il est possible que son âme soit teintée, qui sait, par les émanations magnétiques des objets

et des personnes profanes, donnant ainsi accès aux Esprits et aux *Dieux* étrangers. Admettre quelqu'un dans cet état, qui ne serait pas sûr de conserver la maîtrise de lui-même dans toute circonstance, à la connaissance des terribles mystères et des secrets inestimables de l'initiation, serait impossible. Non seulement ce serait mettre en danger la sécurité de ce qui doit, à tout hasard, être garanti contre la profanation, mais ce serait consentir à admettre derrière le voile un être dont l'irresponsabilité médiumnique risquerait à chaque instant de lui faire perdre la vie à la suite d'une indiscrétion involontaire. La même loi en vigueur dans les Mystères Eleusiniens avant notre ère est encore observée aujourd'hui dans l'Inde.

Non seulement l'adepte doit être maître de lui-même, mais il doit pouvoir contrôler les êtres spirituels inférieurs, Esprits de la nature, âmes enchaînées à la terre, enfin tous ceux qui pourraient affecter le Fakir.

Si l'on objecte que les adeptes Brahmanes et les Fakirs admettent qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes, et n'agissent qu'aidés par les Esprits désincarnés, c'est vouloir dire que les Hindous ignorent les lois de leurs livres sacrés, et même la signification du mot *Pitris*.

Les *Lois du Manou*, l'*Atharva-Véda*, et autres livres, sont la preuve de ce que nous avançons. « Tout ce qui existe », dit l'*Atharva-Véda*,« est au pouvoir des Dieux. Les Dieux sont soumis aux conjurations magiques. Les conjurations magiques sont sous le contrôle des Brahmanes. Par conséquent, les Dieux sont au pouvoir des Brahmanes ». C'est logique, bien que paradoxal, et cependant c'est un fait. Et ce fait explique à ceux qui, jusqu'ici, n'ont pas trouvé le mot de l'énigme (parmi lesquels il faut compter Jacolliot, ainsi que nous le constatons dans ses ouvrages) en vertu duquel le Fakir doit être maintenu dans le premier ou le plus bas degré de l'initiation, dont les adeptes les plus élevés du hiérophante sont les *Sannyâsis*,ou membres de l'ancien Concile suprême des soixante-dix.

De plus, dans le Livre I de la *Genèse* hindoue, ou *Livre de la Création du Manou*, les *Pitris* sont appelés les ancêtres *lunaires* de la race humaine. Ils appartiennent à une race d'êtres différente de la nôtre, et ne répondent pas,

proprement parlant, au terme « d'esprits humains » dans le sens que les Spirites lui attribuent. Voici ce qu'on dit d'eux :

« Ils (les dieux) créèrent alors les Jackshas, les Rakshasas, les Pisatshas (1), les Gandarbas (2) et les Apsaras, et les Asuras, les Nagas, les Sarpas, et les Suparnas (3) et les Pitris, *ancêtres lunaires de la race humaine.* » (Voyez, *Institutions du Manou*, Livre I, sloka 37, où l'on nomme les Pitris « les progéniteurs de l'humanité ».)

Les Pitris sont une race d'esprits distincts qui appartiennent à la hiérarchie mythologique, ou plutôt à la nomenclature cabalistique, et doivent se confondre avec les bons Génies, les daïmons des Grecs, ou les dieux inférieurs du monde invisible ; et lorsqu'un Fakir attribue ses phénomènes à l'influence des Pitris, il n'avance que ce que les anciens philosophes et les théurgistes prétendaient, en affirmant que tout « miracle » était obtenu par l'intervention des dieux, ou des bons et des mauvais daïmons, qui contrôlent les pouvoirs de la nature, les *élémentals* subordonnés au pouvoir de celui « qui sait ». Un Fakir appellerait une apparition ou un fantôme humain *palit*, ou *chutna*, et celui d'un esprit féminin humain *pichhalpai*, mais il ne les appellerait pas des *Pitris*. Il est vrai que *pitara* (au pluriel) veut dire pères, ancêtres ; et pitra-i est un parent ; mais ces termes sont employés dans un sens bien différent de celui des Pitris évoqués dans les mantras.

Affirmer, devant un dévot Brahmane ou un Fakir, qu'une personne quelconque peut converser avec les esprits des morts serait l'offenser et lui semblerait un blasphème. Le dernier verset de la *Bhagavad Gita* ne dit-il pas que cette félicité suprême est réservée seulement aux saints Sannyâsis, aux Gourous et aux Yoguis ?

« Longtemps avant de s'être débarrassées de leurs enveloppes mortelles, les âmes de ceux qui n'ont pratiqué que le bien, comme celles des Sannyâsis et des Vanaprasthas,

1. Pisatshas, démons de la race des gnomes, des géants et des vampires.
2. Gandarvas, bons démons, séraphins célestes, chanteurs.
3. Les Asuras et les Nagas sont les esprits titanesques et les esprits à tête de serpent ou de dragon.

acquièrent la faculté de converser avec les âmes qui les ont précédées dans la swarga ».

Dans ce cas, les Pitris, au lieu des Génies, sont les esprits, ou plutôt les âmes des êtres désincarnés ; mais ils ne communiquent librement qu'avec ceux dont l'atmosphère est aussi pure que la leur, et à la pieuse *Kalassa* (invocation) desquels ils peuvent répondre sans risquer de mettre en danger leur pureté célestiale. Lorsque l'âme de l'évocateur a atteint le *Sayadyam*, ou identité parfaite d'essence avec l'Ame Universelle, la matière étant complètement subjuguée, l'Adepte peut alors entrer librement en communion journalière et de tous les instants avec ceux qui, bien que chargés encore de leur corps terrestre, progressent par des séries de transformations infinies, y compris l'approche graduelle vers le Paramâtma, ou la sublime Ame Universelle.

Si nous tenons compte que les Pères chrétiens ont toujours réclamé pour eux et pour leurs saints le nom d' « amis de Dieu », et sachant qu'ils ont emprunté cette expression, ainsi que beaucoup d'autres, à la terminologie des temples païens, il n'est que naturel qu'ils voient d'un mauvais œil faire allusion à ces rites. Etant, en règle générale, fort ignorants, et leurs biographes ayant été aussi ignorants qu'eux, nous ne devons pas nous attendre à trouver dans leurs visions béatifiques la beauté descriptive que nous constatons chez les classiques païens. Si nous devons discréditer les visions et les phénomènes objectifs attribués aux Pères du désert et aux Hiérophantes des sanctuaires, ou les accepter comme des faits accomplis, la beauté des descriptions de Proclus et d'Apulée, en narrant la minime partie de l'initiation finale qu'ils se crurent permis de révéler, jette complètement dans l'ombre les récits plagiaires des ascètes chrétiens, toutes fidèles que soient ces *copies*. L'histoire de la tentation de saint Antoine, dans le désert, par un démon féminin, n'est que la parodie des épreuves préliminaires du néophyte pendant les *Mikra*, ou Mystères mineurs, d'Agrae, rites au souvenir desquels saint Clément se déchaîne si amèrement, et qui représentent Déméter dépouillée, à la recherche de son enfant et de sa bonne hôtesse Baubo (1).

1. Voyez Arnobe, *op. cit.*, p. 249-250.

Sans revenir sur la démonstration que dans les églises chrétiennes, et surtout dans les catholiques romaines de l'Irlande (1), les mêmes coutumes, apparemment indécentes comme celles ci-dessus, avaient encore cours jusqu'à la fin du siècle dernier, nous rappellerons les labeurs incessants et les ouvrages de l'honnête et courageux défenseur de l'ancienne doctrine, qui a nom Thomas Taylor. Malgré tout ce que les dogmatiques érudits grecs aient trouvé à redire au sujet de ses erreurs de traduction, son souvenir restera cher à tout sincère Platonicien, qui recherche plutôt le sens intime de la pensée du grand philosophe que la pureté de style dans la traduction de ses œuvres. De meilleurs et de plus classiques traducteurs ont sans doute rendu les *paroles* de Platon dans un style plus correct, mais Taylor nous donne le *sens* de son enseignement, et c'est plus que n'ont fait Zeller, Jowett, et leurs prédécesseurs. Cependant, ainsi que le dit le professeur A. Welder, « les ouvrages de Taylor ont été favorablement accueillis par des hommes capables d'un jugement abstrus et profond ; il faut reconnaître qu'il était doué de qualités supérieures dans la perception intuitive des sujets qu'il traitait. D'autres savaient peut-être mieux le grec, mais il connaissait mieux Platon (2). »

Taylor voua son existence à la recherche d'anciens manuscrits qui lui permirent de faire corroborer ses propres notions au sujet de quelques rites obscurs des Mystères, par des écrivains qui avaient été eux-mêmes initiés. C'est d'accord avec les affirmations d'auteurs très classiques que nous prétendons que si l'ancien culte apparaît ridicule et qui sait, licencieux, pour les critiques modernes, il n'aurait pas dû apparaître ainsi pour les Chrétiens. Au Moyen Age, et même plus tard, ils acceptèrent à peu près le même culte, sans comprendre la portée cachée de ses rites, et ils se contentèrent de l'interprétation obscure et tant soit peu fantastique du clergé, qui adopta la forme extérieure en dénaturant sa signification intime. Pour être justes, nous sommes prêts à reconnaître que des siècles se sont écoulés depuis

1. Voyez Inman, *Ancient and Modern Chrystian Symbolism*.
2. Introduction aux *Eleusinian and Bacchic Mysteries* de Taylor, publiés par J.-W. Bouton.

que la majeure partie du clergé chrétien, *qui n'a pas le droit d'approfondir les Mystères Divins ou de chercher à expliquer* ce que l'Eglise avait une fois pour toutes accepté et établi, ait eu la moindre idée de leur symbolisme, que ce soit dans sa signification exotérique ou ésotérique. Il n'en est pas ainsi pour le chef de l'Eglise et ses hauts dignitaires. Et si nous sommes pleinement d'accord avec Inman qu'il est « difficile de croire que les ecclésiastiques qui ont sanctionné la publication de pareilles gravures (1) étaient aussi ignorants que les ritualistes modernes », nous n'admettons pas, avec le même auteur, que « si ces derniers avaient connu la véritable signification des symboles employés par l'Eglise Romaine, ils ne les auraient pas adoptés ».

Eliminer ce qui dérive clairement du culte des sexes et de la nature des anciens païens, équivaudrait à renverser d'un seul coup tout le culte Catholique Romain des images — l'élément de la Madone — et transformer le culte en protestantisme. La promulgation du récent dogme de l'Immaculée Conception fut inspirée par cette même raison secrète. La science de la symbologie faisait de trop rapides progrès. La foi aveugle dans l'infaillibilité papale et dans la nature immaculée de la Sainte Vierge *et de sa lignée d'ancêtres féminins jusqu'à un certain degré*, pouvait seule mettre l'Eglise à l'abri des révélations indiscrètes de la science. Ce fut un habile coup de politique de la part du Vicaire de Dieu. Qu'importe si, en lui « conférant un pareil honneur », comme le dit naïvement Don Pascale de Franciscis, il a fait une déesse de la Vierge Marie, une Divinité Olympienne, qui, par sa nature même, a été mise

1. Gravures d'un ancien Rosaire de la Sainte Vierge Marie, imprimé à Venise en 1524, avec la permission de l'Inquisition. Dans les illustrations données par le Dr Inman, la Vierge est représentée dans un « bosquet » assyrien, une *abomination aux yeux du Seigneur*, suivant les prophètes de la Bible. « Le livre en question » dit l'auteur « contient beaucoup de gravures, ressemblant toutes d'une manière frappante à l'emblème mésopotamien d'Ishtar. La présence de la femme, ici, identifie les deux comme symbolisant Isis, ou la *Nature* ; et l'homme, qui s'incline en l'adorant, représente la même idée que celle des sculptures assyriennes, où les mâles offrent à la déesse des *symboles d'eux-mêmes* » (Voyez *Ancient Pagan and christian symbolism*, p. 91, seconde édition, publiée par J.-W. Bouton, New-York.)

dans l'impossibilité de commettre un péché ; elle ne peut prétendre à aucune vertu, à aucun mérite personnel pour sa pureté justement pour laquelle on nous laissait croire, dans notre jeune âge, qu'elle avait été choisie entre toutes les femmes. Si sa Sainteté l'a privée de cette vertu, peut-être pense-t-il, d'autre part, l'avoir douée d'au moins un attribut qu'elle ne partage pas avec les autres déesses-vierges. Mais même ce nouveau dogme, associé à la nouvelle prétention à *l'infaillibilité* qui a presque mis en révolution le monde chrétien, n'est pas la propriété exclusive de l'Eglise de Rome. Ce n'est qu'un retour à une *hérésie* presque oubliée des temps du Christianisme primitif, celle des Collyridiens, ainsi nommés parce qu'ils *offraient des gâteaux en sacrifice* à la Vierge, qu'ils prétendaient être elle-même *née d'une Vierge* (1). La nouvelle formule « O Vierge Marie, *conçue sans péché* », n'est qu'une réminiscence tardive de ce que les Pères orthodoxes qualifiaient au début « *d'hérésie impie* ».

Penser un seul instant que les papes, les cardinaux et autres dignitaires n'ont pas su à quoi s'en tenir, du commencement à la fin, au sujet de la signification extérieure de leurs symboles, serait faire tort à leur grand savoir et à leur esprit machiavélique. C'est ignorer que les émissaires de Rome ne sont arrêtés par aucune difficulté qui puisse être contournée par l'emploi d'artifices jésuitiques. La politique d'acquiescement complaisant n'a jamais été plus mise en pratique que par les missionnaires de Ceylan, lesquels, suivant les dires de l'abbé Dubois — certes une autorité savante et compétente — « transportaient les images de la Vierge et du Sauveur sur un char triomphal, reproduit d'après les orgies de Jaggernath, en introduisant les danseurs des rites Brahmaniques dans le cérémonial de l'Eglise ». Rendons grâces à ces politiciens en soutane de la convenance dont ils ont fait preuve en se servant du char de Jaggernath sur lequel les « païens impies » paradent le *lingha* de Shiva. Se servir de *ce* char pour transporter à son tour l'emblème Romain du principe féminin de la Nature,

1. Voyez *Gnostics* de King, pp. 91-92 ; *The genealogy of the Blessed Virgin Mary*, par Faustus, évêque de Riez.

c'est faire preuve de discernement et d'une connaissance profonde des plus anciennes conceptions mythologiques. Ils ont réuni deux divinités et ont représenté ainsi, dans une procession chrétienne, le Brahma « païen », ou Nara (le père), Nari (la mère) et Viradj (le fils) (1).

Le Manou s'exprime ainsi : « Le Souverain Maître, qui existe par lui-même, divise son corps en deux moitiés, mâle et femelle, et de l'union de ces deux principes naît Viradj, le Fils (2). »

Aucun des Pères chrétiens n'eût ignoré ces symboles dans leur signification physique, car c'est sous cet aspect qu'ils furent abandonnés à la plèbe ignorante. Ils avaient tous, en outre, d'excellentes raisons pour soupçonner le symbolisme occulte de ces images ; mais, comme aucun d'entre eux — à l'exception, peut-être, de Saint-Paul — n'avait été initié, ils ne pouvaient connaître quoi que ce soit au sujet des derniers rites. Quiconque révélait ces Mystères était mis à mort, quels que fussent son sexe, sa nationalité ou sa foi. Un Père chrétien n'était pas plus à l'abri *d'un accident* qu'un *Myste* païen, ou Moïse.

Si, au cours des *Aporreta*, ou arcanes préliminaires, il existait quelques pratiques qui eussent pu choquer la pudicité d'un converti chrétien, — bien que leur sincérité à cet égard puisse être révoquée en doute — leur symbolisme mystique était suffisant pour mettre la représentation à l'abri de toute imputation de libertinage. Même l'épisode de la matrone Baubo, dont l'excentrique mode de consolation était immortalisé dans les Mystères Mineurs, est rendu d'une façon toute naturelle par les mystagogues impartiaux. Cérès-Déméter et ses pérégrinations terrestres à la recherche de sa fille représentent un des sujets les plus métaphysico-psychologiques qui aient jamais été conçus par la pensée humaine. C'est un masque pour le récit transcendant des voyants initiés ; la vision céleste de l'âme libérée de l'initié de la dernière heure, donnant la description du pro-

1. Princeps Dubois, cité par *Edinburgh Review*, avril 1851, p. 411.

2. *Manou*, livre I, sloka 32 : Sir W. Jones traduisant du Manou du Nord interprète ce *sloka* comme suit : « Ayant séparé sa propre substance, le Pouvoir puissant devint moitié mâle, moitié femelle, ou la nature *active et passive* ; et de cette femelle il produisit Viradj. »

cédé par lequel l'âme qui ne s'est pas encore incarnée opère pour la première fois sa descente dans la matière. « Bienheureux est celui qui a vu ces *choses communes* du monde inférieur ; celui-là connaît la fin de la vie et son origine divine dans Jupiter », dit Pindare. Taylor prouve, sur l'autorité de plus d'un initié, que les représentations dramatiques des Mystères Mineurs étaient destinées par leurs auteurs à représenter d'une manière *occulte* la condition de l'âme non encore purifiée, attachée à un corps terrestre et enveloppée dans une forme matérielle et physique... qu'en vérité, l'âme, jusqu'au moment où elle a été purifiée par la philosophie, subit la mort par suite de son union avec le corps. »

Le corps est le sépulcre, la prison de l'âme, et de nombreux Pères chrétiens admettaient avec Platon que l'âme est *châtiée* par son union avec le corps. C'est la doctrine fondamentale des Bouddhistes et aussi de beaucoup de Brahmanes. Lorsque Plotin dit que, « quand l'âme est descendue en génération (de sa condition *semi*-divine), elle participe au mal et est emportée fort loin dans un état tout à fait opposé à sa pureté et son intégrité primitives ; son plongeon dans cet état n'est rien moins qu'une chute dans la fange » (1), il ne fait que répéter l'enseignement de Gautama Bouddha. Si nous devons en croire les anciens, il faut accepter leur interprétation des symboles. Et si, de plus, nous voyons qu'ils sont en parfait accord avec l'enseignement des plus grands philosophes, et avec ce que nous savons symboliser la même signification dans les Mystères modernes de l'Orient, nous devons croire qu'ils ont raison.

Si Déméter était la personnification de l'âme intellectuelle, ou plutôt de l'âme *astrale*, moitié émanation de l'esprit et moitié teintée de matière par une succession d'évolutions spirituelles, nous comprendrons aisément la signification de la matrone Baubo, l'Enchanteresse qui, avant de réussir à réconcilier l'âme, Déméter, avec sa nouvelle position, se voit obligée de se parer des formes sexuelles d'un enfant. Baubo, c'est la *matière*, le corps physique ; et l'âme astrale intellectuelle, encore pure, ne peut être

1. *Enéide*, 1, livre VIII.

attirée dans sa nouvelle prison terrestre qu'en faisant miroiter à ses yeux l'innocence de l'enfance. Jusqu'à ce moment, condamnée à son sort, Déméter, ou *Magna-Mater*, l'Ame, hésite, s'étonne et souffre ; mais, dès qu'elle a trempé ses lèvres dans la potion magique préparée par Baubo, elle oublie ses peines ; elle se sépare, pendant un certain temps, de cette conscience intelligente plus élevée qu'elle possédait avant d'entrer dans le corps d'un enfant. Elle cherchera, dès lors, à la retrouver ; et lorsque l'âge de raison arrive pour l'enfant, la lutte, oubliée pendant les années de l'enfance, recommence de nouveau pour lui. L'âme astrale est placée entre la matière (le corps) et l'intelligence supérieure (son esprit immortel ou *Nous*). Lequel des deux remportera la victoire ? Le résultat de la lutte de la vie réside dans la triade. C'est une question de quelques années de jouissance physique ici-bas, et — si celle-ci a engendré des abus — de la dissolution du corps terrestre, suivie de la mort du corps astral ; celui-ci est ainsi empêché de s'unir à l'esprit le plus élevé de la triade, lequel seul nous confère l'immortalité individuelle ; ou alors, de devenir des Mystes immortels, des initiés, avant la mort, aux vérités divines de la vie future ; des demi-dieux ici-bas et des DIEUX là-haut.

Tel était le but principal des Mystères, entaché de diabolisme par la théologie et ridiculisé par les symbologistes modernes. Nier que l'homme possède certains pouvoirs secrets, qu'il peut développer au plus haut degré par l'étude psychologique ; qu'il est capable de devenir un hiérophante afin de les transmettre à d'autres dans les mêmes conditions de discipline terrestre, c'est accuser de mensonge et de folie les meilleurs, les plus purs et les plus savants parmi les hommes de l'antiquité et du Moyen Age. Ce qu'il était donné à l'hiérophante de voir au dernier moment, ils ne l'ont jamais laissé soupçonner, et cependant Pythagore, Platon, Plotin, Jamblique, Proclus et combien d'autres ont connu les Mystères et ont affirmé leur réalité.

Que ce soit dans « le temple intérieur », ou par l'étude privée de la théurgie, ou encore par le seul effort de toute une vie de travail spirituel, ils eurent, tous, la preuve pratique de possibilités divines de cette nature chez l'homme

qui combat ici-bas avec la vie, pour mériter la vie dans l'éternité. Platon, dans Phèdre, fait allusion à ce que devait être la dernière *epopteïa* : « ... étant initié dans ces Mystères, qu'il est juste de dénommer les plus divins de tous les Mystères... nous sommes délivrés des maux qui autrement nous atteindraient dans les temps à venir. De même, à la suite de cette divine *initiation*, nous devenons les *spectateurs de visions divines*, entières, simples, immuables, qui ont pour siège la lumière pure. » Cette phrase nous laisse croire qu'ils avaient des *visions* de dieux et d'esprits. Ainsi que Taylor le fait observer avec raison, nous pouvons conclure de tous ces passages empruntés aux ouvrages des initiés, « que la partie la plus sublime des *epopteïa*... consistait dans la vue des dieux eux-mêmes resplendissants de lumière », c'est-à-dire des esprits planétaires les plus élevés. L'affirmation de Proclus à cet égard ne laisse aucun doute : « Dans toutes les initiations et tous les Mystères, les Dieux se présentent sous des formes variées et apparaissent dans une *variété d'états*, et quelquefois, même, ils se présentent à la vue dans une lumière sans forme ; quelquefois cette lumière *prend la forme humaine*, et quelquefois aussi une forme différente (1). »

« Tout ce qui existe *sur la terre est la ressemblance et* L'OMBRE *de quelque chose qui existe dans les sphères*, tandis que la chose resplendissante (le prototype de l'âme-esprit), demeure dans un état *immuable ;* il en est de même aussi de son ombre. Mais lorsque le *resplendissant* se retire loin de son ombre, la vie se retire aussi à une distance de celle-ci. Et cependant, cette même lumière est l'ombre de quelque chose de plus resplendissant encore qu'elle-même. » C'est ainsi que parle *Desatir*, le *Livre de Shet* persan (2), laissant voir ainsi l'identité de ses doctrines ésotériques avec celles des philosophes de la Grèce.

La seconde affirmation de Platon nous confirme dans notre supposition que les Mystères des anciens étaient identiquement les mêmes que les initiations pratiquées de nos jours chez les adeptes Bouddhistes et Hindous. Les visions

1. *Commentaires sur la République de Platon*, p. 380.
2. Versets 34-41.

les plus sublimes et les plus *objectives* sont obtenues, non pas par des extases *naturelles* ou des « médiums », comme on l'affirme à tort quelquefois, mais au moyen d'une discipline régulière d'initiations graduées et du développement des pouvoirs psychiques. Les Mystes étaient mis en contact intime avec ceux que Proclus nomme des « natures mystiques », des « dieux resplendissants », parce que, ainsi que le dit Platon, « nous étions nous-mêmes purs et immaculés, ayant été délivrés de ce *vêtement qui nous entoure* et qu'on nomme le corps, auquel nous sommes liés comme l'huître à sa coquille » (1).

C'est ainsi que, dans l'Inde antique, la doctrine des Pitris planétaires et terrestres n'était entièrement révélée, ainsi que c'est encore le cas de nos jours, qu'au dernier moment de l'initiation et seulement aux adeptes des degrés supérieurs. Nombreux sont les Fakirs qui, bien que purs, loyaux et dévoués, n'ont jamais encore vu la forme astrale d'un pur *pitar humain* (un ancêtre ou père) autrement qu'au moment solennel de leur première et dernière initiation. C'est en présence de son instructeur, son Gourou, et juste avant que le *Vatou-Fakir* soit envoyé dans le monde des vivants avec sa baguette de bambou à sept nœuds pour toute protection, qu'il est mis, soudain, face à face avec la PRÉSENCE inconnue. Il la voit, et se prosterne aux pieds de la forme qui s'évanouit devant lui ; mais on ne lui confie point le grand secret de son évocation ; car celui-là c'est le Mystère suprême de la syllabe sainte. Le AUM renferme l'évocation de la triade Védique, la *Trimurti* de Brahma, Vichnou, Shiva, suivant les Orientalistes (2) ; elle renferme, à notre avis, l'évo-

1. *Phèdre*, p. 64.

2. Le Bouddha suprême est invoqué avec deux de ses acolytes de la triade théistique, Dharma et Sanga. On s'adresse à cette triade en sanscrit dans les termes suivants :

Namo Bouddhaya
Namo Dharmâya
Namo Sangâya
Aum !

tandis que les Bouddhistes thibétains prononcent leur invocation comme suit :

Nan-won Fo-tho-ye,
Nan-won Tha-ma-ye,
Nan-won Seng-Kia-ye,
Aan !

Voir également, *Journal Artistique*, tome VII, p. 286.

cation de quelque chose de plus réel et de plus objectif que cette trinité abstraite — contredisant en cela, avec tout le respect qui leur est dû, nos éminents hommes de science. C'est la trinité de l'homme, lui-même, en voie de devenir immortel par l'union solennelle de son triple SOI intime — le corps grossier, extérieur, l'enveloppe n'étant même pas prise en considération dans cette trinité (1). C'est lorsque cette trinité, anticipant sur l'union triomphante au-delà des portes de la mort corporelle, devient pendant quelques secondes une UNITÉ, que le candidat est autorisé, au moment de l'initiation, à contempler son *soi* futur. C'est ainsi que nous devons l'interpréter dans le *Desatir* persan, en parlant du « Resplendissant » ; chez les philosophes — initiés grecs avec l'Augoeides — la « divine vision dont le siège est la lumière pure » lumineuse par elle-même ; et dans Porphyre lorsqu'il dit que Plotin fut réuni à son « dieu » six fois durant sa vie ; et ainsi de suite.

Vhrihaspati dit que, « dans l'Inde ancienne, le Mystère de la trinité, connu seulement des initiés, ne pouvait être révélé au vulgaire, sous peine de mort.

Il en était de même dans les Mystères de l'Ancienne Grèce et de la Samothrace. *La même chose a lieu aujourd'hui.* Il est confié au pouvoir des adeptes, et doit rester un mystère pour le monde aussi longtemps que le savant matérialiste le considère comme une illusion improbable, une folle hallucination, et que le théologien dogmatique le condamne comme un piège du Démon.

On divise, aux Indes, en trois catégories, les communications *subjectives* avec les êtres humains, les esprits divins de ceux qui nous ont précédés dans la région de la félicité silencieuse. Entraîné spirituellement par son Gourou ou Sannyâsi, le vatou (disciple ou néophyte) commence *à ressentir* leur présence. S'il n'était sous la tutelle immédiate d'un adepte, il serait dominé par les êtres invisibles et entièrement à leur merci, car, parmi toutes ces influences subjec-

1. Le corps humain, son vêtement de peau, est, par lui-même, une masse de matière *inerte* : seul, le *corps vivant et sensible*, au-dedans de l'homme, doit être considéré comme son véritable corps, et c'est celui-là qui, avec l'âme fontale ou corps astral pur, en contact direct avec l'esprit immortel, constitue la trinité humaine.

tives, il est incapable de discerner les bonnes des mauvaises. Heureux celui qui est sûr de la pureté de son atmosphère spirituelle !

A cette conscience subjective, qui constitue le premier degré, vient s'ajouter, après un laps de temps, celle de la clairaudience. Celle-ci constitue le *second* degré, ou stade de développement. Le sensitif, — lorsqu'il ne l'est pas devenu par un entraînement psychologique — entend à ce moment clairement, mais il est encore incapable de discerner : il ne peut encore se rendre compte de ses impressions, et celui qui n'est pas protégé, n'est que trop souvent trompé par les malicieux pouvoirs de l'air par des semblants de voix et de phrases. Mais l'influence du Gourou le soutient ; c'est le bouclier le plus sûr contre l'intrusion des *bhutnâs* dans l'atmosphère du vatou, consacré aux purs Pitris humains et célestes.

Le *troisième* degré est celui où le Fakir, ou un candidat quelconque, ressent, entend et voit ; il peut encore reproduire, à volonté, la *réflexion* des Pitris sur le miroir de la lumière astrale. Tout dépend de ses pouvoirs psychologiques et magnétiques, qui sont toujours proportionnés à l'intensité de sa *volonté*. Mais le Fakir ne réussira jamais à contrôler l'Akasa, le principe vital spirituel, l'agent omnipotent de tout phénomène, au même degré qu'un adepte de la troisième et plus haute initiation. Les phénomènes produits par la volonté de ces derniers ne courent généralement pas les rues pour la satisfaction des investigateurs faiseurs d'embarras.

L'unité de Dieu, l'immortalité de l'Esprit, la foi dans la rédemption par les œuvres, le mérite et le démérite ; voilà les principaux articles de foi de la Religion-Sagesse, et les bases du Védisme, du Bouddhisme et du Parsisme ; nous constatons aussi qu'elles furent celles de l'antique Osirisme, lorsque, après avoir abandonné le dieu solaire populaire au matérialisme du peuple, nous concentrons notre attention sur les *Livres d'Hermès*, trois fois grand.

La PENSÉE enveloppait encore le monde dans le silence et les ténèbres... Alors le Seigneur qui existe par Lui-même, et *qui ne peut être divulgué aux sens externes des*

hommes, dissipa les ténèbres, et manifesta le monde visible ».

« Celui qui ne peut être perçu que par l'esprit, qui échappe aux organes des sens, qui n'a aucune partie visible, qui est éternel, l'âme de toutes choses, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur. » (*Manou*, livre I, slokas 6-7.)

Tel est l'idéal de l'Etre suprême dans la pensée de tout philosophe hindou.

« Le principal de tous les devoirs, c'est d'acquérir la connaissance de l'âme suprême (l'esprit) ; c'est la première de toutes les sciences, *car elle seule confère à l'homme l'immortalité* » (*Manou*, livre XII, sloka 85).

Et nos savants prétendent que le Nirvana du Bouddha et le Moksha de Brahma sont le synonyme d'annihilation complète ! C'est ainsi que le verset suivant est interprété par quelques matérialistes :

« Celui qui reconnaît l'*Ame suprême* dans sa propre âme, ainsi que dans celle de toutes les autres créatures, et qui est également juste pour tous (qu'ils soient des hommes ou des animaux) se réserve le plus heureux de tous les sorts, celui d'être finalement *absorbé* dans le sein de Brahma » (*Manou*, livre XII, sloka 125).

La doctrine de Moksha et de Nirvana, telle que l'a comprise l'école de Max Müller, ne souffre pas de comparaison avec les nombreux textes que l'on pourrait lui opposer, si on le voulait bien, comme réfutation finale. Il existe, dans beaucoup de pagodes, un grand nombre de sculptures qui contredisent de but en blanc une pareille accusation. Demandez à un Brahmane de vous expliquer Moksha ; adressez-vous à un lettré Bouddhiste et priez-le de vous exposer la signification de Nirvana. Ils vous répondront tous deux que, dans chacune de ces religions, le Nirvana représente le dogme de l'immortalité de l'esprit ; qu'atteindre Nirvana signifie l'absorption dans la grande âme universelle, et que celle-ci représente un *état* et non un être individuel ou un dieu anthropomorphe, tel que quelques-uns conçoivent l'EXISTENCE suprême ; qu'un esprit qui a atteint cet état devient une *partie* du *tout* intégral; mais que, malgré cela, il ne perd jamais son indivdualité. A

partir de ce moment, l'esprit vit une existence spirituelle sans crainte de modifications ultérieures dans la forme ; car la forme est un attribut de la matière, et l'état de *Nirvana* implique la purification complète, ou la délivrance finale même de la particule la plus sublimée de la matière.

Lorsqu'il est démontré que les Hindous et les Bouddhistes croient à *l'immortalité* de l'esprit, l'expression *absorber* signifie nécessairement l'union intime, et non l'annihilation. Que les Chrétiens les appellent idolâtres, s'ils l'osent encore, en présence de la science et des plus récentes traductions des livres sacrés sanscrits ; ils n'ont pas le droit de présenter les doctrines philosophiques des anciens sages comme une inconséquence, et les philosophes eux-mêmes comme des fous qui déraisonnent. Nous pourrions, avec bien plus de raison, accuser les anciens Juifs de nihilisme. Il n'y a pas dans les livres de Moïse — ni dans les prophètes à ce compte-là — un seul mot qui, interprété littéralement, laisse concevoir la notion de l'immortalité de l'esprit. Et cependant, tout fervent israélite espère être « recueilli dans le sein de A-Braham ».

On a accusé les Hiérophantes et quelques Brahmanes d'administrer des boissons fortes et des anesthésiques aux époptaï, afin de provoquer chez eux des visions qu'ils prenaient pour des réalités. Ils se sont servis de breuvages sacrés, et ils s'en servent encore ; ces breuvages, comme le Soma, possèdent la propriété de libérer la forme astrale des liens de la matière ; mais, dans ces visions, il n'y a pas plus d'hallucination, que dans les coups d'œil que le savant donne, à l'aide de son instrument d'optique, sur le monde microscopique. On ne peut percevoir, toucher et converser avec l'esprit pur au moyen des sens corporels. Seul, l'esprit peut voir l'esprit et parler avec lui ; et même notre âme astrale, le *Doppelgænger*, est trop grossière, trop teintée encore de matière terrestre, pour que nous puissions nous fier à ses perceptions et à ses insinuations.

Le cas de Socrate nous prouve le danger de la médiumnité *non entraînée*, et combien les anciens Sages qui l'avaient compris avaient raison de prendre leurs précautions à son égard. L'ancien philosophe grec était un « médium », par

conséquent, il n'avait jamais été initié aux Mystères, car telle était la loi immuable; mais il possédait un « esprit familier », comme on dit, son *daïmon ;* et ce conseiller invisible fut la cause de sa mort. On croit généralement que s'il ne fût pas initié aux Mystères, c'est parce qu'il négligea lui-même de s'y faire admettre. Mais les *Annales Secrètes* nous enseignent qu'il ne pouvait pas être admis à participer aux rites sacrés, et ce, précisément, comme nous l'avons dit, en raison de sa médiumnité. Il y avait une loi qui prohibait l'admission non seulement de ceux qui étaient convaincus de pratiquer la *sorcellerie* (1) de propos délibéré, mais même ceux qu'on savait avoir un « esprit familier ». La loi était juste et logique, parce qu'un véritable médium est toujours plus ou moins irresponsable. Les excentricités de Socrate sont donc, jusqu'à un certain point, expliquées par ce fait. Un médium doit être *passif ;* et s'il a une foi aveugle dans son « esprit-guide », il permettra à celui-ci de le dominer, au lieu d'être dominé par les règles du sanctuaire. Un *médium*, dans les anciens temps, de même que le « médium » moderne, était sujet à *lomber en extase*, et il se trouve alors à la merci de celui qui le *domine* ; par conséquent, on ne peut lui confier les terribles secrets de l'initiation finale, « qu'on ne doit jamais révéler sous peine de mort ». Le vieux sage, dans un moment inattentif « d'inspiration spirituelle », révéla ce qu'il n'avait jamais appris ; il fut donc condamné à mort comme athée.

Comment est-il possible, alors, en prenant pour exemple le cas de Socrate, par rapport aux visions et aux miracles spirituels des époptaï du temple intérieur, d'affirmer que ces voyants, théurgistes et thaumaturges, étaient tous des

1. Il nous semble que le terme « sorcellerie » devrait, une fois pour toutes, être compris dans son sens véritable. La sorcellerie est consciente ou inconsciente. On obtient certains résultats funestes et dangereux au moyen des pouvoirs mesmériques des soi-disant sorciers, qui font un mauvais usage de leur fluide potentiel ; d'autre part, on y arrive par l'accès facile des « esprits » malicieux et trompeurs, d'autant plus pernicieux si ceux-ci sont humains dans l'atmosphère qui entoure le médium. Combien de milliers de pauvres innocentes et irresponsables victimes ont trouvé la mort d'une manière infamante, à la suite des mensonges de ces êtres élémentaires.

« esprits-médiums » ? Ni Pythagore, ni Platon, ni aucun des plus importants Néo-Platoniciens ultérieurs, Jamblique, Longinus, Proclus, ni Apollonius de Tyane, ne furent des médiums ; car, dans ce cas, ils n'eussent jamais été admis aux Mystères. Ainsi que le démontre Taylor : « L'affirmation des visions divines dans les Mystères est pleinement confirmée par Plotin ; et, somme toute, que les évocations magiques aient fait partie de l'office sacerdotal des Mystères et que telle ait été la croyance universelle de toute antiquité bien longtemps avant l'ère des Platoniciens », tout ceci prouve qu'outre la « mediumnité » naturelle, il existait, dès les temps les plus reculés, une science mystérieuse, dont beaucoup ont parlé, mais que fort peu ont connue.

La pratique de cette science comporte le désir de réintégrer notre seule et véritable patrie, la vie future, et de s'unir plus étroitement avec notre esprit ; par contre, son abus se traduit par la sorcellerie, les sortilèges et la Magie Noire. Entre les deux se trouve placée la « médiumnité » naturelle, âme revêtue de matière imparfaite, agent approprié à l'une ou à l'autre et dépendant entièrement de son entourage, de l'hérédité constitutionnelle — physique aussi bien que mentale — et à la merci des « esprits » qu'elle attire autour d'elle, — une bénédiction ou une malédiction suivant le cas, à moins que le médium ne se soit purifié des scories terrestres.

Il y a deux raisons pour lesquelles, de tous temps, si peu de choses a transpiré au sujet des Mystères de l'initiation. Plus d'un auteur a déjà donné l'explication de la première ; elle consistait dans le châtiment terrible qui punissait même la plus légère indiscrétion. Quant à la seconde, il faut y voir les difficultés surhumaines, voire même les dangers que le courageux candidat des anciens temps avait à affronter en s'attribuant la victoire, ou en mourant sous l'effort, si, ce qui est pire encore, il n'en perdait pas la raison. Il n'y avait pas de danger réel pour celui dont la nature était complètement spiritualisée, et qui de cette manière s'était préparé à se familiariser avec les visions les plus terrifiantes. Celui qui reconnaissait pleinement le pouvoir de son esprit immortel, celui qui, à aucun moment ne doutait de sa protection toute puissante, n'avait rien à craindre.

Mais malheur au candidat chez lequel la moindre crainte physique — chétif enfant de la matière — faisait perdre de vue la foi dans son invulnérabilité. Celui qui doutait de son aptitude morale pour se charger du fardeau de ces redoutables secrets était condamné d'avance.

Le Talmud donne le récit des quatre Tanaïm, qu'en langage allégorique on introduit dans le *jardin des délices*, c'est-à-dire qu'on prépare pour l'initiation à la science occulte finale.

« Suivant l'enseignement de nos saints maîtres, les noms des quatre qui entrèrent dans le jardin des délices, sont : Ben Asai, Ben Zoma, Acher et Rabbi Akiba...

« Ben Asai contempla et perdit la vue.

« Ben Zoma contempla et perdit la raison.

« Acher commit des déprédations dans la plantation » (embrouilla le tout et échoua). « Mais Akiba, qui était entré en paix, en sortit en paix, car le saint, dont le nom soit béni, avait dit : ce vieillard mérite de nous servir avec gloire. »

A. Frank, dans sa *Kabbale*, nous dit que : « les savants commentateurs du *Talmud*, les rabbins des synagogues, expliquent que le *jardin des délices*, dans lequel on fait pénétrer les quatre personnages, n'est autre chose que cette science mystérieuse, la plus redoutable de toutes *pour les intelligences faibles, qu'elle pousse à la démence.* » Celui dont le cœur est pur et qui étudie dans le but de se perfectionner, et de cette façon acquérir plus facilement l'immortalité promise, n'a rien à craindre ; mais qu'il tremble, celui qui ferait de la science des sciences un prétexte impie pour ses aspirations mondaines. *Ceux-ci ne résisteront jamais aux évocations cabalistiques de l'initiation suprême.*

Les représentations libidineuses des mille et une sectes chrétiennes primitives seront critiquées par les commentateurs partiaux, de même qu'ils l'ont fait pour les anciens rites Eleusiniens et autres. Mais pourquoi mériteraient-ils le blâme des théologiens, des Chrétiens, lorsque leurs propres « Mystères », ceux de « l'incarnation divine avec Joseph, Marie et l'Ange » dans une trilogie sacrée, ont été représentés dans plus d'un pays et furent, dans un temps,

renommés en Espagne et le Sud de la France. Plus tard, ces représentations tombèrent, comme beaucoup d'autres anciens rites, dans le domaine public. Il y a quelques années encore, pendant la semaine de Noël, les théâtres de guignols de la Pologne et du Sud de la Russie présentaient l'enfant Jésus dans sa crèche, à côté des personnages classiques de la comédie. On les appelait *Kaliadovki*, terme dont l'étymologie exacte nous échappe, si ce n'est qu'elle provient du verbe *Kaliadovât*, explication que j'abandonne avec plaisir aux savants philologues. Nous avons vu ces exhibitions dans notre jeune âge. Nous nous rappelons fort bien les trois Rois Mages représentés par trois poupées en perruques poudrées et maillots de couleur ; et c'est en nous remémorant la vénération naïve et profonde reflétée sur les figures des pieux spectateurs, que nous apprécions à sa juste valeur la loyale et sincère remarque de l'éditeur dans la préface des *Eleusinian Mysteries*, lorsqu'il dit : « C'est l'ignorance qui est cause de la profanation. Les hommes ridiculisent ce qu'ils ne comprennent pas bien... le courant de ce monde se précipite vers un but ; et dans la crédulité humaine — appelez-la faiblesse humaine, si vous le voulez — il y a un pouvoir quasi-infini, une foi vibrante, capable de s'assimiler les suprêmes vérités de l'existence. »

Si ce sentiment abstrait qu'on nomme la *Charité Chrétienne* prévalait dans l'Eglise, nous considérerions tout ce que nous avons dit comme nul et non avenu. Nous n'avons aucune animosité contre les Chrétiens dont la foi est sincère et dont les actes sont en accord avec leur profession de foi ; mais nous n'avons rien à faire avec un clergé arrogant, dogmatique et déloyal, si ce n'est de voir réhabiliter et rétablir l'antique philosophie — combattue par la théologie moderne dans sa chétive progéniture, le Spiritisme — autant qu'il est en notre pouvoir de le faire, afin de proclamer sa grandeur et sa valeur. Nous ne luttons pas seulement pour la philosophie ésotérique, encore moins pour un système moderne de philosophie morale, mais pour le droit inaliénable de l'opinion privée, et surtout pour la notion pleine de noblesse d'une vie future d'action et de responsabilité.

Nous louons sans réserves les commentateurs tels que

Godfrey Higgins, Inman, Payne Knight, King, Dunlap, et le Dr Newton, bien qu'ils ne soient pas d'accord avec nous sur nos notions mystiques, car leur assiduité est constamment récompensée par de nouvelles découvertes dans le champ de la paternité païenne des symboles chrétiens. Autrement, tous ces savants ouvrages sont sans utilité aucune. Leurs recherches ne couvrent que la moitié du terrain. La véritable clé de l'interprétation leur faisant défaut, ils ne voient les symboles que sous leur aspect physique. Ils ne possèdent pas le mot de passe qui fait ouvrir, toutes grandes, les portes du Mystère ; par conséquent, l'ancienne philosophie spirituelle est, pour eux, un livre fermé. Bien que leurs idées sur ce sujet soient diamétralement opposées à celles du clergé, ils ne font guère plus, dans l'interprétation, que ce que font leurs adversaires pour répondre aux questions du public. Leurs travaux tendent à fortifier le matérialisme, de la même manière que ceux du clergé, et surtout du clergé Romain, tendent à cultiver la croyance au Diable.

Si l'étude de la philosophie hermétique ne nous procurait pas d'autre satisfaction, ce serait déjà plus que suffisant de savoir qu'elle nous enseigne la parfaite justice avec laquelle le monde est gouverné. Chaque page de l'histoire est un sermon délivré sur ce texte, mais aucun ne comporte une morale plus profonde que le cas de l'Eglise Romaine. Jamais la loi divine des compensations n'a été mieux confirmée que, par le fait de ses propres actions, elle a perdu tout espoir de posséder la clé de ses propres Mystères religieux. La supposition de Godfrey Higgins que l'Eglise Romaine possède deux doctrines, une pour les masses, et l'autre — la doctrine ésotérique — pour les « parfaits » ou les initiés, ainsi que cela se pratiquait dans les anciens Mystères, nous paraît sans fondement et plutôt fantastique. Nous le répétons, elle a égaré la clé ; autrement, aucun pouvoir terrestre n'aurait pu l'abaisser, et sauf en ce qui concerne la connaissance superficielle des moyens nécessaires pour produire des « miracles », son clergé ne peut en aucune façon être comparé, pour son savoir, avec les Hiérophantes de l'antiquité.

En brûlant les ouvrages des théurgistes ; en bannissant

ceux qui s'appliquaient à les étudier ; en stigmatisant de démonolâtrie la magie en général, Rome a permis à tout libre penseur de déchiffrer son culte exotérique et sa Bible, d'entacher de grossièreté ses emblèmes sexuels, et de faire que ses prêtres deviennent inconsciemment des magiciens, si ce n'est des sorciers, en pratiquant leurs exorcismes, qui ne sont autre chose que des évocations de nécromants. C'est ainsi que la rétribution, suivant la parfaite application de la loi divine, atteint ce foyer de cruauté, d'injustice et de bigoterie, à la suite de ses propres actes impies.

Philosophie véritable et Vérité divine sont des termes interchangeables. Une religion qui craint la lumière ne peut être basée ni sur la vérité, ni sur la philosophie, par conséquent elle doit être erronée. Les anciens Mystères n'étaient des mystères que pour les profanes, que les Hiérophantes ne recherchaient pas et qu'ils n'auraient pas accepté comme prosélytes ; les Mystères étaient dévoilés aux initiés aussitôt que le voile final était levé. Des hommes tels que Pythagore ou Platon ne se seraient pas contentés d'un mystère insondable et incompréhensible, comme celui du dogme chrétien. Il ne peut y avoir qu'une vérité, car deux vérités mineures ne constituent qu'une grande erreur. Parmi les milliers de religions contradictoires, populaires ou exotériques, qui ont été propagées depuis le jour où les hommes échangèrent pour la première fois leurs idées, pas une nation, pas un peuple, pas même la tribu la plus abjecte, qui n'ait, à sa manière, adoré un Dieu invisible, la Cause Première de lois infaillibles et immuables, et admis l'immortalité de l'esprit. Ni une croyance quelconque, ni la fausse philosophie, ni les exagérations religieuses ne sont capables de détruire ce sentiment. Il faut, par conséquent, qu'il soit basé sur une vérité absolue. D'autre part, chacune des innombrables religions et des sectes religieuses considère la Divinité à sa manière ; elles attribuent leurs propres spéculations à l'inconnu ; ces excroissances humaines d'une imagination enfiévrée sont imposées aux masses ignorantes, en leur donnant le nom de « révélation ». Comme les dogmes de chaque religion et de chaque secte diffèrent radicalement les uns des autres, ils ne peuvent pas être *vrais*. Que sont-ils alors, s'ils sont faux ?

« La pire malédiction pour une nation, dit le Dr Inman, n'est pas *une mauvaise religion*, mais une forme de croyance qui met un frein aux questions courageuses. Aucune nation de l'antiquité, que je sache, soumise à l'autorité des prêtres, qui ne soit tombée sous le glaive de ceux qui étaient opposés aux hiérarques... Le plus grand danger vient des prêtres qui ferment l'œil au vice et l'encouragent comme un moyen d'augmenter leur pouvoir sur leurs ouailles. Tant que chacun ne fera aux autres que ce qu'il voudrait qu'on lui fît, *et ne permettra à personne de s'entremettre entre lui et son Créateur*, tout ira pour le mieux dans ce bas monde (1). »

1. *Ancient Pagan and Modern Christian Symbolism*, préface p. 31.

CHAPITRE III

« Le Roi. — Racontez-moi cette histoire d'un bout à l'autre. »

SHAKESPEARE — *All's Well That Ends Well.* — Acte V. Scène 3.

« Il est l'UN, procédant de lui-même ; et de Lui procèdent toutes choses. Et c'est en elles qu'Il exerce Lui-même son activité ; nul mortel NE LE CONTEMPLE, mais Il voit tout ! »

Hymne Orphique.

« Et Athènes, O Athèna, est ton bien !
Grande Déesse, écoute-moi ! et répands ta pure lumière
En flots ininterrompus sur mon front obscurci ;
Ta sainte lumière, O Reine toute puissante,
Qui brille éternellement sur ta face sereine.
Inspire mon âme, dans son séjour terrestre,
De tes feux bénis et irrésistibles ! »

PROCLUS. TAYLOR : *A Minerve.*

« Or, *la foi* est une ferme attente des choses.. C'est par la foi que Rahab la prostituée ne périt pas avec les rebelles, parqu'elle avait *reçu les espions avec bienveillance.* »

HÉBREUX, XI, 1 et 31.

« Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? *La foi peut-elle le sauver* ?... Rahab la prostituée ne fut-elle pas également *justifiée par les œuvres,* lorsqu'elle reçut les messagers et qu'elle les fit partir par un autre chemin ? »

SAINT JACQUES, III, 14. 25.

SOMMAIRE

La fiction de la succession apostolique. — Qui était saint Pierre et qu'était-il ? — Explication de la fable Aristée-Eurydice. — Les Nazars et les Naziréates. — Erreurs des Ancien et Nouveau Testaments. — Divers modes du Baptême. — Jésus un réformateur nazaréen. — Culte d'Adonis Bethléem. — Ce que démontre la philologie au sujet de Zoroastre. — Zarathustra et les Zoroastriens. — Expressions Pythagoriciennes de Jésus. — Le cabalisme de l'Apocalypse. — Jésus dans la peau d'un magicien. — Les Nazaréens à longs cheveux. — Quand un « Dieu » s'incarne. — Basilide, l'astre resplendissant du Gnosticisme. — Le Gnosticisme est éminemment respectueux envers la Divinité. — Marcion, le généreux hérésiarque. — Les deux factions de l'Eglise primitive. — Jésus ignore Jéhovah. — Jéhovah identifié avec Bacchus.

Saint Clément représente Basilides, le Gnostique, comme « un philosophe voué à la contemplation des choses divines ».

Cette expression fort appropriée pourrait être appliquée à beaucoup de fondateurs des plus importantes sectes religieuses qui furent, par la suite, englobées en une seule, ce composé de dogmes inintelligibles forgés par Irénée, Tertullien et d'autres, qui aujourd'hui a nom Christianisme. *Si l'on veut les qualifier d'hérésies, le Christianisme primitif doit lui-même être compris dans le nombre.* Basilides et Valentin vécurent avant Irénée et Tertullien ; et ces deux derniers Pères ont moins de raisons à donner, que les deux premiers Gnostiques, pour justifier la plausibilité de leur *hérésie*. Ni le droit divin, ni la vérité n'assurèrent le triomphe du Christianisme ; le hasard seul lui fut propice. Nous nous faisons fort d'affirmer, avec parfaite raison, qu'il n'est aucune de ces sectes, — le Cabalisme, le Judaïsme, sans en omettre le Christianisme actuel, — qui ne soit née des deux branches principales du tronc primitif, la religion jadis universelle qui précéda les âges védiques ; nous voulons parler du Bouddhisme préhistorique qui se fondit, plus tard, en Brahmanisme.

La religion qui eut le plus de ressemblance avec l'enseignement primitif des quelques premiers apôtres, — religion prêchée par Jésus lui-même, — est la première de ces deux, le Bouddhisme. L'autre, telle qu'elle fut enseignée dans sa pureté primitive, et portée à sa perfection par le dernier des Bouddhas, Gautama, fondait son éthique ou morale sur trois principes fondamentaux. Elle enseignait : 1° que toutes choses existaient à la suite de causes naturelles ; 2° que la vertu porte en elle sa propre récompense, et le péché son châtiment ; et 3° que l'état des hommes sur cette terre est un état de probation. Nous pourrions ajouter que sur ces trois principes sont jetées les bases universelles de toute foi religieuse : Dieu, et l'immortalité individuelle pour chaque homme, s'il est capable de la conquérir. Malgré l'enchevêtrement des dogmes théologiques postérieurs ; malgré l'incompréhensibilité apparente des abstractions métaphysiques qui ont convulsionné la théologie de toutes les grandes religions de l'humanité dès le moment qu'elles ont été établies sur des bases solides, on verra que ce qui précède est l'essence de toute philosophie religieuse, exception faite du Christianisme moderne. Ce fut celle de Zoroastre, de Py-

thagore, de Platon, de Jésus, et même de Moïse, bien que l'enseignement du législateur juif ait subi de pieux travestissements.

Nous allons consacrer ce chapitre à une brève étude des nombreuses sectes qui se sont groupées sous la bannière du Christianisme ; c'est-à-dire de toutes celles qui professent de croire au *Christos,* l'OINT DU SEIGNEUR. Nous essaierons également d'expliquer ce dernier terme au point de vue cabalistique, et de démontrer comment il reparaît dans chaque système religieux. Peut-être serait-il utile, en même temps, de nous rendre compte jusqu'à quel point les premiers apôtres — saint Paul et saint Pierre — étaient d'accord en prêchant la nouvelle dispensation. Commençons par saint Pierre.

Et d'abord, revenons à la plus grande de toutes les fraudes patristiques : celle qui, sans contredit, a permis à l'Eglise Catholique Romaine d'acquérir sa suprématie imméritée, c'est-à-dire l'effrontée affirmation, en dépit des preuves historiques, que saint Pierre souffrit le martyre à Rome. Ce n'est que naturel que le clergé romain s'attache à cette fable, car en démasquant la nature frauduleuse de ce prétexte, tout le dogme de la succession apostolique est renversé d'un seul coup.

On a écrit, ces derniers temps, beaucoup de savants ouvrages pour réfuter cette ridicule prétention. Entre autres, nous retiendrons le *Christ of Paul* de M. G. Reber, qui la démolit d'une manière tout à fait ingénieuse. L'auteur prouve, 1°, qu'aucune Eglise n'avait été fondée à Rome avant le règne d'Antonin le Pieux (AD, 138 à 161) ; 2°, que comme Eusèbe et Irénée concordent tous deux à dire que Linus fut le second Evêque de Rome, aux mains duquel « les bienheureux apôtres » saint Pierre et saint Paul confièrent l'Eglise après l'avoir construite, ce n'a pu avoir lieu qu'entre AD, 64 et 68 ; 3° que cet intervalle tombe pendant le règne de Néron, car Eusèbe affirme que Linus resta en fonctions pendant douze ans (*Ecclesiastical History*, livre III, c. 13), ayant commencé son épiscopat AD 69, une année après la mort de Néron, et qu'il mourut lui-même en 81. A la suite de cela, l'auteur affirme, sur des preuves irréfutables, que saint Pierre n'a pas pu être à Rome en, AD, 64, puisqu'à

cette époque il était à Babylone, d'où il écrivit sa première Epître, dont la date a été fixée, par le Dr Lardner et d'autres critiques, précisément à cette année. Mais, à notre avis, son meilleur argument consiste dans la preuve qu'il n'était pas dans le caractère du pusillanime saint Pierre de se risquer à voisiner si près de Néron qui, à ce moment-là, « donnait en pâture aux bêtes féroces de l'Amphithéâtre la chair et les os des chrétiens » (1).

Qui sait si l'Eglise de Rome n'a pas été d'accord avec ses principes en choisissant comme son fondateur titulaire l'apôtre qui renia son maître par trois fois, au moment du danger ; et fut le seul, excepté Judas, qui appela sur lui, de la part du Christ, l'épithète de « Satan ». « Arrière de moi, SATAN ! » s'écrie Jésus en réprimandant l'apôtre railleur (1).

Il existe une tradition dans l'Eglise Grecque, qui n'a jamais trouvé faveur auprès du Vatican. L'Eglise Grecque attribue son origine à un des chefs Gnostiques, — Basilides ? qui sait ! — qui vivait sous Trajan et Adrien à la fin du premier siècle et au commencement du second. Quant à cette tradition elle-même, si le Gnostique est Basilides en personne, il faut admettre que son autorité est suffisante, puisqu'il prétend avoir été un disciple de l'apôtre Matthieu, et avoir eu pour instructeur Glaucias, un disciple de saint Pierre lui-même. Si le récit qu'on lui attribue est authentique, le Comité de Londres pour la revision de la Bible ferait bien d'ajouter un nouveau verset aux Evangiles de saint Matthieu, saint Marc et saint Jean, qui racontent l'histoire du reniement du Christ par saint Pierre.

La tradition dont il est question affirme que, lorsque, effrayé par l'accusation du serviteur du Grand-prêtre, l'apôtre renia par trois fois son maître, et que le coq chanta, Jésus, qui traversait la galerie sous la garde des soldats, se retourna et, regardant saint Pierre, lui dit : « — En vérité, Pierre, je te dis que tu me renieras à travers les âges à venir, et que tu ne t'arrêteras pas jusqu'à ce que tu sois devenu vieux, et que tu tendras les mains, et qu'un autre te ceindra les reins et t'emportera là où tu ne voudras pas. » Les Grecs

(1) *The Christ of Paul*, p. 123.

maintiennent que la dernière partie de cette phrase a rapport à l'Eglise de Rome, et prophétise son apostasie constante du Christ, sous le masque de fausse religion. Elle fut introduite, plus tard, dans le vingt et unième chapitre de l'Evangile selon saint Jean ; mais le chapitre tout entier fut condamné comme l'œuvre d'un faussaire, même avant qu'on n'eût reconnu que cet *Evangile* n'avait jamais été écrit par l'apôtre saint Jean.

L'auteur anonyme de *Supernatural Religion*, ouvrage dont plusieurs éditions furent épuisées en moins de deux ans, et qu'on prétend avoir été écrit par un éminent théologien, fournit la preuve concluante de la contrefaçon des quatre Evangiles, ou tout au moins de leur complète transformation dans les mains du trop zélé Irénée et de ses acolytes. Le quatrième Evangile est complètement démoli par ce savant auteur ; il prouve clairement les falsifications extraordinaires auxquelles se sont *livrés* les Pères des premiers siècles, et il discute la valeur relative des synoptiques avec une puissance de logique inconnue jusqu'alors. Chaque ligne de cet ouvrage impose la conviction. Nous en reproduisons ce qui suit :

« Nous gagnons infiniment plus que nous ne perdons en abandonnant la croyance à la réalité de la Révélation Divine. Tout en conservant, pur et entier, le trésor de la morale chrétienne, nous n'en écartons que les éléments avilissants ajoutés par la superstition humaine. Nous ne sommes plus tenus d'avoir foi en une théologie qui est un outrage pour la raison et le sens moral. Nous sommes délivrés des notions anthropomorphes de Dieu et de Son gouvernement de l'Univers, et de la Mythologie Juive, nous nous élevons à de plus hautes conceptions, celles d'un Etre infiniment sage et bon, caché à notre esprit borné, il est vrai, dans la gloire impénétrable de la Divinité, mais dont il nous est donné de contempler sans cesse, autour de nous, l'opération des lois d'une compréhension et d'une perfection merveilleuses. L'argument si souvent mis en avant par les théologiens que la Révélation Divine est nécessaire à l'homme, et que certaines notions contenues dans cette révélation sont indispensables à notre conscience morale, est purement imaginaire et dérive

(1) Evangile selon saint Marc, VIII, 33.

de la Révélation elle-même qu'on veut maintenir à tout prix. La seule chose indispensable pour l'homme est la VÉRITÉ, et c'est à elle seule que nous devons adapter notre conscience morale (1). »

Voyons, maintenant, sous quel jour la Révélation Divine de la *Bible* Juive était considérée par les Gnostiques, qui croyaient encore au Christ à leur manière, laquelle, certes, était meilleure et moins impie que celle de l'Église Catholique Romaine. Les Pères ont obligé les partisans du Christ à accepter une Bible dont il fut lui-même le premier à enfreindre les lois; dont il rejetait l'enseignement de fond en comble; et pour lesquels crimes il fut finalement crucifié. Si le monde chrétien peut se vanter de quelque chose, ce n'est certes pas de réunir, comme vertus principales, la logique et la stabilité.

Le seul fait que saint Pierre resta jusqu'à la fin « l'apôtre de la circoncision » parle par lui-même. *Quel que soit celui qui édifia l'Eglise de Rome, ce ne fut certainement pas saint Pierre.* Si c'était le cas, les successeurs de cet apôtre devraient se soumettre à la circoncision, ne serait-ce que par esprit de solidarité, et comme preuve que les prétentions des papes ne sont pas sans fondement. Le Dr Inman affirme qu'on dit que, « à notre époque chrétienne les papes doivent être *en particulier* absolument parfaits » (2); mais nous ignorons si, pour cela, ils doivent se soumettre aux exigences de la Loi Lévitique juive. Les premiers quinze évêques chrétiens de Jérusalem, en commençant par Jacques sans en excepter Judas, étaient, tous, des Juifs circoncis (3).

Dans le *Sepher Toldos Jeshu* (4), un manuscrit hébreu

1. *Supernatural Religion*, vol. II, p. 489.
2. *Ancient Pagan and modern christian Symbolism*, p. 28.
3. Voir Eusèbe. *Ex. H.*, livre IV, ch. V; *Sulpice-Sévère*, vol. II, p. 31.
4. Il parait que les Juifs attribuent une très haute antiquité au *Sepher Toldos Jeshu* Mention en est faite pour la première fois par Martin, vers le commencement du XIIIe siècle, car les Talmudistes eurent grand soin de le cacher aux yeux des Chrétiens. Lévi prétend que Porchetus Salvaticus en publia une partie, qui fut utilisée par Luther (Voir vol. VIII, *Jena Ed.*). Le texte hébreu, qui manquait, fut enfin retrouvé par Münster et Buxtorf, et publié en 1681 par Christophe Wagenseilius à Nuremberg et à Francfort, dans une collection intitulée: *Tela Ignea Satanæ*, ou Flèches enflammées de Satan. (Voir *La Science des Esprits* de Eliphas Lévi.)

d'une haute antiquité, la version de Pierre est toute différente. D'après lui, Simon Pierre était un de leurs frères, bien qu'il se soit écarté, tant soit peu, de leurs lois, et la haine des Juifs et leur persécution de l'apôtre ne paraissent avoir existé que dans l'imagination féconde des Pères de l'Eglise. L'auteur en parle avec grand respect et loyauté, affirmant qu'il était « un serviteur fidèle du Dieu vivant », passant sa vie en austérités et en méditation, « habitant à Babylone, au sommet d'une tour », composant des hymnes et prêchant la charité. Il ajoute que Pierre recommanda toujours aux Chrétiens de ne faire aucun tort aux Juifs ; mais, sitôt après sa mort, survint un autre prédicateur qui partit pour Rome et prétendit que Simon Pierre avait changé l'enseignement de son maître. Il inventa un enfer de flammes et en menaça tout le monde ; il promit des miracles, mais n'en fit point.

Combien ce qui précède contient-il de fiction et combien de vérité ? Nous laissons à d'autres le soin de le rechercher ; mais il est certain que ce récit porte en lui plus de preuves de sincérité, que les fables inventées par les Pères de l'Eglise pour leur cause.

Nous serions d'autant plus poussé à faire crédit de cette amitié entre saint Pierre et ses anciens co-religionnaires, que nous trouvons dans *Theodoret* l'affirmation suivante : « Les Nazaréens sont des Juifs, qui vénèrent l'OINT (Jésus) comme un *homme juste* et se servent de l'*Evangile* selon Pierre (1). » Saint Pierre était un Nazaréen, suivant le *Talmud*. Il appartenait à la secte des Nazaréens de date plus récente, qui étaient en désaccord avec les partisans de Jean-Baptiste, et qui devint, par la suite, une secte rivale ; cette secte — suivant la tradition — fut instituée par Jésus lui-même.

L'histoire veut que les premières sectes chrétiennes aient été ou des Nazaréens, comme Jean-Baptiste ; ou des Ebionites, parmi lesquels se trouvaient de nombreux parents de Jésus ; ou alors des Esséniens (Iaessens) les Thérapeutes, ou Guérisseurs, dont les Nazaréens formaient une branche. Ces sectes, qu'on ne commença à traiter d'hérétiques que

1. Theodoret. *Hæretic. Fab.*, lib II, 11.

depuis l'époque d'Irénée, étaient toutes, plus ou moins, cabalistiques. Elles croyaient à l'expulsion des démons au moyen d'incantations magiques, et mettaient cette méthode en pratique. Jervis applique aux Nabathéens et autres sectes similaires l'appellation de « exorciseurs errants Juifs » (1). le mot arabe *Naba* signifiant errer, et l'hébreu נבא naba, prophétiser. Le *Talmud* appelle tous les Chrétiens, sans distinction des *Nozari* (2). Toutes les sectes Gnostiques croyaient également à la magie. Irénée, en décrivant les partisans de Basilides, dit « qu'ils faisaient usage d'images, d'invocations et d'incantations, et toutes autres choses ayant trait à la magie. » Sur l'autorité de Lightfoot, Dunlap démontre que Jésus était appelé *Nazaraïos*, par rapport à son extérieur humble et pauvre ; « car nazaraïos signifie séparation, aliénation d'autres hommes » (3).

La véritable signification du terme nazar נזר, est se vouer ou se consacrer au service de Dieu. Comme substantif, c'est un *diadème* ou l'emblème de la consécration, une tête ainsi consacrée (4). On disait de Joseph qu'il était un *Nazar* (5). « Sur la tête de Joseph, sur le sommet de la tête (nazar) du prince de ses frères ». On dit encore que Samson et Samuel (שמשון שמואל Semes-on et Sem-va-el) étaient des *Nazars*. Porphyre, en parlant de Pythagore, dit qu'il avait été purifié et initié à Babylone par Zar-Adas, le chef du sacré collège. Ne pourrait-on, par conséquent, supposer que le Zoro-Aster était le *nazar* d'Istar, Zar-adas ou Na-Zar-ad (6) signifiant la même chose dans le changement des langues ? Esra, ou עזרא était un Prêtre, un Scribe, un Hiérophante ; et le premier colonisateur hébreu de la Judée fut זרובבל, Zerubabel ou le Zoro ou nazar de Babylone.

Les Ecritures Juives mentionnent deux cultes ou religions distinctes parmi les Israélites : celui de Bacchus, sous le masque de Jéhovah, et celui des initiés chaldéens auquel

1. Jervis W. Jervis. *Genesis*, p. 324.
2. *Lightfoot*, 501.
3. Dunlap. *Sod the Son of the Man*, p. 10.
4. Jérémie, VII, 29. « Coupe ta chevelure, et jette-la au loin ; monte sur les hauteurs, et prononce une complainte. »
5. Genèse, XLIX, 26.
6. Nazareth ?

appartenaient quelques *nazars*, les théurgistes et quelques rares prophètes. Le quartier général de ces derniers était toujours à Babylone et en Chaldée, où l'on reconnaît distinctement deux écoles rivales de Mages. Ceux qui en doutent feraient bien de donner l'explication de la différence entre ce que dit l'histoire et ce que dit Platon, qui, de tous les hommes de son temps, était certainement le mieux informé. En parlant des Mages, il nous les fait voir instruisant les Rois persans sur Zoroastre, comme fils ou prêtre d'Oromazd; et cependant Darius, dans l'inscription de Bihistun, se vante d'avoir restauré le culte d'Ormazd, et d'avoir renversé les rites des Mages. Il y avait évidemment deux écoles de Mages, rivales et distinctes. La plus ancienne et la plus ésotérique des deux était celle qui, satisfaite de ses connaissances invulnérables et de son pouvoir secret, consentit volontiers à se défaire de sa popularité exotérique, en abandonnant sa suprématie aux mains du réformateur Darius. Les Gnostiques, plus tard, firent preuve de la même politique prudente en s'accommodant, dans chaque pays, aux formes de la religion prévalente, tout en restant secrètement fidèles à leurs doctrines essentielles.

Il y aurait une autre hypothèse possible, qui serait que Zero-Ishtar était le grand prêtre du culte chaldéen ou le hiérophante Mage. Lorsque les Ariens persans, sous Darius Hystaspes, renversèrent le mage Gomates, et *rétablirent* le culte Mazdéen, il s'ensuivit un amalgame à la suite duquel le Mage Zoro-astar devint le Zara-tushra de la *Vendidad*. Ceci n'était pas du goût des autres Aryens qui avaient adopté la religion Védique, en tant que distincte de celle d'*Avesta*. Mais ce n'est qu'une simple hypothèse.

Or, qu'on croie ce que l'on voudra à l'égard de Moïse, nous allons démontrer qu'il fut un initié. La religion Mosaïque ne fut, somme toute, qu'un culte du Soleil et du Serpent, peut-être mélangé de quelques notions monothéistes jusqu'au moment où celles-ci furent introduites par la force dans les soi-disant « Ecritures inspirées » par Esra, lorsqu'il *ré*-écrivit les livres mosaïques. De toute façon, le *Livre des Nombres* fut écrit plus tard ; et on y suit la trace du culte solaire et du serpent aussi nettement que dans n'importe quel récit païen. Dans plus d'un sens, le récit des

serpents de feu est allégorique. Les « Serpents » étaient les *Lévites* ou *Ophites* qui formaient la garde du corps de Moïse (Voir *Exode* XXXII, 26) ; et le commandement du « Seigneur » à Moïse de faire plier le cou du peuple « devant le Seigneur contre le Soleil » qui est l'emblème de ce Seigneur, ne prête à aucune équivoque.

Les Nazars ou Prophètes, de même que les Nazaréens, étaient une caste opposée au culte de Bacchus, en ce que, d'accord avec tous les Prophètes initiés, ils s'en tenaient à l'esprit des religions symboliques et s'opposaient de toutes leurs forces aux pratiques idolâtres et exotériques de la lettre morte. C'est là la raison pour laquelle les prophètes furent si souvent lapidés par le peuple sous la conduite des prêtres qui avaient tout intérêt à favoriser les superstitions populaires. Otfried Müller nous fait voir à quel point les Mystères Orphiques différaient des rites *populaires* de Bacchus (1), bien qu'il soit connu que les Orphithoï relevaient du culte de Bacchus. Le système de la moralité la plus pure et de l'ascétisme sévère des enseignements Orphiques, et auxquels adhéraient si strictement ses partisans, sont incompatibles avec l'impudicité et la grossière immoralité des rites populaires. La fable d'Aristée poursuivant Eurydice dans les bois, où la morsure d'un serpent lui donne la mort, est une allégorie très claire qui fut expliquée, en partie, dans les temps primitifs. Aristée représente la *force brutale* poursuivant Eurydice, la doctrine ésotérique, dans les bois, où le serpent (l'emblème du dieu solaire, adoré sous son aspect grossier, même par les Juifs), la tue ; c'est-à-dire force la vérité à devenir plus exotérique encore, et à chercher un refuge dans le monde inférieur, qui n'est en aucune manière l'enfer de nos théologiens. En outre, le sort d'Orphée, déchiré en lambeaux par les Bacchantes, est encore une autre allégorie pour démontrer que les rites grossiers et populaires sont toujours plus goûtés que la Vérité toute nue, et fait voir également la grande différence qui existait entre le culte populaire et le culte ésotérique. Comme les poèmes d'Orphée et de Musée ont été perdus dès les âges les plus reculés, de telle façon que ni Platon, ni Aristote

1. Otfried Müller. *Historical Greek Litterature*, p. 230-240.

n'ont rien pu reconnaître d'authentique dans les poèmes existant à leur époque, il est fort difficile de dire avec précision en quoi consistaient ces rites particuliers. Nous avons, néanmoins, la tradition orale, et nous en pouvons tirer nos conclusions ; cette tradition veut qu'Orphée ait rapporté sa doctrine des Indes. Cette religion était celle des plus anciens Mages, par conséquent celle à laquelle appartenaient les initiés de toutes les nations, en commençant par Moïse, les « fils des Prophètes » et les *Nazars* ascétiques (qu'il ne faut pas confondre avec ceux contre lesquels se sont élevés Osée et tant d'autres prophètes) et qui étaient tous des Esséniens. Cette dernière secte était composée de Pythagoriciens, avant que leur système n'ait dégénéré plutôt que progressé par leur rapprochement avec les missionnaires Bouddhistes, lesquels, d'après ce que nous raconte Pline, s'étaient établis sur les rivages de la Mer Morte, des siècles avant son temps, *per sæculorum millia*. Mais si, d'autre part, ces moines Bouddhistes furent les premiers à fonder des communautés monastiques et à introduire la stricte observation d'une règle monacale dogmatique; d'autre part, ils furent aussi les premiers à préconiser et à populariser les vertus sévères dont Sakyamouni donna l'exemple,et qui, avant lui, n'avaient été pratiquées que par quelques philosophes bien connus et leurs partisans ; ces vertus furent prêchées quelques siècles plus tard par Jésus, mises en pratique par quelques ascètes chrétiens, et graduellement abandonnées et même complétement oubliées par l'Eglise du Christ.

Les Nazars *initiés* avaient toujours obéi à cette règle, qu'avaient suivie les adeptes de tous les siècles avant eux ; et les disciples de Jean ne furent qu'une branche dissidente des Esséniens. C'est pourquoi il ne faut pas les confondre avec tous les Nazars dont parle l'Ancien Testament et que Osée accusa de s'être séparés ou de s'être consacrés à *Bosheth* בשת, et qui impliquait la plus grande de toutes les abominations. Prétendre, comme le font certains critiques et théologiens, que cela veut dire se séparer de la chasteté et de la continence, c'est ou vouloir pervertir sa véritable signification, ou être absolument ignorant de la langue hébraïque. Le onzième verset du premier

chapitre de Michée explique le terme à moitié, sous une forme voilée : « Passe, habitante de Schaphir, etc. »; mais, dans le texte original, ce terme est *Bosheth*. Certes, ni Baal, ni Iahoh-Kadosh, avec son *Kadeshim*, ne fut un dieu pratiquant les vertus ascétiques, bien que la Bible des *Septante* les représente, de même que les *Galli* — les prêtres parfaits — τετελεσμένους,, comme les *initiés* et les *consacrés* (1). Le grand *Sod* du *Kadeshim*, traduit dans le Psaume LXXXIX, 8 par « assemblée des saints », est loin d'être un mystère des *sanctifiés* dans le sens que le dictionnaire prête à ce terme.

La secte des Naziréates existait longtemps avant que les lois de Moïse ne fussent écrites, et prit naissance chez un peuple en guerre ouverte avec les « élus » d'Israël, c'est-à-dire les habitants de la Galilée, l'ancienne *olla podrida* de nations idolâtres où s'élevait Nazara, le Nazareth d'aujourd'hui. Ce fut à Nazara que les anciens Nazoria ou Naziréates tenaient leurs « Mystères de la Vie » ou « assemblées », comme le terme apparaît dans la traduction (2), qui n'étaient autres que les Mystères secrets de l'initiation (3), tout à fait distincts, dans leur forme pratique, des Mystères populaires qui se célébraient à Byblos en l'honneur d'Adonis. Tandis que les véritables initiés de la Galilée ostracisée adoraient le vrai Dieu, et jouissaient de visions transcendantes, que faisaient les « élus » pendant ce temps ? Ezéchiel nous le dit (au chapitre VIII), lorsqu'en décrivant ce qu'il avait vu, il dit que la *forme* d'une main le saisit par les cheveux de la tête et le transporta de Chaldée à Jérusalem. « Et il y avait là soixante-dix hommes des anciens de la maison d'Israël... Fils de l'homme, vois-tu ce que font dans les ténèbres les anciens de la maison d'Israël... A la porte de la maison de l'Eternel?... Et voici, il y avait là des femmes, assises, qui pleuraient Thammuz. » (Adonis). On ne peut vraiment pas supposer que les païens aient surpassé le peuple « élu » dans certaines honteuses *abominations* dont leurs prophètes les accusent si souvent. Nul n'est besoin

1. Voir *Movers*, p. 683.
2. *Codex Nazaræus*, II, 305.
3. Voir Lucien. *De Syria Dea*.

d'être versé dans la langue hébraïque pour admettre cette vérité ; il n'y a qu'à lire la Bible dans la traduction pour être édifié sur le langage des « saints » prophètes.

Telle fut la raison de la haine des Nazaréens ultérieurs pour les Juifs orthodoxes, — les partisans de la Loi Mosaïque exotérique — que cette secte a toujours accusés d'être des adorateurs de Iurbo-Adunaï, ou du Seigneur Bacchus. Sous le déguisement de *Adoni-Iachoh* (texte original de Esaïe LXI, 1). Iahoh et le Seigneur Sabaoth, le Baal-Adonis, ou Bacchus adoré dans les bosquets et les *gazons publics* ou Mystères, se transforme enfin, sous l'action adoucissante d'Ezra, en l'Adonaï de la Massorah —le Dieu Unique et suprême des Chrétiens !

« Tu n'adoreras point le Soleil dont le nom est Adunaï, dit le *Codex des Nazaréens* ; dont le nom est aussi *Kadush* (1) et El-El. Cet Adunaï élira une nation qui se réunira en *foules* (son culte sera exotérique)... Jérusalem deviendra le refuge et la cité des *Avortons*, qui se perfectionneront (se circonciront) par le glaive... et ils adoreront Adunaï. (2). »

Les plus anciens Nazaréens, descendants des *Nazars* des Ecritures, dont le dernier chef le plus éminent fut saint Jean-Baptiste, bien que considérés peu orthodoxes par les Scribes et les Pharisiens de Jérusalem, commandaient toutefois le respect et ne furent jamais inquiétés. Hérode, lui-même, « craignait la foule, parce qu'elle regardait Jean comme un prophète » (Matthieu, XIV, 5). Mais les disciples de Jésus appartenaient manifestement à une secte qui devenait de jour en jour une épine plus douloureuse dans leur côté. Elle apparaissait comme une hérésie contenue *dans une autre hérésie* ; car, tandis que les Nazars des anciens temps, les « Fils des Prophètes », étaient des cabalistes chaldéens, les adeptes de la nouvelle secte dissidente s'établirent dès le début en réformateurs et en innovateurs. La grande ressemblance notée par quelques critiques entre les rites et les coutumes des premiers Chrétiens et ceux des Esséniens s'explique sans aucune difficulté. Les Esséniens, comme

1. Voir Psaume LXXXIX, 18.
2. *Codex Nazaraeus*, I, 47.

nous venons de le faire remarquer, étaient des convertis, des missionnaires bouddhistes qui, à un moment, avaient envahi l'Egypte, la Grèce, et même la Judée, depuis le règne d'Asoka, le zélé propagandiste; et tandis que c'est évidemment aux Esséniens que revient l'honneur d'avoir eu comme élève le Réformateur Nazaréen, Jésus, nous voyons que celui-ci est en désaccord avec ses premiers maîtres, sur plusieurs points, dans la forme des observances. On ne peut pas dire qu'il était un Essénien dans le sens strict du mot, pour des raisons que nous donnerons plus loin, et il n'était pas non plus un Nazar ou un Nazarien de la secte plus ancienne. Ce que Jésus *était* en réalité, se trouve dans le *Codex Nazaræus*, dans les accusations injustes des Gnostiques de Bardesane.

« Jesu est *Nebu*, le faux Messie, le destructeur de l'ancienne religion orthodoxe », dit le *Codex* (1). Il est le fondateur de la secte des nouveaux Nazars, et, ainsi que les mots l'indiquent clairement, un partisan de la doctrine Bouddhiste. En hébreu, le mot *naba* נבא signifie parler d'inspiration ; et נבו *nebo* est le dieu de la sagesse. Mais Nebo est encore *Mercure*, et *Mercure est Bouddha* dans le monogramme hindou des planètes. De plus, nous voyons que les Talmudistes reconnaissent que Jésus était inspiré par le génie de Mercure (2).

Le réformateur Nazaréen avait appartenu, sans aucun doute, à l'une ou l'autre de ces sectes, bien qu'il soit presque impossible de dire à laquelle; mais ce qui est de toute évidence, c'est qu'il prêcha la philosophie du Bouddha-Sakyamouni. Dénoncés par les derniers prophètes, maudits par le Sanhédrin, les Nazars — qu'on confondit avec les autres du même nom « qui se sont consacrés à l'infâme idole » (3) — furent persécutés secrètement, sinon ouvertement, par la synagogue orthodoxe. Il apparaît clairement pourquoi Jésus fut traité avec dédain dès le début, et qu'on le qualifia dédaigneusement de « Galiléen ». Nathanaël demande : — « Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ? » (Jean, I, 46) et

1. *Codex Nazaræus* ; Norberg: *Onomasticon*, 74.
2. Alph. de Spire : *Fortalicium Fidei*, II, 2.
3. Osée, IX, 10.

ce au début de sa carrière, sans autre raison que Nathanaël sait qu'il est un *Nazar*. Ceci ne prouve-t-il pas que même les plus anciens Nazars ne faisaient pas vraiment partie de la religion hébraïque, mais qu'ils étaient plutôt une classe de théurges chaldéens? De plus, comme le *Nouveau Testament* est connu pour ses erreurs de traduction et la falsification transparente de son texte, nous soupçonnons fort que le mot Nazareth fut substitué à celui de *nasaria* ou nozari. On devrait alors lire: « Peut-il venir quelque chose de bon d'un Nozari, ou d'un Nazaréen », c'est-à-dire d'un partisan de saint Jean-Baptiste, avec lequel nous le voyons associé dès le début de son entrée en action, après qu'on l'eut perdu de vue pendant une période de plus de vingt ans? Les bévues de l'*Ancien Testament* ne sont rien à côté de celles des *Evangiles*. Ces contradictions évidentes sont la meilleure preuve du système de fraudes pieuses sur lequel repose la doctrine du Messie. « C'est lui qui *est Elie* qui devait venir », dit saint Matthieu en parlant de saint Jean-Baptiste, forçant ainsi la reconnaissance d'une ancienne tradition cabalistique. Mais lorsque, s'adressant à saint Jean-Baptiste lui-même, ils lui demandent : — « Es-tu Elie? il dit : — Je ne le suis point. » Lequel des deux était le mieux renseigné, saint Jean où son biographe ? Et laquelle des deux versions constitue la révélation divine ?

Le but de Jésus, comme ce fut évidemment celui du Bouddha-Gautama, était de faire bénéficier l'humanité entière d'une réforme cultuelle qui enseignerait une religion basée sur l'éthique pure ; jusqu'alors, la véritable connaissance de Dieu et de la nature était restée entre les mains des seules sectes ésotériques et de leurs adeptes. Comme Jésus fit usage *d'huile* et que les Esséniens n'employaient que de l'eau pure (1), on ne peut pas dire qu'il fût un Essénien au sens strict du mot. D'autre part, les Esséniens étaient aussi « mis à part » ; c'étaient des guérisseurs (*assaya*) et habitaient dans le désert, de même que tous les ascètes.

Mais, bien qu'il ne s'abstînt pas de vin, il pouvait être

1. Josèphe dit que « Les Esséniens considéraient l'huile comme une souillure ». *Guerres*, II, p. 7.

néanmoins un Nazaréen. Car, dans le chapitre VI des *Nombres*, nous voyons que lorsqu'un prêtre a agité la chevelure d'un Naziréen en offrande devant le Seigneur, « ensuite le Naziréen pourra boire du vin » (v. 20). Le sévère blâme du réformateur du peuple qui n'était satisfait de rien est ainsi exprimé : « Jean ne mangeait ni ne buvait, et ils dirent de lui : il est possédé du diable... Le Fils de l'Homme mange et boit, et ils disent : Voici : c'est un glouton et un buveur de vin. » Malgré cela, il était un Essénien et un Nazaréen, car ne voyons-nous pas qu'il envoie un message à Hérode en lui disant : « Voici, je chasse les démons et je fais des guérisons. » Il se dit prophète et déclare qu'il est l'égal de tous les autres prophètes (1).

L'auteur de *Sod* nous montre Saint Matthieu cherchant à rapporter le terme de Nazaréen à une prophétie (2), et il demande alors : « Pourquoi Saint Matthieu veut-il que le prophète ait dit qu'il doit être appelé *Nazaria* ? » tout simplement « parce qu'il appartenait à cette secte et qu'une prophétie confirmait ses prétentions à devenir un Messie... Or il n'apparaît nulle part que les prophètes aient dit que le Messie devait être appelé un Nazaréen » (3). Le fait seul que saint Matthieu, dans le dernier verset du chapitre II, cherche à donner du poids à sa prétention que Jésus demeura à Nazareth, *dans le seul but d'accomplir la prophétie*, non seulement diminue la portée de son argument, mais le renverse au contraire complètement ; car les deux premiers chapitres ont depuis longtemps été reconnus comme des falsifications ultérieures.

Le baptême est un rite des plus anciens, et était pratiqué dans les Mystères de toutes les nations sous forme d'ablutions sacrées. Dunlap ferait dériver le terme *nazars* de nazah, arroser ; Bahak-Tzivo est le Génie qui appela le

1. Saint Luc, XIII, 32.

2. Saint Matthieu, II. Rappelons-nous que l'Evangile selon saint Matthieu, dans le Nouveau Testament, n'est pas l'Evangile original de l'apôtre qui porte ce nom. Cet Evangile authentique demeura pendant des siècles en possession des Nazaréens et des Ebionites, ainsi que nous le ferons voir plus loin, ainsi que le reconnait saint Jérôme lui-même, qui confesse qu'il dut obtenir la permission des Nazaréens pour le traduire.

3. Dunlap. *Sod, the Sun of the Man.*

monde à l'existence (1) de « l'eau obscure », disent les Nazaréens ; et le *Persian, Arabic and English Lexicon* de Richardson prétend que le mot *Bahak* signifie « pleuvoir ». Mais le Bahak-Tzivo des Nazaréens ne peut pas aisément être confondu avec Bacchus, le « dieu de la pluie », car les Nazars étaient les plus grands ennemis du culte de Bacchus. « Bacchus est élevé par les Hyades, les nymphes de la pluie », dit Preller (2); il prouve, en outre, (3) qu'à la fin des Mystères religieux, les prêtres baptisaient (lavaient) leurs monuments et les enduisaient d'huile. Mais tout ceci ne forme que des preuves très indirectes. Nul n'est besoin de prouver que le baptême du Jourdain n'était qu'une substitution des rites *exotériques* de Bacchus, et les libations en honneur d'Adonis ou d'Adoni, — que les Nazaréens avaient en horreur — pour prouver que c'était une secte née des « Mystères » de la « Doctrine Secrète ». Il ne faut pas, non plus, confondre leurs rites avec ceux de la populace païenne, qui n'avait fait que tomber dans la foi idolâtre et irraisonnée de toutes les multitudes plébéiennes. Saint Jean fut le prophète de ces Nazaréens, et, en Galilée, on l'appelait « le Sauveur »; mais il n'était pas le fondateur de la secte dont les traditions remontaient à la plus haute antiquité des théurges Chaldéo-Akkadiens.

« Le peuple Israélite primitif était composé de Canaanites et de Phéniciens ayant tous le même culte des dieux phalliques — Bacchus, Baal ou Adon, Iacchos — Iao ou Jehovah »; mais, même parmi ceux-ci, il y eut toujours une classe d'adeptes *initiés*. Par la suite, le caractère de cette plèbe fut modifié par les conquêtes Assyriennes ; et, finalement, la colonisation persane imposa les notions et les usages Pharisiens et Orientaux, qui donnèrent naissance à l'*Ancien Testament* et aux institutions mosaïques. Les prêtres-rois Asmonéens promulguèrent le canon de l'*Ancien Testament* par opposition à l'*Apocrypha*, ou livres secrets des Juifs d'Alexandrie. Les cabalistes (4), jusqu'à l'époque de Jean

1. *Codex Nazaræus*, vol. II, p. 233.
2. Preller, vol. I, p. 415.
3. *Ibidem*, vol. I, p. 490.
4. Le terme *Apocrypha* fut adopté à tort comme voulant signifier douteux et faux. Sa véritable signification est : *caché, secret* ; mais ce qui est secret est souvent plus exact que ce qui est révélé.

Hyrcan, c'étaient des Assidiens (Chasidim) et des Pharisiens (Parsis) ; mais ils devinrent des Sadducéens ou Zadokites — partisans du gouvernement sacerdotal en opposition avec celui des rabbins. Les Pharisiens étaient doux et intellectuels ; les Sadducéens, intolérants et cruels.

Le *Codex* dit : « Jean, fils d'Aba-Saba-Zacharia, conçu par sa mère *Anasabel* dans sa centième année, avait baptisé depuis *quarante-deux ans* (1), lorsque le Messie Jésus vint au Jourdain pour se soumettre au baptême de Jean... Mais il *pervertira la doctrine de Jean* en changeant le baptême du Jourdain et en pervertissant les sentences de la Justice (2) ».

Le baptême d'eau fut changé en celui du Saint-Esprit, sans doute en conséquence de la notion d'une réforme toujours prévalente chez les Pères, et afin de distinguer les Chrétiens des Nazaréens de saint Jean, les Nabathéens et les Ebionites, et faire place aux nouveaux dogmes. Non seulement les Synoptiques nous disent que Jésus baptisa de même que Jean, mais que les disciples de Jean s'en plaignirent, bien qu'on ne puisse certainement pas accuser Jésus de pratiquer un rite purement bachique. La parenthèse dans le verset 2 de l'Evangile selon saint Jean IV « ... Jésus ne baptisait pas lui-même », est si maladroite qu'on reconnaît tout de suite qu'elle a été interpolée. Saint Matthieu fait dire à Jean-Baptiste que celui qui viendra après lui ne les baptiserait pas d'eau, mais « du Saint-Esprit et du feu » ; saint Marc, saint Luc et saint Jean corroborent ces paroles. L'eau, le feu et l'esprit, ou Saint-Esprit, ont tous leur origine dans l'Inde, ainsi que nous le démontrerons plus loin.

Or cette phrase présente une particularité très étrange. Elle est nettement contredite dans les *Actes des Apôtres*

1. Si nous pouvons nous y fier, cette affirmation prouverait que Jésus avait entre cinquante et soixante ans quand il fut baptisé, car les Evangiles disent qu'il était seulement de quelques mois plus jeune que Jean-Baptiste. Les Cabalistes disent que Jésus avait plus de quarante ans lorsqu'il apparut pour la première fois devant les portes de Jérusalem. La copie actuelle du *Codex Nazaræus* date de l'année 1042, mais Dunlap emprunte à Irénée (IIe siècle) des citations et d'amples informations de ce livre : « La base des matériaux communs à Irénée et au *Codex Nazaræus* doit provenir au moins du Ier siècle », dit l'auteur de *Sod, the Son of the Man*, dans sa préface p. 1.

2. *Codex Nazaræus*, vol. I, p. 109; Dunlap : *Ibidem*, XXIV.

XIX 2-5. Apollos, un juif d'Alexandrie, appartenait à la secte de saint Jean ; il avait été baptisé, et instruisait les autres dans la doctrine de saint Jean-Baptiste. Et cependant lorsque saint Paul, mettant à profit son absence de Corinthe, rencontre quelques disciples d'Apollos à Ephèse, il leur demande s'ils ont reçu le *Saint-Esprit*, et ils lui répondent naïvement : « — Nous n'avons même pas entendu dire qu'il y ait un Saint-Esprit ». « — De quel baptême avez-vous donc été baptisés ? » leur demande-t-il. « — *Du baptême de Jean* » est la réponse. On fait alors répéter à saint Paul les paroles attribuées à saint Jean-Baptiste dans les Synoptiques ; et ces hommes « furent alors baptisés au nom du Seigneur Jésus » ; et instantanément « ils parlèrent en langues et prophétisèrent », don qui accompagne la descente du Saint-Esprit.

Que faut-il conclure ? Saint Jean-Baptiste, qu'on nomme le « Précurseur » afin « que la prophétie soit accomplie », le grand prophète et martyr, dont les paroles avaient une signification si importante aux yeux de ses disciples, annonce la descente du *Saint-Esprit* à ses auditeurs ; les foules se rassemblent sur les rives du Jourdain, où, pendant la cérémonie du baptême du Christ, le *Saint-Esprit* annoncé apparaît dans les cieux entr'ouverts, et la multitude entend la voix ; et cependant les disciples de Jean-Baptiste « *n'ont pas* même *entendu dire* qu'il y ait un Saint-Esprit » !!

Certes, les auteurs du *Codex Nazaræus* avaient raison. Seulement, ce ne fut pas Jésus, mais ceux qui vinrent après lui, et qui cuisinèrent la *Bible* pour servir leurs fins, qui « *pervertirent* la doctrine de Jean, *changèrent* le baptême du Jourdain, et pervertirent les sentences de la justice ».

Inutile d'objecter que le *Codex* actuel fut écrit des siècles après que les disciples directs de Jean-Baptiste eurent cessé de prêcher. Il en est de même pour les *Evangiles*. Lorsque cette étonnante entrevue entre saint Paul et les « Baptistes » eut lieu, Bardesane n'avait pas encore fait son apparition parmi eux et la secte n'était pas encore accusée « d'hérésie ». De plus, nous voyons combien peu la promesse de Jean-Baptiste au sujet du « Saint-Esprit » et l'apparition de « l'Esprit » lui-même avait affecté ses disciples, par le mécontentement dont ils firent preuve envers les disciples de

Jésus et la rivalité qu'ils leur manifestèrent dès le début. Bien plus, Jean-Baptiste est si peu convaincu de l'identité de Jésus avec le Messie attendu, qu'après la célèbre scène du baptême dans le Jourdain, et la confirmation orale du *Saint-Esprit* lui-même que « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé* » (saint Matthieu, III, 17), nous voyons que le « Précurseur (saint Matthieu, IX) envoie, de sa prison, deux disciples à Jésus pour lui demander : « Es-tu *celui* qui doit venir, ou devons-nous en *attendre un autre?* » !!

Cette contradiction flagrante aurait dû, depuis longtemps déjà, ouvrir les yeux des gens sensés, au sujet de l'inspiration divine putative du *Nouveau Testament*. Mais nous nous permettrons de demander encore : Si le baptême est le signe de la régénération et qu'il fut institué par Jésus lui-même, pourquoi les Chrétiens ne baptisent-ils pas, ainsi que Jésus est représenté le faire, « du Saint-Esprit et du Feu », au lieu de s'en tenir à la coutume des Nazaréens ? Quel a pu être le but d'Irénée, en pratiquant ces interpolations manifestes, sinon de laisser croire au peuple que le nom de Nazaréen, qu'on donnait à Jésus, lui venait simplement de la résidence de son père à Nazareth, et non de son affiliation à la secte des *Nazaria*, ou Guérisseurs ? Cet exploit d'Irénée fut fort malavisé, car depuis les temps immémoriaux les prophètes de l'ancien temps avaient tonné contre le baptême du feu, tel qu'il était pratiqué chez leurs voisins, lequel communiquait à ceux qui le recevaient « l'esprit de prophétie », autrement dit le Saint-Esprit.

Mais le cas était désespéré ; les Chrétiens étaient partout connus sous le nom de Nazaréens et d'Esséniens (suivant Epiphane), et le Christ prenait simplement rang parmi les prophètes et les guérisseurs juifs — c'est ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes — ; il était ainsi reconnu par ses disciples, et considéré sous cet aspect par ses partisans. Cette conception ne se prêtait à aucune hiérarchie nouvelle, ni à aucune nouvelle Divinité ; et, du moment qu'Irénée avait entrepris la tâche de les fabriquer de toutes pièces, il était obligé de réunir les matériaux qu'il avait sous la main, en remplissant les lacunes avec ses propres inventions.

Si nous voulons nous assurer que Jésus était un véritable Nazaréen, — bien qu'entretenant des idées de réformes

nouvelles —, il faut en chercher les preuves non dans la traduction des *Evangiles*, mais dans les versions originelles auxquelles nous pouvons avoir accès. Tischendorf, dans sa traduction du grec, de saint Luc, IV, 31, le présente ainsi : « Jésus de Nazareth » et dans le texte syriaque on lit « Iasoua, toi le Nazaréen. » De sorte que si nous tenons compte de tout ce qui est embarrassant et incompréhensible dans les quatre *Evangiles*, revus et corrigés tels que nous les voyons aujourd'hui, nous comprendrons aisément que le véritable christianisme, tel qu'il fut enseigné à l'origine et prêché par Jésus, ne se trouve que dans les soi-disant hérésies syriaques. Ce n'est que de celles-là que nous pouvons nous former une idée claire et précise de ce qu'était le Christianisme primitif. Telle était la foi de saint Paul, lorsque l'orateur Tertullien accusa l'apôtre devant le gouverneur Félix. Ce dont il se plaignait, c'était qu'ils avaient « trouvé cet homme qui est une peste, qui excite des divisions... qui est le chef de *la secte des Nazaréens* » (1) ; et quoique saint Paul se défende de toute autre accusation, il reconnaît « qu'il *sert le Dieu de ses pères* selon la voie qu'ils appellent une secte » (2). Cette confession, à elle seule, est toute une révélation. Elle nous montre : 1° Que saint Paul admettait faire partie de la secte des Nazaréens ; 2° Qu'il servait le *Dieu de ses pères*, et non le Dieu trinitaire des Chrétiens, au sujet duquel il ne sait rien, et qui ne fut inventé qu'après sa mort ; et 3° Que cette malheureuse confession explique suffisamment pourquoi le traité des *Actes des Apôtres*, ainsi que l'*Apocalypse* de saint Jean, qui à un moment donné fut rejeté de fond en comble, avaient été exclus, pendant si longtemps, du canon du *Nouveau Testament*.

A Byblos, les néophytes, de même que les hiérophantes, étaient tenus de jeûner et de demeurer pendant quelque temps dans la solitude, après avoir participé aux Mystères. Un jeûne et une préparation très stricte étaient exigés avant, ainsi qu'après les orgies de Bacchus, d'Adonis et d'Eleusis ; et Hérodote mentionne avec crainte et vénéra-

1. Actes des Apôtres, XXIV, 5.
2. Actes des Apôtres, XXIV, 14.

tion le LAC de Bacchus, dans lequel « ils (les prêtres) donnaient, la nuit, des représentations de sa vie et de ses souffrances » (1). Dans les sacrifices mithraïques, et pendant l'initiation, le néophyte simulait une scène préliminaire de la mort ; cette scène précédait celle où il se faisait voir « renaissant par le rite *du baptême* ». Une partie de cette cérémonie est encore représentée, de nos jours, par les Franc-Maçons, lorsque le néophyte, représentant le Grand Maître Hiram Abi, est étendu, mort, et est relevé par la puissante prise de la griffe du lion.

Les prêtres étaient circoncis. Le néophyte ne pouvait être initié sans avoir participé aux Mystères solennels du LAC. On baptisait les Nazaréens dans le Jourdain, et ils ne pouvaient être baptisés autre part ; ils se prêtaient également à la circoncision et jeûnaient avant et après la purification par le baptême. Jésus passe pour avoir jeûné pendant quarante jours dans le désert, sitôt après son baptême. Il existe, encore aujourd'hui, devant chaque temple de l'Inde, un lac, une rivière ou un réservoir plein d'eau bénite dans lesquels les dévots Hindous ou Brahmanes font journellement leurs ablutions. Ces réservoirs d'eau consacrée sont nécessaires dans chaque temple. Les fêtes des baignades, ou rites *baptismaux*, ont lieu deux fois par année, en octobre et en avril ; elles ont une durée de dix jours ; et, ainsi que cela se pratiquait dans l'Ancienne Egypte et la Grèce, les statues des dieux, des déesses et des idoles sont immergées dans l'eau par les prêtres ; le but de cette cérémonie est de les laver des péchés de leurs adorateurs, péchés dont ils se sont chargés et qui les souillent, jusqu'à ce qu'ils aient été lavés dans l'eau sacrée. Pendant le Arâtty, la cérémonie du bain, le dieu principal de chaque temple est porté en procession solennelle jusqu'à la mer pour y être baptisé. Les prêtres Brahmanes, portant les images sacrées, sont généralement suivis du Maharaja, pieds nus et presque dépourvu de vêtements. Les prêtres entrent *trois fois* dans la mer, et la troisième fois ils portent avec eux toutes les images des dieux. Les élevant au-dessus de lui, toute la congrégation répétant les prières, le Grand

1. « *Hérodote* », II, p. 170.

Prêtre plonge les statues par *trois fois* dans l'eau, au nom de la *trinité mystique*, après quoi elles sont purifiées (1). L'hymne Orphique dit que l'eau est le plus grand purificateur des hommes et des dieux.

Il a été reconnu que la secte des Nazaréens avait existé quelque 150 ans avant Jésus-Christ, et que, suivant Pline et Josèphe, elle s'était fixée sur les bords du Jourdain et sur la rive orientale de la Mer Morte (2). Mais, dans les *Gnostics* de King, nous voyons que Josèphe donne une autre version d'après le verset 13, où il dit que les Esséniens avaient été établis sur les rives de la Mer Morte « des milliers de siècles » avant l'époque de Pline (3).

Suivant l'opinion de Munk, le terme « Galiléen » serait presque synonyme de « Nazaréen » ; il prouve, de plus, que les relations de ceux-là avec les Gentils étaient très intimes. Le peuple avait sans doute peu à peu adopté, dans ses relations très suivies, certains rites et modes du culte des païens, et il attribue à cette même cause le dédain avec lequel les juifs orthodoxes considéraient les Galiléens. Leurs relations amicales les portèrent, à une date ultérieure, à adopter les « Adonia », ou rites sacrés pratiqués lors des lamentations sur le corps mutilé d'Adonis, ainsi que nous le constations par les plaintes de saint Jérôme. C'est ainsi qu'il dit : « Le bois de Thammuz, c'est-à-dire d'Adonis, jetait son ombre sur Bethléhem ! Et dans la grotte où pleura jadis l'enfant Jésus, on lamente la perte de l'amant de Vénus (4). »

Ce fut à la suite de la rébellion de Bar-Kochba, que l'Empereur Romain établit les Mystères d'Adonis dans la grotte sacrée de Bethléhem ; et qui sait si ce ne fut pas sur ce *petra* ou temple sur le roc, que l'Eglise fut édifiée ? Le

1. Le Grand Pontife hindou — le chef des Nambaris qui réside dans le pays de Cochin — est généralement présent pendant ces fêtes de l'immersion dans « l'Eau sacrée ». Il voyage souvent fort loin pour présider à une de ces cérémonies.

2. *Ant. Jud.*, XIII, p, 9 ; XV, p. 10.

3. King estime que c'est exagéré et croit que ces Esséniens, qui étaient sans aucun doute des moines Bouddhistes, n'étaient « que la continuation des associations connues sous le nom de Fils des Prophètes ». *The Gnostics and their Remains*, p. 22.

4. Saint Jérôme. *Epitres*, p. 49 (*ad Poulmam*) ; voir *Spirit History* de Dunlap, p. 218.

sanglier d'Adonis était placé au-dessus de la porte de Jérusalem qui faisait face à Bethléem.

Munk prétend que « l'institution des Nazaréens avait été établie avant les lois de Musah » (1). Il n'y a pas lieu d'en douter, car nous voyons que cette secte est déjà minutieusement décrite dans le *Livre des Nombres* (chap. VI). Dans le commandement donné par le Seigneur à Moïse, dans ce chapitre, il est aisé de reconnaître les rites et les lois des Prêtres d'Adonis (2). L'abstinence et la pureté prescrites dans les deux sectes est identique. Les fidèles de toutes deux laissaient *croître leurs cheveux longs* (3) comme le font les cénobites et les fakirs hindous encore de nos jours, tandis que les autres castes se rasent la tête et s'abstiennent de boire du vin à de certaines dates. Le prophète Elie, un Nazaréen, est décrit, dans le *IIe Livre des Rois* et par Josèphe, comme un homme « vêtu de poil et ayant une ceinture de cuir autour des reins » (4). Et saint Jean-Baptiste et Jésus sont représentés tous deux portant les cheveux longs (5). Saint Jean est « vêtu de poil de chameau » et porte une ceinture de cuir, et Jésus un vêtement long et « sans couture »..... « et blanc comme la neige », dit saint Marc ; ce sont les mêmes vêtements portés par les prêtres Nazaréens, ainsi que par les Essé-niens Pythagoriciens et Bouddhistes, tels que les a décrits Josèphe.

1. *Munk*, p. 169.

2. Bacchus et Arès ou le *vin* et le *pain* mystiques employés dans ces Mystères, deviennent, dans *l'Adonia*, Adonis et Vénus. Movers nous montre que *Iacho est Bacchus*, p. 550, et il tient son autorité de *Lydus de Mens* (38-74) ; *Spir. Hist.*, p. 195. *Iao* est un dieu solaire, et le Jehovah juif, le soleil intellectuel ou central des Cabalistes (Voir *Julien* dans *Proclus*). Mais ce *Iao* n'est pas le dieu des Mystères.

3. Josèphe. *Ant. Jud.*, IV, p. 4.

4. *Ibidem*, IX, 2e Livre des Rois, I, 8.

5. Par rapport au fait bien connu que Jésus portait ses cheveux longs, et qu'il a toujours été représenté ainsi, il est étonnant de constater combien peu l'éditeur des *Actes des Apôtres* était au courant des habitudes de saint Paul, lorsqu'il lui fait dire dans l'Epitre aux Corinthiens, XI, v. 14 : « La nature elle-même ne nous enseigne-t-elle pas que *c'est une honte pour l'homme de porter de longs cheveux ?* » Il est bien certain que saint Paul n'a jamais dit une chose semblable ! Par conséquent, si le passage est authentique, saint Paul ne savait rien du prophète dont il avait embrassé les doctrines et pour lesquelles il mourut ; et s'il est apocryphe, combien alors ce qui en reste est-il plus digne de foi ?

Si nous suivons attentivement les termes *nazar* et *nazaret* à travers les œuvres les plus saillantes des auteurs anciens, nous les voyons employés aussi bien pour désigner les adeptes juifs que païens. C'est ainsi qu'Alexandre Polyhistor, en parlant de Pythagore, dit qu'il était un disciple du *Nazaret* assyrien, que quelques-uns supposent avoir été Ezéchiel. Diogène Laërce affirme positivement que Pythagore, après avoir été initié à tous les Mystères des Grecs et des Barbares, « se rendit en Egypte et visita ensuite les Chaldéens et les Mages » ; et Apulée, de son côté, affirme que ce fut Zoroastre qui instruisit Pythagore.

Si nous voulions prétendre que les *Nazars* hébreux, les prophètes injurieux du Seigneur, avaient été initiés aux soi-disant Mystères païens, et appartenaient (tout au moins la plupart d'entre eux) à la même Loge ou Cercle d'adeptes que ceux qu'on considéraît comme idolâtres ; que ce « Cercle de Prophètes » n'était qu'une branche collatérale d'une association secrète, que, sans nous tromper, nous pourrions qualifier d'internationale, nous attirerions sur nous les foudres de la colère chrétienne ! Et, malgré tout, le cas est fort probable.

Rappelons, en premier lieu, ce que Ammien-Marcellin et d'autres historiens ont dit au sujet de Darius Hystaspe. Celui-ci, en pénétrant dans l'Inde septentrionale (la Bactriane) apprit des Brachmans, des rites purs, ainsi que les sciences cosmiques et stellaires, qu'il transmit ensuite aux Mages. Or Hystaspe, on nous le dit, renversa les Mages, et introduisit parmi eux, ou plutôt les força à adopter, la pure religion de Zoroastre, celle d'Ormazd. Comment se fait-il alors qu'on trouve sur le tombeau de Darius une inscription qui dit qu'il était « un instructeur et un hiérophante de la Magie, ou du Magisme ! » Il y a évidemment ici une erreur historique, et l'histoire le reconnaît. Dans cet imbroglio de noms, il est impossible que Zoroastre, le maître de Pythagore, soit le Zoroastre ou Zarathustra qui introduisit le culte du Soleil chez les Parsis ; ou celui qui apparut à la cour de Gusthasp (Hystaspe) le père réputé de Darius ; ce n'était pas non plus le Zoroastre qui plaçait ses Mages avant les rois eux-mêmes. La plus ancienne écriture Zoroastrienne, l'*Avesta*, ne laisse supposer en aucune façon

que le réformateur ait eu connaissance des nations qui, plus tard, adoptèrent son culte. Il paraît complètement ignorant de ses visions de l'Iranie Occidentale, des Mèdes, des Assyriens, des Persans et autres. Si nous ne possédions aucune autre preuve de la haute antiquité de la religion Zoroastrienne, que la découverte de l'erreur commise par quelques lettrés de notre époque, qui ont confondu Vistaspa (Gushtasp) avec le père de Darius, tandis que la tradition Persane veut que Vistaspa soit le dernier rejeton de la lignée des princes Kaisiniens qui régnaient en Bactriane, elle devrait suffire, puisque la conquête de la Bactriane par les Assyriens eut lieu 1.200 ans avant Jésus-Christ (1).

Il est fort naturel, par conséquent, que nous ne voyions dans l'appellation de Zoroastre qu'un terme générique et non un nom, dont nous laissons aux philologues le soin de rechercher la signification. *Gourou*, en sanscrit, veut dire : instructeur spirituel ; et comme Zuruastara signifie, dans la même langue, celui qui adore le Soleil, pourquoi serait-il impossible que, par un changement naturel du langage, dû au grand nombre des nations qui se convertirent au culte solaire, le mot *guru-astara,* instructeur spirituel du culte du Soleil, ressemblant à un tel point au nom du fondateur de cette religion, n'ait été graduellement transformé dans sa forme primitive de Zurgastara ou Zoroastre ? Suivant l'opinion des cabalistes, il n'y eut qu'un seul Zarathustra et plusieurs *guruastars*, ou instructeurs spirituels, et qu'un de ces *gourous*, ou plutôt *huruaster*, ainsi qu'on le nomme dans les anciens manuscrits, était l'instructeur de Pythagore. Nous donnons pour ce qu'elle vaut cette explication aux philologues et à nos lecteurs. Personnellement, nous la tenons pour vraie, ajoutant bien plus foi à la tradition cabalistique qu'à l'explication des savants, qui jusqu'à ce jour n'ont jamais pu se mettre d'accord.

Aristote dit que Zoroastre vécut 6.000 ans avant Jésus-

1. Max Muller l'a abondamment prouvé dans sa conférence sur le « Zend-Avesta ». Il appelle Gushtasp « le disciple mythique de Zoroastre ». Mythique, qui sait? seulement parce que la période pendant laquelle il vécut et étudia avec Zoroastre est trop éloignée pour permettre à la science moderne d'en parler avec certitude.

Christ; Hermippe d'Alexandrie, qui était censé avoir lu tous les livres authentiques des Zoroastriens, bien qu'Alexandre le Grand ait été accusé de les avoir détruits, représente Zoroastre comme un élève d'Azonak (Azon-ach, ou le Dieu Azon) et qu'il vécut 5.000 ans avant la chute de Troie. Er ou Eros, dont Platon relate la vision dans sa *République*, est censé, d'après saint Clément, avoir été Zordusht. Tandis que le Mage qui détrôna Cambyse était un Mède, et que Darius proclame avoir aboli les rites des Mages pour établir ceux d'Ormazd. Xanthus de Lydie déclare que Zoroastre avait été le chef des Mages !

Lequel a tort? ou ont-ils tous raison, et n'est-ce que les interprètes modernes qui ne savent expliquer la différence qui existe entre le Réformateur et ses apôtres et partisans? Ces anachronismes de nos commentateurs nous rappellent celui de Suétone, qui confondit les Chrétiens avec un nommé Christos, ou *Crestos*, comme il le dit, et informe ses lecteurs que Claudius le bannit à cause de l'agitation qu'il entretenait parmi les Juifs.

Revenant, finalement, aux *Nazars*, Pline fait mention de Zaratus dans les termes suivants : « Il était Zoroastre et un *Nazaréen* ». Comme Zoroastre est appelé *princeps* des Mages, et que *nazar* signifie mis à part ou consacré, n'est-ce pas une traduction du *mag* hébreu ? C'est l'opinion de Volney. Le mot persan *Na-zaruan* veut dire des millions d'années, et se réfère à « l'Ancien des Jours » chaldéen ; de là vient le nom de Nazars ou Nazaréens, qui étaient consacrés au service du Dieu Suprême Unique, le Aïn-Soph cabalistique, ou « Ancien des Jours », « l'Ancien des Anciens ».

Mais nous retrouvons également le mot *nazar* aux Indes. En hindoustani, nazar signifie la vue interne, ou vision *surnaturelle ;* nazar band-i, veut dire fascination, charme magique ou mesmérique ; et *nazaran* est le terme pour une vision.

Le professeur Wilder est d'opinion que comme le mot Zeruana ne se trouve nulle part dans l'Avesta, mais seulement dans les ouvrages Parsis plus récents, il vient des Mages qui composaient la caste sacrée des Persans dans la période de Sassan, mais qui, à l'origine, étaient des Assyriens. « Je considère que le Turan des poètes, dit-il, doit

être Aturia ou Assyrie; et que Zohak (Az-dahaka, Dei-okes, ou Astyages), le Roi-Serpent, était Assyrien, Mède et Babylonien, lorsque ces pays étaient réunis. »

Toutefois, cette opinion n'infirme en rien notre assertion que les doctrines secrètes des Mages, des Bouddhistes pré-Védiques, des hiérophantes égyptiens de Thoth ou Hermès et des adeptes de tous temps et de toutes nationalités, sans excepter les cabalistes chaldéens et les *nazars* juifs, étaient *identiques* dès le début. Lorsque nous faisons usage du terme Bouddhistes, nous ne voulons, en aucune manière, faire allusion au Bouddhisme exotérique institué par les partisans du Gautama-Bouddha, ni à la religion Bouddhiste moderne, mais bien à la philosophie secrète de Sakyamuni, laquelle, en essence, est certainement identique avec la religion-sagesse des sanctuaires, le Brahmanisme pré-Védique. Le « schisme » de Zoroastre, ainsi qu'on le nomme, en est une preuve directe, car ce n'est pas un *schisme* au sens strict du mot, mais simplement un exposé, en partie publié, de vérités religieuses strictement monothéistes, enseignées jusqu'alors dans les sanctuaires et qui avaient été promulguées par les Brahmanes. Zoroastre, le fondateur primitif du culte solaire, ne peut être qualifié de fondateur du système dualiste; ce n'est pas lui. non plus, qui, le premier, prêcha l'unité de Dieu, car il n'a fait qu'enseigner ce qu'il avait, lui-même, appris des Brahmanes. Max Muller fournit également la preuve que Zarathustra et ses fidèles, les Zoroastriens, « avaient résidé dans l'Inde avant d'émigrer en Perse ». « Qu'il est prouvé, dit-il, que les Zoroastriens et leurs ancêtres partirent de l'Inde, pendant la période Vaïdique, d'une façon aussi certaine que les habitants de Massilia sont originaires de la Grèce... Plusieurs des dieux zoroastriens ne sont... que des réflexions et des déflexions des dieux primitifs et authentiques du Véda (1). »

Si, maintenant, nous parvenons à prouver — et nous pouvons le faire sur l'autorité de la *Cabale* et des plus anciennes traditions de la religion-sagesse, la philosophie des sanctuaires de l'antiquité — que tous les dieux, soit zoroastriens, soit *Védiques* ne sont que la personnification des *pou-*

1. Max Muller. *Zend Avesta*, 83.

voirs occultes de la nature, les serviteurs fidèles des adeptes de la sagesse occulte — la Magie — nous sommes sur terre ferme.

Par conséquent, lorsque nous disons que le Cabalisme et le Gnosticisme procèdent du Mazdéanisme ou du Zoroastrianisme, c'est tout la même chose, à moins que nous ne voulions parler du culte *exotérique*, ce qui n'est pas le cas. Dans le même ordre d'idées, nous nous faisons l'écho de King, l'auteur des *Gnostics*, et de divers autres archéologues, en maintenant que ces deux premiers procèdent du *Bouddhisme*, qui est la plus simple de toutes les philosophies et celle qui satisfait le mieux, et qui donna naissance à une des religions les plus pures du monde. Ce n'est qu'une question de chronologie de savoir laquelle de ces religions, qui ne diffèrent entre elles que dans la forme extérieure, est la plus ancienne, et partant la moins adultérée. Mais même ceci ne touche qu'indirectement, sinon pas du tout, au sujet qui nous occupe. Quelque temps déjà avant notre ère, les adeptes, excepté aux Indes, avaient cessé de se réunir en grandes congrégations ; mais que ce soit chez les Esséniens, ou chez les Néo-Platoniciens, ou encore chez les innombrables sectes dissidentes qui ne naissaient que pour mourir, nous retrouvons toujours les mêmes doctrines, identiques en substance et en esprit, sinon dans la forme. Par conséquent, par le *Bouddhisme* nous voulons dire la religion qui signifie littéralement la doctrine de la Sagesse, antérieure de bien des siècles à la philosophie métaphysique de Siddhârtha Sakyamuni.

Après dix-neuf siècles d'éliminations forcées de tout ce qui, dans les livres canoniques, pouvait mettre le chercheur sur la bonne voie, il est fort difficile de démontrer, à la satisfaction de la science exacte, que les adorateurs « païens » d'Adonis, leurs voisins les Nazaréens, les Esséniens Pythagoriciens, les Thérapeutes guérisseurs (1), les Ebionites et autres sectes, étaient tous, à de rares exceptions près, des sectaires des anciens Mystères Théurgiques. Malgré cela, nous établissons leur parenté, soit par analogie, soit en étudiant avec soin le sens *caché* de leurs rites et de leurs coutumes.

1. Philon le juif : *De vita Contemp.*

Il était donné à un contemporain de Jésus de montrer à la postérité, en interprétant la littérature la plus ancienne des Israélites, jusqu'à quel point la philosophie de la cabale concordait, dans son ésotérisme, avec celle des plus profonds penseurs de la Grèce. Ce contemporain, ardent disciple de Platon et d'Aristote, était Philon le Juif. Tout en commentant les livres mosaïques suivant la méthode purement cabalistique, il demeure le célèbre écrivain hébreu que Kingsley appelle le Père du Nouveau Platonisme.

Que les Thérapeutes Philoniens étaient une branche des Esséniens, cela ne fait aucun doute : leur nom l'indique, Ἐσσαῖοι, Asaya, médecin. Voilà la raison des contradictions, des fraudes et de toutes les ruses désespérées pour faire cadrer le canon juif avec la nativité galiléenne et la Divinité.

Saint Luc, qui était médecin, est désigné dans les textes syriaques sous le nom de Asaïa, l'Essaien, ou l'Essénien. Josèphe et Philon le Juif ont suffisamment décrit cette secte, pour ne laisser aucun doute dans notre esprit que le Réformateur Nazaréen, après avoir reçu son éducation dans leurs demeures situées dans le désert, et dûment initié aux Mystères, préféra l'existence libre et indépendante d'un *Nazaria* errant, et se sépara d'eux pour devenir un Thérapeute voyageur, un Nazaria, un guérisseur. Tout thérapeute, avant de quitter sa communauté, devait faire de même. Tant Jésus que saint Jean-Baptiste prêchèrent la fin de l'Age (1); cela prouve leur connaissance des calculs secrets des prêtres et des cabalistes qui, avec les chefs des communautés essénienes, possédaient seuls le secret de la durée des cycles. Ceux-ci étaient des cabalistes et des théurgistes; « ils avaient leurs livres *mystiques*, et prédisaient l'avenir », nous dit Munk (2).

Dunlap, dont les recherches personnelles, en ce sens, paraissent avoir été couronnées de succès, constate que les Esséniens, les Nazaréens, les Dosithéens, et quelques autres

1. La véritable signification de la division en *Ages* est exotérique et Bouddhiste. Ce fut si peu compris par les Chrétiens non initiés, qu'ils acceptèrent les paroles de Jésus *au pied de la lettre* et crurent fermement qu'il parlait de la fin du monde. Nombreuses avaient été les prophéties au sujet de l'Age à venir. Virgile, dans la quatrième Eglogue, fait mention du Métatron, un nouveau rejeton qui prendra fin avec *l'Age de Fer* pour renaître avec *l'Age d'Or*.

2. *Palestine*, p. 525 et suivantes.

sectes, existaient toutes avant l'époque du Christ. Il nous dit : « Ils renonçaient aux plaisirs, *méprisaient les richesses et s'aimaient les uns les autres*, et à un plus haut degré que les autres sectes excluaient le mariage, considérant la conquête des passions comme une vertu » (1).

Jésus prêcha toutes ces vertus ; et si nous devons accepter les Evangiles comme l'étalon de la vérité, le Christ était partisan de la métempsycose « ou de la réincarnation », ainsi que l'étaient ces mêmes Esséniens qui, par leurs doctrines et leurs coutumes, étaient des Pythagoriciens. Jamblique affirme que le philosophe samien demeura pendant un certain temps avec eux au mont Carmel (2).

Jésus, dans ses discours et ses sermons, parlait toujours en paraboles, et se servait de métaphores en s'adressant à son auditoire. C'était encore une coutume des Esséniens et des Nazaréens ; les Galiléens, qui habitaient dans les villes et les villages, ne faisaient jamais usage de langage allégorique. En effet, quelques-uns de ses disciples étant, ainsi que lui, des Galiléens, s'étonnèrent de le voir faire usage de ces formes d'expressions. « — Pourquoi leur parles-tu en paraboles » (3) ? lui demandèrent-ils souvent. « — Parce qu'il vous a été donné de connaître les Mystères du Royaume des Cieux, et que cela ne leur a pas été donné », fut la réponse, qui était celle d'un initié. « — C'est pourquoi je leur ai parlé en paraboles, parce qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent ni ne comprennent. » Nous voyons, en outre, Jésus exprimer plus clairement encore sa pensée, et dans des phrases purement Pythagoriciennes lorsque, dans le *Sermon sur la Montagne*, il leur dit :

> « — Ne donnez pas les choses saintes aux chiens,
> Et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux ;
> De peur qu'ils ne les foulent aux pieds,
> Et ne se retournent et ne vous déchirent. »

Le professeur Wilder, l'éditeur des *Eleusinian Mysteries*

1. *Sod*, vol. II, préface p. XI.
2. *Vit Pythag*. Munk fait dériver le nom de Issœns, ou Esséniens, du *Asaya* syriaque, guérisseurs ou médecins, prouvant ainsi leur identité avec les Thérapeutes égyptiens. *Palestine*, p. 515.
3. Saint-Mathieu XIII, 10.

de Taylor, remarque « la même disposition de la part de Jésus et de saint Paul de diviser leurs doctrines en ésotériques et exotériques, les Mystères du Royaume de Dieu « pour les apôtres », et les paraboles « pour la multitude ». « Nous prêchons la Sagesse, dit saint Paul à ceux qui sont *parfaits*, (ou initiés) (1). »

Dans les Mystères Eleusiniens et autres, les participants étaient toujours divisés en deux classes : les *Néophytes* et les *Parfaits*. Ceux-là étaient quelquefois admis à l'initiation préliminaire ; la représentation dramatique de Cérès, ou l'âme descendant dans le Hadès (2). Mais il n'était donné qu'aux *Parfaits* de savourer et de connaître les Mystères du divin *Elysium*, la demeure céleste des bienheureux ; cet Elysium n'étant, incontestablement, rien autre que le « Royaume des Cieux ». Le nier ne serait que fermer les yeux à la vérité.

Le récit de l'apôtre saint Paul, dans sa seconde *Epître aux Corinthiens* (XII 3, 4.) a frappé nombre de personnes, bien versées dans les descriptions des rites mystiques de l'initiation, données par quelques auteurs classiques, et faisant allusion, sans aucun doute, à l'*Epopteïa* finale (3). « Je connais un homme (*si ce fut dans son corps ou sans son corps*, je ne sais. Dieu le sait), qui fut enlevé dans le Paradis et qui entendit des paroles ineffables ἄρρητα ῥήματα, *qu'il n'est pas permis à un homme d'exprimer*. » Autant que nous le sachions, ces mots n'ont jamais été interprétés par les commentateurs comme une allusion à une vision béatifique d'un voyant *initié* ; mais la phraséologie ne prête pas à l'équivoque. Ces choses *qu'il n'est pas permis d'exprimer* sont suggérées par les mots eux-mêmes, et la raison qu'on donne pour cela est la même que nous voyons répétée maintes et maintes fois par Platon, Proclus, Jamblique, Hérodote et d'autres classiques. « Nous ne prêchons la SAGESSE que parmi les PARFAITS », dit saint Paul ; l'interprétation

1. *Eleusinian Mysteries*, p. 15.

2. Cette descente dans le Hadès représentait le sort inévitable de toute âme qui allait s'unir pour un temps à un corps terrestre. Cette union, ou sombre perspective pour l'âme de se voir emprisonnée dans un corps, était considérée par tous les philosophes anciens, ainsi que par les Boudhistes modernes, comme un châtiment.

3. *Eleusinian Mysteries*, p. 49, note.

claire et non équivoque de cette phrase est sans contredit : « Nous prêchons les doctrines ésotériques, profondes ou finales, des Mystères (qu'on appelle *la Sagesse*) seulement parmi ceux qui sont *initiés* (1). Par conséquent, en ce qui concerne l'homme qui fut « enlevé dans le paradis », et qui n'était autre que saint Paul lui-même (2), le mot chrétien Paradis est venu remplacer celui d'Elyseum. Rappelons, pour rendre la preuve plus évidente, les paroles de Platon, déjà citées, qui nous dit qu'avant qu'un initié voie les Dieux dans leur lumière purifiée, il devait *se libérer* de son corps: c'est-à-dire en séparer son âme astrale (3). Apulée décrit également son initiation aux Mystères de la même manière : « Je m'approchai des limites de la mort et ; ayant foulé le seuil de Proserpine, je revins en arrière après avoir été transporté à travers les éléments. Dans la profondeur de la nuit, je vis briller le soleil d'une lumière resplendissante, avec *les Dieux infernaux et surnaturels*, et m'approchant de ces divinités, je leur payai le tribut de mon adoration profonde (4). »

Ainsi en commun avec Pythagore et d'autres hiérophantes réformateurs, Jésus divisa son enseignement en exotérique et ésotérique. Poursuivant fidèlement la méthode Pythagorico-Essénienne, il ne se mit jamais à table sans « rendre grâce ». « Le Prêtre prie avant de se mettre à table » dit Josèphe, en décrivant les Esséniens. De même Jésus divisait ses partisans en « Néophytes, en Frères et en Parfaits », si nous pouvons en juger d'après les différences qu'il établissait entre eux. Mais sa carrière de Rabbin public fut de si courte durée, qu'elle ne lui permit pas d'établir une école propre, et, à l'exception peut-être de saint Jean, il n'apparaît pas qu'il ait initié d'autres de

1. Les doctrines profondes, ou ésotériques, des anciens étaient appelées *Sagesse*, puis *Philosophie*, ainsi que *Gnose* ou Connaissance. Elles se rapportaient à l'âme humaine, à sa parenté divine, à son avilissement supposé de son état élevé par suite de sa descente dans la « génération » ou monde physique, et son progrès ultérieur et son retour à Dieu au moyen de la régénération ou... transmigration. *Mystères Eleusiniens*, p. 2 note .
2. Saint Cyrille de Jérusalem l'affirme, voir VI.
3. *Phædre*, 64.
4. *L'Ane d'Or*, XI.

ses disciples. Les amulettes et les talismans Gnostiques sont, pour la plupart, des allégories apocalyptiques. Les « sept voyelles » ont un rapport étroit avec les « sept sceaux » ; et le titre mystique d'Abraxas participe autant de la composition du *Schem Hamphorash*, « la parole divine », ou nom ineffable, que le nom qu'on appelle la Parole de Dieu, que « *personne ne connaît si ce n'est lui-même* » (1), ainsi que le dit Saint-Jean.

Il serait difficile d'échapper aux preuves indiscutables que l'Apocalypse est la production d'un initié de la Cabale, en constatant que cette *Révélation* reproduit des passages entiers des livres d'*Enoch* et de *Daniel*, ce dernier étant déjà un abrégé de celui-là ; et lorsque, de plus, nous nous rendons compte que les Gnostiques-Ophites, qui rejetaient, en totalité, l'Ancien Testament, « comme émanant d'un être inférieur (Jehovah) », acceptaient les plus anciens prophètes, tels que Enoch, en basant leur foi religieuse sur les enseignements de ce livre, la preuve est évidente. Nous démontrerons, en outre, la relation intime qui existe entre toutes ces doctrines. De plus, l'histoire de la persécution des Magiciens et des Philosophes par Domitien fournit une preuve, aussi bonne qu'une autre, que saint Jean passait généralement pour un Cabaliste. Comme l'apôtre était compris dans le nombre et que, de plus, il était fort noté, l'édit impérial non seulement le bannit de Rome, mais même du continent. Ce n'était pas aux Chrétiens, —les confondant avec les juifs ainsi que le font plusieurs historiens — que l'empereur en voulait, mais aux Astrologues et aux Cabalistes (2).

Les accusations contre Jésus, de pratiquer la magie égyptienne, étaient nombreuses et, à un moment donné, universelles dans les villes où il était connu. Les Pharisiens, ainsi que le dit la *Bible*, furent les premiers à le lui jeter à la

1. Apocalypse, XIX, 12.

2. Voir suit. dans *Vita Eutrop* 7. Ce n'est pas la cruauté, et le fait de s'y complaire, qui nous fait voir cet empereur de l'histoire passant son temps à transpercer les mouches qu'il attrapait avec une épingle d'or, mais bien la superstition religieuse. Les Astrologues juifs lui prédirent qu'il avait encouru la colère de Belzebub, le « Seigneur des Mouches » ; qu'il périrait misérablement par la vengeance du sombre dieu d'Ekron, et qu'il mourrait comme le roi Ahaz, parce qu'il persécutait les juifs.

face, bien que le Rabbin Wisi soit d'opinion que Jésus était, lui-même, un Pharisien. Le Talmud indique clairement que Jacques le juste faisait partie de cette secte (1); mais il est avéré que ses partisans lapidèrent tous les prophètes qui dénonçaient leurs mauvaises actions, et c'est sur ce fait que nous basons notre affirmation. Ils l'accusèrent de sorcellerie, et de chasser les démons par le pouvoir de Belzébub, leur prince, avec autant de raison que l'Eglise Catholique, plus tard, employa pour accuser de la même faute plus d'un innocent martyr. Mais Justin Martyr, affirme, en se basant sur de meilleures autorités, que ceux de son temps *qui n'étaient pas juifs* prétendaient que les miracles de Jésus étaient dus à l'art magique — μαγικὴ φαντασία — exactement la même expression dont se servaient les Sceptiques d'alors pour désigner les exploits thaumaturgiques accomplis dans les temples païens. « Ils allèrent jusqu'à l'appeler un magicien et un trompeur du peuple », se récrie le martyr (2). Dans l'*Evangile de Nicodème*, (les *Actes de Pilate*), les juifs formulent la même accusation devant Pilate. « Ne t'avons-nous pas dit qu'il est un magicien? » (3). Celse admet la même accusation et, en bon Néoplatonicien qu'il est, il y croit (4). La littérature des Talmudistes est remplie de ces menus détails, et leur plus grande accusation contre Jésus est « qu'il pouvait voler aussi facilement que d'autres marchaient » (5). Saint Augustin affirme que l'opinion générale était qu'il avait été initié en Egypte et qu'il écrivit des livres traitant de la Magie, qu'il transmit à saint Jean (6). Il y avait un ouvrage intitulé *Magia Jesu Christi*, qui était attribué à Jésus lui-même (7). Dans les

1. Nous croyons que ce furent les Sadducéens, et non les Pharisiens, qui firent crucifier Jésus. C'étaient des Zaddokites, partisans de la maison de Zadok, ou famille sacerdotale. Dans les *Actes*, les apôtres étaient, soi-disant, persécutés par les Sadducéens, mais jamais par les Pharisiens. Et, de fait, ceux-ci n'ont jamais persécuté personne. Il avaient parmi eux les Scribes, les Rabbins et les gens lettrés, et n'étaient pas, comme les Saducéens, jaloux de leur ordre.

2. *Dial.*, p. 69.

3. Fabric. *Cod. Apoc.* NT. 1.243 ; Tischendorf : *Evang. Ap.*, p. 214.

4. Origène : *Cont. Cels.* 11.

5. Rabbin Iochan, *Mag.* 51.

6. *Origène* 11.

7. Cf. *Angnst de Consans. Evang.* 1.95, Fabric : Cod. Ap. NT. I, p. 305. ff.

Clementini Recognitiones, Jésus est accusé de ne pas avoir accompli ses miracles comme prophète juif, mais comme magicien, c'est-à-dire comme initié des temples « païens » (1).

Il était d'usage alors, de même qu'aujourd'hui, parmi le clergé intolérant des religions antagonistes, dans les basses classes de la société et même parmi les Patriciens qui, pour une raison ou pour une autre, avaient été exclus de la participation aux Mystères, de s'en prendre aux plus élevés des hiérophantes et des adeptes, en les accusant de pratiquer la sorcellerie et la magie noire. C'est ainsi qu'Apulée, qui avait été initié, fut accusé, lui aussi, de sorcellerie et de porter sur lui l'image d'un squelette, lequel possédait, dit-on, un grand pouvoir dans les opérations de la magie noire. Une des preuves les plus indiscutables de ce que nous avançons se trouve dans le soi-disant *Museo Gregoriano*. On voit, sur le sarcophage dont les panneaux sont sculptés en bas-relief, représentant les miracles du Christ (2), la figure en pied de Jésus, à la résurrection de Lazare, sans barbe et portant à la main une baguette dans l'attitude classique des *nécromanciens*, (?) tandis que le corps de Lazare est entouré de bandelettes, exactement comme une momie Egyptienne.

Si on avait pu faire exécuter de semblables reconstitutions pendant le premier siècle, lorsque la figure, les vêtements et les coutumes journalières du Réformateur étaient encore présentes à la mémoire de ses contemporains, le monde chrétien d'aujourd'hui serait probablement plus à l'imitation du Christ qu'il ne l'est ; toute la série des spéculations contradictoires, sans fondement et sans signification au sujet du « Fils de l'Homme », eussent été impossibles et l'humanité n'aurait, aujourd'hui, qu'une seule religion et qu'un seul Dieu. C'est cette absence de toute preuve, de tout indice positif à l'égard de celui que la Chrétienté a divinisé, qui est la cause de toutes les difficultés présentes. Aucun portrait du Christ ne fut possible après l'époque de

1. *Bacog* 1.58 ; cf. p. 40.

2. *Gnostics* de King, p. 145. L'auteur attribue ce sarcophage aux premières productions de cet art qui inonda plus tard le monde de mosaïques et de gravures représentant les scènes et les personnages du Nouveau Testament.

Constantin, lorsque l'élément juif avait été presque totalement éliminé des partisans de la nouvelle religion. Les Juifs, les Apôtres et les Disciples, auxquels les Zoroastriens et les Parsis avaient inculqué une sainte horreur de toute espèce d'images, eussent considéré comme un sacrilège la représentation de leur maître, sous n'importe quelle forme. Le seul portrait autorisé de Jésus, même à l'époque de Tertullien, était une représentation allégorique du « Bon Berger » (1), qui n'était, à vrai dire, pas un portrait du tout, mais une figure d'homme avec une tête de chacal, comme celle d'Anubis (2). Sur ce bijou, tel qu'il existe dans la collection des amulettes gnostiques, le Bon Berger est représenté portant sur ses épaules la brebis égarée. Il a l'air d'avoir une tête humaine ; mais, ainsi que le remarque King, avec raison, « cela *ne paraît ainsi* qu'à l'œil non initié ». En le regardant de plus près, il se transforme en Anubis à double tête, une tête humaine et l'autre de chacal, tandis que sa ceinture prend la forme d'un serpent levant en l'air sa tête couronnée. « Cette figure, ajoute l'auteur de *Gnostics*, etc., comportait deux significations : l'une apparente pour les *seuls initiés*. C'était probablement le sceau d'un grand instructeur ou d'un apôtre (3). » Ceci nous fournit une nouvelle preuve que les Gnostiques et les Chrétiens *orthodoxes* (4) primitifs ne différaient pas sensiblement en ce qui concerne leur *doctrine secrète*. King, d'après une citation d'Epiphane, maintient que, déjà, en l'an 400 de notre ère, on considérait comme un péché mortel de chercher à représenter l'apparence corporelle du Christ. Epiphane en fait une accusation d'idolâtrie contre les Carpocratiens, parce qu'ils « avaient des portraits peints et *même des images d'or et d'argent, et d'autres matériaux*, qu'ils prétendaient être des portraits de Jésus exécutés par Pilate, d'après la ressemblance du Christ... Ils gardent ceux-ci en secret, avec ceux de Pythagore, Platon et Aristote,

1. *De Pudicita*. Voir *The Gnostics and their Romains*, p. 144.
2. *Ibidem*, figure 1, p. 200.
3. Ce bijou est dans la possession de l'auteur de *The Gnostics and their Romains*. Voir p. 201.
4. *Hœrésies*, XXVII.

et les mettant tous ensemble, ils les adorent et leur sacrifient *d'après la manière des Gentils.* »

Que dirait le pieux Epiphane s'il ressuscitait aujourd'hui et allait faire un tour dans la cathédrale de Saint-Pierre à Rome ? Saint Ambroise paraît aussi avoir été fort exaspéré de ce que nombre de personnes accréditaient l'affirmation de Lampride, qu'Alexandre Sévère possédait, dans sa chapelle privée, une image du Christ parmi celles des grands philosophes : « Que les Païens aient conservé une image du Christ, s'écrie-t-il, et que les Disciples aient négligé de le faire, non seulement cette idée est de nature à faire frémir, mais elle n'est pas croyable. »

Ceci tend à prouver qu'à part quelques rares soi-disant Chrétiens, qui, par la suite, remportèrent la victoire, tous les Païens civilisés, qui avaient entendu parler de Jésus, l'honoraient comme un philosophe, un *adepte* ; qu'ils le vénéraient à l'égal de Pythagore et d'Apollonius. D'où venait ce respect pour un homme que les Synoptiques représentent comme un pauvre charpentier juif de Nazareth ? En tant que Dieu incarné, tout ce qu'on dit de lui est incapable d'affronter l'examen critique de la science ; comme un des plus grands réformateurs qui aient jamais existé, ennemi invétéré de tout dogmatisme théologique, en guerre ouverte avec la bigoterie, enseignant un code d'éthique le plus sublime, Jésus apparaît comme une des figures les plus grandioses et les plus en évidence sur le panorama de l'histoire humaine. Son époque se perd, graduellement, dans les brouillards du passé ; sa théologie, basée sur la fantaisie des hommes et supportée par des dogmes intenables, peut perdre, que dis-je, doit perdre chaque jour un peu plus de son prestige immérité. Seule, la sublime figure du Philosophe et du Réformateur moral, loin de pâlir, devient, avec chaque siècle, plus prononcée et mieux définie. Elle ne régnera, toutefois, suprême et universelle, que le jour où l'humanité entière ne reconnaîtra qu'un seul père, l'INCONNU là-haut, et qu'un seul frère, l'humanité entière, ici-bas.

Une lettre attribuée à Lentulus, sénateur et historien distingué, adressée au Sénat romain, donne une description de l'apparence personnelle de Jésus. La lettre par elle-

même, écrite en mauvais latin, est considérée comme un faux effronté ; mais nous y relevons une expression qui laisse penser beaucoup de choses. Tout en étant un faux, il est évident que celui qui l'a écrite a néanmoins cherché à se rapprocher le plus possible de la tradition. Ainsi les cheveux de Jésus y sont représentés comme « ondulés et bouclés... tombant sur les épaules, et *séparés sur le milieu de la tête par une raie, suivant la coutume des Nazaréens* ». Cette dernière phrase démontre que : 1° il existait une tradition de ce genre basée sur la description dans la Bible de saint Jean-Baptiste, des Nazaria et des coutumes de cette secte ; 2° si Lentulus avait été l'auteur de cette lettre, il est peu probable que saint Paul n'en aurait jamais entendu parler ; et s'il en avait eu connaissance, il n'eût jamais proclamé que « c'est une honte pour l'homme de porter de longs cheveux (1), faisant ainsi honte à son Seigneur et Dieu, le Christ ; 3° si Jésus portait vraiment les cheveux longs » et séparés sur le milieu de la tête suivant la coutume des Nazaréens (de même que saint Jean, le seul des apôtres qui suivit cet exemple), nous avons encore une raison de plus pour affirmer que Jésus devait appartenir à la secte des Nazaréens, et que pour cette raison on lui donna le nom de NAZARIA, et non pas parce qu'il était un habitant de Nazareth, car ceux-ci ne portaient jamais les cheveux longs. Le Naziréat qui se *consacre* à l'Eternel ne permettra pas « que le rasoir passe sur sa tête. Il sera saint et laissera croître librement ses cheveux », disent les Nombres VI, 5. Samson était un Naziréat, c'est-à-dire qu'il avait été consacré au service de Dieu, et sa force résidait dans ses cheveux. « Le rasoir ne passera point sur sa tête, parce que cet enfant sera consacré à Dieu dès le ventre de sa mère. » Juges, XIII, 5. Mais la conclusion finale et la plus probante que nous en déduirons est que Jésus, qui combattait de toutes ses forces les pratiques orthodoxes juives, *n'aurait jamais* porté les cheveux longs s'il n'avait pas fait partie de cette secte, qui, déjà du temps de saint Jean-Baptiste, passait pour hérétique aux yeux du Sanhédrin. En parlant des Nazaria, ou des Nazaréens (qui s'étaient

1. I. *Corinthiens*, XI, 14.

retirés du monde comme les Yoguis ou Ermites hindous) le Talmud dit que c'est une secte de médecins et d'exorciseurs errants ; Jervis prétend la même chose. « Ils allaient par les chemins, vivant d'aumônes et guérissant les malades (1). » Epiphane dit que les Nazaréens se rapprochent, en hérésie, des Corinthiens ; mais, qu'ils aient existé « avant ou après eux, ils sont néanmoins *synchrones* », et il ajoute que « à ce moment, tous les Chrétiens étaient considérés comme des *Nazaréens* ! » (2).

Dans la première remarque de Jésus au sujet de saint Jean-Baptiste, nous voyons qu'il dit qu'il « est Elie qui devait venir. Si cette affirmation n'est pas une interpolation ultérieure pour que la prophétie fût accomplie, elle signifie encore que Jésus était un Cabaliste ; à moins d'adopter la doctrine des Spirites français, et de soupçonner qu'il croyait en la réincarnation. A part les sectes cabalistiques des Esséniens, des Nazaréens, disciples de Siméon Ben Jochaï et de Hillel, ni les Juifs orthodoxes, ni les Galiléens ne croyaient ou avaient une connaissance quelconque de la doctrine de la *permutation* ; et les Saducéens rejetaient jusqu'à la notion de la résurrection.

Nous lisons dans la *Kabbala* : (3) « Mais l'auteur de ce *restitutionis* fut Mosah, notre maître, paix soit avec lui ! Qui fut le *revolutio* (transmigration) de Seth et de Hebel, afin qu'il puisse couvrir la nudité de son Père Adam-*Primus*. »

Par conséquent Jésus, en suggérant que saint Jean-Baptiste était le *revolutio* ou transmigration d'Elie, donne à connaître sans conteste l'école à laquelle il appartenait.

Jusqu'à ce jour, les Cabalistes et les Francs-Maçons non initiés croient que la permutation est le synonyme de transmigration et de métempsycose. Mais ils se trompent en cela aussi bien au sujet de la doctrine des vrais Cabalistes que de celle des Bouddhistes. Il est vrai que le *Zohar* dit que « toutes les âmes sont sujettes à la transmigration... Les hommes ne connaissent pas les voies du Très Saint, béni soit son Saint Nom ; ils ne savent pas qu'ils sont tra-

1. Voir le *Israelite Indecd*, vol. II, p. 328. *Treatise Nazir*.
2. *Epiph. ed Petar*, vol. I, p. 117.
3. *Kabbala Denudata*, vol. II, p. 155. *Vallis Regin*, édition de Paris.

duits devant le tribunal aussi bien avant de venir au monde qu'après l'avoir quitté » ; les Pharisiens adoptaient également cette doctrine, ainsi que Josèphe le prouve dans les *Antiquités*, XVIII, 13. La doctrine de Gigul soutenait aussi la même étrange théorie du « Tourbillon de l'Ame », qui voulait que les corps des juifs enterrés loin de la Terre Sainte, conservent une partie de l'esprit qui ne les quitte, ni ne se repose jusqu'à ce qu'elles rentrent dans la « Terre Promise ». Et ce tourbillonnement de l'âme était censé s'accomplir à travers une véritable évolution des espèces, par une transmigration de l'insecte le plus infime jusqu'aux plus grands animaux. Ceci était, toutefois, une doctrine *exotérique*. Nous renvoyons le lecteur à la *Kabbala Denudata* de Henry Khunrath qui, bien qu'en termes assez obscurs, jette, néanmoins, un peu de lumière sur le sujet.

Il ne faut cependant pas prendre cette doctrine de permutation, ou de *revolutio*, comme la croyance en la réincarnation. Que Moïse était censé être la transmigration d'Abel et de Seth, cela ne veut pas dire que les Cabalistes (tout au moins les Initiés) croyaient que l'esprit identique d'un des fils d'Adam réapparaissait sous la forme corporelle de Moïse. Cela ne prouve que ce qu'était le mode d'expression en traitant d'un des plus profonds mystères de la Gnose Orientale, un des articles de foi les plus élevés de la Sagesse Secrète. Il était voilé à dessein, de façon à ne révéler la vérité et à ne la cacher qu'à demi. Cela voulait dire que Moïse, de même que d'autres hommes-dieux, était censé avoir atteint l'état le plus élevé sur cette terre : le plus rare de tous les phénomènes psychologiques, l'union parfaite de l'esprit immortel avec la *duade* terrestre. La trinité était complète. Le *dieu* s'était incarné. Mais combien rares sont ces incarnations !

L'expression « Vous êtes des Dieux » qui, pour nos étudiants de théologie, n'est qu'une simple abstraction, a pour les Cabalistes une signification vitale. Chaque esprit immortel qui déverse son rayonnement sur un être humain, est un Dieu — le Microcosme dans le Macrocosme, partie intégrante du Dieu Inconnu, la Cause Première dont il est une émanation directe. Il possède tous les attributs de sa source première, et parmi ceux-ci sont l'omniscience et

l'omnipotence. Doué de ces attributs, mais incapable de les manifester tant qu'il est dans un corps, où ils sont obscurcis, voilés et limités par les capacités de la nature physique, l'homme qui sert de demeure à la Divinité est capable de s'élever au-dessus de ses semblables, de mettre en évidence ses connaissances divines, et de faire preuve de pouvoirs divins ; car, tandis que le reste des mortels, autour de lui, ne sont qu'*adombrés* par le SOI divin avec l'espoir de devenir plus tard immortels, mais sans autre certitude de gagner le Royaume des Cieux sinon au moyen de leurs efforts personnels, l'homme élu est déjà devenu immortel pendant son séjour ici-bas. Sa récompense est assurée. Dorénavant, il vivra pour toujours de la vie éternelle. Non seulement a-t-il acquis la « domination » (1) sur les œuvres de la création en faisant usage de « l'excellence » du NOM (l'ineffable), mais ils s'élèvera dans cette vie, non comme on le fait dire à saint Paul, « au-dessous des anges » (2).

Les anciens n'ont jamais entretenu la croyance sacrilège que ces entités perfectionnées étaient des incarnations de l'Etre Suprême, du Dieu à jamais invisible. Aucune profanation de ce genre de la Majesté divine n'a fait partie de leurs théories. Moïse, ses types et ses anté-types n'étaient, pour eux, que des hommes parfaits, des Dieux sur la terre, car leurs *Dieux* (leurs esprits divins) étaient descendus dans leurs tabernacles sanctifiés, autrement dit, leurs corps physiques purifiés. Les esprits désincarnés des Héros et des Sages portaient, chez les anciens, l'appellation de Dieux. voilà d'ou vient l'accusation de polythéisme et d'idolâtrie de la part de ceux qui furent les premiers à anthropomorphiser les plus pures et les plus saintes abstractions de leurs ancêtres.

La signification véritable et cachée de cette doctrine était connue de tous les initiés. Les Tanaïm l'enseignaient à tous leurs élus, les Isarim, dans la solitude solennelle des cryptes

1. Psaumes, VIII.

2. Cette contradiction attribuée à saint Paul dans son Épitre aux Hébreux, en lui faisant dire de Jésus aux chap. 1. 4 : « Qu'il est devenu *d'autant supérieur* aux anges, » pour affirmer ensuite au chap. II, 9 : « Mais celui qui a été abaissé pour un peu de temps *au dessous des anges* », démontre le peu de scrupules avec lesquels les écrits des apôtres ont été traités, si toutefois ils en sont vraiment les auteurs.

et des lieux déserts. Cette doctrine était ésotérique et jalousement défendue, car la nature humaine était, alors, la même qu'elle l'est aujourd'hui, et la caste sacerdotale était aussi confiante que de nos jours dans la suprématie de ses connaissances, et aussi ambitieuse de son ascendant sur les masses ignorantes ; la seule différence serait. peut-être, que les Hiérophantes pouvaient faire la preuve de la légitimité de leurs prétentions, et de la plausibilité de leurs doctrines, tandis qu'aujourd'hui, les fidèles doivent se contenter de la foi aveugle.

Tandis que les Cabalistes dénommaient cet événement rare et mystérieux de l'union de l'esprit avec le dépôt mortel commis à sa charge la « Descente de l'Ange Gabriel » (nom générique pour ce phénomène) le *Messager de Vie*, et l'ange Métatron ; et que les Nazaréens l'appelaient Abbel-Zivo (1), le *Delegatus* envoyé par le Seigneur de Celsitude, il était généralement connu sous la désignation de « l'Oint de l'Esprit ».

Ce fut donc, par suite de la reconnaissance de cette doctrine que les Gnostiques maintenaient que Jésus était un homme *adombré* par le Christos, ou le Messager de Vie, et que son cri de détresse sur la croix « Eloï, Eloï, Lama Sabachtani » lui fut arraché à l'instant où il sentit que la Présence inspiratrice l'avait finalement abandonné, car — ainsi que quelques-uns l'ont affirmé, — sa foi *l'avait* déjà abandonné lorsqu'il fut cloué sur la croix.

Les Nazaréens de la première heure, qu'on doit compter parmi les sectes Gnostiques, tout en croyant que Jésus était un prophète, entretenaient, néanmoins, à son égard la même doctrine de *l'adombrement* divin de certains « hommes de Dieu », envoyés sur la terre pour sauver les nations et les ramener sur le sentier du bien. « La Pensée Divine est éternelle », dit le *Codex* (2), « elle est la lumière pure, et irradie à travers *l'espace immense* et splendide (pleroma). Elle est la Génératrice de Æons. Mais un de ceux-ci se transforma en matière (chaos) mettant en mouvement confus (turbulentos) les éléments ; et au moyen d'une par-

1. *Codex Nazaræus*, I, 23.
2. *Codex Nazaræus*, préface, p. V, traduite de Nordberg.

tie de la lumière *céleste*, il la façonna en une apparence bien constituée pour l'usage, mais qui était le commencement de tout mal. Le Démiurge (de la matière) réclama les honneurs divins (1). Par conséquent le Christ, « l'Oint », le prince des Æons (pouvoirs), fut envoyé (expeditus) et *prenant la forme* d'un juif très pieux, Jésus, *devail le conquérir ;* mais *l'ayant mis de côté* (le corps), il s'envola au ciel ». Nous donnerons plus loin l'explication complète du nom de Christos et de sa signification mystique.

Nous allons, maintenant, faire notre possible pour définir, aussi brièvement que possible, et cela afin de rendre les passages ci-dessus plus explicites, les dogmes qui constituaient, à d'insignifiantes différences près, les croyances de presque toutes les sectes Gnostiques. C'est à Ephèse que florissait à cette époque le plus célèbre collège, où les doctrines abstraites de l'Orient et la philosophie de Platon étaient toutes deux enseignées. C'était le foyer universel des doctrines « secrètes » ; le mystérieux laboratoire d'où naquit, en élégante phraséologie grecque, la quintessence de la philosophie Bouddhiste, Zoroastrienne et Chaldéenne. Arthemis, le gigantesque symbole concret des abstractions théosophico-panthéistes, la sublime mère Multimamma, androgyne et patronesse des « écritures éphésiennes », fut conquise par saint Paul ; mais bien que les convertis zélés des apôtres prétendissent avoir brûlé tous leurs livres traitant des « arts curieux » τα περιεργα, il en resta assez pour qu'ils continuassent à étudier, une fois leur premier élan refroidi. C'est d'Ephèse que se répandit presque toute la *Gnose* que combattirent si férocement les dogmes d'Irénée ; et c'est encore Ephèse, avec ses nombreuses branches collatérales du grand collège des Esséniens, qui fut la serre chaude de toutes les doctrines cabalistiques, ramenées de captivité par les Tanaïm. « Ce fut à Ephèse, nous dit Matter, que les notions de l'école Judaïco-égyptienne, et les doctrines semi-persanes des Cabalistes étaient venues, depuis peu, grossir le vaste torrent des doctrines grecques et asiatiques, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner que les

1. « Suivant les Nazaréens et les Gnostiques, le Démiurge, le créateur du monde matériel, n'est pas le Dieu suprême. » (Voir Dunlap. *Sod the Son of the Man.*).

instructeurs s'y soient développés, pour essayer de combiner la religion récemment prêchée par l'apôtre, avec les idées qui, depuis fort longtemps, y étaient établies. »

Si les Chrétiens ne s'étaient pas embarrassés des *Révélations* d'une petite nation, en acceptant le Jéhovah de Moïse, les notions gnostiques n'auraient jamais été accusées d'hérésie ; une fois débarrassées de leurs exagérations dogmatiques, le monde aurait possédé un système religieux basé sur la pure philosophie de Platon, et certes on y aurait beaucoup gagné.

Voyons, maintenant, quelles étaient les grandes *hérésies* des Gnostiques. Prenons Basilides comme base de nos comparaisons, car tous les fondateurs des autres sectes Gnostiques se rallient autour de lui, comme un système d'astres emprunte sa lumière à son soleil.

Basilides prétend que toutes ses doctrines lui viennent de l'apôtre saint Matthieu et de saint Pierre, par l'intermédiaire de Glaucus, son disciple (1). Suivant Eusèbe (2), il publia vingt-quatre volumes d'*Interprétations de l'Evangile* (3), qui furent tous brûlés, ce qui nous fait supposer qu'ils contenaient plus de vérités que ce que l'école d'Irénée n'était préparée à réfuter. Il affirmait que le Père inconnu, éternel et non-créé, ayant donné naissance en premier lieu au NOUS, ou la Pensée, celui-ci émana de lui-même *le Logos*. Le Logos (le Verbe de saint Jean) émana, à son tour, Phronexis, ou les Intelligences (les esprits divins humains). De Phronexis naquit *Sophia*, la sagesse féminine, et *Dynamis*, la force. Ceux-ci étaient les attributs personnifiés de la Divinité, le quinternion gnostique, représentant le type des cinq substances spirituelles, mais intelligibles, les vertus personnelles ou les êtres extérieurs de la divinité inconnue. C'est une notion éminemment cabalistique ; elle est encore bien plus bouddhiste. Le système primitif de la philosophie bouddhiste, — longtemps antérieure à Gautama

1. Clemens Alex. *Strom*, VII, 7, § 106.
2. *H. E.* IV, 7.
3. Les Evangiles interprétés par Basilides n'étaient pas nos Évangiles actuels, lesquels, ainsi que l'ont prouvé les autorités les plus compétentes, n'existaient pas à son époque. Voir *Supernaturel Religion*, vol. II, chap. Basilides.

— est basé sur la substance non créée de l'Inconnu, le A'di-Bouddha (1). Cette monade, éternelle, infinie, possède, comme essence propre, cinq actes de la Sagesse. De ceux-ci, par cinq actes séparés de Dhyan, la Monade émana cinq Dhyani-Bouddhas. Ni l'A'di, ni l'un quelconque des cinq Dhyani-Bouddhas, n'ont jamais été incarnés; mais sept de leurs émanations devinrent des Avatars, c'est-à-dire s'incarnèrent sur cette terre.

Irénée, en exposant le système de Basilides et citant les gnostiques, s'exprime comme suit :

« Quand le Père, non créé, *innommé*, vit la corruption des hommes, il envoya son *Nous* premier né dans le monde, sous la forme du Christ, pour sauver tous ceux qui croiraient en lui, du pouvoir de ceux qui façonnèrent le monde (le

1. Les cinq renferment mystiquement le dix. Ils sont androgynes. « Ayant divisé son corps en deux parties, la Sagesse Suprême devint mâle et femelle » (*Manou*, livre I, sloka 32). On trouve beaucoup d'idées Bouddhistes primitives dans le Brahmanisme.

La notion prévalente que le dernier des Bouddhas, Gautama, est la neuvième incarnation de Vichnou, ou le *neuvième Avatar*, est partiellement contredite par les Brahmanes, et complètement rejetée par les savants théologiens Bouddhistes. Ceux-ci insistent pour dire que le culte de Bouddha prétend à une bien plus haute antiquité que n'importe quelle divinité Brahmanique des *Védas*, qu'ils traitent de littérature profane. Ils démontrent que les Brahmanes vinrent d'autres contrées, et implantèrent leur hérésie à propos de divinités populaires déjà acceptées. Ils conquirent le pays par le glaive et réussirent à étouffer la vérité en échafaudant une théologie propre, sur les ruines de celle plus ancienne du Bouddha, et qui avait prévalu pendant des siècles. Ils admettent la divinité et l'existence spirituelle de quelques-uns des Dieux védantiques ; mais, de même que dans le cas de la hiérarchie angélique des Chrétiens, ils prétendent que toutes ces divinités sont fort inférieures, même aux Bouddhas incarnés. Ils n'admettent pas même la création de l'univers physique ; celui-ci a existé de toute éternité en esprit et *invisiblement*, et c'est ainsi qu'il n'a été rendu visible que pour les sens des hommes. Lorsqu'il apparut en premier lieu, il avait été appelé du royaume de l'invisible et rendu visible par l'impulsion d'A'di Bouddha — « l'Essence ». Ils calculent qu'il y eut vingt-deux de ces apparitions visibles de l'univers gouvernés par des Bouddhas, et autant de destructions du même par le feu et par l'eau, en succession régulière. Après la dernière destruction par le déluge, à la fin du cycle précédent, — (le calcul exact comprenant plusieurs millions d'années, est un cycle secret), le monde, pendant le présent âge du Kali-Yug — Maha Bhadda Calpa — a été gouverné successivement par quatre Bouddhas, le dernier desquels fut Gautama, le « Saint ». Le cinquième, le Maïtreya-Bouddha, est encore à venir. Ce dernier serait le Roi Messie cabalistique, le Messager de Lumière, et Sosiosh, le sauveur persan, qui viendra monté sur un cheval *blanc*. C'est également le second Avent des Chrétiens. Voir « l'Apocalypse » de saint Jean.

Démiurge, et ses six fils, les Génies planétaires). Il apparut sur la terre comme l'homme Jésus, et fit des miracles. Ce Christ n'est pas mort en personne, mais Simon le Cyrénéen souffrit à sa place, *et lui prêta sa forme corporelle* ; car la Puissance Divine, le Nous du Père Eternel, *n'est pas corporel* et *ne peut* pas mourir. Par conséquent, quiconque affirme que le Christ est mort, est encore sous le joug de l'ignorance ; celui qui le nie est libre, et a compris le but du Père (1). »

Jusque-là, et pris dans son sens abstrait, nous ne voyons pas grand'chose d'impie dans cette théorie. Il est possible qu'elle constitue une *hérésie* contre la théologie d'Irénée et de Tertullien (2) ; mais l'idée religieuse en elle-même n'a rien de sacrilège, et paraîtra, sans doute, à tout esprit impartial, bien plus en accord avec la vénération due à la divinité, que l'anthropomorphisme actuel du Christianisme. Les orthodoxes Chrétiens appelaient les Gnostiques des *Docetes*, ou Illusionnistes, parce qu'ils croyaient que le Christ n'était pas mort, ou ne pouvait pas réellement mourir, dans son corps physique. Les ouvrages Brahmaniques plus récents contiennent, de même, beaucoup de choses qui répugnent au sentiment de vénération qu'on doit à la notion de la Divinité ; et de même que les Gnostiques, les Brahmanes expliquent les légendes qui pourraient froisser la dignité des êtres Spirituels, qu'on nomme des Dieux, en les attribuant à la Maya, ou l'illusion.

Il ne faut pas s'attendre à ce qu'un peuple, élevé et nourri à travers des âges sans nombre au milieu de tous les phénomènes psychiques dont nous entretiennent les nations civilisées (!), mais qu'elles refusent d'admettre comme incroyables et sans valeur, voie son système religieux compris, et encore moins apprécié. Les doctrines les plus profondes et les plus transcendantes des anciens métaphysiciens de l'Inde, et d'autres contrées, sont toutes basées sur le grand principe Bouddhiste et Brahmanique, sur lequel est fondé l'ensemble de leur métaphysique religieuse, — *l'illu-*

1. *Irénée*, I, 23.
2. Tertullien renversa les tables en désavouant, plus tard, les doctrines pour lesquelles il lutta avec tant d'ardeur, et devint un Montaniste.

sion des sens. Tout ce qui est fini est une illusion ; tout ce qui est éternel et infini est la réalité. La forme, la couleur, ce que nous entendons et ce que nous sentons, ce que nous voyons avec nos yeux mortels, n'existe qu'en tant que nous nous en rendons compte par nos sens. Pour l'aveugle de naissance, l'univers n'existe pas en forme et en couleur, mais il existe dans sa *privation* (au sens que lui donne Aristote) qui est une réalité pour les sens spirituels de l'homme aveugle. Nous vivons tous sous la puissante domination de la fantaisie. Seuls les *originaux*, sublimes et invisibles, émanés de la pensée de l'Inconnu, sont réels et permanents en tant qu'êtres, formes et idées ; ici-bas, nous ne voyons que leurs reflets plus ou moins corrects et toujours dépendants de l'organisation physique de celui qui les contemple.

Des siècles innombrables avant notre ère, le Mystique hindou, Kapila, que beaucoup de savants traitent de sceptique parce qu'ils le jugent, comme toujours, superficiellement, exprima cette idée d'une façon merveilleuse dans les lignes suivantes :

« L'homme (l'homme physique) compte pour si peu de chose, qu'il est presque impossible de lui faire comprendre sa propre existence et celle de la nature. Qui sait : ce que nous considérons comme l'univers, et les divers êtres qui paraissent le composer, n'ont peut-être rien de réel, et ne sont que le résultat d'une illusion continuelle, *maya*, de nos sens. »

Puis, le moderne Schopenhauer, reproduisant cette notion philosophique, âgée maintenant de 10.000 ans, s'exprime ainsi : « La Nature n'existe pas *per se*... la Nature est une illusion infinie de nos sens. » Kant, Schelling et bien d'autres métaphysiciens ont dit la même chose, et leurs écoles soutiennent cette notion. Les objets des sens étant toujours trompeurs et flottants ne peuvent être réels. Seul, l'esprit ne change pas ; par conséquent, lui seul n'est pas illusoire. Ceci est de la pure doctrine Bouddhique. La religion de la *Gnose* (la Connaissance), le rejeton le plus évident du Bouddhisme, était fondée sur ce dogme métaphysique. Le Christ a souffert pour nous *spirituellement*, et cela bien plus cruellment que l'illusionnaire Jésus, lorsque son corps fut torturé sur la croix.

Pour les Chrétiens, le Christ n'est qu'un autre nom pour Jésus. La philosophie des Gnostiques, les Initiés et les Hiérophantes le comprenaient de toute autre façon. La signification du mot Christos, χριστος, comme celle de tous les mots grecs, doit se chercher dans le Sanscrit, son origine philologique. Dans cette langue, *Kris* veut dire sacré (1), et c'est de là que vient le nom de la divinité hindoue Chrisna (le pur ou le sacré). D'autre part, le *Christos* grec a plusieurs significations, comme l'oint (l'huile pure, *carism*) et d'autres. Dans toutes les langues, bien que le synonyme du mot veuille dire essence pure ou sacrée, il représente la première émanation de la Divinité invisible, se manifestant tangiblement dans l'esprit. Le Logos grec, le Messie hébreu, le Verbe latin et la Viradj (le fils) hindou, sont identiquement les mêmes: ils représentent l'idée d'entités collectives — ou flammes détachées de l'unique et éternel centre de lumière.

« L'homme qui accomplit des actions pieuses, mais intéressées (dans le seul but de sauver son âme) peut atteindre le rang des dévas (saints) (2); mais celui qui accomplit ces mêmes actions pieuses d'une manière désintéressée, se libère pour toujours des cinq éléments » (de la matière). « Percevant l'Ame Suprême dans tous les êtres, et tous les êtres dans l'Ame Suprême, en offrant sa propre âme en sacrifice, il s'identifie avec l'être qui rayonne dans sa propre splendeur. » (*Manou.*, livre XII, slokas, 90, 91.)

Ainsi, le Christos, pris comme une unité, n'est qu'une abstraction : une idée générale représentant la réunion collective d'innombrables entités spirituelles, qui sont l'émanation directe de la CAUSE PREMIÈRE infinie, invisible et

1. Dans son débat avec Jacolliot sur l'orthographe exacte du Christna hindou, M. Textor de Ravisi, un catholique ultramontain, cherche à prouver que Christna devrait s'écrire Krishna; car, comme celui-ci veut dire noir et que les statues de ce dieu sont généralement noires, le mot tire sa signification de la couleur. Nous renvoyons le lecteur à la réponse de Jacolliot dans son livre *Christna et le Christ*, où il est prouvé avec évidence que ce nom ne vient en aucune manière de la couleur.

2. Les Bouddhistes et les Brahmanes ne possèdent pas d'équivalent pour le mot « miracle » dans le sens que lui attribue le Christianisme. La seule traduction correcte serait *meipo*, une merveille, une chose remarquable, mais non point une violation de la loi naturelle. Seuls les « Saints » accomplissent des *meipos*.

incompréhensible, — les esprits individuels humains, qu'on nomme, à tort, les âmes. Ce sont les divins fils de Dieu, dont quelques-uns seulement *adombrent* les hommes mortels, mais — et ceci est le cas pour la majorité, — ils restent éternellement des esprits planétaires, et quelques-uns, — la faible et rare minorité — s'unissent pendant la vie à quelques êtres humains. Des êtres Divins tels que le Bouddha-Gautama, Jésus, Tissao, Christna, et quelques autres, s'étaient unis en permanence avec leurs esprits, et par conséquent ils devinrent des Dieux sur la terre. D'autres comme Moïse, Pythagore, Apollonius de Tyane, Plotin, Confucius, Platon, Jamblique et quelques saints chrétiens, ayant été ainsi réunis par intervalles, ont pris rang dans l'histoire comme des demi-dieux et des guides de l'humanité. Une fois débarrassées de leurs tabernacles terrestres, leurs âmes libérées, dorénavant réunies pour toujours à leurs esprits, rejoignent l'armée resplendissante, unie en une seule solidarité spirituelle de pensées et d'actions, et qu'on nomme « l'Oint ». Voilà donc la signification que donnaient les Gnostiques, lesquels en disant que le « Christos » souffrit spirituellement pour l'Humanité, voulaient impliquer que ce fut son Esprit Divin qui souffrit le plus.

Ces notions et d'autres, encore bien plus élevées, furent celles de Marcion, le grand « Hérésiarque » du IIe siècle, ainsi que ses adversaires le nommaient. Il vint à Rome vers la moitié du siècle, c'est-à-dire de 139 à 142 de notre ère, suivant les dires de Tertullien, saint Irénée et saint Clément, ainsi que de ceux de la plupart de ses commentateurs modernes, Tischendorf, Westcott, et bien d'autres. Credner et Schleurmacher (1) sont d'accord pour louer la grandeur de son caractère personnel, la pureté de ses aspirations religieuses et de ses idées élevées. Son influence a dû être énorme, car nous voyons par les écrits d'Epiphane, deux siècles plus tard, que de son temps, les partisans de Marcion étaient répandus sur toute la surface du monde(2).

Le danger devait être grand et urgent, si nous devons en croire les épithètes injurieuses et les insultes que le

1. *Beitræge*, vol. 1, p. 40; Schleurmacher: *Sæmmatl. Werke*, VIII; *Eixl. N. T.*, p. 64.
2. *Epiph. Hæra*, XLII, p. 1.

« Grand Africain », ce Cerbère patriotique que nous voyons toujours aboyant à la porte des dogmes Irénéens, accumulait sur la tête de Marcion (1). Nous n'avons qu'à ouvrir la célèbre réfutation des *Antithèses* de Marcion, pour avoir un spécimen de la fine fleur de l'insulte monacale de l'école chrétienne ; ces insultes se perpétuèrent fidèlement à travers le Moyen Age, pour se renouveler, aujourd'hui, au Vatican. « Or, bien, chiens que vous êtes, aboyant contre le Dieu de Vérité, que les Apôtres rejetèrent, voici la réponse à toutes vos questions. Voici les os de la discorde que vous rongez » etc. (2). « La pauvreté des arguments du Grand Africain n'a d'égale que la bassesse de ses insultes, » remarque, à ce sujet, l'auteur de *Supernatural Religion* (3). « Leur controverse religieuse (celle du Père) fourmille d'inexactitudes et déborde de pieuses injures. Tertullien était passé maître dans ce style, et la véhémence des insultes par lesquelles il débute dans son livre et qu'il continue à travers tout l'ouvrage, contre l'impie et sacrilège Marcion, n'est certes pas une garantie de la légitimité et de la loyauté de sa critique. »

On peut se rendre compte combien les deux Pères, Tertullien et Irénée étaient ferrés sur leur terrain théologique, par le fait curieux que tous les deux reprochent d'une manière intempestive à la « Bête » (Marcion) « d'avoir effacé de l'Evangile selon saint Luc des passages entiers qui n'avaient jamais figuré dans cet Évangile » (4). « La légèreté et l'inexactitude dont fait preuve Tertullien, ajoute le Critique, sont d'autant mieux démontrées, que. non seulement il accuse faussement Marcion, mais *qu'il donne actuellement les raisons* pour lesquelles il retrancha lui-même un passage *qui n'avait jamais existé* ; dans le même chapitre, il accuse égalemennt Marcion d'effacer (de l'Evangile de saint Luc) l'affirmation que le Christ n'était pas venu pour renverser la loi et les prophètes, mais pour les accomplir, et dans deux autres occasions il revient sur

1. Tertullien. *Adv. Marc.* II, 5 ; cf. 9.
2. Tertullien. *Adv. Marc*, II, 5.
3. Vol. II, p. 105.
4. *Ibidem*, vol. II, p. 100.

son accusation (1). Epiphane commet, également, l'erreur de reprocher à Marcion d'omettre, dans l'Evangile selon saint Luc, ce qui ne se trouve que dans celui de saint Matthieu (2). »

Nous venons de faire voir jusqu'à quel point on peut se fier à la littérature des Pères, et comme il a été universellement reconnu par presque tous les Critiques de la Bible, que ce que les Pères recherchaient n'était nullement la *Vérité*, mais seulement la reconnaissance de leurs interprétations et de leurs affirmations injustifiables (3). Nous procéderons en donnant les doctrines de Marcion, que Tertullien cherchait à détruire comme le plus dangereux *hérétique* de son époque. Si nous devons en croire Hilgenfeld, un des plus célèbres Critiques bibliques allemands, alors, « au point de vue de la critique il faut considérer les affirmations des Pères de l'Eglise seulement comme des expressions de leur *opinion subjective*, et partant sujettes à caution (4) ».

Nous ne pouvons mieux faire, pour donner un aperçu exact des faits au sujet de Marcion, que de citer, autant que la place nous le permet, l'ouvrage *Supernatural Religion*, où l'auteur fait reposer ses affirmations sur l'évidence des plus grands Critiques, ainsi que sur ses propres recherches. Il fait voir que, du temps de Marcion, il existait « deux grands partis dans l'Eglise primitive » ; un qui considérait

1. *Adv. Marc.* V. 9. 36.
2. *Supernatural Religion*, p. 101 ; Matthieu, V. 17.
3. Cet auteur, vol. II, p. 103, remarque, avec beaucoup de raison, que l'Hérésiarque Marcion, qui, par son caractère personnel élevé, exerça une si puissante influence sur son époque, eut le malheur de vivre dans un siècle où le Christianisme s'était déjà départi de la pure moralité primitive ; lorsque la foi sincère et le pieux enthousiasme (non encore embarrassés des questions dogmatiques compliquées) qui constituaient le grand lien de la fraternité chrétienne, entrèrent dans une phase de développement ecclésiastique où la religion dégénéra bientôt en théologie et où les doctrines compliquées engendrèrent tant d'amertume, de persécutions et de schismes. A une époque ultérieure, Marcion eût été honoré comme un réformateur ; mais, dans la sienne, il fut accusé d'hérésie. Austère et ascétique dans ses opinions, il visait la pureté surhumaine, et bien que ses adversaires cléricaux tournassent en dérision ses doctrines impraticables sur le mariage et la subjugation de la chair, elles ont eu leur pendant chez ceux que l'Eglise a honorés depuis lors, et toute sa doctrine, du moins, tendait à encenser la vertu. Nous reproduisons ces doctrines des *Beitræge* de Credner I, p. 40 ; cf. Neande. : *Allg. K. A.*, II, p. 792, f. : Schleiermacher, Milman, etc., etc.
4. Saint Justin. *Les Evangiles*, p. 447, sup. B.

le Christianisme « comme une simple continuation de la loi, et le ravalait au niveau d'une institution israélite, une secte étroite du judaïsme » ; l'autre représentait la bonne nouvelle « comme l'introduction d'un nouveau système, applicable à tous et remplaçant la dispensation de la loi mosaïque par une dispensation universelle de la Grâce ». Et il ajoute que « ces deux partis étaient représentés dans l'Eglise primitive par les deux apôtres, saint Pierre et saint Paul, et leur antagonisme est tout juste effleuré dans l'*Epître de saint Paul aux Galates* » (1).

1. D'autre part, cet antagonisme est *très fortement* mis en lumière dans les *Homelies de saint Clément* dans lesquelles saint Pierre nie d'une façon non équivoque que saint Paul, qu'il nomme Simon le Magicien, ait jamais eu une *vision* du Christ, et il lui lance l'épithète « d'ennemi ». Le chauvin Westcott dit : « Il n'y a aucun doute que saint Paul est représenté comme « l'ennemi ». (*On the Canon*, p. 252, note 2; *Supernatural Religion*, vol. II, p. 35.) Mais cet antagonisme, qui fait encore rage aujourd'hui, nous le constatons dans les Epitres de saint Paul. Quoi de plus explicite que des phrases comme les suivantes : « Ces hommes-là sont de *faux apôtres*, des ouvriers trompeurs, déguisés en apôtres de Christ... Or j'estime que je n'ai été inférieur en rien à ces apôtres par excellence. » (II Corinthiens, 13 et 5). « Paul, apôtre non de la part des hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ et par Dieu le Père, qui l'a ressuscité des morts... Il y a des gens qui vous troublent et qui *veulent renverser* l'Evangile du Christ... *des faux frères*... Mais lorsque Céphas (Pierre) vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible. En effet, avant l'arrivée de quelques personnes envoyées par Jacques, il mangeait avec les Païens : et quand elles furent venues, il s'esquiva et se tint à l'écart, par crainte des Circoncis. Les autres juifs usèrent aussi de *dissimulation*, en sorte que Barnabas même fut entraîné dans *leur hypocrisie* » (Epitre aux Galates, I et II). D'un autre côté, nous voyons que saint Pierre se plaint dans les *Homélies*, plaintes soi-disant adressées contre Simon le Magicien, mais qui sont sans contredit la réponse aux phrases ci-dessus, transcrites des Epitres de saint Paul, et qui *n'ont certainement rien à faire* avec Simon le Magicien. Saint Pierre dit, par exemple : « Car quelques-uns parmi les Gentils ont rejeté mon enseignement légitime, et ont accepté celui *illégitime* et *insensé* d'hommes hostiles (ennemis). » Epitre de saint Pierre à saint Jacques, § 2. Il dit encore : « Simon (Paul) qui vint avant moi auprès des Gentils... je l'ai suivi comme le jour succède aux ténèbres, comme la connaissance à l'ignorance, comme la santé à la maladie. » (*Homélies*, II, 17.) Un peu plus loin, il l'appelle la *Mort* et un *trompeur* (*Ibidem*, II, 18). Il prévient les Gentils que « Notre Seigneur et *Prophète* (?) (Jésus) annonça qu'il enverrait de parmi ses fidèles des apôtres *trompeurs*. Par conséquent, et pardessus tout, rappelez-vous d'éviter tout apôtre, tout instructeur ou prophète, qui ne ferait pas coïncider exactement son enseignement avec celui de Jacques, surnommé le frère de Notre Seigneur. » (Voir la différence entre saint Paul et saint Jacques sur la *foi*, dans l'Epitre aux Hébreux, XI et XII et l'Epitre de saint Jacques, II). « De peur que le Méchant n'en-

Marcion, qui ne reconnaissait d'autres *Évangiles* que les quelques *Epîtres de saint Paul*, qui rejetait complètement l'anthropomorphisme de *l'Ancien Testament* et qui tirait une ligne de démarcation bien nette entre le Judaïsme et le Christianisme, ne considérait Jésus ni comme un roi, le Messie des Juifs, ni comme le fils de David, ayant une relation quelconque avec la loi et les prophètes, « mais comme un être divin, envoyé pour révéler à l'Humanité une religion spirituelle, en tous points nouvelle, et un Dieu de bonté et de grâce, inconnu jusqu'alors ». A ses yeux, le « Seigneur Dieu » des Juifs, le Créateur (Demiorgos) était totalement différent et distinct de la Divinité qui envoya Jésus pour révéler la vérité divine, annoncer la bonne nouvelle, et apporter à tous la réconciliation et le salut. Pour Marcion, la mission de Jésus consistait à abroger le « Seigneur » juif, qui était aussi opposé à Dieu, le Père de Jésus-Christ, que la matière l'est à l'esprit, ou *l'impureté à la pureté*.

Marcion avait-il tort en cela ? Etait-ce blasphème ou voie un faux pasteur .. ainsi qu'il nous a envoyé Simon (?) prêchant une vérité contrefaite au nom de Notre Seigneur, et disséminant l'erreur. » (*Homél.*, XI, 35 : voir la citation ci-dessus dans *Galates*, I, 5.) Il nie ensuite l'affirmation de saint Paul dans les paroles suivantes : « Si, donc, notre Jésus t'est véritablement apparu en vision, ce n'était que sous la forme d'un adversaire courroucé... Mais comment quelqu'un peut-il devenir sage dans l'enseignement, à la suite d'une vision ? Et si tu prétends que cela est possible, je demande alors pourquoi l'instructeur est-il resté une année entière à discourir auprès de ceux qui étaient attentifs? Et comment *pouvons-nous croire ton récit qu'il t'est apparu* ? Et de quelle façon t'est-il apparu, toi qui entretiens des opinions contraires à son enseignement?.. Car maintenant tu te dresses contre moi *qui suis ferme comme un roc, le fondement de l'Eglise*. Si tu n'étais pas un antagoniste, tu ne me calomnierais point, et tu n'outragerais point mon enseignement... (la circoncision) afin qu'en déclarant ce que j'ai appris moi-même du Seigneur, on ne me prête pas foi, comme si *j'étais répréhensible*... Mais si tu dis que je suis répréhensible, tu blâmes Dieu qui a révélé le Christ en moi. » « Cette dernière phrase », fait observer l'auteur de *Supernatural Religion*, « si tu dis que je suis répréhensible », est évidemment une allusion aux Galates II : « Je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible », (*Supernatural Religion*, p, 37). « Il ne peut y avoir aucun doute, ajoute l'auteur, que c'est l'apôtre saint Paul qui est attaqué dans ce roman religieux, comme étant l'ennemi de la vraie foi, sous le nom détesté de Simon le Magicien, que saint Pierre poursuit partout pour le démasquer et le confondre. » (p. 34). S'il en est ainsi, nous devons alors supposer que ce fut l'Apôtre Paul qui se cassa les jambes à Rome, en voulant voler dans l'air.

intuition de sa part? Était-ce, chez lui, une inspiration divine pour exprimer ce que tout cœur honnête ressent ou proclame plus ou moins dans un ardent désir de vérité ? Si, dans son désir sincère d'établir une religion purement spirituelle, une croyance universelle basée sur la vérité non adultérée, il jugeait nécessaire de faire du Christianisme un système absolument nouveau et séparé du Judaïsme, Marcion ne pouvait-il pas se réclamer des paroles mêmes du Christ ? Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieil habit, car elle emporterait une partie de l'habit et la déchirure serait pire... On ne met pas non plus du Vin nouveau dans de vieilles outres : autrement les outres se rompent, le vin se répand et les outres sont perdues ; mais on met le vin nouveau dans des outres neuves, et le vin et les outres se conservent (Evangile selon saint Matthieu, IX, 16, 17). Quel rapport le Dieu d'Israël, jaloux, courroucé et vengeur; a-t-il avec la divinité inconnue, le Dieu de Pardon, prêché par Jésus ; — *son* Père qui est dans le ciel et le Père de l'Humanité entière ? Ce Père, seul, est le Dieu spirituel et de pureté, et c'est une erreur grave que de le comparer à la Divinité sinaïtique subordonnée et capricieuse. Jésus a-t-il invoqué, une seule fois, le nom de Jéhovah ? A-t-il jamais mis en regard *son* Père avec ce juge cruel et sévère ; *son* Dieu de pardon, d'amour et de justice, avec le Génie juif des représailles ? Jamais ! De ce jour mémorable où il prêcha son Sermon sur la Montagne, un abîme infranchissable se creuse entre son Dieu et cette autre divinité qui fulmine ses commandements du sommet de l'autre montagne — le Sinaï. Le langage de Jésus ne prête à aucune équivoque ; non seulement il s'insurge contre le « Seigneur » mosaïque, mais il le défie. « Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil, et dent pour dent ; mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. Vous avez appris qu'il a été dit (par le même « Seigneur Dieu » sur le Mont Sinaï) : tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent. » (Evangile selon saint Matthieu, V.)

Prenez, maintenant, le Livre du *Manou* et lisez ce qu'il a à dire :

« La résignation, *l'action de rendre le bien pour le mal*, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la connaissance des *Sastras* (les saints livres), celle de l'âme suprême, la véracité et l'abstention de la colère, voilà quelles sont les dix vertus qui constituent le devoir... Ceux qui étudient les dix préceptes du devoir, et qui, après les avoir étudiés, y conforment leur vie, atteindront la condition suprême. (Livre du *Manou*, VI, Sloka 92).

Si le *Manou* n'a pas tracé ces mots plusieurs milliers d'années avant l'ère chrétienne, nul ne se permettra de nier qu'ils lui sont antérieurs de plusieurs siècles. Il en est de même des préceptes du Bouddhisme.

Si nous consultons la *Prâtimoksha Sûtra* et d'autres traités religieux du Bouddhisme, voici les dix commandements que nous y trouvons :

1. Tu ne tueras aucune créature vivante.
2. Tu ne voleras point.
3. Tu ne rompras point ton vœu de chasteté.
4. Tu ne mentiras point.
5. Tu ne dévoileras point les secrets d'autrui.
6. Tu ne désireras point la mort de tes ennemis.
7. Tu ne convoiteras point la richesse des autres.
8. Tu ne prononceras point de paroles injurieuses et malpropres.
9. Tu ne te livreras point au luxe (coucher sur des lits moelleux, ou se livrer à la paresse).
10. Tu n'accepteras ni or ni argent (1).

« Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? demande un homme à Jésus. » « Observe les commandements. » « Lesquels? » « Tu ne tueras point ; tu ne commettras point d'adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne diras point de faux témoignages », fut la réponse (2).

« Que faut-il faire pour obtenir la possession de Bhodi? (la connaissance de la Vérité éternelle) demande un disciple de son maître bouddhiste. Quelle est la voie pour de-

1. *Prâtimoksha Sùtra*. Copie Pali, Birman ; voir aussi *Le Lotus de la bonne Loi*, traduction de Burnouf, p. 444.
2. Evangile selon saint Matthieu, XIX, 16-18.

venir un Upasaka ? » « Observe les commandements. » « Quels sont-ils ? » « Abstiens-toi toute ta vie du meurtre, du vol, de l'adultère et du mensonge », lui répond le maître (1).

Recommandations identiques, n'est-il pas vrai? Conseils divins, que d'y conformer notre vie purifierait et exalterait l'humanité. Mais sont-ils plus divins lorsqu'une bouche les prononce plutôt qu'une autre ? Si c'est imiter Dieu que de rendre le bien pour le mal, ce précepte énoncé par un Nazaréen lui donne-t-il plus d'autorité que quand il sort de la bouche d'un Philosophe hindou ou thibétain ? Nous constatons que la Règle d'Or n'a pas eu son origine en Jésus, mais que c'est dans l'Inde que nous devons chercher son berceau. Malgré tout ce que nous pourrons faire, nous ne pouvons empêcher que Sakya-Muni n'ait précédé la naissance de Jésus de plusieurs siècles. Pourquoi Jésus aurait-il été au pied de l'Himalaya plutôt qu'au pied du Sinaï, à la recherche du modèle pour son système d'éthique, si ce n'était que les doctrines du Manou et de Gautama s'harmonisaient parfaitement avec sa propre philosophie, tandis que celles de Jéhova lui faisaient horreur et lui causaient de la répulsion ? Les Hindous enseignaient de rendre *le bien pour le mal*; mais le commandement de Jéhovah était : « Œil pour œil » et « dent pour dent ».

Les Chrétiens soutiendraient-ils toujours l'identité du « Père » de Jésus avec Jéhovah, si on pouvait leur prouver clairement que le « Seigneur Dieu » n'était autre que le Bacchus païen, Dionysos ? Or bien, l'identité du Jéhova du Mont Sinaï avec le dieu Bacchus ne fait pas l'ombre d'un doute. Le nom יהוה est Yava ou Iao, suivant Théodoret, qui est le nom *secret* du dieu phénicien des Mystères (2) ; et il avait été pris des Chaldéens dont c'était également le nom secret du Créateur. Partout où Bacchus était adoré, existait la tradition de Nysa et de la grotte où il fut élevé. Beth-San ou Scythopolis en Palestine, portait cette désignation ; il en était de même d'un emplacement sur le mont Parnasse. Mais Diodore déclare que Nysa était situé entre la

1. *Pittakatayan*, livre III, version Pali.

2. Voyez pages XIII, 18. Et l'ange de l'Eternel lui répondit : Pourquoi demandes-tu mon nom ? Il est MERVEILLEUX (SECRET).

Phénicie et l'Egypte ; Euripide dit que Dionysos vint en Grèce depuis l'Inde ; et Diodore vient y ajouter son témoignage : « Osiris fut élevé à Nysa, dans l'Arabie Heureuse ; il était le fils de Zeus et fut nommé d'après son père (nominatif Zeus, génitif Dios) et l'endroit Dio-Nysos » — le Zeus ou Jehova de Nysa. L'identité du nom ou du titre est des plus significative. En Grèce, Dionysos prenait rang juste après Zeus, et Pindare dit à ce sujet : « Ainsi le Père Zeus gouverne toutes choses, et Bacchus gouverne lui aussi. »

Mais, en dehors de la Grèce, Bacchus est le tout-puissant « Zagreus, le dieu suprême ». Moïse paraît l'avoir adoré personnellement et avec lui le peuple, au Mont Sinaï, à moins que nous n'admettions qu'étant un prêtre *initié*, un adepte sachant soulever le voile qui couvre le culte exotérique, il en avait gardé le secret. « Et Moïse éleva un autel et lui donna le nom de Jehovah-MISSI ! » ou Iao-Nisi. Quelle meilleure preuve veut-on que le Dieu du Sinaï s'appelait indifféremment Bacchus, Osiris ou Jéhovah ? M. Sharpe ajoute encore son témoignage que l'endroit où naquit Osiris « était le Mont Sinaï, appelé par les Egyptiens Mont Nissa ». Le Serpent d'airain était un *nis* נחש, et le mois de la Pâque juive se nomme *nisan*.

Si le « Seigneur Dieu » mosaïque était le seul Dieu vivant, et Jésus son Fils unique, comment expliquer, alors, le langage rebelle de celui-ci ? Il renverse sans hésiter et sans autre explication la *Loi du Talion* juive, pour lui substituer la loi de charité et d'abnégation. Si l'*Ancien Testament* est une révélation divine, comment le *Nouveau Testament* en peut-il être une aussi ? Devons-nous croire à un Dieu et adorer une Divinité qui se contredit tous les deux ou trois siècles ? Moïse était-il inspiré, ou alors Jésus *n'était-il pas* le Fils de Dieu ? C'est de ce dilemme que les théologiens ont à nous sortir. Et c'est de ce même dilemme que les Gnostiques cherchaient à sauver le Christianisme naissant.

Voilà dix-neuf siècles que la Justice attend des commentateurs intelligents pour apprécier la différence entre l'orthodoxe Tertullien et le gnostique Marcion. La violence brutale, la mauvaise foi et le fanatisme du « Grand Africain » repoussent tous ceux qui acceptent son Christia-

nisme. « Comment un Dieu peut-il enfreindre ses commandements ? » demande Marcion. Comment pouvait-il défendre l'idolâtrie et le culte des images, et cependant ordonner à Moïse d'élever le serpent d'airain ? Comment se fait-il qu'il ordonne : « tu ne déroberas point », et qu'il envoie les Israélites *dépouiller* les Egyptiens de leur or et de leur argent ?

Anticipant sur les résultats de la critique moderne, Marcion nie qu'on puisse attribuer à Jésus les soi-disant prophéties messianiques. Et l'auteur de *Supernatural Religion* écrit (1) : « L'Emmanuel d'Esaïe n'est pas le Christ ; la « Vierge » sa mère est simplement une « jeune femme », une alma du temple, et les souffrances du serviteur du Dieu (Esaïe LII, 13, LIII, 3) ne sont nullement des prédictions de la mort de Jésus (2). »

1. Vol. II, p. 106.

2. Emmanuel était sans doute le fils du prophète lui-même, ainsi qu'il est représenté au chapitre VI ; ce qui fut prédit ne peut être interprété que dans ce sens. Le Prophète annonça de même à Achaz l'extinction de sa lignée : « Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas. » Vient ensuite la prédiction de placer sur le trône un nouveau prince, Zacharie de Bethléem, qu'on dit avoir été le gendre d'Esaïe, sous le règne duquel tous les captifs devaient revenir depuis les endroits les plus retirés du monde. L'Assyrie serait humiliée et la paix s'étendrait sur la nation d'Israël ; comparez Esaïe, VII, 13-16 ; VIII, 3, 4 ; IX, 6, 7 ; X, 12, 20, 21 ; Michée V, 2, 7. Le parti populaire, celui des Prophètes, toujours opposé aux prêtres Zadokites, avait résolu de se défaire d'Achaz et de sa politique dilatoire, qui avait permis à l'Assyrie d'entrer en Palestine et de mettre Zacharie sur le trône, un homme de leur pays qui se révolterait contre les Assyriens et renverserait le culte d'Assur et de Baalim (2, *Rois*, XV, 21). Bien que seuls les Prophètes en aient parlé, tout ce qui concerne cet épisode ayant été retranché des livres historiques, on peut en conclure qu'Achaz sacrifia son propre fils à Moloch, et qu'il mourut à l'âge de trente-six ans, et que Zacharie monta sur le trône à vingt-cinq ans, donc en âge adulte.

CHAPITRE IV

« Rien n'est meilleur que ces MYSTÈRES, au moyen desquels, d'une vie tourmentée et difficile, nous sommes amenés à la mansuétude (humanité, bonté) et apaisés. » CICÉRON, *de Legibus*, II, 14.

« Descends, O Soma, avec ce fleuve par lequel tu illumines le soleil... Soma, Océan de Vie, pénétrant tout, tu remplis le Soleil créateur de rayons. » *Rig Véda*, II, 140.

« ... la Vierge merveilleuse monte, les cheveux dénoués, elle tient dans sa main deux oreilles; elle est assise sur un siège et donne le sein à un GARÇON jeune encore; elle le nourrit et lui donne à manger. » AVENAR.

SOMMAIRE

Les Trinités hindoue, chaldéenne et ophite. — Divers « fils uniques ». — La « Trinité attend la réponse de Marie ». — Premiers groupements de Chrétiens. — La « Descente aux Enfers » du Christ. — Doctrines nihilistes des Sadducéens. — Les parents de Jésus étaient des Ebionites. — L'astuce de saint Jérôme. — La vengeance de Ilda-Baoth. — La véritable théogonie ophite. — Les invectives de Tertullien contre Basilide. — Preuves de l'enseignement ésotérique de Jésus. — Il n'a jamais prétendu être Dieu. — Source de l'inspiration du Christ. — Les Nabathéens anciens et modernes. — Signification exacte du « Massacre des Innocents » par Hérode. — Traditions Juives au sujet de Jésus. — Ce que le frère de Jésus dit de lui. — Immense antiquité des termes adoptés par les Chrétiens, « Dignités », « Puissances » et « Dominations » et leur explication. — Apostrophes comparées aux trois Vierges-Mères. — Le quatrième Evangile n'a pas été écrit par saint Jean.

On prétend que le *Pentateuque* fut écrit par Moïse, et néanmoins il contient le récit de sa mort (Deutéronome XXXIV, 6) et dans le livre de la *Genèse* (XIV, 14) le nom de Dan est donné à une cité, que le livre des Juges (XVIII, 29) nous dit n'avoir reçu ce nom qu'à une date ultérieure, ayant été antérieurement connue sous le nom de Laish. Pourquoi nous étonner alors que le roi Josias ait déchiré

ses vêtements lorsqu'il eut connaissance des livres de la Loi ; car il y avait aussi peu de Moïse en eux, qu'il y a de Jésus dans *l'Evangile selon saint Jean.*

Nous nous permettrons donc de présenter aux théologiens l'alternative suivante, en leur laissant faire leur propre choix, et nous nous engageons à accepter leur décision. Mais alors ils devront admettre, ou que Moïse était un imposteur, ou que ses livres sont des faux, écrits à des époques différentes et par des personnages différents ; ou, encore, qu'ils fourmillent d'interpolations frauduleuses. Dans les deux cas, ces livres perdent tout droit à être traités comme une *Révélation* divine. Voici le problème, que nous transcrivons de la *Bible* même — la Parole du Dieu de Vérité : « Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob, comme le Dieu Tout Puissant ; mais je n'ai pas été connu d'eux sous mon nom l'Eternel, Jehovah », dit le Seigneur à Moïse.

Ce renseignement a tout lieu de nous surprendre, car avant d'arriver au livre de l'*Exode,* nous lisons dans le livre de la Genèse (XXII, 14) qu' « Abraham donna à ce lieu le nom de Jehovah-jireh (Jehova voit) — c'est-à-dire l'endroit où le Patriarche se proposait d'égorger son fils unique. Lequel des deux est le texte inspiré ? — Les deux ne peuvent l'être ; lequel des deux est un faux ?

Or, si Abraham aussi bien que Moïse n'avaient pas fait partie du même saint groupement, nous pourrions peut-être venir en aide aux théologiens en leur suggérant un moyen facile de sortir de cette impasse. Qu'ils appellent à leur aide les révérends Pères Jésuites, et spécialement ceux qui ont fonctionné comme missionnaires aux Indes ; ils ne seraient en aucune façon embarrassés. Ils nous diraient, tout bonnement, que sans doute Abraham avait entendu le nom de Jehovah et l'avait *emprunté* à Moïse. Ne prétendent-ils pas avoir inventé le *Sanscrit*, édité le *Manou* et composé la plus grande partie des *Védas ?*

Marcion, avec d'autres Gnostiques, soutenait l'imposture de la notion d'un Dieu incarné, et par conséquent, il niait la réalité corporelle du corps vivant du Christ. Son entité n'était qu'une simple *illusion ;* il n'était pas constitué de chair et d'os humains, et n'était pas né d'une mère humaine, car sa nature divine ne pouvait pas être souillée du con-

tact de la chair pécheresse (1). Il reconnaissait dans saint Paul le seul apôtre prêchant le pur Evangile de la Vérité, et, accusait tous les autres disciples de « dénaturer la pure forme des doctrines de l'Evangile, ainsi que Jésus les avait données, et de confondre la Loi avec les paroles du Sauveur » (2).

Ajoutons, enfin, que les Critiques bibliques modernes, qui malheureusement ne devinrent vraiment actifs et sérieux que vers la fin du siècle dernier, admettent généralement que le seul texte que Marcion ait connu des Évangiles, celui de saint Luc, est bien supérieur et plus exact que tous nos synoptiques actuels. Nons lisons dans *Supernatural Religion* la phrase suivante, qui ne laissera pas d'étonner tous les Chrétiens : « Nous sommes, par conséquent, *redevables à Marcion de la version correcte même de l'Oraison Dominicale, le Pâtenôtre.* (3) »

Si nous laissons de côté, pour le moment, les fondateurs les plus marquants des sectes chrétiennes et que nous nous tournions vers les Ophites, lesquels prirent une forme définie du temps de Marcion, et vers les Basilidéens, nous y voyons la raison pour les *hérésies* de toutes les autres. De même que tous les autres Gnostiques, ils rejetaient, dans son entier, la *Bible* mosaïque. Toutefois, à part quelques déductions originales de quelques autres des plus importants fondateurs des diverses branches du Gnosticisme, leur philosophie n'avait rien de nouveau. Passant par la tradition cabalistique chaldéenne, elle prit ses matériaux dans les livres hermétiques, et cherchant ses spéculations métaphysiques encore plus loin en arrière, nous la trouvons embourbée dans les doctrines du Manou, et la genèse primitive hindoue anti-sacerdotale. Nombre de nos savants antiquaires retracent les philosophies gnostiques jusqu'au Bouddhisme, ce qui n'amoindrit en aucune manière ni leurs arguments, ni les nôtres. Nous le répétons encore une fois, le Bouddhisme n'est que la source primitive du Brahmanisme. Ce n'est pas contre les *Védas* primitifs que protesta Gautama. C'est contre la religion d'État officielle et sacerdotale ; et les

1. Tertullien, *Adv. Marci*, III 8 ff.
2. *Sup. Rel*, vol. II, p. 107.
3. *Adv. Marc.* III 2 § 2, et III 12 § 12.

Brahmanes, afin de faire place à leurs castes et leur donner une autorité, remplirent, à une période ultérieure, les anciens manuscrits de slokas interpolées, par lesquelles ils voulaient prouver que les castes avaient été pré-déterminées par le Créateur, par le fait que chaque classe d'hommes était issue d'un des membres plus ou moins nobles de Brahma. La philosophie de Gautama était celle qui, depuis les temps immémoriaux, était enseignée dans le secret impénétrable des sanctuaires intérieurs des pagodes. Ne nous étonnons donc pas de retrouver, dans tous les dogmes fondamentaux des Gnostiques, les doctrines métaphysiques tant du Brahmanisme que du Bouddhisme. Ils soutenaient que l'*Ancien Testament* était la révélation d'un être inférieur, d'une divinité subordonnée, et qu'il ne contenait pas une seule phrase de leur *Sophia*, ou Sagesse Divine. Quant au *Nouveau Testament*, il perdit sa pureté lorsque les compilateurs se rendirent coupables d'interpolations, et qu'ils sacrifièrent la vérité divine à leurs fins égoïstes, et pour leur permettre de soutenir leurs querelles. Cette accusation ne manque pas de fondement pour celui qui est au courant de la lutte constante entre les champions de la Circoncision et de la « Loi », et les apôtres qui avaient renié le Judaïsme.

Les Gnostiques Ophites enseignaient la doctrine des Emanations, si répugnante aux partisans de l'unité dans la trinité, et vice-versa. La Divinité Inconnue, pour eux, ne portait *pas de nom ;* mais sa première émanation féminine était appelée Bythos ou Profondeur (1). Elle répondait à la Shékinah des Cabalistes, le « Voile » qui cache la « Sagesse » dans le *cranium* de la plus élevée des *trois* têtes. Comme dans la Monade de Pythagore, cette Sagesse *sans nom* était la *source* de la Lumière, et *Ennoïa* ou Esprit est la lumière elle-même. Celle-ci était aussi appelée « l'Homme Primitif », comme l'Adam-Kadmon, ou l'Ancien Adam de la *Cabale*. Certes, si l'homme fut créé à l'image de Dieu, ce Dieu, alors, ressemblait à sa créature dans la forme et la figure, par conséquent, il est bien « l'Homme Primitif ». Le

1. Nous reproduisons ces systèmes d'après un ancien diagramme conservé chez quelques Koptes et Druses du Liban. Irénée eut, sans doute, de bonnes raisons pour défigurer leurs doctrines.

premier Manou, celui qui évolua de Swayambhuva, « celui qui existe, non révélé, dans sa propre gloire », est aussi, dans un sens, l'homme primitif, pour les Hindous.

Par conséquent « l'innommé et le non-révélé », Bythos sa réflexion féminine et Ennoïa, l'Esprit révélé, procédant des deux premiers, ou leur Fils, sont les contreparties de la première triade chaldéenne, ainsi que celles de la Trimurti brahmanique. Etablissons la comparaison entre les deux systèmes et nous voyons :

LA GRANDE CAUSE PREMIÈRE, l'UN, le germe primordial, non révélé, et le grand TOUT, existant par lui-même. Dans le :

Panthéon hindou	*Dans le Chaldéen*	*Système Ophite*
Brahma-Zyaus	Ilu, le Aïn-Soph cabaliste	L'innommé, ou le Nom Secret

Lorsque l'Éternel se réveille de son sommeil et désire se manifester, il se sépare en mâle et femelle. Il devient alors dans chacun des systèmes :

La DIVINITÉ à DOUBLE SEXE, le Père et la Mère universels.

Aux Indes	*En Chaldée*	*Système Ophite*
Brahma Nara (mâle), Nari (femelle)	Eikon ou Aïn-Soph Anu (mâle), Anata (femelle)	Esprit sans nom Abrasax (mâle), Bythos (femelle)

De l'union des deux émane un troisième, le Principe créateur, le FILS, ou le Logos manifesté, le produit de l'Esprit Divin.

Aux Indes	*En Chaldée*	*Système Ophite*
Viradj, le Fils	Bel, le Fils	Ophis (autre nom pour Ennoïa), le Fils

En outre, chacun de ces systèmes possède une triple trinité mâle, chacune procédant séparément par elle-même d'une Divinité femelle. Ainsi, par exemple :

Aux Indes	*En Chaldée*	*Système Ophite*
La Trinité de Brahma, Vichnou et Siva, en UN, qui est *Brahma* (genre neutre) créant et étant créé par la Vierge Nari (la mère de la fécondité perpétuelle).	La Trinité — Anu, Bel Hoa (ou Sin, Samas, Bin) se réunissent en UN, qui est Anu (à double sexe) par la Vierge Mylitta.	La Trinité consistait du Mystère, nommé Sigé, Bythos, Ennoia. Ces trois deviennent UN, qui est *Abrasax*, de la Vierge *Sophia* (ou *Pneuma*) qui est, elle-même, une émanation de Bythos, et du Dieu du Mystère, et qui par eux émane le Christos.

Pour le rendre plus clair, disons que le système babylonien admet, en premier lieu, l'UN (Ad ou Ad-ad) qu'on ne nomme jamais, mais qui est reconnu par la pensée, comme le Swayambhuva hindou. De celui-là il se manifeste comme Anu ou Ana, l'Unique au-dessus de tout, Monas. Vient ensuite le Démiurge nommé Bel ou Élu, qui représente la puissance active de la Divinité. Le troisième est le principe de la Sagesse, Hea ou Hoa, qui gouverne la mer et le monde inférieur. Chacun de ceux-ci a son épouse divine, qui nous donnent Anata, Belta et Davkina. Elles ne sont, toutefois, que comme le *Saktis* et non reconnues spécialement par les théologues. Mais le Principe féminin est désigné par Mylitta, la Grande Mère, nommée aussi Ishtar. Ainsi avec les trois dieux mâles, nous avons une triade ou trimurti, et en y ajoutant Mylitta, l'*Arba* ou Quaternaire (la Tétraktys de Pythagore) qui rend le tout parfait et le potentialise, nous avons ainsi les modes d'expression ci-dessus indiqués. Le tableau chaldéen ci-dessous peut servir pour illustrer tous les autres :

Triade	*Anu* *Bel* *Hoa*	Mylitta — Arba — il ou Dieu quaternaire

devient chez les Chrétiens :

Trinité	*Dieu le Père* *Dieu le Fils* *Dieu le Saint-Esprit*	Marie, ou la mère de ces trois Dieux puisqu'ils ne font qu'un, ou la Tétraktys céleste chrétienne.

Par conséquent Hébron, la cité des Kabeiri, était appelée Kirjath-Arba, la cité des quatre. Les Kabeiri étaient Axieros, le noble Eros, Axiokersos, l'honorable orné de cornes, Axiokersa, Déméter et Kadmiel, Hoa, etc.

La Décade de Pythagore désignait le Arba-il, ou le Quaternaire divin, représenté par le Lingha hindou : Anu, 1 ; Bel, 2 ; Hoa, 3, qui font 6. La triade et Mylitta, représentant 4, font les dix.

Bien qu'ayant le titre d' « Homme Primitif », Ennoïa, de même que le Pimandre égyptien, est la « Puissance de la Pensée Divine », la Première manifestation intelligible de l'Esprit Divin dans une forme matérielle, il est comme le « Fils Unique » du « Père Inconnu » de toutes les autres nations. Il est l'emblème de la première apparition de la Présence divine dans les œuvres de sa création, tangible et visible, et, par conséquent, compréhensible. Le Dieu-Mystère, ou la Divinité toujours *non* révélée, féconde Bythos par Sa pensée, la Profondeur insondable et infinie qui existe dans le silence (Sigé) et les ténèbres (pour notre intelligence) et ceci représente la notion abstraite de toute la nature, le Cosmos éternellement productif. Comme ni le Principe mâle ni le féminin, réunis dans la notion d'une Divinité bi-sexuelle dans les anciennes conceptions, n'eût été compréhensible pour une intelligence humaine ordinaire, la théologie de chaque peuple se vit obligée de créer, pour sa religion, un Logos, ou un Verbe, manifesté dans une forme quelconque. Pour les Ophites et les autres Gnostiques, qui prirent leurs modèles directement des anciens originaux, le Bythos non-révélé et sa contrepartie mâle produisirent Ennoïa, et les trois produisirent, à leur tour, Sophia (1), complétant ainsi la Tétraktys, qui émanera le Christos, essence même de l'Esprit du Père. Sous son aspect de l'UN non révélé, ou Logos secret, (caché) dans son état latent, il a existé de toute éternité dans le Arba-il, l'abstraction métaphysique ; par conséquent, il est UN avec tous les autres en tant qu'unité, ceux-ci (c'est-à-dire tous inclusivement) portant indifféremment les noms de Ennoïa, Sigé (Silence), Bythos, etc. Sous son aspect révélé, il est Androgyne, Christos et Sophia (la Sagesse Divine), qui descend dans l'homme Jésus. Irénée nous fait voir que le Père, aussi bien

1 Sophia est le prototype le plus élevé de la femme — la Première Ève *spirituelle*. Le système est renversé dans la Bible, et l'émanation intermédiaire ayant été omise, Eve est rabaissée à une simple femme humaine.

2. Voir *Irénée*, livre I, chap. 31, 33.

que le Fils aimaient la beauté (*formam*) chez la femme primitive (2), qui est Bythos — la Profondeur — aussi bien que Sophia, et qui, à son tour, donna naissance conjointement à Ophis et Sophia (encore une unité bi-sexuelle) la Sagesse mâle et femelle, dont l'un est considéré comme le Saint Esprit non révélé, ou ancienne Sophia — le *Pneuma* — la « Mère (intellectuelle) de toutes choses » ; l'autre, le révélé, ou *Ophis*, représentant le type de la sagesse divine descendue dans la matière, ou l'Homme-Dieu, Jésus, que les Ophites représentaient par le serpent (Ophis).

Fécondée par la Lumière Divine du Père et du Fils, l'Esprit suprême et Ennoïa, Sophia produit à son tour deux autres émanations : un Christos parfait, le second Sophia-Achamoth imparfait (1) de חכמות hakhamoth (la Sagesse simple), qui devient la médiatrice entre les mondes intellectuel et matériel.

Christos était le médiateur et le guide entre Dieu (le Suprême) et tout ce qui est spirituel chez l'homme ; Achamoth — la plus jeune Sophia — remplissait les mêmes fonctions entre « l'Homme Primitif », Ennoïa et la Matière. Ce qu'on donnait à entendre mystérieusement par le terme général de *Christos*, nous venons de l'expliquer ci-dessus.

Dans un sermon prêché à New-York par le Révérend Dr Preston, pendant le mois de Marie, il exprime la notion chrétienne du principe féminin dans la trinité, mieux et plus clairement que nous ne saurions le faire, et cela en substance, dans l'esprit des anciens philosophes « païens ». Il dit que « le plan de la rédemption rendit la production d'une mère nécessaire, et que Marie se présente pré-éminemment comme le seul exemple où une créature fût nécessaire pour l'exécution de l'œuvre de Dieu ». Nous nous permettons de contredire le révérend prélat. Ainsi que nous l'avons fait voir ci-dessus, toutes les théogonies « païennes » admettaient, depuis des milliers d'années, la nécessité de trouver un principe féminin, une « mère », pour le principe mâle trinitaire. Par conséquent, le Christianisme n'est pas le seul à fournir « l'unique exemple » d'une semblable

1. Dans les *Gnostics* de King, le système nous semble quelque peu erroné. L'auteur nous dit qu'il se fonde sur le *Drei Programmen über die Abraxas Gemmen* de Bellermann.

exécution de l'œuvre divine, — bien que, comme le prouve cet ouvrage, il contînt plus de philosophie et moins de matérialisme, ou plutôt d'anthropomorphisme. Mais écoutons le Révérend Docteur exprimer la pensée païenne dans des notions chrétiennes. Il nous dit : « Il (Dieu) prépara sa pureté virginale et céleste, (celle de Marie), car une mère souillée ne pouvait devenir la mère du Très-Haut. Même pendant son enfance, la Sainte-Vierge était plus aimable que tous les chérubins et les séraphins, et dès son âge le plus tendre jusqu'à sa puberté et son état de femme, elle devint de plus en plus pure. Sa grande sainteté la fit régner en maîtresse sur le cœur de Dieu. *Lorsque l'heure fut venue, la Cour céleste entière se tint immobile et la Trinité attendit en silence la réponse de Marie, ou sans son consentement la Rédemption du monde eût été impossible.* »

Ne dirait-on pas, à l'entendre, Irénée discourant sur *l'hérésie* gnostique, qui enseignait que le Père et le Fils aimaient la beauté (formam) de la Vierge céleste ? ou encore la doctrine égyptienne qui représentait Isis comme l'épouse, la sœur et la mère d'Osiris-Horus ? Il n'y en avait que *deux* dans la philosophie gnostique, mais les Chrétiens ont perfectionné la doctrine en la rendant tout à fait « païenne », car nous y voyons l'Anu, chaldéen — Bel-Hoa — se transformant en Mylitta. Et le Dr Preston d'ajouter : « Puis, comme ce mois (de Marie) commence pendant les fêtes de Pâques, le mois où la nature se revêt de fruits et de fleurs, avant-coureurs d'une moisson glorieuse, commençons aussi, nous-mêmes, à préparer la moisson dorée. C'est pendant ce mois que les morts sortent de terre, figurant une résurrection ; de sorte que lorsque nous nous agenouillons devant l'autel de la sainte et immaculée Marie, rappelons-nous que nous devons donner naissance au bourgeon de la promesse, à la fleur de l'espérance, et au fruit immortel de la sainteté. »

C'est précisément ce substratum de pensée païenne qui, entre autres significations, illustrait les rites de la résurrection d'Osiris, d'Adonis, de Bacchus et d'autres dieux-solaires massacrés, la résurrection de la nature entière au printemps ; la germination des semences, qui reposaient mortes et inertes pendant l'hiver, et que l'allégorie représentait d'une manière si à propos, comme emprisonnées dans le

monde inférieur, le Hadès. Nous retrouvons cette notion dans le séjour des trois jours en enfer d'Hercule, du Christ, et avant leur résurrection.

Cette dérivation, ou plutôt cette *hérésie*, ainsi que l'appelle le Christianisme, est simplement la doctrine Brahmanique dans toute sa pureté archaïque. Vichnou, le second personnage de la trinité hindoue, est aussi le Logos, car on le fait s'incarner par la suite en Christna. Et Lakmy (ou Lakshmy), ainsi que c'est le cas pour Osiris et Isis, pour Aïn-Soph et Sephira, pour Bythos et Ennoïa à la fois son épouse, sa sœur et sa fille, est la Sophia-Achamoth, par suite de cette corrélation infinie de puissances créatrices mâles et femelles dans la métaphysique abstraite des anciennes philosophies. Christna est le médiateur promis par Brahma à l'humanité, et représente la même idée que le Christos gnostique. Et Lakmy, la moitié spirituelle de Vichnou, est l'emblème de la Nature physique, la Mère universelle de toutes les formes matérielles et révélées ; la médiatrice et protectrice de la Nature, comme Sophia-Achamoth, dont les Gnostiques font la médiatrice entre la Grande Cause Première et la Matière, de même que Christos est le médiateur entre elle et l'humanité spirituelle.

Cette doctrine brahmano-gnostique est plus logique et plus en accord avec l'allégorie de la chute de l'homme de la *Genèse*. Lorsque Dieu maudit le premier couple, Il maudit également la Terre et tout ce qu'elle porte. Le *Nouveau Testament* nous donne un *Rédempteur* pour le premier péché de l'humanité, qui fut punie pour avoir péché ; mais on ne dit pas un mot au sujet du Sauveur qui doit sauver la terre et les animaux de la malédiction imméritée, eux qui n'avaient commis aucun péché. De sorte que l'allégorie gnostique fait preuve de plus de logique et de justice que la chrétienne.

Dans le système Ophite, Sophia, la Sagesse Androgyne, est également l'esprit féminin, ou la Nari femelle, hindoue (Narayana) se mouvant sur la surface des eaux — le chaos, ou la matière future. Elle la vivifie de loin, mais sans toucher l'abîme des ténèbres. Elle ne peut le faire, car la Sagesse est purement intellectuelle, et est incapable d'agir directement sur la matière. Par conséquent, Sophia est obli-

gée d'avoir recours à son Parent Suprême ; mais, bien que la vie procède, en premier lieu, de la Cause Invisible et de son Ennoïa, ni l'un ni l'autre, pas plus qu'elle-même, n'ont rien à faire avec le chaos inférieur dans lequel la matière prend sa forme définitive. C'est ainsi que Sophia est obligée de confier cette tâche à son émanation *imparfaite*, Sophia-Achamoth, qui, elle, est de nature mixte, moitié spirituelle et moitié matérielle.

La seule différence entre la cosmogonie Ophite et celle des Nazaréens de saint Jean réside dans un changement des termes. Nous trouvons un système identique dans la *Cabala*, le *Livre du Mystère* (*Liber Mysterii*) (1). Ces trois systèmes, et tout spécialement celui des Cabalistes et des Nazaréens, qui servit de *modèle* à la cosmogonie Ophite, appartiennent au pur Gnosticisme oriental. Le *Codex Nazaræus* commence par : « Le suprême Roi de la Lumière, Mano, le premier grand UN » (2) etc., celui-ci étant l'émanation de Ferho — la VIE inconnue, sans forme. Il est le chef des Æons, dont procèdent (ou sortent) cinq rayons resplendissants de la Lumière Divine. Le Mano est le *Rex Lucis*, le Bythos-Ennoïa des Ophites. *Unus est Rex Lucis in suo regno, nec ullus qui eo altior, nullus qui ejus similitudinem retulerit, nullus qui, sublatis oculis, viderit coronam quæ in ejus capite est.* Il est la Lumière Manifestée entourant la plus élevée des trois têtes cabalistiques, la Sagesse occulte ; de lui émanent les trois *Vies*. Æbel Zivo est le Logos révélé, Christos, « l'Apôtre Gabriel » et le premier Légat, ou messager de la lumière. Si Bythos et Ennoïa sont le Mano Nazaréen, alors l'Achamoth à double nature, mi-spirituel et mi-matériel, doit être Fétahil, lorsqu'on la considère sous son aspect spirituel ; et si on l'envisage sous sa nature grossière, elle est le « Spiritus » des Nazaréens.

Fétahil (3), qui est la réflexion de son Père, le Seigneur

1. Voir *Indra Magna*.
2. *Codex Nazaræus*, part. I, p. 9.
3. Voir *Codex Nazaræus*, I. 181. Fétahil, envoyé pour façonner le monde, se trouve immergé dans l'abime de fauge, et soliloque épouvanté jusqu'à ce que *Spiritus* (la Sophia-Achamoth) vienne s'unir complètement à la matière, et crée ainsi le monde matériel.

Aabtur, la *troisième* vie, — de même que l'aînée des Sophia est aussi la troisième émanation, — est « l'homme le plus nouveau » qui, se rendant compte de ses vains efforts pour créer un monde matériel ; « Spiritus » appelle à son aide une de ses progénitures, le Karabtanos — Ilda-Baoth — qui n'a ni raison ni jugement (« la matière aveugle ») — pour s'unir à elle et créer quelque chose de défini avec cette matière confuse (*turbulentos*), ce qu'elle ne parvient à faire qu'après avoir produit, au moyen de l'union de Karabtanos, les sept étoiles. De même que les six fils ou Génies de l'Ilda-Baoth gnostique, ils façonnent alors le monde matériel. Ce récit est mainte et mainte fois répété dans la Sophia-Achamoth. Envoyée par sa parente purement spirituelle, l'aînée des Sophia, pour créer le monde des *formes visibles,* elle descend dans le chaos et, dominée par les émanations de la matière, elle perd son chemin. Toutefois, ambitieuse de créer un monde matériel à elle, elle se hâte, en voltigeant de ci, de là, autour du sombre abîme, en donnant la vie et le mouvement aux éléments inertes, jusqu'à ce que, inextricablement embarrassée dans la matière, de même que Fétahil, on la représente embourbée dans la fange, dans l'impossibilité d'en sortir ; mais, par le contact de la matière elle-même, elle donne naissance au *Créateur* du monde matériel. Celui-ci est le Démiurge, appelé par les Ophites Ilda-Baoth, et il est, ainsi que nous le ferons voir plus loin, pour quelques sectes, le progéniteur du Dieu juif, et suivant d'autres le « Seigneur Dieu » lui-même. C'est à ce moment de la cosmogonie cabalistico-gnostique, que commence la Bible mosaïque. Ayant accepté l'Ancien Testament juif comme leur étalon, il ne faut pas s'étonner que les Chrétiens aient été obligés, par la position exceptionnelle dans laquelle ils furent placés par suite de leur ignorance, de se tirer d'affaire le mieux qu'ils purent.

Les premiers groupes de Chrétiens que Renan nous fait voir ne dépassant pas sept à douze âmes dans *chaque Église*, appartenaient, sans contredit, aux classes les plus basses et les plus ignorantes. Ils n'avaient aucune idée des doctrines éminemment philosophiques des Platoniciens et des Gnostiques, et n'en pouvaient avoir, et ils étaient évidemment aussi peu au courant de la nouvelle religion qu'on venait

de leur fabriquer de toutes pièces. En tant que Juifs, écrasés sous le gouvernement tyrannique de la « Loi » telle que la comprenaient les anciens des synagogues ; ou comme Païens, exclus des Mystères religieux, de même que le sont les castes inférieures actuelles de l'Inde, le Dieu des Juifs et le « Père » prêché par Jésus étaient pour les uns, comme pour les autres, une seule et même personne. Les querelles qui régnèrent dès les premières années qui suivirent la mort de Jésus entre les partisans de saint Paul et de saint Pierre eurent un effet déplorable. Ce que faisait un des partis, l'autre considérait comme un devoir sacré de le défaire. Si les *Homélies* sont tenues pour apocryphes et ne peuvent être admises comme la mesure de l'animosité qui régnait entre les deux apôtres, nous avons la *Bible* qui nous fournit, à cet égard, des preuves sans nombre.

Irénée paraît si irrémédiablement enchevêtré dans ses efforts stériles pour expliquer, du moins en ce qui concerne les apparences extérieures, les véritables doctrines des nombreuses sectes gnostiques et de les présenter comme d'abominables « hérésies », que soit sciemment ou par pure ignorance, il les confond toutes au point que nul métaphysicien ne serait capable de les démêler sans le secours de la *Cabale* ou du *Codex*. C'est ainsi qu'il est incapable d'établir la différence entre les Séthinites et les Ophites, et il nous dit qu'ils nommaient le « Dieu de Tout, *Hominem*, l'HOMME, et son esprit le SECOND HOMME, ou le *Fils de l'Homme* ». Théodoret fait de même, lui qui vécut plus de deux siècles après Irénée, et qui fait un curieux salmigondis de l'ordre chronologique dans lequel les différentes sectes se sont succédé (1). Ni les Séthianites (une branche des Nazaréens juifs) ni les Ophites, une secte purement grecque, n'ont jamais prétendu quoi que ce soit de la sorte. Irénée se contredit lui-même en exposant, d'autre part, les doctrines de Cérinthe, le disciple direct de Simon le Magicien. Il dit que Cérinthe enseignait que le monde ne fut pas créé par le PREMIER DIEU, mais par une vertu (Virtus) ou puissance, un Æon si éloigné de la Cause Première qu'il ignorait même CELUI qui *est au-dessus de toutes*

1. *Irenæus*, 37, et Théodoret cités sur la même page.

choses. Cet Æon soumit Jésus à sa domination et il l'engendra physiquement, par Joseph, d'une femme qui n'était pas vierge, mais simplement l'épouse de Joseph, et Jésus vint au monde comme tous les autres hommes. A ce point de vue et sous son aspect physique, Jésus fut appelé le « fils de l'homme ». Ce ne fut qu'après son *baptême* que le *Christos*, l'oint, descendit des Principautés célestes sous la forme d'une colombe et proclama, par l'entremise de Jésus, le Père INCONNU (1).

Si donc Jésus était considéré, au point de vue physique, comme le fils d'un homme, et spirituellement comme le Christos qui l'adombra, comment pouvait le « DIEU DE TOUTES CHOSES », le « Père *Inconnu* », être appelé par les Gnostiques *Homo*, un HOMME, et son Esprit Ennoïa, le SECOND homme, ou *Le Fils de l'Homme* ? Le Dieu de Toutes Choses n'a jamais été anthropomorphisé ni dans la *Cabale* orientale, ni par les Gnostiques. Ce n'est que la première émanation, ou pour mieux dire le seconde, qui porte le nom d'homme Primitif, car Shekinah, Séphira, la Profondeur, et les autres vertus femelles premièrement manifestées, sont aussi des émanations. Par conséquent, Adam. Kadmon, Ennoïa (ou Sigé), les Logoï, en somme, sont les « fils uniques », mais non les *Fils de l'Homme*, cette dernière appellation appartenant, en propre, au Christos, le fils de Sophia (l'aînée) et de l'homme primitif qui l'engendre par sa lumière vivifiante, laquelle émane de la source ou *cause* de toutes choses, par conséquent la *cause* également de sa lumière, le « Père Inconnu ». La métaphysique gnostique établit une grande différence entre le premier Logos non révélé et « l'oint » qui est le Christos. On peut dire qu'Ennoïa, ainsi que le comprend Philon le Juif, est le *Second* Dieu, mais lui seul est « l'Homme Primitif et Premier » et nullement le Second, ainsi que le prétendent Théodoret et Irénée. Ce n'est que l'entêtement de celui-ci de vouloir de toutes manières associer Jésus, même dans les *Hérésies* avec le Dieu *suprême*, qui l'entraîna à commettre tant de faux.

L'idée d'identifier le Dieu *Inconnu* même avec le Chris-

1. *Ibidem*, I, XXV.

tos, l'Oint — l'Æon qui l'adombra — laissant l'homme Jésus tout à fait hors de la question, n'est jamais entrée dans l'esprit des Gnostiques ni même des apôtres directs ou de saint Paul, malgré ce que pourraient faire croire tous les faux qui ont été ajoutés depuis.

Nous constatons jusqu'à quel point ces falsifications sont délibérées et dangereuses lorsque nous comparons les manuscrits originaux avec ceux qui leur succédèrent. Dans l'édition de l'évêque Horseley, des ouvrages de Sir Isaac Newton, plusieurs manuscrits sur des sujets théologiques furent prudemment soustraits à la publication. Le dogme connu sous le titre de *Christ's Descent into Hell* (Descente du Christ aux Enfers) que nous retrouvons dans le Credo des Apôtres, ne se trouve pas dans les manuscrits du IVe ou du VIe siècles. Il s'agit évidemment d'une interpolation, copiée des fables de Bacchus et d'Hercule, et imposée aux Chrétiens comme un article de foi. A ce sujet, l'auteur de la préface du Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque Royale (préface, p. XXI) fait la remarque suivante : « Je souhaite que l'insertion de la doctrine de la *Descente du Christ aux Enfers*, contenue dans le Credo Apostolique, soit aussi facilement expliquée que l'*insertion du dit verset.* » (Première Epître de saint Jean, v. 7)(1).

Or, ce verset se lit aujourd'hui comme suit : « Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le Ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit ; et les trois sont d'accord. » Or on sait aujourd'hui que ce verset, qui *devait être lu du haut de la chaire*, est un faux. On ne le trouve dans aucun manuscrit grec, « sauf dans celui de Berlin, lequel fut transcrit d'une paraphrase intercalée entre les lignes ». Dans les première et seconde éditions d'Erasme, imprimées en 1516 et 1519, cette allusion au témoignage des trois témoins célestes est *omise;* et ce texte n'existe pas dans quelque manuscrit grec que ce soit. écrit avant le XVe siècle (2). Ni les écrivains grecs, ni les Pères latins primitifs, qui cependant

1. Voir la préface au *Apochryphal new Testament*, Londres, imprimé pour W. Hone Ludgate Hill, 1820.

2. Virgilius Tapsensis, un auteur latin sans autorité, en fait le premier mention, vers la fin du Ve siècle, et c'est à lui que le faux a été attribué.

acceptaient tout ce qui pouvait leur venir en aide pour étayer leur trinité, n'en font aucune mention ; et Luther lui-même n'en parle pas dans sa version allemande. Edward Gibbon eut vite fait de démasquer sa nature frauduleuse. L'archevêque Newcome le rejette et l'évêque de Lincoln est convaincu qu'il est un faux (1). Il n'est ni cité ni mentionné par vingt-huit auteurs grecs, y compris Irénée, saint Clément, et Athanase ; et dix-sept auteurs latins, entre autres saint Augustin, saint Jérôme, Ambroise, Cyprien et le Pape Eusèbe paraissent l'ignorer complètement. « Il est évident que si le texte des témoins célestes eût été connu dès le début du Christianisme, les anciens s'en seraient emparés avec avidité pour l'insérer dans leurs Confessions de Foi ; ils l'auraient répété à satiété aux hérétiques, et l'auraient orné des plus brillantes enluminures dans leurs livres sur la Trinité (2).

C'est ainsi que roule dans la poussière le pilier le plus solide de la doctrine trinitaire. Un autre faux, non moins évident, est cité par l'éditeur du *Apochryphal New Testament*, d'après les paroles de Sir Isaac Newton. Celui-ci dit « que ce que les Latins ont fait pour ce texte (Première Epître de saint Jean, V), les Grecs l'ont fait pour celui de saint Paul à Thimothée III, 16. Car en changeant ΟΣ en ΘΣ l'abréviation de Θεος (Dieu), dans le manuscrit d'Alexandrie d'après lequel les copies subséquentes furent exécutées, on lit aujourd'hui : *Le Mystère de la divinité est grand, Dieu manifesté en chair* ; tandis que toutes les Églises pendant les quatre ou cinq premiers siècles, et les auteurs de toutes les anciennes versions, saint Jérôme de même que les autres, ont écrit : « Le Mystère de la divinité est grand, QUI A ÉTÉ *manifesté en chair*. » Newton ajoute, qu'aujourd'hui que les discussions au sujet de ce faux sont terminées, ceux qui lisent Celui (Dieu) que manifesta en chair, au lieu de *la divinité* qui a été manifestée en chair, considèrent ce passage « comme un des mieux calculés pour la discussion ».

Et maintenant reprenons la question : Qui furent les premiers Chrétiens ? Ceux qui furent convertis par l'éloquente

1. *Elements of Theology*, vol. II, p. 90, note.
2. Parson, *Letters to Travis*, in-8, p. 402.

simplicité de saint Paul qui leur promit, au nom de Jésus, la *libération* de l'étroit esclavage ecclésiastique. Ils ne comprenaient qu'une seule chose : ils étaient les « enfants de la Promesse » (Epître de saint Paul aux Galates, IV, 28). « L'Allégorie » de la *Bible* mosaïque leur avait été dévoilée : l'alliance « du Mont Sinaï, enfantant pour la *servitude* », c'est Agar (*Ibidem*, 24), l'ancienne Synagogue juive, et elle était « dans la servitude avec ses enfants » envers Jérusalem, la nouvelle, la libre, « notre mère à tous ». D'une part, la Synagogue et la loi qui persécutaient tous ceux qui osaient franchir la ligne étroite de la bigoterie et du dogmatisme ; d'autre part, le « Paganisme » (1) avec ses sublimes vérités philosophiques cachées, dévoilées à quelques rares individus, mais laissant les masses chercher, sans espoir de réussite, à découvrir lequel était LE Dieu, dans ce Panthéon encombré de divinités et de sous-divinités. Aux autres, l'apôtre de la circoncision, appuyé de tous ses partisans, promettait, s'ils se conformaient à la « loi », la vie future et une résurrection dont ils n'avaient jamais eu aucune idée. Avec cela, il ne laissait pas échapper une seule occasion de contredire saint Paul, sans toutefois le nommer, mais en l'indiquant assez clairement pour qu'il ne fût pas possible d'ignorer à qui saint Pierre se référait. Bien qu'ils

1. Le terme « Paganisme » est, avec raison, employé par beaucoup d'auteurs modernes avec hésitation. Le professeur Alexander Wilder, dans son édition du *Symbolical Language of Ancient Art and Mythology* de Payne Knight, dit : « Il (le Paganisme) a dégénéré en argot, et on l'emploie généralement en lui donnant plus ou moins une signification déshonorante. Une expression plus correcte serait, sans aucun doute, l'ancien culte ethnique ; mais on ne lui donnerait probablement pas sa véritable signification, et nous avons, par conséquent, adopté le terme tel qu'on l'emploie populairement, mais en tout bien, tout honneur. Une religion capable de former des hommes tels que Platon, Epictète et Anaxagore, ne peut être grossière, superficielle, ou totalement incapable d'attirer l'attention. De plus, de nombreux rites et doctrines, introduits dans les Cultes Chrétiens et Juifs, prirent naissance dans les autres systèmes. Le Zoroastrianisme anticipa bien plus qu'on n'est porté à le croire. La croix, les vêtements sacerdotaux, les symboles, les sacrements, le Sabbat, les fêtes et les anniversaires, sont tous antérieurs à l'ère chrétienne par des milliers d'années. L'ancien culte, après avoir été chassé de ses temples primitifs et des cités métropolitaines, fut entretenu pendant longtemps par les habitants des humbles villages. C'est à ce fait qu'il doit sa désignation ultérieure. Ses fidèles résidant dans les districts ruraux, les *Pagi*, étaient appelés *Pagans*, ou provinciaux.

en eussent converti quelques-uns, partisans de la résurrection mosaïque promise par les Pharisiens, ou qui étaient tombés dans les doctrines nihilistes des Sadducéens, ou professé les croyances polythéistes de la plèbe païenne, qui ne reconnaissait aucun état après la mort, sinon un néant lugubre, il est peu probable que la contradiction systématique des deux apôtres ait beaucoup contribué à affermir leur œuvre de prosélytisme. Ils n'eurent que fort peu de succès auprès des classes pensantes et éduquées, ainsi que le démontre clairement l'histoire ecclésiastique. Où était la vérité? Lequel des deux prêchait la parole inspirée de Dieu ? D'une part, ainsi que nous l'avons vu, ils avaient entendu saint Paul leur expliquer que des deux alliances, « lesquelles choses sont allégoriques », l'ancienne, celle du Mont Sinaï, « enfantant pour la servitude », c'était *Agar*, l'esclave ; et le Mont Sinaï, lui-même, correspondait à « Jérusalem », qui est maintenant dans la « servitude » avec ses enfants circoncis ; la Nouvelle Alliance, c'était Jésus-Christ ; la « Jérusalem d'en haut qui est libre ». D'autre part, il y avait saint Pierre, qui le contredisait et allait jusqu'à l'injurier. Saint Paul s'écrie avec force : « Chasse l'esclave et son fils » (l'ancienne *loi* et la Synagogue), « car le fils de l'esclave n'héritera pas avec le fils de la femme libre. Demeurez donc fermes et ne vous laissez pas mettre de nouveau sous le joug de la servitude... Voici, moi, Paul, je vous dis que, si vous vous faites circoncire, Christ ne vous servira de rien ! » (Epître aux Galates, V, 2). Qu'écrit saint Pierre, de son côté? Que veut-il dire par les paroles suivantes : « Avec des discours enflés de vanité... ils leur promettent *la liberté*, quand ils sont, eux-mêmes, esclaves de la corruption, car chacun est esclave de ce qui a triomphé de lui » (2e Epît. de saint Pierre, II, 18, 19). « En effet si, *après s'être retirés* des souillures du monde par la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ils s'y engagent de nouveau et sont vaincus, leur dernière condition est pire que la première. Car *mieux valait pour eux n'avoir pas connu la voie de la justice*, que de se détourner, après l'avoir connue, du *saint commandement qui leur avait été donné.* » (*Ibid*, 20, 21).

Certainement, saint Pierre ne fait pas allusion aux Gnos-

tiques, car à ceux-ci on ne leur avait pas « donné de saint commandement », tandis qu'il avait été donné à saint Paul. Ils n'avaient jamais promis la « liberté » de la servitude, mais saint Paul l'avait fait à maintes reprises. De plus, celui-ci rejette « l'ancienne alliance », Agar l'esclave ; et saint Pierre s'y attache de toutes ses forces. Saint Paul avertit le peuple de se méfier des *Puissances* et des *Dignités* (les anges inférieurs des Cabalistes) ; et saint Pierre, ainsi que nous le ferons voir plus loin, les respecte et *condamne ceux qui ne le font pas*. Saint Pierre prêche la circoncision, et saint Paul l'interdit.

Par la suite, lorsque toutes ces extraordinaires méprises, ces contradictions et ces inventions se furent forcément adaptées au cadre laborieusement exécuté par le clergé de la nouvelle religion, à laquelle on donna le nom de Christianisme ; que le tableau chaotique lui-même fut adroitement soustrait à un examen trop approfondi, au moyen d'une formidable collection de pénitences ecclésiastiques et d'anathèmes, destinés à éloigner les curieux sous prétexte de sacrilège et de profanation des Mystères divins ; et que des millions d'êtres eurent été massacrés au nom du Dieu de Pitié — à ce moment-là vint la Réforme. Elle mérite certainement son nom, au sens le plus paradoxal du mot. Elle abandonna saint Pierre et prétendit prendre saint Paul pour son seul guide spirituel ; de sorte que l'apôtre qui tonna contre l'ancienne loi de servitude ; qui laissait aux Chrétiens liberté entière de célébrer le Sabbat ou de ne pas le faire ; qui rejetait tout ce qui était antérieur à saint Jean-Baptiste, est aujourd'hui proclamé le porte-bannière du Protestantisme, qui s'accroche à *l'ancienne* alliance plus que les juifs eux-mêmes, qui met en prison ceux qui considèrent le Sabbat ainsi que le faisaient Jésus et saint Paul, et qui surpasse en intolérance dogmatique les Synagogues du premier siècle !

Mais qui, alors, *étaient* les premiers Chrétiens, demanderons-nous encore ? Ce furent incontestablement les Ebionites ; et en ceci nous ne faisons que nous conformer à l'opinion des meilleurs critiques. « Il n'y a pas de doute que l'auteur des *Homélies de saint Clément* était un représentant du Gnosticisme Ebionite, *qui fut, une fois, la*

forme la plus pure du Christianisme primitif (1)... Et qui étaient les Ebionites? C'étaient les disciples et les partisans des Nazaréens primitifs, les Gnostiques cabalistes. Le traducteur du *Codex Nazaræus* dit, dans sa préface : « Que les Nazaréens n'aient pas non plus rejeté... les Æons, c'est fort naturel, car ils furent les instructeurs des Ebionites, qui les admettaient (les Æons (2). »

Et voici, de plus, Epiphane, l'Homère chrétien des *Hérésies*, qui nous dit qu' « Ebion était de l'opinion des Nazaréens, la forme des Corinthiens (qui supposent que le monde fut élaboré par les anges) et on leur donnait le nom de Chrétiens » (3). Cette appellation leur était certainement plus correctement appliquée qu'aux (soi-disant) Chrétiens orthodoxes de l'école d'Irénée et de celle subséquente du Vatican. Renan nous fait voir que la secte des Ebionites réunissait dans son sein tous les parents survivants de Jésus. Saint Jean-Baptiste, son cousin et son *précurseur*, était le Sauveur accepté des Nazaréens, et leur Prophète. Ses disciples habitaient l'autre rive du Jourdain, et l'auteur de *Sod*, *the Son of the Man* prouve clairement et péremptoirement que la scène du baptême du Jourdain se déroula sur l'emplacement du Culte d'Adonis (4). « De l'autre côté du Jourdain, et au-delà du lac, habitaient les Nazaréens, une secte qu'on dit avoir déjà existé lors de la naissance de Jésus, et qui le comprit parmi ses membres. Ils doivent s'être étendus à l'est du Jourdain et au sud-est chez les Arabes (*Galates*, I, 17-21 ; II, 11) et les Sabéens, dans la direction de Bosra ; ils doivent encore s'être répandus par le Liban jusqu'à Antioche et au nord-est jusqu'à l'établissement Nazaréen de Bercœa, où saint Jérôme les trouva. Il est probable que les Mystères d'Adonis prévalaient encore dans le désert ; dans les montagnes, le cri de Aïaï Adonaï était commun (5). »

« Ayant été en rapport (conjunctus) avec les Nazaréens, tout Ebionite enseignait aux autres sa propre hérésie, que

1. *Super. Relig.*, vol. II, p. 5.
2. Norberg : Préface du *Cod. Naz.*, p. 5.
3. Epiph. *Contra Ebionitas.*
4. Voyez la Préface, de la page 1 à 34.
5. Renan. Préface, p. 7.

le Christ *était né de la semence d'un homme,* écrit Epiphane.

S'il en est ainsi, il faut croire qu'ils en savaient plus long au sujet de leur prophète contemporain, qu'Epiphane qui vécut quatre cents ans plus tard. Théodoret, ainsi que nous l'avons fait voir d'autre part, décrit les Nazaréens comme des Juifs qui « vénèrent l'Oint comme un homme juste », et acceptent l'*Evangile* dit *selon saint Pierre.* Saint Jérôme trouve l'*Evangile* original, authentique, écrit en langue hébraïque par saint Matthieu, l'apôtre publicain, dans la bibliothèque réunie à Césarée par le martyr Pamphile. « *Les Nazaréens* de Berœa en Syrie, qui se servent de cet Evangile, *me donnèrent la permission* de le traduire », écrit-il vers la fin du IVe siècle (1). Et saint Jérôme ajoute : « Dans l'*Evangile* dont se servent les Nazaréens et les Ebionites, que j'ai traduit dernièrement de l'hébreu en grec (2) et que la plupart des personnes nomment *le véritable Évangile de saint Matthieu,* etc »

Que les apôtres reçurent de Jésus une « doctrine secrète » et qu'il en enseigna une, c'est ce qui ressort des paroles suivantes de saint Jérôme, qui le confesse dans un moment d'inattention. Ecrivant aux évêques Chromatius et Héliodore, il se plaint, disant : « Je suis chargé d'une tâche difficile, dès le moment que vos Grâces m'ont commandé cette traduction, *que saint Matthieu lui-même, l'Apôtre et Evangéliste,* NE VOULAIT PAS QU'IL FÛT PUBLIÉ OUVERTEMENT. Car s'il n'avait pas été SECRET, il (Matthieu) aurait ajouté à *l'Evangile* que ce qu'il avançait venait de lui ; mais il écrivit ce livre sous le couvert des caractères hébreux, *de telle manière* que ce livre, écrit en caractères hébreux *et de sa propre main,* pût être mis entre les mains *des hom-*

1. Saint Jérôme : *De Viris illust.*, cap. 3. « Il est à noter que tandis que tous les Pères de l'Église affirment que saint Matthieu écrivit en langue *hébraïque,* ils se servent tous du texte grec, comme la véritable écriture apostolique, sans mentionner la relation qui existait entre le Matthieu hébreu et notre Matthieu grec ! Il contenait de nombreuses et *particulières additions* qui manquent dans notre Évangile. » (Olshausen : *Nacheweis der Echtheit der sæmmtlichen Schriften des Neuen test.*, p. 32 ; Dunlap : *Sod the Son of the Man,* p. 44.)

2. Saint Jérôme : *Comment. de Matthieu.* liv. II, ch. XII, 13. Saint Jérôme ajoute qu'il était écrit en langage chaldéen, mais avec des caractères hébreux.

mes les plus religieux, qui, de leur côté, au cours des siècles, le recevraient de ceux qui les avaient devancés. Mais ce livre ne fut jamais donné à qui que ce soit pour être transcrit, et son *texte* fut interprété d'une manière par les uns, et d'une autre par les autres (1) ». Puis il ajoute à la même page : « Et il arriva que ce livre, ayant été publié par un disciple de Manichée, nommé Séleucus, qui écrivit encore, de mauvaise foi, les *Actes des Apôtres*, dévoila des choses qui n'étaient pas faites pour édifier, mais bien pour détruire ; et ce livre fut approuvé par un Synode, que les oreilles de l'Eglise se refusèrent, avec raison, à écouter (2). »

Il admet, lui-même, que le livre qu'il affirme avoir été écrit *de la main de saint Matthieu* ; le livre, qui, malgré qu'il l'eût traduit deux fois, était presque inintelligible pour lui, était un arcane ou un *secret*. Malgré cela, saint Jérôme, très ingénument, taxe d'hérésies tous les commentaires, sauf le sien. Bien plus, saint Jérôme savait que cet *Evangile originel de saint Matthieu* enseignait la seule véritable doctrine du Christ, et qu'il était l'œuvre de l'Evangéliste qui avait été un des amis et compagnons de Jésus. Il savait, en outre, que si un des deux *Evangiles*, l'hébreu en question ou le grec qui fait partie de nos Ecritures actuelles, était une falsification, et par cela-même une hérésie, ce n'était pas celui des Nazaréens ; et cependant, sachant tout cela, saint Jérôme s'acharne avec plus de zèle que jamais dans ses persécutions contre les « Hérétiques ». Pourquoi ? Parce que l'accepter équivalait à prononcer la sentence de mort de l'Eglise établie. L'*Evangile selon les*

1. *Saint Jérôme*, v. 445 : *Sod. the Son of the Man*, p. 46.

2. Ceci explique le rejet des œuvres de saint Justin Martyr, qui ne fit usage que de cet « Evangile d'après les Hébreux », ce que fit probablement aussi Tite, son disciple. On se rend compte de la date tardive à laquelle la *divinité* du Christ fut pleinement établie, par le seul fait que, même au IVe siècle, Eusèbe ne dénonça pas ce livre comme apocryphe, mais le classa seulement au même rang que l'*Apocalypse* de saint Jean : et Credner (*Zur Gesch. des Kan.*, p. 120) montre Nicéphore l'insérant avec l'*Apocalypse*, dans sa « Stichométrie » dans les Antilegomena. Les Ebionites, *les véritables* Chrétiens primitifs, rejetant tous les autres ouvrages apostoliques, ne faisaient usage que de cet Evangile (*Adv. Hær.*, 1, 26) et les Ebionites, ainsi que le déclare Epiphane, croyaient fermement, avec les Nazaréens, que Jésus n'était qu'un homme, « né de la semence d'un homme ».

Hébreux était trop connu pour avoir été le seul accepté pendant quatre siècles par les Chrétiens Juifs, les Nazaréens et les Ebionites. Et aucun de ceux-ci ne reconnaissait la *divinité* du Christ.

Si les commentaires de saint Jérôme sur les Prophètes, sa célèbre *Vulgate* et d'autres ouvrages de polémique, sont tous aussi dignes de foi que cette version de *l'Evangile selon saint Matthieu*, nous avons là une véritable révélation divine!

Pourquoi nous étonner de l'insondable mystère de la religion chrétienne, du moment qu'il est parfaitement *humain*? N'avons-nous pas la lettre écrite par un des Pères les plus respectés de l'Eglise à ce même saint Jérôme, qui démontre, mieux que ne le feraient des volumes entiers, leur traditionnelle politique ? Voici ce que saint Grégoire de Nazianze écrivait à son ami et confident saint Jérôme : « Rien n'en impose plus au peuple que le *verbiage* ; moins il comprend, et plus il admire. Nos Pères et nos Docteurs ont souvent exprimé non ce qu'ils sentaient, mais ce que les circonstances et la nécessité les ont forcés à dire. »

Mais revenons à notre Sophia-Achamoth et à la croyance des véritables Chrétiens Primitifs.

Après avoir produit Ilda-Baoth, Ilda de ילד, un enfant, et Baoth de בעה, l'œuf ou בהה. *Baoth*, un pays désolé, une désolation, Sophia-Achamoth souffrit à ce point du contact de la matière, qu'après une lutte extraordinaire elle s'échappe enfin du chaos fangeux. Bien qu'ignorante du Pleroma, sa région maternelle, elle atteint l'espace médian et réussit à secouer les particules matérielles qui se sont attachées à sa nature spirituelle ; après quoi, elle se met immédiatement à élever une barrière infranchissable entre le monde des intelligences (Esprits) et celui de la matière. Ilda-Baoth, par conséquent, est le « fils des ténèbres », le créateur de notre monde de péché (du moins de sa partie physique). Il suit l'exemple de Bythos et engendre six esprits stellaires (fils). Ils sont tous à son image et des réflexions les uns des autres, qui deviennent plus denses à mesure qu'ils s'éloignent de leur père. Avec celui-ci ils habitent sept régions disposées comme une échelle, commençant au-dessous de l'espace médian, la région de leur mère, Sophia-Achamoth, et se terminant par notre terre, la *septième* région. Ce sont,

par conséquent, les Génies des sept sphères planétaires, dont la plus inférieure est la région de notre Terre (la sphère qui l'entoure, c'est-à-dire, notre éther). Les noms respectifs de ces Génies des sphères sont : *Iove* (Jehovah), Sabaoth, Adonaï, Eloï, Ouraïos, Astaphaïos (1). Les quatre premiers, ainsi qu'on le sait, sont les noms mystiques du « Seigneur Dieu » juif (2), étant, ainsi que le dit King, « rabaissé par les Ophites au point de servir de prête-nom aux subordonnés du Créateur ; les deux derniers noms sont ceux des Génies du feu et de l'eau ».

Ilda-Baoth, que plusieurs sectes considèrent comme le Dieu de Moïse, n'est pas un Esprit pur ; il est ambitieux et orgueilleux, et n'acceptant pas la lumière spirituelle que lui offre sa mère, Sophia-Achamoth, il se met à l'œuvre pour créer un monde à lui. Aidé de ses fils, les six Génies planétaires, il façonne un homme ; mais celui-ci n'est pas un succès. C'est un monstre sans âme, ignorant, rampant à quatre pattes sur le sol, comme une bête matérielle. Ilda-Baoth se voit obligé d'implorer l'aide de sa mère spirituelle. Celle-ci lui transmet un rayon de la lumière divine, et de cette manière elle anime l'homme et le dote d'une âme. C'est alors que commence l'animosité d'Ilda-Baoth pour sa propre créature. Suivant l'impulsion de la lumière divine, les aspirations de l'homme s'élèvent de plus en plus haut ; bientôt il présente non l'image d'Ilda-Baoth, son créateur, mais celle de l'Être Suprême, « l'Homme Primitif », Ennoïa. Le Démiurge est alors rempli de colère et d'envie ; et, fixant son œil jaloux sur l'abîme de matière, son regard, envenimé de passion, s'y reflète soudain, comme dans un miroir ; la réflexion s'anime, et de l'abîme sort Satan, le serpent Ophiomorphos, « l'incorporation de l'envie et de la ruse ». Il représente l'union de tout ce qui est abject dans la matière, avec la haine, l'envie et l'astuce chez une intelligence spirituelle » (3).

A la suite de cela, et toujours par haine de la perfec-

1. Voyez les *Gnostics* de King, p. 31.
2. Ce Iove, Iao ou Jehovah est tout à fait distinct du Dieu des Mystères,... considéré sacré par toutes les nations de l'Antiquité. Nous ferons voir la différence plus loin.
3. *Gnostics*, de King

tion de l'homme, Ilda-Baoth crée les trois règnes de la nature : le minéral, le végétal et l'animal, avec tous leurs instincts pernicieux et leurs mauvais penchants. Impuissant à détruire l'Arbre de la Connaissance, qui pousse dans sa sphère ainsi que dans chacune des régions planétaires, mais déterminé à éloigner l'homme de sa protectrice spirituelle, Ilda-Baoth lui défend de manger de son fruit, de peur qu'il ne dévoile à l'humanité les Mystères du monde supérieur. Mais Sophia-Achamoth, qui aime et protège l'homme qu'elle a animé, lui envoie son propre génie Ophis, sous forme d'un serpent, pour lui conseiller de transgresser le commandement égoïste et injuste. L'homme devient, de cette manière, capable de comprendre les Mystères de la Création.

Ilda-Baoth se venge alors, en punissant le premier couple, car l'homme, par suite de sa *connaissance*, s'était déjà façonné une compagne de sa moitié spirituelle et matérielle. Il emprisonne l'homme et la femme dans une prison de matière, dans le corps si peu en rapport avec sa nature, et dans lequel l'homme est toujours enfermé. Mais Achamoth le protège encore. Elle établit entre « l'homme » et la région céleste un courant de lumière divine, et continue à lui fournir l'illumination *spirituelle*.

Viennent ensuite les allégories embrassant la notion de dualité, ou la lutte entre le bien et le mal, l'esprit et la matière, qu'on retrouve dans chaque cosmogonie, et dont il faut encore chercher la source dans l'Inde. Les types et les antitypes représentent les héros de ce Panthéon gnostique, emprunté aux âges mythopéiques les plus anciens ; mais, parmi ces personnages, Ophis et Ophiomorphos, Sophia et Sophia-Achamoth, Adam-Kadmon et Adam, les Génies planétaires et les Æons divins, il est facile de reconnaître les modèles de nos copies bibliques, les Patriarches.

On retrouve les Archanges, les Anges, les Vertus et les Puissances sous d'autres noms dans les *Védas* et la doctrine Bouddhiste. L'Être Suprême de l'Avesta, Zero-Ana, ou le « Temps illimité », est le type de toutes ces « Profondeurs », « Couronnes » gnostiques et cabalistiques, et même du Aïn-Soph chaldéen. Les six Amshaspands, crés par la « Parole » d'Ormazd, le « Premier Né », se reflètent dans le Bythos,

et ses émanations, et l'antitype d'Ormazd, Ahriman et ses dews entrent également dans la composition du Ilda-Baoth et des six Génies planétaires *matériels*, bien que non foncièrement mauvais.

Achamoth, attristée des maux qui affligent l'humanité, malgré sa protection, supplie sa mère céleste, Sophia, son antitype, d'intercéder auprès de la PROFONDEUR inconnue, pour qu'il envoie le Christos (le fils et l'émanation de la « Vierge Céleste ») afin de venir en aide à l'humanité mourante. Ilda-Baoth et ses fils de la matière excluent la lumière divine de l'humanité. L'homme doit être sauvé. Ilda-Baoth a déjà envoyé son agent, Jean-Baptiste, de la race de Seth, qu'il protège, comme un prophète à son peuple ; mais il fut écouté par un petit nombre seulement — les Nazaréens, les adversaires des Juifs, parce qu'ils adoraient Iurbo-Adunaï (1). Achamoth avait affirmé à son fils, Ilda-Baoth, que le règne du Christos ne serait que temporel, et le persuade ainsi d'envoyer un précurseur. En outre, elle fait *qu'il cause* la naissance de l'*homme* Jésus de la Vierge Marie, son prototype sur la terre. « car la création d'un personnage matériel ne pouvait être que l'œuvre du Démiurge, car elle n'est pas du ressort d'un pouvoir supérieur. Aussitôt après la naissance de Jésus, le Christ, le Parfait, d'accord avec Sophia (la Sagesse et la Spiritualité) descend à travers les sept régions planétaires, prenant dans chacune d'elles une forme analogue, et cachant sa véritable nature aux Génies, tandis qu'il attire à lui les étincelles de la lumière divine qu'ils retenaient dans leur essence. Par conséquent, le Christ entre dans l'*homme* Jésus au moment de son baptême dans le Jourdain. Dès ce moment, Jésus commence à faire des miracles ; avant cette époque, il était complètement ignorant de sa mission ». (2)

Ilda-Baoth, se rendant compte que le Christos est en train de mettre fin à son royaume de la matière, excite les Juifs contre lui, et Jésus est mis à mort (3). Une fois sur la

1. Suivant les Ophites, Iurbo et Adunaï sont les noms de Iao-Jehovah, une des émanations de Ilda-Baoth : « Iurbo est appelé Adunaï par les Abortions (les Juifs) » (*Codex Nazaræus*. vol. III, p. 73).
2. King : *The Gnostics and their Remains.*
3. Dans « l'Évangile de Nicodème », Ilda-Baoth est surnommé *Satan*,

croix, le Christos et Sophia abandonnent son corps et retournent à leur propre sphère. Le corps matériel de l'homme Jésus est mis en terre, mais on lui donne un corps fait d'éther (âme astrale). « A partir de ce moment, il n'est qu'*âme* et *esprit*, raison pour laquelle ses disciples ne le reconnurent pas après sa résurrection. Dans cet état spirituel de *simulacre*, Jésus demeura encore sur terre pendant l'espace de dix-huit ans, après être ressuscité. Pendant ce dernier séjour, il reçut de Sophia la Sagesse parfaite, la véritable Gnose, *qu'il transmit à quelques rares apôtres* qui étaient capables de la recevoir. »

« Puis, montant dans l'espace médian, il s'assied à la droite de Ilda-Baoth, mais invisible pour lui, et de là il ramène à lui toutes les âmes qui ont été purifiées par la connaissance du Christ. Lorsqu'il aura réuni toute la lumière spirituelle qui existe dans la matière, dans l'empire d'Ilda-Baoth, la Rédemption sera accomplie et le monde sera détruit. Telle est la signification de la réabsorption de toute la lumière spirituelle dans le Pléroma ou la Plénitude, d'où elle descendit à l'origine. »

Ce qui précède est la description donnée par Théodoret et adoptée par King, dans ses *Gnostics*, entremêlé d'additions prises dans Epiphane et Irénée. Mais le premier en donne une version fort imparfaite, établie en partie sur des descriptions d'Irénée, et en partie sur sa propre connaissance des Ophites postérieurs, lesquels, vers la fin du IIIe siècle, avaient déjà fusionné avec d'autres sectes. Irénée, lui-même, les confond fréquemment, et ni l'un ni l'autre ne donnent avec exactitude la véritable théogonie des Ophites. Sauf quelques changements dans les noms, la théogonie ci-

par le pieux et anonyme auteur ; — c'est sans doute une des dernières flèches qu'il décoche à son ennemi, déjà à moitié terrassé. « Quant à moi », dit Satan, en s'exécutant auprès du Prince des Enfers, « je le tentai (Jésus) et excitai mon ancien peuple, les Juifs, contre lui » (Chap. XV, 9). De tous les exemples d'ingratitude chrétienne, celui-ci parait le plus notable. En premier lieu, on dépouille les pauvres Juifs de leurs livres sacrés ; puis, dans un Évangile falsifié, ils sont insultés par le représentant de Satan, qui prétend qu'ils sont son « ancien peuple ». S'ils étaient son peuple et, en même temps, le « peuple élu de Dieu », alors le nom de ce Dieu doit être Satan et non Jehovah. C'est logique, mais ce n'est guère flatteur pour le « Seigneur Dieu d'Israël ».

dessus détaillée était celle de tous les Gnostiques, celle aussi des Nazaréens. Ophis n'est que le successeur du *Chnuphis* égyptien, le Dieu serpent, à tête de lion radiante, et dès l'antiquité la plus éloignée, il était considéré comme l'emblème de la Sagesse, autrement dit Thauth, l'instructeur et le Sauveur de l'humanité, le « Fils de Dieu ». « Vivez sobrement, ô hommes... méritez votre immortalité ! » s'écrie Hermès, le trois fois grand. « Instructeur et guide de l'humanité, je vous conduirai au salut. » C'est ainsi que les plus anciens sectaires considéraient Ophis, l'Agathodémon, comme identique avec le Christos, le serpent étant l'emblème de la Sagesse céleste et de l'Eternité et, dans le cas actuel, l'antitype du Chnuphis, serpent égyptien. Les Gnostiques en question, les premiers de notre ère chrétienne, maintenaient que : « le suprême Æon, ayant émis d'autres Æons de lui-même, un de ceux-ci, une femme, *Prunnikos* (la concupiscence), descendit dans le chaos, d'où, ne pouvant échapper, elle resta suspendue dans l'espace médian, trop chargée de matière pour pouvoir remonter, et ne pouvant tomber plus bas où il n'existait rien en affinité avec sa propre nature. Elle donna alors naissance à son fils Ilda-Baoth, le Dieu des Juifs, qui, à son tour, engendra sept Æons, ou Anges (1) qui créèrent les sept ciels. »

Cette pluralité de ciels faisait partie de la croyance des Chrétiens dès le début, car nous constatons que saint Paul enseigne leur existence, et parle d'un homme « qui fut ravi jusqu'au troisième ciel » (2, *Corinthiens*, XII, 2). « Ilda-Baoth exclut ces sept anges de tout ce qui était au-dessus de lui, de peur qu'ils eussent connaissance de quoi que ce soit de plus élevé que lui (2). Il créa alors l'homme, à l'image de leur père (3), mais incliné et rampant sur la terre

1. Voici la doctrine des Nazaréens : Le Spiritus, après s'être uni à Karabtanos (la *matière* turbulente et insensible) donne naissance à *sept stellaires mal disposés*, dans le Orcus ; « sept Figures », qu'elle engendre « sans esprit » (*Codex Nazaræus*, I, p. 118). Saint Justin martyr adopte évidemment cette idée, car il nous parle « des prophètes sacrés qui prétendent qu'un seul et même *Esprit* se divise en *sept* Esprits (pneumata). *Justin ad Græcos*; *Sod*, vol. II, p. 52. Dans l'*Apocalypse*, le Saint-Esprit se subdivise en « *sept* Esprits devant le trône », d'après la méthode de classification Mithraïque des Persans.

2. Ceci rappelle certainement le « Dieu *jaloux* » des Juifs.

3. Ce furent les *Elohim* (pluriel) qui créèrent Adam, et qui ne voulaient point que l'homme devînt « comme un de NOUS ».

comme un ver. Mais la Mère Céleste, Prunnikos, désirant arracher à Ilda-Baoth le pouvoir dont elle l'avait inconsciemment doté, infuse à l'homme une étincelle céleste — l'Esprit. L'homme se met immédiatement debout, s'élance en pensée au delà des limites des sept sphères et glorifie le Père Suprême, *Celui qui est au-dessus de Hilda-Baoth*. Celui-ci, rempli de jalousie, jette les yeux sur la couche la plus basse de la matière et engendre un pouvoir sous forme d'un serpent, qu'ils (les Ophites) nomment son fils. Eve, lui obéissant comme au fils de Dieu, est persuadée de manger du fruit de l'Arbre de la Connaissance (1).

Il est évident que le serpent de la *Genèse*, qui apparaît soudainement et sans aucune introduction préliminaire, doit avoir été l'antitype des Archi-Dews persans, dont le chef est Ash-Mogh, le « serpent à deux pattes du mensonge ». Si le serpent *biblique* avait été privé de ses membres avant de tenter la femme à commettre le péché, pourquoi Dieu aurait-il spécifié que, pour le punir, il se traînerait « sur le ventre » ? On ne se l'imagine pas faisant des cabrioles sur l'extrémité de sa queue.

Cette controverse pour la suprématie de Jéhovah entre les prêtres et les Pères, d'une part, et les Gnostiques, les Nazaréens et toutes les sectes qu'en dernier ressort on qualifia d'hétérodoxes, de l'autre, dura jusqu'à l'époque de Constantin et peut-être plus longtemps. Que les opinions particulières des Gnostiques au sujet de la généalogie de Jehovah, et de la place que devait occuper le Dieu des Juifs dans le Panthéon gnostique chrétien, ne furent, dès le début, considérées ni comme impies ni comme hétérodoxes, c'est évident par la différence à ce sujet entre les opinions de Clément d'Alexandrie, par exemple, et de Tertullien. Le premier, qui paraît avoir connu Basilide mieux que tout autre, ne voyait rien d'hétérodoxe ou de blamable dans les opinions mystiques et transcendentales du nouveau Réformateur. « A ses yeux, dit l'auteur des *Gnostics*, en parlant de saint Clément, Basilide n'était pas un hérétique, c'est-à-dire un innovateur par égard aux doctrines de l'Eglise chrétienne, mais simplement un philosophe théosophique qui cherchait à

1. Théodoret : *Hæret. Gnostics de King*.

exprimer les *anciennes vérités* sous des formes nouvelles, et peut-être à les combiner avec la nouvelle foi dont il admettait la vérité sans renoncer forcément à l'ancienne croyance, exactement comme le font les hindous lettrés de nos jours (1). »

Ce ne fut pas le cas pour Irénée et Tertullien (2). Les principaux ouvrages de ce dernier, *contre les Hérétiques*, furent écrits après sa séparation de l'Eglise Catholique, lorsqu'il se rangea parmi les zélés partisans de Montanus ; ils fourmillent d'exemples de mauvaise foi et de préjugés fanatiques (3). Il exagéra chacune des théories gnostiques jusqu'à en faire une monstrueuse absurdité, et ses arguments ne sont pas basés sur un raisonnement coërcitif, mais sur l'entêtement aveugle d'un partisan fanatique. Dans sa discussion sur Basilide, le « pieux, divin philosophe théosophe », ainsi que le qualifie saint Clément d'Alexandrie, Tertullien s'écrie : « Après cela, Basilide *l'hérétique* se sépara (4). Il affirmait qu'il y a un Dieu Suprême dont le nom est Abraxas, qui créa la Pensée et que les Grecs nomment *Nous*. De celle-ci émana le Verbe ; du Verbe, la Providence ; de la Providence, la Vertu et la Sagesse ; puis, de ces deux furent

1. *Gnostics and their Remains*, p. 78.

2. Quelques-uns prétendent qu'il était évêque de Rome ; d'autres, de Carthage.

3. Son ouvrage de polémique dirigé contre la soi-disant Eglise Orthodoxe — la Catholique — nonobstant son amertume et son style passionné de diffamation, est bien plus sincère, si l'on prend en considération que le « Grand Africain » fut, soi-disant, expulsé de l'Eglise de Rome. Si nous devons en croire saint Jérôme, ce n'est que la jalousie et les calomnies imméritées du clergé primitif romain contre Tertullien qui l'obligèrent à se séparer de l'Eglise Catholique et à devenir un partisan de Montanus. Néanmoins, si l'admiration sans bornes de saint Cyprien, qui attribue à Tertullien le titre de « Maître », et son opinion de lui sont méritées, nous trouverions, à l'heure qu'il est, moins de paganisme dans l'Eglise de Rome. L'expression de Vincent de Lérins : « que chaque parole de Tertullien est une sentence et chaque sentence un triomphe *sur l'erreur* », ne paraît pas si bien fondée que cela, lorsque nous réfléchissons au respect que l'Eglise de Rome professait pour Tertullien, malgré son apostasie partielle et les *erreurs* dans lesquelles elle persiste encore aujourd'hui et qu'elle a même imposées au monde sous forme de dogmes *infaillibles*.

4. L'Eglise de Rome ne considérait-elle pas aussi les théories de l'Evêque phrygien Montanus comme des HÉRÉSIES ? Il est étonnant de voir avec quelle facilité le Vatican encourage les insultes d'un *hérétique*, Tertullien, contre un autre *hérétique*, Basilide, lorsque cette insulte favorise son but.

créées les Vertus, les *Dominations et les Autorités* (1) ; puis ensuite une production et une émission infinie d'anges. Parmi les anges inférieurs et ceux qui façonnèrent ce monde, il place *au dernier rang* le Dieu des Juifs, qu'il nie être un Dieu lui-même, mais qu'il affirme n'être qu'un des anges (2). »

Il serait tout aussi inutile de nous en référer aux apôtres directs du Christ, et de prouver qu'ils discutaient si Jésus avait jamais établi une différence entre son « Père » et le « Seigneur-Dieu » de Moïse. Car les *Homélies de saint Clément*, où l'on trouve les plus importantes discussions à ce sujet, ainsi qu'on le constate par les controverses qui, soi-disant, ont eu lieu entre saint Pierre et Simon le Magicien, sont aujourd'hui faussement attribuées à Clément le Romain. Si cet ouvrage fut écrit par un Ebionite, ainsi que le déclare l'auteur de *Supernatural Religion* d'accord avec d'autres commentateurs (3), il doit avoir été écrit longtemps après l'époque de saint Paul, à laquelle on l'attribue, ou alors la dispute au sujet de l'identité de Jehovah et de Dieu, le « Père de Jésus », a dû être faussée par des interpolations ultérieures. Cette dissertation est, par son essence même, en contradiction avec les théories primitives des Ebionites. Ceux-ci, ainsi que le prouvent Epiphane et Théodoret, étaient les successeurs directs de la secte des Nazaréens (les Sabéens) (4), les « Disciples de Jean ». Il dit, sans aucune équivoque, que les Ebionites croyaient aux Æons (émanations) ; que les Nazaréens furent leurs instructeurs, et que « les uns enseignèrent aux autres leur propre perversité ». Par conséquent, professant les mêmes croyances que les Nazaréens, les Ebionites n'eussent pas encouragé les doctrines mises en avant par saint Pierre dans les *Homélies*. Les anciens Nazaréens, de même que les nouveaux, dont les doctrines sont incorporées dans le *Codex Nazaræus*,

1. Saint Paul, lui-même, ne parle-t-il pas des « Dominations et des Autorités dans les cieux » Ephésiens III, 10 ; 1, 21) et ne confesse-t-il pas qu'il y a plusieurs *Dieux* et plusieurs *Seigneurs* (Kurioi ?) De même que des Anges, des Puissances (Dunameis) et des *Dominations?* (Voyez I, Corinthiens VIII, 5 et Romains VIII, 28).

2. Tertullien, *Præscript.*

3. Baur ; Oredner : Hilgenfeld ; Kirchhofer ; Lechler ; Nicolas ; Ritschl ; Schwegler ; Westcott et Zeller ; voir *Supernatural Religion*, vol. II, p. 2.

4. Voyez Epiphane . *Contra Ebionitos.*

ne nommaient jamais Jehovah autrement que *Adonaï Iurbo*, le Dieu des *Abortions* (1) (les Juifs orthodoxes). Ils tenaient leurs croyances et leurs doctrines religieuses si *secrètes*, que même Epiphane, qui écrivit déjà vers la fin du IVe siècle (2), confesse son ignorance au sujet de leur véritable doctrine. « Abandonnant le nom de Jésus, dit l'Evêque de Salamis, ils ne s'intitulent ni des *Iessaens*, ni ne veulent conserver le nom de Juifs ou celui de Chrétiens, mais seulement celui de *Nazaréens*... Ils admettent la résurrection des morts... mais pour ce qui concerne le Christ, *je ne puis dire* s'ils croient qu'il n'*était qu'un homme*, ou suivant *ce qui est la vérité*, ils confessent qu'il est né de la Sainte Vierge par la vertu du *saint Pneuma* (3). »

Tandis que Simon le Magicien discute, dans les *Homélies*, au point de vue des Gnostiques (y compris les Nazaréens et les Ebionites) saint Pierre, en véritable apôtre de la circoncision qu'il est, s'en tient à l'ancienne Loi, et, comme de juste, cherche à faire concorder sa foi dans la divinité du Christ avec son ancienne foi dans le « Seigneur Dieu », et l'ex-protecteur du « peuple élu ». Ainsi que le fait voir l'auteur de *Supernatural Religion*, *l'Epitôme* (4), qui est « un mélange des deux autres, probablement dans le but de les purger des théories hérétiques (5) », et nombre d'autres critiques, attribuent aux *Homélies* une date non antérieure à la fin du IIIe siècle, nous pouvons en conclure qu'ils doivent s'écarter grandement de l'original, si jamais il a existé. Simon le Magicien démontre, à travers tout l'ouvrage, que le Démiurge, l'Architecte du Monde, n'est pas la Divinité la plus élevée ; et il fonde ses assertions sur la parole de Jésus, lui-même, qui affirme que « nul homme n'a vu le Père ». Les *Homélies* font répudier par saint Pierre, avec force in-

1. Les Ophites, par exemple, représentaient Adonaï comme le troisième fils de Ilda-Baoth, un Génie malfaisant et, de même que ses cinq autres frères, un ennemi acharné et un adversaire de l'homme, dont l'esprit divin et immortel lui donnait (à l'homme) le moyen de devenir le rival de ces Génies.

2. L'évêque de Salamis mourut en l'an 403 de notre ère.

3. *Epiphane*, I, 122, 123.

4. Les *Clémentines* se composent de trois parties : *Les Homélies* ; *les Reconnaissances et un Epitôme.*

5. *Supernatural Religion*, vol. II, p. 2.

dignation, l'assertion que les Patriarches n'étaient pas dignes d'avoir connu le Père; à ceci, Simon objecte, en citant de nouveau les paroles de Jésus, qui rend grâces au « Seigneur du ciel et de la terre que ce qui est caché aux sages, a été révélé aux petits », prouvant, fort logiquement, d'après cette phrase, que les Patriarches n'ont pas pu connaître le « Père ». Saint Pierre riposte, à son tour, que l'expression « que ce qui est *caché* aux sages », etc., se référait aux *mystères* occultes de la création (1).

Par conséquent, si même cet argument de saint Pierre était attribué à l'apôtre lui-même, au lieu d'être « une fable religieuse », ainsi que le considère l'auteur de *Supernatural Religion*, il n'apporterait aucune preuve en faveur de l'identité du Dieu des Juifs avec le « Père » de Jésus. Ce ne serait, en somme, qu'une preuve de plus que saint Pierre demeura, du commencement à la fin, « l'apôtre de la circoncision », c'est-à-dire un juif fidèle à ses vieilles traditions et un défenseur de l'*Ancien Testament*. Ce dialogue prouve, de plus, la faiblesse de la cause qu'il défend, car nous voyons dans l'Apôtre un homme qui, bien qu'ayant été en relation intime avec Jésus, est incapable de nous fournir la moindre preuve directe qu'il ait jamais pensé à enseigner que la Paternité omnisciente et supérieurement bienfaisante qu'il prêchait était le Dieu jaloux et tonitruant du Mont Sinaï. Mais ce que les *Homélies* viennent véritablement prouver, c'est que, suivant notre affirmation, il existait une doctrine secrète prêchée par Jésus à quelques rares individus qu'il jugeait aptes à la recevoir et à la garder. Et Pierre dit : « Nous nous souvenons que notre Seigneur et Maître nous dit, sur le ton du commandement, gardez ces Mystères pour moi, et les fils de ma maison. C'est pourquoi il exposait à ses disciples, *en privé, les Mystères du Royaume des Cieux* (2). »

Si, maintenant, nous rappelons qu'une partie des « Mystères » païens se composait des ἀπόρρητα, *Aporrheta*, ou discours secrets; que les *Logia*, ou discours de Jésus, contenus dans l'*Evangile* original *selon* saint Matthieu, dont la

1. *Homélies*, XVIII, 1-15.
2. *Homélies de saint Clément*; *Supernatural Religion*, vol. II.

signification et l'interprétation, saint Jérôme le confesse, serait une « tâche difficile » à entreprendre, étaient de la même nature ; si nous nous rappelons, en outre, que seulement de rares personnes triées sur le volet étaient admises à quelques-uns des Mystères intérieurs et derniers ; et qu'enfin, c'est parmi ces dernières qu'on choisissait tous les ministres des rites sacrés païens, nous aurons la signification claire et nette de l'expression de Jésus mentionnée par saint Pierre : *Gardez ces Mystères pour moi et les fils de ma maison*, c'est-à-dire de ma doctrine.

Or, si nous le comprenons bien, nous ne pouvons nous empêcher de penser que cette doctrine « secrète » de Jésus, dont les expressions techniques ne sont que des répétitions de la phraséologie gnostique et néo-platonicienne, — que cette doctrine, disons-nous, était basée sur la même philosophie transcendante que la *Gnose* orientale et que celle de toutes autres religions d'alors et du passé. Qu'aucune des sectes chrétiennes, de date plus récente, malgré leurs fanfaronnades, n'en avaient hérité, cela ressort avec évidence de leurs contradictions, de leurs bévues, et du replâtrage maladroit des erreurs du siècle passé à la suite des découvertes du siècle suivant. Dans beaucoup de manuscrits, ces erreurs, qu'on a la prétention de croire authentiques, sont souvent si ridicules, qu'elles portent en elles-mêmes le sceau d'une pieuse falsification. Ainsi, par exemple, l'ignorance absolue de quelques-uns des Pères, champions des Evangiles qu'ils prétendaient défendre. Nous avons mentionné l'accusation de Tertullien et d'Epiphane contre Marcion, d'avoir mutilé l'Évangile attribué à saint Luc, et d'en avoir retranché ce qui a été prouvé n'avoir jamais existé dans cet Évangile. Finalement, la méthode adoptée par Jésus de parler en paraboles, en quoi il ne faisait que suivre l'exemple de la secte à laquelle il appartenait, est attribuée, dans les *Homélies*, à une prophétie d'Esaïe ! On fait dire à saint Pierre : « Car Esaïe a dit : J'ouvre la bouche par des sentences, je publie la sagesse des temps anciens. » Cette référence inexacte à Esaïe d'une phrase du Psaume LXXVIII, 2, se trouve non seulement dans les *Homélies apocryphes*, mais aussi dans le *Codex* sinaïtique. En commentant ce fait, l'auteur du *Supernatural Re-*

ligion dit que « Porphyre se moquait, au IIIe siècle, des Chrétiens d'avoir laissé faussement attribuer à Esaïe, par leur évangéliste inspiré, un passage des *Psaumes*, et mit ainsi les Pères dans un grand embarras » (1). Eusèbe et saint Jérôme voulurent tourner la difficulté en mettant l'erreur sur le dos d'une scribe ignorant ; et saint Jérôme alla jusqu'à affirmer que le nom d'Esaïe n'avait jamais figuré en relation avec la phrase incriminée dans aucun des anciens Codex, mais qu'à sa place on trouvait celui d'Asaph ; toutefois, « des hommes *ignorants* l'avaient effacé » (2). A ceci, l'auteur fait encore observer « que le fait de lire Asaph pour Esaïe ne se trouve dans aucun manuscrit ; et bien qu'Esaïe ait disparu de tous les Codex obscurs, sauf de quelques-uns, on ne peut nier que le nom ait existé dans les textes anciens. Dans le *Codex* sinaïtique, qui est probablement le plus ancien des manuscrits existants, et qu'on attribue au IVe siècle ajoute l'auteur, le prophète *Esaïe* a été inscrit en première main dans le texte, mais en a été effacé en seconde » (3).

C'est un fait des plus suggestifs que, dans les soi-disant *Ecritures saintes*, pas un seul mot ne vient à l'appui pour démontrer que Jésus fût considéré comme un Dieu par ses disciples. Ils ne lui rendirent les honneurs divins ni avant, ni après sa mort. Leurs relations avec lui se bornaient à celles de Maître à disciples, et c'est ce titre qu'ils lui donnaient, de même que les disciples de Pythagore et de Platon en s'adressant à leurs maîtres respectifs avant lui. Quelles que soient les paroles attribuées à Jésus, saint Pierre, saint Jean, saint Paul et autres, aucune d'elles n'est un acte d'adoration de leur part, et Jésus, lui-même, n'a pas une seule fois déclaré qu'il fût identique avec *son Père*. Il accusait les Pharisiens de lapider les Prophètes, mais non de déicide. Il s'intitulait le Fils de Dieu, mais il avait soin d'ajouter, à maintes reprises, que tous étaient des fils de Dieu, qui était leur Père Céleste à tous. En prêchant ceci, il ne faisait que répéter la doctrine enseignée, des siècles auparavant, par Hermès, Platon et les autres philosophes.

1. *Supernatural Religion*, p. 11.
2. Saint Jérôme : *Opp.* VII, p. 270 ff ; *Supernatural Religion*, p. 11.
3. *Ibidem.*

Étrange contradiction ! Jésus, qu'on nous enjoint d'adorer comme le seul Dieu vivant, dit, immédiatement après sa résurrection, à Marie-Madeleine : « Je ne suis pas encore monté vers *mon Père* ; mais va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers *mon père* et *votre* père, vers *mon Dieu* et *votre* Dieu ! » (saint Jean, XX, 17).

Ceci veut-il dire qu'il s'identifie avec son Père ? « *Mon* Père et *votre* Père, *mon* Dieu et *votre* Dieu », donne à entendre une parfaite égalité entre lui et ses frères, — rien de plus. Théodoret écrit : « Les hérétiques sont d'accord avec nous au sujet du commencement de toutes choses... Mais ils disent qu'il n'y a pas un Christ (Dieu), mais qu'il y en a un en haut, et l'autre ici-bas, et que ce dernier *demeurait avant* dans beaucoup (d'êtres) ; mais ils disent à un moment que *le Jésus* vient *de* Dieu, et à d'autres ils disent que c'est un ESPRIT (1). » Cet Esprit est le Christos, le *Messager* de vie, qu'on nomme quelquefois l'Ange *Gabriel* (en Hébreu, le Puissant de Dieu), et qui, chez les Gnostiques, prenait la place du Logos, tandis que le Saint-Esprit était considéré comme la *Vie* (2). Néanmoins, dans la secte des Nazaréens, le Spiritus, ou Saint-Esprit, était moins honoré. Tandis que presque toutes les sectes gnostiques le considéraient comme un Pouvoir Féminin, auquel elles donnent le nom de *Binah*, בינה, *Sophia*, l'Intelligence Divine; chez les Nazaréens, il était le *Spiritus Féminin*, la lumière astrale, la génératrice de toutes les choses *de la matière*, le chaos sous son aspect mauvais, rendu trouble (*turbido*) par le Démiurge. Au moment de la création de l'homme, « il était la lumière du côté du PÈRE, et il était la lumière (lumière matérielle), du côté de la MÈRE. Et ceci, dit le *Zohar*, est l'homme *duel*. « Ce jour-là (le dernier) périront les sept stellaires mal disposés, ainsi que les fils de l'homme qui ont reconnu le *Spiritus*, le Messie (le faux), le Deus et la MÈRE du SPIRITUS (3). »

Jésus donnait plus de force à ses discours et il les illustrait au moyen de signes et de miracles, et si nous laissons

1. Théodoret. *Hæret. Fab.*, II, VII.
2. Voyez *Irénée*, I, XI, p. 86.
3. *Cod. Vaz*, vol. II, p. 149.

de côté les prétentions de ceux qui l'ont déifié, il n'a fait que ce qu'avaient fait avant lui d'autres Cabalistes et seulement ceux-ci, à cette époque, car depuis deux siècles les sources prophétiques étaient complètement taries, et c'est cette stagnation de « miracles » publics qui donna naissance au scepticisme de la secte incrédule des Sadducéens. En faisant la description des hérésies de cette époque, Théodoret, qui ne soupçonne même pas le sens occulte du mot Christos, le messager *Oint*, se plaint qu'ils (les Gnostiques) affirment « *que ce Messager, ou Delegatus, change son corps de temps à autre, et entre dans d'autres corps, et chaque fois se manifeste différemment.* Et ceux-ci (les Prophètes adombrés) se servent d'incantations et d'invocations de divers démons et baptêmes dans la confession de leurs principes... Ils embrassent, dit-il, l'astrologie, la magie et les erreurs mathématiques (?) » (1).

Ces « erreurs mathématiques », dont se plaint le pieux auteur, amenèrent, par la suite, la découverte du système héliocentrique, tout erroné qu'il soit encore, et demeuré dans l'oubli depuis l'époque d'un autre « magicien » qui l'enseignait, c'est-à dire Pythagore. Par conséquent, les miracles des guérisons et les thaumaturgies de Jésus, qu'il transmit à ses disciples, démontrent que ceux-ci apprenaient, par leur communion journalière avec lui, la théorie et la pratique de l'éthique nouvelle, et cela jour après jour et dans leurs rapports familiers d'amitié intime. Leur foi s'accrut progressivement, comme celle de tout néophyte, au fur et à mesure de leur avancement dans la connaissance. N'oublions pas que Josèphe, qui est certainement bien informé sur ce point, considère comme « une science » l'art de chasser les démons. Cet accroissement de la foi est particulièrement visible chez saint Pierre, lequel, manquant de la foi nécessaire pour marcher sur les vagues et aller au-devant de son Maître, devint, par la suite, un thaumaturge suffisamment expert au point que Simon le Magicien, ainsi qu'on le prétend, lui offrit de l'argent pour qu'il lui enseignât l'art de guérir et d'accomplir d'autres miracles. Philippe, lui-même, devint, dit-on, un Æthrobat aussi fort qu'Abaris, de mémoire

1. Théodoret. *Hæret. Fab.*, II, VII.

pythagoricienne, mais cependant moins expert que Simon le Magicien.

Nous ne trouvons rien, soit dans les *Homélies*, soit dans les ouvrages des apôtres, qui laisse supposer que les amis ou les disciples de Jésus l'aient considéré autrement que comme un prophète. Cette notion est clairement établie dans les *Clémentines*. Sauf que saint Pierre y développe un peu trop longuement son point de vue pour démontrer l'identité entre le Dieu de Moïse et le Père de Jésus, l'ouvrage tout entier traite de Monothéisme. L'auteur semble aussi monté contre le Polythéisme que contre la prétention à la divinité du Christ (1). Il paraît absolument ignorant du Logos et limite sa théorie à Sophia, la Sagesse gnostique. Nous n'y voyons pas trace d'une trinité hypostatique, mais le même adombrement de la « Sagesse » gnostique (Christos et Sophia) est attribué à Jésus de même qu'à Adam, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob et Moïse (2). Ces personnages sont tous placés sur le même niveau et sont considérés comme « de vrais prophètes » et les sept piliers du monde. » Bien plus, saint Pierre nie avec force la chute d'Adam, et avec eux, s'écroule par la base la doctrine de l'expiation, telle que l'enseigne la théologie chrétienne, *car il la combat comme un blasphème* (3). Pour saint Pierre, la théorie du péché est la même que celle des Cabalistes juifs, et même, jusqu'à un certain point, celle de Platon. Non seulement Adam n'a jamais péché, mais en « vrai prophète mû par l'Esprit de Dieu, qui, plus tard, descendit sur Jésus, *il ne pouvait pas commettre de péché* » (4). L'ouvrage entier est, en somme, l'exposé de la croyance de l'auteur de la doctrine cabalistique de permutation. La *Cabala* enseigne celle de la transmigration de l'Esprit (5). « Mosah est le *revolutio* de Seth et de Hebel » (6).

« Dis-moi qui est celui qui occasionne la *renaissance*

1. *Homélies*, XVI, 15 ff. ; II, 12 ; III, 57-59 ; X, 19. Schliemann : *Die Clementinen*, p. 134, ff. *Supernatural Religion*, vol. II, p. 349.
2. *Ibidem.*, III, 20 f. ; II, 16-18, etc.
3. *Ibidem.*, III, 20 ff.
4. Schliemann. *Die Clementinen*, p. 130-176 ; cité aussi dans *Supernatural Religion*, p. 342.
5. Nous en reparlerons plus loin.
6. *Kabbala Denudata*, vol. II, p. 155 ; *Vallis Regia*.

(le revolutio) ? » demande-t-on au sage Hermès, et la réponse du « païen » est la suivante : « Le Fils de Dieu, *l'Homme unique*, par la volonté de Dieu (1). »

« Le Fils de Dieu », c'est l'Esprit immortel assigné à chaque être humain. C'est cette entité divine qui est *l'homme unique*, car l'écrin qui renferme notre âme et l'âme elle-même ne sont que des demi-entités, et sans son adombrement, le corps et l'âme astrale ne sont, tous deux, qu'une *dualité* animale. Il faut la trinité pour parfaire « l'homme » complet, et lui permettre de rester immortel à chaque « renaissance » ou *revolutio*, à travers les sphères successives et ascendantes, chacune desquelles le rapproche davantage du royaume resplendissant de la lumière éternelle et *absolue*.

« Le PREMIER-NÉ de Dieu, qui est le « Saint Voile », la « Lumière des Lumières, est celui qui envoie le revolutio du Délégatus, car il est la *Première Puissance* », dit le Cabaliste (2).

« Le Pneuma (l'Esprit) et le Dunamis (Puissance) qui vient de Dieu, ne doivent être considérés comme rien de moins que le *Logos*, qui est *aussi* (?) le Premier-Né de Dieu », riposte le Chrétien (3).

« Les Anges et les Puissances sont dans le ciel », dit saint Justin, donnant ainsi expression à une doctrine cabalistique. Les Chrétiens l'adoptèrent du *Zohar* et des sectes hérétiques, et si Jésus les mentionne, ce n'était pas dans les Synagogues officielles qu'il apprit à connaître la théorie, mais directement par des enseignements cabalistiques. Dans les livres mosaïques on ne les mentionne que rarement, et Moïse, qui est en communication directe avec le « Seigneur Dieu », n'en fait pas grand cas. La doctrine était secrète et taxée d'hérétique par la Synagogue orthodoxe. Josèphe appelle les Esséniens des hérétiques lorsqu'il dit : « Ceux qui sont admis parmi les Esséniens doivent jurer de ne communiquer leur doctrine à qui que ce soit, autrement *que comme ils l'ont reçue eux-mêmes*, et aussi de mettre à l'abri les livres

1. *Hermès*, X, IV, 21-23.
2. Indra Magna. *Kabbala Danudata*.
3. Saint Justin Martyr : *Apol.* Vol. II, p. 74.

appartenant à leur secte, et *les noms des anges*(1) ». Les Sadducéens ne croyaient pas aux anges, ni les Gentils non-initiés non plus, qui limitaient leur Olympe aux dieux et aux demi-dieux, ou « Esprits ». Seuls, les Cabalistes et les Théurgistes adhéraient à cette doctrine depuis un temps immémorial, et par conséquent aussi Platon, et après lui Philon le Juif. suivi premièrement par les Gnostiques et ensuite par les Chrétiens.

Par conséquent, si Josèphe n'est pas l'auteur de la célèbre interpolation concernant Jésus, falsifiée par Eusèbe, par contre il a attribué aux Esséniens toutes les caractéristiques principales que nous rencontrons chez les Nazaréens : Ils se retiraient dans la solitude pour prier (2). « Mais quand tu pries, entre dans ta chambre... et prie ton Père en secret » (Matthieu, VI, 6). « Ce qu'ils (les Esséniens) disent équivaut à un serment. Ils s'abstiennent de prêter serment. » (Josèphe II, VIII, 6). « Mais moi, je vous dis de ne jurer aucunement... Que votre parole soit oui, oui, non, non» (Matthieu V. 34-37).

Les Nazaréens, de même que les Esséniens et les Thérapeutes, avaient plus foi dans leur interprétation du « sens caché » des anciennes Écritures, que dans les lois plus récentes de Moïse. Jésus, ainsi que nous l'avons déjà fait voir, n'a qu'une vénération fort mitigée pour les commandements de son prédécesseur, auquel Irénée voudrait tant le comparer.

Les Esséniens « entrent dans les maisons *de ceux qu'ils ne connaissaient pas auparavant*, comme s'il s'agissait d'amis intimes » (Josèphe II, VIII, 4). Cette coutume était incontestablement celle de Jésus et de ses disciples.

Epiphane, qui place l'hérésie Ebionite au même rang que celle des Nazaréens, remarque, en outre, que les Nazaraioï prennent rang immédiatement après les Cérinthiens (3), si malmenés par Irénée (4).

1 Josèphe. *Guerres*, chap. 8, sec. 7.

2. Voyez Josèphe ; Philon le Juif ; Munk (35). Eusèbe parle de leur semneion, où ils accomplissent les Mystères de la vie retirée (*Ecclesiastic History*, lib. II. ch. 17).

3. *Epiphane* éd. Petau, I, p. 117.

4. Cérinthe est ce même gnostique — contemporain de saint Jean l'Evangéliste — au sujet duquel Irénée inventa l'aventure suivante : « Il y

Munk, dans son ouvrage sur la Palestine, affirme que 4.000 Esséniens habitaient dans le désert ; qu'ils avaient leurs livres mystiques et qu'ils prédisaient l'avenir (1). A peu de chose près, les Nabathéens avaient les mêmes croyances que les Nazaréens et les Sabéens, et tous avaient une plus grande vénération pour saint Jean-Baptiste que pour Jésus, son successeur. Les Yezidi persans disent qu'à l'origine ils s'établirent en Syrie, venant de Busrah. Ils pratiquent le baptême, et croient aux sept archanges, bien qu'en même temps ils vénèrent Satan. Leur prophète Iezed, qui était en vogue longtemps avant Mahomet (2), enseignait que Dieu enverrait un messager et que celui-ci lui révélerait un livre qui est déjà écrit, au ciel, de toute éternité (3). Les Nabathéens habitaient le Liban, de même que leurs descendants à ce jour, et dès son origine leur religion fut purement cabalistique. Maimonide en parle et les identifie avec les Sabéens. « Je mentionnerai les écritures... » qui ont rapport à la croyance et aux institutions des *Sabéens*, dit-il. « Le livre le plus célèbre est le traité d'*Agriculture des Nabathéens*, qui fut traduit par Ibn Wahohijah. Ce livre fourmille de sottises païennes... Il parle de la préparation des TALISMANS, de l'attraction du pouvoir des ESPRITS, de la MAGIE, des DEMONS et des fantômes, qui font du désert leur demeure (4). »

Il existe des traditions, parmi les tribus qui vivent éparses de l'autre côté du Jourdain, de même que parmi les descendants des Samaritains à Damas, à Gaza et à Naplosa (l'ancien Shéchem). Beaucoup de ces tribus ont, malgré dix-huit siècles de persécution, conservé dans sa simplicité primitive la foi de leurs ancêtres. C'est là qu'il nous faut nous adresser pour les traditions basées sur des vérités *histori-*

en a qui lui (Polycarpe) entendirent affirmer que Jean, le disciple du Seigneur, allant se baigner à Ephèse, et apercevant Cérinthe dans les bains, s'élança hors de la maison des bains .. en s'écriant : Sauvons-nous, de peur que la maison ne s'effondre, car l'ennemi de la vérité s'y trouve. » (Irénée, *Adv Haer.*, III, 3 § 4).

1. Munk. *Palestine*, p. 525 ; *Sod, the Son of the Man.*

2. *Haxthausen*, p. 229.

3. *Sharastani* ; Dr D. Chwolsohn : *Die Sabier und der Sabismus*, II, p. 625.

4. Maïmonide, cité par Dr D. Chwolsohn : *Die Sabier und der Sabismus*, II, p. 458.

ques, tout défigurées qu'elles soient par les exagérations et les inexactitudes, afin de les comparer aux légendes religieuses des Pères, qu'ils veulent nous faire prendre pour des révélations. Eusèbe dit qu'avant le siège de Jérusalem, la petite communauté chrétienne — comprenant beaucoup de ceux, sinon tous, qui connurent personnellement Jésus et ses disciples — se réfugia dans la petite ville de Pella, sur la rive opposée du Jourdain. Certes, ce peuple ingénu et sincère, séparé depuis des siècles du reste du monde, a dû conserver ses traditions plus pures que toute autre nation ! C'est en Palestine qu'il faut chercher les eaux pures du Christianisme, sinon sa source elle-même. Après la mort de Jésus, tous les premiers Chrétiens se réunirent pendant un certain temps, qu'ils aient été Ebionites, Nazaréens, Gnostiques ou autres. Ils n'avaient pas encore, à ce moment-là, de dogmes chrétiens, et leur Christianisme se bornait à croire que Jésus était un prophète, croyance qui variait, depuis ceux qui le considéraient simplement comme un « homme juste (1) » ou un saint prophète inspiré, jusqu'à ceux qui prétendaient qu'il était le véhicule utilisé par le Christos et Sophia pour se manifester au monde. Ils se coalisèrent tous contre la Synagogue et la technique tyrannique des Pharisiens, jusqu'à ce que le groupe primitif se séparât en deux branches distinctes, que nous pouvons, avec raison, nommer les Cabalistes chrétiens de l'école juive des Tanaïm, et les Cabalistes chrétiens de la Gnose platonicienne (2). Ceux-là étaient représentés par les partisans de saint Pierre et de saint Jean, l'auteur de l'*Apocalypse* ; ceux-ci comprenaient les Chrétiens de saint Paul, qui se confondirent, à la fin du second siècle, avec les adeptes de la philosophie platonicienne, englobant, plus tard encore, les sectes gnostiques, dont les symboles et le mysticisme incompris passèrent dans l'Eglise Romaine.

Dans tout ce galimatias de contradictions, quel est le

1. « Vous avez condamné, vous avez tué le Juste » dit saint Jacques, dans son épître aux douze tribus.

2. Porphyre établit une distinction entre ce qu'il nomme la *Philosophie Antique ou Orientale*, et le système grec propre, celui des Néo-Platoniciens. King maintient que toutes ces religions et ces systèmes sont les branches d'une seule religion commune de l'antiquité, la religion Bouddhiste ou Asiatique (*Gnostics and their Remains*, p. 1).

Chrétien qui pourrait, en toute sincérité, confesser qu'il en fait partie? Dans l'ancien *Evangile* syriaque, *selon saint Luc* (III, 22), on dit que le Saint-Esprit descendit sous la forme d'une colombe. « Jesua, rempli du Saint-Esprit, revint du Jourdain, et l'Esprit le conduisit au désert » (*Ancien syriaque saint Luc, IV, I, Tremellius*). « La difficulté, dit Dunlap, consiste en ce que les Evangiles déclarent que Jean-Baptiste vit l'Esprit (la Puissance de Dieu) descendre sur Jésus, après qu'il eut atteint l'âge d'homme, et si l'Esprit ne descendit sur lui qu'à ce moment, les Ebionites et les Nazaréens n'ont pas très tort lorsqu'ils nient son existence *précédente* et lui refusent les attributs du LOGOS. D'autre part, les Gnostiques faisaient objection à la chair, mais admettaient le Logos (1).

L'*Apocalypse* de saint Jean, et les explications d'évêques sincères tels que Synésius, qui jusqu'à la fin adhérèrent aux doctrines platoniciennes, nous donnent à croire que la manière la plus saine et la plus sûre d'envisager les choses est de s'en tenir à la foi primitive et sincère, que paraît avoir professée l'évêque nommé ci-dessus. Ce Chrétien, le plus sincère et le plus infortuné entre tous, en s'adressant à « l'Inconnu », s'écrie : « O Père des Mondes... Père des Æons... *Facteur des Dieux*, il est saint de t'adorer ! » Mais Synésius avait été instruit par Hypatia, et voilà la raison pour laquelle nous le voyons conserver ses opinions et sa profession de foi en toute sincérité. « La populace ne demande pas mieux que d'être trompée... Mais, en ce qui me concerne, *je me dois à moi-même d'être toujours un philosophe* ; mais, pour le peuple, *je dois être un prêtre.* »

« Saint est Dieu, le Père de tous les êtres, Saint est Dieu, dont la sagesse est mise en exécution par ses propres Puissances !... Sanctifié sois-tu, qui créas tout par le Verbe ! C'est pourquoi je crois en Toi et je témoignerai, et j'irai à la VIE et à la LUMIÈRE (2). » Ainsi parle Hermès Trismégiste le prêtre païen. Quel est l'évêque chrétien qui pourrait mieux manifester sa foi !

Les différences apparentes entre les quatre Évangiles, pris

1. *Sod, the Son of the Man.*
2. *Hermès Trismégiste*, p. 86, 87, 90.

dans leur ensemble, ne devraient pas empêcher que les narrations données dans le *Nouveau Testament*, — toutes défigurées qu'elles soient — n'aient un certain fonds de vérité. On y a ajouté, par la suite, fort habilement, certains détails pour cadrer avec les exigences de l'Eglise. Etayés de cette manière, en partie par des preuves indirectes, et surtout par la foi aveugle, il sont devenus, avec le temps, des articles de foi. Même le massacre fictif des « Innocents » par le roi Hérode est basé sur quelque chose de certain, pris au sens allégorique. Laissant de côté le fait, aujourd'hui reconnu, que toute cette histoire du massacre des Innocents a été empruntée tout entière de la *Bhagavad Gîtâ* et les traditions Brahmaniques, la légende se réfère, en outre, allégoriquement à un événement historique. Le Roi Hérode est le type de Kansa, le tyran de Madura, l'oncle maternel de Krishna, auquel les astrologues avaient prédit qu'un fils de sa nièce Dévaki lui ravirait son trône. Il ordonne, par conséquent, de faire tuer l'enfant mâle auquel elle vient de donner naissance ; mais Krishna échappe à sa fureur par la protection de Mahadeva (le grand Dieu), qui fait transporter l'enfant dans une autre ville, hors de la portée de Kansa. A la suite de cela, et certain de tuer l'enfant en question, qui n'a pu être mis entre ses mains meurtrières, il fait mettre à mort tous les nouveau-nés mâles, dans son royaume. Krishna est également adoré par les gopas (les bergers) de la contrée.

Bien que cette légende ait une ressemblance suspecte avec la narration biblique plus récente, Gaffarel et d'autres attribuent l'origine de celle-ci aux persécutions qui eurent lieu du temps d'Hérode contre les Cabalistes et les *Sages*, qui n'étaient plus strictement orthodoxes. Ceux-ci, de même que les Prophètes, étaient surnommés les « Innocents », et les « Nouveau-nés » en raison de leur sainteté. Comme c'est le cas pour certains degrés de la Franc-Maçonnerie moderne, les adeptes comptent leurs degrés d'initiation au moyen d'un âge *symbolique*. Ainsi Saül, lorsqu'il fut élu roi, était « un homme jeune et beau, et dépassant tous les autres de la tête » ; il est décrit, dans la version catholique, comme « un enfant *d'un an* lorsqu'il commença à régner », ce qui, pris dans le sens littéral, serait parfaitement absurde.

Mais au premier livre de Samuel, chapitre X, on donne une description de son onction et de son initiation par Samuel, et au verset 6, Samuel prononce les paroles significatives suivantes : « L'esprit de l'Eternel te saisira et tu prophétiseras avec eux, *et tu seras changé en un autre homme.* » La phrase citée ci-dessus devient par conséquent intelligible : il avait passé par un des degrés de l'initiation et, symboliquement, il était « un enfant âgé d'un an ». La Bible catholique, de laquelle ce texte est pris, dit avec une candeur charmante, dans une note au bas de la page : « Il est fort difficile d'en donner une explication » (voulant dire, par cela, que Saül était un enfant d'un an). Mais, nullement embarrassé par la difficulté, l'éditeur la tourne en disant : « *Un enfant d'un an*, c'est-à-dire *qu'il était simple et innocent comme un enfant.* » Cette interprétation est aussi ingénieuse qu'elle est pieuse ; après tout, si elle ne fait aucun bien elle ne fait pas de mal (1).

1. C'est l'interprétation exacte des allégories bibliques qu'rend le clergé catholique si furieux contre les Protestants qui, eux, sondent en toute liberté les passages de la Bible. Nous nous rendons compte de l'animosité qu'elle a soulevée, en lisant les paroles suivantes du Rev. P. Parker de Hyde-Park, New-York, lequel, prêchant dans l'église catholique de Sainte-Thérèse le 10 décembre 1876, disait : « A qui l'Eglise Protestante est-elle redevable de la possession de la Bible, *qu'elle prétend mettre entre les mains de toute personne ignorante et même des enfants*, sinon aux moines, qui la transcrivirent laborieusement avant l'invention de l'imprimerie? Le Protestantisme a été la cause de la discorde dans l'Eglise, des révolutions dans l'Etat, de l'instabilité de la vie sociale, et ne sera satisfait que lorsqu'il aura aboli la Bible. Les Protestants doivent cependant reconnaître que l'Eglise Romaine a plus fait pour répandre le Christianisme et pour détruire l'idolâtrie que toutes leurs sectes réunies. Les uns prétendent que l'enfer n'existe pas ; tandis que les autres affirment que la damnation est imminente et sans soulagement. Les uns disent que Jésus-Christ n'était qu'un homme ; d'autres qu'il faut plonger le corps tout entier dans l'eau pour le baptême ; et il y en a qui refusent ce sacrement aux petits enfants. La plupart n'ont pas même une forme de culte ordonnée, ni des vêtements sacerdotaux, et leurs doctrines sont aussi peu définies que le rituel de leur culte. Le fondateur du Protestantisme, Martin Luther, était l'homme le plus vicieux de toute l'Europe. Le début de la Réformation fut le signal de la guerre civile, et depuis lors, jusqu'à aujourd'hui, le monde a été dans une condition d'effervescence, d'inquiétude pour les Gouvernements, et devenant de jour en jour plus sceptique. La tendance finale du Protestantisme n'est rien moins que de détruire tout respect pour la Bible et la désorganisation du Gouvernement et de la Société. » C'est parler clair ; mais il ne serait pas difficile pour les Protestants de retourner le compliment.

Si l'on n'admet pas l'explication des Cabalistes, tout prête à la confusion ; bien plus, il devient un plagiat direct de la légende hindoue. Tous les commentateurs s'accordent à dire que le massacre en bloc de nouveau-nés n'est nulle part mentionné dans l'histoire ; et, qu'en outre, un fait de cette nature eût créé une page si sanglante dans les annales Romaines, que tous les auteurs de l'époque en eussent parlé pour le perpétuer. Hérode, lui-même, était assujetti à la loi Romaine, et il n'est pas douteux qu'il eût payé de sa vie un crime si monstrueux. Mais si, d'une part, nous ne trouvons pas trace dans l'histoire d'une fable analogue, de l'autre, nous avons des preuves abondantes de plaintes officielles de la Synagogue au sujet des persécutions exercées contre les initiés. Le *Talmud* le corrobore aussi.

La version juive de la naissance de Jésus est relatée dans le *Sepher-Toldoth-Jeschu*, de la manière suivante :

« Marie ayant donné le jour à un Fils, nommé Jehosuah, et l'enfant ayant grandi, elle le confia aux soins du Rabbin Elhanam, chez lequel il fit de rapides progrès dans les connaissances, car il était bien doué en esprit et en compréhension.

« Le Rabbin Jehosuah, fils de Perachiah, continua l'éducation de *Jeschu* (Jésus) après Elhanan, et l'*initia* à la connaissance *occulte* ; » mais le roi Janneus, ayant ordonné de tuer tous les initiés, Jehosuah Ben Perachiah s'enfuit à Alexandrie, en Égypte, où il emmena l'enfant avec lui.

Pendant leur séjour à Alexandrie, d'après la suite de ce récit, ils furent reçus dans la maison d'une dame riche et savante (la personnification de l'Égypte). Le jeune Jésus la trouva belle, malgré *un défaut dans les yeux*, et le déclara à son maître. En l'entendant, celui-ci fut si outré de ce que son disciple pût trouver quoi que ce soit de bon dans le pays de la servitude, qu'il « le maudit et bannit le jeune homme hors de sa présence ». Viennent ensuite toute une série d'aventures racontées en langage allégorique, qui tendent à démontrer que Jésus compléta son initiation à la *Kabbala* juive, en y ajoutant l'acquisition de la Sagesse secrète de l'Égypte. Lorsque les persécutions prirent fin, ils rentrèrent tous deux en Judée (1).

1. Eliphas Lévi attribue ce récit aux auteurs Talmudistes du *Sota* et du *Sanhedrin*, p. 19. Livre de « Jechiel ».

Les véritables griefs imputés à Jésus sont mentionnés par le savant auteur du *Tela Ignea Satanæ* (Les Flèches de feu de Satan) comme étant au nombre de deux : 1° qu'il avait découvert les grands Mystères de leur Temple, ayant été initié en Égypte ; et 2° qu'il les avait profanés en les faisant connaître au vulgaire, qui ne les comprenait pas et les avait défigurés. Voici ce qu'ils disent (1) :

« Il existe, dans le sanctuaire du Dieu vivant, une pierre cubique sur laquelle sont sculptés les caractères sacrés, dont la combinaison donne l'explication des attributs et des pouvoirs du nom inconcevable. Cette explication est la clé secrète de toutes les sciences occultes et des forces de la nature. Elle est ce que les hébreux nomment le *Scham hamphorash*. Cette pierre est gardée par deux lions d'or, qui rugissent aussitôt qu'on en approche (2). Les portes du temple ne sont jamais perdues de vue et la porte du sanctuaire ne s'ouvre qu'une fois par an, pour n'admettre que le Grand Prêtre tout seul. Mais Jésus, qui avait appris en Egypte les grands secrets, pendant son initiation, se fabriqua des clés invisibles, et put, de cette manière, pénétrer dans le sanctuaire, sans avoir été vu... Il prit copie des caractères gravés sur la pierre cubique et les cacha dans sa cuisse (3) ; après quoi, sortant du temple, il s'en fut par les chemins et jeta l'étonnement dans le peuple par ses miracles. A son commandement les morts ressuscitaient, les lépreux et les obsédés par les démons guérissaient. Il força les pierres, qui gisaient depuis des siècles au fond de la mer, de remonter à la surface, jusqu'à ce qu'elles formassent une montagne. du sommet de laquelle il prêcha. » Le *Sepher Toldoth* dit encore, *qu'incapable de déplacer* la pierre cubique du sanctuaire, Jésus en fabriqua une en terre glaise,

1. Ce fragment est traduit de l'original hébreu par Eliphas Lévi, dans son livre *La Science des Esprits*.

2 Ceux qui sont au courant des rites des Hébreux reconnaitront dans ces deux lions les formes gigantesques des chérubins, dont la monstruosité symbolique était bien calculée pour effrayer le profane et le mettre en fuite.

3 Arnobe raconte la même histoire de Jésus et dit comment il fut accusé d'avoir volé, dans le sanctuaire, des noms secrets du Très Saint, au moyen desquels il put accomplir tous ses miracles.

qu'il montra aux nations et la fit passer pour la véritable pierre cubique d'Israël.

Cette allégorie, ainsi que toutes les autres dans cette classe de livres, doit être *lue entre les lignes ;* elle a sa signification occulte et doit être interprétée de deux manières différentes. Les livres cabalistiques en donnent la signification mystique. Le même Talmudiste, plus loin, dit, en substance, ce qui suit : Jésus fut emprisonné (1) pendant quarante jours ; puis il fut flagellé pour rébellion séditieuse ; puis lapidé comme blasphémateur dans un endroit nommé Lud, et enfin on le laissa expirer sur la croix. « Tout cela, explique Lévi, parce qu'il révéla au peuple les vérités qu'ils (les Pharisiens) voulaient garder cachées pour leur propre usage. Il avait deviné la théologie occulte d'Israël, l'avait comparée à celle de la Sagesse égyptienne, et en avait déduit la raison d'une synthèse religieuse universelle (2). »

Malgré la circonspection avec laquelle nous devons accepter quoi que ce soit au sujet de Jésus, venant de sources juives, il faut reconnaître que, dans certaines choses, leurs affirmations sont mieux fondées (là où leurs intérêts directs par rapport aux faits ne sont pas en jeu) que celles des pieux Pères, par trop jaloux. Une chose est certaine, c'est que saint Jacques, le « frère de Notre Seigneur », ne parle à aucun endroit de sa *résurrection*. Il ne dit pas non plus de Jésus, qu'il fût le « Fils de Dieu », ou même le Christ-Dieu. Une fois seulement, en parlant de lui, il l'appelle le « Seigneur de Gloire » ; mais les Nazaréens faisaient de même lorsqu'ils parlaient de leur prophète *Iohanan bar Zacharia,* ou Jean, le fils de Zacharie (saint Jean-Baptiste). Leurs expressions favorites pour leur prophète sont les mêmes que celles employées par saint Jacques en parlant de Jésus. Un homme de la race des hommes, Messager de Vie, de Lumière, Seigneur Apôtre, Roi issu de la Lumière, et ainsi de suite. « Mes frères, que votre foi en notre glorieux Seigneur Jésus-Christ » etc., dit saint Jacques dans son Epitre (II. 1) s'adressant au Christ, croit-on, comme à DIEU. « La Paix soit avec toi, mon *Seigneur*

1. Ceci est une traduction d'Eléphas Lévi.
2. *La Science des Esprits*, p. 37.

JEAN Abo Sabo, Seigneur de Gloire ! » dit le *Codex Nazaræus* (II, 19), qu'on sait ne s'adresser qu'aux Prophètes. « Vous avez condamné, vous avez tué le Juste », dit saint Jacques (V. 6). « Iohanan (Jean) est le *Juste*, il est venu à vous dans la voie de la *Justice*, » dit saint Matthieu (XXI, 32, texte syriaque).

Saint Jacques ne prend même pas Jésus pour le *Messie*, dans le sens que lui attribuent les Chrétiens, mais il fait allusion au « Messie-Roi » cabalistique qui est le Seigneur des armées (1) (V. 4), répétant plusieurs fois que « le Seigneur » viendra ; mais il ne l'identifie nulle part avec Jésus. « Soyez donc patients, jusqu'à l'avènement du Seigneur. Soyez patients, car l'avènement du Seigneur *est proche* » (V. 7, 8), et il ajoute : « Prenez, mes frères, pour modèles de souffrance et de patience le Prophète (Jésus) *qui a parlé au nom du Seigneur*. » Bien que dans la version actuelle le mot « prophètes » soit au pluriel, il s'agit ici d'une falsification délibérée de l'original, son but étant évident. Après avoir cité les « Prophètes » comme un exemple, saint Jacques ajoute presque immédiatement : « Vous avez *entendu parler* de la patience de Job et *vous avez vu* la fin que le Seigneur lui accorda » — combinant ainsi les exemples de ces deux admirables caractères, et les mettant sur un pied de parfaite égalité. Mais nous avons bien mieux pour étayer notre argument. Jésus, lui-même, n'a-t-il pas glorifié le prophète du Jourdain ? « Qu'êtes-vous donc allés voir ? un Prophète ? Oui, vous dis-je, et plus qu'un Prophète... Je vous le dis en vérité, parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste. » (Matthieu XI, 9-11).

Et de qui était né celui qui parlait ainsi ? Ce ne sont que les Catholiques Romains qui ont transformé Marie, la mère de Jésus, en une *Déesse*. Pour tous les autres Chrétiens, elle était une femme, que sa naissance à lui fût immaculée ou non. Logiquement parlant, Jésus confesse que Jean était *plus grand* que lui. Remarquez comment le langage de l'Ange Gabriel, en s'adressant à Marie, remet les choses au point : « Bénie es-tu entre les *femmes*. » Il n'y a pas d'équivoque ; il ne l'adore pas comme la Mère de Dieu, et il ne lui

1. *Israelite Indeed*, vol. III, p. 61.

décerne pas non plus le titre de *déesse* ; il ne s'adresse pas même à elle comme « Vierge », mais il l'appelle une *femme*; et il ne la considère supérieure aux autres femmes que parce que son extrême pureté lui a créé une meilleure chance.

On connaissait les Nazaréens sous les noms de Baptistes, de Sabéens, et de Chrétiens de Saint-Jean. Ils croyaient que le Messie n'était pas le Fils de Dieu, mais simplement un prophète qui suivait dans les traces de Jean. « Johanan, le fils du Abo Sabo Zacharie se dira à lui-même : Celui qui aura foi dans ma *justice* et dans mon BAPTÊME sera reçu dans mon association ; il partagera avec moi le siège qui est la demeure de la vie du suprême Mano et du feu vivant. » (*Codex Nazaræus* II, p. 115) Origène fait remarquer « qu'il y en a qui disent de Jean (Baptiste) qu'il était *l'oint* (le Christ) (1). L'Ange Raziel des Cabalistes est l'ange *Gabriel* des Nazaréens, et c'est celui-ci qui fut choisi, par les Chrétiens, parmi toute la hiérarchie céleste, pour être le messager de l'Annonciation. Le Génie envoyé par le « Seigneur de Celsitude » est Æbel Zivo, qu'on nomme également GABRIEL, Legatus » (2). Saint Paul voulait, sans doute, faire allusion à la secte des Nazaréens lorsqu'il dit : « Après eux tous, il (Jésus) m'est aussi apparu à moi, *comme à l'avorton* » (I Corinth. XV, 8) rappelant ainsi à son auditoire l'expression commune des Nazaréens, qui traitaient les Juifs « d'avortons ». Saint Paul se glorifie d'appartenir à une secte hérétique (3).

Lorsque les notions métaphysiques des Gnostiques, qui reconnaissaient en Jésus le Logos et l'Oint, commencèrent à gagner du terrain, les Chrétiens primitifs se séparèrent des Nazaréens, qui accusaient Jésus d'avoir perverti les doctrines de saint Jean, et d'avoir apporté un changement au baptême du Jourdain (4). Milman dit « qu'aussitôt qu'il (l'Evangile) *eut dépassé* les frontières de la Palestine, et que le nom du Christ eut acquis la sainteté et la vénération dans les villes orientales, il devint une sorte d'*impersonnalité*

1. « Origène » vol. II, p. 150.
2. *Codex Nazaraeus* vol I, p. 23.
3. « Je sers le Dieu de mes pères selon la voie qu'ils appellent une secte » (Actes XXIV, 14).
4. *Codex Nazaraeus* vol. II, p. 109.

métaphysique, tandis que la religion perdit son objet moral et prit le caractère d'une simple *théogonie spéculative* (1). Le seul document semi-original qui nous ait été transmis de l'époque apostolique primitive est les *Logia* de saint Matthieu. La doctrine véritable et authentique est restée entre les mains des Nazaréens, dans cet *Evangile de saint Matthieu*, qui contient la « doctrine secrète », les « Paroles de Jésus » mentionnées par Papias. Ces paroles étaient, sans doute, de même nature que les petits manuscrits qu'on mettait entre les mains des néophytes, candidats à l'initiation aux Mystères, et qui contenaient les *Aporrheta* ou révélations de quelques rites et symboles importants. S'il en était autrement, pourquoi saint Matthieu aurait-il pris tant de précautions pour les tenir *secrèles ?*

Le Christianisme primitif eut ses attouchements, ses mots de passe et ses degrés d'initiation. Les innombrables joyaux gnostiques, et les amulettes en sont une preuve évidente. C'est une science symbolique. Les Cabalistes furent les premiers à gratifier le Logos universel (2) d'épithètes telles que « Lumière de Lumière », « Messager de la VIE et de la LUMIÈRE » (3), et nous retrouvons ces expressions adoptées *in toto* par les Chrétiens, ainsi que presque tous les termes gnostiques de Pleroma (Plénitude), Archons, Æons, etc. Quant aux termes « Premier-Né », « le Premier » et « Fils Unique », ils sont aussi vieux que le monde. Origène nous dit que le mot « Logos » existait déjà chez les Brachmanes. « Les *Brachmanes* disent que le Dieu est *Lumière*, non pas telle que nous la voyons, ou telle que le soleil et le feu ; mais ils ont un *Dieu* LOGOS, non pas le Logos articulé de la Gnose, par lequel les plus hauts MYSTÈRES de la Gnose sont perçus par les Sages (4). » Les *Actes des Apôtres* et le *Quatrième Evangile* fourmillent d'expressions gnostiques. Le « Premier-né de Dieu » de la Cabale « est émané du Très Haut » en même temps que *ce qui est*

1. « Milman » p. 200.

2. Dunlap dit, dans *Sod the Son of the Man* : M. Hall, des Indes, nous informe qu'il a vu des traités philosophiques sanscrits dans lesquels il est continuellement fait mention du *Logos*, p. 39, note.

3. Voyez Evangile selon saint Jean, I.

4. Origène : *Philosophumena*, XXIV.

« *l'Esprit de l'Oint* » ; et encore : « on l'appelait l'Oint du Très Haut ». (1) Tout cela est reproduit en Esprit et en substance par l'auteur de l'*Evangile selon saint Jean*. « Cette lumière était la véritable lumière » et « la lumière uit dans les ténèbres'». « Et la PAROLE a *été faite chair*. » « Et nous avons tous reçu de sa *Plénitude* (Pleroma) », etc. (saint Jean, I et suivants).

Par conséquent, le « Christ » et le « Logos » ont existé des siècles avant le Christianisme ; on étudiait déjà la gnose orientale longtemps avant l'époque de Moïse, et il faut rechercher l'origine de toutes ces doctrines dans les périodes archaïques de la philosophie asiatique primitive. La seconde Epître de saint Pierre et le fragment de Jude, conservé dans le Nouveau Testament, prouvent, par leur phraséologie, qu'ils appartenaient à la Gnose orientale cabalistique, car ils font usage des mêmes expressions que les Gnostiques chrétiens, qui avaient échafaudé une partie de leur doctrine sur la Cabale orientale. « Audacieux et arrogants, ils (les Ophites) ne craignent pas d'injurier les Gloires, » dit saint Pierre (II, Epître II, 10) se posant par là en modèle pour les injures ultérieures de Tertullien ou d'Irénée (2). Malgré cela (à l'instar de Sodome et de Gomorrhe) aussi, entraînés par leurs rêveries, ils souillent pareillement leur chair, méprisent l'autorité et injurient les GLOIRES, dit saint Jude (Epître 8), renchérissant sur les paroles de saint Pierre, et se servant d'expressions consacrées dans la Cabale. *L'autorité* est « l'Empire » la *dixième* sephira des Cabalistes (3). Les *Puissances* et les *Gloires* sont les Génies

1. Kleuker : *Natur und Ursprung der Emanationlehre bei den Kabalisten*, p. 10-11, voyez *Libri Mysterii*.

2. « Comme il est naturel pour des *brutes animales*. » « Le chien est revenu manger ses propres déjections ; et la *truie* qui lui fut amenée se vautrait dans la boue » (22).

3. Les types de la création, ou les attributs de l'Etre Suprême, sont, par les émanations d'Adam Kadmon : « *La Couronne, la Sagesse, la Prudence, la Magnificence, la Sévérité, la Beauté, la Victoire, la Fondation, l'Empire*. La Sagesse est surnommée *Jeh* : la Prudence *Jéhovah* ; la Sévérité *Elohim* ; la Magnificence, *El* ; la Victoire et la Gloire SABAOTH ; l'Empire ou l'Autorité, ADONAI. » Ainsi, lorsque les Nazaréens et les autres Gnostiques de tendances platoniciennes surnommaient les Juifs « des avortons qui adorent leur dieu Iurbo Adunaï », nous ne devons pas nous étonner de la colère de ceux qui avaient accepté la doctrine Mosaïque, mais bien de celle de saint Pierre et de saint Jude qui pré-

subordonnés des Archanges et des Anges du *Zohar* (1). Ces émanations sont la vie même de la *Cabale* et du Zoroastrianisme ; et le *Talmud*, lui-même, dans son état actuel, est emprunté au *Zend Avesta*. Par conséquent, en adoptant le point de vue de saint Pierre, de saint Jude, et d'autres apôtres Juifs, les Chrétiens ne sont devenus qu'une secte dissidente des Persans, car ils ne donnent même pas à toutes ces *Puissances* la signification que leur donnent les véritables cabalistes. Saint Paul, en mettant ses prosélytes en garde contre l'adoration des anges, prouve combien on appréciait, déjà à cette époque, le danger des emprunts à une doctrine métaphysique dont la philosophie ne pouvait être correctement interprétée que par ses adhérents bien lettrés, les Mages et les Tanaïm juifs. « Qu'aucun homme, sous une apparence d'humilité et *par un culte des anges*, ne vous ravisse à son gré le prix de la course, tandis qu'il s'abandonne à ses visions et qu'il est enflé d'un vain orgueil par ses pensées charnelles », (2) telle est la sentence que saint Paul adresse directement à saint Pierre et à ses défenseurs. Dans le *Talmud*, Michel est le Prince de l'Eau, qui a *sept* esprits inférieurs subordonnés. Il est le patron, l'ange gardien des Juifs, ainsi que nous en informent Daniel (V. 21) et les Ophites grecs, qui l'assimilent à leur Ophiomorphos, la création personnifiée de l'envie et de la méchanceté chez Ilda-Baoth, le Démiurge (le Créateur du monde *matériel*) ; il prétend également établir la preuve qu'il est Samäel, le prince hébreu des mauvais Esprits, ou Devs persans, que les Juifs considéraient naturellement comme des blasphémateurs. Mais Jésus a-t-il jamais sanctionné cette croyance aux anges, si ce n'est qu'avec leur qualité de messagers et de serviteurs de Dieu ? Et voilà encore comment les divergences entre les confessions de foi chrétiennes se rattachent directement à ces deux points de vue primitifs, contradictoires.

Saint Paul, qui croyait à tous ces pouvoirs occultes du

tendent être des partisans de Jésus et s'éloignent de l'opinion de celui qui était également un Nazaréen.

1. Suivant la « Cabale », l'*Empire* ou l'*Autorité* est « le feu qui consume, et son épouse est le Temple ou l'Eglise ».

2. « Colossiens ». II, 18.

monde, « invisibles », bien que toujours « présents », dit : « Vous marchiez suivant l'*Æon* de ce monde, suivant *l'Archon* (Ilda-Baoth, le Démiurge) qui a la domination de l'air, » et « nous ne luttons pas contre la chair et le sang, mais contre les *Dominations* et les *Autorités* ; les Seigneurs des ténèbres, les mauvais Esprits des régions supérieures ». Cette phrase : « Vous étiez morts dans le péché et dans l'erreur, » car « vous marchiez suivant l'*Archon* », autrement dit Ilda-Baoth, le Dieu et le Créateur de la matière des Ophites, démontre sans équivoque aucune : 1° que saint Paul, malgré quelques dissensions avec les doctrines les plus importantes des Gnostiques, partageait, plus ou moins, leurs notions cosmogoniques des émanations ; et 2° qu'il savait pertinemment que ce Démiurge, dont le nom Juif était Jehovah, *n'était pas* le Dieu prêché par Jésus. Si nous comparons maintenant la doctrine de saint Paul avec les principes religieux de saint Pierre et de saint Jude, nous trouvons que non seulement ces derniers adoraient l'archange Saint-Michel, mais encore qu'ils *vénéraient* SATAN, car celui-ci, avant sa chute, était aussi un ange ! Ils le font ouvertement et maltraitent les Gnostiques (1), qui en disaient du « mal ». Il est impossible de nier ce qui suit : saint Pierre, dénonçant ceux qui ne craignaient pas de dire du mal des *Dignités*, ajoute, « tandis que les anges, supérieurs en forces et en puissances, *ne portent pas contre elles* (*les Dignités*) *de jugement injurieux* devant le Seigneur » (Epître de saint Pierre II, II). Qui sont ces dignités ? Saint Jude, dans son Epître, le dit clair comme le jour : Les *Dignités* sont les DIABLES !! Se plaignant du peu de respect des Gnostiques pour les *Puissances* et les *Dominations*, saint Jude emploie, comme argument, les mêmes paroles que saint Pierre : « Or, l'archange Michel, lorsqu'il contestait *avec le Diable* et lui disputait le corps de Moïse, *n'osa pas porter contre lui un jugement injurieux*, mais il dit : Que le Seigneur te réprime ». (Saint Jude I, 9).

Est-ce assez clair ? Sinon, la Cabale se charge de nous faire savoir ce qu'étaient les *Dignités*.

1. Il est plus que probable que tous deux invectivaient saint Paul, qui prêchait contre cette croyance, et que les Gnostiques n'étaient qu'un prétexte. (Voyez la deuxième Épître de saint Pierre).

Considérant que, suivant le Deutéronome, le « *Seigneur* », Lui-même, enterra Moïse dans la vallée, au pays de Moab (XXXIV, 6) « et personne n'a connu son sépulcre jusqu'à ce jour » ce *lapsus linguæ* biblique de saint Jude donne une couleur très prononcée aux affirmations de quelques Gnostiques. Ils n'affirmaient que ce qui était enseigné secrètement par les Cabalistes juifs eux-mêmes, à savoir : que le Dieu Suprême, le plus élevé, était inconnu et invisible ; que « le Roi de la Lumière est un œil fermé ; » qu'Ilda-Baoth, le second Adam juif, était le véritable Démiurge ; et que Iao, Adonaï-Sabaoth et Eloï étaient l'émanation quaternaire qui constituait l'unité du Dieu des Hébreux, — Jéhovah. Celui-ci était, en outre, appelé par eux Michel et Samäel, mais n'était considéré que comme un ange, de plusieurs degrés inférieur à la Divinité. Par cette croyance, les Gnostiques corroboraient les enseignements des plus éminents docteurs juifs, Hillel et autres prêtres babyloniens. Josèphe constate la grande déférence que la Synagogue officielle de Jérusalem témoignait pour les connaissances des écoles de l'Asie Centrale. Les collèges de Sora, Pumbiditha, et Nahaidea étaient considérés, par toutes les écoles de la Palestine, comme le siège des connaissances ésotériques et théologiques. La version chaldéenne du *Pentateuque*, élaborée par le célèbre prêtre babylonien Onkelos, était considérée comme la plus autorisée ; et c'est suivant l'opinion de ce savant Rabbin que Hillel et les autres Tanaïm, après lui, soutinrent que l'Etre qui apparut à Moïse dans le buisson ardent, sur le Mont Sinaï, et qui ensuite l'enterra, était *l'ange* du Seigneur, Memro, et non pas le Seigneur Lui-même ; et que celui, que les Hébreux de l'*Ancien Testament* prenaient pour *Iahoh*, n'était que son envoyé, un de ses fils ou émanations. Tout ceci ne permet qu'une seule conclusion logique, c'est-à-dire que les Gnostiques étaient de beaucoup supérieurs aux disciples, au point de vue de l'éducation et des connaissances générales. Tout en étant parfaitement au courant de la sagesse chaldéenne, les disciples ignorants et fanatiques, tout pieux et bien pensants qu'ils étaient, incapables de bien comprendre ou de saisir l'essence religieuse de leur propre doctrine, étaient poussés dans leurs discussions à adopter des termes d'une

logique convaincante, tels que « animaux », « truies », « chiens », et autres épithètes si généreusement employées par saint Pierre.

Depuis lors, l'épidémie a atteint le sommet de la hiérarchie sacerdotale. Du jour où le fondateur du Christianisme prononça son avertissement, que celui qui dirait à son frère, « Insensé, mérite d'être puni par le feu de la géhenne », tous ceux qui en sont devenus les chefs, en commençant par les loqueteux pêcheurs de Galilée, jusqu'aux pontifes chamarrés de bijoux, paraissent faire assaut pour inventer des épithètes injurieuses dont ils qualifient leurs adversaires. Nous voyons, par exemple, Luther s'écrier, dans son jugement final sur les Catholiques: « Les Papistes sont tous des ânes, sous quelle face que ce soit qu'on les envisage; qu'ils soient rôtis, bouillis, cuits au four, frits, écorchés ou hachés vifs, ils seront toujours les mêmes ânes. » Calvin appelait les victimes qu'il persécutait et qu'occasionnellement il faisait brûler, « des chiens méchants qui aboient, pleins de bestialité et d'insolence, infâmes corrupteurs des Saintes Ecritures », etc. Le Dr Warburton considère la Religion Papiste comme « une farce impie », et Monseigneur Dupanloup affirme que le service dominical protestant est la « messe du diable » et que tous les pasteurs (protestants) sont des « voleurs et des ministres du Démon ».

Le même esprit d'ignorance et de connaissances imparfaites a fait que l'Eglise Chrétienne ait donné à la plupart de ses apôtres des titres que s'étaient octroyés ses adversaires les plus acharnés, les Hérétiques et les Gnostiques. Nous voyons, par exemple, que saint Paul est surnommé le Vase d'Election, « *Vas Electionis* », titre choisi par Manès (1), le plus grand hérétique de son époque aux yeux de l'Eglise, Manès voulant désigner par là, en langage Babylonien, le vase ou réceptable choisi (2).

1. Le vrai nom de Manès, — qui était persan, de naissance, — était *Cubricus* (Voyez Epiph. *Vie de Manès*, Hærét. LXV). Il fut écorché vif à la requête des Mages, par ordre du roi persan Varango I. Plutarque prétend que Manès ou Manis veut dire Messes, ou Oint. Le vase d'élection, par conséquent, est le vase rempli de la Lumière de Dieu, qu'il répand sur celui qu'il a choisi pour son interprète.

2. Voyez *The Gnostics*, de King, p. 38.

La même chose a lieu pour la Sainte Vierge. Leur génie inventif leur fait si bien défaut, qu'ils n'ont fait que copier, dans les religions Egyptienne et Hindoue, les prières adressées à leurs Vierges-Mères respectives. Nous les plaçons en regard les unes des autres, afin de rendre plus clairement notre pensée :

Hindoue *Litanies de Notre-Dame Nari : Vierge (appelée aussi Davanaki).*	Egyptienne *Litanies de Notre-Dame Isis : Vierge.*	Catholique Romaine *Litanies de Notre-Dame de Lorette : Vierge.*
1. Sainte Nari-Mariâma, mère de la fécondité perpétuelle.	1. Sainte Isis, mère universelle. Muth.	1. Sainte-Marie, mère de la divine grâce.
2. Mère d'un Dieu incarné. Vishnou (Devanaki).	2. Mère de Dieux. Athyr.	2. Mère de Dieu.
3. Mère de Krishna.	3. Mère de Horus.	3. Mère du Christ.
4. Virginité éternelle. Kanyabava.	4. Virgo generatrix. Neith.	4. Vierge des Vierges.
5. Mère, Essence pure. ARasa.	5. Ame-Mère de l'Univers. Anouké.	5. Mère de la Divine Grâce.
6. Vierge la plus chaste. Kanya.	6. Vierge, terre sacrée. Isis.	6. Vierge la plus chaste.
7. Mère Taumatra, des *cinq* vertus ou éléments.	7. Mère de toutes les vertus. Thmei, réunissant les mêmes qualités.	7. Mère pure. Mère non souillée. Mère inviolée. Mère aimable. Mère admirable.
8. Vierge Trigana (des trois éléments, puissance ou richesse, amour et pitié.)	8. Illustre Isis, puissante, miséricordieuse, juste. (*Livre des morts.*)	8. Vierge puissante. Vierge miséricordieuse. Vierge fidèle.
9. Miroir de la Conscience suprême (Ahancara).	9. Miroir de Justice et de Vérité. — (Thmei.)	9. Miroir de Justice.
10. Mère sage. Saraswati.	10. Mère mystérieuse du monde. *Buto* (Sagesse occulte.)	10. Siège de la Sagesse.
11. Vierge du Lotus blanc. Pedma ou Kamala.	11. Lotus sacré.	11. Rose mystique.
12. Matrice d'or. Hyrania.	12. Sistre d'or.	12. Maison d'or.
13. Lumière céleste. Lakshmi.	13. Astarté (Syrien), Astaroth (Juif).	13. Etoile du matin.
14. Ditto.	14. De la lune.	14. Arche de l'Alliance.
15. Reine du ciel et de l'*Univers*. Sakti.	15. Reine du Ciel et de l'*Univers*. Sati.	15. Reine du ciel.
16. Ame maternelle de toutes choses. Paramatma.	16. Modèle des Mères. Athor.	16. Mater Dolorosa.
17. Devanaki est conçue sans péché, et est, elle-même immaculée. (Suivant la notion Brahmanique.)	17. Isis est une Vierge-Mère.	17. Marie, conçue sans péché. (Suivant les décrets récents.)

Si la Vierge Marie a ses nonnes, qui lui sont consacrées et qui font vœu de chasteté, Isis avait les siennes en Egypte, ainsi que Vesta à Rome, et la Nari hindoue, « la mère du monde ». Les vierges consacrées à son culte — les Devadasi des temples, qui étaient les nonnes d'antan — vivaient dans la chasteté la plus stricte et étaient l'objet d'une grande vénération, comme les saintes femmes de la déesse. Les missionnaires et les voyageurs auraient-ils la prétention de reprocher quoi que ce soit aux Devadasi modernes, les femmes Nautch? Pour toute réponse, nous les renvoyons aux rapports officiels du dernier quart de siècle, mentionnés au chapitre II, relativement à certaines découvertes faites lors de la démolition de couvents en Autriche et en Italie. On exhume des milliers de squelettes de nouveau-nés, des mares, des voûtes souterraines et des jardins des couvents. Rien *de semblable* n'a été révélé dans les pays païens.

La théologie chrétienne, ayant pris sa doctrine des archanges et des anges directement de la *Cabale* orientale, dont la Bible Mosaïque n'est qu'une copie allégorique, devrait au moins se rappeler la hiérarchie instituée par celle-là pour ses émanations personnifiées. Les armées de Chérubins et de Séraphins qui entourent généralement les Madones catholiques, dans les tableaux, appartiennent, avec les Elohim et les Beni Elohim des Hébreux, au troisième monde cabalistique, *le Jézirah*. Ce monde n'est qu'un degré plus élevé qu'*Asiah*, le quatrième monde et le plus inférieur, par les êtres les plus grossiers et les plus matériels, — les Klippoth, qui se complaisaient dans le mal et la méchanceté et dont le chef est *Bélial!*

Expliquant, comme de juste à sa façon, les diverses « hérésies » des deux premiers siècles, Irénée dit : « Nos hérétiques prétendent... que PROPATOR n'est connu que du *fils-unique*, c'est-à-dire à l'*Esprit* (le Nous). Ce furent les Valentiniens, les partisans du « plus profond docteur de la Gnose » Valentin, qui maintenaient « qu'il y avait un Aiôn parfait, qui existait avant Bythos, ou Buthon (la Profondeur), nommé Propator. Ceci appartient encore à la Cabale, car dans le *Zohar* de Simon Ben Iochaï, nous lisons ce qui suit : « *Senior occultatus est et absconditus; Macro-*

prosopus manifestus est, et non manifestus. » (Rosenroth. « *The Sohar Leber Mysteries*, IV, 1.)

Le Très Haut, dans la métaphysique religieuse des Hébreux, est une abstraction ; il n'a « ni forme ni être », « et n'a de ressemblance avec rien d'autre ». (1) Et même Philon le Juif définit le Créateur comme le *Logos* qui vient après Dieu, « le SECOND DIEU ». « Le *second* Dieu qui est sa SAGESSE. » (1) Dieu est NEANT, il n'a pas de nom, c'est pourquoi on l'appelle *Aïn-Soph*, — le mot *Aïn* signifiant *Néant*. Mais si, d'après les anciens juifs, Jehovah est LE Dieu et qu'Il s'est manifesté à plusieurs reprises à Moïse et aux Prophètes, et que l'Eglise Chrétienne a fulminé l'anathème contre les Gnostiques qui niaient le fait — comment se fait-il alors que nous lisions dans le quatrième Evangile que « *Personne n'a JAMAIS vu Dieu ; le Fils Unique...* est celui qui l'a fait connaître » ? Ce sont, en substance et en esprit, les paroles mêmes des Gnostiques. Cette phrase de saint Jean — ou plutôt de celui qui écrivit l'Evangile qui porte aujourd'hui son nom — renverse de fond en comble tous les arguments de saint Pierre contre Simon le Magicien. Ces paroles sont répétées et accentuées au chapitre VI : « *Ce n'est pas que personne ait vu le Père*, sinon celui qui vient de Dieu ; celui-là (Jésus) a vu le Père » (46) — et c'est justement cette objection-là que Simon le Magicien met en avant dans les *Homélies*. Ces paroles prouvent, soit que l'auteur du quatrième Evangile ignorait totalement l'existence des *Homélies*, ou alors qu'il n'était pas saint Jean, l'ami et le compagnon de saint Pierre, qu'il contredit de but en blanc par cette affirmation. Quoi qu'il en soit, cette phrase, ainsi que beaucoup d'autres, qui pourraient être citées avec profit, tendent à confondre complètement le Christianisme avec la Gnose de l'Orient, et par conséquent avec la CABALE.

Tandis que les doctrines, le code de l'éthique, et les pratiques de la religion chrétienne ont tous été adaptés du Brahmanisme et du Bouddhisme, ses cérémonies, les vêtements sacerdotaux, et les cortèges ont été copiés, en bloc, du Lamaïsme. Les monastères de moines et de nonnes catho-

1. Frank. *Die Kabbala*, p. 126.

liques romains sont des imitations serviles d'établissements analogues du Thibet et de la Mongolie, et les explorateurs intéressés à la question dans les pays bouddhistes, contraints de reconnaître le fait déplaisant, mais se rendant coupables d'anachronismes qui dépassent toutes les bornes, n'eurent pas d'autre alternative, sinon d'attribuer le plagiat à un système religieux que leur propre Mère l'Eglise avait dépossédé. Ce stratagême a rempli son but et a eu son temps. L'heure a sonné où cette page de l'histoire doit enfin être corrigée.

CHAPITRE V

« Apprends à tout connaître, mais demeure, toi-même, ignoré. »

Maxime Gnostique.

« Il existe un Dieu suprême au-dessus de tous les dieux, plus divin que les mortels,
Dont la forme n'est pas celle des hommes, encore moins sa nature ;
Mais les frivoles mortels s'imaginent que les dieux *sont engendrés comme eux*,
Avec les mêmes sensations, la même voix et les mêmes membres corporels. »

XÉNOPHANE : *Clem. Al. Strom*, v. 14, § 110.

« TYCHIADÈS. — Peux-tu me donner la raison, Philoclès, pourquoi la plupart des hommes sont enclins à mentir, et qu'ils aiment non seulement raconter des fictions en parlant d'eux-mêmes, mais prêtent une sérieuse attention aux autres qui font de même ?

« PHILOCLÈS. — Les raisons sont nombreuses, Tychiadès, qui obligent les uns à mentir, parce qu'ils en tirent profit. » *Dialogue de Lucien.*

« LE SPARTIATE. — Est-ce à toi, ou à Dieu que je dois me confesser ?

« LE PRÊTRE. — C'est à Dieu.

« LE SPARTIATE. — Alors, homme, retire-toi ! »

PLUTARQUE. *Notables dictons Lacédémoniens.*

SOMMAIRE

L'Essence Suprême n'est pas le Créateur. — Toutes les Religions sont fondamentalement les mêmes. — Légende babylonienne de Xisuthrus. — Signification de l'ÆON gnostique. — Cosmogonie de Zoroastre et ses dérivés. — La Shekinah cabalistique. — Notions gnostiques, ophites et nazaréennes. — Comparaison avec les mythes hindous. — Explication d'une allégorie apocalyptique. — Que sont les Chérubins et les Séraphins. — Les dieux-méru hindous, Sephiroth. — L'Evangéliste saint Jean décrit Siva. — Le sosiosh persan dans l'Apocalypse. — Jésus prétend seulement être un homme. — La résurrection de Kalavatti. — Passeports épiscopaux pour le ciel. — La venue du Roi Messie. — Qui était Gabriel Légatus. — Epiphane confesse sa propre infamie.

Fixons notre attention, maintenant, sur quelques-uns des plus importants Mystères de la Cabale, et étudions leurs rapports avec les mythes philosophiques des différentes nations.

Dans la plus ancienne Cabale orientale, la Divinité est représentée par trois circonférences dans une, voilées par une exhalation chaotique enfermée. Dans la préface du *Zohar*, les trois cercles primordiaux sont transformés en TROIS TÊTES, au-dessus desquelles est représentée une exhalation ou un nuage de fumée, ni blanc ni noir, mais incolore et circonscrit dans un cercle. C'est l'Essence inconnue (1). L'origine de l'image juive se trouve peut-être dans le *Pimandre* d'Hermès, le *Logos* égyptien, qui apparaît dans un nuage humide, duquel s'échappe une colonne de fumée (2). Dans le *Zohar*, le Dieu suprême est, ainsi que nous l'avons fait voir dans le chapitre précédent, et comme c'est le cas pour les philosophies hindoue et bouddhiste, une pure abstraction dont cette dernière nie l'existence objective. Il est la Hockma, la « SAGESSE SUPRÊME, qui ne peut être comprise par l'intelligence » et qui se trouve à l'intérieur et à l'extérieur du CRANE de la LONGUE FACE (3) (Sephira) la plus élevée des trois « têtes ». C'est « le Aïn Soph illimité et infini » le Néant (Nulle-Chose).

« Les « Trois Têtes » superposées ont évidemment été copiées sur les trois triangles mystiques des hindous qui, eux aussi, sont superposés. La « tête » supérieure contient la *Trinité en Chaos*, de laquelle jaillit la trinité manifestée. Aïn Soph, l'à-jamais non révélé, qui est illimité et inconditionné, ne peut pas créer, et par conséquent ce serait une grande erreur, à notre avis, de lui attribuer une « pensée créatrice » ainsi que le font généralement les interprètes.

Dans toute cosmogonie, cette Essence suprême est *passive;* si elle est illimitée, infinie et inconditionnée, elle ne peut avoir ni *pensée*, ni *idée*. Elle n'agit pas suivant le résultat de la volition, mais par obéissance à sa nature propre, et *en vertu de la fatalité de la loi dont elle est elle-même l'incorporation*. Ainsi, pour les cabalistes hébreux, Aïn-Soph n'a pas d'existence אין, car il est incompréhensible pour notre intelligence limitée, et ne peut, par conséquent, exister pour notre entendement. Sa première

1. *Kabbala Denudata*; préface du *Zohar*, II, p. 242.
2. Voyez *Egypte* de Champollion.
3. *Indra Rabba*, VI, p. 58.

émanation fut Sephira, la couronne כתר. Lorsque le moment fut venu pour une période active, une expansion de cette essence Divine se produisit alors du dedans au dehors, obéissant à la loi éternelle et immuable ; et ce fut de cette lumière éternelle et infinie (qui, pour nous, est les ténèbres) qu'émana la substance spirituelle (1). Ce fut la Première Sephira, qui contenait en elle-même les autres neuf ספירות Séphiroth, ou intelligences. Dans leur totalité et leur unité, elles représentent l'Homme Archétype, l'Adam Kadmon, le πρωτόγονος, lequel est encore double ou bisexsuel dans son individualité ou son unité, le *Didumos* grec, car il est le prototype de l'humanité entière. C'est ainsi que nous obtenons trois trinités, contenues chacune dans une « tête ». Dans la première « tête », ou face, (la trimurti hindoue, à trois faces) nous trouvons *Séphira*, le premier androgyne, au sommet du triangle supérieur, émanant *Hockma*, ou la Sagesse, un pouvoir masculin et actif — nommé également Iah, יה — et *Binah*, בינה, ou l'Intelligence, un pouvoir féminin et passif, représenté aussi par le nom de Jéhovah יהוה. Ces trois constituent la première trinité ou « face » de la Séphira. Cette trinité émane *Hesed*, חסד, ou la Pitié, pouvoir actif masculin, appelé aussi *El*, duquel émane *Geburah* גבורה, ou la justice, appelé aussi Eloha, pouvoir passif féminin ; l'union de ces deux produits Tiphereth תפארת, la Beauté, la Clémence, le Soleil Spirituel, connu sous le nom divin de *Elohim ;* et c'est ainsi que fut formée la seconde trinité, « face » ou « tête ». Celles-ci, émanant, à leur tour, le pouvoir masculin *Netzah*, נצח, la Fermeté, ou Jehovah Sabaoth, qui émet le pouvoir, passif, féminin *Hod*, הוד, la Splendeur, ou Elohim Sabaoth ; ces deux produisent *Jesod*, יסוד, la Fondation, qui est le puissant qui vit *El-Chai*, donnant ainsi naissance à la troisième trinité, ou « tête ». La dixième Séphira est plutôt double, et on la représente sur les diagrammes par le cercle inférieur. C'est Malchuth, ou le Royaume, מלכות, et Shekinah שכינה, nommé aussi Adonaï, et *Chérubin* parmi les armées angéliques. La première « tête » est appelée le Monde Intellectuel ; la seconde « tête » est le monde des sensations,

1. Idra Suta : *Sohar*, II.

ou des Perceptions, et la troisième est le Monde Matériel ou Physique.

« Avant d'avoir donné une forme à l'univers, dit la *Cabale*, avant d'avoir produit une forme quelconque, Il était seul, sans forme ni ressemblance avec quoi de ce soit. Qui donc pourrait le comprendre, ainsi qu'il était avant la création, puisqu'il n'avait pas de forme ? Il est, par conséquent, défendu de le représenter par une forme quelconque, par une similitude, voire même par son nom sacré, par une seule lettre, ou par un seul point... L'Ancien des Anciens, l'Inconnu de l'Inconnu, a une forme, et cependant n'en a aucune. Il a une forme par laquelle l'univers est conservé, et cependant il n'a aucune forme, parce qu'il est impossible de le concevoir. Lorsque, pour la première fois, il prit une forme (en Séphira, sa première émanation) il fit émaner de lui neuf lumières resplendissantes (1). »

Et maintenant occupons-nous de la Cosmogonie ésotérique hindoue, et de la définition de « Celui qui est et cependant n'est pas ».

« De celui qui est (2), de ce Principe immortel qui existe dans notre esprit, mais que nos sens ne peuvent percevoir, est né Purusha, le mâle et la femelle divins, qui devinrent *Narayana*, ou l'esprit qui se meut sur les eaux. »

Swayambhuva, l'essence inconnue des Brahmanes, est identique avec Aïn Soph, l'essence inconnue des Cabalistes. Comme pour ceux-ci, le nom ineffable ne devait pas être prononcé par les hindous, sous peine de mort. Dans la trinité primitive hindoue, qu'on a tout lieu de considérer comme pré-Védique, le *germe* qui féconde le *principe-maternel*, l'œuf du monde, ou la matrice universelle, est appelé *Nara*, l'Esprit, ou le Saint-Esprit, qui est émané de l'essence primordiale. Ainsi que Séphira, elle est la plus ancienne émanation, appelée le *point primordial* et la *Tête Blanche*, car c'est le point lumineux divin qui apparaît dans les ténèbres insondables et illimitées. Dans le *Manou*, c'est « NARA », ou l'Esprit de Dieu, qui se meut sur Ayana (le Chaos, ou le lieu du mouvement) et est appelé NARAYANA,

1. Idra Suta. *Sohar*, III, p. 288 a.
2. *Ego sum qui sum* (Voyez la Bible).

ou celui qui se meut sur les eaux » (1). Nous lisons dans le Hermès égyptien : « Au commencement du temps il n'existait que le chaos. » Mais lorsque le « Verbum », sortant du néant comme une « fumée incolore », fit son apparition, alors « ce Verbum se mit à se mouvoir sur le principe humide » (2). Et nous lisons dans la *Genèse*: « il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme (chaos) et l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux ». Dans la *Cabale*, l'émanation du principe primordial, passif, en se séparant en deux parties, active et passive, émet Chochma-Sagesse, et Binah-Jéhovah, et s'unissant avec ces deux acolytes, qui viennent compléter la trinité, il devient le Créateur de l'Univers abstrait ; le monde physique est la production de puissances ultérieures et encore plus matérielles (3). Dans la

1. Voyez *Institutes of manu* traduits par Sir William Jones.
2. Champollion.
3. Nous n'ignorons pas que quelques Cabalistes chrétiens traduisent le terme Aïn-Soph par « Couronne » et l'identifient avec Séphira : qu'ils appellent Aïn-Soph « une émanation de Dieu » renfermant « Aïn-Soph » comme une unité dans les dix Séphiroth. Ils renversent aussi, bien à tort, l'ordre des deux premières émanations de Séphira, Chochma et Binah. Les plus grands Cabalistes ont toujours considéré Chochma (la sagesse), comme une intelligence mâle et active, Jah יה, et l'ont placé au-dessous du numéro 2 sur le côté droit du triangle, dont le sommet est la Couronne, tandis que Binah (l'Intelligence) ou בינה, est au-dessous du numéro 3 sur le côté gauche. Mais celui-ci, étant représenté sous son nom divin, comme Jéhovah יהוה, ne présente tout naturellement le Dieu d'Israël que comme une troisième émanation, c'est-à-dire comme un principe féminin, et passif. Par conséquent, lorsque vint le moment, pour les Talmudistes, de transformer leurs multiples divinités en un Dieu vivant, ils eurent recours à leurs points massrétiques et combinèrent la transformation de Jéhovah en Adonaï, « le Seigneur ». Ceci, à la suite de la persécution des Cabalistes du moyen âge par l'Eglise, obligea quelques-uns d'entre eux à changer leur sephiroth femelle en mâle et *vice-versa*, afin d'échapper à l'accusation de manquer de respect et de blasphème envers Jehovah, dont le nom, par consentement mutuel et secret, fut, de plus, accepté comme un *substitut* de Jah, ou du nom mystérieux de IAO. Seuls, les Initiés en eurent connaissance, mais cela donna lieu, plus tard, à une grande confusion parmi les *non-initiés*. Il serait avantageux, si nous en avions le temps, de reproduire quelques-uns des nombreux passages des plus anciennes autorités juives, tels que le Rabbin Akiba, et le *Zohar*, qui viennent corroborer notre affirmation. Chochma-Sagesse est partout considéré comme un principe mâle, et Binah-Jehovah un pouvoir féminin. Les ouvrages d'Irénée, de Théodoret et d'Epiphane, qui fourmillent d'accusations contre les Gnostiques et les hérétiques, nous montrent, à maintes reprises, Simon le magicien et Cérinthe présentant Binah comme l'Esprit divin, féminin, qui inspirait Simon. Binah, c'est Sophia, et la Sophia

Cosmogonie hindoue, Swayambhuva produit Nara et Nari, ses émanations bisexuelles, et les séparant en deux moitiés, mâle et femelle, celles-ci fécondent l'œuf mondial, dans lequel se développe Brahma, ou plutôt Viradj, le Créateur. « Le point de départ de la mythologie égyptienne, dit Champollion, est une trinité... savoir Kneph, Neith et Phtah ; et Ammon, le mâle, le père ; Muth, femelle, la mère ; et Khous, le fils. »

Les dix Séphiroth sont des copies des dix Prâdjapatis créés par Viradj, et appelés les « Seigneurs de tous les êtres », qui correspondent aux Patriarches bibliques.

Saint Justin martyr explique quelques-unes des « hérésies » de l'époque, mais d'une façon peu satisfaisante. *Il démontre, néanmoins, la parfaite identité de toutes les religions mondiales à leur point de départ.* Le premier *début* commence invariablement par la divinité passive et *inconnue*, qui émane un certain pouvoir ou vertu, actif, « rationnel », qui est appelé quelquefois la SAGESSE, d'autres fois le FILS, et très souvent aussi Dieu, Ange, Seigneur et LOGOS (1). Ce dernier nom est quelquefois attribué à la première émanation ; mais, dans plusieurs systèmes, il procède du premier rayon double ou androgyne, émané au début par l'invisible. Philon le Juif décrit cette sagesse comme mâle et femelle. Mais, bien que sa première manifestation ait eu un commencement, car il procède de *Oulom* (2), (Aiôn, le temps) les Æons les plus élevés, lorsqu'ils émanèrent des Pères elle demeurait en lui *avant toutes les*

des Gnostiques n'est certes pas un pouvoir masculin, mais bien tout simplement la Sagesse féminine ou l'Intelligence. (Voyez tous les anciens « Arbor Kabbalistica », ou « Arbre des Sephiroth.) Eliphas Lévi, dans son *Rituel de la Haute Magie*, vol. I, p. 223 et 231, place Chochma sur le numéro 2, et en qualité de Séphiroth mâle sur la droite de l'arbre. Dans la *Kabala* les trois Séphiroth mâles — Chochma, Chesed, Netsah — sont connus sous le nom du Pilier de la Pitié ; et les trois féminins sur la gauche. c'est-à-dire : Binah, Geburah, Iésod, sont appelées le Pilier du Milieu. Et, ainsi que le démontre Mackensie, dans le *Royal Masonic Cyclopedia*, « il existe une analogie entre ces trois Piliers et les trois Piliers de la Sagesse, la Force et la Beauté, dans une Loge Maçonnique, tandis que le Aïn-Soph est représenté sous la forme de l'Etoile flamboyante, ou lumière mystique de l'Orient », p. 407.

1. Justin martyr : *Cum Trypho*, p. 284.
2. Division du temps.
3. Sanchoniâton appelle le temps le plus âgé des Æons, *Protogonos*, le « premier né ».

créations, car elle fait partie de lui (3). C'est pourquoi Philon le juif appelle l'Adam Kadmon « *l'Intelligence* » (l'Ennoïa de *Bythos* dans le système gnostique). « Que l'Intelligence porte le nom d'Adam (1) ».

Strictement parlant, il est difficile de considérer le *Livre de la Genèse* juif autrement que comme une parcelle du tronc de l'arbre mondial de la comosgonie universelle, traduite en allégories orientales. Un cycle succédant à un autre, et une nation apparaissant après l'autre sur la scène du monde, pour jouer son rôle infime dans le drame majestueux de la vie humaine, chaque peuple nouveau évolue sa propre religion des traditions ancestrales, en lui imprimant une couleur locale, et la marquant de sa caractéristique individuelle. Tandis que chacune de ces religions possède ses traits distinctifs, au moyen desquels, faute d'autres vestiges archaïques, il est possible d'estimer le degré physique et psychologique de ses créateurs, elles conservent toutes une ressemblance commune avec un prototype unique. Ce culte originel n'est rien autre que la « Religion-Sagesse » primitive. Les *Ecritures* des Israélites ne constituent nullement une exception. Leur histoire nationale, — si tant est qu'ils puissent revendiquer une autonomie quelconque, avant leur retour de Babylone, où ils n'étaient, en somme, que des tribus errantes de parias hindous, ne peut remonter plus loin que l'époque de Moïse ; et si ce prêtre ex-égyptien doit, par suite d'une nécessité théologique, se transformer en Patriarche hébreu, nous insisterons pour que la nation juive ait été retirée des roseaux du lac Moëris, en même temps que le Moïse enfant. Leur prétendu père, Abraham, appartient à la mythologie universelle. Il est fort probable qu'il n'est rien autre qu'un des innombrables prête-noms de *Zeruan* (Saturne) le roi de l'Age d'Or, qu'on nomme aussi l'Ancien (l'emblème du Temps) (2).

Il est maintenant prouvé par les Assyriologues que, dans les anciens livres chaldéens, Abraham est appelé Zeru-an, ou Zer-ban, ce qui signifie un homme riche en or

1. Philon le juif : *Caïn et sa naissance*, p. XVII.

2. Azrael, l'ange de la mort, est aussi Israël. *Ab-ram* signifie le père de l'élévation, le père haut placé, car Saturne est la planète la plus haute ou la plus éloignée.

et en argent, un prince puissant (1). On l'appelle aussi Zarouan et Zarman, un homme âgé et caduc (2).

L'ancienne légende babylonienne dit que Xisuthrus (le Hasisadra des tablettes, ou Xisuthrus) fit voile vers l'Arménie, et que son fils Sim devint un roi puissant. Pline dit que Sim était appelé Zeruan ; et Sim est Shem. Son nom s'écrit, en hébreu שם, *Shem,* un signe. Les ethnologistes affirment que l'Assyrie était la patrie de *Shem,* et que l'Egypte est celle de Cham. Dans le dizième chapitre de la *Genèse*, *Shem* est représenté comme le père des enfants d'Eber, ou Elam (Oulam ou Eilam) et d'Ashur (Assur ou Assyrie). Les *Nephelim*, ou hommes déchus, les *Gebers*, hommes puissants, dont parle la *Genèse* (VI, 4) venaient de *Oulam*, « hommes de *Shem* ». Il n'est pas jusqu'à Ophir, qu'il faut évidemment chercher dans l'Inde du temps de Hiram, qui soit représenté comme un descendant de *Shem*. Les annales ont été confondues, à dessein, pour les faire cadrer avec la Bible Mosaïque. Mais la *Genèse*, du premier verset jusqu'au dernier, n'a rien à faire avec le « peuple élu », elle appartient à l'histoire mondiale. Son appropriation par les auteurs juifs à l'époque de la soi-disant *restauration* des livres sacrés des juifs, par Ezra, ne prouve rien du tout, et jusqu'à aujourd'hui on a toujours cherché à l'étayer en prétendant qu'elle est une œuvre d'inspiration divine. Ce n'est qu'une collection de légendes universelles de l'humanité universelle. Bunsen rapporte que, « dans la tribu chaldéenne en relation immédiate avec Abraham, nous trouvons des réminiscences de dates dénaturées et mal interprétées, comme s'il s'agissait de généalogies d'individus ou de l'indication d'une époque. Les souvenirs abrahamiques remontent, au moins, à trois mille ans au delà du grand-père de Jacob » (3).

Alexandre Polyhistor dit qu'Abraham naquit à Kamarina, ou *Uria*, une ville de prophètes, et qu'il *inventa l'astronomie*. Josèphe réclame la même chose pour Terah, le père d'Abraham. La tour de Babel fut construite tant par

1. Genèse, XIII, 2.
2. Saturne est généralement représenté comme un vieillard tenant à la main une faux.
3. Bunsen. *Egypt's P ace in Universal History*, vol. 5, p. 85.

les descendants directs de *Shem* que par ceux « maudits de Cham et Chanaan car, à ce moment-là, ces peuples n'en faisaient « qu'un », et « la terre entière ne parlait qu'une seule langue » ; Babel n'était qu'une tour élevée pour les astrologues et des adeptes de la Religion-Sagesse primitive, ou ce que nous nommons la Doctrine Secrète.

La Sibylle de Bérose dit : Avant la construction de la Tour, Zeru-an, Titan et Yapetosthe gouvernaient la terre. Zeru-an désirait s'approprier le pouvoir suprême, mais ses deux frères lui résistèrent, lorsque leur sœur, Astlik, intervint et les mit d'accord. Ils convinrent que Zeru-an règnerait, mais que ses enfants mâles seraient mis à mort ; et de puissants Titans furent nommés pour exécuter la sentence.

Car, le Cercle (Saros) est le dieu babylonien du ciel. Il est aussi Assaros ou Asshur (le fils de Shem), et Zero — Zero-ana, le chakkra, ou la roue, le temps illimité. Par conséquent, comme la première mesure de Zoroastre, en fondant sa nouvelle religion, fut de changer les divinités les plus sacrées du Véda sanscrit, en noms d'esprits mauvais, dans les *Ecritures* du Zend, et d'en rejeter une partie, nous ne trouvons pas trace du Chakkra — le cercle symbolique du firmanent, dans l'*Avesta*.

Elam, un autre des fils de Shem, est *Oulam* עולם et a rapport avec un ordre ou un cycle d'événements. Dans l'*Ecclesiaste* III, 11, on le traduit par « éternité » ; dans Ezéchiel XXVI, 20, par « autrefois » ; dans la Genèse III, 22, on se sert de ce mot comme « éternellement » ; et au chapitre IX, 16, comme « perpétuelle ». Enfin au chapitre VI, 4, de la Genèse, le mot est bien défini par les paroles suivantes : « Les géants (*Nephelim*, hommes déchus ou Titans) étaient sur la terre en ce temps-là. » Le mot est synonyme de Æon, αἰων. Aux Proverbes VIII, 23, il est représenté par : « J'ai été établie depuis l'éternité, (*Oulam*) dès le commencement avant l'origine de la terre » (de *Ras*, la Sagesse). Dans cette phrase, le sage roi-cabaliste se réfère à un des Mystères de l'esprit humain, — la Couronne immortelle de l'homme trinitaire. Tandis qu'elle devrait se lire comme suit : Je procède de *Oulam*, par *Ras* (la Sagesse) et être interprétée avec la signification que le *Moi* (c'est-à-dire mon *Ego*, éternel, immortel) l'entité spirituelle est

émanée de l'éternité illimitée et sans nom, par la Sagesse créatrice du Dieu inconnu, elle figure dans la traduction canonique comme ci-dessus, ce qui devient un non-sens inintelligible, sans l'interprétation cabalistique. Lorsqu'on fait dire à Salomon que le MOI existait « dès le commencement... lorsqu'il (le Dieu suprême) n'avait encore fait ni la terre... ni le premier atome de poussière du monde... j'étais là », et « lorsqu'il posa les fondements de la terre... j'étais à l'œuvre auprès de lui, *jouant sans cesse en sa présence* », que peut le Cabaliste vouloir dire par ce JE, sinon son propre esprit divin, cette étincelle provenant de l'éternelle fontaine de la Lumière et de la Sagesse — l'esprit universel de la Divinité ?

Le rayon de gloire émis par Aïn-Soph, de la plus élevée des trois têtes cabalistiques, par laquelle « toutes choses resplendissent de lumière », le rayon qui sort par l'Adam-*Primus*, est l'esprit individuel de chaque créature humaine. « Je faisais tous les jours ses délices, jouant sans cesse en sa présence... et trouvant mon bonheur *parmi les fils de l'homme* », ajoute Salomon dans le même chapitre des *Proverbes*. L'Esprit immortel trouve son bonheur parmi *les fils de l'homme*, lesquels, sans cet esprit, ne seraient que des dualités (corps physique et âme astrale, ou ce *principe de vie* qui anime même les êtres les plus inférieurs du règne animal). Nous avons vu, toutefois, que la doctrine enseigne que cet esprit ne peut pas s'unir à l'homme chez lequel la matière et les penchants grossiers de son âme animale contribuent à le refouler hors de lui. Par conséquent Salomon, qui parle ici sous l'inspiration de son propre esprit, lequel a pris possession de lui pour le moment, prononce les paroles pleines de sagesse suivantes : « Et maintenant, mes fils, écoutez-moi (parlant de l'homme dual) heureux ceux qui observent mes voies !... Heureux l'homme qui m'écoute, qui veille chaque jour à mes portes... Car celui *qui me trouve a trouvé la vie* et il obtient la faveur de l'Eternel... Mais celui qui *pèche contre moi* nuit à *son âme*... et aime la *mort*. » (Proverbes VIII, 1-36).

Ce chapitre, tel qu'il est interprété, est supposé par certains théologiens, comme d'ailleurs tout le reste, avoir un rapport avec le Christ, le « Fils de Dieu », qui dit à maintes

reprises, que celui qui le suit aura la vie éternelle et vaincra la mort. Mais même dans sa traduction dénaturée, il est possible de prouver que ce passage se rapporte à tout autre chose qu'au prétendu Sauveur. Si on l'acceptait dans ce sens, la théologie chrétienne se verrait obligée de retourner bon gré, malgré, à l'Averroïsme et au Bouddhisme ; c'est-à-dire à la doctrine des émanations, car Salomon dit : « J'ai été émané » de Oulam et de Rasit, tous les deux faisant partie de la Divinité ; par conséquent, le Christ ne serait pas ce que prétend leur doctrine, Dieu lui-même, mais seulement une *émanation* de celui-ci, comme le Christos des gnostiques. Voilà le sens de la personnification de l'Æon gnostique, mot qui représente les cycles ou les périodes déterminées de l'éternité, en même temps qu'il est une représentation d'une hiérarchie d'êtres célestes — les Esprits. C'est pourquoi le Christ porte quelquefois le nom de « l'Æon éternel ». Mais le terme éternel est faux en ce qui concerne les Æons. Eternel est ce qui n'a ni commencement ni fin ; mais les « Émanations », ou les Æons, bien qu'ayant vécu absorbés dans l'essence divine de toute éternité, une fois émanés individuellement, doivent avoir eu un commencement. Ils sont, par conséquent, *infinis* dans cette vie spirituelle, mais non point éternels.

Ces émanations interminables de la Cause Première, qui furent, toutes, transformées par la fantaisie populaire en dieux, esprits, anges et démons distincts, étaient si peu considérées comme immortelles. qu'on leur a attribué, à toutes, une durée d'existence limitée. Et cette croyance, commune à tous les peuples de l'antiquité, aussi bien aux Mages de la Chaldée qu'aux Égyptiens, et qu'on rencontre encore aujourd'hui chez les Brahmanistes et les Bouddhistes, prouve surabondamment le monothéisme des anciens systèmes religieux. Cette doctrine nomme la période d'existence de toutes les divinités inférieures, « une journée de Parabrahma ». Après un cycle de quatorze milliards, trois cent vingt millions d'années humaines, — ainsi le dit la tradition — la trinité elle-même, avec toutes les divinités inférieures, sera anéantie, de même que l'univers et cessera d'exister. Puis, un autre univers surgira graduellement du pralaya (la dissolution) et les hommes sur la terre seront

capables de concevoir SWAYAMBHUVA tel qu'il est. Seule, cette Cause première continuera à exister indéfiniment. dans toute sa gloire, remplissant l'espace infini. Quelle meilleure preuve pourrions-nous donner du sentiment de profonde vénération que les « Païens » professaient pour l'unique cause suprême et éternelle de toutes choses visibles et invisibles ?

C'est à cette source, encore, que les Cabalistes ont puisé des doctrines analogues. Si les Chrétiens ont interprêté la *Genèse* à leur façon, acceptant son texte au pied de la lettre, ils ont obligé les masses ignorantes à croire que le monde a été créé de rien ; s'ils lui ont attribué un *commencement*, ce n'est certes pas aux Tanaïm, les seuls interprètes de la signification occulte des textes Bibliques, qu'il faut s'en prendre. Pas plus que les autres philosophes, ont-ils cru à la création spontanée, limitée ou *ex-nihilo*. La Cabale a survécu pour faire voir que leur philosophie était précisément celle des modernes Bouddhistes du Népal, les Swâbhâvikas. Ils croyaient à *l'éternité et à l'indestructibilité de la matière*, et par conséquent à de nombreuses créations et de destructions de mondes bien antérieurs au nôtre. « Il y eut de vieux mondes qui périrent (1). » « Nous voyons, par là, que le Très-Saint, béni soit son nom glorieux, avait successivement créé et détruit plusieurs mondes, avant de créer le monde actuel ; et lorsqu'il créa ce monde, il dit : Celui-ci me plaît, les autres antérieurs ne me plaisaient point (2). » Ils croyaient, en outre, encore comme les Swâbhâvikas, qu'on taxe aujourd'hui d'athées, que toute chose procède (est créée) de sa propre nature, et qu'une fois que l'impulsion a été donnée par la Force Créatrice inhérente à la « Substance créée d'elle-même », ou Sephira, tout évolue de lui-même, d'après le moule que lui fournit le prototype spirituel qui le précède dans l'échelle de la création infinie.

« Le point indivisible, qui n'a pas de limite, et ne peut être compris (car il est absolu) se développa du dedans au dehors, et détermina une clarté qui servit de vêtement (de ville) aux points indivisibles... Celui-là, aussi, se développa du

1. Idra Suta. *Sohar*, III, p. 292. b.
2. Bereshith Rabba. *Partha*, IX.

dedans au dehors... Ainsi *toute chose créa* par une agitation constante, ascensionnelle, et c'est ainsi que le monde a finalement été édifié (1). »

Dans les livres zoroastriens postérieurs, après que Darius eut restauré le culte d'Ormazd en y ajoutant le magisme plus pur de la *Sagesse secrète* primitive, — חכמה-נסתרה, dont, il était lui-même un des hiérophantes, ainsi que nous le dit l'inscription, nous voyons reparaître le Zeru-ana, ou le temps illimité, représenté chez les Brahmanes par le *chakkra*, ou le cercle, que nous voyons figurer sur le doigt levé des principales divinités. Nous ferons voir, plus loin, sa relation avec les nombres mystiques de Pythagore — le premier et le dernier — qui est un *zéro* (O), et avec le plus grand des Dieux-des-Mystères IAO. L'identité de ce seul symbole, dans toutes les anciennes religions, suffit pour prouver leur origine commune dans une Croyance primitive (2). Le terme « temps illimité », qui ne peut s'appliquer qu'à CELUI qui n'a ni commencement ni fin, est appelé par les Zoroastriens Zeruana-Akarene, parce qu'il a existé de tous temps. « Sa Gloire », disent-ils, est trop sublime, sa lumière est trop brillante pour que l'intelligence humaine ou que des yeux mortels puissent la saisir et la voir. Son émanation primitive est la lumière éternelle, laquelle, ayant été cachée jusqu'alors dans les ténèbres, fut appelée à se manifester, et c'est ainsi que fut formé Ormazd « le Roi de la Vie ». Il est le premier-né du temps sans limites, mais de même que son antitype ou idée spirituelle préexistante, il a vécu dans les ténèbres primitives de toute éternité. Son *Logos* fut le créateur du monde purement intellectuel. Après un délai de trois grands cycles (3) il créa le monde matériel en six périodes. Les six Amshaspands, ou hommes spirituels *pri-*

1. *Zohar*, I, p. 20. a.

2. « Le *S* sanscrit », dit Max Muller, « est représenté par *z* et *h*. C'est ainsi que le nom géographique « hapta hendu «, qu'on rencontre dans l'Avesta, devient intelligible, si nous traduisons le *z* et le *h* en *S* sanscrit. Car « Sapta Sindhu, ou les sept rivières, est l'ancien nom Védique pour l'Inde elle-même. » (*Chips*, vol. I, p. 81). « L'Avesta est l'esprit même des Vedas, » la signification ésotérique partiellement interprétée.

3. Ce que l'on comprend généralement dans le système de « l'Avesta » par *mille* ans, signific, dans la doctrine ésotérique, un cycle d'une durée connue seulement des Initiés, et qui aurait un sens allégorique.

mitifs, qu'Ormazd créa à sa propre image, sont les médiateurs entre lui et ce monde. Mithras est une émanation du Logos et le chef des vingt-huit *Izeds*, qui sont les anges tutélaires de la partie spirituelle de l'humanité, les âmes des hommes. Le nombre des *Ferouers* est infini. Ceux-ci sont les idées, ou plutôt les conceptions idéales des choses qui ont été conçues dans la pensée d'Ormazd, ou Ahuramazda avant qu'il ne voulût qu'elles prennent une forme concrète. Ce sont ce qu'Aristote nomme les « privations » des formes et des substances. La religion de Zarathustra, ainsi qu'il est toujours dénommé dans *l'Avesta*, est une de celles auxquelles les Juifs ont fait les plus larges emprunts. Dans un des Yashts, Ahuramazda, le Suprême, donne au voyant, comme un de ses noms sacrés, *Ahmi*, « Je suis » ; dans un autre il doit être, *ahmi yat ahmi*, « Je suis ce que je suis » ; ce que Jéhovah est censé avoir dit à Moïse.

La Cosmogonie adoptée dans la *Cabale* rabbinique, avec un changement de termes, fut adoptée par le grand corps des Gnostiques, avec quelques théories additionnelles de Manès, semi-Magiennes et semi-Platoniciennes. Les véritables doctrines de Basilide, de Valentin et de Marcion ne peuvent être correctement appréciées en lisant les ouvrages des Pères de l'Eglise entachés de parti-pris et de calomnies; on les trouvera plutôt dans ce qui reste des ouvrages des sectaires de Bardesane, connus sous l'appellation de Nazaréens. Il est presque impossible, aujourd'hui que tous leurs livres et leurs manuscrits ont été détruits, de déterminer la part qui est due à chacune de ces sectes dans leurs opinions dissidentes. Mais il existe encore aujourd'hui certains hommes qui ont conservé des livres et des traditions directes au sujet des Ophites, bien qu'ils ne se soucient aucunement de les communiquer au monde en général. La vérité est restée cachée depuis plus de mille ans parmi les sectes ignorées du Mont Liban et de la Palestine. Et leur *diagramme* de la théorie Ophite diffère de la description donnée par Origène, et par conséquent aussi du *diagramme* de Matter (1).

La trinité chrétienne a été édifiée en partie sur le modèle

1. Matter. *Histoire critique du Gnosticisme*, pl. X.

de la trinité cabalistique ! L'ANCIEN, dont le nom soit sanctifié, a trois têtes qui n'en font qu'une seule (1). *Tria capita exculpa sunt, unum intra alterum et alterum supra alterum*. La première tête est la Sagesse Occulte (*Sapientia Abscondita*). Sous cette tête se trouve l'ANCIEN (la *Monade* de Pythagore) le mystère le plus secret ; c'est une tête qui n'en est pas une (*caput quod non est caput*) ; nul ne peut savoir ce qu'il y a dans cette tête. Aucune intelligence n'est capable de comprendre cette Sagesse (2), ce *Senior Sanctissimus* est entouré des trois têtes. Il est la LUMIÈRE éternelle de cette Sagesse ; et la Sagesse est la source de laquelle toutes les manifestations ont pris naissance. Ces trois têtes, renfermées dans une TÊTE (qui n'en est pas une) ; et ces trois sont inclinées (adombrent) la FACE-COURTE (le Fils) et par elles toutes choses resplendissent de lumière. » (3) « Aïn-Soph émet un rayon de El ou *Al* (le plus haut Dieu de la Trinité) et la lumière suit le rayon et entre, et, en passant il sort par Adam *Primus* (Adam Kadmon) qui demeure *caché* jusqu'à ce que le plan des dispositions (*statum dispositionis*) soit achevé ; il passe à travers de lui depuis la tête, jusqu'aux pieds ; et dans lui (dans l'Adam caché) est la forme d'UN HOMME » (4).

« Quiconque voudrait se faire une idée de l'Unité sacrée qu'il contemple une flamme qui surgit d'un charbon ardent ou d'une lampe allumée. Il verra, en premier lieu, une lumière double — une blanche et éclatante et l'autre obscure ou bleue ; la lumière blanche est *au-dessus*, et s'élève en une flamme droite, tandis que la lumière bleue, ou lumière obscure, reste *au-dessous* et paraît former le siège de la première, et, cependant toutes les deux sont si étroitement liées qu'elles ne font qu'une seule flamme. Toutefois, le siège constitué par la lumière bleue, ou obscure, est encore réuni

1. Idra Suta : *Zohar* III, p. 288.
2. *Ibidem*, sect. II.
3. *Ibidem*, VII.
4. Jam vero quoniam hoc in loco recondita est illa plane non utuntur, et tantum de parte lucis ejus participant quæ demittitur et ingreditur intra filium ain-soph protensum e Persona אל (*Al*-Dieu) deorsum : intratque et perrumpit et transit per Adam primum occultum usque in statum dispositionis, transitque per eum a capite usque ad pedes ejus : *et in eo est figura hominis* (*Kabbala Denudata*, II, p. 246).

avec la matière combustible qui est *au-dessous* d'elle. La lumière blanche ne change jamais de couleur, elle est toujours blanche ; mais on observe plusieurs teintes dans la lumière inférieure, tandis que la lumière inférieure prend deux directions ; par *en haut* elle est en contact avec la lumière blanche, et par *en bas* elle l'est avec la matière combustible. Or, celle-ci se consume constamment, et monte sans cesse vers la lumière supérieure, et de cette manière tout se transforme en une seule unité (1). »

Telles étaient les anciennes notions de la Trinité dans l'Unité, en tant qu'abstraction. L'homme qui est le microcosme dans le macrocosme, ou de l'homme archétype céleste, l'Adam Kadmon, est, à son tour, une trinité, car il est : *corps*, *âme* et *esprit*.

« Tout ce qui a été créé par « l'Ancien des Anciens » ne peut vivre et exister que par l'union du mâle et de la femelle », dit le Zohar (2). Seul, Celui auquel nul ne peut dire, « Tu », car il est l'Esprit de la TÊTE BLANCHE, dans laquelle sont réunies les « TROIS TÊTES, n'est pas créé. Du feu subtil, sur un des côtés de la Tête Blanche, et de « l'air subtil » sur l'autre côté, émane Shekinah, son voile, (le Saint-Esprit féminisé). « Cet air », dit Idra Rabba, « est le plus occulte (occultissimus) attribut de l'Ancien des Jours (3). Le plus Ancien des Plus Anciens est le *Caché* des Cachés (4). Il est toutes choses, et Il est Lui-même caché de toutes parts (5). Le *cranium* de la TÊTE BLANCHE n'a pas de commencement, mais sa fin a une réflexion brillante et une *rondeur* qui est notre univers. »

« Ils considèrent », dit Klenker, « le premier-né comme mari et femme, en ce que sa lumière contient en elle-même toutes les autres, et que son Esprit de vie, ou souffle de vie, contient en lui-même tous les autres esprits de vie » (6). La Shekinah cabalistique correspond à la Sophia Ophite. Pour parler correctement, l'Adam Kadmon est le Bythos ; mais,

1. *Zohar*, I, p. 51 a.
2. *Zohar*, livre III, p. 290.
3. *Idra Rabba*, § 541-542.
4. *Ibidem*, III, p. 36.
5. *Ibidem*, p. 171.
6. *Nat. und Urspr. d. Emanationslehre b. d. Kabbalisten*, p. 2.

dans cette théorie, des émanations où tout est calculé pour jeter la perplexité et mettre un obstacle à toute question, il est la *Source* de la Lumière, le premier « homme primitif », et, en même temps *Ennoïa*, la Pensée de Bythos, la Profondeur, car il est Pymandre.

Les Gnostiques, de même que les Nazaréens, faisant une allégorie de la personnification, disaient que les *Premier* et *Second* hommes aimèrent la beauté de Sophia (Sephira) la première femme, et ainsi, le Père et le Fils fécondèrent la « Femme » céleste et des ténèbres primordiales ils procréèrent la lumière visible (Séphira et la Lumière Invisible ou Spirituelle), « qu'ils nommèrent le CHRISTUS OINT, ou le Roi Messie (1) ». Ce Christus est l'Adam d'Argile avant la chute, adombré par l'esprit d'Adonaï, son père, et de Shékinah Adonaï, sa mère; car l'Adam Primus est Adon, Adonaï, ou Adonis. L'existence primordiale se manifeste par sa Sagesse, et donne naissance au LOGOS *Intelligible* (toute la création visible). Cette Sagesse était vénérée par les Ophites sous la forme d'un serpent. Autant que nous puissions en juger, la première et la seconde vie sont les deux Adams, ou le premier et le second hommes. Le premier contient *Eva*, ou l'Eve spirituelle non encore née, et celle-ci est contenue dans l'Adam *Primus*, car elle fait partie de lui, puisqu'il est androgyne. L'Eve d'argile qu'on désignera dans la *Genèse* par « la Mère de tous les êtres vivants » est contenue *dans* le Second Adam. Or, dès sa première manifestation, le SEIGNEUR MANO, la Sagesse inintelligible, disparaît de la scène ; elle ne se manifestera que sous la forme de Shékinah, la MISÉRICORDE; car la CORONA est « la Lumière la plus cachée de toutes les Lumières » et, par conséquent, elle est la substance même des ténèbres.

Shekinah, dans la *Cabale*, est la neuvième émanation de Séphira, qui renferme en elle-même la totalité des dix Séphiroth. Elle appartient à la troisième triade, et elle est conçue en même temps que *Malcuth*, ou le « Royaume », dont elle est la contre-partie féminine. D'autre part, elle est considérée comme plus élevée qu'aucune d'elles ; car elle

1. *Irénée*, p. 637.

est la « Gloire Divine », le « Voile » ou le « Vêtement » de Aïn-Soph. Partout où elle est mentionnée dans le *Targum*, les Juifs disent qu'elle est la gloire de Jehovah, qui demeurait dans le tabernacle, se manifestant sous la forme d'une nuée visible: la « Gloire » planait au-dessus du siège de la grâce dans le *Sanctum Sanctorum*.

Dans la théorie des Nazaréens ou de Bardesane, qu'on pourrait appeler la Cabale dans la Cabale, l'Ancien des Jours, — Antiquus Altus, qui est le Père du Démiurge de l'Univers, est surnommé la *Troisième* Vie, ou *Abatur ;* et il est le Père de Fetahil, Architecte de l'Univers visible, qu'il appelle à l'existence par le pouvoir de ses Génies, sur l'ordre du « Suprême »; Abatur correspondant au « Père » de Jésus dans la théologie postérieure. Ces deux *Vies* supérieures sont donc la Couronne dans laquelle réside le plus grand *Ferho*. « Avant qu'une créature quelconque ne soit venue à l'existence, le Seigneur Ferho existait déjà » (1). Celui-ci est la Première Vie, sans formes et invisible, dans laquelle existe l'Esprit de VIE vivant, la MISÉRICORDE Suprême. Les deux ne font qu'UN, de toute éternité, car ce sont la Lumière et la CAUSE de la Lumière. Ils correspond, par conséquent, à la *Sagesse* cachée cabalistique, et à la Shékinah cachée, le Saint-Esprit. « Cette lumière, qui se manifeste, est le vêtement du Caché céleste (1) dit l'Idra Suta. Et « l'Homme céleste » est l'Adam supérieur. « Nul ne connaît ses voies, sauf *Macroposopus* » (La face longue) — le dieu supérieur *actif* (2). « Je ne veux être lu, comme je suis *écrit* ; dans ce monde, mon nom sera écrit Jéhovah et lu Adonaï » (3) disent les rabbins avec parfaite raison. Adonaï est l'Adam Kadmon ; il est à la fois le PÈRE et la MÈRE. Par cette double médiation, l'Esprit de « l'Ancien des Anciens » descend sur le *Microprosopus* (la face courte) ou l'Adam de l'Eden. Et le « Seigneur Dieu lui souffla dans les narines le souffle de la vie ».

Lorsque la femme se sépare de son androgyne et devient une individualité distincte, la même chose se répète. Le

1. *Codex Nazaræus*, I, p. 145.
2. Idra Rabba, VIII, p. 107-109.
3. *Auszüge aus dem Sohar*, p. 11.

Père et le Fils (les deux Adams) s'éprennent, tous deux, de sa beauté ; puis viennent l'allégorie de la tentation et la chute. C'est le cas dans la *Cabale*, comme dans la théorie Ophite, dans laquelle Ophis et Ophiomorphos sont, tous deux, des émanations représentées sous l'emblème de serpents, celui-là représentant l'Eternité, la Sagesse et l'Esprit, (comme dans le culte de l'Aspic du Magisme Chaldéen, et la Doctrine-Sagesse des anciens temps), et celui-ci par l'Astuce, l'Envie et la Matière. L'Esprit et la Matière sont, tous deux, des serpents ; et l'Adam Kadmon devient l'Ophis qui se tente lui-même — l'homme et la femme — de manger du fruit de « l'arbre du bien et du mal », afin de leur enseigner les mystères de la sagesse spirituelle. La Lumière tente les Ténèbres, et les Ténèbres attirent la Lumière, car les Ténèbres sont la *Matière* et « la Lumière *Suprême* ne luit pas dans ses *Tenebræ* ». Avec la connaissance vient la tentation de l'Ophiomorphos, et c'est lui qui a gain de cause. Le dualisme de toute religion existante est démontré par la chute. « J'ai reçu un homme *du Seigneur* », s'écrie Eve à la naissance du Dualisme, Caïn et Abel, — le bien et le mal. « Et l'Adam connut Hua, sa femme (astu) et elle devint grosse et enfanta *Kin*, et dit : קיבתי איש את־יהוה : *Kiniti ais* Yava. — J'ai gagné ou obtenu un mari, voire même *Yava* — Is, Ais — l'« homme ». « *Cum arbore peccati Deus creavit seculum.* »

Comparons, maintenant, cette doctrine avec celle des gnostiques juifs, les Nazaréens, ainsi qu'avec celles d'autres philosophies.

« L'ISH AMON », le Pleroma, ou le cercle sans limites dans lequel toutes les formes sont renfermées, est la PENSÉE de la puissance divine ; elle agit en SILENCE, et soudain la lumière est engendrée par les ténèbres ; c'est ce qu'on nomme la SECONDE vie : et celle-ci produit, ou donne naissance à la TROISIÈME. Cette troisième lumière est « le Père de toutes les choses vivantes », de même que EVA est « la mère de tous êtres vivants ». Il est le Créateur qui appelle à la vie la matière inerte, au moyen de son esprit vivifiant et, par conséquent, il est surnommé l'Ancien du monde. Abatur est le Père qui crée le premier Adam, lequel, à son tour, crée le second. Abatur ouvre une porte et entre dans

les flots obscurs (le chaos) et en s'y mirant, les ténèbres reflètent Sa propre image... et voici ! Un FILS est né — le Logos ou Démiurge ; Fetahil, qui est le constructeur du monde *matériel*, est appelé à l'existence. D'après le dogme gnostique, celui-ci est le *Metatron*, l'Archange Gabriel, ou le messager de vie ; ou, comme le prétend l'allégorie biblique, c'est l'Adam Kadmon androgyne, le FILS. lequel, avec l'esprit de son Père, produit l'OINT, ou l'Adam avant la chute.

Lorsque Swayambhuva, « le Seigneur qui existe par lui-même », est poussé à se manifester, il est ainsi décrit dans les livres sacrés hindous :

Ayant été poussé à produire divers êtres de sa propre substance divine, il créa premièrement les eaux qui développèrent en elles une semence productive.

La semence devint un germe, brillant comme de l'or, resplendissant comme l'astre aux mille rayons ; et dans cet œuf il naquit lui-même, sous forme de BRAHMA, le grand Principe de toutes choses (*Manou*, livre I, slokas 8 et 9).

Le Kneph égyptien, ou Chnuphis, la Sagesse Divine, représentée par un serpent, émet un œuf par la bouche, et de cet œuf sort Phtha. Dans ce cas, Phtha représente le germe universel, de même que Brahmæ, lequel est neutre lorsque l'a final est surmonté d'un tréma (1) ; autrement il est simplement un des noms de la Divinité. Celui-là (Brahmæ) a servi de modèle pour les TROIS VIES des Nazaréens, et des « faces » cabalistiques, les PHARAZUPHA ; et à son tour, il fut pris comme modèle par Irénée et ses partisans, pour édifier la Trinité chrétienne. L'œuf était la matière primitive qui constituait les matériaux pour l'édification de l'univers visible ; il renfermait, en outre, de même que le Pléroma gnostique, la Shékinah cabalistique, l'homme et la femme, l'esprit et la vie, « dont la lumière renferme toutes les autres lumières », ou esprits de vie. Cette première manifestation était symbolisée par un serpent, lequel, au début, est la Sagesse *divine*, mais se souille lorsqu'il *tombe dans la génération*. Phtha est l'Homme céleste, l'Adam Kadmon égyptien, ou le Christ, qui, en union avec le Saint

1. Il est le germe universel et spirituel de *toutes* choses.

Esprit féminin le ZOE, produit les cinq éléments, l'air, l'eau, le feu, la terre et l'éther : celui-ci n'étant qu'une copie servile du A'd bouddhiste et ses cinq Dhyana Bouddhas, ainsi que nous l'avons démontré dans le chapitre précédent. Le Swayambhuva-Nara hindou se développe du *Principe-Mère*, renfermé dans sa propre essence divine — Nari, la vierge immortelle, — qui, lorsqu'elle est fécondée par son esprit, devient Taumâtra, la mère des cinq éléments : l'air, l'eau, le feu, la terre et l'éther. C'est ainsi qu'on constate que toutes les cosmogonies procèdent de la cosmogonie hindoue.

Knorr von Rosenroth, en étudiant l'interprétation de la *Cabale*, maintient que, « dans son état primitif (celui de la sagesse secrète) le Dieu infini Lui-même doit être considéré comme le « Père » (de la nouvelle alliance). Mais l'Infini ayant laissé pénétrer la *Lumière* par un canal dans l'Adam primitif ou le *Messie*, et s'étant réuni à lui, on peut lui appliquer le nom de FILS. Et l'influence transmise par lui (le Fils) aux parties inférieures (de l'univers) peut être attribuées au rôle du Saint-Esprit » (1). Sophia-Achamoth, la VIE semi-spirituelle, semi-matérielle, qui vivifie la matière inerte dans les profondeurs du chaos, est le Saint-Esprit des gnostiques, et le *Spiritus* (féminin) des Nazaréens. Celle-ci, ne l'oublions pas, est la *sœur* du *Christos*, l'émanation parfaite, et tous deux sont les enfants ou les émanations de Sophia, la fille purement spirituelle et intellectuelle de Bythos, la Profondeur. Car l'aînée des Sophia est Shekinah, le Dieu de la face, « La Shékinah de Dieu, qui est son image » (2).

« Le *Fils* Zeus-Belus, ou Sol-Mithra, est l'image du Père, l'émanation de la *Lumière Suprême* », dit Movers. « Il passait pour être le Créateur » (3).

« Les philosophes prétendent que le premier air est l'*anima mundi*. Mais le vêtement (Shékinah) est plus élevé que le premier air, puisqu'il est en contact plus intime avec En-Soph, le sans limite (4). Par conséquent *Sophia* est Shékinah et Sophia-Achamoth est l'*anima mundi*, la lu-

1. *Ad. Kabb. Chr.*., p. 6.
2. *Sohar*, p. 93.
3. *Movers*, p. 265.
4. *Kabbala Denudata*, vol. II, p. 236.

mière astrale des cabalistes, qui renferme les germes spirituel et matériel de tout *ce qui est*. Car Sophia-Achamoth, de même qu'*Eve*, dont elle est le prototype, est « la mère de tous les êtres vivants ».

Il y a trois trinités dans la théorie des Nazaréens, de même que dans la philosophie hindoue, aussi bien de la période ante-Védique et Védique primitive. Alors que nous constatons comment les quelques traducteurs de la *Cabale*, du *Codex Nazaréen* et d'autres œuvres abstraites, pataugent misérablement dans un panthéon interminable de noms, incapables de se mettre d'accord pour constituer un système qui permette leur classification, car une hypothèse contredit et renverse l'autre, nous ne pouvons que nous étonner de tant de travail, qui pourrait être si facilement évité. Mais même aujourd'hui, que la traduction et jusqu'à la lecture du sanscrit est devenu si facile, comme point de comparaison, ils ne s'imagineraient jamais qu'il fut possible que toutes les philosophies, — soit Sémitique, Chamitique, ou Turanienne, comme on l'appelle, pourraient avoir leur clé dans les ouvrages sacrés des hindous. Et cependant les faits existent et les faits ne sont pas aisément mis de côté. Ainsi, tandis que nous voyons que la trimurti hindoue est manifestée d'une manière triple comme :

Nara (ou Para-Pouroucha),	Agni,	Brahma,	le Père,
Nari (Mariama),	Vaya,	Vishnou,	la Mère,
Viradj (Brahmä),	Surya,	Siva,	le Fils,

et que la Trinité égyptienne se présente comme suit :

Kneph (ou Amon),	Osiris,	Ra (Horus),	le Père,
Naut (ou Mut),	Isis,	Isis,	la Mère,
Khons,	Horus,	Malouli,	le Fils (1)

nous trouvons que la théorie des Nazaréens est la suivante :

Ferho (Ish-Amon),	Mano,	Abatur,	le Père,
Chaos (l'eau obscure),	Spiritus (féminine),	Netubto,	la Mère,
Fetahil,	Ledhaïo,	Seigneur Jordan,	le Fils.

La première est la trinité occulte ou non, — manifestée, — une simple abstraction. L'autre, la trinité active, ou révélée dans les résultats de la création, qui procède de la

1. Champollion junior : *Lettres*.

première, son prototype spirituel. La troisième est l'image mutilée des deux autres, cristallisée dans la forme des dogmes humains, variant suivant l'exubérance des notions matérielles de chaque nation.

Le Suprême Seigneur de la splendeur et de la lumière, lumineux et resplendissant, avant lequel nul autre n'a existé, est appelé Corona (la Couronne) ; Seigneur Ferho, la vie non révélée qui existait dans celui-là de toute éternité ; et le Seigneur Jourdain — l'esprit, l'eau vivifiante de la grâce (1). Il est celui par lequel, seul, nous sommes sauvés ; et c'est ainsi qu'il correspond à la Shékinah, le vêtement spirituel de En-Soph, ou le Saint-Esprit. Ces trois constituent la Trinité *in abscondito*. La seconde Trinité est composée des trois vies. La première est la représentation du Seigneur Ferho, duquel il est émané ; et le second Ferho est le Roi de la Lumière — MANO (*Rex Lucis*). Il est la lumière et la vie célestes, et il est plus âgé que l'Architecte du ciel et de la terre (2). La seconde vie est *Ish Amon* (le Pleroma) le vase d'élection, qui renferme la pensée visible du *Iordanus Maximus* — le *type* (ou sa réflexion intelligible), le prototype de l'eau vivifiante, qui est le « Jourdain spirituel » (3). La troisième vie, qui est le produit des deux autres, est ABATUR (de *Ab* le Progéniteur, le Père). Celui-ci est le mystérieux et caduc « Ancien des Anciens », l'Ancien *Senem sui obtegentem et grandœvum mundi*. Cette dernière troisième Vie, est le Père du Démiurge Fétahil, le créateur du monde, que les Ophites nomment Ilda-Baoth (4), bien que Fétahil soit le *Fils unique*, la réflexion du Père Abatur, qui l'engendre en se mirant dans « l'eau obscure » (5) ; mais le Seigneur Mano, « le Seigneur Sublime, le Seigneur de tous les génies », est plus élevé que le Père, dans ce *Codex* cabalistique — l'un étant purement spirituel et l'autre matériel. C'est ainsi, par exemple, que tandis que le « Fils Unique » d'Abatur est le génie Fétahil, le Créateur du Monde phy-

1. *Codex Nazaræus*, vol. II, p. 47-57.
2. *Ibid.*, vol. I, p. 145.
3. *Ibid.*, vol. II, p. 211.
4. *Ibid.*, vol. I, p. 308.
5. *Codex Nazaræus*, vol. II, p. 103. Voyez *Sod the son of the Man* pour la traduction.

sique, le Seigneur Mano, le « Seigneur de Celsitude », qui est Son fils, lequel est « le Père de tous ceux qui prêchent l'Evangile » enfante aussi un « Fils Unique », le Seigneur Ledhaïo, un « Seigneur Juste ». Il est le Christos, l'Oint qui répand la « grâce » du Jourdain Invisible, l'Esprit de la *Couronne Suprême*.

Dans l'Arcanum, « au cours de l'assemblée de splendeur, allumée par MANO, à laquelle les étincelles de splendeur doivent leur origine », les génies qui habitent dans la lumière « se levèrent, ils allèrent au Jourdain visible, à l'eau courante... et là ils s'assemblèrent en conseil... et ils évoquèrent le Fils Unique d'une image impérissable, qui ne peut être conçu par réflexion, Lehdaïo, le Seigneur Juste, qui vient de Lehdaïo, le Seigneur Juste, que la vie avait produit par sa parole ».

Mano est le chef des sept Æons, qui sont : Mano (*Rex Lucis*) Aiar Zivo, Ignis Vivus, Lux, Vita, Aqua Viva (l'eau vivificatrice du baptême, le génie du Jourdain), et Ipsa Vita, le chef des six génies, qui constituent avec lui le *sept* mystique. Le Mano Nazaréen est, tout bonnement, la copie du Premier Manou hindou, — l'émanation du Manou Swayambhuva — duquel évoluent à la suite, les six autres Manous, types des races humaines subséquentes. Nous les retrouvons tous représentés par l'apôtre-cabaliste saint Jean, dans les « sept lampes ardentes » brûlant devant le trône, « qui sont les sept esprits de Dieu » (1), et dans les sept anges portant les sept coupes. Nous reconnaissons, de plus, dans Fétahil, l'original de la doctrine chrétienne.

Il est dit dans la Révélation de Joannes Theologos (Apocalypse) : « Et après m'être retourné, je vis sept chandeliers d'or, et au milieu des *sept* chandeliers, quelqu'un qui ressemblait à un fils d'homme... Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige ; ses yeux étaient comme une flamme de feu... ses pieds étaient semblables à de l'airain ardent, comme s'il eût été embrasé dans une fournaise. » (I, 13, 14, 15.) Saint Jean ne fait que répéter ici, le fait est bien connu, les paroles de Daniel et d'Ezéchiel. « L'Ancien des Jours... les

1. *Apocalypse*, IV, 5.

cheveux de sa tête étaient comme de la laine pure... » etc. Et « comme une figure d'*homme*... placé dessus en haut... comme du feu, et qui rayonnait tout autour (1) ». Le feu étant « la Gloire du Seigneur ». Fétahil est le Fils de l'homme, la Troisième Vie, et sa partie supérieure est représentée blanche comme la neige, tandis que lorsqu'il se tient debout près du trône du feu vivifiant il apparaît comme une flamme.

Toutes ces visions « apocalyptiques » sont basées sur la description de la « tête blanche » du Sohar, dans laquelle la trinité cabalistique est réunie. La tête blanche, « qui cache l'esprit dans son crâne », et qui est environnée de feu subtil. « La forme d'un homme » est celle de l'Adam Kadmon, par lequel passe le fil de lumière, représenté par le feu. Fétahil est le *Vir Novissimus* (l'homme nouveau), le fils d'Abatur (2), celui-ci étant « l'homme » ou la *troisième* vie (3), aujourd'hui la troisième personne de la trinité. Saint Jean voit « quelqu'un qui ressemblait à un fils d'homme », qui tenait en sa main sept étoiles, debout, entre « sept chandeliers d'or » (Apocalypse, II). Fétahil se « tient en haut », suivant la volonté de son père, « le plus élevé des Æons, qui tient sept sceptres », et sept génies, qui représentent, astronomiquement parlant, les sept planètes ou étoiles. Il se tient « resplendissant dans le vêtement du Seigneur, rendu lumineux par l'action des génies (4) », Il est le Fils de son Père, la Vie, et de sa mère, l'Esprit ou la Lumière (5). Dans l'*Evangile selon saint Jean*, le Logos est représenté comme celui dans lequel « était la vie, et la vie était la lumière des hommes » (I, 4). Fétahil est le Demiurge, et son père créa, par son entremise, l'univers visible de la matière (6). Dans l'*Epitre de saint Paul aux Ephésiens* (III, 9) il est dit que Dieu « a créé toutes choses par Jésus ». Dans le *Codex*, la VIE-génératrice dit : « Lève-toi, marche, notre fils premier-né, ordonné pour toutes les

1. Ezéchiel ; Daniel.
2. *Codex Nazaræus*, vol. II, p. 127.
3. La première duade androgyne, considérée comme une *unité* dans toutes ces computations secrètes, est, par conséquent, le Saint-Esprit.
4. *Codex Nazaræus*, vol. III, p. 59.
5. *Ibidem*, vol. I, p. 285.
6. *Ibidem*, vol. I, p. 309.

créatures (1). » « De même que le Père m'a envoyé », dit le Christ, « Dieu a envoyé son Fils Unique dans le monde afin que nous vivions par lui (2). » Finalement, ayant terminé son œuvre sur la terre, Fétahil remonte vers son père Abatur. *Et qui, relicto quem procreavit mundo, ad Abatur suum patrem contendit* (3). « Mon père m'a envoyé... je vais vers mon père », dit aussi Jésus.

Faisant abstraction des querelles théologiques du christianisme qui cherchent à confondre le Créateur juif du premier chapitre de la *Genèse*, avec le « Père » du *Nouveau Testament*, Jésus dit à plusieurs reprises au sujet de son Père, « qu'Il est *dans le secret* ». Il n'aurait certainement pas dénommé ainsi le « Seigneur Dieu » omniprésent, des livres Mosaïques, qui Se fit voir à Moïse et aux Patriarches, et alla jusqu'à Se laisser contempler par tous les Anciens d'Israël (4). Lorsqu'on fait dire à Jésus, parlant du Temple de Jérusalem, qu'il était la « Maison de son Père », il n'entend parler en aucune manière de l'édifice physique, qu'il prétend pouvoir détruire et reconstruire en trois jours, mais bien du Temple de Salomon ; le sage cabaliste, qui dit dans ses Proverbes que chaque homme est le Temple de Dieu, ou de son esprit divin. Cette désignation du « Père qui est dans le secret », est employée aussi bien dans la *Cabale*, que dans le *Codex Nazaræus*, et ailleurs. Nul n'a contemplé la sagesse cachée dans le « Cranium » et nul n'a vu la « Profondeur » (Bythos). Simon le *Magicien* prêchait « Un Père inconnu de tous » (5).

Nous trouvons une trace encore bien plus ancienne de ce terme le « Dieu secret ». Dans la *Cabale*, le « Fils » du Père *secret* qui demeure dans la lumière et la gloire, est « l'Oint », le *Seir-Anpin*, qui réunit en lui tous les Séphiroth ; il est le Christos, ou l'Homme Céleste. C'est par le Christ que le Pneuma, ou le Saint-Esprit, crée « toutes choses » (saint Paul aux Ephésiens, III, 9) et produit les

1. *Ibidem*, vol. I, p. 287. Voyez *Sod the son of the Man*, p. 101.
2. Epitre de saint Jean, IV, 9.
3. *Codex Nazaræus*, vol. II, p. 123.
4. « Moïse monta avec Aaron, Nadab et Abihu, et soixante-dix anciens d'Israël. *Ils virent le Dieu d'Israël* ». Exode, XXIV, 9, 10.
5. Irénée, *Homélies de saint Clément*, I, XXII, p. 118

quatre éléments : l'air, l'eau, le feu et la terre. Cette affirmation est incontestable, car nous constatons que c'est sur ce fait qu'Irénée fonde son meilleur argument pour la nécessité d'avoir quatre Evangiles. Il ne peut y en avoir ni plus ni moins que quatre, s'écrie-t-il, « car, puisqu'il y a quatre parties du monde et quatre vents généraux (Καθολικὰ πνεύματα)... il est juste qu'elle (l'Eglise) ait quatre piliers. Il est, donc, manifeste que la Parole, *le créateur de tout*, Celui *qui est assis entre les Chérubim*... ainsi que le dit David, en appelant sa venue. O toi, qui es assis entre les Chérubins, apparais ! Car les Chérubins ont aussi *quatre faces*, et leurs faces sont les symboles de l'œuvre du Fils de Dieu (1). »

Nous ne nous arrêterons pas pour discourir tout au long sur la sainteté toute spéciale des Chérubins à quatre faces, bien que nous puissions peut-être démontrer que leur origine se trouve dans toutes les anciennes pagodes de l'Inde, dans les *vahans* (ou véhicules) de leurs dieux principaux ; nous pourrions également attribuer le respect qu'on leur doit, à la sagesse cabalistique, bien que l'Eglise s'en défende de toutes ses forces. Mais nous ne pouvons résister à la tentation de rappeler à nos lecteurs qu'ils n'auront aucune difficulté pour connaître la signification attribuée à ces Chérubins s'ils veulent bien prendre la peine de consulter la *Cabale*. « Lorsque les âmes vont quitter leur demeure », dit le *Sohar*, se tenant à la doctrine de la pré-existence des âmes dans le monde des émanations, « chaque âme paraît séparément devant le Saint Roi, vêtue d'une forme sublime, munie des traits avec lesquels elle paraîtra dans ce monde. C'est de cette forme sublime que procède l'image. » (*Sohar*, III, p. 104 ab.) Il poursuit, alors, en disant que les types ou formes de ces faces sont au nombre de quatre — celles de l'ange ou homme, du lion, du taureau et de l'aigle. « Nous ne serions nullement étonnés, si, en outre, Irénée n'eût donné plus de poids à son argument en faveur des quatre Evangiles, en citant le panthéon tout entier des dieux hindous à quatre bras. »

En faisant allusion aux quatre bêtes, qu'on nomme main-

1. *Adv. Hæs*, III, 11, 18.

tenant les Chérubim, comme types des quatre êtres symboliques, qui, dans ses visions, supportaient le trône de Jehovah, Ezéchiel n'eut pas à chercher bien loin ses modèles. Les génies protecteurs chaldéo-babyloniens lui étaient familiers ; le Sed, Alap ou *Kirub* (Cherubim) le taureau à la figure humaine ; le Nirgal, le lion à face humaine ; Oustour le Sphinx-homme ; et le Nathga, à tête d'aigle. La religion des maîtres — les babyloniens et assyriens idolâtres — fut transportée presque totalement dans les Ecritures révélées des Juifs en captivité et de celles-là dans le Christianisme.

Nous voyons déjà Ezéchiel interpellé par la ressemblance de la Gloire du Seigneur, comme « le Fils de l'Homme ». Ce titre particulier revient à travers tout le livre de ce prophète, et il est aussi cabalistique que le « rouleau du livre » que la « Gloire » lui dit de manger. Il est écrit *en dehors* et *en dedans ;* et sa signification est absolument la même que celle de l'*Apocalypse*. Nous sommes par conséquent étonnés de voir Irénée se complaisant dans des descriptions graphiques de Jésus en le représentant comme le « créateur de toutes choses, assis sur un Cherub. », si ce n'est qu'il ne l'identifie avec la Shékinah, dont la place usuelle est parmi les Charoubs du Siège de la Pitié. Nous savons également que les Chérubins et les Séraphins sont les titres du « Vieux Serpent » (le Diable orthodoxe), les Séraphins étant les serpents flamboyants du symbolisme cabalistique. Les dix émanations de l'Adam Kadmon, nommées les Séphiroth, ont des emblèmes et des titres qui correspondent à chacun d'eux. Ainsi, par exemple, les deux derniers sont, la Victoire, ou Jehovah-Sabaoth, dont le symbole est la colonne de droite de Salomon, la Colonne *Jachim* ; tandis que GLOIRE est la colonne de gauche, ou *Boaz*, dont le nom est « l'Ancien Serpent », et aussi « Séraphin et Chérubin » (1).

« Le Fils de l'Homme » est un terme qui ne pourrait être employé que par un cabaliste. Exception faite, ainsi que nous l'avons dit, il n'est employé dans l'*Ancien Testament* que par un seul prophète — Ezéchiel le cabaliste.

1. Voyez les *Gnostics* de King.

Dans leurs relations mutuelles et mystérieuses, les *Æons* ou Sephiroth, sont représentés dans la *Kabala* par un grand nombre de cercles, et quelquefois par la figure d'un HOMME, qui est formé symboliquement par ces mêmes cercles. Cet homme est le Seir-Anpin, et les 243 nombres dont sa figure est formée ont rapport aux différents ordres de la hiérarchie céleste. L'idée originelle de cette figure, ou plutôt le modèle, a probablement été emprunté au Brahma hindou, et les différentes castes représentaient les différentes parties de son corps ; c'est l'opinion de King dans ses *Gnostics*. Dans un des plus beaux et des plus grandioses temples-cavernes à Ellora, Nasak, dédié à Vishvakarma, fils de Brahma, on trouve une représentation de ce dieu et de ses attributs. Pour celui qui est au courant de la description d'Ezéchiel « de la ressemblance des quatre animaux » dont chacun avait quatre faces et des mains d'hommes sous les ailes, etc. (1) cette statue d'Ellora doit paraître absolument *biblique*. Brahma est surnommé le père de « l'homme » de même que Jupiter et les autres dieux suprêmes.

C'est dans les représentations du mont Méru, appelé par les Birmans *Myé-nmo*, et par les Siamois *Sineru*, que nous retrouvons un des originaux de l'Adam-Kadmon, Seir-Anpin, « l'homme céleste » et de tous les *Æons*, les Sephiroth, les Pouvoirs, les Gouvernements, les Trônes, les Vertus et les Dignités de la *Cabale*. La clé de voûte de l'arche qui relie les deux colonnes, est représentée par un *croissant*. C'est ici qu'habite la Sagesse Suprême d'A'di Bouddha la Divinité Suprême et Invisible. Au-dessous de ce point central le plus élevé se trouve le cercle de l'émanation directe de l'Inconnu — le cercle de Brahma, pour quelques hindous, et, suivant d'autres, le premier *avatar* de Bouddha. Celui-ci répond à l'Adam Kadmon et aux dix Séphiroth. Neuf de ces émanations sont contenues dans la dixième, et on les représente, parfois, par des pagodes, dont chacune porte un nom qui exprime un des principaux attributs de la Divinité manifestée. Puis, au-dessous, se placent les sept degrés ou sphères célestes, chaque sphère étant entourée d'une mer. Celles-ci sont les demeures célestes des *devalas*, ou dieux, chacun perdant un peu de sa

sainteté et de sa pureté, à mesure qu'il se rapproche de la terre. Ensuite vient Méru, lui-même, constitué par des cercles innombrables contenus dans trois plus grands, qui représentent la trinité de l'homme ; et pour celui qui connaît la valeur numérique des lettres dans les noms bibliques, comme celui de la « Grande Bête » ou celui de Mithra μειθρας αβραξας, et d'autres, il est facile d'établir l'identité des dieux-Méru avec les émanations ou Sephiroth des cabalistes. De même les génies des Nazaréens, avec leurs missions spéciales, se retrouvent dans ce plus ancien des mythes, comme étant une représentation parfaite du symbolisme de la « doctrine secrète » ainsi qu'elle était enseignée dans les temps archaïques.

King donne quelques renseignements — bien que trop insuffisants pour démontrer quoique ce soit d'utile, car ils se fondent sur les calculs de l'Evêque Newton (1) — pour déchiffrer les mystères dans la valeur des lettres, néanmoins, nous voyons que ce célèbre archéologue qui a consacré beaucoup de son temps et de sa peine à étudier les joyaux gnostiques, corrobore pleinement notre assertion. Il démontre que la théorie tout entière vient des hindous, et il fait voir que la durga, ou contrepartie féminine de chaque dieu asiatique, est ce que les cabalistes nomment la Vertu active (2) dans la hiérarchie céleste, terme que les Pères Chrétiens adoptèrent et répétèrent, sans s'en rendre bien compte, et dont la signification fut complètement dénaturée par la théologie ultérieure. Mais revenons à Méru.

L'ensemble est entouré de la Maha Samut ou grande

1. *Gnostics and their Remains.*

2. « Bien que cette science soit généralement attribuée comme étant particulière aux Talmudistes juifs, il est impossible de douter que l'idée vient d'une source étrangère, et cela des Chaldéens, les *fondateurs de l'art magique* », dit King, dans ses *Gnostics*. Les titres *Iao* et *Abraxas*, etc., au lieu d'être des inventions des Gnostiques étaient sans contredit des noms sacrés, empruntés aux plus anciennes formules de l'Orient. Pline doit y faire allusion lorsqu'il mentionne les vertus attribuées par les Mages aux améthystes gravées des noms du soleil et de la lune, noms qui ne sont exprimés ni en latin ni en grec. Dans le *Soleil Eternel*, l'*Abraxas*, l'*Adonaï* de ces joyaux nous reconnaissons les mêmes amulettes ridiculisées par le Pline philosophique (*Gnostics*, pp. 79-80), les *Virtutes* (miracles) termes employés par Irénée.

mer — la lumière astrale et l'éther des cabalistes et des savants ; et à l'intérieur des cercles intérieurs, apparaît « la forme d'un homme ». C'est l'Achadoth des Nazaréens, l'unité double, ou l'homme androgyne ; l'incarnation divine, et la représentation parfaite de Seir-Anpin (la face courte), le fils de *Arich Anpin* (la face longue) (1). Cette ressemblance est représentée aujourd'hui dans beaucoup de lamaseries par Gautama-Bouddha, le dernier des avatars incarnés. Plus bas encore, au-dessous du Méru, se trouve la demeure du grand Naga, appelé *Rajah Naga,* le roi-serpent — le serpent de la Genèse, l'Ophis des Gnostiques — et la déesse de la terre, Bhumây Nari, ou Yâma, qui accompagne le grand dragon, car c'est Eve « la mère de tous ceux qui vivent ». Plus bas encore se trouve la huitième sphère, les régions infernales. Les régions supérieures de Bhrahma sont entourées du soleil, de la lune et des planètes, les sept stellaires des Nazaréens, et tels qu'ils sont décrits dans le *Codex.*

« Les sept Daemons-imposteurs, qui trompent les fils d'Adam. Le nom d'un d'eux est *Sol* ; un autre *Spiritus Venereus,* Astro ; le troisième est *Nebu,* Mercure, *un faux Messie* ; ... le nom du quatrième est Sin *Luna* ; le cinquième est *Kiun,* Saturne ; le sixième, Bel-Zeus ; le septième, Nerig-*Mars* » (2). Ensuite viennent « *Sept vies* procrées », sept bons stellaires, « qui proviennent de Cabar-Zio, et ce sont ces êtres lumineux qui brillent dans leur propre forme et splendeur qui se répand de là-haut... Le trône est dûment placé pour le Seigneur de la Splendeur, à la porte de la MAISON DE LA VIE, où il y a TROIS demeures (3).

Les demeures de la *Trimurti,* la trinité hindoue, sont placées sous la clé de voûte — le croissant d'or, dans la représentation de Méru. « Sous ses pieds, c'était comme un ouvrage de saphir transparent » (Exode, XXIV, 10).

1. Ainsi nommé pour distinguer la face courte, qui est *extérieure,* « de l'Ancien sacré et vénérable » (*Idra Rabba,* III, 36 ; v. 54). Seir-Anpin est « l'image du Père ». « Celui qui m'a vu, a vu le Père » (saint Jean, XIV, 9).

2. *Codex Nazaræus,* vol. III, p. 57.

3. *Codex Nazaræus,* vol. III, p. 61.

Le ciel de Brahma est situé au-dessous du croissant, tout pavé de saphirs. Le paradis d'Indra resplendit de mille soleils ; celui de Siva (Saturne) est au Nord-Est ; son trône est fait de Lapis-Lazuli et le sol du ciel est en or bruni. « Lorsqu'il s'assied sur son trône il resplendit de flammes *jusqu'aux hanches*. » Pendant la foire, à Kurdwar, où il est plus que jamais le Mahadwa, le dieu suprême, on reconnaît un à un les attributs et les emblèmes consacrés au « Seigneur Dieu » judaïque, dans ceux de Siva. La pierre de Binlang (1), consacrée à cette divinité hindoue, est une pierre brute, comme celle de Bethel, consacrée par le patriarche Jacob, et qu'il éleva « comme un pilier » ; de même que celle-ci le Binlang est *oint*. Nous croyons inutile de rappeler que le *linga*, l'emblème consacré à Siva, dont les temples sont construits pour en représenter la forme, est identique quant à la forme, signification et objet, aux « piliers » élevés par les divers patriarches, pour signaler leur adoration du Seigneur Dieu. On pourrait, de fait, promener un de ces lithoï patriarcals dans les processions de Siva à Calcutta, sans que son origine hébraïque soit suspectée. On représente parfois les quatre bras de Siva munis d'appendices en forme d'ailes ; il a *trois* yeux et un *quatrième* dans le croissant, qu'il a obtenu en barattant l'océan, de même que Pâncha Mukhti Siva a quatre têtes.

Nous reconnaissons dans ce dieu, la description donnée par Ezéchiel dans le premier chapitre de sa vision, dans laquelle il voit « une ressemblance humaine » dans les quatre animaux qui avaient « quatre faces, quatre ailes », une paire de « pieds droits... qui étincelaient comme de *l'airain poli*... et les quatre roues étaient remplies d'yeux tout autour ». C'est le trône de Siva que le prophète décrit en disant : « ... il y avait quelque chose de semblable à une pierre de saphir en forme de trône... je vis encore comme de l'airain poli, comme du feu qui rayonnait tout autour... depuis la forme de ses reins jusqu'en haut et depuis la forme de ses reins jusqu'en bas, je vis comme du feu. » (Ezéchiel, I, 27.) « Ses pieds étaient semblables à de

1. Cette pierre, de nature spongieuse se trouve à Narada, et il est rare de la rencontrer ailleurs.

l'airain ardent, comme s'il eût été embrasé dans une fournaise. » (Apocalypse, I, 15.) « Quant à la figure de leurs faces... chacun avait quatre faces : la face du premier était une face de chérubin, la face du second, une face d'homme, celle du troisième, une face de lion et celle du quatrième, une face d'aigle. » (Ezéchiel, I, 10, X, 14.) Nous retrouvons cette représentation quadruple dans les deux *chérubins* d'or à chaque extrémité de l'arche ; ces quatre *faces* symboliques ont, en outre, été adoptées par la suite, une par chacun des évangélistes, comme on peut s'en rendre compte par les représentations de Mathieu, Marc, Luc et Jean (1) placées comme entête de leurs Evangiles respectifs de la Vulgate Romaine et des Bibles Grecques.

Sanchionaton nous dit : « qu'afin d'exprimer le caractère de Saturne ou Kronos Taaut, le grand dieu des Phéniciens, fit son image avec quatre yeux... deux devant, et deux derrière, ouverts et fermés, et quatre ailes deux déployées et deux repliées. Les yeux font voir que le dieu voit dans son sommeil, et dort tout en veillant, la position des ailes indique qu'il vole au repos, et se repose en volant. »

L'identité de Satune et de Siva est encore plus démontrée, si nous considérons l'emblème de celui-ci, le *damara*, qui est un sablier, afin de montrer le progrès du temps, représenté par ce dieu dans sa capacité de destructeur. Le taureau Nardi, le *vehan* de Siva, l'emblème le plus sacré de ce dieu, est reproduit dans le bœuf Apis des Egyptiens, et dans le taureau créé par Ormazd et tué par Ahriman. La religion de Zoroastre toute basée sur la « doctrine secrète », fut pratiquée par le peuple d'Eritène ; c'était la religion des Perses lorsqu'ils subjuguèrent les Assyriens. De là, il est aisé de suivre la trace de l'introduction de cet emblème de VIE dans chaque système religieux. Le collège des Mages l'adopta avec le changement de dynastie (2) ; Daniel est représenté comme le Rabbin, le chef des astrologues et des Mages babyloniens (3) ; par conséquent nous voyons

1. Saint Jean a un aigle à ses côtés ; saint Luc un taureau ; saint Marc un lion ; et saint Mathieu un ange, — le quartenaire cabalistique du Tarot Egyptien
2. Voyez Matter, à ce sujet.
3. Voir le *Livre de Daniel*, IV-V.

réapparaître les taureaux assyriens et les attributs de Siva sous une forme à peine modifiée dans les chérubins des Juifs talmudistes, de la même manière que nous retrouvons le bœuf Apis et les sphinx, ou chérubins, sur l'arche mosaïque ; nous le retrouvons, de même, après plusieurs milliers d'années en compagnie de saint Luc, un des Evangélistes chrétiens.

Quiconque a habité aux Indes le temps nécessaire pour connaître, même superficiellement, les divinités indigènes, doit reconnaître la ressemblance entre Jéhovah et d'autres dieux que Siva. Sous la forme de Saturne les Talmudistes ont toujours eu une grande vénération pour Siva. Les cabalistes d'Alexandrie le tenaient en grande révérence comme l'inspirateur direct de la loi et des prophètes ; un des noms de Saturne était Israël, et nous ferons voir, par la suite, son identité jusqu'à un certain point avec Abram, identité à laquelle Movers et d'autres ont déjà fait allusion. Ne nous étonnons donc pas si Valentinus, Basilide et les Gnostiques Ophites plaçaient la demeure de leur Ilda-Baoth, destructeur en même temps que créateur, dans la planète Saturne ; car c'était lui qui dictait la loi dans le désert et parlait par les prophètes. Si nous désirons de plus amples preuves, nous les trouvons dans la Bible canonique elle-même. Dans le prophète « Amos » le « Seigneur » répand les flots de sa colère sur le peuple d'Israël. Il refuse leurs holocaustes et n'écoute point leurs prières, mais il demande à Amos : « M'avez-vous fait des sacrifices et des offrandes pendant les quarante années du désert, maison d'Israël ? » Emportez, donc, la tente de votre roi Moloch, et le piédestal *Chiun* de vos idoles, l'*étoile de votre Dieu.* » (V. 25-26.) Et qui sont Moloch et *Chiun*, sinon Baal — Saturne — Siva, et *Chiun*, Kivan, le même Saturne, dont les Israëlites avaient façonné l'image ? Il n'y a pas à dire, toutes ces divinités sont les mêmes.

Il en est de même pour les nombreux Logoï, tandis que le Sosiosh Zoroastrien est modelé sur le dixième Avatar Brahmanique et le cinquième Bouddha des partisans de Gautama ; et nous voyons que celui-là (l'Avatar Brahmanique) après avoir été incorporé, corps et bien, dans le système cabalistique du Messie-Roi, reflété dans l'apôtre

Gabriel des Nazaréens et l'Æbel-Zivo, le Légatus envoyé sur la terre par le Seigneur de Celsitude et de la Lumière; tous — Hindou et Persan, Bouddhiste et Juif, le Christos des Gostiques et le Logos de Philon le Juif — tous sont confondus dans le « Verbe fait chair » du quatrième Evangile. Le Christianisme réunit tous ces systèmes raccommodés et arrangés pour répondre à ses besoins. Prenons par exemple l'*Avesta*, nous y trouvons le système double si notoire dans la doctrine chrétienne. La lutte entre Ahriman (1), les Ténèbres, et Ormazd, la Lumière, s'est perpétuée sans fin dans le monde depuis le commencement des temps. Lorsque le pire a lieu et qu'Ahriman semble avoir conquis le monde et corrompu l'humanité entière, *alors apparaît le Sauveur des hommes*, Sosiosh. Il vient sur un coursier blanc et suivi par une armée de bons génies, également montés sur des chevaux blancs (2). Et nous voyons ceci, fidèlement reproduit dans l'*Apocalypse* : « Puis je vis le ciel ouvert, et voici, parut un cheval blanc. Celui qui le montait s'appelle Fidèle et Véritable... Les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs. » (Apocalypse, XIX, II, 14.). Sosiosh, lui-même, n'est qu'une permutation ultérieure persane du Vichnou hindou. On voit encore aujourd'hui dans le temple de Ransa l'image de ce Dieu, le représentant comme le Sauveur, le « Préservateur » (préservant l'esprit de Dieu). L'image le représente dans sa dixième incarnation — celle de l'*Avatar Kalki* qui est encore à venir — sous la forme d'un guerrier armé, monté sur un cheval blanc. Il brandit au-dessus de sa tête le glaive de la destruction, et tient un disque de l'autre main, fait d'anneaux enroulés les uns dans les autres, l'emblème de la révolution des cycles ou

1. Ahriman, la création de Zoroastre, est ainsi nommée par haine des Arias ou Akyas, les Brahmanes contre lesquels les Zoroastriens s'étaient révoltés. Zoroastre, bien qu'un Arya lui-même (un noble, un sage) comme dans le cas des Dévas qu'il rabaissa de dieux à la position de *diables*, n'hésita pas de donner à ce type d'esprits du mal, le nom de ses ennemis les Aryas-Brahmanes. Toute la lutte entre Ahura-Mazd et Ahriman, n'est que l'allégorie de la célèbre guerre religieuse et politique entre le Brahmanisme et le Zoroastrianisme.

2. *Nork*, II, 146.

des grands âges (1), car Vichnou doit apparaître ainsi à la fin du Kaliyug qui correspond à la fin du monde de nos Adventistes. « De sa bouche sortait une épée aiguë... sur sa tête étaient plusieurs diadèmes. » (Apocalypse, XIX, 15, 12.) On représente souvent Vichnou avec plusieurs couronnes superposées. « Et je vis un ange qui se tenait dans le soleil. » (*id.* 17.) Le *cheval blanc est le cheval du soleil* (2). Sosiosh, le Sauveur Persan est également né d'une vierge (3), et à la fin des temps il doit revenir comme un Rédempteur pour sauver le monde, mais il sera précédé de deux prophètes qui annonceront sa venue (4). Voilà pourquoi les Juifs qui ont eu Moïse et Elie, attendent maintenant la venue de leur messie. « Puis vient alors, la *résurrection* générale, quand les bons seront immédiatement transférés dans ce séjour bienheureux — la terre régénérée ; et Ahriman et ses anges (les démons) (5), et les méchants seront purifiés en se plongeant dans un lac de métal liquide... Tous jouiront alors de la félicité éternelle, et guidés par Sosiosh, ils chanteront éternellement les louanges de l'Eternel. » (6).

La description ci-dessus est une répétition parfaite de Vichnou dans son dixième avatar, car, alors, il précipitera les méchants dans les demeures infernales, où, après s'être purifiés, ils seront pardonnés — même les diables qui se révoltèrent contre Brahma, et qui furent précipités par Siva (7) dans le gouffre sans fond, et les « bienheureux » iront séjourner avec les dieux au-dessus du mont Mérou.

Maintenant que nous avons fait voir la ressemblance entre les notions du Logos, du Métatron et du Médiateur, telles

1. Le Rév. M. Mauriu estime que cela se réfère également aux cycles.
2. *Duncker*, II, 363 ; *Avesta* de Spiegel, I, 32-34.
3. Voir le *Livre de Dehesh*, 47.
4. Voir la traduction du *Zend Avesta*, dans les *Gnostics* du King.
5. Les dévas ou diables des Iraniens contrastent avec les dévas ou divinités de l'Inde.
6. *Nork*, II, 146.
7. L'Evêque d'Ephèse, A. D. 218 ; Eusèbe : *H. E.*, III, 31. Origène maintenait fermement que la doctrine du châtiment éternel était erronée. Il prétendait qu'à la seconde venue du Christ, même les diables qui figurent au nombre des damnés seraient pardonnés. La damnation éternelle est une invention *chrétienne* ultérieure.

que nous les trouvons dans la *Cabale* et le *Codex* des Nazaréens et des Gnostiques Chrétiens, le lecteur est préparé à apprécier l'audicité des formules Patristiques pour réduire une simple figure métaphysique à une forme concrète, et la faire apparaître comme si le doigt de la prophétie avait signalé Jésus comme le Messie attendu, depuis des siècles innombrables. Un théomythos qui devait symboliser les temps à venir, vers la fin du grand cycle, où la « bonne nouvelle » céleste proclamerait la fraternité universelle, et la religion commune de l'humanité entière le jour de la régénération — fnt complètement dénaturé en le présentant comme un fait accompli.

« Pourquoi dis-tu que je suis bon ? Nul n'est bon *sinon Dieu seul* », dit Jésus. Est-ce là le langage d'un Dieu ? de la seconde personne de la Trinité qui est égale à la Première ? Et si ce Messie, ou Saint-Esprit des Trinités Gnostiques et Païennes était venu en personne, que voulait-il dire en établissant une distinction entre lui, le « Fils de l'Homme » et le Saint-Esprit ? « Et quiconque parlera contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné ; mais à celui qui blasphèmera contre le Saint-Esprit il ne sera point pardonné (1) » dit-il. Comment, alors, expliquer l'étonnante identité de ce langage avec celui des préceptes, énoncés bien des siècles auparavant par les Cabalistes et les initiés « païens » ? Voici quelques exemples, pris parmi beaucoup d'autres.

« Aucun des dieux, aucun homme ou seigneur, n'est bon, *sinon Dieu seul* », dit Hermès (2).

« Il est impossible d'être un homme bon, Dieu seul possède ce privilège », répète Platon, avec une légère variante (3).

Six siècles avant le Christ, Confucius, le philosophe chinois, disait que sa doctrine était simple et aisément compréhensible (Lûn-yû. Chap. 5, § 15). A quoi un de ses disciples ajoutait : « La doctrine de notre Maître consiste à faire preuve d'une correction de cœur invariable, et en faisant à autrui ce que nous voudrions qu'ils nous fassent (4). »

1. *Saint Luc*, XII, 10.
2. *Hermis Trismégiste*, VI, 55.
3. Platon Protagoras ; *Cory*, p. 274.
4. Pauthier, *La Chine*, II, 375 ; *Sod the Son of the Man*, p. 97.

« Jésus de Nazareth, cet *homme* à qui Dieu a rendu témoignage devant vous par les miracles (1) », s'écrie saint Pierre, longtemps après la scène du Calvaire. « Il y eut un *homme*, envoyé de Dieu : son nom était Jean (2) » dit le quatrième Evangile, mettant ainsi saint Jean-Baptiste sur un pied d'égalité avec Jésus. Saint Jean-Baptiste dans un des actes les plus solennels de sa vie lorsqu'il baptisa le Christ, ne croit nullement baptiser *un Dieu*, puisqu'il se sert du mot homme. « C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient *un homme* (3). » Jésus dit, en parlant de lui-même : « Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, *moi, un homme*, qui vous ai dit la vérité *que j'ai entendue de Dieu* (4). » Jusqu'à l'aveugle de Jérusalem guéri par le grand thaumaturge, rempli de gratitude et d'admiration pour son bienfaiteur, en faisant le récit du miracle ne parle pas de Jésus comme d'un Dieu, mais il dit simplement : « *Un homme* appelé Jésus a fait de la boue (5). »

Ce n'est pas faute d'exemples que nous en restons là, mais simplement parce que ce que nous venons de dire a été dit et répété bien souvent avant nous. Mais il n'y a pas de mal plus incurable que le fanatisme aveugle et irraisonné. Peu d'hommes ont le courage d'écrire, comme le Dr Priestley : « On ne voit rien de divin attribué au Christ, avant saint Justin martyr (A. D. 141) lequel de philosophe qu'il était, devint chrétien (6). »

Mahomet parut près de six cents ans (7) après le soi-disant déicide. Le monde gréco-romain était encore sous le coup des dissentions religieuses, s'opposant à tous les édits impériaux antérieurs et la christianisation forcée. Tandis que le Concile de Trente discutait au sujet de la *Vulgate*, l'unité de Dieu renversa la trinité et bientôt les Mahométans furent plus nombreux que les Chrétiens. Quelle en était la raison? Parce que leur prophète ne chercha jamais à se faire passer

1. *Actes des Apôtres*, II, 22.
2. *Saint Jean*, I, 6.
3. *Ibidem*, 30.
4. *Saint Jean*, VIII, 40.
5. *Ibidem*, IX, 11.
6. Priestley : *History of Early Christianity*, p. 2, Sect. 2.
7. Mahomet naquit en l'an 571 de notre ère.

pour Allah. Autrement, nous le disons sans crainte, il n'eût pas vécu pour voir triompher sa religion. Le Mahométisme a fait jusqu'à ce jour, et fait encore plus de prosélytes que le Christianisme. Le Bouddha Siddhârtha vint comme un simple mortel, des siècles avant le Christ, l'éthique religieuse de sa religion dépasse encore aujourd'hui en beauté morale, tout ce qu'avaient rêvé Tertullien et saint Augustin.

On ne trouve le véritable esprit du Christianisme, que dans le Bouddhisme ; il ne se révèle que partiellement dans les autres religions « païennes ». Le Bouddha ne s'est jamais fait passer pour un dieu, et ses disciples ne l'ont pas, non plus, déifié. On sait qu'aujourd'hui le nombre des bouddhistes dépasse de beaucoup celui des chrétiens ; on les calcule à environ 500.000.000. Tandis que les cas de conversions sont fort rares parmi les Bouddhistes, les Brahmanistes, les Mahométans et les Juifs, nous pouvons en conclure combien sont stériles les efforts des missionnaires, et comment l'athéisme et le matérialisme mettent leurs ulcères gangréneux au cœur même du Christianisme qu'ils rongent plus profondément de jour en jour. Il n'y a pas d'athées parmi les populations païennes, et les quelques Bouddhistes et Brahmanistes infectés de matérialisme sont ceux qui habitent les grandes villes peuplées d'Européens, et cela seulement dans les classes éduquées. L'Evêque Kidder dit avec raison : « Si un sage avait à choisir sa religion d'après ceux qui la professent, il est à présumer que le Christianisme serait la dernière qu'il choisirait ! »

Dans un judicieux petit opuscule, dû à la plume du populaire conférencier J.-M. Peebles, M. D. l'auteur cite le London Athenœun, dont un des articles relate le bien-être des habitants de Yarkand et de Kashgar « qui paraissent vertueux et heureux ». « Juste ciel », s'écrie avec ferveur le loyal auteur, qui était lui-même autrefois un pasteur universaliste, « plût à Dieu *d'éloigner* les missionnaires Chrétiens de l'heureuse et païenne Tartarie (1) ! »

Depuis les premiers temps du christianisme lorsque Saint Paul reprochait à l'*Eglise* de Corinthe un crime « qui ne se rencontre pas même chez les païens ; c'est au point que

(1) J. M. Peebles. *Jesus-Man, Myth, or God.*

l'un de vous a la femme de son père » ; et de se rendre coupables de « débauches et d'ivrognerie » sous prétexte d'assister à la « Sainte Cène » (I Corinthiens, V, 1) la profession du nom du Christ a été plutôt un prétexte que la preuve de sentiments religieux. Toutefois la véritable interprétation de ce verset est la suivante : « On entend dire qu'il y a généralement parmi vous de l'impudicité et une telle impudicité qu'elle ne se rencontre pas même chez les païens ; c'est au point que l'un de vous a la femme de son père ou l'a épousée. » On croirait que l'influence persane a dicté ce langage. Cette pratique n'existait « nulle part dans aucune nation », sauf en Perse, où elle passait pour fort méritoire. De là les récits juifs d'Abraham épousant sa sœur, Nahor, sa nièce, Amram la sœur de son père et Judah la veuve de son fils, dont les enfants étaient légitimes. Les tribus aryennes ne voulaient que des mariages endogames, tandis que les Tartares et toutes les nations barbares voulaient que les unions fussent exogames.

Un seul des apôtres de Jésus méritait véritablement ce nom, et celui-là c'était saint Paul. Malgré la défiguration que firent subir à ses épitres les moins dogmatiques, avant de les admettre au Canon de l'Eglise, sa conception de la sublime et divine figure du philosophe qui mourut pour son idée se retrouve dans toutes ses adresses aux diverses nations des Gentils. Seulement, celui qui voudrait le bien comprendre, devra étudier le *Logos* de Philon le Juif, en réfléchissant de temps en temps, au *Sabda* (logos) hindou de l'école Mimansa.

Quant aux autres apôtres dont les noms figurent à l'entête des Evangiles, — nous ne pouvons certes pas croire à leur identité, lorsque nous leur voyons attribuer à leur Maître des miracles entourés de circonstances relatées, sinon dans les plus anciens livres de l'Inde, du moins dans ceux qui précédèrent l'époque du christianisme, suivant la phraséologie même des traditions. Lequel d'entre nous, aux jours de son aveugle et simple crédulité, n'a pas été frappé par le touchant récit, donné dans les *Evangiles selon saint Marc* et *saint Luc*, de la résurrection de la fille de Jaïrus ? Lequel de nous a douté de son originalité ? Et cependant, cette histoire elle-même est copiée, d'un bout à l'autre,

dans le *Hari-Pourana*, et fait partie des miracles attribués à Christna. Nous la donnons d'après la version française :

« Le Roi Angashuna fit célébrer en grande pompe les fiançailles de sa fille, la belle Kalavatti, avec le jeune fils de Vamadeva, le puissant Roi d'Antarvédi, nommé Govinda.

« Mais, pendant que Kalavatti jouait sous les bosquets avec ses compagnes, elle fut mordue par un serpent et mourut. Antharveda déchira ses vêtements, couvrit sa tête de cendres, et maudit le jour où il était né !

« Tout à coup, une grande rumeur s'éleva dans le palais, et on entendit les cris, mille fois répétés de: *Pacya pitaram ; pacya gurum !* Le Père, le Maître ! Puis Christna s'approcha en souriant, s'appuyant sur le bras d'Arjouna...

... Maître ! s'écria Angashuna, se jetant à ses pieds, et les mouillant de ses larmes ! Vois, ma pauvre fille ! et il lui montrait le corps de Kalavatti, étendu sur une natte...

« Pourquoi pleures-tu ? répliqua Christna de sa douce voix. *Ne vois-tu point qu'elle dort ?* Ecoute le bruit de sa respiration, tel le soupir de la brise nocturne qui frémit dans les feuilles des arbres. Vois, ses joues reprennent leur couleur, ses yeux, dont les paupières tremblent comme si elles allaient s'ouvrir ; ses lèvres tressaillent comme si elles allaient parler ; je te dis qu'elle dort ; et vois, elle remue, *Kalavalli ! lève-toi et marche !*

« A peine Christna avait-il parlé, que la respiration, la chaleur, le mouvement et la vie revinrent petit à petit, dans le cadavre, et la jeune fille, obéissant à l'ordre du demi-dieu, se leva de sa couche et retourna vers ses compagnes. Mais la foule émerveillée s'écria : Celui-ci est un dieu, puisque, pour lui, la mort n'est pas plus que le sommeil (1) ».

Toutes ces paraboles sont imposées aux chrétiens, additionnées de dogmes, lesquels, dans leur caractère extraordinaire, laissent loin derrière elles les conceptions les plus abracadabrantes du paganisme. Afin de croire à un Dieu les Chrétiens ont cru nécessaire de le tuer, afin d'avoir, eux-mêmes, la vie !

Et maintenant, l'Eglise traite le Suprême, l'inconnu, le

1. Traduit par Jacolliot du *Hari-Pourana : Christna et le Christ*.

Père de la grâce et de la pitié, et sa hiérarchie céleste comme autant d'étoiles théâtrales et de surnuméraires salariés. Six siècles avant l'ère chrétienne, Xénophon avait disposé de cet anthropomorphisme dans une satire immortelle conservée et présentée par saint Clément d'Alexandrie :

« Il y a un Dieu suprême...
Dont la forme n'est pas celle de l'homme, et encore moins sa nature ;
Mais les mortels orgueilleux s'imaginent que les dieux sont engendrés comme eux,
Avec les mêmes sensations, la même voix, les mêmes membres corporels ;
De sorte que si les lions et les bœufs avaient des mains pour travailler comme les hommes,
Et sculpter ou peindre l'image de leur Dieu,
Les chevaux alors peindraient leur dieu comme un cheval, et les bœufs comme un bœuf
Chaque espèce dotant son Dieu de sa propre nature et forme (1). »

Ecoutez ce que dit Vyasa, le poète panthéiste de l'Inde, qui d'après les preuves réunies par les savants, a dû vivre, ainsi que le dit Jacolliot, il y a quelque quinze mille ans, au sujet de la Maya, l'illusion des sens :

« Les dogmes religieux ne servent qu'à obscurcir l'intelligence de l'homme... Le culte des Divinités, sous l'allégorie desquelles se cache le respect des lois naturelles, éloigne la vérité au profit des plus basses superstitions. » (*Vyasa-Maya.*)

Il était donné au Christianisme de nous dépeindre le Dieu Tout-Puissant d'après le modèle de l'abstraction cabalistique de « l'Ancien des jours ». D'après les vieilles fresques sur les plafonds des cathédrales ; d'après les Missels catholiques et d'autres icones et images, nous le voyons aujourd'hui représenté par le pinceau artistique de Gustave Doré. L'imposante majesté de Celui qu'aucun païen n'avait osé portraiturer sous une forme concrète, figure dans notre siècle, dans la Bible Illustrée de Gustave Doré. Marchant sur les nuées qui flottent dans l'espace, les ténèbres

1. Saint Clément : *Al Strom*, V. 14, § 110. Traduction publiée dans *Supernatural Religion*, vol. I, p. 77.

et le chaos derrière lui, et le monde à ses pieds, nous voyons un majestueux vieillard, ramenant de sa main gauche ses robes qui traînent autour de lui et la droite levée dans un geste de commandement. Il vient de prononcer la Parole, et un flot de Lumière — la Shékinah — s'échappe de sa personne altière. Cette conception poétique, en tant que composition, fait honneur à l'artiste, mais honore-t-elle Dieu ? Le chaos derrière Lui, vaut mieux que la figure elle-même, car là, du moins, nous voyons un mystère solennel. Quant à nous, nous lui préférons le silence des anciens païens. Avec une telle représentation grossière, anthropomorphe et, à notre avis, sacrilège de la Cause Première, faut-il s'étonner de l'extravagance iconographique des représentations du Christ Chrétien, des apôtres et des saints putatifs ? Pour les catholiques, saint Pierre devient tout naturellement le concierge du Ciel, assis à la porte du royaume céleste et faisant office de contrôleur des billets de la Trinité !

Pendant un conflit religieux qui eut lieu dernièrement dans une des provinces Hispano-Américaines, on trouva sur les cadavres de quelques victimes, des passeports signés par l'Evêque du diocèse, et adressés à saint Pierre, en l'enjoignant *d'admettre le porteur en qualité de véritable fils de l'Eglise.* On reconnut, par la suite, que ces curieux documents avaient été donnés à ses paroissiens par le prélat catholique, juste avant d'aller au combat à l'instigation de leurs prêtres.

Dans leur désir immodéré de prouver l'authenticité du Nouveau Testament, les meilleurs, les plus savants parmi le clergé protestant, ne tombent que trop souvent dans de regrettables pièges. Nous pouvons à peine croire qu'un commentateur aussi éclairé que le chanoine Westcott, ait ignoré les écritures talmudistes et purement cabalistiques. Comment se fait-il qu'il cite avec une parfaite assurance, comme présentant « une analogie frappante avec l'Evangile selon saint Jean » des passages entiers de l'ouvrage *Le Pasteur d'Hermas,* qui sont des phrases complètes empruntées à la littérature cabalistique ? « Le point de vue d'Hermas au sujet de l'œuvre et de la nature du Christ n'est pas moins en harmonie avec la doctrine apostolique, et il offre une analogie frappante avec l'Evangile selon saint Jean...

Il (Jésus) est un rocher plus haut que les montagnes, capable de soutenir le monde entier, ancien et cependant avec une porte nouvelle... Il est plus vieux que la création, de sorte qu'il prit conseil du Père au sujet de la création qu'il fit... Personne ne peut arriver jusqu'à lui, sinon par son Fils (1). »

Or, — ainsi que l'auteur de *Supernatural Religion* le prouve fort bien — tandis qu'il n'y à rien dans ceci, qui ressemble à une corroboration de la doctrine enseignée dans le quatrième Evangile, il ne dit pas que presque tout ce qui a été avancé par le pseudo-Hermas, par rapport à sa conversation parabolique avec le « Seigneur », est une simple citation, avec de nombreuses variantes, du *Sohar* et d'autres ouvrages cabalistiques. Comparons-les afin de ne laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur.

« Dieu », dit Hermas, « planta une vigne, c'est-à-dire qu'Il créa le peuple et le donna à Son Fils ; et le Fils... lava, lui-même, leurs péchés, etc. » ; c'est-à-dire, que le Fils les lava dans son sang, en commémoration de quoi les chrétiens boivent du vin dans la communion. Dans la *Cabale*, nous voyons que l'Ancien des Anciens, ou la *Face longue*, planta un vignoble qui représente l'humanité ; et une vigne qui signifie la Vie. Nous voyons, par conséquent, que l'Esprit du Messie-Roi lave ses vêtements dans le *vin* d'en haut, dès la création du monde (2). Adam, ou A-Dam, c'est le « sang ». La vie de la chair est dans le sang (nephesh — l'âme), Lévitique, XVII. Et l'Adam Kadmon est le Fils Unique. Noé, aussi, plante un vignoble, — la serre chaude allégorique de l'humanité future. Nous le voyons reproduit dans le *Codex* des Nazaréens, comme la conséquence de l'adoption de cette même allégorie. Sept vignes sont procréées, qui naissent de Iukabar Ziva, et Ferho (ou Parcha)

1. Cet ouvrage *Le Pasteur d'Hermas* n'existe plus aujourd'hui, mais paraît seulement dans la *Stichométrie* de Nicéphora ; on le considère aujourd'hui comme apocryphe. Mais du temps de Irénée on l'accueillait comme une Ecriture Sainte (voir *Sup. Religion*, vol. I, p. 257) par les pères qui le tenaient pour une inspiration divine, et qu'on lisait publiquement dans les églises (Irénée, *Adv. Hær.* IX, 20). Lorsque Tertullien devint un montaniste il le rejeta, après avoir *affirmé* son origine divine (Tertullien, *De Orat.*, p. 12).

2. *Sohar*, XL, p. 10.

Raba les arrose (1). Lorsque les Bienheureux remonteront parmi les créatures de la Lumière, ils verront Iavar-Zivo, le *Seigneur de la* VIE, et la PREMIERE VIGNE! (2) Ces métaphores cabalistiques se répètent tout naturellement dans l'*Evangile de saint Jean* (XV, 1) : « Je suis le vrai cep et mon Père est le vigneron. » Dans la Genèse (XLIX), on fait dire à Jacob mourant : « Le spectre ne s'éloignera point de Juda (le jeune lion) ni le bâton souverain d'entre ses pieds, jusqu'à ce que vienne Shiloh (Siloh)... Il attache à la vigne son âne et au meilleur cep le petit de son ânesse ; il lave dans le vin son vêtement et dans le sang des raisins son manteau. » Shiloh c'est le Messie-Roi, » de même que dans Ephraïm, Shiloh devait être la capitale et l'emplacement du sanctuaire. Dans le *Targum d'Onkelos*, le Babylonien, les paroles de Jacob se lisent : « Jusqu'à ce que vienne *le Messie Roi* ». La prophétie n'a été accomplie ni dans le sens chrétien ni dans le cabalistico-juif. Le sceptre a été retiré à Juda, que le Messie soit déjà venu ou qu'il doive encore venir, à moins que nous ne croyions, avec les cabalistes, que Moïse était le premier Messie, qui transféra son âme à Josué-Jésus (3).

Hermas dit : « Et il me montra un grand rocher blanc au centre de la plaine et le rocher était plus élevé que les montagnes, de forme rectangulaire, de façon à pouvoir contenir le monde entier : mais le rocher était vieux, avec une porte taillée dans son flanc et l'entaille dans le rocher me parut récente. » Et voici ce que nous lisons dans le *Sohar* : « Le *blanc* du crâne de Sa Tête (du plus sacré des Anciens *in absconditus*) s'étend jusqu'à 40.000 mondes supérieurs (4). Lorsque Seir (la première réflexion et l'image de son Père, l'Ancien des Anciens) descendra dans Iezirah (le troisième monde) par le mystère des soixante-dix noms de Métatron, il ouvrira une nouvelle porte... Le Spiritus Decisorius

1. *Codex Nazaræus*, vol. III, p. 60-61.
2. *Ibidem*, vol. II, p. 281 ; vol. III, p. 59.
3. Rappelons au lecteur, à ce sujet, que Josué et Jésus sont un seul et même nom. Dans les Bibles slaves on fit *Jessus* (ou Jesus) *Navin*, pour Jésus.
4. *Idra-Rabba*, vol. III, § 41 ; le *Sohar*.

taillera et divisera le vêtement (Shekinah) en deux (1)... Une *lumière blanche* s'élèvera pendant quarante jours de la pierre cubique sacrée du Temple, à la venue du Messie-Roi. Elle s'étendra jusqu'à *entourer le monde entier*... A ce moment, le Messie-Roi daignera se révéler, et on le verra sortir de la porte du jardin d'Odan (Eden). Il se révèlera dans le pays de Galil (2), lorsqu'il aura donné satisfaction pour les péchés d'Israël, il les mènera par la *nouvelle porte* jusqu'au siège du jugement (3). Le trône est préparé pour le Seigneur de la Splendeur, au *Portail de la Maison de la Vie* (4). »

Le commentateur introduit, plus loin, la citation suivante : « Ce *rocher* et cette *porte* sont le Fils de Dieu. Comment se fait-il, Seigneur, dis-je, que le rocher soit vieux et la porte nouvelle ? — Ecoute, dit-Il, et comprends, ô homme ignorant. *Le Fils de Dieu est plus vieux que toute sa création*, par conséquent il était le conseiller de son Père dans Son œuvre de la création ; c'est pour cela qu'Il est vieux (5). »

Or, ces deux assertions ne sont pas seulement purement cabalistiques sans qu'une seule expression y soit changée, mais aussi Brahmanique et Païenne. *Vidi virum excellentem cœli terræque conditore natu majorem*... J'ai vu le plus excellent (supérieur) HOMME qui est plus âgé, par sa naissance, que le créateur du ciel et de la terre, » dit le *Codex* cabalistique (6). Le Dionysus Eleusinien, dont le nom particulier était *Iacchos* (Iaccho, Iahoh) (7) — le Dieu dont on attendait la libération des âmes — était considéré plus vieux que le Démiurge.

Pendant les mystères des Anthesteria, sur le lac (les Linuvœ) les *mystæ*, après l'usuel baptême par la purification

1. *Khabbala Denudata*, vol. II, p. 230 ; *Book of the Babylonian Compansions*, p. 35.
2. *Sohar Ex.*, p. 11.
3. *Midrash Hashirim*, *Rabbi Akaba*, *Midrash Koheleth*, vol. II, p. 45.
4. *Codex Nazaræus*, vol. III, p. 60.
5. *On the Canon*, p. 178 et suiv.
6. *Onomasticon* de Norberg ; vol. II, p. 57 ; *Sod the Son of the Man*, p. 103.
7. *Preller*, vol. I, p. 484 ; K.-O. Muller : *History of Greek Literature*, p. 238 ; *Movers*, p. 553.

de l'eau, passaient par une autre porte, particulièrement employée à cet effet, et qu'on nommait « la porte de Dionysus » et porte des « purifiés ».

Les cabalistes sont informés, dans le *Sohar*, que l'architecte, le Démiurge, dit au Seigneur : « Faisons un homme à notre image (1) ». Dans le texte original du premier chapitre de la *Genèse*, il est dit : « Et les *Elohim* (traduisez par le Dieu Suprême) qui sont les dieux ou pouvoirs les plus élevés dirent : Faisons l'homme à *notre* (?) image, d'après *notre* ressemblance. » Dans les *Védas*, Brahma prend conseil de Parabrahma, au sujet de la meilleure manière pour procéder à la création de la terre.

Dans une citation de Hermas le chanoine Westcott nous le fait voir demandant : « Et pourquoi, Seigneur, la porte est-elle neuve ? Parce que, répondit-il, il se manifesta dans les derniers temps de la dispensation ; c'est pour cela que la porte fut nouvellement faite, de sorte que ceux qui sont sauvés puissent entrer par elle, dans le Royaume de Dieu (2) ». Deux choses sont à retenir dans ce passage. En premier lieu, il attribue au « Seigneur » une fausse allégation de la même nature que celle soutenue par l'Apôtre Jean, et qui par la suite causa tant d'ennuis à tous les chrétiens orthodoxes qui acceptèrent, au pied de la lettre, les allégories apostoliques. Jésus, comme Messie, ne se manifesta *pas* à la fin des temps ; car ceux-ci sont encore à venir, malgré toutes les prophéties d'inspiration divine, qui devaient attester sa venue immédiate et qui n'ont résulté qu'en espoirs déçus. La croyance que la « fin des temps » était venue était fort naturelle, du moment qu'on admettait la venue du Messie-Roi. En second lieu il est curieux que la *prophétie* ait été acceptée, puisque sa réalisation approximative est en contradiction directe avec saint Marc, qui fait dire catégoriquement à Jésus, que ni les anges dans le ciel, ni le Fils lui-même n'en connaissaient le jour ou l'heure (3). Nous pourrions ajouter que, comme cette croyance avait, sans aucun doute, pris naissance dans l'*Apocalypse*, ce devrait être une preuve suffisante, qu'elle appartenait

1. *Sohar*, vol. I, fol. 25.
2. *Simil*, vol IX, p. 12; *Supernatural Religion*, vol. I, p. 257.
3. Evangile selon saint Marc, XIII. 32.

aux calculs particuliers des cabalistes et des sanctuaires païens. D'après leurs calculs et suivant la computation occulte, un cyle devait se terminer vers la fin du premier siècle. On peut le considérer également comme une preuve concluante que l'*Evangile selon saint Marc*, de même que celui attribué à *Jean* et l'*Apocalypse* furent écrits par des hommes qui n'étaient pas suffisamment au courant les uns des autres. Le Logos fut d'une manière définie appelé *petra* (rocher) par Philon le Juif ; ce mot, ainsi que nous l'avons fait voir, autre part, se traduit par « interprète » en langage Chaldéen et Phénicien. Saint Justin Martyr, dans tous ses ouvrages, lui donne le nom « d'ange » et il établit une différence marquée entre le Logos et le Dieu Créateur. « Le Verbe de Dieu c'est Son Fils... et on le nomme aussi Ange et Apôtre, car il déclare (interprète) tout ce que nous devrions savoir, et il a été envoyé pour interpréter tout ce qui a été révélé (1).

« L'Adan Inférieur est distribué dans sa propre voie, en trente-deux côtés de voie, et cependant nul ne le connaît, sauf *Seir*. Mais nul ne connaît l'ADAN SUPÉRIEUR, ni Ses voies, sauf cette Face longue » — le Dieu Suprême (2). Seir est le « génie » des Nazaréens, qui est appelé Æbel Zivo ; et Gabriel Legatus — appelé aussi « Apôtre Gabriel » (3). Les Nazaréens maintenaient avec les cabalistes que même le Messie à venir ne connaissait pas « l'Adan *Supérieur* », la Divinité cachée ; nul excepté le Dieu *Suprême* ; démontrant ainsi, qu'au-dessus de la Divinité Intelligible Suprême, il y en a encore une plus secrète et non révélée. Seir-Anpin est le troisième Dieu, tandis que le « Logos », d'après Phélon le Juif, est le second (4). Nous en avons la preuve distincte dans le *Codex*. Le faux Messie dira : « Je suis Deus, le fils de Deus ; mon père m'a envoyé... Je suis le

1. *Apolog*. Vol. I, p 63.
2. *Idra Rabba*, X, p. 177.
3. *Codex Nazaræus*, vol. I, p. 23.
4. Philon le Juif dit que le *Logos* est *l'interprète* du plus haut Dieu, et argüe, « qu'il doit être le Dieu de nous autres êtres imparfaits » (*Leg. Alleg*. III, § 73). Suivant lui, l'homme ne fut pas créé à l'image du Dieu *Suprême*, le Père de tous les êtres, mais à celle du *second* Dieu, qui est son Verbe — Logos. Philon le Juif, *Fragments* ; ex. Euseb. *Præpar. Evang*. VII, 13.

premier *Légat*. je suis Æbel Zivo, je viens d'en haut ! Mais méfiez-vous de lui ; car il n'est pas Æbel Zivo. Æbel Zivo ne permettra pas qu'on le voie dans ce siècle (1) ». De là la croyance chez quelques Gnostiques, que ce ne fut pas Æbel Zivo (l'Archange Gabriel) qui « *adombra* » Marie, mais Ilda-Baoth, qui façonna le *corps matériel* de Jésus ; le Christos ne s'étant uni à lui qu'au moment du baptême dans le Jourdain.

Devons-nous douter de l'affirmation de Nork que « le Bérishith Rabba, la partie la plus ancienne de Midrash Rabboth, *n'était connu des Pères de l'Eglise que dans la traduction grecque* ? » (2).

Mais si d'une part, ils étaient suffisamment au courant des différents systèmes religieux de leurs voisins pour leur permettre d'échafauder une nouvelle religion différente de toutes les autres, leur ignorance de l'Ancien Testament, sans parler des questions plus embarrassantes de la métaphysique grecque, nous paraît aujourd'hui déplorable. « Ainsi, par exemple, dans saint Matthieu, XXVII, 9, et suivants, le passage de Zacharie, XI, 12, 13 est attribué à Jérémie » dit l'auteur de *Supernatural Religion*. « Dans saint Marc, I ,2, une citation de Malachie, III, 1, est attribuée à Esaïe. Dans la première Epître aux Corinthiens, II, 9, un passage mentionné comme tiré des Saintes Ecritures, qui ne se trouve nulle part dans l'Ancien Testament, mais qui est tiré, ainsi que l'affirment Origène et saint Jérome, dans un ouvrage apocryphe, la *Révélation d'Elie* (Origène : *Tract* XXXV), est aussi mentionné par le soi-disant *Epître de saint Clément aux Corinthiens* (XXXIV). On peut juger de la créance qu'il faut accorder aux pieux Pères de l'Eglise dans leurs expositions des diverses hérésies par le cas d'Epiphane, qui prit la Tétrade sacrée de Pythagore, nommée Kol-Arbas dans la *Gnose* valentinienne, pour un *chef héré-*

1. *Codex Nazaræus*, p. 57 ; *Sod the Son of the Man*, p. 87.

2. *Hundert und eine Frage*. p. XVII ; Dunlap : *Sod the Son of the Man*, p. 87. L'auteur qui cite Nork, dit que certaines parties du *Midrashim* et du *Targum* d'Onkelos, sont antérieures au Nouveau Testament.

3. Traitant de Ptolémée et d'Héraclée l'auteur de *Supernatural Religion* s'exprime comme suit : l'inexactitude des Pères va de pair avec leur manque de jugement critique, puis il met en relief la bévue particulièrement ridicule commise par Epiphane en commun avec Hippolyte, Tertullien et

tique (3). Que devons-nous penser des bévues involontaires, et des falsifications délibérées des enseignements de ceux dont les doctrines différaient des leurs ; la canonisation de l'Aura-Placida (douce brise) mythologique, en une paire de martyres chrétiennes sainte Aura et sainte Placide (1) ; la déification d'un *javelot* et d'un *manteau* sous les noms de saints Longimus et Amphibolus (2) ; et les citations patristiques des prophètes, qui ne se trouvent dans aucun des prophètes ; on est en droit de se demander si la soi-disant religion du Christ a jamais été autre chose qu'un rêve incohérent depuis le jour de la mort du Grand Maître.

Nous constatons l'acharnement des saints Pères de l'Eglise dans la persécution des soi-disantes « hérésies » (3), au point qu'ils ne se gênent pas pour dire les plus grossiers mensonges, ou inventer des récits de toutes pièces, afin de convaincre les ignorants par des arguments qui autrement auraient manqué de poids. Si la bévue au sujet de la Tétrade n'avait été que la simple conséquence d'une erreur non préméditée d'Hippolyte, les explications d'Epiphane et d'autres qui tombèrent dans la même absurde erreur auraient moins un caractère d'innocence. Lorsque Hippolyte dénonce sérieusement la grande hérésie de la Tétrade, Kol-Arbas, en disant que le chef gnostique imaginaire s'appelle « Kolarbasus qui prétend expliquer la religion au moyen de mesures et de nombres » (4), nous ne pouvons que sourire. Mais lorsque Epiphane, avec grande indignation, renchérit sur ce thème « qui est l'Hérésie XV » et, prétendant être parfaitement au courant du sujet

Philostrius. « Confondant un passage d'Irénée, *Adv. Hær,* I, p. 14, au sujet de la Tétrade Sacrée (Kol-Arbas) Hippolyte suppose qu'il veut parler d'un autre chef hérétique ». Il traite alors la Tétrade comme un chef nommé *Colarbasus* et, après avoir discuté les doctrines de Secundus, de Ptolemée et d'Héracléon, il se fait fort (§ 5) de démontrer quelles étaient les opinions professées par Marcus et *Colarbasus*, ces deux, à son avis étant les successeurs de l'école de Valentinus (cf. Bunsen : *Hippolitus und seine Zeit*, p. 54 et suiv. ; *Ref Omn. Hær.*, IV, § 13).

1. Voir Godf Higgius : *Anacalypsis*.

2. Inman : *Ancient Pagan and Modern Christian Symbolism*, p. 84.

3. « Cette absurde erreur » ajoute l'auteur de *Supernatural Religion*, vol. II, p. 218, « prouve combien peu ces auteurs connaissaient les Gnostiques au sujet desquels ils écrivaient, et combien aussi les uns suivaient avec ignorance dans les pas des autres. »

4. *Ref. Omn. Hær.*, IV, § 13.

ajoute : « Un certain Héracleon suit les pas de Colarbasus : ce que constitue l'Hérésie XVI (1) » il s'expose à ce qu'on l'accuse de falsification délibérée.

Si ce *Chrétien* plein de zèle, se glorifie sans rougir d'avoir « fait exiler, *par ses informations,* soixante-dix femmes de rang, *par les séductions de quelques-unes* desquelles il avait été entraîné à faire partie de leur secte », il nous fournit d'excellentes raisons pour le condamner. C. W. King remarque, fort à propos, à ce sujet, qu'on peut avec raison soupçonner que ce digne apostat se sauva, dans ce cas, du sort réservé à ses compagnons en religion, en dénonçant ses complices, à l'ouverture même du procès (2).

C'est ainsi, qu'un à un, périrent les Gnostiques, les seuls qui héritèrent de quelques bribes de la vérité non adultérée du Christianisme primitif. Tout était confusion et désordre dans ces premiers siècles, jusqu'à ce que finalement tous ces dogmes contradictoires furent imposés au monde chrétien et tout examen prohibé. Pendant de longs siècles ce fut un sacrilège punissable par des pénalités les plus sévères, voire même sous peine de mort, que de chercher à comprendre ce que l'Eglise avait, si à propos, élevé au rang de *mystère divin*. Depuis lors les critiques bibliques ont pris sur eux de « remettre de l'ordre dans la maison et les rôles ont été renversés. Les créanciers païens accourent maintenant de toutes parts pour réclamer leur dû et on commence à soupçonner la théologie chrétienne de banqueroute totale. Tel est le triste résultat du fanatisme des sectes « orthodoxes » lesquelles, pour nous servir d'une expression de l'auteur du *The Decline and Fall of the Roman Empire*, ne furent jamais comme les Gnostiques les plus polies, les plus savantes et qui méritaient le mieux le nom de Chrétiennes ». Et si tous ne sentaient pas l'ail, ainsi que le dit Renan, aucun de ces saints Chrétiens n'aurait hésité à verser le sang de ses voisins, si les opinions de ceux-ci ne s'accordaient pas avec les siennes.

De cette manière tous nos philosophes furent emportés

1. Epiph : *Haer*, XXXIV, § 1, p. 262 (cité dans *Supernatural Religion*). Voir *Die Colarbasus Gnosis* de Volkmar dans le *Zeitschr. Hist. Theol.* de Niedner.

2. *Gnostics and their Remains*, p. 182 et suiv. Note 3.

par les masses ignorantes et superstitieuses. Les Philalèthes, les amants de la vérité, et leur école électique, périrent ; et là où la jeune Hypatia enseigna les plus sublimes doctrines philosophiques ; là où Ammonius Saccas expliqua que « *tout ce que le Christ avait en vue* était de rétablir et de restaurer dans son intégrité primitive, la sagesse des anciens, — de mettre une limite au domaine grandissant de la superstition... et de détruire les erreurs qui s'étaient implantées dans les religions populaires (1) », là, se donna libre cours οἱ πολλοὶ du Christianisme. Plus de préceptes de la bouche du « Philosophe instruit de Dieu », mais, en revanche, d'autres préceptes exposés par l'incarnation de la plus cruelle et diabolique superstition.

« Si ton père », écrit saint Jérôme, « se couche en travers de ta porte, si ta mère découvre, à tes yeux, le sein qui t'a nourri, foule aux pieds le corps inanimé de ton père ; foule aux pieds le sein de ta mère, et, sans une larme dans les yeux, réfugie-toi vers le Seigneur qui t'appelle !! »

Cette phrase égale, si elle ne rivalise pas avec cette autre, prononcée dans le même esprit. Elle émane d'un autre père de l'Eglise primitive, l'éloquent Tertullien, qui voudrait voir tous les « philosophes », brûlant dans le feu de l'Enfer. « Combien grandiose sera cette scène ! combien j'en rirai ! combien m'en réjouirai-je ! Quel sera mon triomphe lorsque je verrai tant de rois illustres, qui, soi-disant, avaient atteint le ciel, gémissant avec Jupiter, leur dieu, dans les sombres régions de l'Enfer ! C'est alors que les soldats qui ont persécuté le nom du Christ brûleront dans un feu plus cruel que celui qu'ils ont allumé pour le supplice des saints » (2).

Ces expressions malveillantes donnent une idée de l'esprit du christianisme jusqu'à nos jours. Mais en sont-elles de même pour les enseignements du Christ ? Nullement. Ainsi que le dit Eliphas Lévi. « Le Dieu au nom duquel nous foulerions aux pieds le sein de notre mère, nous le verrons dans l'avenir, un enfer largement ouvert à ses pieds, et un glaive exterminateur à la main... Moloch ne faisait brûler les enfants que quelques instants ; il était ré-

1. Mosheim.
2. Tertullien, *Despectœ*, ch. XXX.

servé aux disciples, d'un dieu qu'on prétend être mort sur la croix pour la rédemption de l'humanité, de cr éer un nouveau Moloch, dont le bûcher est éternel ! (1) »

Cet esprit de véritable amour chrétien a si bien traversé dix-neuf siècles, qu'il fait rage aujourd'hui en Amérique ; nous en avons la preuve dans le cas du féroce revivaliste Moody qui s'écrie : « J'ai un fils, et Dieu seul sait combien je l'aime ; mais j'aimerais mieux que ses yeux adorés fussent arrachés de leur orbite que de le voir grandir et descendre au tombeau sans Christ et sans espérance !! »

A ceci, un journal américain de Chicago répond fort à propos : « C'est là l'esprit de l'inquisition qu'on prétend être mort. Si Moody, dans son zèle, était capable d'arracher les yeux de son fils adoré, jusqu'à quel excès n'irait-il pas avec les fils des autres, pour lesquels il professe moins d'amour ? C'est l'esprit de Loyola qui baragouine au XIX^e^ siècle, et que seul le bras de la Loi empêche de nouveau d'allumer le bucher, et de préparer les instruments de torture. »

1. Mosheim, *Eccles. Hist.*, c. V, § 5.

CHAPITRE VI

« Le rideau d'hier est baissé, celui de Demain se lève; mais hier et demain, existent tous deux. » (SARTOR RESARTUS : *Natural Supernaturalism.*)

« Ne nous est-il pas permis, alors, d'examiner l'authenticité de la Bible que, depuis le IIe siècle, on nous prône comme le critérium de la vérité scientifique? Il faut qu'elle lance un défi à la critique humaine, si elle veut se maintenir dans une position aussi élevée. » (*Conflict between Religion and Science*).

« Un baiser de Nara sur les lèvres de Nari et toute la nature s'éveille. » — (VINA SNATI, Poète hindou.)

SOMMAIRE

Raison du meurtre d'Hypatia. — Le Talisman de Lady Ellenborough. — La légende hindoue de Noé. — L'Avatar-poisson de Vichnou. — Darwin comparé à Vyasa. — Notions védiques au sujet de l'âme. — Notre univers fait partie d'une série. — Diagrammes des systèmes hindou et chaldéen. — Suite des diagrammes. — La nuit de Brahma. — Diagramme des Avatars. — La chute d'Adam. — Tendre humanité des païens. — Saint Paul au sujet de la triple entité humaine. — Notions des philosophes grecs. — Idées d'Irénée et d'Origène sur l'âme humaine. — Définition de Dhyâna par saint Hilaire.

Ne perdons pas de vue que l'Eglise chrétienne doit ses Evangiles canoniques actuels et par conséquent tout son dogmatisme religieux aux *Sortes Sanctorum*. Incapables de se mettre d'accord pour décider lequel des nombreux Evangiles existant à ce moment était le plus divinement inspiré, le Concile de Nicée résolut de laisser à l'intervention miraculeuse la décision de cette question embarrassante. Et, à vrai dire, ce Concile de Nicée fut en tout mystérieux. Il y avait mystère, en premier lieu, dans le nombre mystique de ses 318 évêques nombre auquel Barnabé (VIII, 11, 12, 13) donne tant d'importance; ajoutez à cela qu'aucun des anciens écrivains n'est d'accord au sujet du lieu et de l'heure de la réunion, ni même au sujet de

l'évêque qui la présida. Malgré les éloges de l'éloquent Constantin (1), Sabinus, l'évêque d'Heraclée, affirme qu'à « l'exception de l'empereur Constantin et d'Eusèbe Pamphilus, tous ces évêques n'étaient que des créatures *simples* et *illettrées*, qui n'y comprenaient rien du tout »: ce qui équivaut à dire que c'étaient des imbéciles. C'est apparemment l'opinion de Pappus, qui nous raconte le tour de magie exécuté pour décider lesquels étaient les *véritables* évangiles. Dans son *Synodicon* de ce Concile, Pappus nous dit « qu'ayant mis pêle-mêle, tous les livres présentés au choix du Concile sous la table de la communion dans l'Eglise, ils (les évêques) prièrent le Seigneur de faire monter sur la table les livres *inspirés*, tandis que les livres apocryphes resteraient dessous; *il en fut fait ainsi* ». Seulement on ne nous dit pas qui détint les clefs de la chambre du Concile pendant la nuit!

Sur l'autorité des témoins oculaires ecclésiastiques nous pouvons, par conséquent, affirmer que le Monde Chrétien doit sa « Parole de Dieu » à une méthode divinatoire, pour laquelle, par la suite, l'Eglise condamne de malheureuses victimes pour sorcellerie, enchantement, magie, vaticination, et les fit périr par milliers sur le bûcher! Parlant du phénomène vraiment divin du choix des manuscrits, les Pères de l'Eglise affirmaient que Dieu, lui-même, présida au *Sortes*. Ainsi que nous l'avons déjà fait voir ailleurs, saint Augustin, lui-même, confesse avoir fait usage de ce genre de divination. Mais les opinions de même que les religions révélées, sont aptes à se modifier. Le livre qui pendant près de quinze cents ans en imposa à la Chrétienté, dont chaque mot fut écrit sous la surveillance directe du Saint-Esprit; ce livre dont il ne fallait retrancher ni une syllabe, ni une virgule, sans s'exposer au sacrilège, on le traduit aujourd'hui de nouveau, on le revise, on le corrige, et on en élague des versets, que dis-je, des chapitres tout entiers. Et cependant aussitôt que paraîtra la nouvelle édition, ses docteurs prétendront nous la faire accepter comme une nouvelle « Révélation » du XIX^e^ siècle, au risque de passer pour des infidèles. Nous voyons, par conséquent,

1. Socrate : *Scol. Eccl. Hist.*, livre I, ch. IX.

que pas plus à l'*intérieur* de ses parvis, qu'au *dehors*, l'Eglise infaillible plus qu'il n'est raisonnablement convenable, ne mérite d'être prise en considération. Les ancêtres de notre clergé moderne s'autorisèrent pour les *Sortes*, du verset où il est dit (1) : « On jette le sort dans le pan de la robe, mais toute décision vient de l'Eternel »; aujourd'hui leurs héritiers directs prétendent que « toute décision vient du Diable ». Ils commencent, probablement, à endosser inconsciemment, la doctrine du Bardesane syriaque que les actions de Dieu, de même que celles des hommes *sont sujettes à la nécessité?*

Ce fut sans doute aussi, la *nécessité* qui fit que la populace des chrétiens disposa si sommairement des Néo-platoniciens. On avait oublié, à cette époque, si jamais elles avaient été connues sinon par quelques rares philosophes, les doctrines des naturalistes hindous et des Pyrrhonistes antédiluviens ; et M. Darwin, et ses *découvertes* modernes, n'avaient même pas été mentionnés dans les prophéties. Dans ce cas la loi de survivance, des plus aptes s'est trouvée renversée ; les *Néo-platoniciens étaient voués à la destruction, du moment où ils se mirent ouvertement du côté d'Aristote.*

Au début du IV^e^ siècle, la foule s'amassait devant la porte de l'académie où la savante et infortunée Hypatia exposait les doctrines des divins Platon et Plotin, empêchant, par cela, les progrès du prosélytisme chrétien. Elle dissipa avec trop de succès les voiles qui obscurcissaient, les « mystères » religieux inventés par les pères, pour que ceux-ci ne la considérassent pas comme dangereuse. Cela seul eût été suffisant pour la mettre en danger, elle et ses partisans. Ce furent précisément les enseignements de ce philosophe païen, auquel les Chrétiens avaient fait de larges emprunts, pour donner le fini à leur doctrine, autrement incompréhensible, qui avait décidé beaucoup à se joindre à la nouvelle religion ; et la lumière platonicienne venait éclairer la pieuse

1. *Proverbes*, chap. XIV, 33. On se servait, dans les temples de l'Egypte, de la Grèce, et chez les Israëlites, pour ce genre d'oracle, de bâtonnets et de boules qu'on nommait « lots divinatoires sacrés ». Suivant les figures formées par la juxtaposition accidentelle de ces objets, le prêtre interprétait la volonté des dieux.

marqueterie d'une lumière si embarrassante, qu'elle faisait voir à tous la source d'où provenaient les fameuses doctrines « révélées ». Mais le péril était plus grand encore. Hypatia avait étudié sous la direction de Plutarque, le chef de l'école Athénienne, et là, elle apprit tous les secrets de la théurgie. Tant qu'elle vécut pour instruire les masses, aucun miracle *divin* ne se produisit devant celle qui aurait divulgué les causes naturelles qui en permettaient l'exécution. Son sort fut décidé par Cyrille, dont elle éclipsait l'éloquence, et dont l'autorité, basée sur des superstitions mesquines, devait s'incliner devant celle d'Hypatia qui était édifiée sur le roc immuable de la loi naturelle. Nous pouvons nous étonner que Cave, l'auteur des *Lives of the Fathers*, trouve incroyable que Cyrille ait pu sanctionner le meurtre d'Hypatia, étant donné son « caractère général ». Un saint, capable de vendre la vaisselle d'or et d'argent de son église, et de mentir comme il le fit, pendant son procès, après avoir dépensé l'argent, est bien capable de quoi que ce soit. En outre, dans le cas présent, l'Eglise avait à lutter pour la vie, sans parler de sa suprématie future. Seuls, les savants et érudits païens tant détestés et les non moins érudits gnostiques, tenaient dans leurs doctrines les fils, jusqu'alors cachés, qui manœuvraient tous ces pantins théologiques. Une fois le rideau levé, la relation entre l'ancienne religion païenne et la nouvelle religion chrétienne était dévoilée; et alors, qu'adviendrait-il des mystères qu'il était un péché et un blasphème de chercher à pénétrer ? Avec la coïncidence des allégories astronomiques de divers mythes païens, et des dates adoptées par le Christianisme pour la nativité, la crucifixion et la résurrection ; avec l'identité des rites et des cérémonies, quel eût été le sort de la nouvelle religion, si l'Eglise, sous prétexte de servir le Christ, ne s'était pas débarrassée des philosophes trop bien informés ? Si le coup d'état avait échoué, il est difficile de dire ce qu'eût été la religion prévalente dans le siècle actuel. Mais il est fort probable que l'état des choses qui firent du moyen âge une époque de ténèbres intellectuelles, qui rabaissa les nations occidentales, et mit l'Europe, d'alors, presque au niveau des sauvages de Polynésie, n'aurait jamais eu lieu.

Les craintes des Chrétiens n'étaient que trop bien fondées,

et leur pieux zèle et leur prévoyance prophétique furent récompensés dès le début. A la démolition du Sérapéum, après que la sanglante lutte entre la populace chrétienne et les partisans païens, eut pris fin à la suite de l'intervention de l'empereur, on découvrit une croix latine de parfaite forme chrétienne, gravée sur les dalles de granit de l'adytum. Ce fut, sans contredit, une heureuse découverte ; et les moines ne manquèrent pas d'affirmer que la croix avait été révérée par les païens dans un « esprit de prophétie ». Du moins, Sozomeu, mentionne le fait, d'un air triomphant (1). Mais l'archéologie et le symbolisme, ces deux ennemis infatigables et implacables des mensonges du clergé, ont découvert dans les hiéroglyphes qui entouraient le dessin, l'interprétation partielle, du moins, de sa signification.

D'après King, et d'autres numismates et archéologues, la croix fut placée là, comme le symbole de la vie éternelle. Un Tau semblable, ou croix égyptienne, s'employait dans les Mystères Bachiques et Eleusiniens. On le plaçait sur la poitrine de l'initié, comme symbole de la double puissance générative, après l'accomplissement de sa « nouvelle naissance », et après que les Mystæ étaient revenus de leur baptême dans la mer. C'était le signe mystique que sa naissance spirituelle avait régénéré et réuni son âme astrale avec son esprit divin, et qu'il était prêt à s'élever, en esprit, au séjour bienheureux de la lumière et de la gloire, — les Eleusinia. Le Tau était, en même temps qu'un emblème religieux, un talisman magique. Il fut adopté par les Chrétiens à la suite des gnostiques et des cabalistes, qui s'en servaient couramment, ainsi que le témoignent leurs bijoux, et qui, eux-mêmes, tenaient le Tau (ou croix ansée) des Egyptiens et la croix latine, des missionnaires bouddhistes qui l'avaient apportée de l'Inde, deux ou trois siècles avant Jésus-Christ, et où on la retrouve encore de nos jours. Les Assyriens, les Egyptiens, les anciens Américains, les Hindous, et les Ro-

1. C'est encore un de ces auteurs, et historiens ecclésiastiques du v^e^ siècle, peu dignes de foi, inexacts et ignorants. Sa prétendue histoire de la lutte entre les païens, néo-platoniciens, et les Chrétiens d'Alexandrie et de Constantinople, qui s'étend de l'année 324 à 429, dédiée par lui à Théodore le jeune, fourmille de falsifications délibérées. Edition de *Reading*, Cantab., 1720, fol. Traduction, Plon Frères, Paris.

mains, tous la possédaient sous des formes diverses avec de légères variantes ; jusqu'à une époque fort avancée du moyen âge, elle était considérée comme un charme puissant contre l'épilepsie et la possession démoniaque ; et le « signe du Dieu vivant » apporté dans la vision de saint Jean, par l'ange venant de l'est « pour marquer les serviteurs de notre Dieu sur le front », n'est autre que le même Tau mystique, la croix égyptienne. Sur le vitrail de Saint-Denis en France, cet ange est représenté marquant de ce signe le front des élus, la légende dit : SIGNUM TAY. King, l'auteur des *Gnostics* nous rappelle que « ce signe est généralement porté par saint Antoine, un reclus *égyptien* (1) ». La véritable signification du Tau nous est donnée par le saint Jean Chrétien, le Hermès égyptien et les Brahmanes hindous. Il n'est que trop évident que pour l'apôtre, du moins, il signifiait le « Nom Ineffable », puisqu'il appelle ce « signe du Dieu Vivant »quelques chapitres plus loin (2) le *nom de son Père écrit sur leurs fronts.*

Le Brahmâtina, le chef des initiés hindous avait deux clés en forme de croix représentées sur sa coiffure, symbolisant le mystère révélé de la vie et de la mort ; et dans quelques pagodes bouddhistes de la Tartarie et de la Mongolie, l'entrée d'une chambre dans le temple, contenant généralement l'escalier qui conduit à la daghoba (3) intérieure et les portiques de quelques *Prachida* (4), sont ornées d'une croix formée de deux poissons, qu'on retrouve encore sur quelques zodiaques bouddhistes. Nous ne serions nullement étonnés de savoir que l'emblème sacré sur les tombeaux des Catacombes à Rome, le « Vesica Piscis », fut dérivé de ce même signe du zodiaque bouddhiste. Il est facile de se faire une idée combien cette figure géométrique était répandue dans les symboles mondiaux, par le fait qu'une tradition Maçonnique dit que le temple de Salomon fut bâti sur trois fondations, formant le « Triple Tau », ou trois croix.

1. *Gems of the Orthodox Christians*, vol. I, p. 135.
2. *Apocalypse*, XIV, I.
3. Daghoba est un petit temple de forme ronde, où l'on conserve les reliques de Gautama.
4. Les Prachidas sont des édifices de toutes formes et de toutes dimensions, comme nos mausolées et sont consacrés aux offrandes votives pour les morts.

Dans son sens mystique en tant qu'emblème, la croix égyptienne doit son origine, à la réalisation par la philosophie primitive, d'un dualisme androgyne de toute manifestation de la nature, procédant de l'idéal abstrait d'une divinité également androgyne, tandis que l'emblème chrétien n'est qu'un effet du hasard. Si la loi mosaïque avait prévalu, Jésus aurait dû être lapidé (1). Le crucifix était un instrument de torture et aussi commun chez les Romains qu'il était ignoré des nations sémitiques. On l'appelait le « Bois de l'infamie ». Ce ne fut que par la suite que les Chrétiens l'adoptèrent comme leur symbole ; mais, pendant les deux premières décades, les apôtres l'avaient en horreur (2). Ce n'est certes pas la croix Chrétienne que saint Jean avait en vue lorsqu'il parle du « Signe du Dieu Vivant » mais bien le Tau *mystique*, le Tetragrammaton, ou nom puissant, qui est représenté sur les plus anciens talismans cabalistiques par les quatre lettres hébraïques qui composent le Nom Sacré.

La célèbre Lady Ellenborough, connue des Arabes de Damas et dans le désert, après son dernier mariage, sous le nom de *Hanoum Medjougé*, avait en sa possession, un talisman qui lui avait été offert par un Druze du Mont Liban. On le reconnaissait à certain signe sur l'angle gauche, comme appartenant à cette classe de joyaux qu'en Palestine on nomme une amulette *Messianique*, du IIe ou IIIe siècle avant Jésus-Christ. C'est une pierre verte, de forme pentagonale ; dans le bas est gravé un poisson ; un peu plus haut, le sceau de Salomon (3) ; et plus haut encore, les quatre lettres chaldéennes — Iod, He, Vau, He, I A H O, qui ensemble forment le nom de la Divinité. Celles-ci sont disposées d'une manière peu usuelle, allant de bas en haut, dans l'ordre renversé, formant ainsi le Tau égyptien. Autour de celles-ci court une légende, que nous ne sommes

1. Les annales Talmudistes prétendent qu'après voir été pendu, il fut lapidé puis immergé dans l'eau à la jonction de deux rivières. *Mishna Sanhedrin*, vol. IV, p. 4 ; *Talmud*, de Babylone. même article 43, a, 67, a.

2. *Coptic Legends of the Crucifixion*, MMSS. XI,

3. La gravure représente le talisman environ deux fois la grandeur naturelle. Nous ne comprenons pas pourquoi King dans ses *Gnostic Gems* représente le sceau de Salomon sous la forme d'une étoile à cinq pointes, quand elle en a six, et qu'elle est le signe de Vichnou aux Indes.

pas autorisés à publier, le joyau n'étant pas notre propriété. Le Tau dans son sens mystique, de même que la *crux ansata* (la croix ansée) est *LArbre de Vie.*

On sait que les plus anciens emblèmes chrétiens, — avant qu'on ait cherché à représenter l'apparence corporelle de Jésus, — furent, l'Agneau, le Bon Berger et le *Poisson.* L'origine de ce dernier emblème, qui a si fort embarrassé les archéologues, devient ainsi compréhensible. Tout le secret réside dans le fait, dont on peut aisément se rendre compte, que tandis que dans la *Cabale* le Messie-Roi est appelée « l'Interprète », ou Révélateur du Mystère, et qu'on démontre qu'il est la *Cinquième* émanation, dans le *Talmud*, — pour des raisons que nous allons maintenant expliquer, — le Messie est souvent désigné sous le nom de « DAG », le poisson. Ceci est un héritage des Chaldéens, et a rapport, — ainsi que le nom l'indique clairement — au Dag babylonien, ou homme-poisson qui fut l'instructeur et l'interprète du peuple, auquel il apparut. Abarbanel donne l'explication du nom en disant que le signe de sa venue (celle du Messie) « est la conjonction de Saturne et de Jupiter dans le signe *Pisces* (ou des Poissons) (1). Par conséquent, du moment que les Chrétiens voulaient à tout prix identifier leur Christos avec le Messie de l'Ancien Testament, ils l'adoptèrent volontiers, au point d'oublier que sa véritable origine datait d'une époque bien antérieure au Dagon babylonien. Pour nous faire une idée jusqu'à quel point les Chrétiens primitifs confondaient l'idéal de Jésus avec n'importe quelle doctrine imaginable, cabalistique ou païenne, nous n'avons qu'à consulter le langage de saint Clément d'Alexandrie à ses frères en religion.

Lors de la discussion sur le choix d'un symbole approprié pour leur rappeler Jésus, saint Clément leur tint le langage suivant : « Gravez sur le joyau de votre anneau soit une *colombe*, soit *un navire poussé par le vent* (l'Argha) ou *un* poisson. » Le révérend Père, en écrivant cette

1. King (*Gnostics*) donne la figure du symbole chrétien, très commune pendant le moyen âge, comme celui de trois poissons entrelacés, formant un triangle, avec les CINQ lettres (le nombre sacré Pythagoréen) I.X.Θ.Υ.Σ. gravé dessus. Le nombre cinq se rapporte à la même computation cabalistique.

phrase, était-il obsédé du souvenir de Josué, fils de Nun, (nommé *Jésus*, dans les versions Grecques et Slaves) ou bien avait-il oublié la véritable interprétation de ces symboles païens ? Josué, le fils de Nun ou Nave (*Navis*) pouvait parfaitement adoptcr comme symbole l'image d'un *navire*, voire même d'un poisson, car Josué veut dire Jésus, fils du dieu-poisson ; mais c'était par trop risqué de confondre les emblèmes de Vénus, d'Astarté et de toutes les déesses hindoues — l'*arche*, la *colombe* et le *poisson* — avec la naissance « immaculée » de leur dieu ! On pourrait croire que dans les premiers temps du Christianisme, on ne faisait que peu de différence entre le Christ, Bacchus, Apollon et le Christna hindou, l'incarnation de Vichnou, avec le premier avatar duquel le symbole du poisson fut en premier lieu associé.

Dans le *Hari-Pourana* et la *Bhagavad-Gita*, ainsi que dans d'autres ouvrages, on nous montre le dieu Vichnou prenant la forme d'un poisson à tête humaine, pour retrouver les *Védas*, qui avaient été perdus dans le déluge. Ayant aidé Visvamitra à échapper, lui et sa famille, dans l'arche, Vichnou pris de pitié pour la faible et ignorante humanité, resta pendant quelque temps avec eux. Ce fut ce dieu qui leur enseigna à bâtir des maisons, à cultiver la terre, et rendre grâces à la Divinité inconnue qu'il représentait, en construisant des temples et en instituant un culte régulier ; et comme il demeura tout le temps parmi eux moitié poisson, moitié homme, chaque soir au coucher du soleil il rentrait dans l'Océan, où il passait la nuit.

« Ce fut lui », dit le livre sacré, « qui enseigna aux hommes, après le déluge, tout ce dont ils ont besoin pour leur félicité ».

« Un jour, il plongea dans l'eau, et ne revint plus, car la terre s'était couverte de nouveau de végétation, de fruits et de troupeaux. »

« Mais il avait enseigné aux Brahmanes le secret de toutes choses. » (*Hari-Pourana*).

Jusque-là nous voyons dans ce qui précède le *double* du récit donné par le Babylonien Bérose au sujet de Oannès, l'homme-poisson, qui n'est autre que Vichnou, à moins que nous n'admettions que ce fut la Chaldée qui civilisa l'Inde.

Nous le répétons, nous ne voulons rien affirmer sur notre propre autorité. Nous ferons donc un emprunt à Jacolliot, lequel, bien que critiqué et contredit sur d'autres points, et tout peu digne de foi qu'il soit en matière de chronologie (malgré qu'il soit plus près de la vérité à cet égard que ces savants qui prétendent que tous les livres hindous sont postérieurs au Concile de Nicée) n'en a pas moins la réputation d'un bon sanscritiste. Voici ce qu'il dit en analysant le mot *Oan*, ou Oannes : que O en sanscrit, est une interjection pour exprimer une invocation, comme dans O, Swayambhuva ! O, Dieu ! etc. ; et *An* est une racine signifiant, en sanscrit, un esprit, un être; et, à notre avis, ce que les Grecs voulaient dire par leur mot *Dœmon*, un demi-dieu.

« Quelle antiquité extraordinaire », écrit-il, « cette fable de Vichnou déguisé en poisson, ne prête-t-elle pas aux livres sacrés des hindous; et cela surtout devant le fait que les *Védas* et le *Manou*, accusent *une existence de plus de* vingt-cinq mille ans, ainsi que le démontrent les documents les plus authentiques. Peu de peuples, dit le savant Halhed, possèdent des annales aussi authentiques et aussi sérieuses que les Hindous (1) ».

Peut-être pourrait-on jeter encore une vive lumière sur la question embarrassante du symbole du poisson, en rappelant au lecteur que, suivant la Genèse, le premier être vivant, le premier type de vie animale qui fut créé, fut le poisson. « Et Dieu (Elohim) dit : Que les eaux produisent en abondance des animaux *vivants*... et Dieu créa les grands poissons... ainsi il y eut un soir et il y eut un matin; ce fut le *cinquième* jour. » Jonas est englouti par une baleine, et rejeté trois jours après. Les Chrétiens considèrent ceci comme une prophétie des trois jours de sépulture de Jésus, avant sa résurrection, — bien que le récit de ces trois jours soit aussi imaginaire que tout le reste, et adopté pour cadrer avec la menace de détruire le temple et de le rebâtir en *trois* jours. Entre sa sépulture et la prétendue résurrection il ne s'écoula, qu'un *seul jour*, — le sabbat juif, — puisqu'il fut enterré le vendredi soir et qu'il

1. *La Genèse de l'Humanité*

ressuscita le dimanche à l'aube. Quoi qu'il en soit, si toute autre circonstance doit être considérée comme une prophétie, l'histoire de Jonas ne peut certainement pas compter dans le nombre.

« Le Grand Poisson » c'est Cetus, la forme latine de Keto-Κητω et Keto est Dagon, Poseïdon, dont le féminin est Keton Atar gatis — la déesse Syrienne et la Vénus d'Askalon. Le buste de Der-Keto, ou Astarté était généralement représenté sur la proue des navires. Jonas, (le Jona des grecs ou *colombe* consacrée à Vénus) s'enfuit à Jaffa, où l'on adorait le dieu Dagon, l'homme-poisson ; il n'ose pas aller à Ninive, *où l'on adorait la colombe*. Voilà pourquoi, certains commentateurs croient que lorsque Jonas fut jeté par-dessus le bord et englouti par une baleine, nous devons comprendre qu'il a été recueilli par un de ces navires sur la proue desquels était le buste de *Keto*. Mais les cabalistes ont une autre légende, que voici : ils prétendent que Jonas était un prêtre évadé du temple de la déesse où on adorait la colombe ; il voulait abolir l'idolâtrie et instituer le culte monothéiste. Que, fait prisonnier près de Jaffa, il fut enfermé par les partisans de Dagon dans une des cellules du temple, et que c'est la curieuse forme de cette cellule qui donna lieu à l'allégorie. Dans la collection de Mosé de Garcia, un cabaliste portugais, il existe une gravure représentant l'intérieur du temple de Dagon. Au milieu s'élève une immense idole, dont la partie supérieure a la forme humaine et l'inférieure celle d'un poisson. Entre le ventre et la queue il y a une ouverture qui se ferme comme la porte d'une armoire. On y enfermait les coupables accusés de méfaits contre la divinité locale, jusqu'à ce qu'on eût statué sur leur sort. Cette gravure avait été copiée d'une ancienne tablette couverte de dessins et d'inscriptions en anciens caractères phéniciens, et donnant la description de cette oubliette vénitienne des temps bibliques. La tablette, elle-même, avait été trouvée dans une fouille faite à quelques milles de Jaffa. Etant donné la tendance des nations orientales pour les jeux de mots et les allégories, n'est-il pas possible que la « baleine » qui avala Jonas n'ait été autre chose qu'une cellule dans le ventre de Dagon.

Il est à remarquer que cette double appellation de « Mes-

sie » et « Dag » (le poisson) des Talmudistes, concorde fort bien avec le Vichnou hindou, l'Esprit « Préservateur » et la seconde personne de la trinité brahmanique. Cette divinité, s'étant déjà manifestée, est encore maintenant considérée comme le Sauveur futur de l'humanité; elle est le Rédempteur choisi, qui apparaîtra dans sa dixième incarnation ou avatar, comme le Messie des Juifs, afin de conduire les bienheureux et les rendre aux *Védas* primitifs. Dans son premier Avatar, on prétend que Vichnou apparut à l'humanité sous la forme d'un poisson. Dans le temple de Rama, il y a une représentation de ce Dieu qui répond parfaitement à celle de Dagon telle que Bérose nous le décrit. Il a un corps d'homme émergeant de la bouche d'un poisson, et il tient à la main le *Véda* perdu. De plus, Vichnou est le dieu de l'eau, dans un sens, le Logos du Parabrahm, car comme les trois personnes de la divinité manifestée changent constamment leurs attributs les uns avec les autres, nous le voyons, dans le même temple, représenté couché sur le serpent à sept têtes, Ananta (l'éternité) et se mouvant, comme l'*Esprit* de Dieu sur la face des eaux originelles.

Vichnou est, évidemment, l'Adam Kadmon des cabalistes, car Adam est le Logos, ou premier Oint, de même que le second Adam est le Messie-Roi.

Lakmy ou Lakshmi, la contrepartie passive ou féminine de Vichnou, le créateur et le préservateur, est aussi appelée Ada Maya. Elle est la « Mère du Monde », Damatri, la Vénus Aphrodite des Grecs, ainsi qu'Isis et Eve. Tandis que Vénus naît de l'écume de la mer, Lakmy sort de l'eau lorsqu'on baratte la mer ; une fois née, elle est si belle que tous les dieux en tombent amoureux. Les Juifs qui empruntèrent leurs types partout où ils les trouvaient, façonnèrent leur première femme sur le modèle de Lakmy. Il est curieux de noter que Viracocha, l'Etre Suprême du Pérou, signifie littéralement, « écume de mer ».

Eugène Burnouf, la grande autorité de l'école française, (pour le sanscrit. N. du T.) donne son opinion dans le même ordre d'idées : « Nous apprendrons un jour », dit il, « que toutes les anciennes traditions défigurées par l'émigration et la légende, appartiennent à l'histoire de l'Inde ». C'est

là l'opinion de Colebrooke, Imnan, King, Jacolliot, et beaucoup d'autres orientalistes.

Nous avons déjà dit que suivant les calculs secrets propres aux adeptes des sciences occultes, le Messie est la cinquième émanation ou potentialité. Dans la *Cabale* juive, suivant laquelle les dix sephiroth émanent de l'Adam Kadmon, (placé au-dessous de la couronne), il vient en troisième rang. Il en est de même dans le système Gnostique ; de même aussi dans le Bouddhiste, dans lequel le cinquième Bouddha, le Maïtreya, apparaîtra dans son dernier avènement, pour sauver l'humanité avant la destruction finale du monde. Si Vichnou est représenté dans sa dernière apparition comme à son *dixième avatar*, ou incarnation, ce n'est que parce que chaque unité, considérée au point de vue androgyne, se manifeste en double. Les Bouddhistes qui rejettent l'incarnation bisexuelle, n'en comptent que cinq. Par conséquent, tandis que Vichnou fera sa dernière apparition dans sa dixième incarnation, le Bouddha est censé faire la sienne dans la cinquième (1).

Afin de mieux faire comprendre la véritable signification des avatars connue seulement des adeptes de la doctrine secrète et de démontrer jusqu'à quel point elle a été mal interprétée par les masses ignorantes, nous donnerons, plus loin, les diagrammes des avatars et émanations hindous et chaldéo-cabalistiques (2). Cette véritable pierre de touche fondamentale des cycles secrets, démontre que loin d'interpréter au pied de la lettre leurs *Védas* révélés et leur *Bible*, les pandits Brahmanes et les Tanaïm, qui étaient les savants et les philosophes des époques pré-chrétiennes, étudiaient la création et le développement des mondes comme le fait Darwin, anticipant sur sa méthode et son école dans la sélection naturelle des espèces, leur développement graduel et leur tranformation.

Que tous ceux qui sont en désaccord avec nous, lisent attentivement les livres de Manou, même si ce n'est que dans la traduction défectueuse de Sir William Jones et celle

1. Les Siphiroth cabalistiques sont aussi au nombre de dix, ou cinq paires.

2. Un avatar est la descente d'en haut, sur la terre, d'une divinité sous une forme manifestée quelconque.

plus ou moins fantaisiste de Jacolliot. Si nous comparons la Cosmogonie Phenicienne de Sanchoniaton et le récit de Bérose, avec la Bhagavatta et le Manou, nous y trouverons énoncées les mêmes théories que celles qui ont été présentées comme les derniers développements de la science moderne. Nous avons cité, dans notre premier volume certains passages des récits Chaldéen et Phénicien ; jetons les yeux maintenant sur les ouvrages hindous.

« Lorsque ce monde sortit des ténèbres, les principes élémentaires subtils produisirent la graine végétale qui anima les plantes en premier lieu ; puis, des plantes, la vie passa dans des corps fantastiques, qui furent engendrés *dans l'ilus des eaux ;* puis, à travers une série de formes et d'animaux divers, elle parvint jusqu'à l'Homme (1).

« Celui-ci (l'homme, avant de le devenir) devra passer successivement à travers les plantes, les vers, les insectes, les poissons, les serpents, les tortues, le bétail et les animaux sauvages ; c'est là le degré inférieur. »

Telles sont, depuis Brahma jusqu'aux végétaux, les transmigrations qui ont lieu en ce monde (2).

Dans la Cosmogonie de Sanchoniaton, les hommes sont aussi évolués de l'ilus du chaos (3) et on y retrouve la même évolution et la même transformation des espèces.

Et maintenant donnons la parole à M. Darwin : « Je crois que les animaux descendent, tout au plus, de quatre ou cinq progéniteurs (4). »

Et encore : « J'en infère, par analogie, que probablement tous les êtres organiques qui ont vécu sur cette terre, descendent d'une seule forme primordiale quelconque (5). Je considère toutes choses, non pas comme des créations spéciales, mais comme les descendants linéaires de quelques êtres qui ont vécu longtemps *avant le dépôt de la première couche du système silurien* (6). »

Bref, ils vécurent à l'époque du chaos de Sanchoniaton et dans *l'ilus* du Manou. Vyasa et Kapila vont plus loin

1. *Bhagavatta*.
2. Manou, livre LXXII.
3. Voir les *Ancient Fragments* de Cory.
4. *Origin of species*, première édition, p. 484.
5. *Ibidem*, p. 484.
6. *Ibidem*, pp. 488-489.

encore que Darwin et le Manou.« Ils ne voient en Brahma que le nom du germe universel ; *ils nient l'existence d'une Cause Première ;* et, ils prétendent que tout, dans la nature, ne s'est développé qu'à la suite de forces matérielles et fatales », dit Jacolliot (1).

Toute correcte que soit cette citation de Kapila, elle demande quelques mots d'explication. Jacolliot compare à tout bout de champ Kapila et le Veda Vyasa, avec Pyrrhus et Littré. Nous ne voyons pas de mal à ce qu'on le compare au philosophe grec, mais nous nous opposons catégoriquement à ce qu'on le fasse avec le Comtiste français ; nous estimons que c'est une insulte imméritée à la mémoire du grand sage Aryen. Cet auteur prolifique ne parle nulle part de la répudiation de Dieu, l'Esprit universel « inconnu » soit par les anciens Brahmanes, soit par les modernes. Aucun autre Orientaliste n'accuse les Hindous de faire de même, malgré les raisonnements dénaturés de nos savants au sujet de l'athéisme des bouddhistes.

Au contraire Jacolliot affirme plus d'une fois que les savants Pandits et les Brahmanes éduqués n'ont jamais partagé les superstitions populaires ; il affirme leur croyance inébranlable dans l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme, bien que, sans aucun doute, ni Kapila, ni les Brahmanes initiés, ni les partisans de l'école Vedanta, n'admettraient l'existence d'un créateur anthropomorphe, une « Cause Première » au sens chrétien du mot. Jacolliot, dans ses *Traditions Indo-Européennes et Africaines*, est le premier à attaquer le professeur Müller, pour insinuer que les dieux hindous étaient des « masques sans acteurs... des noms sans êtres et non des êtres sans noms » (2). Il ajoute en citant, pour étayer son argument, de nombreux versets tirés des livres sacrés hindous : « Est-il possible de refuser à l'auteur de ces stances une conception claire et définie de la force divine de l'Etre Unique, le maître et le Seigneur de l'Univers ?... Les autels étaient-ils alors élevés à une métaphore ? (3) »

Ce dernier argument est parfaitement juste, en ce qui

1. *Le Genèse de l'Humanité*, p. 339.
2. *Traditions Indo-Européennes et Africaines*, p. 291
3. *Ibidem*, pp. 294-295.

concerne la négation de Max Müller. Mais nous doutons fort que le rationaliste français ait mieux compris la philosophie de Kapila et de Vyasa, que ne l'a fait le philologue allemand des « niaiseries théologiques » comme celui-ci traite le *Atharva-Veda*. Le professeur Müller et Jacolliot ont beau prétendre à une vaste érudition, et connaître à fond le sanscrit et d'autres anciennes langues orientales, il leur manque à tous deux la clé pour déchiffrer les mille et un mystères de l'ancienne doctrine secrète et sa philosophie. Seulement là où le philologue allemand ne daigne même pas prendre la peine d'étudier ces magiques « niaiseries théologiques », nous constatons que l'hindouiste français ne perd pas une occasion de s'instruire. De plus, il admet loyalement son incompétence pour sonder jamais les profondeurs de cet océan de connaissances mystiques. Non seulement il croit à son existence, mais dans tous ses ouvrages il attire l'attention des savants sur ses traces indéniables qu'on trouve à chaque pas dans l'Inde. Néanmoins, bien que les savants Pandits et les Brahmanes, ses « maîtres vénérés » des pagodes de Villenoor et de Chélambrum dans le Carnatique (1), aient, paraît-il, catégoriquement refusé de lui révéler les mystères de la partie magique de *l'Agrouchada-Parikshai* (2), et du triangle du Brahmatma (3), il persiste dans sa loyale déclaration que tout est possible dans la métaphysique hindoue, y compris que les systèmes de Kapila et de Vyasa soient demeurés incompris jusqu'à ce jour.

M. Jacolliot détruit tout le poids de son assertion en formulant immédiatement après, la contradiction suivante :

« Nous demandions un jour à un Brahmane de la pagode de Chélambrum, qui appartenait *à l'école sceptique des naturalistes de Vyasa*, s'il croyait à l'existence de Dieu. Il nous répondit en souriant : *Aham eva param Brahma*, je suis moi-même un dieu.

« Que veux-tu dire par cela?

1. *Les Fils de Dieu*, p. 32.
2. *Le Spiritisme dans le monde*, p. 78 et autres.
3. *Les Fils de Dieu*, p. 272. Nous ne sommes nullement surpris que les Brahmanes aient refusé de satisfaire la curiosité de M. Jacolliot, nous devons néanmoins ajouter que la signification de ce signe est connue des supérieurs de toutes les lamaseries Bouddhistes, et non seulement des Brahmanes.

« Je veux dire que chaque créature sur la terre, si humble soit-elle, est une partie immortelle de la matière immortelle (1). »

Cette réponse aurait été celle de tout ancien philosophe cabaliste ou gnostique des premiers temps. Elle renferme l'esprit même du commandement delphique et cabaliste, car la philosophie ésotérique a résolu, il y a des siècles, le problème de ce que l'homme était, de ce qu'il est, et de ce qu'il sera. Si ceux qui croient au verset de la Bible, que le « Seigneur Dieu forma l'homme de la poussière de la terre et souffla dans ses narines le souffle de la Vie », rejettent, en même temps, la notion que chaque atome de cette poussière, de même que chaque particule de cette « âme vivante » contient « Dieu » en elle-même, nous plaignons alors, la logique de ce chrétien. Il ignore les versets qui précèdent celui-là. Dieu bénit également toutes les bêtes des champs et toute créature vivante, dans l'air et dans l'eau, et Il les dote toutes de sa *vie* qui est le souffle de Son propre Esprit, et *l'âme* de l'animal. L'humanité est l'Adam Kadmon de l'inconnu, Son Microscome, et son seul représentant ici-bas, et chaque homme est un dieu sur la terre.

Nous est-il permis de demander à ce savant français, qui paraît si au courant de chaque sloka (verset) des livres de Manou, et d'autres auteurs Védiques, quelle est la signification de cette phrase qu'il connaît si bien :

« Les plantes et la végétation révèlent une foule de formes, à cause de leurs actions antérieures ; elles sont entourées de ténèbres, mais néanmoins dotées d'une âme intérieure, et elles ressentent également le plaisir et la souffrance » (*Manou*, livre I).

Si la philosophie hindoue enseigne que les formes les plus inférieures de la vie végétale sont douées d'une espèce *d'âme*, comme le sont même tous les atomes dans l'espace, comment est-il possible qu'elle refuse à l'homme le même principe immortel? Et si une fois, elle admet que l'homme a un esprit immortel, comment niera-t-elle logiquement l'existence de la source originelle, pour ne pas dire la première, mais la Cause éternelle ? Ni les rationalistes ni les

1. *La Genèse de l'Humanité*, p. 339.

sensualistes qui sont incapables de comprendre la métaphysique hindoue, ne devraient juger l'ignorance des métaphysiciens hindous d'après leur propre niveau.

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, le grand cycle comprend le progrès de l'humanité depuis son germe dans l'homme primordial sous la forme spirituelle, jusqu'à la dégradation la plus profonde à laquelle il puisse atteindre, chaque étape successive dans la descente étant caractérisée par une puissance plus grande et une consistance plus accentuée dans la forme physique, que celle qui l'avait précédée — et se termine dans le Déluge. Mais tandis que le grand cycle ou l'âge exécute sa course, sept cycles mineurs sont parcourus, chacun marquant l'évolution d'une nouvelle race procédant de la race antérieure, sur un monde nouveau. Et chacune de ces races ou grands types de l'humanité se subdivise en familles, et celles-ci en nations ou en tribus, de même que nous voyons aujourd'hui les habitants de la terre subdivisés en Mongols, Caucasiens, Hindous, etc.

Avant de montrer, au moyen de diagrammes, la ressemblance étroite qu'il y a entre les philosophies ésotériques de tous les peuples de l'antiquité, quoique géographiquement fort éloignés les uns des autres, il ne sera pas sans intérêt d'expliquer sommairement les notions véritables qui sont à la base de tous ces symboles et ces représentations allégoriques, qui ont si fort embarrassé, jusqu'à maintenant, les commentateurs non initiés. Mieux que tout le reste, elle démontrera que dans les temps passés la science et la religion étaient plus intimement réunies que des jumeaux ; que les deux ne formaient qu'un seul corps dès le moment de leur conception. Dotées d'attributs mutuellement convertibles la science était spirituelle et la religion scientifique. Comme l'homme androgyne du premier chapitre de la Genèse — en même temps mâle et femelle — passif et actif ; et créé à l'Image de l'Elohim. L'Omniscience développait l'omnipotence, celle-ci demandait l'exercice de celle-là, et c'est ainsi que le géant obtint la domination sur les quatre royaumes, du monde. Mais de même que le second Adam, ces êtres androgynes étaient destinés à « tomber et à perdre leurs pouvoirs, aussitôt après la séparation des deux maîtres de la dualité. Le fruit de l'Arbre de la Connaissance donne la

mort, s'il n'est accompagné du fruit de l'Arbre de Vie. L'homme doit se connaître *lui-même* avant de pouvoir connaître la genèse ultime, même de ces êtres et pouvoirs dont la nature intime est encore moins développée que la sienne. Il en est de même de la religion et de la science ; réunies en un seul les deux sont infaillibles, car l'intuition spirituelle est là pour compenser les limitations des sens physiques. Séparées, la science exacte répudie l'aide de la voix intérieure, et la religion se transforme simplement en théologie dogmatique — chacune de son côté est un cadavre sans âme.

Par conséquent, la doctrine ésotérique, de même que le Bouddhisme, le Brahmanisme et même la *Cabale* tant décriée, enseignent que l'Essence unique infinie et inconnue existe de toute éternité, et qu'elle est active ou passive en successions harmonieuses. Dans la phraséologie poétique du Manou ces conditions portent les noms de « jour » et « nuit » de Brahma. Celui-ci est ou « éveillé » ou « endormi ». Les Svâbhâvikas, ou philosophes de la plus ancienne école Bouddhiste (qui existe encore dans le Nepal) ne tablent que sur la condition active de cette « Essence », qu'ils nomment Svabhâvât, et considèrent oiseux de lancer des théories au sujet de la puissance abstraite et « inconnaissable », dans son état passif. C'est pourquoi ils sont traités d'athées, aussi bien par les théologiens chrétiens que par les savants modernes ; car ni ceux-ci, ni ceux-là ne sont capables de comprendre la profonde logique de leur philosophie. Ceux-là (les théologiens chrétiens) n'admettent pas d'autre Dieu que les pouvoirs *secondaires* personnifiés, qui ont édifié l'univers visible à l'aveuglette, et qui, pour eux, est devenu le Dieu anthropomorphe des Chrétiens, le Jéhova tonnant dans la foudre et les éclairs. De son côté, la science rationaliste place les Bouddhistes et les Svâbhâvikas au rang des « positivistes » des âges archaïques. Si nous penchons pour un côté de la philosophie de ces derniers, nos matérialistes auraient peut-être raison à leur point de vue. Les Bouddhistes pretendent qu'il *n'y a pas* de Créateur, mais bien un nombre infini de *pouvoirs créateurs*, qui forment collectivement la substance unique éternelle, dont l'essence est indéfinissable et, partant, un sujet impropre à la spécu-

lation, d'un véritable philosophe. Socrate a toujours refusé de discuter le mystère de l'être universel, et cependant personne ne l'accuserait d'athéisme, exception faite de ceux qui cherchaient sa ruine. En inaugurant une période active, dit la *Doctrine secrète*, une expansion de cette essence Divine, agit du *dedans au dehors*, obéissant à la loi éternelle et immuable et le monde phénoménal ou visible est le résultat d'une longue chaîne de forces cosmiques mises progressivement en action. De la même manière, en reprenant sa condition passive, une contraction de l'Essence Divine a lieu, et l'œuvre antérieure de la création est graduellement et progressivement anéantie. L'univers visible se désagrège ; ses matériaux sont dispersés ; et « les ténèbres » solitaires et abandonnées recouvrent encore une fois la surface de « l'abîme ». Pour employer une métaphore qui fera mieux comprendre la pensée, on pourrait dire qu'une exhalation de « l'essence inconnue » donne naissance au monde ; une inhalation de la même le fait disparaître. *Ce processus s'est répété de toute éternité, et notre univers actuel n'est qu'un d'une série infinie qui n'a jamais eu de commencement et qui n'aura jamais de fin.*

Nous ne pouvons, par conséquent, échafauder nos théories, que sur les manifestations visibles de la Divinité, sur ses phénomènes objectifs naturels. Il serait puéril et absurde de donner le nom de Dieu à ces principes créateurs. On donnerait en ce cas aussi bien le nom de Benvenuto Cellini au feu qui fond le métal, ou à l'air qui le refroidit lorsqu'il est coulé dans le moule. Si l'Essence spirituelle intime toujours cachée, et pour nous toujours abstraite, qui agit dans ces forces, doit être relationnée avec la création de l'univers physique, elle ne le sera que dans le sens que lui donne Platon. On pourrait, au pis aller, l'appeler l'édificateur de l'univers abstrait qui s'est développé graduellement dans la Pensée Divine, dans laquelle il était à l'état latent.

Nous essaierons de définir au chapitre VIII la signification de la *Genèse*, et son parfait accord avec les idées d'autres nations. On verra que les six jours de la création ont une signification insoupçonnée du nombre des commentateurs, qui ont cherché à les faire concorder, tour à tour, avec la théologie chrétienne et la géologie anti-chrétienne. Si défi-

guré que soit l'Ancien Testament, il conserve encore dans son symbolisme assez de l'original, dans les points principaux, pour laisser voir sa ressemblance avec les cosmogonies des nations plus anciennes que celle des Juifs.

Nous reproduisons ci-après, les diagrammes des cosmogonies Hindoue et Chaldéo-Juive. L'antiquité du diagramme de la première (Hindoue) se reconnaît dans le fait, que beaucoup des pagodes Brahmaniques ont été dessinées et construites sur ce modèle qu'on nomme le « Sri-Jantara » (1). Et néanmoins, on voit que les cabalistes Juifs et du Moyen âge l'avaient en grande estime, et lui donnent le nom de « Sceau de Salomon ». Ce sera une chose aisée que d'en retrouver l'origine, une fois qu'on connaîtra l'histoire du roi cabaliste et de ses transactions avec le roi Hiram, et Ophir — la terre des paons, de l'or et de l'ivoire, — que nous devons chercher dans l'Inde antique.

1. Voir *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIII, p. 79.

EXPLICATION DES DEUX DIAGRAMMES REPRÉSENTANT LES PÉRIODES CHAOTIQUES ET DE FORMATION AVANT ET APRÈS QUE NOTRE UNIVERS AIT COMMENCÉ A ÊTRE ÉVOLUÉ D'APRÈS LES DONNÉES BRAHMANIQUES, BOUDDHISTES ET CHALDÉENNES, QUI CONCORDENT EN TOUS POINTS AVEC LA THÉORIE ÉVOLUTIVE DE LA SCIENCE MODERNE.

Doctrine Hindoue.

Le Triangle Supérieur.

Il renferme le nom Ineffable. Il est le AUM — qu'on ne doit prononcer que mentalement, sous peine de mort. Le Para-Brahma non révélé, le Principe Passif ; la « mukta » absolue et non conditionnée, qui ne peut entrer dans la condition d'un Créateur, car celui-ci doit être fini, et conditionné afin de pouvoir *penser*, *vouloir* et *agir* (baddha) ; par conséquent, dans un sens, être une entité finie. « CELA (Para-Brahma) fut absorbé dans le non-être imperceptible, sans attribut distinct quelconque, non existant pour nos sens. Il fut absorbé dans son sommeil périodique (pour lui-même) et éternel (pour nous) », car c'est une des « Nuits de Brahma ». Par conséquent il n'est pas la *Première*, mais la Cause Eternelle. Il est l'Ame des Ames, qu'aucun être ne peut comprendre dans cet état. Mais « celui qui étudie les Mantras secrets, et qui comprend le *Vach* » (l'Esprit, ou la voix occulte des Mantras, la manifestation active de la Force latente) apprendra à le connaître sous son aspect « révélé ».

Doctrine Chaldéenne.

Le Triangle Supérieur.

Il renferme le nom Ineffable. C'est En Sop, le sans limites, l'Infini, dont le nom n'est connu que des initiés, et ne pouvait être prononcé à haute voix, sous peine de mort.

Pas plus que Para-Brahma, En Soph ne peut créer, car il est dans la même condition de non-être que celui-là ; il est אין non existant tant qu'il se trouve dans son état latent ou passif, *Oulom* (le temps illimité et infini) ; comme tel, il n'est pas le Créateur de l'Univers visible ; il n'est pas non plus *Aur* la lumière. Il le deviendra lorsque la période de création l'aura obligé à étendre la force au-dedans de lui, suivant la Loi dont il est la personnification et l'essence.

« Celui qui apprend à connaître המרכבה le mercaba et le *lahgash* (langage secret ou incantation) (1) apprendra le secret des secrets. »

1. *Lahgach* a presque la même signification que *Vach*) la puissance occulte des Mantras.

Tant « CELA » qu'En-Soph, dans leur première manifestation de Lumière, émergeant des Ténèbres, peuvent se confondre avec le Svabhâvât, l'Eternel, et la Substance existant par Elle-même, incréée, qui donne naissance à tout ; tandis que tout ce qui est de son essence, est le produit de sa nature propre.

Doctrine Hindoue.

L'Espace autour du Triangle Supérieur.

Lorsque la « Nuit de Brahma » prit fin, et que l'heure était venue pour que Celui qui existe par Lui-même SE manifestât par la Révélation, il rendit visible sa gloire en envoyant, de son Essence, un Pouvoir actif, qui, de féminin au début, devient androgyne. C'est Aditi, « l'Infini »(1), le Sans Bornes, ou plutôt « l'Illimité ». Aditi est la « mère » de tous les dieux, et Aditi est le Père et le Fils (2). « Qui nous rendra au grand Aditi, afin que je puisse voir mon père et ma mère ? (3) » C'est en conjonction avec ce dernier Pouvoir féminin, que la Pensée divine, mais latente donne naissance à la grande « Profondeur », l'eau. « L'eau est née d'une transformation de la Lumière... et d'une *modification* de l'eau naît la terre », dit le Mancu (livre I).

« Vous êtes les enfants d'Aditi, nés de l'eau, vous qui êtes nés de la terre, écoutez tous ma voix (4). »

C'est dans cette eau (ou chaos primordial) que l'« Infini » androgyne, lequel avec la Cause Eternelle, forme la première Triade abstraite, représentée par AUM, déposa le germe de la vie universelle. C'est l'Œuf Mondial, dans lequel eut lieu la gestation de Purusha, ou le Brahma manifesté. Le germe qui féconda le Principe *Mère* (l'eau) est appelé Nara, l'Esprit Divin ou Saint-Esprit (5) et les eaux, elles-mêmes,

1. Dans *le Rig-Veda Sanhita*, la signification que lui donne Max Muller est l'Absolu « car il est dérivé de *diti*, lieu, et de la particule négative. »

2. *Hymnes aux Maruts* I, 89, 10.

3. *Ibidem*, I, 24, 1.

4. *Ibidem*, X, 63, 2.

5. C'est ainsi que nous constatons que le Saint-Esprit est féminin dans toutes les théogonies philosophiques. Les nombreuses Sectes Gnostiques avaient Sophia; les cabalistes et les talomudistes juifs, Shekinak (le vêtement du Très-Haut) qui descendait sur le *Mercy Seat* entre les deux Chérubins; et nous voyons même qu'on fait dire à Jésus dans

Doctrine Chaldéenne.

L'Espace autour du Triangle Supérieur.

Lorsqu'arriva la période active, En-Soph émit de dans sa propre essence éternelle, Séphira, le Pouvoir actif, appelé le Point Primordial, et la Couronne, *Keter*. Ce n'est que par elle, que la « Sagesse Infinie » pouvait donner une forme concrète à sa Pensée abstraite. Deux côtés du triangle supérieur, le côté droit et la base, sont formés de lignes ininterrompues ; le troisième, le côté gauche, est fait d'une ligne pointillée. C'est à travers de celle-ci que passe Séphira. S'étendant dans toutes les directions, elle entoure, enfin, le triangle tout entier. Dans cette émanation du principe actif féminin, depuis le côté gauche du triangle mystique, la création d'Eve de la côte gauche d'Adam, est présagée. Adam, c'est le Microcosme du macrocosme et il est créé à l'image d'Elohim. Dans l'Arbre de Vie [illegible] la triade triple est disposée de telle façon, que les trois Sephiroth mâles sont sur la droite, les trois féminines sur la gauche, et les quatre principes qui les unissent au centre. De la Rosée Invisible qui tombe de la « Tête » supérieure, Séphira crée l'eau primordiale, ou le chaos prenant forme. C'est le premier pas vers la solidification de l'Esprit, qui produira la terre à la suite de diverses modifications (1).

1. George Smith reproduit les premiers versets de la *Genèse* akkadienne comme on la trouve dans les Textes cunéiformes des « Lateres Coctiles ». Nous y trouvons également *Anu*, la divinité passive, ou En-Soph, *Bel* le Créateur, l'Esprit de Dieu (Séphira) se mouvant à la surface des eaux, par conséquent l'eau elle-même, et *Héa*, l'Ame Universelle, ou la Sagesse des trois combinée.

Les huit premiers versets sont les suivants :

1° Lorsque les Cieux n'étaient pas encore formés ;

2° Et qu'en bas sur la terre aucune plante n'avait surgi ;

3° L'abîme n'avait pas encore brisé ses bornes.

4° Le chaos (ou l'eau) Tiamat (la

sont une émanation de celle-là, Nari, tandis que l'Esprit qui se meut sur les eaux est appelé Narayana (1).

Dans cet œuf, la grande Puissance demeura inactive pendant *une année entière du Créateur*, au bout de laquelle, par le seul pouvoir de sa pensée, il fit que l'œuf se partagea en deux (2). La partie supérieure devint le ciel, et l'inférieure la terre (tous deux sous leur forme idéale, non sous la forme manifestée).

De cette façon, cette seconde triade, qui n'est qu'un autre nom pour la première (dont le nom ne pouvait être prononcé à haute voix) et qui est la véritable Trimurti Pré-Védique, *secrète* et primordiale, était formée par :

Nara.	Le Ciel.	Le Père.
Nari.	La Terre.	La Mère.
Viradj.	L'Univers.	Le Fils.

La Trimurti qui comprenait Brahma, le Créateur, Vichnou, le Préservateur, et Siva le Destructeur et Régénérateur, fait partie d'une période ultérieure. Ce n'est qu'une arrière-pensée anthropomorphe, inventée pour la compréhension populaire des masses non initiées. Les Dikshitas, les initiés savaient à quoi s'en tenir. Ainsi, la profonde allégorie sous les couleurs d'une fable ridicule donnée dans la *Aytareya Brahmana* (3) qu'on retrouve dans la représentation de quelques temples de Brahma-Nara, sous la forme d'un taureau et sa fille, Aditi-Nara sous celle d'une génisse, renferme la même idée métaphysique que la « chute de l'homme » ou celle de l'Esprit dans la Génération — la matière. L'Esprit Divin, qui pénètre tout, personnifié sous les symbles du Ciel, du Soleil et de la Chaleur (le feu) — la corrélation des forces

---

le texte ancien : « Ma *Mère*, le Saint-Esprit me prit. »

Les Eaux sont nommées *Nara* parce qu'elles sont la production de Nara, l'Esprit de Dieu. » (*Instituts de Manou* 1. 10).

1. Narayana ou celui qui se meut à la surface des eaux.

2. *Manou* sloka 12.

3. Voir l'*Aytareya Brahmana* du Rig Veda, de Haug.

« Il faut de la terre et de l'eau pour produire une âme vivante », dit Moïse.

Lorsque Séphira émerge de la Divinité latente, elle est féminine; mais lorsqu'elle joue le rôle de créateur elle devient mâle, c'est pourquoi elle est androgyne. Elle est l'Aditi, Père et Mère de la Cosmagonie hindoue.

Après avoir médité sur la « Profondeur » l'Esprit de Dieu produit sa propre image dans les eaux, la Matrice Universelle symbolisée dans le *Manou* par l'Œuf d'Or. Dans la cosmogonie de la cabale, le Ciel et la Terre sont personnifiés par Adam Kadmon et le second Adam. La première Trinité Ineffable, contenue dans l'idée abstraite des « Trois têtes » était un « nom de Mystère ». Il se composait de En-Soph, Séphira, et Adam Kadmon, le Protogonos : celui-ci était identique au premier, lorsqu'il était bisexuel (1). Il y a, dans chaque Trinité un Mâle, une Femelle et un Androgyne. Adam Séphira est la Couronne (Keter). Il se met à l'œuvre à la création, en produisant en premier lieu, Chochmah, la Sagesse Mâle, une puissance active masculine représentée par יה, Jah, ou les Roues de la Création. אבגים, de laquelle procède Binah, l'Intelligence, une puissance passive, féminine, qui est *Jehovah*, יהוה, que nous voyons, dans la Bible, figurant

---

mer) était la mère productrice de tous. (Ceci est l'Aditi et le Séphira cosmiques) ;

5° Ces eaux étaient décrétées dès le commencement mais

6° Aucun arbre n'avait poussé, aucune fleur ne s'était épanouie.

7° Lorsque les dieux n'étaient encore surgi, pas un seul parmi eux ;

8° Pas une plante n'avait poussé et l'ordre n'existait pas encore.

C'était la période chaotique ou ante-génésique.

1. Lorsqu'on la considère comme une puissance féminine, elle est Séphira ; mâle, c'est Adam Kadmon, car, de même que celle-là contient en elle-même les autres neuf Séphiroth, dans leur ensemble, celui-ci, y compris Séphira est incorporé dans le Kadmon Archétype le πρωτογονος.

cosmiques — féconde la Matière ou la Nature, la fille de l'Esprit. Et Para Brahma, lui-même se voit forcé de se soumettre et de supporter la pénitence des malédictions des autres dieux (Elohim) en raison de cet inceste. (Voyez la colonne correspondante.) Par suite de la loi immuable, et, par conséquent fatale, Nara aussi bien que Nari sont, tour à tour, Père et Mère, et Père et Fille (1). La Matière, par ses transformations infinies, est le produit graduel de l'Esprit. L'Unification d'une cause Eternelle suprême exigeait une corrélation de cette nature ; et si la nature est le produit, ou l'effet de cette cause, elle doit, à son tour, être fécondée par le même Rayon divin, qui donna naissance à la nature elle-même. On verra que les allégories cosmogoniques les plus absurdes, si on les analyse sans parti pris, sont basées sur la nécessité stricte et logique.

L'Etre est né du Non-Etre, dit un verset du *Rig-Veda* (2). Le premier être devait donc être androgyne et fini par le seul fait de la création en tant qu'être. Par conséquent même la Trimurti sacrée, de Brahma, Vichnou et Séva, doit prendre fin, lorsque la « nuit », de Para-Brahma succédera au « jour » actuel, ou période d'activité universelle.

La seconde Trinité, ou plutôt la première, — puisque la Trinité suprême n'est qu'une simple abstraction — est le monde intellectuel. Le Vâch qui l'environne est une transformation plus définie d'Aditi. Outre sa signification occulte dans le Mautram secret, Vach est représenté comme le pouvoir actif de Brahma procédant de lui. Les Védas lui font dire qu'elle est l'âme suprême et universelle : « Je porterai le Père sur la tête de l'esprit universel, et *mon origine est au*

1. On trouve les mêmes transformations dans la cosmogonie de chaque nation importante. Ainsi nous voyons, dans la Cosmogonie égyptienne Isis et Osiris, sœur et frère, mari et femme ; et Horus, le fils des deux, qui devient l'époux de sa mère, Isis, et procréant un fils, *Malouli*.

2. Mandla, I, Suakla 166, Max Müller.

comme le Suprême Dieu. Mais ce Jehovah n'est pas le Jodcheva de la cabale. Le *binaire* constitue la pierre d'angle fondamentale de la *Gnose*. De même que le binaire est l'Unité se multipliant elle-même, et soi-créatrice, les cabalistes démontrent que l'En Soph passif l' « Inconnu » émane de lui-même Séphira, laquelle devenant la lumière visible, produit dit-on, l'Adam Kadmon. Mais, au sens occulte, Séphira et Adam ne font qu'une seule et même lumière, l'une latente et active, l'autre invisible et visible. Le second Adam, le tétragramme humain, donne à son tour naissance à Eve, d'une de ses côtes. C'est cette seconde trinité, dont les cabalistes se sont occupés jusqu'à maintenant ne faisant qu'une allusion à la Trinité Suprême et Ineffable, sur laquelle ils n'ont jamais rien mis par écrit. Tous les enseignements au sujet de celle-ci se donnaient oralement. Par conséquent, c'est le *second* Adam qui est l'unité représentée par *Jod*, l'emblème du principe mâle de la cabale, et il est, en même temps, Chochmah, la *Sagesse*, tandis que *Binah* ou Jehovah c'est Eve : le premier Chochmah, émanant de Keter, ou l'Adam Kadmon androgyne et le second, Binah, de Chochmah. Si nous réunissons le *Jod* avec les trois lettres qui forment le nom d'Eve, nous obtenons le télégramme divin prononcé IEVOHEVAH, Adam et Eve, יהוה, Jehovah, mâle et femelle, ou l'idéalisation de l'humanité incorporée dans le premier homme. Nous pouvons donc prouver que tandis que les cabalistes Juifs en commun avec leurs maîtres initiés, les Chaldéens et les Hindous adoraient le Dieu Suprême et Inconnu dans le silence sacré des sanctuaires, on laissait aux masses ignorantes de toutes les nations adorer quelque chose qui est certainement moins que la Substance Eternelle des Bouddhistes, qu'on peut faire passer pour des athées. De même que Brahma, la divinité manifestée dans le *Manou* mythique, ou premier homme (né de Swayambhuva, ou Existant par Lui-même) est fini, de même aussi Jehovah, représenté par Adam et Eve, n'est qu'un dieu *humain*. Il symbolise l'humanité ;

milieu de l'Océan ; par conséquent je pénètre toutes choses... Étant l'origine de toutes choses, je passe comme la brise (le Saint-Esprit. Je suis au-dessus de ce ciel, au delà de la terre ; *et ce qui est le Grand Etre, Je le suis* (1). » Littéralement Vach, veut dire la parole, le pouvoir de réveiller, au moyen de la combinaison métrique contenue le nombre et les syllabes des Mantras (2), correspondant aux pouvoirs du monde invisible. Dans les Mystère du sacrifice, Vâch réveille le Brahma (*Brahma jinvati*), ou la puissance latente à la base de toute opération magique. De même que le Yajna (sa forme latente) elle existe de toute éternité, à l'état dormant dans Brahma depuis le « non-commencement » et procède de lui sous la forme de Vâch (le pouvoir actif). Elle est la clé du « Traividya » la trois fois sainte science les Yajus (Les Mystères sacrificiels) (3).

Après avoir disposé de la Trinité non révélée, et de la Trinité des Séphiroth, surnommée le « Monde intellectuel », il ne nous reste pas grand'chose à dire. Dans la figure géométrique où il y a le double triangle, le cercle central représente le monde dans l'univers. Le double triangle appartient à une des plus importantes, sinon la plus importante de toutes les figures mystiques de l'Inde. C'est l'emblème de la Trimurti, ou trinité dans l'unité. Le triangle dont l'apex est tourné vers le haut représente le principe mâle ; tourné vers le bas, c'est le principe féminin ; les deux typifient, en même temps, l'esprit et la matière. Le monde dans l'univers, c'est le microcosme dans le macrocosme, comme dans la *Cabale* juive. C'est le symbole de la matrice de l'univers, l'œuf terrestre, dont l'archétype est l'œuf d'or mondial. C'est de ce sein un mélange de bien avec une partie du mal inévitable ; de l'esprit tombé dans la matière. En vouant un culte à Jehovah, nous ne faisons qu'adorer la nature, représentée au pis aller par l'homme mi-spirituel et mi-matériel ; nous sommes des Panthéistes, sinon des adorateurs de fétiches, comme l'étaient les Juifs idolâtres qui sacrifiaient sur les lieux élevés et dans les bosquets, aux principes mâle et femelle personnifiés, ignorant le IAO, le « Nom Secret » Suprême, des Mystères.

Shekinach est le Vach hindou, et encensée dans les mêmes termes que celle-ci. Bien que dans l'Arbre de Vie, de la cabale, on la fait voir comme procédant du neuvième Sephiroth, Shekinah est cependant le « voile » de En-Soph et le « vêtement » de Jehovah. Le « voile » parce qu'il réussit, pendant de longs âges à cacher le véritable Dieu Suprême, l'Esprit universel, et masquant Jehovah, la divinité exotérique, le fit accepter par les chrétiens comme le « Père » du Jésus initié. Toutefois les cabalistes, de même que les *Dikshita* hindous connaissent le pouvoir de la Shekinah ou Vach, et le nomment la « sagesse secrète » חכמה נסתרה.

Le triangle jouait un rôle prééminent dans le symbolisme religieux de chaque grande nation ; car, partout, il représente les trois grands principes, — l'esprit, la force et la matière ; ou bien, le principe actif (mâle) le passif (féminin) et le dual, ou principe corrélatif, qui participe des deux et les relie ensemble. C'était l'*Arba*, ou « quaternaire » mystique (1) les dieux — du — mys-

---

1. *Asiatic Researches*, vol VIII, p. 402-403. Traduction de Colebrooke.

2. Comme dans le système numérique de Pythagore, chaque nombre sur la terre, ou monde des effets, correspond à son prototype invisible dans le monde des causes.

3. Voir au chapitre initial vol. I, le mot Yajna.

1. Ève est la trinité de la nature et Adam est l'unité de l'esprit ; celle-là est le principe matériel créé, celui-là l'organe idéal du principe créateur, ou, en d'autres termes cet androgyne est à la fois le principe et la Logos, car א c'est le mâle, et ה la femelle ; et comme le dit Lévi, cette première lettre du langage sacré, Aleph, représente un homme montrant le ciel d'une main et la terre de l'autre. C'est, à la fois, le macrocosme et le microcosme. et il fournit l'explication du double triangle des Francs-Maçons, et de l'étoile à cinq bran-

tère, spirituel de la mère nature, que procèdent tous les grands sauveurs de l'univers, — les avatars de la Divinité invisible.

« De celui qui est et qui pourtant n'est pas, de la Cause Eternelle qui n'a pas d'être, est né l'être Pourousha, » dit Manou, le législateur. Pourousha c'est le « mâle divin », le *second* dieu, et l'avatar, ou le Logos de Para-Brahma et son fils divin lequel, à son tour, donne naissance à Viradj, le fils, ou le type idéal de l'univers. « Viradj commence l'œuvre de la création en produisant les dix Pradjapati, « les seigneurs de tous les êtres. »

D'après la doctrine de Manou, l'univers est sujet à une succession périodique et infinie de créations et de dissolutions, ces périodes de création portant le nom de Manvantaras.

« C'est le germe (que l'Esprit Divin a produit de sa propre substance qui ne périt jamais dans l'être, car il devient l'âme de l'Etre, et pendant la période de *Pralaya* (dissolution) il retourne s'absorber de nouveau *dans l'Esprit Divin, qui, lui-même*, se repose de toute éternité dans Swayambhuva, Celui qui existe par Lui-même. »

(*Instituts de Manou*, livre I).

Ainsi que nous l'avons fait voir, ni les Svâbhâvikas, les philosophes Bouddhistes, ni les Brahmanes ne croient à non création de l'univers *ex nihilo*, mais ils croient à *Prakriti*, l'indestructibilité de la matière.

L'évolution des espèces et l'apparition sucessive de divers types nouveaux est fort clairement décrite dans Manou.

« De la terre, de la chaleur et de l'eau sont nées toutes les créatures, qu'elles soient animées ou inanimées ; elles sont produites du germe que l'Esprit Divin tira de sa propre substance. De cette manière Brahma établit la série des transformations de la plante jusqu'à l'homme et de l'homme jusqu'à l'essence primordiale... Parmi celles-ci chaque être (ou élément) successif acquiert les qualités de son prédécesseur ; et à chacun de ses progrès il est doué d'une qualité nouvelle. »

(*Manou*, livre I, sloka 20) (1).

1. Lorsque ce monde émergea des ténèbres, les principes élémentaires

les Kabeiri, réunis dans l'unité d'une seule Divinité suprême. On le retrouve dans les pyramides égyptiennes dont les côtés s'élèvent jusqu'à se perdre dans un point culminant. Dans le diagramme cabalistique, le cercle central de la figure brahmanique est remplacé par la croix ; la ligne céleste perpendiculaire et la ligne de base terrestre horizontale (1).

Toutefois l'idée est la même ; Adam Kadmon est le type de l'humanité en tant que totalité collective, dans l'unité du Dieu créateur et de l'Esprit universel.

« De celui qui est sans forme, le non-existant (qui est aussi l'éternel, mais *non pas* la Cause Primordiale), est né l'homme céleste ». Mais

---

ches. Tandis que le principe mâle est actif, le principe féminin est passif, car c'est l'ESPRIT et la MATIÈRE, ce dernier mot se traduisant par *mère* dans presque toutes les langues. Les colonnes du temple de Salomon, Jachim et Boez sont les emblèmes de l'androgyne ; elles sont aussi respectivement mâle et femelle, blanc et noir, carré et rond ; le mâle l'acuité ; la femelle le binaire. Dans les traités cabalistiques plus récents, le principe actif est représenté par l'épée זכר, et le passif par la gaine נקבה. Voyez *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, vol. 1.

1. La ligne verticale étant le principe mâle, et l'horizontale le féminin, de l'union des deux au point d'intersection se forme la croix, le symbole le plus ancien dans l'histoire des dieux égyptiens. C'est la clé du ciel dans les doigts roses de Neith, la vierge céleste qui ouvre le portail à l'aurore pour permettre la sortie à son premier-né, le soleil radieux. C'est les Stauros des Gnostiques et la croix philosophique des maçons de haut grade. Nous trouvons ce symbole ornant le *Ta* des plus anciennes pagodes en forme de parasol du Thibet, de la Chine et de l'Inde, de même que nous le voyons dans la main d'Isis, sous forme de « croix ansée ». Dans une des cavernes Chaitya à Ajunta, elle surmonte les trois parasols de pierre et forme le centre de la voûte.

Voilà, à notre avis, la véritable théorie des évolutionnistes modernes.

---

subtils donnèrent naissance au germe végétal qui anima en premier lieu les plantes ; des plantes, la vie passa par les organismes fantastiques qui naquirent dans l'ilus (la boue) des eaux ; puis à travers toute une série de formes et d'animaux différents elle parvint enfin, à l'homme (*Manou* livre I ; et *Bhagavatta*.)

Le Manou est un type transformable qui ne doit, en aucune façon, être pris pour un personnage. Le Manou signifie quelquefois l'humanité, quelquefois, aussi, un homme. Le Manou qui émane du Swayambhuva non créé, est, sans contredit, le type de l'Adam Kadmon. Le Manou qui est le progéniteur des six autres Manous, est évidemment identique avec les Rishis, ou les sept sages primitifs qui sont les ancêtres des races post-diluviennes. C'est, ainsi que nous le ferons voir dans le chapitre VIII, Noé, et ses fils, ou générations subséquentes, sont les originaux des patriarches post-diluviens et mythiques de la Bible.

après avoir créé la forme de l'homme céleste אדם־צורה, il « s'en servit comme d'un véhicule dans lequel il descendit », dit la *Cabale*. Ainsi, Adam Kadmon est l'Avatar de la puissance cachée. Après cela l'Adam céleste crée ou engendre l'Adam terrestre, par le pouvoir combiné des Sephiroth.

L'œuvre de la création est aussi mise en train par Séphira, en créant les dix Séphiroth qui sont les Pradjapatis de la *Cabale*, car ils sont aussi les Seigneurs de tous les êtres.

Le Sohar affirme la même chose. Suivant la doctrine cabalistique, il y avait d'anciens mondes (voir Idra Suta : *Sohar* III. p. 262 *b*.) Tout retournera un jour à ce dont il procéda au début. « Toutes choses dont ce monde est composé l'esprit, aussi bien que le corps, retourneront à leur principe, et aux racines desquelles elles procèdent. » (*Sohar* II. 218 *b*). Les cabalistes enseignent aussi l'indestructibilité de la matière, bien que cette doctrine soit encore plus soigneusement voilée que celle des hindous. La création est éternelle, et l'univers est le « vêtement » ou « voile de Dieu » — la Shekinah : et celle-ci est immortelle et éternelle comme Celui au sein duquel elle a toujours existé. Chaque monde est établi sur le modèle de son prédécesseur, et chacun plus grossier et plus matériel que celui qui l'a précédé. Dans la Cabale, tous portent le nom d'étincelles. Enfin, notre monde actuel, grossièrement matériel fut formé.

Dans le récit chaldéen de la période qui précéda la Genèse de notre monde, Bérose parle d'une époque où il n'existait rien que des ténèbres et l'abîme d'eau, plein de monstres hideux, « produisit un principe double... C'étaient des créatures dans lesquelles étaient combinés les membres de toute espèce d'animaux. En plus de ces poissons, il y avait des reptiles, des serpents, et d'autres animaux monstrueux, qui prenaient les formes les uns des autres, et leur ressemblance (1) ».

---

1. *Ancient Fragments* de Cory.

On lit dans le premier livre du Manou : « Sache que la somme de mille âges divins, compose le total d'un jour de Brahma ; et qu'une nuit est égale à ce jour. » Mille âges divins équivalent à 4.320.000.000 d'années humaines, suivant les calculs brahmaniques.

« A l'expiration de chaque nuit, Brahma, qui a été endormi, se réveille, et par la seule énergie du mouvement il émane de lui-même l'esprit, qui dans son essence *est*, et cependant n'est pas. »

« Mu par le désir de créer, l'Esprit (la première des émanations) opère la création et donne naissance à l'éther, auquel les sages prêtent la faculté de transmettre le son.

« L'Ether engendre l'air, dont la nature est tangible et qui est nécessaire pour la vie.

« L'air en se transformant, produit la lumière.

« L'air et la lumière, qui engendre la chaleur, produisent l'eau, et l'eau est la matrice de tous les germes vivants (1). »

Pendant toute l'énorme période de création progressive, qui s'étend sur 4.320.000.000 années, l'éther, l'air, l'eau et le feu (la chaleur) produisent constamment de la matière, sous l'impulsion incessante de l'Esprit, ou du Dieu *non révélé*, qui remplit toute la création, car il est dans tout, et tout est en lui. Ce calcul, qui était secret et auquel même aujourd'hui on ne fait qu'à peine allusion fit commettre à Higgins l'erreur de diviser chaque dix âges en 6.000 ans. S'il avait ajouté quelques zéros de plus à ses totaux, il serait arrivé plus près de la compensation exacte des néroses ou cycles secrets (1).

Dans le *Sepher-Jezireh*, le livre cabalistique de la création, l'auteur ne fait, évidemment, que répéter les parole de Manou. La Substance Divine y est représentée comme ayant, seule, existé dès l'éternité, sans bornes et absolue ; elle émane d'elle-même l'Esprit. « L'Esprit du Dieu Vivant est Un, béni soit Son saint Nom, car il vit pour toujours ! La Voix, l'Esprit et le Verbe, voilà ce qu'est le Saint Esprit (2) » ; c'est là la Trinité abstraite de la Cabale, que les Pères ont anthropomorphisée avec si peu de fa-

1. Voir vol. I, chap. I, pp. 115 à 117 du présent ouvrage.
2. *Sepher-Jezireh*, chap. I, 9e Mishna.

çons. De cette UNITE triple, émane tout le Cosmos. D'abord, du UN émane le DEUX, ou l'air, l'élément créateur; puis le TROIS, l'*Eau* procède de l'air ; l'*Ether* ou le *Feu* complète le quatre mystique l'Arba-il (1). « Lorsque le Caché du Caché voulut se révéler, il façonna premièrement un point (le point primordial, ou la première Sephira, l'air ou le Saint-Esprit), il lui donna la forme sacrée (les dix Séphiroth, ou l'Homme Céleste) et la recouvrit d'un riche et splendide vêtement *qui est le monde* (2). » « Il fait du vent Ses messagers et du Feu brillant, Ses serviteurs », dit le Jezireh, donnant ainsi à entendre le caractère cosmique des anges euhémeriques subséquents (3), et que l'Esprit pénètre même les atomes les plus menus du Cosmos.

Lorsque le cycle de la création se termine, l'énergie du Verbe manifesté faiblit. Lui seul, l'Inconnaissable, est inchangeable (toujours latent), mais la Force Créatrice, bien qu'éternelle, elle aussi, puisqu'elle a été dans celui-là depuis le « non commencement » doit néanmoins être sujette aux cycles périodiques d'activité et de repos ; comme elle a eu un *commencement*, sous un de ses aspects, lors de sa première émanation, elle doit, par conséquent, avoir aussi une fin. C'est ainsi que le soir succède au matin, et la nuit de la divinité s'approche. Brahma s'endort peu à peu. Nous lisons ce qui suit dans un des livres du *Sohar* :

« Tandis que Moïse veillait sur le Mont-Sinaï, en compagnie de la Divinité, qu'un nuage cachait à sa vue, il sentit une grande frayeur s'emparer de lui, et il demanda tout à coup: Seigneur où es-Tu... dors-Tu, ô Seigneur? Et l'*Esprit* lui répondit : « Je ne dors jamais ; si je m'endormais un seul instant *avant mon heure*, toute la création tomberait à l'instant en dissolution. » Et Vamadeva-Modëly décrit

1. *Ibidem*.
2. *Sohar*, I, 2.
3. Il est intéressant de mettre ce que dit saint Paul dans *Hébreux*, I. 7 en regard de ce passage : « Celui qui a fait de ses anges des vents, et de ses serviteurs une flamme de feu. » La ressemblance entre les deux ouvrages est trop frappante pour nous laisser douter que l'auteur des *Hébreux* était bien au courant de la *Cabale*, ainsi que le sont généralement tous les Adeptes.

comme suit la « Nuit de Brahma », ou seconde période de l'existence Divine, Inconnue :

« D'étranges rumeurs se font entendre, procédant de toutes parts... Ce sont les précurseurs de la Nuit de Brahma ; *le crépuscule se lève à l'horizon* et le Soleil disparaît derrière le trentième degré de Macara (signe du Zodiaque), et n'atteindra plus le signe de *Minas* (le *pisces*, zodiacal, ou signe des poissons). Les gourous des pagodes, nommés pour veiller sur le râs-chakr (le Zodiaque), peuvent dès maintenant, briser leur cercle et leurs instruments, car ils sont dorénavant inutiles.

« Le jour s'affaiblit petit à petit, la chaleur diminue, les lieux inhabitables augmentent à la surface de la terre, l'air se raréfie de plus en plus ; les sources se dessèchent, les vagues des grands fleuves sont taries, l'océan découvre son lit de sable et les plantes meurent. Les hommes et les animaux diminuent de jour en jour de stature. La vie et le mouvement perdent leur force, les planètes gravitent péniblement dans l'espace ; une par une elles s'éteignent, comme une lampe que la main du *chokra* (domestique) cesse de remplir. Sourya (le Soleil) vacille et s'éteint, la matière tombe en dissolution (pralaya) et Brahma retourne au Dyäus, le Dieu Non Révélé, et sa tâche une fois accomplie, il s'endort. Un autre jour est terminé, la nuit s'étend et continue jusqu'à la nouvelle aurore.

« Alors, les germes de tout ce qui existe rentrent dans l'œuf d'or de Ses Pensées, nous dit le divin Manou. Pendant Son paisible repos, les êtres animés, doués de principes d'action cessent leurs fonctions, et toute sensation (manas) reste latente. Lorsque tous sont absorbés dans l'AME SUPREME, cette âme de tous les êtres s'endort d'un sommeil parfait, jusqu'au jour où elle reprend sa forme et s'éveille encore une fois des ténèbres primordiales (1). »

Si nous examinons maintenant les dix avatars mythiques de Vichnou, nous les voyons relatés dans la progression suivante :

1. Matsya-Avatar : sous la forme d'un poisson. Ce sera également son dixième avatar, à la fin du Kali-yug.

1. *The Sons of God ; The India of the Brahmans*, p. 230.

2. Kurm-Avatar : sous la forme d'une tortue.

3. Varaha : sous la forme d'un sanglier.

4. Nara-Sing : sous celle d'un homme-lion ; le dernier état animal.

5. Vamuna : sous la forme d'un nain ; le premier pas vers la forme humaine.

6. Parasu-Rama : en héros, mais encore un homme imparfait.

7. Rama-Chandra ; le héros de la Ramayana. Physiquement, un homme parfait ; son proche parent, ami et allié Hanouma, le dieu-singe. *Le singe doué de la parole humaine* (1).

8. Christna-Avatar : le Fils de la Vierge Devanaguy (ou Devaki) formé par Dieu, ou plutôt par la Divinité manifestée Vichnou, qui est identique à l'Adam-Kadmon (2). Christna est aussi appelé Kaneya, le Fils de la Vierge.

9. Gautama Bouddha, Siddhârtha, ou Sakya-Muni. (Les Bouddhistes rejettent cette doctrine, suivant laquelle leur Bouddha serait une incarnation de Vichnou.)

10. Cet avatar n'est pas encore accompli. Il est attendu dans l'avenir, comme l'Avent des Chrétiens, dont la notion a été, sans aucun doute, copiée des hindous. Lorsque Vichnou apparaîtra pour la dernière fois, il viendra comme un « Sauveur ». Suivant l'opinion de quelques Brahmanes, il doit apparaître sous la forme du cheval Kalki. D'autres prétendent qu'il sera monté dessus. Ce cheval est l'enveloppe de l'esprit du mal, et Vichnou le montera, invisible pour tous, jusqu'à ce qu'il l'ait terrassé pour la dernière fois. Le Kalki-Avataram, ou dernière incarnation, partage le Brahmanisme en deux sectes. Celle des Vaïhnâva refuse de reconnaître les incarnations de leur dieu Vichnou, sous

1. Ne devrions-nous pas considérer Hanouma comme le représentant de ces êtres, moitié hommes, moitié singes, qui d'après les théories de Hovelacque et Schleicher, furent arrêtés dans leur développement et tombèrent, ainsi qu'on dit, dans une évolution rétrograde ?

2. L'Essence Primordiale ou Ultime n'a *pas de nom* dans l'Inde. On l'indique quelquefois par les termes de « Cela » et de « Ceci ». « Ceci (l'univers) n'était rien à l'origine. Il n'y avait ni ciel ni terre, ni atmosphère. Cela étant, non-existant résolut d'Etre. » (Texte Original sanscrit) Dr Muir. Vol. V, p. 366.

la forme littérale d'un animal. Ils prétendent qu'on doit le prendre au sens allégorique.

Nous voyons retracées, dans ce diagramme des Avatars, l'évolution graduelle et la transformation de toutes les espèces de la boue anti-silurienne de Darwin et de l'*ilus* de Sanchoniaton et de Bérose. Commençant par l'époque Azoïque, correspondant à l'*ilus* dans lequel Brahma plante le germe créateur, nous passons par les époques Paléozoïque et Mésozoïque, représentées par les première et seconde incarnations sous la forme du poisson et de la tortue ; puis l'époque Cénozoïque avec l'incarnation dans l'animal et les formes sémi-humaines, le sanglier et le lion-homme ; puis nous arrivons à la cinquième période géologique culminante désignée sous le nom d' « ère du mental, ou âge de l'homme » symbolisée dans la mythologie hindoue par le nain, — le premier essai de la nature dans la création de l'homme. Il faut, dans ce diagramme, considérer les grandes lignes, sans chercher à connaître le degré de savoir des philosophes de l'antiquité, en prenant au pied de la lettre les formes populaires dans lesquelles nous les a présentées le grand poème épique la *Maha-barata*, et un de ses chapitres, la *Bhagavad-Gita.*

Il n'est pas jusqu'aux quatre âges de la chronologie hindoue qui ne renferment une idée philosophique bien plus élevée que celle qui apparaît à la surface. Elle les définit suivant l'état psychologique ou mental et l'état physique de l'homme pendant chaque période. Crita-yug, l'âge d'or, l' « âge de la félicité », ou innocence spirituelle de l'homme ; Treta-yug, l'âge d'argent, ou celui du feu — la période de la suprématie de l'homme, des géants et des fils de Dieu ; Dwapara-yug, l'âge de bronze, — mélange, déjà, de pureté et d'impureté (esprit et matière), l'âge du doute : et enfin, le nôtre, le Kali-yug, ou âge de fer, celui des ténèbres, des souffrances et des chagrins. Dans cet âge, Vichnou eût à s'incarner en Christma, afin de sauver l'humanité de la déesse Kali, l'épouse de Siva, le destructeur. — la déesse de la mort, de la destruction et de la misère humaine. Kali est l'emblème le plus significatif pour représenter la « chute de l'homme » ; la descente de l'esprit dans la fange de la matière, avec tous ses résultats terrifiants. Il faut

nous débarrasser de Kali avant d'atteindre « Moksha », ou « Nirvana », la demeure bénie de la Paix et de l'Esprit.

Pour les Bouddhistes, cette dernière incarnation est la cinquième. Lorsque viendra le Maïtreya Bouddha, notre monde actuel sera détruit et remplacé par monde nouveau et meilleur. Les quatre bras de toute divinité hindoue sont les emblèmes des quatre manifestations antérieures de notre terre, depuis son état invisible, tandis que la tête représente le cinquième et dernier *Kalki* Avatar, quand la terre sera détruite, et que la puissance de Boudh — la Sagesse (de Brahma suivant les hindous) sera de nouveau appelée à se manifester — comme un *Logos* — pour créer le monde futur.

Dans ce diagramme, les dieux mâles symbolisent l'Esprit dans ses attributs divins et leurs contre-parties féminines — les *Sakti*, représentent les énergies actives de ces attributs. La *Durga* (vertu active) est une force subtile et invisible, qui correspond à la Shekinah — l'enveloppe d'En-Soph. Elle est la Sakti à travers laquelle « l'Eternel » passif fait surgir l'univers visible de sa première conception idéale. Chacun des trois personnages de la Trimurti exotérique, utilise son *Sakti* comme un *Vehan* (véhicule). Chacun d'eux est, pour le moment, la forme qui est assise sur le chariot mystérieux d'Ezechiel.

L'idée purement philosophique de l'évolution spirituelle et physique simultanée des animaux et des hommes n'est pas moins bien rendue par cette succession d'avatars. Depuis le poisson, le progrès de cette double transformation fait passer la forme physique par la tortue, le sanglier et l'homme-lion ; puis, apparaissant dans le nain humain, elle passe dans Parasu-Rama, une entité physiquement parfaite, mais spirituellement non développée, jusqu'à amener l'humanité dans la personne d'un homme divin au sommet de la perfection physique et spirituelle — un dieu sur la terre. Nous reconnaissons dans Christna et les autres sauveurs du monde, la notion philosophique du double développement progressif, telle que le *Sohar* la comprend et l'exprime clairement.

L' « Homme Céleste », qui est le Protogonos, Tikkun, le Premier né de Dieu, ou la Forme et l'Idée universelle, engendre Adam. Voilà pourquoi celui-ci est de naissance

divine dans l'humanité et doué des attributs de tous les dix Séphiroth. Ceux-ci sont : la Sagesse, l'Intelligence, la Justice, l'Amour, la Beauté, la Splendeur, la Fermeté, etc. Ils font de lui le Fondement ou base, « *le puissant être vivant* », צ־הי, et la couronne de la création, le plaçant ainsi comme l'Alpha et l'Oméga pour régner sur le « royaume » Malchuth. « L'homme est, à la fois, la conséquence et le plus haut degré de la création », dit le *Sohar*. « Aussitôt que l'homme fut créé, toute chose fut complète, y compris les mondes supérieurs et les mondes inférieurs, car tout est compris dans l'homme. Il réunit en lui toutes les formes. » (III, p. 48. *a*.)

Toutefois ceci ne se rapporte pas à notre humanité dégénérée ; il est rare de voir naître des hommes, qui sont le type de ce que l'homme devrait être, et ce qu'il n'est pas. Les premières races d'hommes étaient spirituelles, et leurs corps proto-plastiques n'étaient pas composés des substances grossières et matérielles qui entrent dans la composition des hommes d'aujourd'hui. Les premiers hommes furent créés possédant toutes les facultés de la Divinité, avec des pouvoirs bien supérieurs à ceux des légions angéliques ; car ils étaient l'émanation directe de l'Adam Kadmon, l'homme primordial, le Macrocosme ; tandis que l'humanité actuelle est de plusieurs degrés inférieure même à l'Adam terrestre, qui était, lui, le Microcosme, ou « monde en miniature ». Seir Anpin, la forme mystique de l'homme est composée de 243 nombres et nous voyons dans les cercles qui se suivent que ce furent les anges qui émanèrent de « l'homme primordial », et non pas les Séphiroth des anges. Par conséquent, l'homme devait être, dès le début, un être possédant une nature à la fois progressive et rétrograde. Commençant au sommet du Cycle divin, il se retire graduellement du centre de la Lumière, et il acquiert en descendant à chaque sphère nouvelle (mondes habités par une race d'êtres humains différents) une forme physique plus dense, en perdant une partie de ses facultés *divines*.

Par la « chute d'Adam » nous devons voir, non la violation personnelle par l'homme, mais simplement la loi de la double évolution. Adam, ou « l'Homme », commence sa carrière d'existences par son séjour dans le jardin d'Eden,

« vêtu de robes célestes, *le vêtement de la lumière céleste* » (Sohar II, 229 *b*) ; mais lorsqu'on l'en chasse, Dieu, c'est-à-dire la loi éternelle de l'Evolution ou de la Nécessité, lui façonne des vêtements de peau. Mais même sur cette terre d'avilissement matériel, où l'étincelle divine (l'âme, une corruption de l'Esprit) devait commencer sa progression physique, par une série d'emprisonnements depuis la pierre jusqu'au corps humain, — s'il veut seulement exercer sa VOLONTÉ, et appeler son dieu à son aide, l'homme peut surpasser les pouvoirs de l'ange. « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? » demande saint Paul (I Corinthiens, VI, 3). Le véritable homme c'est l'âme (l'Esprit) enseigne le *Sohar*. « Le mystère de l'homme terrestre vient après le mystère de l'homme céleste... le sage lit les mystères sur la face de l'homme. » (II, 76 *a*.)

Cette phrase est une de celles parmi beaucoup d'autres, où nous reconnaissons que saint Paul était un initié. Pour des raisons que nous avons déjà énoncées, nous considérons plus authentiques certains Epitres des Apôtres, qu'on rejette aujourd'hui comme apocryphes, que beaucoup de passages suspects des Actes des Apôtres. *L'Epitre de saint Paul à Sénèque* vient corroborer ce que nous avançons. Dans cette Epitre saint Paul en s'adressant à Sénèque lui dit : « mon maître respecté », et Sénèque en parlant de l'apôtre lui donne simplement le titre de « frère ».

Nous n'avons pas plus le droit de juger le Brahmanisme et le Bouddhisme par les formes absurdes et parfois répugnantes du culte populaire, que celui de juger la véritable religion de la philosophie judaïque, par les absurdités de la Bible exotérique. Si nous voulons nous pénétrer de la véritable essence de la philosophie du *Manou* comme de celle de la *Cabale*, nous reconnaîtrons que Vichnou, de même que l'Adam Kadmon, est l'expression de l'univers lui-même ; et que ses incarnations ne sont que les personnifications concrètes et diverses de la manifestation de ce « Merveilleux Ensemble ».

« Je suis l'Ame, ô Arjouna. Je suis l'âme qui réside en tous les êtres vivants ; je suis le commencement, le milieu et la fin des êtres vivants », dit Vichnou à son disciple dans la *Bhagavad-Gita* (ch. X, p. 71).

« Je suis l'Alpha et l'Omega, le commencement et la fin... Je suis le premier et le dernier », dit Jésus à saint Jean (Apocalypse, I, p. 18).

Brahma, Vichnou et Siva sont une Trinité dans l'Unité et, de même que la Trinité Chrétienne ils sont mutuellement interchangeables. Dans la doctrine ésotérique il sont une seule et même manifestation de celui « dont le nom est trop sacré pour être prononcé, et dont le pouvoir est trop majestueux et trop infini pour que nous puissions nous en faire une idée ». Par conséquent, en donnant la description des avatars de l'un d'eux, tous les autres sont compris dans l'allégorie, en changeant seulement la forme mais non pas la substance. C'est de manifestations de cette nature que sont émanés tous les mondes antérieurs, et qu'émanera celui qui doit venir.

Coleman de même que d'autres orientalistes, tourne en caricature le septième avatar de Vichnou (1). Outre que le *Ramayana* est un des poèmes épiques les plus grandioses du monde entier, — la source de l'origine de l'inspiration d'Homère, — cet avatar cache un des plus scientifiques problèmes des temps modernes. Les savants Brahmanes de l'Inde n'ont jamais considéré la célèbre bataille entre les hommes, les géants et les singes, autrement que comme une allégorie de la transformation des espèces. Nous sommes persuadés que si les académiciens européens s'adressaient aux savants Brahmanes indigènes pour en obtenir quelques informations, au lieu de rejeter d'emblée leur autorité ; si d'autre part, comme Jacolliot, — contre lequel ils se tous élevés, — ils cherchaient à s'éclairer en étudiant les vieux documents répandus à profusion dans les pagodes du pays tout entier, ils apprendraient de curieuses et fort utiles leçons. Demandez plutôt à un Brahmane *éduqué* la raison pourquoi les singes sont respectés, — respect qui date du récit des vaillants faits d'armes de Hanouma, le général en chef et le fidèle allié du héros de la Ramayana (2) — vous aurez bientôt aban-

1. *Hindu mythology* par Coleman.

2. La chronologie hindoue se basant sur le zodiaque, place le siège et la reddition de Lansa (l'Ile de Ceylan) à Rama, à 7.500 ou 8.000 ans avant J.-C. et la huitième incarnation de Vichnou qui survint après à 4.800 ans avant J.-C. (tiré du livre du Zodiaque historique des Brahmanes).

donné la notion erronée que les hindous vouent un culte divin au singe-*dieu*. Vous apprendrez peut-être alors, si toutefois le Brahmane vous juge digne de l'explication, que les hindous ne voient dans le singe que ce que le Manou voulait qu'ils y vissent ; la transformation des espèces en relations directes avec la famille humaine — une branche bâtarde greffée sur son tronc avant que celui-ci eut été perfectionné (1). On apprendrait, en outre, que pour les « païens » éduqués, l'homme intime, ou spirituel est une chose, et son enveloppe physique et terrestre en est une autre ; que la nature *physique*, la grande combinaison de la corrélation des forces physiques marchant toujours de progrès en progrès, est obligée de se servir des matériaux qu'elle a sous la main ; elle modèle et remodèle tout en allant de l'avant, et terminant son œuvre dans l'homme, elle le présente, seul, comme le tabernacle approprié pour être adombré par l'Esprit Divin. Mais cela ne donne nullement à l'homme le droit de vie et de mort sur les animaux qui lui sont inférieurs dans l'échelle de la nature, ou le droit de les torturer. Bien au contraire. Outre qu'il est doué d'une âme, — que chaque animal, et même chaque plante possède plus ou moins aussi — l'homme a une âme *rationnelle*, ou *nous*, qui devrait la rendre au moins aussi magnanime que l'éléphant, qui pose ses pieds avec le plus grand soin de peur d'écraser des êtres plus fragiles que lui-même.

1. Un savant du Hanovre a publié dernièrement un ouvrage intitulé *Uber die Auflösung der Arten durch die Naturliche Zucht Wahl*, dans lequel il démontre fort ingénieusement, que Darwin a tout à fait tort de faire descendre l'homme du singe. Bien au contraire, il affirme que c'est le singe qui descend de l'homme, qu'au début l'humanité était moralement et physiquement, le type et le prototype de notre race actuelle et de la dignité humaine, par la beauté de ses formes, la régularité de son visage, le développement cranien, la noblesse des sentiments, les impulsions héroïques et l'élévation de ses conceptions idéales. Ceci est une philosophie purement Brahmanique, Bouddhiste et Cabalistique. Son livre est copieusement illustré de diagrammes et de tableaux, etc. Il dit que l'avilissement et la dégradation graduelle de l'homme, moralement et physiquement, se retrace à travers toutes les transformations ethnologiques jusqu'à nos jours. Et comme une partie à déjà dégénéré en singes, l'homme civilisé d'aujourd'hui, sous l'action inévitable de la loi de nécessité, sera suivi de descendants de la même nature. Si nous devons juger l'avenir par le présent, il paraîtrait fort possible que les corps aussi peu spirituels et aussi matériels que ceux de nos savants des sciences physiques terminent leur carrière comme des singes plutôt que comme des anges.

C'est ce sentiment qui fait que les Brahmanes aussi bien que les Bouddhistes construisent des hôpitaux pour les animaux malades, voire même pour les insectes, et leur préparent des refuges où on les met pour finir leurs jours. C'est ce même sentiment, encore, qui fait que le Jaïn passe la moitié de son temps à débarrasser son chemin des insectes impotents, plutôt que priver de la vie, même les plus petits parmi les êtres; et c'est encore ce sentiment de la plus haute bonté et de la charité envers les faibles, quelqu'abjectes qu'ils soient, qui leur fait honorer une des modifications de leur double nature, ce qui donna lieu, par la suite, à la croyance populaire de la métempsychose. On n'en trouve pas trace dans les *Védas;* et la véritable interprétation de la doctrine, discutée tout au long dans le *Manou* et les livres sacrés des Bouddhistes, ayant été, dès le début, limitée aux castes instruites sacerdotales, il ne faut pas s'étonner des idées fausses et absurdes du peuple à ce sujet.

Pour ceux qui, dans les restes de l'antiquité, voient la preuve que les temps modernes n'ont pas à se vanter d'originalité, il est d'habitude d'exagérer et de fausser les faits. Mais le lecteur avisé reconnaîtra que ce n'est pas un exemple à suivre. Il y eut des évolutionnistes avant le jour où la Bible nous dit que le Noé mythique s'embarqua dans son arche; et les savants de l'antiquité étaient mieux informés et leurs théories étaient plus logiquement définies que celles des évolutionnistes modernes.

Platon, Anaxagore, Pythagore, les écoles Eleatiques de la Grèce, aussi bien que les anciens collèges sacerdotaux des chaldéens enseignèrent tous la doctrine de la double évolution; la doctrine de la transmigration des âmes n'avait trait qu'au progrès de l'homme d'un monde à un autre après la mort sur cette terre. Chaque philosophie qui mérite ce titre, enseignait que l'*esprit* de l'homme, sinon son âme, était pré-existant. « Les Essénieus », dit Josèphe, « croyaient à l'immortalité de l'âme, et qu'elle descendait des espaces éthérés pour être enchaînée à un corps (1) ». De son côté, Philon le Juif dit : « L'air en est plein (d'âmes);

1. *De Bel Jud.*, vol. II, p. 12.

celles qui se rapprochent le plus de la terre descendent pour être liées à des corps mortels, πλινδρομοῦσι αὖθις, et retournent à d'autres corps, désireux qu'ils sont d'y vivre (1). » Dans le *Sohar* l'âme est représentée comme plaidant sa liberté devant Dieu : « Seigneur de l'Univers! Je suis heureuse en ce monde et ne désire point aller dans un autre où je serai une servante, exposée à toute sorte de souillures (2). » La doctrine de la nécessité fatale, la Loi éternellement immuable s'affirme dans la réponse de la Divinité : « Tu deviendras un embryon contre ta volonté, et contre ta volonté tu naîtras (3). » La lumière serait incompréhensible sans les ténèbres, pour la rendre manifeste par contraste; le bien ne serait pas le bien sans le mal, pour faire ressortir la nature inappréciable du bienfait; c'est ainsi que la vertu personnelle n'aurait aucun droit au mérite si elle n'avait pas traversé la fournaise de la tentation. Rien n'est éternel et immuable excepté la Divinité Cachée. Rien de ce qui est fini — que ce soit parce qu'il y a eu un commencement, ou doit avoir une fin — ne peut rester stationnaire. Il faut avancer ou reculer; et l'âme qui a soif de se réunir à son esprit, qui seul lui confère l'immortalité, doit se purifier par des transmigrations cycliques en s'avançant vers le seul Pays de la Félicité et du Repos Eternel, nommé dans le *Sohar* « Le Palais de l'Amour » היכלאהבה ; dans la religion hindoue « Moksha »; chez les Gnostiques, le « Pleroma de la Lumière éternelle »; et chez les Boudhistes le Nirvana. Les Chrétiens l'appellent « Le Royaume des Cieux » et ils prétendent avoir trouvé la vérité tout seuls, tandis qu'ils n'ont fait qu'inventer un nouveau nom pour une doctrine qui est vieille comme le monde.

Nous trouvons dans le Sohar la preuve que la transmigration des âmes n'a aucun rapport avec la condition de l'homme sur cette terre *après* la mort, nonobstant les nombreuses erreurs de ses traducteurs. « Toutes les âmes qui se sont aliéné le Très Saint au ciel (béni soit Son Nom) se sont précipitées dans un abîme, au moment même de leur

1. *De Somniio*, p. 455[4].
2. *Sohar*, vol. II, p. 96.
3. *Mishna; Aboth.*, vol. IV, p. 29 ; *Royal Masonic Cyclopedia*, par Mackenzie, p. 413.

existence et ont anticipé le moment de leur retour sur cette terre (1)... Viens voir l'âme lorsqu'elle atteint la demeure de l'Amour... L'âme ne pourrait affronter cette lumière sans revêtir le manteau lumineux. Car, de même que l'âme envoyée sur cette terre, revêt le vêtement terrestre pour la préserver ici-bas, elle reçoit, là-haut, un vêtement brillant, afin de regarder sans danger dans le miroir, dont la lumière procède du Seigneur de Lumière. » Le *Sohar* enseigne, en outre, que l'âme ne peut atteindre la demeure de la félicité, sans avoir reçu le « saint baiser », ou l'union de l'âme avec la substance de laquelle elle émane, — l'Esprit.

Toutes les âmes sont doubles, et tandis que celles-ci sont le principe féminin, l'esprit est le principe masculin. Tant qu'il est emprisonné dans un corps, l'homme est une trinité, à moins que sa souillure soit telle qu'elle ait provoqué son divorce avec l'esprit. « Malheur à l'âme qui préfère l'union terrestre avec son corps terrestre à son époux divin, l'esprit », dit un des textes du *Livre des Clés* (2).

Beaucoup des Pères Chrétiens primitifs croyaient à la transmigration des âmes et à la trinité de l'homme. C'est la confusion entre l'âme et l'esprit créée par les traducteurs du *Nouveau Testament* et des anciens traités philosophiques, qui a été la cause de tant de malentendus. C'est aussi une des nombreuses raisons pourquoi le Bouddha, Plotin et beaucoup d'autres initiés sont aujourd'hui accusés de désirer l'extinction totale de leurs âmes — « l'absorption dans la Divinité », ou « la réunion avec l'âme universelle », ce qui suivant les idées modernes équivaut à l'annihilation. L'âme animale doit, naturellement, désintégrer ses particules, avant de pouvoir réunir pour toujours son essence pure, avec l'esprit immortel. Mais les traducteurs tant des *Actes des Apôtres*, que des *Epitres*, qui fixèrent les bases du *Royaume des Cieux*, et les commentateurs modernes du *Soutra de la Fondation du Royaume de la Droiture* bouddhiste, ont dénaturé l'enseignement du grand apôtre de la Chrétienté ainsi que celui du grand réformateur de l'Inde.

1. *Sohar*, vol. III, p. 61b.
2. Ouvrage Hermétique.

Ceux-là ont supprimé le mot ψυχικος, de sorte que personne ne pourrait se douter qu'il a une relation quelconque avec *l'âme ;* et par cette confusion entre *l'âme* et *l'esprit*, les lecteurs de la Bible ne peuvent se faire qu'une idée erronée du sujet ; les interprètes de l'autre (la Soutra, etc.), n'ont pas réussi à comprendre la signification et l'objet des quatre degrés de Dhyâna du Bouddhisme.

Dans les ouvrages de saint Paul l'entité humaine est divisée en une trinité — la chair, l'existence psychique ou *âme* et l'entité intérieure et adombrante ou ESPRIT. Sa phrasiologie est bien définie quand il enseigne l'*anastasis*, ou la continuation de la vie de ceux qui sont morts. Il affirme qu'il y a un corps psychique qui est semé dans le corps corruptible et un corps spirituel qui est élevé dans la substance incorruptible. « Le premier homme est de la terre et le second homme est céleste. » Il n'y a pas jusqu'à saint Jacques (Epitre de St-Jacques III, 15), qui n'identifie l'âme en disant que « ce n'est point là la sagesse qui vient d'en haut ; c'est une sagesse terrestre, *psychique*, *diabolique* » (voir le texte grec). Platon, parlant de l'âme (Psyché) observe que : « lorsqu'elle s'allie au *nous* (la substance divine, le dieu, de même que Psyché est la déesse) elle fait tout bien et heureusement ; mais c'est tout différent lorsqu'elle s'attache à *Annoïa* ». Ce que Platon nomme *nous*, saint Paul lui donne le nom d'*Esprit ;* et Jésus fait du *cœur*, ce que saint Paul dit de la *chair*. La condition naturelle de l'humanité c'est ce que les Grecs appelaient αποστασια ; la nouvelle condition c'est αναστασις. Par Adam vint la première (la mort) par le Christ, la dernière (la résurrection) car ce fut lui qui, le premier, enseigna à l'humanité la « Noble Voie » vers la vie Eternelle de même que Gautama enseigna la même voie pour atteindre Nirvana. Suivant l'enseignement des deux, il n'y a qu'un seul chemin pour accomplir les deux buts. « La pauvreté, la chasteté, la contemplation ou la prière intime ; le dédain des richesses et des joies illusoires de ce monde. »

« Entrez sur ce sentier et mettez un terme à vos souffrances ; en vérité j'ai prêché la Voie, moi qui ai trouvé comment on amortit les coups de l'affliction. Vous devez, vous-mêmes, faire l'effort ; *les Bouddhas ne sont que des*

prédicateurs. Les avisés qui foulent le sentier se libèrent de la servitude de l'Imposteur (Marâ) (1).

« Entrez par la porte étroite : car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition... Suis-moi... quiconque entend ce que je viens de dire et ne le met pas en pratique, sera comparé à un insensé. » (St-Matthieu VII, 13-26.) « *Je ne puis rien faire de moi-même.* (St-Jean, V. 30.) Les soucis du temps présent et la séduction des richesses étouffent cette parole » (St-Matthieu XIII, 22) disent les Chrétiens ; ce n'est qu'en se débarrassant de toutes les illusions que le Bouddhiste entre sur le « Sentier » qui le conduira « loin des vagues agitées de l'océan de la vie, et l'amène à la douce Cité de la Paix, à la véritable joie et au repos du Nirvana ».

Les traducteurs trop savants des philosophes grecs rendent également leur enseignement obscur au lieu de mystique. Les Egyptiens vénéraient l'Esprit Divin, Un Seul et Unique, sous la forme de NOUT. Il est incontestable que ce fut de ce mot qu'Anaxagore tira son dénominatif, *nous*, ou, comme il l'appelle Νοῦς αυτοκρατης — l'Intelligence ou l'Esprit, puissant par lui-même, le αρχητης κινησεως. « Toutes choses », dit-il, « existaient dans le chaos ; puis vint le Νοῦς qui introduit l'ordre ». Il appelait également ce Νοῦς, l'Un qui gouverne un grand nombre. Suivant lui, Νοῦς est Dieu ; et le *Logos* c'est l'homme, l'émanation de celui-là. Les pouvoirs extérieurs perçoivent les *phénomènes ;* le *nous* seul reconnaît les *noumènes* ou les choses subjectives. C'est une notion purement Bouddhiste et ésotérique.

C'est là que Socrate trouva son fils conducteur et il le suivit ; et Platon après lui, ainsi que le monde entier de la connaissance intérieure. Là où l'ancien monde Ionico-Italien culmina avec Anaxagore, le monde nouveau débuta avec Socrate et Platon. Pythagore faisait de l'âme une unité soi-motrice avec trois éléments, le *nous*, le *phren* et le *thumos ;* ces deux derniers elle les partage avec les animaux ; le premier seul, étant son *soi* essentiel. Par conséquent l'accusation qu'il enseigne de la transmigration est dénuée de raison ; il ne l'a pas plus enseignée que le

1. *Dhammapada*, slokas 276 et suivantes.

Gautama Bouddha, malgré sa transformation en superstition populaire par les masses hindoues après sa mort. Que Pythagore l'ait empruntée au Bouddha, ou le Bouddha à quelqu'un d'autre, cela n'a aucune importance ; la doctrine ésotérique reste la même.

L'école platonicienne est encore plus explicite à cet égard.

Le véritable soi est à la base de tout. Socrate enseigna, par conséquent, qu'il avait un δαίμόνιον (*daimonion*) un quelque chose spirituel qui le mit sur la voie de la connaissance. Il ne savait rien par lui-même, mais ce quelque chose lui permit de tout apprendre.

Platon vint après lui avec une investigation complète des principes de l'être. Il y avait un *Agathon*, un Dieu suprême, qui produisit dans sa propre pensée un *paradigme* de toutes choses.

Il enseigna que dans l'homme il y avait « le principe immortel de l'âme », un corps mortel, et « une espèce d'âme mortelle distincte » qui se trouvait dans un receptable du corps, séparé de l'autre ; la partie immortelle était dans la tête (*Timée* XIX,XX), l'autre dans le tronc (XLIV).

Il esl évident que Platon considérait l'homme intérieur comme constitué de deux principes — un constamment le même, fait de la même entité que la Divinité, et l'autre mortel et corruptible.

« Platon et Pythagore », dit Plutarque, « divisaient l'âme en deux parties, la rationnelle (noëtique) et l'irrationnelle (agnoia) ; et cette partie de l'âme humaine qui est rationnelle, est éternelle ; car bien qu'elle ne soit pas Dieu, elle est néanmoins le produit d'une divinité éternelle ; mais la partie de l'âme qui est dénuée de raison (agnoia) meurt. »

« L'homme », dit Plutarque, « est un composé ; et ils se trompent, ceux qui s'imaginent qu'il n'est fait que de deux parties. Car ils s'imaginent que l'esprit fait partie de l'âme, mais ils se trompent en cela non moins que ceux qui prétendent que l'âme fait partie du corps, car l'esprit (*nous*) est autant supérieur à l'âme, que l'âme est meilleure et plus divine que le corps. Or, cette union de l'âme (ψυχή) avec l'esprit (νοῦς) produit la raison ; et avec le corps, la passion ; de ceux-ci, l'un est le commencement ou

principe du plaisir et de la souffrance, et l'autre de la vertu et du vice. Pour ces trois parties réunies et rassemblées la terre a fourni le corps, la lune, l'âme et le soleil, l'esprit pour la génération de l'homme.

« Or des morts que nous subissons, *l'une fait de l'homme deux de trois*, et l'autre *un* de (sur) deux. La première est dans la région et la juridiction de Déméter, d'où vient que le nom donné aux Mystères τελεῖν ressemble à celui donné à la mort τελευτᾶν. Les Athéniens disent encore que les morts sont consacrés à Déméter. Quant à *l'autre mort* elle a lieu dans la lune ou la région de Perséphone. C'est ainsi que ce qui est terrestre demeure avec l'un et c'est le céleste Hermès qui demeure avec l'autre. Celui-ci arrache l'âme violemment du corps ; tandis que Proserpine disjoint doucement et à la longue l'esprit de l'âme. C'est pour cette raison qu'on l'appelle *Monagénès*, *seul engendré*, ou plutôt *engendrant un seul* ; car la meilleure partie de l'homme devient isolée lorsqu'elle en est séparée. Or, suivant la nature, l'un a lieu de cette manière aussi bien que l'autre. La Foi ordonne que chaque âme, en possession de l'esprit (νοῦς) ou non, une fois sortie du corps, doit errer pendant un certain temps, mais non pas une même durée pour toutes, dans la région située entre la terre et la lune. Car ceux qui se sont rendus coupables d'injustice et de débauche y souffrent la punition de leurs offenses ; mais les bons et les vertueux y sont retenus jusqu'à ce qu'ils se soient purifiés, et qu'ils aient, par l'expiation, purgé toutes les souillures qu'ils ont contractées de la contagion du corps, comme par exemple par la maladie, en vivant dans l'air le plus doux, qu'on nomme *Les Prairies de Hadès*, où ils séjournent pendant un laps de temps déterminé et fixé d'avance. Puis, comme s'ils revenaient d'un pèlerinage ou d'un long exil dans leur patrie, ils ont un avant-goût de félicité, comme celle dont jouissent principalement les initiés aux Mystères sacrés, mélangée de crainte, d'admiration et d'espérance propre à chacun de nous. »

Le *daemonium* de Socrate était ce νοῦς, intelligence ou esprit, qui portait en lui la compréhension du divin.

« Le νοῦς de Socrate », dit Plutarque, « était pur et n'avait de rapport avec le corps que juste ce qu'il était nécessaire...

Chaque âme possède une partie de νοῦς, ou raison ; aucun homme ne peut en être privé ; mais en proportion de ce que chaque âme est mélangée de chair, ses désirs se transforment et elle devient irrationnelle par suite de la souffrance et du plaisir. Chaque âme ne se mélange pas d'une seule manière ; quelques-unes s'enferment dans leur corps, par conséquent, pendant cette vie leur corps entier est corrompu par les désirs et la passion ; d'autres sont en quelque sorte mélangés, mais la partie la plus pure (le *nous*) demeure toujours *en dehors du corps*. Elle n'est pas enfermée dans le corps, mais voltige au-dessus de lui et effleure (adombre) les parties extrêmes de la tête de l'homme ; elle fait l'effet d'une corde qui soutiendrait et dirigerait la partie affaissée de l'âme tant que celle-ci demeure obéissante et ne se laisse pas entraîner par les désirs de la chair. La partie qui plonge dans le corps est appelée *âme*. Mais la partie incorruptible porte le nom de *nous, et les ignorants s'imaginent qu'elle est au dedans d'eux*, de même qu'ils croient que l'image reflétée par le miroir est au dedans de celui-ci. Mais les intelligents qui savent qu'elle est en dehors, l'appellent un Daëmon (un dieu, un esprit).

« L'âme, pareille à un songe, s'envole rapidement, mais non pas immédiatement, dès qu'elle est séparée du corps, mais plus tard, lorsqu'elle est seule et séparée de l'esprit (*nous*)... L'âme étant moulée et façonnée par l'esprit (*nous*) et de son côté moulant et façonnant le corps, en l'entourant de tous côtés, en reçoit une impression et une forme ; de sorte que, bien que séparée de l'esprit et du corps, elle en conserve pendant longtemps la forme et la ressemblance, au point de recevoir, avec raison, le nom de son image.

« La lune est l'élément de ces âmes, car les âmes se résolvent en elle, comme les corps des morts le font dans la terre. Ceux qui, à la vérité, ont été vertueux et honnêtes, vivant une existence tranquille et philosophique, sans se mêler d'affaires fâcheuses, se résolvent rapidement ; parce que, abandonnés par le *nous*, l'esprit, et ne faisant plus usage des passions corporelles, ils disparaissent rapidement. »

Nous voyons que, même Irénée, cet ennemi mortel et infatigable de toute hérésie grecque et « païenne », exprime

sa foi dans la trinité de l'homme. Suivant lui, l'homme parfait, est composé de *chair*, *âme* et *esprit* »... *carne, anima, spiritu, altero quidem figurante, spiritu, altero quod formatur, carne. Id vero quod inter hæc est duo, est anima, quæ aliquando subsequens spiritum elevatur ab eo, aliquando autem consentiens carni in terrenas concupiscentias* (Irénée V. I).

Et Origène, dans sa *Sixième Epître aux Romains*, dit : « Il y a une triple division chez l'homme, le corps ou la chair, la partie la plus basse de notre nature, sur laquelle le vieux serpent inscrit sa loi du péché originel, et par laquelle nous sommes tentés de faire de viles choses, et toutes les fois que nous sommes vaincus par la tentation nous sommes liés au Diable ; l'esprit, dans et par lequel nous exprimons notre ressemblance avec la nature divine dans laquelle le Meilleur Créateur, grava avec son doigt (c'est-à-dire avec son esprit) la loi éternelle de l'honnêteté, prise dans l'archétype, de sa propre pensée ; par cela nous sommes réunis (agglutinés) à Dieu et nous faisons un avec Lui. Dans la troisième, l'âme est le médiateur entre les deux, mais, de même qu'une république mutine, ne peut s'allier qu'avec l'un ou l'autre parti, elle est appelée d'un côté et de l'autre, et elle est libre de choisir le parti auquel elle préfère adhérer. Si, renonçant à la chair elle se porte du côté de l'esprit, elle deviendra, elle-même, spirituelle, mais si elle se laisse aller aux désirs de la chair, elle dégénère dans le corps. »

Platon (dans *Les Lois*, X) définit *l'âme* comme « le mouvement qui est capable de se mouvoir lui-même ». « L'âme est la plus ancienne de toutes choses, et le commencement du mouvement. » « L'âme fut générée avant le corps et le corps est postérieur et secondaire, car il est de par sa nature gouverné par l'âme dirigeante. » « L'âme qui administre toutes choses qui se meuvent en tous sens, administre par cela même le firmament. »

« Par conséquent l'âme dirige toutes choses dans le ciel, sur la terre et dans la mer par ses mouvements — dont les noms sont : vouloir, considérer, prendre soin de, consulter, se faire une opinion, bonne ou mauvaise, être en état de joie, de chagrin, de confiance, de crainte, de haine, d'amour,

de même que tous les autres mouvements primaires ajoutés à ceux-ci... étant, elle-même, une déesse elle choisit toujours NOUS pour son alliée et elle dirige toutes choses correctement et heureusement ; mais lorsqu'elle s'associe avec *Annoïa*, — non pas avec *nous* — toutes choses tournent au contraire. »

Dans ce langage, de même que dans les textes Bouddhistes, l'existence négative est traitée d'essentielle. L'*Annihilation* se classe sous la même exégèse. L'état positif est un être essentiel mais ne se manifeste pas comme tel. Lorsque, suivant la thèse bouddhiste, l'esprit entre dans le *nirvana*, il perd son existence objective, mais il conserve l'existence subjective. Pour ceux qui jugent au point de vue objectif, c'est la réduction à néant ; pour ceux qui adoptent le point de vue subjectif, c'est le néant, mais qui ne peut se manifester par les sens.

Ces citations, quelque peu prolongées, étaient nécessaires pour le but que nous avons en vue. Mieux que tout, elles font voir l'accord qui existe entre les plus anciennes philosophies Païennes, — non « soutenues par la lumière de la révélation divine », pour nous servir de la curieuse expression de Laboulaye au sujet du Bouddha — et le Christianisme primitif de quelques-uns des Pères. La philosophie païenne de même que le Christianisme sont redevables, néanmoins, de leurs notions élevées de l'âme et de l'esprit de l'homme et de la Divinité Inconnue, au Bouddhisme et au Manou hindou. Devons-nous nous étonner alors, que les Manichéens affirmaient que Jésus était une permutation de Gautama ; que le Bouddha, le Christ et le Mani n'étaient qu'un seul et même personnage (1), car l'enseignement des deux premiers était identique. C'était la doctrine de l'Inde ancienne que Jésus professait lorsqu'il prêchait la renonciation complète au monde et à ses vanités pour mériter le Royaume des Cieux, le Nirvana, où « on ne se marie point et ne se donne point en mariage, mais où l'on vit comme les anges ».

Ce fut encore la philosophie de Siddhartha-Bouddha que Pythagore enseignait, lorsqu'il disait que l'*égo* (νοῦς) est

1. Neander. *History of the Church*, vol. I, p. 817.

éternel comme Dieu, et que l'âme ne traverse différentes conditions (les *Rupa-locas* hindous) qu'afin d'atteindre la perfection divine ; cependant que le *thumos* retourne à la terre, et que même le *phren* est éliminé. C'est ainsi que sa *métempsychose* n'est qu'une succession de disciplines à travers les refuges célestes (appelés par les Bouddhistes *Zion*) (1), pour se débarrasser du mental extérieur, et délivrer le *nous* du *phren*, ou âme, le « Winyanaskandaya » bouddhiste, le *principe qui vit* du *Karma* et des Skandas (groupes). C'est ce dernier, la personnification métaphysique des « actions » de l'homme, bonnes ou mauvaises, qui, après la mort de son corps, s'incarne, pour ainsi dire, et façonne ses composés invisibles et immortels en un corps nouveau, ou plutôt en un être éthéré, le *duplicatum* de ce que l'homme était *moralement*. C'est le corps astral des cabalistes et les « actions incarnées » qui forment le nouvel être conscient, car son *Ahancara* (l'ego, la soi-conscience) qui lui a été octroyé par le souverain Maître (le Souffle de Dieu) ne périt jamais, étant immortel *per se* en tant qu'esprit ; de là les souffrances du soi nouveau-né, jusqu'à ce qu'il se soit libéré de toute pensée terrestre, de tout désir et de toute passion.

Nous constatons maintenant qu'on a aussi peu compris les « quatre mystères » de la doctrine Bouddhiste, et qu'on les a aussi peu appréciés que la « sagesse » dont parle saint Paul, et qu'il a prêchée « parmi les *parfaits* » (les initiés), la « sagesse mystérieuse », « qu'aucun des *chefs* (*Archons*) de ce siècle n'a connue (2) ». Le quatrième degré de la Dhyâna bouddhiste, le fruit de Samâdhi, qui conduit à l'ultime perfection, au *Viconddham*, terme parfaitement traduit par Burnouf par le verbe « *perfectionné* » (3), a été tout à fait mal interprété par d'autres, et même par lui. Dans sa définition de l'état de Dhyâna, saint Hilaire parle en ces termes :

« Ayant, enfin, atteint le quatrième degré, l'ascète ne possède plus cette sensation de béatitude, quelque obscure

1. C'est du *Zion* le plus élevé que viendra le Maïtreya-Bouddha, le Sauveur à venir, en descendant sur la terre ; et c'est également de Sion que viendra le Libérateur Chrétien (Voyez l'Epître de saint Paul aux Romains, XI, 26).

2. *Ire Epitre aux Corinthiens*, II, 6, 7, 8.

3. *Lotus de la Bonne Loi*, p. 806.

qu'elle soit... il a perdu toute mémoire... il a atteint l'impassibilité, la plus proche voisine de Nirvana... toutefois, cette impassibilité absolue n'empêche pas l'ascète d'acquérir à ce même moment, *l'omniscience et la puissance magique ; contradiction flagrante dont les Bouddhistes* se préoccupent aussi peu que de tout le reste (1). »

Et pourquoi s'en préoccuperaient-ils, quand ces contradictions ne sont, de fait, pas des contradictions du tout ? Il nous sied mal à nous de parler de contradictions dans les religions des autres, quand celles de la nôtre ont suscité outre les trois grandes religions antagonistes Romaine, Protestante et Orthodoxe, mille et une sectes minuscules plus étranges les unes que les autres. Quoi qu'il en soit, voici un terme applicable à la même chose, qui est employé par les saints « mendiants » bouddhistes et par saint Paul l'Apôtre Chrétien. Lorsque celui-ci dit : « Pour parvenir, si je puis, à la résurrection des morts (le Nirvana) ce n'est pas que j'aie déjà remporté le prix, ou que j'aie déjà atteint la *perfection* » (l'initiation) (2) il fait usage d'une expression qui est commune à tous les initiés bouddhistes. Lorsqu'un ascète bouddhiste a atteint le « quatrième degré », il est considéré comme un rahat. Il produit toute espèce de phénomènes par le seul pouvoir de son esprit libéré. Un *rahat*, disent les bouddhistes, est celui qui a acquis le pouvoir de voler dans l'air, de devenir invisible, de commander aux éléments, et de faire toutes sortes de merveilles, qu'on nomme couramment, mais à tort, *meipo* (des miracles). Il est un homme *parfait*, un demi-dieu. Il deviendra un dieu lorsqu'il aura atteint Nirvana ; car, de même que les initiés des deux Testaments, les adorateurs du Bouddha savent qu'ils « sont des dieux ».

« Le véritable Bouddhisme, franchissant les barrières entre la pensée finie et infinie, enjoint à ses partisans d'aspirer, *par leurs propres efforts* à cette divine perfection, dont l'homme est capable, suivant son enseignement, et en atteignant celle-ci l'homme devient un *dieu* », dit Brian Houghton Hodgson (3).

1. *Du Bouddhisme*, 95.
2. *Epitre de saint Paul aux Philippiens*. III, 11, 14.
3. *The Mahavansa*, vol. I, introduction.

Ce fut une voie triste et désolée, noyée dans le sang que celle par laquelle le monde chrétien se vit forcé d'embrasser le christianisme d'Irénée et d'Eusèbe. Et pourtant, à moins d'accepter le point de vue païen, comment notre génération pourrait-elle prétendre d'avoir résolu le problème des mystères du « Royaume des Cieux » ? Que sait le pieux et docte Chrétien de plus au sujet de la destinée future et du progrès de notre esprit immortel, que le philosophe païen d'antan, ou le « Païen » moderne d'au delà de l'Himalaya ? Peut-il même se vanter d'en savoir autant, malgré qu'il soit éclairé par le flambeau éblouissant de la révélation « divine » ? Nous avons vu des Bouddhistes, fidèles à la religion de leurs ancêtres, en théorie comme dans la pratique ; et tout aveugle qu'était leur foi, tout absurdes qu'étaient leurs notions au sujet de quelque point de vue doctrinal, greffes ultérieures d'un clergé ambitieux, malgré cela dans la pratique, leur Bouddhisme était bien plus à l'image du Christ en action et en esprit, que ce que nous voyons chez la moyenne de nos prêtres et de nos ministres chrétiens. Le seul fait que leur religion leur prescrit « d'honorer leur propre religion et de ne jamais dénigrer celle des autres » (1), suffit pour la faire respecter. Cela place le lama bouddhiste infiniment plus haut que n'importe quel prêtre ou quel ministre qui croit qu'il est de son devoir sacré de maudire publiquement le « païen » en le vouant, lui et sa religion, à la « damnation éternelle ». Le Christianisme devient chaque jour de plus en plus une religion émotionnelle. La doctrine du Bouddha est basée entièrement sur des œuvres pratiques. L'amour général envers toutes les créatures, humaines et animales, est son enseignement fondamental. Celui qui sait qu'à moins de travailler il mourra de faim ; qui comprend qu'il n'y a pas de bouc émissaire pour le charger de ses péchés, est bien plus sûr de devenir un homme vertueux que celui auquel on enseigne que le meurtre, le vol et la rapine se lavent blanc comme neige, en un instant, si l'on veut bien croire en un Dieu, qui, suivant l'expression de Volney, « prit autrefois nourriture ici-bas, et est devenu depuis, lui-même, la nourriture de ses fidèles ».

1. Les Cinq articles de la Foi.

CHAPITRE VII

« Rien d'authentique n'a transpiré au sujet des doctrines des Druses ; la croyance populaire parmi leurs voisins, est qu'ils adorent une idole qui a la forme d'un veau. »

KING : *The Gnostics and their Remains.*

« O Seigneurs de la Vérité sans faute, qui tournez éternellement dans un cycle... délivrez-moi de l'annihilation de cette Région des *Deux Vérités.* »

Rituel égyptien des Morts.

« Pythagore considérait avec raison le « Nom Ineffable » de Dieu... comme la clé des Mystères de l'univers. »

PANCOAST : *Blue and Red Light.*

SOMMAIRE

Sectes secrètes, chrétiennes et autres. — Les Ophites, les Nazaréens et les Druses. — Comparaison de deux cosmogonies. — Ni David, ni Salomon, n'étaient des juifs mosaïques. — IAO, le nom trilatéral. — Le « Seigneur Dieu » des Hébreux. — Vichnou le dispensateur de la Vie. — Qui enseigna Dieu à Jésus ? — Les Frères Hermétiques de l'Egypte. — La Fraternité de Luxor. — Les Druses du Mont Liban. — Lettre d'un Initié. — La « Loge Mère » et ses Branches. — L'Initiation chez les Derviches Bektash. — La Doctrine ésotérique du Bouddhisme. — Stricte chasteté des Mystiques orientaux. — Vandalisme des Missionnaires aux Indes. — Origine du Mythe de la Conception-Immaculée. — Eusèbe convaincu de falsification. — Tertullien, le Boute-Feu patristique. — Les « Saints Baisers » de saint Augustin ne sont pas orthodoxes. — Réfutation des Calomnies Chrétiennes. — Jésus fut absolument ignoré de son siècle. — Un piètre compliment à la Divinité. — Le Christ Mythique est copié sur le Bouddha. — Comparaison entre le Bouddha, Jésus et Appolonius de Tyane. — Labolaye et saint Hilaire sur les deux Christs. — Récompense du pauvre Abbé Huc. — Opinion de Garibaldi au sujet des Prêtres.

Nous passerons en revue dans les deux chapitres suivants, les plus importantes sectes secrètes chrétiennes, les soi-disant « Hérésies » qui vinrent à l'existence entre le I^er^ et le IV^e^ siècle de notre ère.

Jetons un coup d'œil rapide sur les Ophites et les Nazaréens, et passons à leurs descendants qui existent encore dans la Syrie et la Palestine sous le nom de Druses du

Mont Liban ; et non loin de Basra ou Bassorah, dans la Perse, sous celui de Mendéens, ou Disciples de saint Jean. Toutes ces sectes ont une relation directe avec notre sujet, car elles ont une parenté cabalistique et ont appartenu, une fois, à la « Religion-Sagesse » occulte, reconnaissant comme l'Un Suprême, le Dieu-Mystère au *Nom Ineffable*. En passant en revue ces nombreuses sociétés secrètes du passé, nous les comparerons directement avec quelques-unes des sociétés modernes. Nous terminerons avec un rapide coup d'œil sur les Jésuites, et ce vénérable cauchemar de l'Eglise Catholique Romaine, la Franc-Maçonnerie moderne. Toutes ces confréries modernes, ou anciennes, — exception faite des Francs-Maçons modernes — étaient toutes plus ou moins en relation avec la magie — tant pratique que théorique ; et chacune d'elles, *sans* en excepter la Franc-Maçonnerie étaient et sont encore accusées de pratiquer la démonolâtrie, le blasphème et le libertinage.

Nous n'avons pas l'intention de faire l'historique de ces sectes ; nous voulons seulement comparer ces communautés calomniées avec les sectes chrétiennes, du passé et du présent, et en nous guidant sur les faits historiques, présenter la défense de la science secrète et celle des hommes qui l'étudient et en sont les champions, contre toute accusation injuste.

Une par une, les sectes des premiers siècles ont sombré dans l'oubli des temps, n'en laissant subsister qu'une seule dans son intégrité primitive. Celle-là existe encore, ayant conservé intact l'enseignement de son fondateur, et qui prouve sa foi par des actes puissants. Les sables mouvants qui engloutirent toutes les autres excroissances de l'agitation du temps de Jésus, avec son histoire, ses reliques et ses traditions ont été pour elle un terrain ferme. Chassés de leur pays d'origine, ses membres se sont réfugiés en Perse, et aujourd'hui le voyageur peut s'entretenir avec les descendants directs des « Disciples de Jean », qui écoutèrent sur les bords du Jourdain « l'homme envoyé par Dieu », qui crurent en lui et par lui furent baptisés. Ce peuple étrange, d'environ 30.000 âmes, est appelé à tort les « Chrétiens de saint Jean », mais on devrait l'appe-

ler par son ancienne dénomination de Nazaréens, ou suivant la nouvelle, les Mendéens.

L'appellation de Chrétiens qu'on leur donne est tout à fait erronée. Ils ne croient ni en Jésus comme le Christ, ni n'acceptent son expiation; ils ne font pas non plus partie de son Eglise et n'acceptent pas ses « Saintes Ecritures ». Ils n'adorent pas non plus le Dieu Jéhovah des Juifs et des Chrétiens, ce qui prouve que leur fondateur, saint Jean-Baptiste, ne l'adorait pas non plus. S'il ne l'a pas fait, quel droit aurait-il à une place dans la Bible, ou dans la galerie de portraits des saints de la Chrétienté? De plus, si Ferho était son Dieu, et qu'il était « l'envoyé de Dieu », il a dû être envoyé par le Seigneur Ferho, et c'est en son nom qu'il baptisait et qu'il prêchait? Or, si Jésus fut baptisé par Jean, nous devons supposer qu'il fut baptisé suivant sa foi, par conséquent, Jésus aussi croyait à Ferho, ou Faho, comme ils l'appellent; cette conclusion est certainement autorisée par le silence que Jésus observait au sujet du nom de son « Père ». Et pourquoi l'hypothèse que *Faho* n'est qu'une des nombreuses corruptions de Fho ou Fo, comme les Thibétains et les Chinois nomment le Bouddha, paraîtrait-elle ridicule? Dans le nord du Népal, le Bouddha est plus souvent appelé *Fo* que Bouddha. Le livre de la *Mahawansa* montre que dès le début l'œuvre de la propagande Bouddhiste commença dans le Népal; et l'histoire nous enseigne que les moines Bouddhistes envahirent la Syrie (1) et Baby-

1. Non seulement les missionnaires Bouddhistes pénétrèrent-ils en Mésopotamie, mais ils allèrent dans l'ouest jusqu'en Irlande. Le Révérend Dr Lundy dans son ouvrage *Monumental Christianity*, en faisant allusion aux Tours Rondes de l'Irlande, observe que : « Henry O'Brien explique que la Crucifixion de la Tour Ronde est celle du Bouddha; que les animaux tels que l'éléphant et le taureau consacrés à Bouddha étaient ceux dans lesquels son âme passait après la mort; que les deux personnages debout à côté de la croix sont la Vierge mère de Bouddha et Kama son disciple favori. L'image tout entière a une grande ressemblance avec la Crucifixion, dans le cimetière du Pape Jules, sauf en ce qui concerne les animaux, qui prouvent clairement qu'il ne s'agit pas ici d'une image chrétienne. Elle vint de l'Orient en Irlande avec les colons Phéniciens, qui érigèrent les Tours Rondes comme des symboles du pouvoir de l'homme et de la nature pour transmettre la vie et la préserver, de même que la manière dont la vie universelle est produite par la souffrance et la mort. »

Lorsqu'un prêtre protestant se voit ainsi obligé de reconnaître la préexistence du crucifix en Irlande, son caractère Bouddhiste et la pénétration des missionnaires de cette religion jusque dans ces parages retirés

lone dans le siècle avant notre ère, et que Bouddhasp (le Bodhisatva) le soi-disant Chaldéen, fut le fondateur du Sabisme (1) ou baptême.

Ce que croient réellement les Baptistes, *el-Mogtasila*, ou Nazaréens, a été longuement décrit d'autre part, car ce sont les vrais Nazaréens dont nous avons tant parlé, et du *Codex* desquels nous avons fait de copieuses citations. Persécutés et menacés d'annihilation, ils se réfugièrent dans la secte Nestorienne, et permirent ainsi qu'on les classât arbitrairement parmi les Chrétiens, mais dès que l'occasion s'en présenta, ils se séparèrent et aujourd'hui, depuis des siècles, ils ne méritent même pas nominalement cette appellation. Il est aisé de comprendre pourquoi les soi-disant écrivains ecclésiastiques continuent à leur donner ce titre. Ils connaissent trop de choses au sujet du Christianisme primitif pour qu'on les ignore complètement; car ils pourraient témoigner contre lui, par leurs traditions, sans que le stigmate de l'hérésie et de l'apostasie dont on les qualifierait vienne détruire la confiance dans ce qu'ils pourraient révéler.

Mais où la science trouvera-t-elle un champ de recherche biblique plus approprié que parmi ce peuple trop longtemps négligé. On ne peut révoquer en doute l'héritage de la doctrine de saint Jean-Baptiste; leurs traditions se suivent sans un arrêt. Ce qu'ils enseignent aujourd'hui leurs ancêtres l'ont enseigné à toutes les époques où ils apparaissent dans l'histoire. Ce sont les disciples de ce Jean qui, soi-disant annonça la venue de Jésus, qui le baptisa, et qui déclara qu'il (Jean) n'était pas digne de délier le cordon de ses souliers. Pendant que les deux — le Messager et le Messie — étaient debout dans le Jourdain, l'aîné consacrant le cadu monde, il ne faut pas nous étonner que pour les Nazaréens contemporains de Jésus et leurs descendants il n'ait pas été associé à cet emblème universellement connu dans le caractère d'un Rédempteur.

En faisant allusion à cette admission du Dr Lundy, M. Charles Sothoran, dans une conférence donnée devant la *American Philological Society*, fait observer que les deux légendes et les restes archéologiques s'accordent pour reconnaître que « l'Irlande comme toutes les autres nations écoutèrent autrefois la propagande de Siddhârtha-Bouddha ».

1. La religion des baptêmes multiples, les descendants de la secte encore existante des Chrétiens de saint Jean ou Mendéens, que les Arabes nomment *el-Mogtasila* et Baptistes. Le verbe araméen *Seba* origine du nom *Sabien*, est synonyme de βαπτιζω' (Renan : *Vie de Jésus*).

det — son propre cousin, humainement parlant — les cieux s'entr'ouvrirent et Dieu Lui-Même, sous la forme d'une colombe, descendit en un rayon de lumière sur son « Fils Bien-aimé ». Si ce récit est exact, comment devons-nous alors expliquer l'infidélité de la part des survivants de ces Nazaréens ? Loin de croire que Jésus est le Fils Unique de Dieu, ils affirmèrent aux missionnaires persans, qui les premiers les firent connaître aux Européens, que le Christ du Nouveau Testament était un « faux prédicateur » et que la doctrine juive, de même que celle de Jésus (?) émanait du royaume des ténèbres ! Qui le sait mieux qu'eux ? Où trouverait-on un témoignage vivant plus compétent ? Le clergé chrétien veut nous forcer à reconnaître un Sauveur oint, annoncé par saint Jean-Baptiste, et le disciples de ce même Baptiste, dès les siècles les plus reculés, ont stigmatisé ce personnage idéal comme un imposteur et son Père putatif, Jéhovah, comme une « faux Dieu », l'Ilda Baoth des Ophites ! Ce sera un jour néfaste pour le Christianisme, celui où un lettré honnête et sans peur, persuadera leurs anciens de lui permette de traduire leurs livres secrets et de compiler leurs antiques traditions ! C'est une illusion étrange qui fait croire à certains auteurs que les Nazaréens ne possèdent pas d'autre littérature sacrée, d'autres reliques que les quatre ouvrages doctrinaux et ce curieux volume d'astrologie et de magie qu'ils sont tenus de parcourir à l'heure du coucher du soleil, chaque jour du soleil (dimanche).

Cette recherche de la vérité, certes, nous oblige à traverser des voies tortueuses. Nombreux sont les obstacles que la ruse ecclésiastique a mis sur notre chemin pour nous empêcher de trouver la source primaire des notions religieuses. C'est le procès du Christianisme qu'on est en train de faire et on le fait depuis que la science s'est crue assez puissante pour prendre le rôle d'Accusateur Public. Le présent ouvrage expose une partie de ce procès. Combien de vérité il y a t-il dans cette Théologie? Quelles sont les sectes qui l'ont transmise ? *D'où vient-elle en premier lieu?* Pour y répondre il faudrait faire l'historique de la Religion Mondiale, aussi bien à travers les sectes chrétiennes secrètes, qu'à travers celles des autres grandes subdivisions religieu-

ses de la race ; car la *Doctrine Secrète est la Vérité* et la religion qui l'a conservée la moins adultérée est celle qui se rapproche le plus du divin.

Notre recherche nous emporte de-ci, de-là, mais ce n'est jamais sans un but spécial que nous établissons une comparaison critique entre deux sectes fort éloignées les unes des autres en ordre chronologique. Il est important de tenir constamment en vue un des buts de notre ouvrage — l'analyse des croyances religieuses et la définition de leur origine depuis le passé jusqu'à nos jours. La barrière la plus infranchissable a été celle du Catholicisme Romain ; et ce n'est que lorsque les principes secrets de cette religion auront été mis à jour, qu'on comprendra quel est le bâton de fer sur lequel elle s'appuie pour affermir ses pas chancelants.

Nous commencerons par les Ophites, les Nazaréens et les Druses modernes. L'opinion personnelle de l'auteur, telle qu'elle sera présentée dans les diagrammes, sera certainement en désaccord avec les notions de parti pris d'Irénée, de Théodoret d'Epiphane (le saint rénégat qui vendit ses frères), et cela en ce qu'elle reflète les idées de certains cabalistes intimement reliés aux mystérieux Druses du Mont Liban. Les *okhals* syriaques, ou Spiritualistes, comme on les appelle quelquefois, possèdent de nombreux manuscrits anciens et des joyaux en rapports avec le sujet qui nous occupe.

Dès le début, ainsi que nous l'avons fait voir, la première doctrine, celle des Ophites, se différencie de la description donnée par les Pères, en ce qu'elle fait de Bythos, ou la Profondeur, une émanation féminine, et lui fixe une place qui répond à celle de Pleroma, mais dans une région beaucoup plus élevée ; tandis que les Pères nous affirment que les Gnostiques donnaient le nom de Bythos à la Cause Première. Comme dans la doctrine cabalistique, il représente le néant infini et sans bornes dans lequel se cache au sein des ténèbres le moteur Primordial Inconnu de toutes choses. Il L'enveloppe comme un voile ; somme toute, nous y reconnaissons la « Shekinah » de l'En-Soph. Pris séparément, le nom de IAΩ, Iao, marque le centre supérieur, ou plutôt le lieu présumé où l'Inconnu est supposé séjourner. Autour de Iao, court la légende CEMEC ΕΙΛΑΜ

ΑΒΡΑΣΑΞ. « L'Eternel Soleil Abrasax » (Le Soleil spirituel Central de tous les Cabalistes, représenté dans quelques-uns de leurs diagrammes par le cercle de Tiphereth).

De cette région de la Profondeur insondable, émerge un cercle formé par des spirales ; dans le langage symbolique ceci veut dire un grand cycle κυκλος, composé d'autres plus petits. Enroulé au centre, de manière à suivre les spirales, se trouve le serpent, — l'emblème de la sagesse et de l'éternité — le Double Androgyne : le cycle représente Ennoïa, la pensée Divine, et le Serpent, — l'Agathodaimon, Ophis — l'Ombre de la Lumière. Tous deux étaient les Logoï des Ophites ; ou l'unité comme Logos se manifestant comme le double principe du bien et du mal ; car, suivant leur manière de voir, ces deux principes sont immuables, et ont existé de toute éternité, comme ils continueront à exister éternellement.

Ce symbole explique pourquoi cette secte adorait le Serpent, comme un Sauveur, enroulé soit autour du pain sacramentel soit autour du Tau. En tant qu'unité, Ennoïa et Ophis sont Le Logos ; une fois séparés, l'un est L'Arbre de Vie (Spirituelle) ; et l'autre L'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Par conséquent nous voyons qu'Ophis conseille au premier couple humain — la production matérielle d'Ilda-Baoth, mais qui était redevable à Sophia-Achamoth de sa nature spirituelle — de manger du fruit défendu, bien qu'Ophis représente la Sagesse Divine.

Le Serpent, l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, et l'Arbre de la Vie, sont tous des symboles transplantés du sol des Indes. Le Arasa-Maram, l'arbre banyan, si sacré chez les hindous, puisque Vichnou, pendant une de ses incarnations se reposa à son ombre et y enseigna à l'humanité la philosophie et les sciences, s'appelle l'Arbre de la Connaissance et l'Arbre de la Vie. Sous l'ombre protectrice de ce roi des forêts, les Gourous enseignent à leurs disciples les premières leçons d'immortalité et les initient aux mystères de la vie et de la mort. On dit que les *Java*-ALEIM du Collège Sacerdotal, dans la tradition Chaldéenne, enseignaient aux fils des hommes de devenir comme l'un d'eux. De nos jours, Foh-tchou (1) qui habite dans son Foh-

1. Foh-tchou, veut dire littéralement en chinois le Seigneur du Boudha, ou l'instructeur des doctrines de Bouddha-Foh.

Maëyu, ou temple de Bouddha, au sommet du « Kouin-long-sang » (1), la grande montagne, produit ses plus grands miracles religieux sous un arbre nommé en chinois, Sung-Ming-Shù, ou Arbre de la Connaissance et Arbre de Vie, car l'ignorance c'est la mort, et seule la connaissance confère l'immortalité. Ces exploits merveilleux ont lieu tous les trois ans, lorsqu'un immense concours de Bouddhistes Chinois se rassemble en pelèrinage dans ce saint lieu.

Ilda-Baoth, le « Fils des Ténèbres », et créateur du monde matériel, habitait, soi-disant, la planète Saturne, ce qui l'identifie encore mieux avec le Jehovah des Juifs, qui était lui-même Saturne, suivant les Ophites, lesquels lui refusent son nom Sinaïtique. D'Ilda-Baoth émanent six esprits, qui habitent respectivement avec leur père dans les sept planètes. Celles-ci sont : Saba, ou Mars ; Adonaï-Sol (2) ou le Soleil ; Jevo, la lune ; Eloï, Jupiter ; Astaphoï, Mercure (l'esprit de l'eau) ; et Ouraïos, Vénus (l'esprit du feu) (3).

Telles que nous les donnons, ces sept planètes ou sphères, sont identiques quant à la description et leurs fonctions avec les *Sapta-Loca* des hindous, les sept régions ou sphères, autrement dit, les mondes supérieurs et inférieurs ; car ils représentent les sept sphères cabalistiques.

Pour les Ophites ils appartiennent aux sphères inférieures. Les monogrammes de ces planètes gnostiques sont les mêmes que ceux des Bouddhistes, et ces derniers ne diffèrent que fort peu de ceux des « maisons » astrologiques usuelles. Dans les notes explicatives qui accompagnent le diagramme, les noms de Cirenthius (le disciple de Simon le Magicien), de Ménandre et de certains autres gnostiques dont on ne trouve pas les noms dans les ouvrages des

1. Cette montagne est située au sud-ouest de la Chine, à peu près entre la Chine et le Thibet.

2. SOL, étant situé sur le diagramme exactement au centre du système solaire (que les Ophites paraissent avoir connu), — par conséquent directement sous le rayon vertical du Soleil spirituel plus élevé, — il répand sa lumière sur toutes les autres planètes.

3. Parlant de Vénus, Placide, l'astrologue, affirme que « sa lumière bleutée dénotait de la chaleur » Quant à Mercure, c'était une étrange fantaisie des Ophites que de le représenter comme l'esprit de l'eau, quand astrologiquement parlant, c'est un astre « froid, sec, terrestre et mélancolique ».

Pères, sont souvent mentionnés ; par exemple celui de Parcha (Ferho) (1).

L'auteur de ce diagramme réclame, en outre, pour sa secte, la plus haute antiquité, en donnant pour preuve, que leurs « ancêtres » bâtirent tous les temples « Dracontia », même ceux d'au delà « des grandes eaux ». Il affirme que « Le Juste » qui était le porte-voix de l'Eternel Æon (Le Christos) envoya, lui-même, ses disciples de par le monde en les mettant sous la double protection de Sigé, (le Silence, le Logos) et d'Ophis, l'Agathodaemon. Sans doute, l'auteur fait allusion à l'expression favorite de Jésus, « soyez sages comme les serpents et inoffensifs comme les tourterelles ». Dans le diagramme, Ophis est représenté comme le Cnuphis ou Kneph égyptien, appelé Dracontiae. Il apparaît comme un serpent se dressant sur sa queue, avec une tête de lion, couronnée et auréolée de rayons, qui portent à chaque extrémité une des sept voyelles grecques, le symbole des sept sphères célestes. Cette image est familière à tous ceux qui connaissent les bijoux gnostiques (2) ; elle est empruntée aux *livres hermétiques* égyptiens. La description donnée dans l'*Apocalypse*, de celui « qui était comme le Fils de l'Homme », avec ses sept étoiles, et qui est le Logos, est une autre représentation d'Ophis.

Sauf dans le changement des noms, le diagramme Nazaréen est identique à celui des Gnostiques, qui, évidemment, lui empruntèrent leurs notions, en y ajoutant quelques noms des systèmes de Basilide et de Valentin. Afin d'éviter des répétitions nous les reproduisions plus bas l'un en regard de l'autre.

Nous voyons, donc, que dans la Cosmogonie Nazaréenne les noms des puissances et des génies ont les relations suivantes avec ceux des Gnostiques :

1. Le nom que Norberg, dans son Onomasticon au *Codex Nazaræus* traduit par Ferho, est porté dans l'original comme *Parcha Rabba*. Dans la *Vie de Manes* donnée par Epiphane dans son *Haer*, LXVI, on mentionne un certain prêtre de Mithras, l'ami du grand Hérésiarque Manes, du nom de Parchus.

2. On trouve sa description dans un des livres de magie du Roi égyptien Nechepsos, et on prescrit son usage gravé sur des pierres de jaspe verte, comme une puissante amulette. Galien en fait mention dans ses ouvrages. *De Simpl. Med.*, c. IX.

NAZARÉEN	GNOSTIQUE-OPHITE
PREMIÈRE TRINITÉ	PREMIÈRE UNITÉ DANS LA TRINITÉ
LE SEIGNEUR FERHO — la vie qui n'est pas une vie — le Dieu Suprême. La *Cause* qui produit la Lumière, ou le Logos *in abscondito*. L'Eau du Jordanus Maximus. — L'Eau de la Vie, ou Ajar, le principe féminin. L'Unité dans une Trinité, renfermée dans le ISH AMON.	IAO — le nom Ineffable de la Divinité Inconnue — Abraxas, et le « Soleil Spirituel et Eternel ». L'Unité renfermée dans la Profondeur, Bythos, le principe féminin — le cercle sans bornes, dans lequel se trouvent toutes les formes idéales. De cette Unité émane la.....
LA SECONDE TRINITÉ (*La manifestation de la Première*).	SECONDE TRINITÉ (*Idem*).
1. Le Seigneur MANO. — Le Roi de la Vie et de la Lumière — *Rex Lucis*. La Première VIE, ou l'homme primitif.	1. Ennoïa — la pensée.
2. Le Seigneur Jourdain — manifestation ou émanation de Jourdain Maximus — les eaux de la grâce. La Seconde Vie.	2. Ophis, l'Agathadaemon.
3. Le Père supérieur — Abatur. La Troisième VIE.	3. La Sophia Androgyne — la sagesse ; qui, à son tour — fécondée par la Lumière Divine, — donne naissance à Christos et à Sophia-Achamoth (l'un parfait et l'autre imparfaite) comme émanation.
Cette Trinité engendre aussi une Dyade — le Seigneur Ledhoio, et Fétahil, le génie (celui-là une émanation parfaite, celle-ci une imparfaite).	La Sophia Achamoth émane Ilda-Baoth, le Demiurge, qui donne naissance à la création matérielle et sans âme. « Les Œuvres *sans* la Foi » (ou la grâce) (1).
Le Seigneur Jourdain — « Le Seigneur de tous les Jourdains », manifeste NETUBTO (La Foi, *sans* les œuvres) (1).	

En outre, les sept génies planétaires des Ophites, qui émanèrent les uns des autres, se retrouvent dans la religion des Nazaréens, sous le nom des « sept daemons imposteurs » ou stellaires, qui « tromperont tous les fils d'Adam ». Ce sont *Sol ;* Spiritus *Venereus* (le Saint-Esprit dans son aspect matériel) (2) la mère des « sept stellaires mal disposés », répondant à l'Achamoth des Gnostiques ; *Nebu,* ou Mercure, « un faux Messie, qui faussera l'ancien

1. Comparez ces deux doctrines diamétralement opposées — la Catholique et la Protestante ; une prêchée par saint Paul, le Semi-Plutonicien, et l'autre par saint Jacques, le Talmudiste orthodoxe.

2. Le côté matériel, mauvais de Sophia-Achamoth, qui émane d'elle-même Ilda-Baoth et ses six fils.

culte à Dieu (1) » ; SIN (ou la Lune, ou Shuril) ; KIUN (Kivan ou Saturne) ; BEL-Jupiter ; et le septième NERIG, Mars (*Codex Nazareus*, p. 57).

Le Christos des Gnostiques est le chef des sept Æons, les sept esprits de Dieu, de saint Jean ; les Nazaréens ont aussi leurs sept génies, ou bons Æons, dont le chef est *Rex Lucis*, MANO, leur Christos. Les *Sapta Rishis*, les sept sages de l'Inde, habitent dans les *Sapta-Poura* ou les sept cités célestes.

Que trouvons-nous de plus ou de moins dans les Ecclesia Universelles, jusqu'à l'époque de la Réforme, et dans l'Eglise Catholique Romaine après la séparation ? Nous avons comparé la valeur relative de la Cosmogonie hindoue ; de la *Cabale* Chaldéo-Zoroastrienne-Judaïque ; ainsi que celle des soi-disant Hérétiques. Un diagramme exact de la religion Judaïco-CHRÉTIENNE fournirait la meilleure preuve de l'identité des deux ; on dépense annuellement des sommes énormes pour faire adopter cette religion par les païens qui l'ont fournie à l'origine ; toutefois la place nous manque pour le faire et nous jugeons inutile de prouver ce qui a déjà été surabondamment démontré.

Dans les bijoux Ophites des *Gnostics* de King, nous trouvons, souvent répété, le nom de Iao, et confondu avec celui de Ievo, tandis que celui-ci représente simplement un des génies antagonistes d'Abraxas. Nous donnerons sans plus tarder l'explication de ce nom afin qu'on ne le confonde pas avec le nom du Jehovah juif. Il nous semble fort étrange que tant de savants archéologues aient si peu insisté pour prouver qu'il y a plus d'un Jehovah, et que Moïse en ait été l'inventeur. Iao est, sans contredit, un des titres de l'Etre Suprême, et appartient *en partie* au Nom Ineffable ; mais son origine ne date pas de la nation juive et elle n'en peut pas non plus revendiquer la propriété. Même s'il avait plu à Moïse de donner ce nom à « l'Esprit » tutélaire, le soi-disant protecteur et la divinité nationale du « peuple élu d'Israël », il n'y a pas de raison pour que d'autres peu-

1. Voyez la traduction de la préface du *Codex Nazaraeus* par Norberg. Ceci prouve une fois de plus, l'identification de Jésus avec le Gautama Bouddha, dans la pensée des Gnostiques Nazaréens, car *Nebu* ou Mercure est la planète consacrée aux Bouddhas.

ples soient obligés de Le reconnaître comme le Dieu Suprême et Unique. Mais nous nions d'emblée cette supposition. En outre, il est un fait que Yaho ou Iao était dès le début un « nom des mystères » ; יהוה et יה ne furent jamais employés avant l'époque du roi David. Avant son temps, peu ou point de noms propres ne furent composés avec les syllabes de *iah* ou jah. Il semblerait plutôt, que David, ayant séjourné chez les Tyriens et les Philistins (II, Samuel) ait apporté de chez eux ce nom de Jehovah. Il nomma Zadok grand-prêtre, et c'est de là que vint le nom de Zadokites ou Saducéens. Il vécut et régna en premier lieu à Hébron חברון, Habir-on, ou cité Kabérienne, où l'on célébrait le rite des quatre (dieux des mystères). Ni David, ni Salomon ne reconnurent Moïse et ils n'acceptèrent pas non plus sa loi. Ils aspiraient à élever un temple à יהוה, comme les édifices érigés par Hiram à Hercule et Vénus, Adon et Astarté.

Voici ce que dit Fürst : « Le très ancien nom de Dieu, Yâho, en grec Ιαω, à part son étymologie, paraît avoir été un ancien nom mystique de la Divinité Suprême des Shémites. (C'est ainsi qu'il fut révélé à Moïse pendant son initiation à HOR — EB, — la caverne, sous la direction de Jethro, le Prêtre Kenite ou Caïnite de Midian.) Dans une ancienne religion des Chaldéens, dont on trouve les restes chez les Néo-Platoniciens, la divinité suprême intronisée au-dessus des sept ciels, représentant le Principe Spirituel de la Lumière (nous) (1) et conçu également, comme le Demiurge (2), était appelée Ιαω יהוה ; de même que la Yâho des hébreux, il était mystérieux et on ne devait pas en faire mention, et son nom n'était communiqué qu'aux initiés. Les Phéniciens avaient un Dieu Suprême dont le nom était trilatéral et secret, et il était Ιαω (3). »

Mais tandis que Fürst maintient que ce nom est d'origine sémitique, il y a d'autres savants qui le font remonter plus loin que lui, et le classent bien au delà des Caucasiens.

1. Nous, désignation donnée par Anaxagore à la Divinité Suprême, était emprunté à l'égypte, où on le désignait par NOUT.

2. Par un petit nombre, toutefois, car les créateurs de l'univers matériel furent toujours considérés comme des divinités subordonnées au Dieu Suprême.

3. Lydus, I. C. Ledrenus, I. C.

En sanscrit nous avons Jah et Jaya, ou Jaa et Ja-ga, et ceci éclaire d'une vive lumière l'origine de la célèbre fête du char de Jaga-nath, appelé communément Jaggernâth. Javhe signifie « celui qui est » et le Dr Spiegel fait même remonter le nom Persan de Dieu, « Ahura », à la racine *ah* (1) qu'on prononce en sanscrit *as*, respirer, et *asu* devint, alors, par la suite le synonyme « d'Esprit » (2). Rawlinson est fermement d'opinion que la mythologie primitive de Babylone a subi une influence Aryenne ou Védique. Nous avons donné, il n'y a pas longtemps, les preuves les plus indéniables de l'identité de Vichnou et de Dagon. On peut en dire autant du titre de Ιχω; et sa racine sanscrite se retrouve dans tous les pays. JU ou *Jovis* est le plus ancien nom latin pour Dieu. « En tant que mâle, c'est Ju-piter, ou Ju, le père, pitâr étant le mot sanscrit pour père ; féminin c'est Ju — *non* ou Ju la consolatrice — נוח étant le mot phénicien pour le repos, la consolation (3). » Le professeur Max Müller dit que, quoique « Dyaus », le firmament, ne se trouve pas en langage sanscrit ordinaire, au masculin, on le trouve néanmoins dans le *Véda*, « ce qui est la preuve du culte primitif Aryen de Dyaus, le Zeus des Grecs » (*the Veda*).

Pour comprendre la signification primitive et la véritable du terme IAΩ, et la raison pourquoi il est devenu la désignation pour la plus mystérieuse de toutes les divinités, il nous faut rechercher son origine dans la phraséologie figurative des peuples primitifs.

Il faut d'abord que nous ayons recours aux plus anciennes sources pour élucider la question. Dans un des *Livres d'Hermès*, par exemple, nous voyons qu'il est dit que le nombre DIX est la mère de l'âme et que la *Vie* et la *Lumière* s'y trouvent réunies. Car « le nombre 1 (Un) est né de l'esprit, et le nombre 10 (dix) de la matière (4) ; » « l'unité fait le DIX, et le DIX l'unité (5).

1. « Erân dos Land zwischen dem Indus und Tigris ».
2. *Asi* veut encore dire en sanscrit « Tu es », et aussi « épée », « *Asi* » sans l'accent sur la première voyelle.
3. Professeur A. Welder.
4. Les anagrammes sacrés étaient appelés « Zeruph ».
5. « Le Livre des Nombres, ou Livre des Clés ».

La *Gémantria* cabalistique — méthode pour extraire le sens caché des lettres, des mots et des phrases — appartient à l'arithmétique. Elle consiste à appliquer aux lettres d'un mot, la signification qu'elles ont en nombres, sous leur forme *extérieure* aussi bien que leur signification individuelle. De plus, au moyen de la *Themura* (une autre méthode en usage chez les cabalistes), on peut faire que n'importe quel mot dévoile son mystère, au moyen de son anagramme. Nous voyons, par exemple, que l'auteur du *Sepher-Jézirah* nous dit un ou deux siècles avant notre ère (1) : « UN, l'esprit de l'*Alahim* des vies (2). » Et voici encore que dans les plus anciens diagrammes cabalistiques, les *Dix* Séphiroth sont représentés comme des roues ou des cercles, et l'Adam Kadmon, l'homme primitif, comme un pilier *droit*. « Roues et Séraphins et les créatures saintes » (chioth) dit le Rabbin Akiba (3). Dans un des autres systèmes de la même branche de la Cabale symbolique, appelé Athbach, qui dispose les lettres de l'alphabet par paires en trois rangs, tous les couples du premier rang ont la valeur numérique de *dix;* et dans le système de Siméon Ben-Shetah (4) la paire supérieure, la plus sacrée de toutes, est précédée du chiffre pythagoricien, un et zéro, 10.

Une fois que nous aurons reconnu le fait que, chez tous les peuples de la plus haute antiquité, la conception la plus naturelle de la Cause Primordiale se manifestant dans ses créatures (qui ne pouvaient faire autrement que de lui attribuer la création tout entière), était celle d'une divinité androgyne; que le principe mâle étant considéré comme l'esprit vivifiant invisible, le principe féminin, étant la mère nature ; nous arriverons alors à comprendre comment cette

1. Le *Jésirah* ou livre de la création, écrit par le rabbin Akiba ; il fut le maître et l'instructeur de Siméon Ben Jochai, qu'on appelait le prince des cabalistes et qui écrivit le *Sohar*. Franck affirme que *Jésirah* fut écrit un siècle avant J.-C. (*Die Kabbala*, 65) mais d'autres juges tout aussi compétents estiment qu'il est plus ancien encore. De toutes façons, il est aujourd'hui bien démontré que Siméon Ben Jochaï, vécut *avant* la seconde destruction du temple.

2. *Jésirah*, p. 8.

3. *Ibidem.* Voyez la constance avec laquelle Ezéchiel s'en tient à sa vision des *roues* des « créatures vivantes » (ch. I, *passim*).

4. C'était un Néo-Platonicien d'Alexandrie sous le règne du Premier des Ptolémées.

cause mystérieuse en vint à être représentée (probablement dans l'écriture peinte) comme la combinaison de l'Alpha et de l'Oméga des nombres, puis d'un nombre décimal, et enfin par IAO, le nombre trilatéral, qui contenait, en lui-même, une profonde allégorie.

Dans ce cas IAO, étymologiquement parlant, signifierait le « Souffle de Vie », généré ou jaillissant entre un principe naturel mâle erect et un principe féminin ayant la forme d'un œuf ; car, *as*, en sanscrit, signifie « être », « vivre ou exister » ; sa signification originelle étant celle de « respirer ». Max Müller nous dit que « c'est à la suite de cette acception originale de respirer, que les hindous ont formé les mots « asu » le souffle, et « assura », le nom de Dieu, soit pour signifier celui qui respire ou celui qui donne le souffle (1) » ; c'était certainement cette dernière. « Ah » et « Iah » en hébreu veulent dire, la vie. Cornélius Agrippa, dans son traité sur la *Prééminence des Femmes*, démontre que « le mot Eve suggère une comparaison avec les symboles mystiques des cabalistes, le nom de la femme ayant une affinité avec le Tétragrammaton ineffable, le nom le plus sacré de la divinité ». Les noms anciens étaient toujours conformes aux choses qu'ils représentaient. L'insinuation jusqu'ici inexpliquée des cabalistes, au sujet de l'efficacité de la lettre H, « qu'Abraham retira du nom de sa femme Sarah » pour *la mettre au milieu de son nom à lui* devient parfaitement claire, en ce qui concerne le nom mystérieux de la Divinité en question.

On pourrait arguer, comme objection, qu'on n'a pas encore fixé à quelle période de l'antiquité apparaît pour la première fois le *zéro* dans les inscriptions et les manuscrits hindous. Quoi qu'il en soit, ce cas présente des preuves par induction d'un trop grand poids, pour ne pas entraîner avec lui une sérieuse probabilité. Suivant Max Müller, « les deux mots « chiffre » et « zéro », qui, en réalité ne font qu'un,... suffisent pour prouver que nos chiffres ont été empruntés aux Arabes (2). Chiffre est le « cifron » des Arabes ; sa signification est *le vide* ; suivant lui, ce serait une

1. *Chips*, vol. I.
2. Voyez *Our Figures* de Max Müller.

traduction du nom sanscrit de zéro « synya ». Les Arabes prirent leurs chiffres des hindous et ne revendiquèrent jamais la découverte pour eux (1). Quant aux Pythagoriciens, nous n'avons qu'à parcourir les anciens manuscrits de la *Géométrie* de Boëthius, qui datent du VI^e^ siècle, pour trouver dans les nombres de Pythagore, le I et le *zéro* comme le premier et le dernier chiffre. Et Porphyre qui cite le *Moderatus* Pythagoricien (2) dit que les « nombres de Pythagore étaient des « symboles hiéroglyphiques » au moyen desquels il expliquait les idées concernant la nature des choses ».

Or, si les plus anciens manuscrits hindous, ne laissent jusqu'ici apercevoir aucune trace d'une annotation décimale, Max Müller dit formellement que jusqu'à présent, il n'y a trouvé que neuf lettres (les initiales des nombres sanscrits), d'autre part nous avons des faits tout aussi anciens pour nous fournir la preuve demandée. Nous voulons parler des sculptures et de l'imagerie sacrée dans les anciens temples de l'Orient. Pythagore tira ses connaissances de l'Inde; et nous voyons que Max Müller corrobore cette affirmation, du moins jusqu'à reconnaître que les *Neo*-Pythagoriciens furent les premiers instructeurs de « chiffrage » parmi les Grecs et les Romains ; « qu'à Alexandrie ou en Syrie, ils firent connaissance avec les chiffres hindous, et ils les adaptèrent à « l'abacus » pytagoricien » (nos propres chiffres). Cette curieuse reconnaissance implique que Pythagore lui-même ne connaissait que *neuf* chiffres. De sorte qu'on pourrait raisonnablement répondre, que bien que nous n'ayons aucune preuve certaine que Pythagore qui vécut à la fin de l'époque archaïque (3), connût l'annotation décimale nous possédons des preuves suffisantes pour montrer que les nombres pleins, donnés par Boëthius, étaient connus des Pythagoriciens même avant la construction d'Alexandrie (4). Nous en avons la preuve dans Aristote qui dit que : « certains philosophes prétendent que les idées et les nombres

1. *Ibidem.*
2. *Vita Pythagor.*
3. 608 avant J.-C.
4. Cette cité fut bâtie en 322 avant J.-C.

sont de même nature, et se montent à DIX en tout (1). » Nous croyons que ceci suffira pour démontrer que l'annotation décimale était connue au moins quatre siècles avant J.-C., car Aristote ne paraît pas traiter la question comme une innovation des « Néo-Pythagoriciens ».

En outre, ainsi que nous l'avons déjà dit, la représentation des divinités archaïques sur les murs des temps sont par elles-mêmes suffisamment suggestives. Ainsi, par exemple, Vichnou est représenté dans le Kurmavatara (son second avatar) comme une tortue soutenant un pilier circulaire sur lequel se tient un double de lui-même (une Maya, ou illusion) avec tous ses attributs. Tandis qu'une main tient une fleur, une autre une massue, la troisième un coquillage, la quatrième, généralement la supérieure à la droite, tient sur son index relevé en forme du chiffre 1, la *chakra*, ou disque, qui ressemble à un anneau, ou une roue, et qui pourrait aussi bien être un zéro. Dans son premier avatar, le Matsyavatam, émergeant de la bouche du poisson, on le représente dans la même position (2). Le Durga aux dix bras du Bengale; le géant Ravana aux dix têtes; Parvati — sous la forme de Durga, d'Indra et d'Indrani sont dépeints avec cet attribut, qui est une représentation parfaite du mât de cocagne (3). Les temples les plus sacrés chez les hindous sont ceux de Jaggarnath. Cette divinité est adorée également par toutes les sectes de l'Inde, et *Jagg*arnath est appelé « Le Seigneur du Monde ». C'est le dieu des mystères, et ses temples, qui sont fort nombreux dans le Bengale, ont une forme pyramidale.

Aucune autre Divinité ne présente une aussi grande variété d'étymologies que Iaho; aucun autre nom n'a fourni des prononciations aussi variées. Ce n'est qu'en l'associant aux signes Masorétiques que les Rabbins des époques postérieures réussirent à transformer Jehovah en « Adonaï », ou Seigneur. Philo Byblus l'écrit en lettres grecques IEϒΩ-IEOV. Théodoret dit que les Samaritains le prononçaient *Iabé* (Yahva) et les Juifs Yaho; ceci le ferait pro-

1. *Metaph*, VIII F.
2. Voyez les dessins dans le Temple de Rama, *Mythology of the Hindus*, par Coleman, New-York : J.-W Bouton, éditeur.
3. Voyez les *Rosicrucians*, par Hargrave Jennings, p. 232.

noncer ainsi que nous l'avons démontré I-ah-O. Diodore dit que « les Juifs racontent que Moïse appelait le Dieu *Iao* ». Par conséquent, c'est sur l'autorité de la Bible elle-même, que nous affirmons qu'avant son initiation par Jethro, son beau-père, Moïse n'avait pas connaissance du nom de Iaho. La future Divinité des Enfants d'Israël parle dans le buisson ardent en donnant son nom comme « Je suis celui qui est » et il spécifie soigneusement qu'Il est « l'Eternel, le Dieu des Hébreux », non pas celui des autres nations. En le jugeant d'après ses actes, relatés dans l'histoire des Juifs, nous doutons fort, si le Christ en personne était apparu au temps de l'*Exode*, qu'il eût été bien accueilli par l'irascible Divinité du Sinaï. Toutefois « l'Eternel, qui suivant sa propre confession, ne devient Jéhovah que dans le chapitre 6, verset 3, de l'Exode, voit sa véracité mise en doute au livre de la Genèse XXII, 14, où dans ce passage *révélé*, Abraham élève un autel à *Jéhovah-jireh*.

Il semblerait, par conséquent, tout naturel de faire une différence entre le Dieu des Mystères Ιαω, adopté depuis la plus haute antiquité, par tous ceux qui participaient à la connaissance ésotérique des prêtres, et ses contreparties phonétiques, traitées avec si peu de révérence par les Ophites et les autres Gnostiques. S'étant, une fois, chargés, comme l'Azazel du désert, des péchés et des iniquités de la nation juive, il est dur pour les Chrétiens d'avoir à reconnaître maintenant que ceux qu'ils croyaient dignes d'être le « peuple élu » de Dieu — leurs uniques prédécesseurs en monothéisme — étaient jusqu'à une époque fort rapprochée, aussi idolâtres et polythéistes que leurs voisins. Les Talmudistes plus avisés ont, pendant de longs siècles échappé à l'accusation en se retranchant derrière l'invention Masorétique. Mais, comme en toute autre chose, la vérité finit par se faire jour. Nous savons maintenant que Ihoh יהוה doit se lire Iahoh et Iah, et non pas Jéhovah. Le Iah des hébreux est tout simplement le Iacchos (Bacchus) des Mystères; le Dieu « duquel on attend la libération des âmes, — Dionysios, Iacchos, Jahoh, Iah (1) ». Aristote

1. K. O. Müller : *History of Greek Litterature*, p. 283. *Movers*, p. 547, 553. *Sod, the Mysteries of Adoni*, p. 21, par Dunlap.

avait donc raison en disant que : « Jon יהוה était Oromazd et Ahriman-Pluton, car le Dieu du Ciel, Ahura-Mazda monte un chariot que suit le *Cheval du Soleil* (1).

Et Dunlap cite le Psaume LXVIII, 4, qui dit :

Chantez à Dieu, célébrez son nom Iach (יה),
Frayez le chemin à celui qui s'avance à travers les plaines.

puis il prouve que « les Arabes représentaient Iauk (Iach) par un cheval. Le Cheval du Soleil (Dionysios) (2) ». Iah est un adoucissement de Iach, explique-t-il. ח ch et ה h sont interchangeables; de même le *s* s'adoucit en *h*. Les hébreux exprimaient l'idée de la VIE, aussi bien par *ch* que par *h*; ainsi chiach, être, hiah, être; Iach, le Dieu de la Vie, Iah, « Je suis » (3). Nous pouvons donc répéter ces quelques lignes d'Ausonias :

« Ogugia m'appelle Bacchus; l'Egypte pense que je suis Osiris;
« Les Musiens ne nomment Phanax; les Hindous disent que je suis Diony-
[sios;
« Les mystères romains m'appellent Liber; la race des Arabes me nomme
[Adónis ! »

Et, ajouterons-nous, le peuple élu, Adoni et Jéhovah.

Nous avons la preuve combien peu était comprise la philosophie de l'antique doctrine secrète, par l'atroce persécution des Templiers par l'Eglise, et dans l'accusation qu'on leur portait d'adorer le Diable sous la forme d'une chèvre — Baphomet ! Sans vouloir approfondir les anciens Mystères Maçonniques, nous sommes certains qu'il n'y a pas de maçon — de ceux qui *savent quelque chose* bien entendu) — qui ne soit au courant de la véritable relation entre Baphomet et Azazel, le bouc émissaire du désert (4), dont le caractère et la signification ont été entièrement faussés dans les traductions chrétiennes. « Ce terrible et vénérable nom de Dieu », dit Lanci (5), bibliothécaire du Vatican, « par la plume des glossaires bibliques, a été un *diable*, une montagne, un *désert*, et un *bouc*. » Dans la *Royal Maso-*

1. Voir : *Universal History*, vol. V, p. 301.
2. *Spiril Hist.*, p. 64, 67, 78.
3. *Sod, the Mysteries of Adoni*, p. 21.
4. Voyez Lévitique, XVI, 8-10 et autres versets ayant trait au bouc biblique dans les textes originaux.
5. *Sagra Scrittura* et *Paralipromeni*.

nic Cyclopedia » de Mackenzie, l'auteur fait observer avec raison que « ce mot devrait être divisé en Azaz et El », car « il veut dire le Dieu de la Victoire, mais il est employé ici dans l'acception de l'*auteur de la Mort*, en contraste avec Jéhovah l'*auteur de la Vie* ; on offrait à ce dernier une chèvre en sacrifice (1) ». La Trinité hindoue se compose de trois personnes, qui peuvent se convertir en une. La *Trimurti* est Une, et invisible dans son abstraction, et cependant nous constatons qu'une division métaphysique a lieu dès l'abord et tandis que Brahma, bien que représentant collectivement tous les trois, reste dans la coulisse, Vichnou est le dispensateur de la Vie, le Créateur et le Préservateur, et Siva est le *Destructeur* et la Divinité qui *donne la mort*. « La Mort au *Dispensateur de la Vie*, la Vie à celui qui *donne la mort*. L'antithèse symbolique est grandiose et belle » dit Gliddon (2), Le *Deus est Daemon inversus* des cabalistes devient alors compréhensible. Ce n'est que le désir intense et cruel d'effacer le dernier vertige des anciennes philosophies en faussant leur signification, de peur que ses propres dogmes ne lui soient pas correctement attribués, qui a poussé l'Eglise catholique à exercer une telle persécution systématique envers tous les Gnostiques, les Cabalistes et même envers les comparativement innocents Franc-maçons.

Hélas ! hélas ! Combien peu la divine semence semée à profusion par la main de l'humble philosophe de la Judée, a-t-elle pris racine et porté son fruit ! Si celui qui flétrissait l'hypocrisie, qui prémunissait contre la prière publique, et en méprisait les exhibitions inutiles, pouvait jeter un regard attristé sur cette terre, depuis les régions de la béatitude éternelle, il verrait que cette semence n'est tombée ni dans un terrain stérile, ni sur le bord du chemin. Bien au contraire, elle a germé dans un terrain fertile ; un terrain engraissé jusqu'à la pléthore, par les mensonges et le sang des hommes !

« Car, si la vérité de Dieu a été rehaussée, à sa gloire, *par mon mensonge*, pourquoi, moi aussi, suis-je encore jugé comme pécheur ? » demande avec naïveté saint Paul,

1. Article « Chèvre », p. 257.
2. *Types of Mankind*, p. 600 ; *Royal Masonic Cyclopedia*.

le meilleur et le plus sincère des apôtres. Puis il ajoute : « *Ne ferons-nous pas le mal*, pour qu'il en arrive du bien ! » (Epître de saint Paul aux Romains III, 7-8). Voilà une confession qu'on veut nous faire passer comme ayant été directement inspirée de Dieu ! Si elle ne l'excuse pas, elle explique la maxime adoptée plus tard par l'Eglise, que « c'est un acte de vertu de tromper et de mentir, si par ce moyen les intérêts de l'*Eglise* sont promus (1) ». Cette maxime fut appliquée dans son sens le plus étendu par ce professeur accompli de faux, l'arménien Eusèbe ; ou mieux encore par ce saint nitouche, Kaléidoscope biblique, Irénée. Ces hommes étaient entourés d'une armée de pieux assassins, qui, entre temps, avaient fait de sérieux progrès dans l'art de tromper, en proclamant qu'il était même légitime de tuer, si, par le meurtre, on arrivait à donner de la vigueur à la nouvelle religion. Théophile, « cet ennemi acharné de la paix et de la vertu », comme on qualifiait ce célèbre évêque ; Cyrille, Athanase, le meurtrier d'Arius, et toute une armée d'autres « Saints » canonisés, n'étaient que les dignes successeurs de *saint* Constantin, qui noya sa femme dans de l'eau bouillante ; qui massacra son jeune neveu ; qui, de sa propre et pieuse main, assassina deux de ses beaux-frères ; qui tua son propre fils Crispus, qui mit à mort plusieurs hommes et femmes, et noya dans un puits un vieux moine. Malgré tout cela, Eusèbe nous dit que cet Empereur chrétien fut récompensé par une *vision* du Christ, en personne, portant sa croix, qui lui ordonna de marcher vers de nouveaux triomphes, certain qu'il pouvait être de sa protection !

C'est à l'ombre de l'étendard impérial et de sa célèbre devise *In hoc signo vinces*, que le Christianisme *visionnaire*, qui n'avait progressé qu'avec peine depuis l'époque d'Irénée, proclama ses droits en pleine lumière du jour. Le Labarum avait probablement fourni le modèle de la *vraie* croix, qui fut découvert « miraculeusement » et conformément à la volonté impériale, quelques années plus tard. Il n'a fallu rien de moins qu'une telle vision remarquable, et

1. *Ecclesiastical History*, vol. I, pp. 381-382. Il faut lire les citations tout entières pour pouvoir apprécier la doctrine dans son ensemble.

un nouveau miracle par-dessus le marché, pour découvrir une croix là où il n'y en avait jamais eu. Toutefois nous devons, ou bien croire au phénomène ou alors le discuter, au risque de passer pour des infidèles ; malgré cela d'après des calculs consciencieux on constaterait que les fragments ne la *vraie croix* se sont multipliés plus miraculeusement encore que les cinq pains de la boulangerie invisible et les deux poissons. Dans des cas analogues, les miracles qui viennent se placer si à propos, ne laissent pas de place pour les faits brutaux. L'histoire doit céder le pas afin que la fiction puisse entrer en jeu.

Si la doctrine du prétendu fondateur de la réligion chrétienne est aujourd'hui prêchée avec plus ou moins de succès dans tous les coins du globe, nous sommes autorisés à croire qu'il serait plus étonné et consterné que qui que ce soit de la doctrine qu'on lui attribue. Dès le début, on a adopté un système de falsification délibérée. On jugera jusqu'à quel point Irénée était décidé à écraser la vérité pour édifier une Eglise à lui, sur les ruines des sept églises primitives mentionnées dans l'Apocalypse, par sa querelle avec Ptolémée. Et voilà encore un cas où la foi aveugle est incapable de prévaloir.

L'histoire ecclésiastique nous enseigne que la mission du Christ n'eut qu'une durée de trois années. Sur ce point il y a une contradiction flagrante entre les trois premiers synoptiques et le quatrième évangile ; mais c'est à Irénée qu'il échut de démontrer, déjà en l'an 180 de notre ère — époque probable où ce père écrivit ses ouvrages contre les hérésies — que même des piliers de l'Eglise comme lui, ou bien ne savaient rien de certain à cet égard, ou alors mentirent de propos délibéré et falsifièrent les dates afin de servir leurs besoins. Cet excellent Père était si anxieux de répondre à toutes les objections contre ses plans, qu'il ne reculait devant aucun mensonge ou sophisme. Comment devons-nous comprendre la phase suivante, et quel est le falsificateur dans le cas ? Ptolémée soutenait que Jésus était trop jeune pour avoir enseigné quoi que ce soit d'important ; et il ajoute que « le Christ n'a prêché que pendant *une seule année*, et a souffert le douzième mois ». En ceci la différence n'est pas grande entre Ptolémée et les

Evangiles. Mais Irénée, emporté par son but, loin des limites de la prudence, d'une simple différence entre un et trois ans, en fait *dix* et même vingt ans ! « Renversant toute son œuvre (celle du Christ), et le *frustrant de cet âge*, qui est *nécessaire* et plus honorable que tout autre ; je parle de cet âge avancé pendant lequel aussi, comme instructeur il surpassa tous les autres. » Puis n'ayant aucune donnée certaine sur laquelle se baser, il se rejette sur la *tradition*, et prétend que le Christ prêcha pendant plus de DIX ans ! (livre II. c. 22, pp. 4-5.) Autre part il donne à Jésus l'âge de cinquante ans.

Mais revenons à notre sujet qui est celui de faire connaître les diverses origines du Christianisme, ainsi que les sources où Jésus puisa ses propres notions de Dieu et de l'humanité.

Les Koïnobi habitaient l'Egypte, où Jésus passa sa première enfance. On les confondait généralement avec les Thérapeutes, qui étaient une branche fort répandue de cette société. Telle est l'opinion de Godfrey Higgins et de De Rebold. Après la chute des principaux sanctuaires, chute qui commença déjà à l'époque de Platon, les nombreuses différentes sectes, comme celles des Gymnosophes et des Mages — desquels Cléarque fait, bien à tort, dériver les premiers — les Pythagoriciens, les Souffis et les Reshees de Cachemire, instituèrent une espèce de Francmaçonnerie internationale et universelle parmi leurs sociétés ésotériques. « Ces Rashees », nous dit Higgins, « sont les Esséniens, les Carmélites, ou les Nazarites du Temple (1). » « Cette science occulte, connue des prêtres de l'antiquité sous le nom de *feu régénérateur* », dit le Père Rebold, « ... science qui pendant plus de 3.000 ans fut la propriété exclusive des prêtres hindous et égyptiens, à la connaissance de laquelle Moïse fut initié à Héliopolis, où il reçut son éducation ; et Jésus parmi les prêtres Esséniens de l'Egypte ou de la Judée ; et au moyen de laquelle ces deux grands réformateurs, *et toul particulièrement ce dernier* exécutèrent les miracles mentionnés dans les Ecritures (2).

1. « Anacalypsis ».
2. Cité dans le *Seers of the Ages*, par J.-M. Peeble.

Platon affirme que la religion mystique des Mages, connue sous le nom de *Machagistia*, est la forme de culte des choses divines, la moins corrompue. Plus tard, les Mystères des sanctuaires Chaldéens y furent incorporés par un des Zoroastres et par Darius Hystaspis. Ce dernier la compléta et la perfectionna beaucoup à l'aide de la connaissance qu'il obtint chez les ancêtres de l'Inde, dont les rites étaient identiques avec ceux des Mages initiés (1). Ammian, dans son histoire de l'expédition persane de Julien, raconte qu'un jour, lorsque Histaspes pénétrait courageusement dans les régions inconnues de l'Inde septentrionale, il arriva à un endroit boisé solitaire, dont les retraites tranquilles étaient « occupées par ces éminents sages, les Brachmams (ou Shamans). Instruit par eux dans la science du *mouvement des mondes* et des corps célestes, et dans les *purs rites religieux*... il les transporta dans la doctrine des Mages. Ceux-ci rattachèrent cette doctrine à *leur science particulière de prédire l'avenir*, et ce furent leurs descendants qui transmirent le tout ensemble à la postérité (2) ». C'est de ces descendants, que les Soufis, composés principalement de Persans et de Syriens, ont acquis leurs connaissances en astrologie et en médecine, ainsi que la doctrine ésotérique de l'antiquité. « La doctrine des Soufis », dit C.-W. King, « renfermait l'idée sublime d'une croyance universelle, qui pouvait être pratiquée secrètement en professant une religion extérieure quelconque ; et, de fait, cette doctrine adoptait le même point de vue au sujet des systèmes religieux, que celui des philosophes de l'antiquité

1. Nous nous en tenons à la notion — qui devient évidente lorsqu'on considère l'imbroglio Zoroastrien — qu'il y avait, même à l'époque de Darius, deux castes sacerdotales distinctes de Mages ; les initiés et ceux qu'on autorisait à officier dans les rites populaires seulement. Le même fait se produit dans les Mystères Eleusiniens. Attachés à chaque temple il y avait les « hiérophantes » du sanctuaire *intérieur*, et le clergé séculier qui n'était même pas instruit dans les mystères. Ce fut contre les absurdités et les superstitions de ces derniers que Darius s'éleva, et « les renversa », car l'inscription sur son tombeau prouve qu'il était, lui-même, un « hiérophante » et un Mage. Ce ne sont que les rites ésotériques de cette classe de Mages qui passèrent à la postérité, car le secret dans lequel on tenait les « Mystères » des vrais Mages Chaldéens, n'a jamais été violé, quelles que soient les suppositions qu'on ait faites à leur sujet.

2. XXII, 6.

par rapport à ces questions (1). » Les mystérieux Druses du Mont Liban sont les descendants de tous ceux-ci. On voit quelquefois, bien qu'on ne les rencontre que rarement, des Coptes solitaires, étudiants sincères, dispersés, ci et là, à travers les déserts sablonneux de l'Egypte, de l'Arabie Pétrée, de la Palestine et des forêts impénétrables de l'Abyssinie. Les disciples de cette mystérieuse école appartiennent à diverses nationalités, et les rejetons du tronc primitif sont aussi fort nombreux. Le secret gardé par ces sous-loges, ainsi que par la grande loge suprême a toujours été en proportion de l'activité de la persécution religieuse ; et aujourd'hui devant le matérialisme croissant, leur existence même devient un mystère (2).

Mais ce n'est pas une raison pour croire que cette fraternité mystérieuse n'est qu'une fiction qui n'a même *pas de nom*, bien qu'elle soit encore ignorée jusqu'à ce jour. Il importe peu que ses affiliés portent un nom hindou, égyptien ou persan. Des personnes dignes de foi, et bien connues, outre l'auteur du présent ouvrage (qui relate quelques faits les concernant, par autorisation spéciale de *celui qui a le droit* de la donner) ont rencontré certains membres de ces sous-confréries. Dans un ouvrage récent et fort précieux sur les sociétés secrètes, la *Royal Masonic Cyclopedia*, de K. R. H. Mackenzie, nous voyons l'au-

1. *The Gnostics and their Remains*, p. 185.

2. Ce sont là des vérités qui ne peuvent manquer de s'imposer à l'esprit de sincères penseurs. Tandis que les Ebionites, les Nazarites, les Hémérobaptistes, les Lampséens, les Sabiens et bien d'autres sectes primitives qui hésitèrent, plus tard, entre les différents dogmatismes que leur suggéraient les paraboles *ésotériques* et mal interprétées de l'instructeur Nazaréen, qu'ils considéraient avec raison comme un prophète, il y eut des hommes, dont nous chercherions en vain les noms dans l'histoire, qui gardèrent les doctrines secrètes de Jésus, aussi pures et non adultérées qu'ils les avaient reçues. Et cependant, toutes les sectes ci-dessus mentionnées, en conflit les unes avec les autres, étaient bien plus orthodoxes dans leur Christianisme, ou plutôt leur Christisme, que les Eglises de Constantin et de Rome. « Etrange fut le sort de cet infortuné peuple » (les Ebionites), dit Lord Amburley, « lorsque, débordé par le flux du paganisme qui envahit l'église, on les condamna comme hérétiques. Cependant, il n'y a pas de preuve qu'ils se soient départis de l'enseignement de Jésus, ou de celui des disciples qui le connurent de son vivant... Jésus, lui-même, était circoncis... il vénérait le temple de Jérusalem comme un lieu de prière pour toutes les nations... Mais le flot du progrès passa sur les Ebionites et les laissa abandonnés sur la grève. » (*An Analysis of Religioses Beliefs*, par Viscount Amberley, vol. I, p. 446.)

teur lui-même, membre honoraire de la Loge de Canongate Kilwinning N° 2 (Ecosse) et un maçon auquel on n'en impose pas, donner la description suivante sous le titre, *Hermetic Brothers of Egypt* :

« Une fraternité occulte qui date des temps les plus reculés, ayant une hiérarchie d'officiers, de signes secrets et de mots de passe, ainsi qu'une curieuse méthode d'instruction dans les sciences, la religion et la philosophie... Si nous devons en croire ceux qui, aujourd'hui, professent en faire partie, *la pierre philosophale, l'élixir de vie, l'art de se rendre invisible*, et le pouvoir de communiquer directement avec la vie au delà de la tombe, feraient partie de l'héritage en leur possession. L'auteur n'a rencontré que trois personnes qui affirment l'existence actuelle de ce groupe de philosophes religieux, et qui donnèrent à entendre qu'ils faisaient réellement partie de ce corps. Ils n'y a pas de raison pour douter de la bonne foi de ces personnes, inconnues les unes des autres, de fortunes modérées, de vies sans tache, de manières austères et de coutumes presque ascétiques. Tous avaient l'air d'avoir de quarante à quarante-cinq ans, et évidemment possédaient une érudition considérable... leurs connaissances des langues étrangères ne faisaient aucun doute. Ils ne séjournaient jamais longtemps dans un pays, mais partaient sans donner l'éveil (1). »

Une autre de ces sous-fraternités, est la secte des Pitris dans l'Inde. Connue par son nom, maintenant que Jacolliot l'a mise en évidence, elle est encore plus ancienne, peut-être, que la confrérie que M. Mackenzie nomme les « Frères

1. Les lecteurs américains seront, peut-être, encore plus surpris d'apprendre qu'il existe aujourd'hui aux Etats-Unis une confrérie mystique qui se réclame d'une parenté intime avec la plus puissante des Fraternités de l'Orient. Elle est connue sous le nom de Fraternité de Luxor, et ses membres fidèles ont la garde d'importants secrets scientifiques. Ses ramifications s'étendent à travers toute la grande République Occidentale. Quoique cette fraternité ait été à l'œuvre depuis fort longtemps, le secret de son existence a été jalousement gardé. Mackenzie la décrit comme ayant « une base Rosicrucienne et comprenant de nombreux membres » (*Royal Masonic Cyclopedia*, p. 461). Mais l'auteur a tort en cela ; ils n'ont rien à faire avec les Rose-croix. Le nom de Luxor fut dérivé à l'origine de l'ancienne cité du Bélouchistan Looksur, située entre Bela et Kedgee, qui donna également son nom à l'ancienne cité égyptienne.

Hermétiques ». Ce que Jacolliot put savoir à son sujet, il le tira de fragments de manuscrits qui lui furent donnés par les Brahmans, lesquels, sans doute, avaient leurs raisons pour cela. La *Agrouchada Parikshai* donne certains détails au sujet de cette association, telle qu'elle existait jadis, et tout en expliquant les rites mystiques et les incantations, elle ne révèle rien du tout, de sorte que le mystique L'Om, L'Rhum, Sh'hrum, et le Sho-rim Ramaya Namaha, demeurent pour l'auteur mystifié une énigme aussi impénétrable que jamais. Toutefois il faut lui rendre justice, qu'il admet le fait, et n'entre pas dans de vaines spéculations à son sujet.

Que celui qui voudrait s'assurer qu'il existe aujourd'hui une religion qui, pendant des siècles, a déjoué l'impudente curiosité des missionnaires, et les persévérantes recherches de la science, viole, s'il le peut, la retraite des Druses de la Syrie. Il trouvera qu'ils comptent environ 80.000 guerriers, répartis depuis les plaines à l'est de Damas jusqu'à la côte occidentale. Ils ne cherchent pas à faire de prosélytes, ils fuient la notoriété, demeurent en bons termes — tant que faire se peut — aussi bien avec les Chrétiens qu'avec les Musulmans ; ils respectent la religion de toute autre secte ou peuple, mais ne divulguent jamais leurs propres secrets. C'est en vain que les missionnaires les taxent d'infidèles. d'idolâtres, de brigands et de voleurs. Ni la menace, ni la subornation, ni une considération quelconque ne décidera un Druse à se convertir au Christianisme dogmatique ; nous avons ouï dire de ceux qui avaient été convertis au Christianisme dans l'espace de cinquante ans, et tous deux ont terminé leur carrière en prison pour ivrognerie et vol. Ils ont prouvé être de « vrais Druses » (1) dit un de leurs chefs en parlant d'eux. Le cas ne s'est jamais présenté, qu'un Druse initié se soit converti au Christianisme. Quant aux non-initiés, on ne leur permet même jamais de voir

1. Ce peuple n'accepte pas le nom de Druses, qu'on leur donne ; bien au contraire ils le considèrent comme une insulte. Ils se donnent le nom de « disciples de Kamsa » leur Messie, qui vint vers eux au x^e^ siècle du « Pays de la Parole de Dieu », et avec son disciple Mochtana Bohaeddin, mit cette *Parole* par écrit, et la commit à la garde de quelques initiés, en leur enjoignant le plus profond secret. On leur donne généralement le nom d'Unitariens.

les écritures sacrées, et nul parmi eux n'a la moindre idée où on les tient. Certains missionnaires en Syrie se vantent d'en posséder quelques copies. Les ouvrages qui sont, soi-disant, l'exposition exacte de ces livres secrets (tels que la traduction par Petis de la Croix, en 1701, d'ouvrages présentés par Nasr-Allah au roi de France) ne sont qu'une compilation de « secrets » plus ou moins connus de tous les habitants des chaînes méridionales du Liban et de l'Anti-Liban. C'est l'œuvre d'un Derviche apostat, qui fut chassé de la secte Hanafi pour conduite répréhensible, — il s'était approprié l'argent de veuves et d'orphelins. *L'Exposé de la Religion des Druses*, en deux volumes, par Sylvestre de Sacy (1828) est encore un tissu d'hypothèses. Une copie de cet ouvrage était placée en 1870, dans l'embrasure de la fenêtre d'une de leurs principales *Holoway*, ou lieu de réunions religieuses. A la question impertinente d'un touriste anglais, au sujet de leurs rites, l'*Okhal* (1), un vénérable vieillard, qui parlait l'anglais aussi bien que le français, ouvrit le volume de De Sacy et le présentant à son interlocuteur il lui dit avec un bienveillant sourire : « Lisez ce livre instructif et bon ; je ne pourrais vous expliquer mieux qu'il ne le fait ni plus correctement, les secrets de Dieu et de notre bienheureux Hamsa. » Le voyageur se le tint pour dit.

Mackenzie dit qu'ils s'établirent dans le Liban vers le x^e^ siècle, et « qu'ils semblent être un mélange de Kurdes, d'Arabes Marid et d'autres tribus à demi civilisées. Leur religion est un composé de Judaïsme, de Christianisme et de Mahométanisme. Ils ont un ordre régulier de prêtres et une *espèce de hiérarchie*... ils ont aussi un système régulier de mots de passe et de signes... Ils font un stage de probation de douze mois avant l'initiation, à laquelle les deux sexes sont admis. »

Nous ne citons le passage ci-dessus que pour faire voir le peu que des personnes, même aussi dignes de foi que M. Mackenzie, savent au sujet de ces mystiques.

1. Les *Okhal* (de l'arabe *akl*, intelligence ou sagesse) sont les initiés, ou les sages de cette secte. Ils occupent, dans leurs mystères, la même place que les hiérophantes de l'antiquité, dans les Mystères Eleusiniens et autres.

Mosheim qui en sait autant, ou plutôt aussi peu, que tous les autres, admet avec candeur que « leur religion est particulière à eux seuls et qu'elle est entourée de quelque mystère. » Nous n'en doutons pas !

Il est tout naturel que leur religion montre des traces de Magisme et de Gnosticisme, car c'est la philosophie ésotérique Ophite qui en constitue la base. Mais le dogme caractéristique des Druses est l'unité absolue de Dieu. Il est l'essence de la vie, et bien qu'incompréhensible et invisible, on peut le connaître lorsqu'il *se manifeste occasionnellement sous la forme humaine* (1). De même que les hindous, ils croient qu'il s'est incarné plus d'une fois sur cette terre. Hamsa fut le *précurseur* de la dernière manifestation (le dixième *avatar*) (2) et non l'héritier de Hakem, qui est encore à venir. Hamsa était la personnification de la « Sagesse Universelle ». Dans ses ouvrages Boha-eddin l'appelle le Messie. Le nombre entier de ses disciples, ou ceux qui aux différentes époques mondiales ont enseigné la sagesse aux hommes, et que ceux-ci ont invariablement oubliée et rejetée au cours du temps, est de cent soixante quatre (164 le *s, d, k* cabalistique). Par conséquent leurs stages ou degrés de promotion après l'initiation, sont au nombre de cinq ; les trois premiers degrés sont représentés par « les trois pieds du candélabre du Sanctuaire intérieur, qui supporte la lumière *cinq* éléments ; » les deux derniers les plus importants et terrifiants dans leur grandeur solennelle, appartiennent aux ordres les plus élevés ; et les cinq degrés, ensemble, représentent l'emblème des cinq Eléments mystiques déjà énumérés. Les « trois pieds sont la sainte *Application*, l'*Ouverture* et le *Fantôme* », dit un de leurs livres ; sur l'âme interne et externe de l'homme, et son corps, un fantôme, une ombre qui passe. Le corps, ou la matière est aussi appelé le « Rival », car « il est le ministre du péché, le Diable créant constamment des dissentions entre l'Intelligence Céleste (l'Esprit) et l'âme, qu'il tente sans cesse. » Leurs notions sur la transmigration sont Pythagoriciennes et cabalisti-

1. C'est la doctrine des Gnostiques qui maintenait que le Christos est l'esprit immortel de l'homme en personne.

2. Les dix Messies ou avatars rappellent encore les cinq Avatars Bouddhistes et les dix Brahmaniques du Bouddha et de Christna.

ques. L'esprit, ou Temeami (l'âme divine) était en Elie et saint Jean-Baptiste; et l'âme de Jésus était celle de Hamsa ; c'est-à-dire qu'elle était de la même pureté et sainteté. Jusqu'à leur résurrection, par laquelle ils comprennent le jour où les corps spirituels des hommes seront absorbés dans l'essence de Dieu et dans son être (le Nirvana des hindous), les âmes des hommes conservent leur forme astrale, sauf quelques élus qui, dès le moment de la séparation de leur corps commencent leur existence comme esprits purs. Ils divisent la vie de l'homme en âme, corps et intelligence ou esprit. C'est ce dernier qui transmet et communique à l'âme l'étincelle divine de son H'amsa (Christos).

Ils ont sept grands commandements qui sont enseignés également à tous les non-initiés ; et cependant, même ces articles de foi bien connus ont été si bien brouillés dans les ouvrages d'auteurs étrangers que dans une des meilleures Encyclopédies américaines (celle de Appleton) ils ont été dénaturés ainsi qu'on peut voir dans le tableau ci-après ; nous mettons en regard l'une de l'autre la version véritable et la version dénaturée :

VERSION CORRECTE DES COMMANDEMENTS TELS QU'ILS SONT ENSEIGNÉS ORALEMENT PAR LES INSTRUCTEURS (1).	VERSION DÉNATURÉE RAPPORTÉE PAR LES MISSIONNAIRES CHRÉTIENS ET PUBLIÉE DANS LES SOI-DISANT EXPOSÉS (2).
I. *L'Unité de Dieu*, ou l'unité infinie de la Divinité.	I (II) « *La Vérité en paroles* » ce qui équivaut dans la pratique, *à la vérité seulement pour la religion et les initiés ; il est permis d'agir et de mentir aux hommes d'autres croyances* (3).
II. *L'excellence essentielle de la Vérité.*	II (VII) « Aide mutuelle, vigilance et protection.

1. Voyez plus loin, la lettre d'un « Initié ».

2. Dans cette colonne les premiers numéros correspondent à l'article sur les *Druses* dans la *New American Cyclopædia* de Appleton, vol. VI, p. 631. Les numéros entre parenthèses font voir l'ordre dans lequel les commandements seraient placés, s'ils avaient été correctement reproduits.

3. Cette doctrine néfaste appartient à l'ancienne politique de l'Eglise catholique, mais elle est absolument fausse en ce qui concerne les Druses. Ils maintiennent qu'il est permis de *cacher la vérité* au sujet de

III. Tolérance ; le droit donné à tout homme ou femme d'exprimer librement son opinion sur les choses religieuses, et de les soumettre à la raison.	III (?) « Renoncer à toute autre religion » (1).
IV. Respecter tout homme ou femme d'après leur caractère et leur conduite.	IV (?) « Se tenir à l'écart des infidèles de toute espèce, non pas extérieurement, mais seulement dans le cœur » (2).
V. Soumission complète aux décrets de Dieu.	V (I) « Reconnaitre l'unité éternelle de Dieu ».
VI. Chasteté du corps, de l'esprit et de l'âme.	VI (V) « Etre satisfaits des actes de Dieu. »
VII. Aide mutuelle dans toutes les conditions.	VII (V) « Résignation à la volonté de Dieu ».

Ainsi qu'on peut le constater le seul exposé, ci-dessus, est celui d'une grande ignorance, sinon d'une grande méchanceté de la part d'auteurs qui, comme Sylvestre de Sacy, ont entrepris de faire connaître au monde des choses dont ils ne connaissent pas le premier mot.

« La Chasteté, l'Honnêteté, l'Humilité et la Pitié », sont, par conséquent, les quatre vertus théologales de tous les Druses, outre plusieurs autres qu'on n'exige que des seuls initiés : « le meurtre, le vol, la cruauté, la cupidité et la médisance » sont les cinq péchés, auxquels viennent s'ajouter plusieurs autres dans les tablettes sacrées, mais que nous nous abstenons d'énumérer. La moralité des Druses est stricte et intraitable. Rien ne pourrait détourner un de ces Unitariens du Liban de ce qu'on lui a enseigné comme son devoir. Le *rituel de leur culte étant inconnu des étrangers*, leurs soi-disant historiens ont nié jusqu'à présent qu'ils en eussent un. Leurs « Réunions du Jeudi » sont ouvertes à tous, mais aucun intrus n'a jamais participé aux

leur propre doctrine, car nul en dehors de leur secte n'a le droit de fouiller dans leur religion. Les *Okhals* n'autorisent en aucun cas un mensonge délibéré bien que les laïques se soient souvent débarrassés d'espions envoyés par les chrétiens pour découvrir leurs secrets, en les trompant par de fausses initiations. (Voir la lettre du prof. Rawson à l'auteur, p. 421.)

1. Ce commandement n'existe pas dans l'enseignement de l'école du Liban.

2. Il n'existe pas de commandement de cette nature, mais la pratique existe par arrangement mutuel, comme à l'époque de la persécution des Gnostiques.

rites de l'initiation qui ont lieu de temps en temps les vendredis, dans le plus grand secret. On y admet les femmes aussi bien que les hommes, et elles jouent un rôle important à l'initiation des hommes. La probation est longue et sévère, à moins de quelque exception extraordinaire. Une fois, dans une certaine période de temps, a lieu une cérémonie solennelle, pendant laquelle tous les anciens et les initiés des deux degrés plus élevés, partent en pèlerinage de plusieurs jours, pour un endroit dans la montagne. Ils se rencontrent dans l'abri d'un monastère qu'on dit avoir été bâti dans les premiers temps de l'ère chrétienne. On ne voit à l'extérieur que les anciennes ruines d'un édifice, jadis imposant, utilisé, suivant la légende, par les sectes Gnostiques comme un lieu de prières pendant les persécutions religieuses. Les ruines au-dessus de terre ne sont toutefois qu'un prétexte; car la chapelle, les halles et les cellules couvrent une surface considérablement plus étendue que l'édifice supérieur ; la richesse de l'ornementation, la beauté des anciennes sculptures et les vases d'or et d'argent dans cette retraite sacrée, donnent l'illusion « d'un rêve de gloire », suivant l'expression d'un initié. De même que les lamaseries de la Mongolie et du Thibet sont visitées aux grandes occasions par l'ombre sainte du « Seigneur Bouddha », de même ici, pendant la cérémonie apparaît la forme radieuse et éthérée de Hamsa, le Bienheureux, qui instruit les fidèles. Les exploits les plus extraordinaires de ce qu'on pourrait nommer magie ont lieu pendant les quelques nuits que dure la réunion ; et un des plus grands mystères, — fidèle copie du passé — s'accomplit dans le sein discret de notre mère la terre ; pas un écho, pas un murmure, pas un rayon de lumière ne trahissent au dehors le grandiose secret des initiés.

De même que Jésus, Hamsa était un homme mortel, et néanmoins « Hamsa » et « Christos » sont synonymes de leur signification intime et occulte. Tous deux symbolisent le *Nous*, l'âme divine et supérieure humaine, l'esprit. La doctrine enseignée par les Druses sur cette question particulière de la dualité de l'homme spirituel, consistant en une âme mortelle et une autre immortelle, est identique à celle des Gnostiques, les anciens philosophes grecs, et d'autres initiés.

En dehors de l'Orient, nous n'avons rencontré qu'un initié, un seul, qui, pour des raisons qui lui sont propres, ne fait pas un secret de son initiation dans la Confrérie du Liban. Cet homme est le savant artiste et voyageur, le professeur A.-L. Rawson de New-York. Ce Monsieur a séjourné pendant plusieurs années dans l'Orient, il a visité quatre fois la Palestine et a fait le pèlerinage de la Mecque. On peut dire sans crainte qu'il possède des données inappréciables au sujet de l'origine de l'Eglise chrétienne, que seul celui qui a eu accès aux dépôts fermés aux touristes ordinaires, a pu réunir. Le Professeur Rawson, avec la véritable dévotion d'un homme de science, a noté toutes les découvertes importantes qu'il fit dans les bibliothèques de la Palestine, et tous les faits précieux que lui communiquèrent oralement les mystiques qu'il rencontra, et un jour il les publiera. Il nous a, fort aimablement, envoyé la communication suivante, laquelle corrobore pleinement, ainsi que le lecteur le verra, ce que nous avons avancé de nos expériences personnelles au sujet de l'étrange confrérie qu'on intitule à tort les Druses :

34 Bond Str. New-York, le 6 juin 1877.

Votre lettre me demandant de vous faire le récit de mon initiation dans un ordre secret chez le peuple connu généralement sous le nom de Druses, du mont Liban, me parvient ce matin. J'ai pris, ainsi que vous le savez, à ce moment, l'obligation de garder secrète dans ma mémoire la plus grande partie des « mystères », ainsi que la partie la plus intéressante des enseignements, de sorte que ce qui me reste à vous révéler n'aura probablement pas beaucoup d'intérêt pour le public. Mais l'information que je puis vous donner en tout honneur, est à votre service, pour en faire l'usage qu'il vous conviendra.

La probation fut fixée, en ce qui me concerne, et par *dispensation spéciale*, à un mois, et pendant tout ce temps je fus accompagné par un prêtre, qui ne me quitta pas plus que mon ombre, me servant de cuisinier, de guide, d'interprète et de domestique, afin de pouvoir certifier du fait que je m'étais strictement conformé aux règles de diète, d'ablutions et autres choses. Il était aussi mon instructeur dans le texte du rituel, qu'il me récitait de temps en temps pour la pratique, en dialogue ou en chant, suivant le cas. Lorsque nous étions le jeudi à proximité d'un village de Druses, nous assistions aux « réunions

ouvertes » où les hommes et les femmes se réunissaient pour s'instruire et adorer, et exposer au monde en général leurs pratiques religieuses. Je n'ai jamais assisté, avant mon initiation, à une réunion « fermée » du vendredi, et je ne crois pas qu'aucun homme ou femme y ait jamais assisté sauf par l'entremise d'un prêtre complaisant, et cela même est peu probable, car un prêtre parjure y risque la vie. Ceux qui se plaisent à mystifier un « Franc » trop crédule, le bernent avec une initiation simulée, surtout si on a raison de croire qu'il est en rapport avec les missionnaires de Beyrout ou d'autre part.

Les initiés comprennent des hommes et des femmes, et la cérémonie est d'un ordre si particulier que les deux sexes sont requis pour assister au rituel et au « travail ». L'ameublement de la maison de prière et de la « chambre des visions » est fort simple, et sauf en ce qui a rapport aux commodités pourrait se borner à un simple tapis. Dans le « Hall Gris » (cet endroit n'est jamais nommé ; il est souterrain et *non loin* de Bayt-ed-Deen) il y a de riches décors, et de précieuses pièces d'ameublement anciennes, l'œuvre d'orfèvres, arabes d'il y a cinq ou six siècles, signées et datées. Le jour de l'initiation est un jour de jeûne absolu depuis le lever au coucher du soleil en hiver, ou à six heures en été, et du commencement à la fin la cérémonie est une série d'épreuves et de tentations, calculées à éprouver l'endurance du candidat sous un effort physique et mental continu. Sauf les jeunes candidats (hommes ou femmes) il est rare qu'on réussisse à *gagner* tous les *prix*, car *la nature prend quelquefois le dessus*, malgré la volonté la plus ferme, et les néophytes échouent en voulant traverser quelques-unes des épreuves. Dans ce cas la probation est reculée d'une année, au bout de laquelle on se présente de nouveau aux épreuves.

Parmi les épreuves pour le contrôle de soi-même du néophyte, il y a les suivantes : de belles pièces de viande rôtie, des soupes savoureuses, du pilaf et d'autres mets appétissants, des sorbets, du café, du vin et de l'eau, sont placés comme par hasard, sur son chemin, et on le laisse quelque temps seul en présence de ces friandises. Pour celui qui a faim et qui se sent défaillir, la tentation est grande. Mais une épreuve plus dure encore est lorsque les sept prêtresses se retirent, sauf une seule, la plus jeune et la plus jolie, et que la porte est fermée et verrouillée du dehors, après avoir averti le candidat qu'on le laisserait à ses méditations pendant une demi-heure. Fatigué de la longue et interminable cérémonie, affaibli par la faim, torturé par la soif, la douce réaction venant à la suite d'un effort considérable pour dompter sa nature animale, cet instant de repos

et de tentation constitue un péril immense. La charmante jeune vestale, s'approche de lui timidement, et avec des œillades qui prêtent un double attrait magnétique à ses paroles, le supplie, à voix basse, de la « bénir ». Malheur à lui s'il cède ! Cent paires d'yeux le contemplent par des trous invisibles et le moment opportun et l'apparence du secret n'existent que dans l'esprit du néophyte ignorant et confiant.

Leur doctrine n'a rien d'infidèle, ou d'idolâtre ; elle ne contient non plus aucun trait mauvais. Ils possèdent des reliques de ce qui fut, autrefois, la forme sublime du culte de la nature, qui à la suite de despotisme s'est contracté en un ordre secret, caché à la lumière du jour et exposé seulement à la flamme fumeuse de quelques lampes, qui brûlent dans une caverne humide, ou une chapelle souterraine. Les principaux dogmes de leur religion se réduisent à sept articles, qui sont les suivants, condensés en termes généraux :

1. L'Unité de Dieu, ou l'unité infinie de la Divinité.
2. L'excellence essentielle de la Vérité.
3. La loi de la tolérance pour les opinions des hommes aussi bien que des femmes.
4. Le respect pour le caractère et la conduite de tous, hommes et femmes.
5. La soumission absolue aux décrets de Dieu.
6. La chasteté du corps, de l'âme et de l'esprit.
7. Aide mutuelle en toute occasion.

Ces dogmes ne sont ni imprimés ni écrits. Il en existe d'autres imprimés ou écrits pour éconduire les importuns, mais nous n'avons rien à faire avec ceux-ci.

Le principal résultat de l'initiation paraît être une sorte d'illusion mentale ou de somnambulisme, état dans lequel le néophyte voit, ou croit voir, les images de personnes qu'il sait être absentes et dans certains cas des milliers de milles au loin. Je crus voir (ou peut-être n'était-ce que l'effet de l'imagination) des amis et des parents que je savais être à ce moment dans l'Etat de New-York, tandis que j'étais sur le Mont Liban. Il m'est impossible de dire comment ces résultats furent obtenus « Ils apparaissaient » dans une chambre obscure, tandis que le « guide » parlait, l'assistance chantant dans la « chambre » contiguë et à peu près à la tombée de la nuit, lorsque j'étais exténué de jeûner, de marcher, de parler, de chanter, de me vêtir et de me déshabiller, ayant vu beaucoup de personnes dans diverses conditions de vêtements et de nudité ; la grande tension d'esprit pour résister à certaines manifestations physiques résultant d'appétits qui surmontent la volonté ; l'attention soutenue

pour se rendre compte des visions qui passent, afin de les graver dans la mémoire ; il est donc fort possible que j'aie été incapable de juger un phénomène nouveau et merveilleux pour moi, et par-dessus tout ces apparitions magiques qui ont toujours éveillé chez moi le soupçon et la méfiance. Je connais l'usage des lanternes magiques et d'autres appareils, et je pris soin d'examiner la chambre où les visions m'apparurent le même soir, le jour après, et plusieurs fois par la suite, et je puis certifier qu'en ce qui me concerne, il n'a été fait usage d'aucun truc ou machinerie quelconque, à part la voix du « guide » et instructeur. En plusieurs occasions, dans la suite, lorsque je me trouvai à une grande distance de la « chambre », les mêmes visions se reproduisirent, comme par exemple à l'Hôtel Hornstein à Jérusalem. Une belle-fille d'un négociant juif bien connu à Jérusalem, est une sœur initiée, et peut produire à volonté des visions pour ceux qui consentent à vivre selon des règles strictement en accord avec celles de l'Ordre pendant quelques semaines, plus ou moins suivant leur nature grossière ou raffinée.

Je n'hésite pas à affirmer que l'initiation est si spéciale qu'on n'en pourrait pas donner la description dans les livres, pour instruire celui qui n'a pas passé par le travail de la « chambre » Il serait encore plus difficile d'en donner un exposé que de celle des Franc maçons. Leurs véritables secrets sont joués et non parlés, et demandent l'assistance de plusieurs personnes initiés pour parfaire le travail.

Je ne crois pas nécessaire de dire combien certaines notions de ce peuple perpétuent les croyances des anciens Grecs, comme par exemple la notion qu'un homme a deux âmes, et beaucoup d'autres — car vous avez probablement été familiarisée avec elle dans votre passage à travers la chambre « supérieure » et la « chambre inférieure ». Si je fais erreur en vous croyant une initiée veuillez m'excuser. Je sais que des amis intimes cachent les uns aux autres le « secret sacré » ; et que même le mari et la femme peuvent vivre — ainsi que j'ai été informé c'était le cas dans une famille à Dayr-el-Kamar — pendant vingt ans côte à côte, en ignorant cependant l'iniation de l'un et de l'autre. Vous avez, sans aucun doute, vos bonnes raisons pour garder le secret.

Votre dévoué
A.-L. Rawson.

Avant de clore le sujet nous pourrions ajouter que si un étranger demande à être admis à une des réunions du jeudi, on ne le lui refuse jamais. Seulement si c'est un chrétien,

l'*Okhal* ouvrira une Bible et en lira un passage ; si c'est un Musulman, il lira quelques chapitres du Koran et la cérémonie se terminera ainsi. Ils attendront que l'étranger se soit éloigné, puis, après avoir fermé les portes de leur couvent, ils accompliront leurs rites propres et leurs cérémonies, pour lesquelles ils descendent dans leurs sanctuaires souterrains. « Les Druses, encore plus que les juifs, demeurent une nation particulière », dit le colonel Churchill (1), un des seuls auteurs de bonne foi et strictement impartial. « Ils se marient entre eux ; ils ne se convertissent que fort rarement ; ils tiennent fermement à leurs anciennes traditions, et ils déjouent tous les efforts pour approfondir leurs secrets... Le mauvais renom du calipne qu'ils prétendent être leur fondateur, est bien compensé par la pureté des vies de ceux qu'ils honorent comme des saints et par l'héroïsme de leurs chefs féodaux. »

Malgré cela on est autorisé à dire que toutes les sociétés secrètes, celle des Druses est la moins ésotérique. Il y en a d'autres, beaucoup plus puissantes et plus savantes, dont, en Europe, on ne soupçonne même pas l'existence. Il y a beaucoup de Branches faisant partie de la « Loge Mère », qui mélangées à d'autres communautés, pourraient être classées comme des sectes dans d'autres sectes. Une de celles-ci est la secte connue généralement sous le nom des Laghana-Sastra. Elle compte plusieurs milliers d'adeptes, disséminés en petits groupements dans le sud du Dekkan, dans l'Inde. Suivant la superstition populaire, on craint cette secte à cause de sa grande réputation de magie et de sorcellerie. Les Brahmanes accusent ses membres d'athéisme et de sacrilège, car aucun d'eux ne consent à reconnaître l'autorité des *Védas* ou du *Manou*, sauf en ce qui concerne les versions en leur possession, auxquelles ils se conforment, et qu'ils prétendent être les seuls textes originaux ; les Laghana-Sastra n'ont ni temples ni prêtres, mais deux fois par mois, chaque membre de la communauté est tenu de s'absenter de chez lui pendant trois jours. La rumeur populaire, qui a pris naissance chez leurs femmes, veut que ces absences soient dues à un pèlerinage à leurs lieux de réu-

1. *Mount Lebanon*, vol. 3. Londres, 1853.

nions bi-mensuelles. Ils se tiennent alors dans leurs *bungalows* (habitations dans les montagnes. Note du Trad.) qui ressemblent à des forteresses, entourés qu'ils sont de murailles hautes et épaisses, situés dans quelque endroit retiré dans les montagnes, ignoré et inaccessible pour les autres sectes, et cachés aux regards par la luxuriante végétation des Indes. Ces murailles, à leur tour, sont entourées d'arbres sacrés nommés *assonata*, et en Tamil *arassa maram*. Ce sont les « bosquets sacrés » origine de ceux de l'Egypte et la Grèce, dont les initiés bâtissaient leurs temples dans des « bosquets » analogues, « inaccessibles aux profanes (1). »

Il ne sera pas sans intérêt de lire ce que M. John Yarker Jr. a à dire au sujet de quelques sociétés secrètes modernes chez les Orientaux. « La ressemblance la plus proche des Mystères Brahmaniques, se voit probablement dans les fort anciens « Sentiers » des Derviches, qui sont généralement régis par douze officiers, la plus ancienne « Cour » dirigeant les autres par droit d'antériorité. Ici, le maître de la « Cour » est appelé *Sheik* et il a sous ses ordres ses députés, les « Caliphs », ou successeurs, qui peuvent être fort nombreux (comme, par exemple, dans le degré bréveté du Maître Maçon). L'ordre est divisé en au moins quatre colonnes, piliers ou degrés. Le premier pas est celui de « l'Humanité », qui présuppose l'observation de la Loi écrite, et qui est « l'annihilation » chez le *Sheik*. Le second est celui du « Sentier », dans lequel le *Murid,* le disciple acquiert les pouvoirs spirituels et la « soi-annihilation » dans le « Pair » ou fondateur du « Sentier ». Le troisième degré est appelé « La Connaissance » et le *Murid* est supposé s'inspirer dans ce qu'on nomme « l'annihilation dans le Prophète ». Le quatrième degré le conduit jusqu'à Dieu, et lorsqu'il devient une partie de la Divinité il La voit en toute chose. Le premier et le second degré ont été divisés en subdivisions modernes, qui sont : Intégrité ; La Vertu ; La Tempérance ; La Bienveillance. Après cela le *Sheik* lui confère le grade de « Caliph » ou Maître Honoraire, car, dans leur langage mystique « l'homme doit mourir avant que le

1. Chaque temple aux Indes est entouré d'une ceinture d'arbres sacrés. Et comme le Koum-Boum du Kansa (Mongolie) il ne doit être approché que par un initié auquel ce droit est conféré.

Saint puisse naître. » On voit que ce genre de mysticisme est applicable au Christ, comme fondateur d'un « Sentier ».

A ceci l'auteur ajoute ce qui suit, au sujet des Derviches Bektash, qui souvent initièrent les Janissaires. Ils portent sur eux *un petit cube de marbre taché de sang*. La cérémonie se passe comme suit : Une année de probation est exigée avant d'être reçu, pendant laquelle de faux secrets sont donnés pour éprouver le candidat ; il a deux parrains, *et on lui enlève tous métaux et même ses habillements ;* une corde est alors faite avec de la laine de mouton pour lui mettre autour du cou, et lui ceindre les reins ; il est conduit au centre d'une chambre carrée, il est présenté comme un esclave, et on l'asseoit sur une grande pierre avec douze dentelures ; ses bras sont croisés sur la poitrine ; son corps est incliné en avant, ses orteils droits étendus par-dessus le pied gauche ; après diverses prières, on le place d'une façon particulière, sa main placée d'une manière particulière dans celle du *Sheik*, qui répète un verset du Koran : Ceux qui en vous donnant la main, jurent un serment, vous le jurez à Dieu, car la main de Dieu est placée dans la vôtre ; quiconque violera ce serment, le fera à ses risques et périls, et celui qui demeure fidèle avec Dieu, recevra une magnifique récompense ! Leur signe consiste à placer la main sous le menton, peut-être en souvenir de leur vœu. Tous font usage du double triangle. Les Brahmanes inscrivent leur trinité dans leurs angles ; ils ont également le signe de détresse employée par les Maçons de France (1).

Dès le moment où le premier mystique trouva le moyen de communiquer avec le monde des êtres invisibles, entre la sphère de la matière et celle de l'esprit pur, il conclut qu'abandonner cette science mystérieuse à la profanation des masses, serait la perdre. Son abus entraînerait l'humanité à la destruction rapide ; ce serait laisser jouer des enfants avec des produits explosifs, et leur fournir des allumettes pour y mettre le feu. Le premier adepte n'initia que quelques élus, et garda le silence envers la multitude. Il reconnut son Dieu et sentit que l'Etre sublime était au

1. John Yarker Jr. *Notes on the Scientific and Religious Mysteries of Antiquity*, etc.

dedans de lui. L' « Atman », le « Soi » (2), le puissant Seigneur et Protecteur, du moment que l'homme l'eût connu comme le *Je suis*, le *Ego Sum*, le *Ahmi*, donne la preuve de tout son pouvoir à celui qui était capable de reconnaître la *voix du silence*. Depuis l'époque de l'homme primitif décrit par le premier poète Védique, jusqu'aux temps modernes, il n'y a pas eu un seul philosophe méritant ce nom, qui n'ait porté dans le silencieux sanctuaire de son cœur, la sublime et mystérieuse vérité. S'il était initié, il l'apprit comme une science sacrée ; s'il ne l'était pas, alors, de même que Socrate se répétait à lui-même et à tous ses semblables, la noble injonction : « Homme, connais-toi toi-même », il réussit à reconnaître le Dieu en lui. « Vous êtes des dieux »,

2. Ce « Soi » que les philosophes grecs nommaient *Augœides*, le Brillant est décrit d'une manière impressionnante et vraiment belle dans le *Véda* de Max Müller. Démontrant que ce *Véda* est le premier livre des nations aryennes, le professeur ajoute que « nous y reconnaissons une période de la vie intellectuelle de l'homme qui n'a pas son pareil dans aucun autre pays du monde entier. Dans les hymnes du *Véda* nous voyons l'homme abandonné à lui-même pour résoudre l'énigme de ce monde... Il invoque les dieux autour de lui, il les loue et les adore. Et cependant avec tous ces dieux... au-dessus et au-dessous de lui le poète primitif paraît être inquiet en son for intérieur. Là aussi, dans le fond de sa poitrine, il découvre une puissance qui n'est jamais muette lorsqu'il prie, qui n'est jamais absente lorsqu'il a peur et qu'il tremble. Elle paraît l'inspirer dans ses prières, et cependant les écouter; elle semble vivre au dedans de lui et, pourtant le supporter et tout ce qui l'entoure. Le seul nom qu'il puisse trouver pour cette force mystérieuse est « Brahman » ; car *brahman* voulait dire originellement, force, volonté, désir et le pouvoir propulsif de la création. Mais ce Brahman impersonnel, aussitôt qu'il est nommé devient quelque chose de grand et de divin. Il finit par devenir un des nombreux dieux, un dieu de la grande « triadle », qu'on adore jusqu'à ce jour. Et, malgré cela, la pensée au dedans de lui n'a pas de nom véritable: ce pouvoir qui n'est rien d'autre que lui-même, qui supporte les dieux, les cieux et chaque chose vivante, flotte devant lui, conçu mais non exprimé. Enfin il lui donne le nom « d'Atman », car Atman, qui voulait dire à l'origine le souffle ou l'esprit en vient à signifier le Soi et le Soi seulement : Le Soi, Divin ou humain ; le Soi, qu'il crée ou qu'il souffre ; le Soi, le un ou le tout ; mais toujours le Soi indépendant et libre! Qui a vu le premier né, demande le poète, lorsque celui qui n'avait pas d'os (c'est-à-dire de forme) lui donne naissance et des os ? Où était la vie, le sang, le Soi du monde ? Qui le demanda à celui qui le savait ? (*Rig-Veda*, I. 164.4.) Cette notion du Soi divin, une fois exprimée, tout doit reconnaître sa suprématie ; le *Soi* est le seigneur de toutes choses, le Soi est le Roi de tout. Ainsi que tous les rayons d'une roue sont contenus dans le moyeu et la circonférence, toute chose est contenue dans ce Soi ; tous les Sois sont contenus dans ce Soi. Brahma lui-même n'est autre chose que le Soi (*Ibid.*, p. 478 ; Khândogya-upanishad VIII. 3.3. 4; *Chips from a German Workshop*, vol. I, p. 69.

s'écrie le Roi-Psalmiste, et nous voyons que Jésus rappelle aux Scribes que l'expression « Vous êtes des dieux », s'adressait à d'autres hommes mortels, et qu'il réclamait pour lui le même privilège sans que, pour cela, on puisse l'accuser de blasphème (1). Et voici que saint Paul, écho fidèle, tout en affirmant que nous sommes tous « le temple du Dieu vivant (2) », ajoute prudemment, qu'après tout ces choses n'intéressent que les « sages », et qu'il n'est pas « légitime » d'en parler.

Acceptons, par conséquent, l'invite, et notons simplement que même à travers toute la phraséologie barbare et tourmentée du *Codex Nazaræus*, on retrouve la même idée. Comme une lame de fond, rapide et claire, elle coule sans mélanger sa pureté cristalline avec la vase des lourdes vagues du dogmatisme. Nous le constatons dans le *Codex*, de même que dans les *Védas*, dans l'*Avesta ;* aussi bien dans l'*Abhidarma*, les *Sânkhya Sutras* de *Kapila* que dans le *Quatrième Evangile*. Nous ne pouvons atteindre le « Royaume des Cieux » que si nous nous unissons indissolublement avec notre *Rex Lucis*, le Seigneur de la Splendeur et de la Lumière, notre Dieu Immortel. Il faut premièrement conquérir l'immortalité et « prendre le Royaume des Cieux par la force », qui est offert à notre être matériel. « Le premier homme, tiré de la terre, est terrestre ; le *second* homme *est du ciel*... Voici, je vous dis un *mystère* », dit saint Paul (I Corinthiens, XV, 47). Dans la religion de Sakya-Muni, que les savants commentateurs se sont plu, dernièrement à représenter comme purement *nihiliste*, la doctrine de l'immortalité est clairement définie, malgré toutes les notions Européennes ou plutôt Chrétiennes au sujet du Nirvana. Dans les livres sacrés des Jaïns, de Patuna, le Gautama Bouddha mourant est interpelé comme suit : « Monte dans le *Nirvi* (Nirvana) de ce corps en décrépitude dans lequel tu as été envoyé. Monte dans ton séjour antérieur, O bienheureux Avatar ! » Il nous semble que ceci est tout l'opposé du Nihilisme. Si Gautama est invité à réintégrer son « séjour antérieur » et que ce séjour est

1. Evangile selon saint Jean, X, 34-35.
2. 2e Epitre de saint Paul aux Corinthiens, VI, 16.

le Nirvana, il est donc incontestable que la philosophie Bouddhiste n'enseigne *nullement* l'annihilation finale. De même qu'on prétend que Jésus apparut à ses disciples après sa mort, de même on croit, à ce jour, que Gautama redescend du Nirvana. Et s'il existe là-haut, cet état, par conséquent, n'est pas synonyme d'*annihilation*.

De même que tous les autres grands réformateurs, Gautama eût une doctrine pour ses « élus » et une autre pour la multitude, bien que son but spécial de réforme était d'initier tout le monde, autant qu'il était possible et prudent de le faire, sans distinction de caste ou de fortune, aux grandes vérités, qui, jusqu'alors, avaient été tenues secrètes par la classe égoïste des Brahmanes. Ce fut Gautama qui, le premier dans l'histoire du monde, mû par ce sentiment généreux qui réunit l'humanité tout entière dans une seule étreinte, invita les « humbles », les « boiteux » et les « aveugles » à la table du festin du Roi, dont il exclut ceux qui, jusqu'alors s'y étaient assis seuls dans leur éloignement hautain. Ce fut lui, qui d'une main énergique, ouvrit le premier la porte du sanctuaire au paria dédaigné et à tous ceux « affligés par les hommes », vêtus de pourpre et d'or, mais qui étaient souvent moins dignes de pitié que les proscrits qu'ils montraient dédaigneusement du doigt. Tout cela Siddhârtha le fit six siècles avant l'autre réformateur, tout aussi noble et aimant, quoique moins favorisé que lui par le sort, dans une autre contrée. Si tous deux, connaissant le grand danger de laisser entre les mains du peuple ignorant l'épée à double tranchant de *la connaissance qui confère le pouvoir*, laissèrent dans l'ombre le recoin le plus reculé du sanctuaire, où est celui qui connaît la nature humaine, qui saurait les en blâmer. Mais tandis que l'un d'eux agit par prudence, l'autre fut forcé d'adopter ce moyen. Gautama laissa intacte la partie ésotérique et dangereuse de la « connaissance secrète », et vécut jusqu'à l'âge avancé de quatre-vingts ans, certain d'avoir enseigné les vertus essentielles, et d'y avoir converti les trois quarts du monde ; Jésus promit à ses disciples la connaissance qui confère à l'homme le pouvoir *de produire de plus grands miracles que ceux qu'il fit lui-même*, et il mourut, ne laissant derrière lui que quelques

fidèles, à mi-chemin de la connaissance, pour lutter contre le monde auquel ils ne pouvaient enseigner que ce qu'ils ne savaient eux-mêmes qu'à moitié. Par la suite leurs successeurs défigurèrent encore plus la vérité qu'ils ne l'avaient fait eux-mêmes.

Il n'est pas exact que Gautama n'ait jamais enseigné quoi que ce soit concernant une vie future, ou qu'il ait nié l'immortalité de l'âme. Demandez à un Bouddhiste lettré ce qu'il pense du Nirvana, et il répondra incontestablement comme le fit Wong-Chin-Fu, l'orateur chinois bien connu voyageant aujourd'hui en Amérique (ceci fut écrit en 1875) dans une conversation qu'il eut avec nous sur le sujet de *Niepang* (Nirvana). « Cet état », nous dit-il « nous le comprenons tous comme la réunion avec Dieu, coïncidant avec la perfection de l'esprit humain, se débarrassant à la fin de la matière. C'est tout l'opposé de l'annihilation personnelle. »

Le Nirvana signifie la certitude de l'immortalité personnelle dans l'*Esprit*, et non pas dans l'*Ame*, laquelle en tant qu'émanation finie, doit certainement désintégrer ses particules, composées de sensations humaines, de passions et du désir d'une existence objective quelconque, avant que l'esprit immortel de l'*Ego* soit complètement libéré et, par conséquent, certain de ne plus avoir besoin de recourir à une autre transmigration sous quelque forme que ce soit. Et comment l'homme atteindrait-il cet état tant que l'*Upadana*, ce désir de *vivre*, de vivre toujours, n'a pas été effacé de l'être sensible, de l'*Ahancara* tout revêtu qu'il est d'un corps sublimé ? C'est « l'Upadana », ou le désir intense qui produit la VOLONTÉ, et c'est la *volonté* qui développe la *force*, et celle-ci donne naissance à la *matière*, ou l'objet ayant une forme. C'est ainsi que l'*Ego* désincarné, mû par ce désir immortel en lui, fournit inconsciemment les conditions de ses procréations successives dans des formes variées qui dépendront de son état mental et de son *Karma*, les bonnes et mauvaises actions de son existence antérieure, nommées généralement ses « mérites et ses démérites ». Voilà pourquoi le « Maître » recommandait à ses mendiants de cultiver les quatre degrés de Dhyana, le noble « Sentier des Quatre Vérités », c'est-à-dire l'acquisition

graduelle de l'indifférence stoïque soit pour la vie soit pour la mort ; cet état de contemplation spirituelle de soi-même pendant lequel l'homme perd complètement de vue sa double individualité physique, composée d'âme et de corps ; et par l'union avec son troisième soi supérieur et immortel, l'*homme réel et céleste*, se confond, pour ainsi dire, avec l'Essence Divine, d'où son propre esprit procède comme une étincelle de la flamme commune. De cette manière l'Arhat, le saint mendiant peut atteindre le Nirvana pendant qu'il est encore sur terre ; et son esprit, complètement libéré des entraves de la « sagesse psychique terrestre et *diabolique* », ainsi que la nomme saint Jacques, et étant de par sa propre nature omniscient et omnipotent, il peut sur cette terre, par la seule puissance de sa *pensée* produire les plus grands phénomènes.

« Ce furent les missionnaires en Chine et aux Indes, qui, les premiers lancèrent ce mensonge au sujet du Niepang ou Niepana (Nirvana) », nous dit Wong-Chin-Fu. Qui niera l'exactitude de cette accusation après lecture des ouvrages de l'Abbé Dubois, par exemple ? Un missionnaire qui passe quarante ans de sa vie aux Indes et qui écrit après cela que les « Bouddhistes ne reconnaissent pas d'autre Dieu que le corps de l'homme, et qu'ils n'ont pas d'autre but que la satisfaction de leurs passions », profère un mensonge qui peut être prouvé sur le témoignage des lois des Talapoins du Siam et du Birmah ; ces lois qui ont cours jusqu'à ce jour, condamnent à la mort par décapitation tout sahan, ou *punghi* (un savant ; du sanscrit *pundit*) aussi bien qu'un simple Talapoïn, convaincu d'impudicité. Aucun étranger n'est admis dans leurs *Kyums*, ou Viharas (monastères) ; néanmoins, certains écrivains français, autrement loyaux et sans parti pris, en parlant de l'excessive sévérité de la règle à laquelle sont soumis les moines bouddhistes dans ces communautés, et sans aucune preuve à l'appui pour corroborer leur scepticisme, déclarent que « nonobstant les louanges que leur adressent (aux Talapoins) certains voyageurs, et simplement en *vertu des apparences*, je ne crois pas le moins du monde à leur chasteté (1) ».

1. Jacolliot : *Voyage au Pays des Eléphants*.

Heureusement pour les talapoins, les lamas, les sahâns, les upasampadas (1) et même les samenaïras (2) Bouddhistes ils ont des preuves et des faits à leur actif, qui pèsent plus dans la balance que l'opinion personnelle d'un français, né en pays catholique, que nous nous garderions bien de blâmer pour avoir perdu toute confiance dans la vertu des prêtres. Lorsqu'un moine Bouddhiste est convaincu de rapports criminels (ce qui n'a probablement pas lieu une fois dans un siècle), il n'a pas à sa disposition une congrégation de fidèles au cœur tendre, auxquels il arrachera des larmes par la confession de son péché, ni un Jésus sur le sein accablé duquel se déversent toutes les impuretés de la race, comme dans une poubelle chrétienne ordinaire. Aucun pécheur Bouddhiste ne sera consolé par une vision du Vatican, dans l'enceinte duquel le noir devient blanc, les assassins deviennent des saints, et où le pénitent tardif peut acheter à prix d'or ou d'argent dans les confessionnaux, la remise des offenses plus ou moins grandes envers Dieu et les hommes.

Exception faite de quelques archéologues impartiaux, qui reconnaissent un élément Bouddhiste dans le Gnosticisme et toutes ces sectes éphémères, nous n'avons connaissance que de rares auteurs, traitant du christianisme primitif qui aient accordé à cette question l'importance qu'elle mérite. N'avons-nous pas assez de faits pour suggérer au moins quelque intérêt à cet égard ? N'avons-nous pas appris, que déjà du temps de Platon, il y avait des « Brachmans », — traduisez-le par missionnaires Bouddhistes, Samanéens, Samans ou Shamans — en Grèce, qui, à un moment donné envahirent le pays tout entier? Pline ne nous fait-il pas voir comment ils s'établirent sur les bords de la Mer Morte, « depuis des milliers de siècles » ? Après avoir fait la part de l'exagération, il reste encore toute la marge de quelques siècles avant l'ère de J.-C. Est-il donc possible que leur influence n'ait pas laissé de plus profondes traces dans tou-

1. Grands prêtres Bouddhistes à Ceylan.

2. Le Samenaïra est celui qui étudie pour obtenir l'emploi suprême d'un *Oepasampala*. Il est un disciple et le grand prêtre le considère comme son fils. Nous soupçonnons que le séminariste catholique doit attribuer aux Bouddhistes la parenté de ce titre.

tes ces sectes, qu'on ne se l'imagine généralement ? Nous savons que la secte des Jaïns prétend que le Bouddhisme est un dérivé de leurs doctrines, et qu'il existait déjà avant Siddhârtha, mieux connu sous le nom de Gautama-Bouddha. Les Brahmanes hindous, auxquels les orientalistes européens nient le droit de connaître quoi que ce soit au sujet de leur propre pays, ou de comprendre leur propre langage et leurs légendes mieux que tous ceux qui n'ont jamais mis les pieds dans l'Inde, sur le même principe que les théologiens Chrétiens interdisent aux Juifs d'interpréter leurs propres Ecritures, les Brahmanes, disons-nous, possèdent des records authentiques. Et ceux-ci nous font voir que l'incarnation du premier Bouddha — *la lumière divine* — de la Vierge Avany, eut lieu plusieurs milliers d'années avant J.-C. dans l'île de Ceylan. Les Brahmanes rejettent l'idée qu'il était un des avatars de Vichnou, mais par contre, ils admettent l'apparition d'un réformateur du Brahmanisme à cette époque. La légende de la Vierge Avany et de son divin fils Sâkyamuni, est signalée dans un des livres sacrés des Bouddhistes cingalais, — le *Virdhasa* ; — et la chronologie Brahmanique fixe la date de la grande révolution Bouddhiste, de la guerre religieuse, et de l'expansion subséquente des doctrines de Sâkya-muni au Thibet, en Chine, au Japon, et autres pays, à 4.260 ans avant J.-C. (1).

Il est évident que Gautama-Bouddha, le fils du Roi de Kapilavastu, et le descendant du premier Sakya, par son père, qui appartenait à la caste des Kshatriyas ou guerriers, ne fut pas l'inventeur de sa philosophie. Philanthrope de sa nature, ses idées se développèrent et mûrirent à l'enseignement de Tir-thankara, le célèbre gourou de la secte des Jaïns. Ceux-ci prétendent que le Bouddhisme actuel est une branche divergente de leur propre philosophie, et qu'eux-mêmes sont les seuls partisans du premier Bouddha, auxquels on permit de demeurer dans l'Inde, après l'expulsion de tous les autres Bouddhistes, et cela probablement parce qu'ils passèrent un compromis en admettant quelques-unes des notions Brahmaniques. C'est pour le moins, assez cu-

1. Jacolliot déclare dans son *Fils de Dieu* qu'il a copié ces dates dans le *Livre du Zodiaque historique* conservé dans la pagode de Vilenur.

rieux que trois religions dissidentes et antagonistes comme le Brahmanisme, le Bouddhisme et le Jaïnisme, soient aussi parfaitement d'accord dans leurs traditions et leur chronologie, au sujet du Bouddhisme, et que nos savants n'écoutent que leurs propres spéculations et leurs hypothèses injustifiées. Si la naissance de Gautama doit, avec raison, être placée à environ 600 avant J.-C., alors les Bouddhas antérieurs doivent aussi avoir une place dans la chronologie. Les Bouddhas ne sont pas des dieux, mais simplement des êtres adombrés par l'esprit de Bouddha —le rayon divin.— Ou bien, est-ce parce qu'ils sont incapables de tourner la difficulté au moyen de leurs propres recherches seulement, que nos orientalistes préfèrent effacer et nier le tout, plutôt que d'accorder aux hindous le droit de savoir quelque chose au sujet de leur religion et de leur histoire ? Voilà certes, une étrange manière de découvrir la vérité ! L'argument général mis en avant contre la prétention des Jaïns d'avoir été la source de la restauration de l'ancien Bouddhisme, que le dogme principal de celle-ci est en opposition avec celui des Jaïns, n'a aucune valeur. Les Bouddhistes, disent nos orientalistes, nient l'existence d'un Etre suprême ; les Jaïns en admettent un, tout en protestant contre l'idée qu'Il puisse jamais intervenir dans le gouvernement de l'univers. Nous avons démontré dans le chapitre précédent, que les Bouddhistes ne nient rien de la sorte. Mais si un savant désintéressé voulait étudier avec soin la littérature des Jaïns, dans les milliers de livres, conservés, ou plutôt, cachés dans le Rajpootana, à Jusselmere, à Patun et dans d'autres lieux (1); et surtout s'il pouvait avoir accès aux plus anciens de leurs volumes sacrés, il reconnaîtrait l'identité parfaite de la pensée philosophique, sinon des rites populaires, entre les Jaïns et les Bouddhistes. L'Adi-Bouddha et l'Adinâtha (ou Adiswara) sont identiques quant à l'essence et le but. Or, si nous suivons en arrière la trace des Jaïns, avec leur prétention de posséder les temples-cavernes les plus anciens (magnifiques specimens de l'architecture et de la sculpture hindoue) et leurs annales d'une antiquité presque incroyable, nous ne pourrons refuser de les considérer ainsi qu'ils pré-

1. On nous dit qu'il existait environ 20.000 de ces ouvrages.

tendent le faire eux-mêmes. Nous serons forcés d'admettre, que selon toute probabilité, ils sont les seuls véritables descendants des habitants primitifs de l'Inde, dépossédés par les hordes conquérantes et mystérieuses des Brahmanes à peau blanche, que nous voyons, à l'aurore de l'histoire, apparaître comme les premiers pionniers dans les vallées du Jumna et du Gange. Les livres des Srawacs, — les seuls descendants des Arhâtas, ou Jaïns primitifs, les hermites nus de la forêt de l'antiquité, jetteraient probablement un flot de lumière sur plus d'une enigme embarrassante. Mais tant que nos savants européens, poursuivront leur ancienne politique, auront-ils jamais accès aux volumes qui seraient nécessaires ? Nous nous permettons d'en douter. Demandez à n'importe quel hindou digne de foi, comment les missionnaires ont traité les manuscrits qui malheureusement leur sont tombés sous la main, et jugez alors, si l'on doit blâmer les indigènes d'essayer de sauver de la profanation les « dieux de leurs ancêtres ? »

Irénée et son école eurent une dure lutte à soutenir contre les Gnostiques afin de garder le terrain conquis. Tel fut aussi le sort d'Eusèbe qui se vit fort perplexe pour savoir comment il pourrait se débarrasser des Esséniens. Les usages et les coutumes de Jésus ressemblaient par trop à ceux de cette secte pour que cela passât inaperçu. Eusèbe fit son possible pour qu'on crût que les Esséniens étaient les premiers Chrétiens. Ses efforts furent contrecarrés par Philon le Juif, qui écrivit une relation historique des Esséniens, les décrivant avec le plus grand soin, longtemps avant l'apparition du premier Chrétien en Palestine. Mais s'il n'y avait pas de *Chrétiens*, il y eut des Chr*e*stiens longtemps avant l'ère chrétienne ; et les Esséniens faisaient partie de ceux-ci ainsi que de toutes les autres confréries d'initiés, sans même faire allusion aux Christnites de l'Inde. Lepsius dit que le mot *Nofre* signifie Chrestos, « bon » et qu'un des titres d'Osiris, « Onnofre » doit se traduire par « la bonté de Dieu manifestée (1) ». « Le culte du Christ n'était pas universellement répandu à cette époque primitive », dit Mackenzie, « et par cela j'entends qu'on n'avait

1. Lepsius : *Königsbuch* b. 11, *tal i. dyn.* 5 h. p. Dans I saint Pierre II, 3, Jésus est appelé « le Seigneur Chrestos. »

pas encore la Christolâtrie ; mais le culte de *Chrestos* — le Principe du Bien — l'avait précédé depuis plusieurs siècles, et survécut même à l'adoption générale du Christianisme, ainsi qu'on le constate par les monuments qui existent encore aujourd'hui... De plus, nous trouvons une inscription pré-chrétienne sur la tablette d'une épitaphe (Spon. *Misc. Erud.*, Ant., X.-XVIII, 2) Υαχινθε Λαρισαιων Δημοσιε Ηρως Χρηστε Χαιρε, et, de Rossi (*Roma Sotteranea*, tome I, tav. XXI) nous en fournit un autre exemple pris dans les catacombes — « Ælia Chreste, in Pace » (1). Jacolliot de son côté nous fait voir que *Kris* en sanscrit signifie « sacré ».

Les stratagèmes méritoires du digne Eusèbe ne servirent donc à rien. Ses artifices furent triomphalement déjoués par Basnage, lequel, ainsi que nous le dit Gibbons, « examina avec une exactitude critique le curieux traité de Phélon le Juif, décrivant les Thérapeutes », et il découvrit que « en prouvant qu'il avait été écrit déjà du temps d'Auguste, il en déduit, malgré les assertions d'Eusèbe et d'une foule d'autres écrivains catoliques modernes, que les Thérapeutes n'étaient ni des chrétiens ni des moines ».

En somme, les Gnostiques chrétiens vinrent à l'existence vers le commencement du IIe siècle, et justement à l'époque où les Esséniens disparurent mystérieusement ce qui prouve qu'ils étaient identiquement les mêmes Esséniens et de purs Christistes, par-dessus le marché ; c'est-à-dire, qu'ils avaient foi en ce qu'un de leurs frères avait prêché, et qu'ils le comprenaient mieux que tous les autres. Soutenir que la lettre Iota, mentionnée par Jésus dans l'Evangile selon saint Matthieu (V. 18) avait trait à la doctrine secrète par rapport aux dix æons, suffit pour démontrer à un cabaliste, que Jésus faisait partie de la Franc maçonnerie de cette époque ; car le I, qui est le Iota grec, a d'autres noms dans d'autres langues ; et il constitue, ainsi que c'était le cas chez les Gnostiques de ce temps, un mot de passe, signifiant le SCEPTRE du PÈRE, dans les confréries de l'Orient qui existent encore aujourd'hui.

Mais dans les premiers siècles ces faits, si même ils

1. Mackenzie : *Royal Masonic Cyclopædia*, p. 207.

avaient été connus, étaient ignorés à dessein et, non seulement on les cachait autant que possible au public, mais on les niait péremptoirement si par hasard la question venait à être discutée. L'amertume de la dénonciation des Pères était en proportion de la vérité du sujet qu'ils avaient à réfuter.

« Il en arrive ceci », écrit Irénée, lorsqu'il se plaint des Gnostiques, « qu'ils n'acceptent ni les Ecritures ni la tradition (1). » Devons-nous nous en étonnner, lorsque même les commentateurs du XIX^e^ siècle, n'ayant que quelques fragments de manuscrits Gnostiques à leur disposition, en comparaison des volumineux ouvrages de leurs calomniateurs, ont pu reconnaître la fraude à chaque page ? Combien les Gnostiques, raffinés et érudits, aidés de tous les avantages de l'observation personnelle et de la connaissance des faits, n'étaient-ils pas à même de mieux juger la fraude prodigieuse qui se consommait devant leurs yeux ! Pourquoi auraient-ils accusé Celse de soutenir que leur religion était fondée sur les enseignements de Platon, avec la différence que les doctrines de celui-ci étaient bien plus pures et plus rationnelles que les leurs, lorsque nous voyons Sprengel, dix-sept siècles plus tard, écrire que : « Non seulement croyaient-ils (les Chrétiens) reconnaître les dogmes de Platon dans les livres de Moïse, mais ils s'imaginaient qu'en introduisant le Platonisme dans le Christianisme, *ils relèveraient la dignité de cette religion et la rendraient plus populaire parmi les nations* (2). »

Ils l'ont si bien introduit, que non seulement la Philosophie Platonicienne fut choisie comme base de la trinité, mais que même les légendes et les récits mythiques qui avaient cours parmi les admirateurs du célèbre philosophe — hommage allégorique à tout héros digne d'être déifié, réclamé par la postérité selon la coutume qui datait de temps immémorial — furent restaurés par les Chrétiens et utilisés par eux. Sans aller le chercher aux Indes, n'ont-ils pas eu un excellent modèle pour la « conception miraculeuse » dans la légende de Périktioné, la mère de Platon ? La légende populaire prétend qu'elle conçut sans

1. *Adv. Hær.*, III, 2, § 2.
2. Sprengel : *Histoire de la Médecine.*

péché, et que le père était le dieu Apollon. Jusqu'à l'Annonciation faite par l'ange à saint Joseph, « en songe », a été copiée par les Chrétiens dans le message d'Apollon à Ariston, l'époux de Périktioné, que l'enfant auquel elle allait donner le jour était la progéniture de ce dieu. De même Romulus était, soi-disant, le fils de Mars et de la vierge Rhea Sylvia.

Presque tous les écrivains symboliques ont soutenu que les Ophites étaient accusés de pratiquer les rites les plus obscènes dans leurs cérémonies religieuses. La même accusation fut portée contre les Manichéens, les Carpocrates, les Pauliciens, les Albigeois, en somme contre chaque secte Gnostique qui se permettait d'avoir une opinion propre. De nos jours, les 160 sectes américaines et les 125 sectes anglaises ne sont pas harcelées à ce point par de pareilles imputations ; les temps ont changé, et même le clergé, jadis tout puissant, se voit aujourd'hui contraint de mettre un frein à sa langue, ou alors d'apporter la preuve de ses accusations calomnieuses.

Nous avons soigneusement parcouru les ouvrages d'auteurs tels que Payne Knight, C.-W. King et Oldhausen qui traitent du sujet en question ; nous avons consulté les volumineux ouvrages d'Irénée, de Tertullien, de Sozomen, de Théodoret, et seulement dans ceux d'Epiphane avons-nous rencontré une accusation basée sur la foi directe d'un témoin oculaire. « On dit » ; « *Quelques-uns* disent » ; « Nous avons entendu dire » — voilà les termes généraux et indéfinis employés par les accusateurs patristiques. Seul Epiphane, dont les ouvrages sont cités dans chacun de ces cas, semble se faire des gorges chaudes chaque fois qu'il rompt une lance. Nous n'avons nulle intention de prendre la défense des sectes qui inondèrent l'Europe au XI^e^ siècle, et qui mirent en lumière les croyances les plus étonnantes ; nous nous bornerons à défendre ces sectes chrétiennes dont les théories se groupaient autour du nom générique du *Gnosticisme*. Ce sont celles qui apparurent immédiatement après la prétendue crucifixion, et qui vécurent jusqu'à leur extermination sous l'application rigoureuse de la loi de Constantin. Le grand grief qu'on avait contre elles, était leurs notions syncrétistes, car à aucune autre époque de

l'histoire du monde, la vérité n'a eu une plus pauvre chance de triompher, que pendant cette époque de faux, de mensonges, et de falsification délibérée des faits.

Mais avant de nous demander de croire aux accusations, ne pourrions-nous pas faire une enquête au sujet du caractère historique de leurs accusateurs ? Commençons par demander sur quel terrain l'Eglise de Rome élève-t-elle ses prétentions à la suprématie de ses doctrines sur celles des Gnostiques ? En vertu de la Succession Apostolique sans doute, succession instituée *traditionnellement* par l'apôtre saint Pierre en personne. Et si cette tradition n'est qu'une pure fiction? Il est évident alors, que tout l'édifice soutenu par ce pilier imaginaire, s'effondrera avec fracas. Et lorsque nous nous informons avec soin, nous trouvons que nous devons nous contenter de l'affirmation d'Irénée *tout seul*, d'Irénée qui ne fournit pas une seule preuve probante pour les prétentions qu'il avait l'audace de mettre en avant, et qui pour le faire eut recours à des faux sans nombre. Il ne fournit la preuve ni de sa chronologie, ni de ses affirmations. Ce digne Smyrniste n'a même pas la sincérité brutale de la foi de Tertullien, car il se contredit à chaque instant, et n'étage ses prétentions qu'à l'aide de subtils sophismes. Tout en possédant une intelligence fort développée et une grande érudition, il ne craint pas, dans quelques-uns de ses arguments et de ses affirmations, de se laisser passer pour un idiot aux yeux de la postérité, aussi longtemps que cela lui permit de dominer la situation. » Attaqué et mis au pied du mur à chaque pas par ses adversaires non moins subtils et savants, les Gnostiques, il se retranche carrément derrière la foi aveugle, et en réponse à leur logique sans pitié il a recours à une tradition imaginaire de sa propre invention. Reber remarque fort à propos : « En lisant sa manière de mal interpréter les paroles et les phrases, on pourrait supposer qu'il était un fou, si nous n'avions pas raison de savoir qu'il était tout autre chose (1). »

Ce « saint Père » ment tellement effrontément à plusieurs reprises, qu'il est même contredit par Eusèbe, plus circons-

1. *Christ of Paul*, p. 188.

pect sinon plus véridique que lui. Il est poussé à cette nécessité par les témoignages irréfutables. Ainsi, par exemple, Irénée affirme que Papias, évêque de Hiérapolis fut un auditeur direct de saint Jean (1) ; et Eusèbe se voit obligé de démontrer que Papias ne prétendait rien de la sorte, mais dit seulement avoir reçu *sa doctrine de ceux qui avaient connu Jean* (2).

Sur un point les Gnostiques l'emportèrent sur Irénée. Ils le forcèrent, par pure crainte d'être accusé de manque de logique, à reconnaître leur doctrine cabalistique de l'expiation ; incapable de comprendre sa signification allégorique, Irénée présenta, avec le dogme chrétien du « péché originel *versus* Adam » tel que nous la retrouvons aujourd'hui, une doctrine qui aurait fait frémir de sainte horreur saint Pierre s'il avait vécu pour l'entendre.

Le champion suivant pour la propagation de la Succession Apostolique est Eusèbe en personne. La parole de ce Père arménien vaut-elle mieux que celle d'Irénée ? Ecoutons ce que les critiques les plus compétents ont à dire à son sujet. Et avant de consulter les critiques modernes, nous pourrions rappeler au lecteur les termes injurieux qu'adresse à Eusèbe, Georges Syncellus, le Vice-Patriarche de Constantinople (VIII^e^ siècle) dans son attaque pour son audacieuse falsification de la Chronologie égyptienne. L'opinion de Socrate, historien du V^e^ siècle, n'est pas plus flatteuse. Il accuse Eusèbe délibérément de pervertir les dates historiques, afin de se concilier les bonnes grâces de l'Empereur Constantin. Dans son ouvrage chronographique, avant de fausser lui-même les tableaux synchroniques, pour donner à la Chronologie des Ecritures une apparence plus plausible, Syncellus déverse sur Eusèbe tout un choix d'épithètes monacales les plus grossières. *Le Baron Bunsen a reconnu la justesse, sinon la courtoisie d'une pareille réprimande.* Ses patientes recherches pour rectifier la *Liste Egyptienne de la Chronologie*, de Manetho, l'amena à reconnaître, qu'à travers tout cet ouvrage, l'Evêque de Césarée « avait entrepris de mutiler l'histoire dans un esprit arbitraire et *dénué de scrupules.* » « Eusèbe », dit-il, « est

1. *Adv. Hær.*, V, 33, § 4.
2. Eusèbe, *Hist. Eccles.*, III, p. 39.

le créateur de cette théorie systématique de synchronismes qui a si souvent tronqué et mutilé l'histoire dans son lit procrustéen (1). » A ceci, l'auteur du *Développement Intellectuel de l'Europe* ajoute : « Parmi ceux qui ont été le plus coupables de cette offense il faut mentionner le nom du célèbre Eusèbe, Evêque de Cesarée ! (2) »

Il n'est pas superflu de rappeler au lecteur que c'est le même Eusèbe qu'on accuse d'avoir interpolé le fameux paragraphe concernant Jésus (3), qu'on trouva si miraculeusement, à ce moment-là, dans les ouvrages de Josèphe, la phrase en question ayant été parfaitement ignorée jusqu'à cette époque. Renan, dans sa *Vie de Jésus*, exprime une opinion tout à fait contraire. « J'estime », dit-il, « que le passage concernant Jésus est authentique. *Il est tout à fait dans le style de Josèphe ;* et *si* cet historien a fait mention de Jésus, c'est *ainsi* qu'il a dû en parler. »

Nous faisons toutes nos excuses à l'éminent savant de le contredire à nouveau. Laissant de côté le « *si* » qu'il ajoute prudemment, nous voulons simplement démontrer que quoique le court paragraphe soit probablement authentique, et *tout à fait dans le style de Josèphe*, ses diverses parenthèses sont, sans contredit, des falsifications postérieures ; et, *si* Josèphe avait fait une mention quelconque du Christ, ce *n'est pas* ainsi qu'il « en aurait parlé ». Le paragraphe tout entier ne comprend que quelques lignes, qui sont les suivantes : « A ce temps-là vivait *Jasous*, un HOMME SAGE (4) si, toutefois, *il est juste de l'appeler un homme!* (ἄνδρα), car il faisait des choses surprenantes et il était l'instructeur des hommes qui prennent plaisir à recevoir la vérité... Celui-ci était l'OINT (!!) Et, accusé par les hommes les plus notoires parmi nous, après avoir été condamné par Pilate à périr sur la croix, ils ne cessèrent d'aimer, celui qui les avait aimés. Car *il leur apparut en vie le troisième jour*, et les divins prophètes ont dit cela et beaucoup d'autres choses merveilleuses à son sujet. »

1. Bunsen, *Egypt.*, vol. I, p. 200.
2. *Développement Intellectuel de l'Europe*, p. 147.
3. *Antiquités*, liv. XVIII, cap. 3.
4. Un homme sage, chez les anciens, était toujours un cabaliste. Cela signifie un astrologue et un magicien. *Un Israélite, en vérité*, vol. III, p. 206. Hakim est un médecin.

Ce paragraphe (de seize lignes dans l'original) contient deux affirmations non équivoques, et un qualificatif. Celui-ci est exprimé dans la phrase suivante : « Si toutefois il est juste de l'appeler un homme. » Les affirmations non équivoques sont contenues dans « Celui-ci était l'OINT », et dans celle que Jésus « leur apparut *en vie le troisième jour* ». L'histoire nous dépeint Josèphe comme un Juif orthodoxe, obstiné et peu accommodant, tout en écrivant « pour les Païens ». Observons la fausse position dans laquelle ces phrases auraient placé un Juif pur sang, si réellement il les avait écrites. Les Juifs attendaient leur « Messie » à ce moment-là et ils l'attendent encore. Le Messie est l'*Oint* et *vice-versa*. Et on fait admettre à Josèphe que les hommes « les plus notoires » parmi eux accusèrent et crucifièrent *leur* Messie et *leur* Oint !! Nul n'est besoin d'autres commentaires au sujet d'une telle incongruité (1), même si elle est appuyée de l'autorité d'un savant comme Renan.

Quant au boute-feu patristique Tertullien, dont des Mousseaux fait l'apothéose en compagnie de ses autres demi-dieux, Reuss, Baur et Schweigler le voient d'un œil bien différent. L'incorrection des assertions et l'inexactitude de Tertullien, dit l'auteur de *Supernatural Religion* sont souvent notoires. Reuss qualifie son christianisme d'*âpre, insolent, brutal, ferrailleur*. Il est sans onction, sans charité, et même quelquefois *sans loyauté*, lorsqu'il se trouve aux prises avec l'opposition : « Si », remarque cet auteur, « au IIe siècle, tous les partis, à l'exception de quelques Gnostiques, étaient intolérants, Tertullien était le plus intolérant de tous ! »

L'œuvre commencée par les premiers Pères, fut achevée par le *sophomore* (2) saint Augustin. Ses spéculations supertranscendantales sur la Trinité ; ses dialogues imaginaires avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit et les *révélations* et allusions voilées relatives à ses ex-frères, les Manichéens, ont amené le monde a couvrir les Gnostiques d'opprobre,

1. Le Dr Lardner la rejette comme fausse et il donne *neuf* raisons pour la rejeter.

2. Un Sophomore est un élève de seconde classe en Amérique. Note du Trad.

et jeté un sombre voile sur la majesté du Dieu unique adoré en silence révérencieux, par tous les « païens ».

Et voilà pourquoi tout l'édifice des dogmes du Catholisme Romain repose, non pas sur des preuves, mais sur des suppositions. Les Gnostiques avaient fort adroitement acculé les Pères au pied du mur, de sorte que leur seule chance de salut fut de recourir aux falsifications. Pendant près de quatre siècles les grands historiens, presque contemporains de Jésus, ne s'étaient inquiétés ni de sa vie ni de sa mort. Les Chrétiens s'étonnaient d'une omission aussi incompréhensible au sujet de ce que l'Eglise considérait comme l'événement le plus marquant dans l'histoire du monde. Ce fut Eusèbe qui sortit victorieux de cette bataille. Voilà les hommes qui ont calomnié les Gnostiques.

La première et la plus importante des sectes dont nous entendons parler fut celle des Nicolaïtes, dont saint Jean, dans l'*Apocalypse* fait dire par la voix dans dans sa vision, qu'il haïssait leurs œuvres (1). Cependant ces Nicolaïtes étaient les partisans de Nicolas d'Antioche, un des « sept » élus par les « douze » pour distribuer les fonds communs aux prosélytes de Jérusalem (Actes des Apôtres, II, 44, 45. VI, 1-5) quelques semaines à peine, ou peut-être quelques mois après la crucifixion (2); et un « homme de bon renom *plein d'esprit et de sagesse* » (verset 3). Il apparaîtrait ainsi, que « le Saint-Esprit et la Sagesse » venus d'en haut, ne garantissaient pas mieux contre les accusations « d'hérésie », que si « les élus » des apôtres n'avaient jamais été adombrés par eux.

Point n'est besoin de rechercher quelle était l'hérésie, cause de l'offense, même si nous n'avions pas pour cela d'autres et de plus authentiques sources d'information dans les ouvrages cabalistiques. L'accusation et la nature précise de « l'abomination » sont formulées dans le second chapitre de l'*Apocalypse*, versets 14 et 15. Ce péché était tout simplement — le *mariage*. Saint Jean était *vierge*, plusieurs pères l'affirment sur l'autorité de la tradition. Il n'est pas jusqu'à saint Paul, lui-même, le plus libéral et

1. *Apocalypse* I et II, 6.
2. Philippe, le premier martyr, était un des sept, et il fut lapidé vers l'an 34 de notre ère.

le plus noble de tous, qui n'estime qu'il est difficile de concilier la position d'un homme marié avec celle d'un serviteur de Dieu. « La femme et la vierge ont aussi des intérêts différents (1). » Celle-ci se « soucie des affaires du Seigneur » tandis que celle-là ne « cherche qu'à plaire à son mari. » « Si quelqu'un estime qu'il manquerait aux convenances envers sa fille... qu'il la marie. Mais celui qui sans y être forcé étant maître de faire ce qu'il veut prend en son cœur la ferme résolution de garder sa fille... celui-là fait bien ». « Ainsi celui qui marie sa fille fait bien... mais celui qui ne la marie pas *fait mieux*. » « T'es-tu engagé à une femme ? » demande-t-il, « ne cherche point à te dégager (27). » Il fait la remarque qu'à son avis tous deux seront plus heureux s'ils ne se marient point et il ajoute en manière de conclusion : « C'est mon avis, et je crois avoir, moi aussi, l'Esprit de Dieu (40). » Saint Jean est loin d'avoir cet esprit de tolérance. D'après sa vision il n'y a « que les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre », et « ceux-ci ne se sont point souillés avec des femmes ; *car ils sont vierges* (2). » C'est concluant ; car, à l'exception de saint Paul, aucun de ces primitifs « Nazars », « mis à part » et voués à Dieu, n'a l'air de faire une grande différence entre « le péché » dans le mariage légal et « l'abomination » de l'adultère.

Avec de telles opinions et une pareille étroitesse d'esprit, il était tout naturel que ces fanatiques aient débuté par lancer cette « iniquité » comme une flétrissure à la face de leurs frères, et d'aller, alors, en progressant dans leurs accusations. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce n'est qu'Epiphane qui s'attarde à fournir des détails au sujet des attouchements maçoniques, et autres signes de reconnaissance parmi les Gnostiques. Il avait, à un moment donné, fait partie de leur groupe, et il pouvait, par conséquent, fournir tous les renseignements utiles à leur sujet. Seulement jusqu'à quel point pouvons-nous ajouter foi aux affirmations de ce digne Evêque ; ceci est une autre question. Point n'est besoin d'approfondir la nature humaine pour reconnaître

1. I Epitre de saint Paul aux Corinthiens, VIII, 34.
2. *Apocalypse* XIV, 3, 4.

que rares sont les traîtres et les rénégats, qui, ayant dénoncé leurs complices, au moment du danger ne mentent aussi effrontément qu'ils ont trahi. Les homme ne pardonnent pas à ceux auxquels ils ont fait tort ni ne se laissent fléchir par eux. Nous haïssons nos victimes en proportion du mal que nous leur avons fait. Cette vérité est vieille comme le monde. D'autre part il est absurde de croire que des personnes comme les Gnostiques qui, suivant Gibbons, étaient les hommes les plus riches, les plus orgueilleux, les plus courtois, ainsi que les plus érudits parmi ceux qui « se nommaient Chrétiens » aient pu être coupables des actes repoussants et libidineux dont se plaît à les accuser Epiphane. Même s'ils avaient été comme « cette bande de gueux, à moitié nus et de mauvaise mine » que Lucien décrit comme le partisans de saint Paul (1), nous nous refuserions à croire à une pareille infamie. Il est certes improbable que des hommes qui étaient non seulement des Platoniciens, mais aussi des Chrétiens, aient jamais été coupables de rites aussi contre nature.

Payne Knight ne paraît pas soupçonner le témoignage d'Epiphane. Il prétend que « si nous tenons compte des exagérations de la haine religieuse et du parti pris populaire qui en est la conséquence, la conviction générale que ces sectaires pratiquaient des rites d'une nature licencieuse, paraît trop bien fondée pour passer complètement inaperçue ». Nous n'avons rien à dire s'il établit une différence entre les Gnostiques des trois premiers siècles et les sectes du moyen âge dont les doctrines « se rapprochent de celles des communards modernes ». Seulement nous prions les critiques de ne pas oublier que si les Templiers ont été accusés du « crime abominable » de « mettre saint baiser » sur la racine de la queue de Baphomet (1), saint Augustin est aussi soupçonné, et à bon escient, d'avoir permis à sa communauté de s'écarter de la manière primitive d'administrer le « saint baiser » au cours du sacrement de l'Eucharistie. Le saint évêque est par trop préoccupé des détails de la toilette des dames, pour que son « baiser » soit stricte-

1. Philopatris dans le *Diegesis* de Taylor, p. 376.
1. *Gnostics and their Remains* de King.

ment orthodoxe (2). Il n'y a pas de place pour les détails mondains dans un sentiment religieux sincère et véritable.

Considérant l'extraordinaire répulsion dont firent preuve les Chrétiens, dès le début, pour toute notion de propreté, nous ne saurions trop nous étonner de l'étrange sollicitude du saint évêque, pour ses paroissiennes, à moins cependant que son excuse ne soit mise sur le compte d'une réminiscence des rites Manichéens.

Il serait injuste de blâmer les auteurs de nourrir de tels soupçons d'immoralité comme ceux que nous venons de citer, lorsque nous avons les récits de nombreux historiens pour nous permettre de faire des recherches sans esprit de parti. On a accusé les « Hérétiques » de crimes, commis plus ou moins ouvertement par l'Eglise elle-même, jusqu'au début de notre siècle. En 1233 le Pape Grégoire IX promulgua deux bulles contre les Stedingers « pour diverses pratiques *païennes* et magiques (1) », et ceux-ci, comme de juste, furent exterminés au nom du Christ et de sa Sainte Mère. En 1282 un prêtre de la paroisse de Inverkeiting, nommé Jean, exécuta le jour de Pâques des rites pires que « magiques ». Réunissant une troupe de jeunes filles, il les obligea à entrer en « extase divine » et en une Bacchanale furieuse, dansant l'ancienne danse des Amazones autour d'une représentation païenne du « dieu des bosquets ». Malgré que, sur la plainte de quelques-uns de ses paroissiens, il fut traduit devant son évêque, il réussit à conserver sa prébende ayant pu prouver que *c'était un usage constant dans le pays* (2). Les Vaudois, les « premiers Protestants », furent accusés des crimes les plus épouvantables ; ils furent brûlés, massacrés et exterminés à la suite des calomnies de leurs accusateurs. Pendant ce temps, ceux-ci paradaient dans leurs processions païennes du « Corpus Christi » les emblèmes modelés sur ceux du Baal-Peor, et d'Osiris ; et dans toutes les villes du sud de la France on portait, jusqu'en 1825, dans la procession du Jour de Pâques, des pains

2. *Aug. Serm.* CLII. Voir *Mystic Theology of the Ancients* de Payne Knight, p. 107.

1. Baronius, *Annales Ecclesiastici*, t. XXI, p. 89.

2. *Chron. de Lanercost.* Ed. Stevenson, p. 109.

et des gâteaux façonnés suivant les emblèmes si décriés des adeptes hindous de Swa et de Vichnou!

Ne pouvant plus aujourd'hui suivre leur ancienne tactique de calomnier les sectes Chrétiennes dont la religion diffère de la leur, c'est maintemant le tour aux « païens » hindous, chinois et Japonais, de partager l'honneur avec les anciennes religions, et de voir jeter à leur nez la dénonciation de leurs « religions libidineuses ».

Sans chercher plus loin la preuve d'une immoralité égale sinon bien supérieure, nous rappellerons aux écrivains catholiques certains bas-reliefs sur les portes de la Cathédrale de Saint-Pierre. Ils sont aussi impudiques que la porte elle-même; mais ils ne le sont pas plus que les auteurs qui, le sachant, feignent d'ignorer les faits historiques. Toute une succession de papes ont laissé reposer leurs regards pontificaux sur ces figures de bronze d'une obscénité grossière, à travers tant de siècles sans jamais avoir songé à les faire enlever. Bien au contraire ; nous pourrions nommer maints Papes et Cardinaux qui ont cherché toute leur vie à copier les suggestions païennes de ces « dieux de la nature », en pratique comme aussi en théorie.

Il y avait, il y a quelques années, dans la Podolie Polonaise, une statue du Christ en marbre noir dans une Eglise Catholique romaine. Elle avait la réputation de faire des miracles, certains jours, comme par exemple de faire pousser ses cheveux et sa barbe, en vue du public, et encore de se permettre d'autres merveilles *moins* innocentes. Cette exhibition fut finalement interdite par le Gouvernement Russe. Lorsqu'en 1585 les Protestants prirent Embrun (Département des Hautes-Alpes), ils trouvèrent dans les églises de la ville les reliques d'une nature telle, que comme le dit la Chronique, « de vieux soldats huguenots rougissaient, des semaines après, à la seule mention de la découverte ». Dans un recoin de l'église de Saint-Fiacre, près de Monceaux, en France, il y avait, — et il y a encore, si nous ne faisons erreur — un siège qu'on nommait « la chaise de Saint-Fiacre », qui avait la réputation de rendre fécondes les femmes stériles. Un rocher dans les environs d'Athènes, non loin de ce qu'on appelle « Le Tombeau de Socrate », passe pour posséder la même vertu. Lorsque, il y a quel-

que vingt ans, la Reine Amélie, dit-on, dans un moment de facétie, tenta l'expérience, un prêtre catholique, traversant Syra pour rejoindre sa mission, se permit de lui adresser les insultes les plus grossières. Il déclara que la reine était une « hérétique superstitieuse », une « abominable sorcière », une « Jézabel pratiquant les arts magiques ». Le zélé missionnaire en aurait probablement dit plus long encore, si au cours de ses reproches, il n'avait été lancé par la fenêtre dans une flaque de boue. C'était le bras puissant d'un officier grec qui venait d'entrer dans la chambre au bon moment et qui avait fait sortir le vertueux orateur, par cette voie inaccoutumée.

Toutes les grandes réformes religieuses ont été pures au début. Les premiers partisans du Bouddha, de même que les disciples de Jésus étaient tous des hommes de la plus haute moralité. Nous avons la preuve de la répugnance des réformateurs de toutes les époques pour le vice sous n'importe quelle forme, dans les cas de Sâkya-muni, de Pythagore, de Platon, de Jésus, de saint Paul, d'Ammonius Saccas. Les grands chefs Gnostiques, s'ils eurent moins de succès, n'étaient pas moins vertueux en pratique, ni moins moralement purs. Marcion, Basilide (1), Valentin, étaient célèbres pour l'ascétisme de leurs vies. Les Nicolaïtes, qui, s'ils ne faisaient pas partie du grand corps des Ophites, étaient classés parmi les petites sectes qui furent absorbées par eux au début du IIe siècle, doivent leur origine, ainsi que nous l'avons dit, à Nicolas d'Antioche, « un homme de bon renom plein d'esprit et de sagesse ». N'est ce pas absurde de supposer que de pareils hommes aient institué des « rites libidineux ». Autant accuser Jésus d'avoir encouragé des rites analogues à ceux que nous voyons pratiqués en grand par les chrétiens *orthodoxes* du moyen âge, sous le couvert des murs monastiques ?

Si, cependant, nous devons faire crédit d'une pareille accusation contre les Gnostiques, accusation reportée quelques siècles plus tard avec dix fois plus d'amertume contre les malheureux Templiers, pourquoi ne le croirions-nous pas des Chrétiens orthodoxes ? Minucius Felix dit « qu'on

1. Tertullien dit de Basilide qu'il était un Platonicien.

accusait les premiers Chrétiens de pousser chaque néophyte admis pendant la cérémonie de la « Pâque Parfaite », à plonger un couteau dans le corps d'un enfant caché sous un tas de farine ; le corps était préparé ensuite pour le banquet et servi à toute la corporation. Lorsque les Chrétiens arrivèrent au pouvoir, ils transférèrent cette accusation à leurs propres adversaires (1) ».

Le véritable crime d'hétérodoxie est clairement indiqué par saint Jean dans ses *Epitres* et son *Evangile*. « Celui qui ne confesse pas que Jésus-Christ est venu en chair... c'est le séducteur de l'Anti-Christ. » (2e Epitre de St. Jean 7.) Dans son Epitre antérieure, il enseigne qu'il existe *deux* trinités (7. 8), en somme la doctrine des Nazaréens.

Nous concluons, de tout ceci, que le Christianisme dogmatique et fabriqué de toutes pièces de la période de Constantin, n'est que la progéniture des nombreuses sectes antagonistes, elles-mêmes des demi-castes, nées de parents païens. Chacune de celles-ci revendiquait ses représentants convertis au soi-disant corps des Chrétiens *orlhodoxes*. Et comme il fallait que chaque nouveau dogme soit accepté à la majorité des votes, chaque secte contribuait à colorer la matière générale avec sa propre nuance jusqu'au moment où l'empereur imposait au monde comme la *religion du Christ* cette olla-podrida *révélée*, dont évidemment il ne comprenait lui-même pas le premier mot. Fatigué de ses vains efforts pour approfondir le marécage insondable des spéculations internationales; incapable d'apprécier une religion basée sur la spiritualité pure d'une conception idéale, le Christianisme s'abandonna à l'adoration de la force brutale représentée par l'Eglise édifiée par Constantin. Depuis lors, parmi les rites sans nombre, les dogmes et les cérémonies copiés du paganisme, l'Eglise ne peut revendiquer qu'une seule invention, absolument originale, c'est-à-dire la doctrine de la damnation éternelle, et une seule coutume, celle de l'anathème. Les païens avaient horreur des deux. « Une malédiction est une grave et terrible chose », disait Plutarque. « La Prêtresse d'Athènes fut blâmée pour avoir refusé de maudire Alcibiade (pour avoir profané les Mys-

1. C.-W. King, *The Gnostics and their Remains*, p. 197, note 1.

tères) lorsque le peuple lui ordonna de le faire ; *car*, dit-elle, elle était une prêtresse pour offrir des prières, mais non pour maudire (1). »

« Toutes les recherches tendent à prouver », dit Renan, « que le Chritianisme presque tout entier, n'est que l'attirail rapporté des Mystères païens. Le culte chrétien primitif n'est autre chose qu'un mystère. Toute la politique intérieure de l'Eglise, les degrés d'initiation, le commandement du silence, et une foule de phrases du langage ecclésiastique, n'ont pas d'autre origine... La révolution qui renversa le paganisme, *paraît*, à première vue... une rupture complète avec le passé... mais *la croyance popalaire sauva du naufrage ses symboles les plus familiers*. Au début, le Christianisme introduisit si peu de changements dans les habitudes privées et la vie sociale, que pour beaucoup, dans les IV^e^ et V^e^ siècles, il est douteux qu'ils aient été païens ou chrétiens ; il y en avait même beaucoup qui n'auraient pu décider entre les deux espèces de cultes. » En parlant de l'*Art*, qui était une partie essentielle de l'ancienne religion, il dit *qu'à peine eût-on à rompre avec une seule des anciennes traditions*. L'art chrétien primitif n'est que de l'art païen en décadence, ou de nature inférieure. Le Bon Berger des catacombes de Rome est copié sur l'Aristée, ou sur l'Apollon Nornius, représentés dans la même position sur les sarcophages païens, où il joue de la flûte de Pan au milieu des quatre saisons légèrement vêtues. Sur les tombeaux chrétiens du Cimetière de Saint-Calixte, Orphée charme les animaux. Autre part, le Christ, comme Jupiter-Pluton, et Marie, comme Proserpine, accueillent les âmes que mercure, coiffé d'un chapeau à larges bords et tenant dans la main la baguette du guide des âmes (*psychopompos*), leur amène en présence des trois Parques. Pégase symbolise l'apothéose ; Psyché est le symbole de l'âme immortelle ; le Ciel est personnifié par un vieillard, le fleuve Jourdain ; et la Victoire est représentée sur une foule de monuments chrétiens. »

Ainsi que nous l'avons fait voir autre part, la communauté chrétienne primitive était composée de petits groupes disséminés par-ci, par-là, et organisée en sociétés secrè-

1. Plutarque, *Questions Romaines*, p. 44.

tes, ayant ses mots de passe, ses attouchements et ses signes. Ils étaient obligés, pour échapper aux persécutions incessantes de leurs ennemis, de se réfugier et de se réunir dans des catacombes abandonnées, dans les endroits inaccessibles des montagnes et autres retraites sûres. Chaque réforme religieuse a souffert, au début, des mêmes désavantages. Dès leur première apparition, nous voyons Jésus et ses douze disciples se retirant dans de sûres cachettes du désert, chez des amis à Béthanie et autre part. Si le Christianisme n'avait pas été composé dès le début de *communautés secrètes*, l'histoire aurait plus de *faits* à révéler qu'elle n'en a au sujet de son fondateur.

Il est vraiment surprenant de constater le peu d'importance que la personnalité de Jésus a exercée sur son siècle. Renan nous montre que Philon le Juif, qui mourut vers l'an 50, et qui était né plusieurs années avant Jésus, habitant la Palestine, où la « bonne nouvelle » était prêchée par tout le pays, si l'on en croit les *Evangiles*, n'avait jamais entendu parler de lui ! Josèphe, l'historien, qui naquit trois ou quatre ans après la mort de Jésus, le mentionne par une simple phrase, et même ces quelques mots ont été modifiés « par une *main chrétienne* », nous dit l'auteur de la *Vie de Jésus*. Ecrivant à la fin du 1er siècle, lorsque saint Paul, le zélé propagandiste avait, fondé de nombreuses Eglises, et que saint Pierre soi-disant fonda la succession apostolique, que la chronologie Irénéo-Eusébienne prétend avoir déjà compris trois évêques de Rome (1), Josèphe, disons-nous, le laborieux énumérateur et l'historien consciencieux des actes les moins importants, ignore complètement l'existence d'une secte chrétienne. Suétone, le secrétaire d'Adrien, qui écrivit dans le premier quart du second siècle, sait si peu de chose de Jésus ou de son histoire, qu'il dit que l'Empereur Claudius « bannit tous les Juifs qui causaient continuellement des troubles à l'instigation d'un nommé *Creslus* », voulant probablement dire le Christ(2). L'Empereur Adrien, lui-même, écrivant encore plus tard, est si peu impressionné par les doctrines ou l'im-

1. Linus, Anaclète et Clément.
2. *Vie de Claudius*, sect. 25.

portance de la nouvelle secte, que dans une lettre adressée à Servianus, il laisse croire que les Chrétiens étaient des adorateurs de Sérapis (1).

« Au IIe siècle », dit C.-W. King, « les sectes syncrétistes qui avaient surgi à Alexandrie, la pépinière du Gnosticisme, découvrirent dans Sérapis un type prophétique du Christ, comme le Seigneur et le Créateur de toutes choses, et le Juge des vivants et des morts (2). » Ainsi, tandis que les philosophes « païens » n'avaient jamais considéré Sérapis, ou plutôt l'idée abstraite incorporée en lui, autrement que comme la représentation de l'Anima Mundi, les Chrétiens anthropomorphisèrent le « Fils de Dieu » et son « Père », ne trouvant pas de meilleur modèle pour lui que l'idole d'un mythe païen ! « Nul doute », remarque le même auteur, « que la tête de Sérapis, marquée comme l'est sa figure, d'une majesté grave et pensive, ait suggéré la première idée pour les portraits conventionnels du Sauveur (3). »

Dans les notes recueillies par un voyageur — dont nous avons donné autre part l'épisode avec les moines du Mont Athos — nous voyons que, pendant sa jeunesse, Jésus eût de fréquentes relations avec les Esséniens appartenant à l'école Pythagoricienne, et connus sous le nom de Koïnobi. Nous estimons que Renan s'avance trop en affirmant aussi dogmatiquement qu'il le fait, que Jésus ignorait jusqu'aux noms de Bouddha, de Zoroastre et de Platon ; « qu'il n'avait jamais lu un livre grec ou bouddhiste, bien qu'il eût, en lui, plus d'un élément, qui, à son insu, procédait de la sagesse Bouddhiste des Parsis et des Grecs (4) ». En ceci, il ne fait que concéder un demi-miracle, et laisse autant à la chance et aux coïncidences. C'est un abus de privilège, lorsqu'un auteur, qui prétend donner des faits historiques, tire des déductions appropriées de prémisses

1. *Vita Saturnini Vopiscus.*
2. *The Gnostics and their Remains*, p. 68.
3. Dans le *Ancient Art and Mythology* de Payne Knight, Sérapis est représenté avec les cheveux longs « relevés en arrière avec des boucles tombant sur sa poitrine et les épaules comme ceux des femmes. Toute sa personne est aussi toujours enveloppée dans une draperie qui descend jusqu'aux pieds (§ CXLV). C'est là le portrait conventionnel du Christ.
4. *Vie de Jésus*, p. 405.

hypothétiques, et l'intitule ensuite une biographie — une *Vie* de Jésus. Renan, pas plus qu'aucun autre compilateur de légendes relatives à l'histoire problématique du prophète Nazaréen, n'a de terrain ferme sur lequel se baser ; on ne peut pas non plus affirmer le contraire, sauf par voie de déduction. Néanmoins, malgré que Renan n'ait pas un seul fait à avancer pour prouver que Jésus n'avait jamais étudié les doctrines métaphysiques du Bouddhisme et du Parsisme, ou qu'il ait entendu parler de la philosophie de Platon, ses contradicteurs ont les meilleures raisons pour supposer tout le contraire. Lorsque nous croyons que : 1° toutes ses maximes portent le cachet pythagoricien, quand ce ne sont pas mot pour mot des répétitions ; 2° que son code d'éthique est du pur Bouddhisme ; 3° que son mode de vie et ses actes sont ceux des Esséniens ; et 4° que sa manière mystique de s'exprimer, ses paraboles, et ses habitudes sont celles d'un initié, soit grec, chaldéen ou magien (car les « Parfaits » qui discouraient de la sagesse *occulte* appartenaient tous à la même école archaïque, dans le monde entier) il est difficile de se soustraire à la conclusion logique, qu'il faisait partie du même groupe d'initiés. C'est un pauvre compliment à faire à l'Etre Suprême, que de Lui imposer quatre Evangiles, dans lesquels, contradictoires comme ils le sont souvent, il n'y ait pas une seule phrase, un seul récit, une seule expression particulière qui ne se retrouve dans une doctrine ou une philosophie plus ancienne. Certes, le Tout Puissant, — n'était-ce pour épargner aux générations futures les difficultés actuelles — aurait pu apporter avec Lui, à Sa *première et unique* incarnation sur la terre, quelque chose d'original, quelque chose qui aurait tracé une ligne de démarcation entre Lui et les nombreux autres dieux païens incarnés, qui, tous, sont nés de vierges, tous ont été des sauveurs, tous ont été tués ou qui se sont sacrifiés pour le bien de l'humanité.

Trop de concessions ont déjà été faites aux côtés émotionnels de l'histoire. Ce dont le monde a besoin est un portrait moins exalté et plus fidèle du personnage, en faveur duquel presque la moitié de la Chrétienté a détrôné le Tout Puissant. Ce n'est pas le savant érudit et célèbre, que nous critiquons au sujet de ce que nous trouvons dans

la *Vie de Jésus ;* nous n'en voulons pas non plus à ses affirmations *historiques*. Nous ne contestons que quelques affirmations injustifiables et insoutenables que le narrateur émotionnel a laissé échapper dans les pages, autrement fort belles de son ouvrage — une vie échafaudée sur de simples probabilités, de celui, qui accepté comme un personnage historique, a de bien plus grands droits à notre amour et à notre vénération, faillible comme il l'est, malgré toute sa grandeur, que si nous nous le représentons comme un Dieu tout puissant. Ce n'est qu'à ce dernier point de vue que tout esprit révérencieux taxera Jésus d'insuccès.

Malgré le nombre restreint des ouvrages philosophiques encore en existence aujourd'hui, nous pourrions présenter de nombreux exemples d'identité entre les maximes pythagoriciennes, hindoues, et du Nouveau Testament. Les preuves ne font pas défaut à cet égard. Ce qu'on voudrait, c'est un public Chrétien qui veuille bien examiner les preuves offertes, et qui serait sans parti pris dans son verdict. La bigoterie a eu son heure, et a fait le pis qu'elle pouvait faire. « Il ne faut pas nous effrayer », dit le professeur Müller, « si nous découvrons des traces de vérité, voire même de vérité Chrétienne, parmi les sages et les législateurs d'autres nations. »

Après lecture des aphorismes suivants, quel est celui qui croira que Jésus et saint Paul n'avaient pas lu les philosophes Grecs et hindous ?

MAXIMES DE SEXTUS, LE PYTHAGORICIEN ET AUTRES PAÏENS.	VERSETS DU NOUVEAU TESTAMENT (1).
1. « Ne possédez pas de trésors, sinon ces choses que nul ne peut vous ravir. »	1. « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la gerse et tout ce qui ronge détruit, et où les voleurs font effraction et dérobent. » (Matthieu VI. 19.)
2. « Il vaut mieux qu'une partie du corps qui contient de la matière purulente et menace d'infecter le	2. « Si ta main est pour toi une occasion de chute : coupe-la ; il te vaut mieux entrer manchot

1. Voir *Pirke Aboth*, collection de Proverbes et de Sentences des anciens instructeurs juifs, dans lesquels on retrouve nombre de maximes du Nouveau Testament.

tout, *soit brûlée,* que de continuer ainsi *dans un autre état* (dans une autre vie). »	dans la vie, que d'avoir deux mains et d'aller dans la Géhenne ». etc. (Marc IX. 43.)
3. « Vous avez en vous quelque chose de *semblable à Dieu ;* par conséquent considérez-vous *comme le Temple de Dieu.* »	3. « Ne savez-vous pas que vous êtes *le temple de Dieu,* et que l'Esprit de Dieu habite en vous? » (I. Corinthiens III. 16.)
4. « Le plus grand honneur que vous puissiez faire à Dieu, c'est de connaître et d'imiter sa perfection. »	4. « Afin que vous soyez le fils de votre Père qui est dans les cieux. Soyez, donc, parfaits *comme votre Père céleste est parfait.* » (Matthieu V. 45-48.)
5. « Ce que je ne voudrais pas que les hommes me fassent, je ne désire pas le leur faire » (*Analicts of Confucius,* p. 76 ; Voir *The Works of Confucius,* par Max Müller.)	5. « Faites aux autres ce que voudriez qu'on vous fit. »
6. « La lune brille même dans la maison du méchant. » (*Manou.*)	6. « Car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il répand sa pluie sur les justes et sur les injustes. » (Matthieu V. 45.)
7. « On donne à ceux qui donnent: et il est retenu à ceux qui retiennent ». (*Ibidem*).	7. « Car on donnera à celui qui a: quant à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a. » (Matthieu XIII. 12.)
8. Les purs d'esprit seuls, contemplent Dieu » (*Ibidem*) — est encore aujourd'hui un dicton populaire aux Indes.	8. « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » (Matthieu V. 8.)

Platon ne cachait pas le fait qu'il dérivait de Pythagore le meilleur de ses doctrines philosophiques, et qu'il n'avait été que le premier à les mettre en ordre systématique, en en leur ajoutant, de temps en temps une doctrine métaphysique de son propre crû. Mais Pythagore, lui-même, reçut ses doctrines occultes, premièrement de Mochus, et ensuite des Brahmanes de l'Inde. Il avait aussi été initié dans les Mystères chez les hiérophantes de Thèbes, chez les Mages Persans et Chaldéens. C'est ainsi que, pas à pas, nous retraçons l'origine de presque toutes nos doctrines Chrétiennes à l'Asie Centrale. Enlevez au christianisme la personnalité de Jésus, si sublime de par sa simplicité incomparable, que reste-t-il ? L'histoire et la théologie comparée nous donnent

la réponse mélancolique suivante : « un squelette vermoulu composé des plus anciens mythes païens » !

Tandis que la naissance mythique et la vie de Jésus sont copiés fidèlement sur ceux du Christna Brahmanique, son caractère historique en tant que le réformateur religieux de la Palestine, est le véritable type du Bouddha dans l'Inde. La ressemblance de leurs aspirations spirituelles et philanthropiques sont frappantes sous plus d'un aspect. Bien que fils d'un roi, tandis que Jésus l'est d'un charpentier, le Bouddha n'appartenait pas par la naissance à la haute caste des Brahmanes. De même que Jésus, il était mécontent de l'esprit dogmatique de la religion de son pays, de l'intolérance et de l'hypocrisie des prêtres, de leur étalage extérieur de dévotion, et de leurs inutiles prières et cérémonies. De même que le Bouddha renversa violemment les règles et les lois traditionnelles des Brahmanes, de même aussi Jésus déclara la guerre aux Pharisiens et aux orgueilleux Sadducéens. Ce que fit le Nazaréen en conséquence de l'humilité de sa naissance et de sa position, le Bouddha le fit par pénitence volontaire. Il voyageait comme un mendiant ; et encore, comme Jésus, au cours de sa vie il rechercha de préférence la société des publicains et des pécheurs. Chacun d'eux avait en vue la réforme sociale autant que la réforme religieuse ; et en donnant le coup de grâce aux religions de leurs pays respectifs, chacun d'eux en fonda une nouvelle.

« La réforme du Bouddha », dit Max Müller, « avait à l'origine bien plus un caractère social que religieux. L'élément le plus important de la réforme bouddhiste a toujours été son code moral et social, et non ses théories métaphysiques. *Son code moral est un des plus parfaits que le monde ait jamais connu...* et celui dont les méditations cherchaient à délivrer l'âme humaine de la crainte de la mort, délivra le peuple hindou de la servitude dégradante et de la tyrannie sacerdotale ». Il ajoute, en outre, que s'il en avait été autrement, « le Bouddha aurait pu enseigner n'importe quelle autre philosophie, nous n'en aurions probablement jamais entendu parler. Le peuple n'en aurait fait aucun cas, et sa doctrine serait tombée dans l'océan des

spéculations philosophiques, qui inondèrent l'Inde à chaque instant (1) ».

Il en fut de même pour Jésus. Tandis que Philon le juif, que Renan appelle le frère aîné de Jésus, Hillel, Shammai, et Gamaliel sont à peine mentionnés, Jésus est devenu un Dieu ! Et pourtant, pour pur et divin qu'était le code moral enseigné par le Christ, il ne soutiendrait pas de comparaison avec celui du Bouddha, si la tragédie du Calvaire n'était pas intervenue. Ce qui aida la déification de Jésus, ce fut sa mort dramatique, le sacrifice volontaire de sa vie, qu'on prétend avoir été fait pour l'amour de l'humanité, et le dogme ultérieur de l'expiation, inventé par les chrétiens. Aux Indes, où la vie n'a pas la valeur qu'elle a chez nous, la crucifixion n'aurait fait que peu d'effet, si même elle en avait produit. Dans un pays où, — ainsi que le savent tous les orientalistes — les fanatiques religieux se laissent mourir petit à petit, au cours de pénitences qui durent des années ; où les fakirs s'infligent volontairement les plus cruelles macérations ; où de jeunes et délicates veuves, dans un esprit de bravade contre le gouvernement, autant que par fanatisme religieux, montent le sourire aux lèvres sur le bûcher funéraire ; où, pour citer les paroles du grand conférencier : « des hommes dans la force de l'âge se jettent sous le char de Jaghernath et se font écraser par l'idole qu'ils adorent ; où le plaignant qui ne réussit pas à se faire rendre justice, se laisse mourir de faim à la porte de son juge ; où le philosophe qui croit avoir tout appris ce que le monde peut lui enseigner et qui soupire après l'absorption dans la divinité, se jette tranquillement dans le Gange, afin de se transporter sur l'autre rive de l'existence (2) », dans un pays comme celui-là, une crucifixion volontaire, aurait passé complètement inapperçue. Dans la Judée, et même chez d'autres peuples plus braves que les Juifs, — les Romains et les Grecs — où chacun était plus ou moins attaché à la vie, et où la plupart auraient lutté désespérément pour la conserver, la fin tragique du grand Réformateur était bien calculée pour produire une profonde

1. *Buddhism*, p. 217.
2. Max Muller : *Christ and other Masters ; Chips*, vol. 1.

impression. Les noms de héros de moins d'envergure tels que Mutius Scævala, Horatius Coclès, la mère des Gracques, et d'autres, ont été légués à la postérité ; et pendant notre temps de classes et même plus tard dans la vie, leurs récits ont éveillé notre sympathie et commandé notre admiration. Mais nous n'oublierons jamais le sourire méprisant d'un certain hindou à Bénarès, lorsqu'une dame anglaise, femme d'un clergyman, essaya de lui faire comprendre l'immense sacrifice de Jésus, en donnant *sa* vie pour nous. C'est alors que pour la première fois nous fûmes frappés du rôle que le drame pathétique du Calvaire eut à jouer dans les événements subséquents pour la fondation du Christianisme. Il n'est pas jusqu'à l'imaginatif Renan, qui n'ait été influencé par ce sentiment lorsqu'il écrivit dans le dernier chapitre de sa *Vie de Jésus*, quelques pages d'une singulière et délicate beauté (1).

Apollonius, un contemporain de Jésus de Nazareth, fut, comme lui, le fondateur enthousiaste d'une nouvelle école spirituelle. Peut-être était-il moins métaphysique et plus pratique que Jésus, d'une nature moins tendre et moins parfaite, il enseigna néanmoins la même quintessence de spiritualité et les mêmes sublimes vérités morales. Son grand tort fut de les réserver aux classes supérieures de la

1. La *Vie de Jésus* par Strauss, que Renan qualifie d'un « livre commode, exact, spirituel et consciencieux », tout violent et iconoclaste qu'il soit est néanmoins, sous plusieurs aspects, préférable à la *Vie de Jésus* de l'auteur français. Laissant de côté la valeur intrinsèque et historique des deux ouvrages, — avec laquelle nous n'avons que faire, — nous ferons simplement remarquer l esquisse dénaturée du portrait de Jésus par Renan. Nous ne pouvons comprendre ce qui a pu amener Renan à donner une description si erronée de ce caractère. Il en est peu, parmi ceux qui tout en niant la divinité du prophète Nazaréen, croient cependant qu'il n'est pas un mythe, qui liront cet ouvrage sans un sentiment d'inquiétude et même de colère, envers une pareille mutilation psychologique. Il fait de Jésus une sorte d'imbécile sentimental, un niais théâtral, amoureux de ses propres harangues et divagations poétiques, qui s'attend à ce que tout le monde l'adore, et qui se laisse finalement prendre dans les pièges de ses ennemis. Tel n'était pas Jésus, le philanthrope Juif, l'adepte et le mystique d'une école depuis longtemps oubliée par les Chrétiens et par l'Eglise, si jamais celle-ci l'a connue : le héros qui préféra risquer la mort plutôt que de cacher les vérités qu'il croyait devoir être utiles à l'humanité. Nous préférons le livre de Strauss qui le traite ouvertement d'imposteur et de prétendant, et qui à de certains moments doute même de son existence ; mais qui, au moins, lui épargne cette teinte ridicule de sentimentalisme dont l'affuble Renan.

société. Tandis que Jésus prêcha aux pauvres et aux déshérités « Paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes », Apollonius était l'ami des rois et frayait avec l'aristocratie. Il y était né et il était lui-même fort riche, tandis que le « Fils de l'Homme », représentant le peuple, « n'avait pas un lieu où reposer la tête » ; néanmoins les deux « faiseurs de miracles » firent preuve d'une grande analogie d'intention. Déjà avant Apollonius était apparu Simon le Magicien, surnommé le « Grand pouvoir de Dieu ». Les « miracles » sont plus étonnants, plus variés et ont été mieux attestés que ceux des apôtres, ou du philosophe Galiléen lui-même. Les matérialistes nient le fait dans les deux cas, mais l'histoire est affirmative. Apollonius vint à la suite des deux ; et ses actes miraculeux eurent un si grand renom, comparés à ceux du prétendu fondateur du Christianisme, ainsi que le disent les cabalistes, que la chose est encore corroborée par l'histoire et par saint Justin, martyr (1).

Comme le Bouddha et Jésus, Apollonius fut l'ennemi acharné de toute forme extérieure de piété, de toute hypocrisie et de toute démonstration de cérémonies religieuses inutiles. Si, comme le sauveur chrétien, le sage de Tyane avait préféré la société des pauvres et des humbles ; et si, au lieu de mourir tranquillement à l'âge de cent et quelques années, il avait été un martyr volontaire, proclamant la Vérité divine du haut de la croix (2) son sang aurait probablement

1. Voyez Chap. III, p. 97.

2. Dans un récent ouvrage intitulé *The World's Sixteen Crucified Saviours* (par M. Kersay Graves) dont le titre attira notre attention, nous avons été aussi étonnés en lisant sur la préface que nous y trouverions des preuves *historiques* qu'on ne rencontre ni dans l'histoire ni dans la tradition. Apollonius qu'on nous y représente comme un de ces seize « sauveurs », y est montré par l'auteur comme ayant été finalement *crucifié*... être ressuscité des morts... apparaissant à ses disciples après sa résurrection, « et » — encore comme le Christ — « convainquant un Thomas (?) Didymus » en lui faisant toucher la marque des clous sur ses mains et ses pieds (voir note p. 268). D'abord, ni Philostrate, le biographe d'Apollonius, ni l'histoire ne nous racontent rien de pareil. Bien que la date exacte de sa mort ne soit pas connue, aucun disciple d'Apollonius n'a jamais prétendu qu'il eût été crucifié ou qu'il leur soit apparu. Voilà en ce qui concerne un des « Sauveurs ». Après cela on nous dit que Gautama-Bouddha, dont la vie et la mort ont été minutieusement décrites par diverses autorités, y compris Barthélemy Saint-Hilaire, — fut aussi

été aussi efficace que celui du Messie Chrétien pour répandre ensuite ses doctrines spirituelles.

Les calomnies mises en avant contre Apollonius, étaient aussi nombreuses qu'elles étaient fausses. Même dix-huit siècles après sa mort il fut diffamé par l'Evêque Douglas dans son ouvrage contre les miracles. En ceci le Très Révérend Evêque s'est heurté contre les faits historiques. Si nous étudions la question sans parti pris, nous reconnaîtrons aisément que l'éthique de Gautama-Bouddha, de Platon, d'Apollonius, de Jésus, d'Ammonius Saccas et de ses disciples, était basée sur la même philosophie mystique. Tous adoraient un seul Dieu, qu'ils L'aient considéré comme le « Père » de l'humanité, qui vit dans l'homme comme l'homme en Lui, ou comme le Principe Créateur Incompréhensible ; tous vécurent des vies saintes. Ammonius, parlant de sa philosophie, enseignait que leur école datait du temps d'Hermès, qui tenait sa sagesse de l'Inde. C'était, en tout, la même contemplation mystique que celle du Yogui ; la communion du Brahmane avec son Soi lumineux — « l'Atman ». Et ce terme hindou est cabalistique par excellence. Qu'est-ce que le « Soi » ? demande le *Rig Véda* ;

« crucifié par ses ennemis au pied des montagnes du Népal » (voir p. 107) ; tandis que les livres Bouddhistes, l'histoire et les recherches scientifiques nous informent, par l'organe de Max Müller et d'une foule d'autres orientalistes que « Gautama-Bouddha (Sâkya-muni) mourut près du Gange... Il avait presque atteint la ville de Kusinagara, lorsque ses forces vitales le trahirent. Il s'arrêta dans une forêt, et pendant qu'il était assis sous un arbre sâl, il rendit l'âme » (Max Müller : *Chips from a German Workshop* vol. I, p. 213). Les références de M. Graves à Higgins et Sir W. Jones, dans quelques-unes de ses théories spéculatives ne prouvent rien du tout. Max Müller nous dit que quelques autorités surannées s'efforcent... « de prouver que le Bouddha était en réalité le Thoth des Egyptiens ; qu'il était Mercure, ou Wotan, ou Zoroastre ou Pythagore... Même Sir W. Jones... identifia d'abord le Bouddha avec Odin, puis ensuite avec Shichak ». Nous sommes maintenant au XIX^e^ siècle et non pas au XVIII^e^ ; et bien qu'écrire des livres sur l'autorité des premiers orientalistes puisse, dans un sens, passer pour du respect pour la vieillesse, il n'est pas toujours prudent d'essayer l'expérience aujourd'hui. Par conséquent, ce volume éminemment instructif manque d'un trait important qui l'aurait rendu encore plus intéressant. L'auteur aurait dû ajouter à la liste après Prométhée le dieu « Romain » et Alcide le *dieu Egyptien* (p. 266), un dix-septième « Sauveur crucifié », « Vénus le dieu de la Guerre » présenté au monde étonné, par M. Artemus Ward, le maitre des spectacles forains !

(Artemus-Ward, auteur satyrique américain. Note du Trad.)

« Le Soi est le Seigneur de toute chose : toute chose est contenue en ce Soi ; tous les Soi sont contenus dans ce Soi. Brahmân, lui-même, n'est autre chose que le Soi » (1), est la réponse. Idra Rabba nous dit : « Toutes choses sont Lui-même, est il est Lui-même caché de tous côtés (2). » « L'Adam Kadmon des cabalistes contient en lui-même toutes les âmes des Israëlites et il est lui-même dans chaque âme », dit le *Sohar* (3). Les principes fondamentaux de l'Ecole Eclectique étaient par conséquent identiques aux doctrines des Yogis, les mystiques hindous, et du Boudhisme primitif des disciples de Gautama. Et lorsque Jésus affirme à ses disciples que « l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir parce qu'il *ne le voit point* et ne le connaît point », demeure *avec* eux et *en* eux, qui « sont en Lui et Lui en eux » (4), il ne fait qu'enseigner la même doctrine que nous reconnaissons dans toute philosophie qui mérite ce nom.

Laboulaye, ce savant français, érudit et sceptique, ne croit pas un mot de la partie miraculeuse de la vie du Bouddha ; néanmoins il a la candeur de dire de Gautama, qu'il vient immédiatement après le Christ pour la pureté de son éthique et sa morale personnelle. Pour ces deux opinions il est vertement pris à partie par des Mousseaux. Vexé de voir ses accusations de démonolâtrie contre Gautama-Bouddha, scientifiquement contredites, il informe ses lecteurs que « ce savant distingué n'a point étudié cette question » (5).

« Je n'hésite pas à dire » remarque à son tour Barthélémy Saint-Hilaire, « qu'à l'exception du Christ, il n'y a pas parmi les fondateurs de religions, une seule figure plus pure et plus touchante que celle du Bouddha. Sa vie est sans tache. Son héroïsme constant égale ses convictions... Il est le parfait modèle de toutes les vertus qu'il prêche ; son abnégation, sa charité, la douceur inaltérable de son caractère, ne lui font pas défaut un seul instant. A l'âge de vingt-neuf ans, il quitte la cour de son père pour se faire moine et

1. *Khandogya-Upanishad,* VIII, 3, 4 : Max Müller : *Veda*.
2. *Idra Rabba* X, 117.
3. Introd. *Sohar* pp. 305–312.
4. Saint-Jean, XIV.
5. *Les Hauts Phénomènes de la Magie*, p. 74.

devenir un mendiant... et lorsqu'il meurt dans les bras de ses disciples, c'est avec la sérénité d'un sage qui a pratiqué la vertu toute sa vie et qui meurt avec la conviction d'avoir trouvé la vérité (1). » Ce panégyrique n'est pas plus vigoureux que celui prononcé par Laboulaye et qui attira les foudres de des Mousseaux. « On se rend difficilement compte comment des hommes qui n'ont pas été aidés par la révélation aient pu s'élever si haut et soient parvenus si près de la vérité (2). » Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il y ait tant d'âmes élevées « qui n'aient pas été aidées par la révélation » !

Et pourquoi nous étonner que Gautama soit mort avec sérénité philosophique ? Ainsi que le disent fort justement les cabalistes : « La Mort n'existe pas, et l'homme ne passe jamais au dehors de la vie universelle. Ceux que nous croyons morts vivent encore au dedans de nous, comme nous vivons en eux... Plus on vit pour ses semblables, moins on doit craindre la mort (3). » Et nous pourrions ajouter, que celui qui *vit* pour l'humanité, fait plus pour elle que celui qui meurt pour elle.

Le *Nom Ineffable*, à la recherche duquel tant de cabalistes — qui ne connaissent aucun adepte oriental, ni même européen — gaspillent vainement leurs connaissances et leur existence, demeure à l'état latent dans le cœur de chaque homme. Ce nom mirifique qui, d'après les plus anciens oracles « s'élance dans les mondes infinis *χρυφτω σφεφαλιγγι* », peut s'obtenir de deux manières différentes : dans l'initiation régulière, et par la « petite voix » qu'Elie entendit dans la grotte d'Horeb, la montagne de Dieu. Et « lorsqu'Elie l'entendit *il cacha sa face dans son manteau* et demeura à l'entrée de la grotte. Et voici, *la* voix vint ».

Lorsque Apollonius de Tyane voulait entendre la « petite voix », il s'enveloppait entièrement dans un manteau de fine laine, sur lequel il mettait ses deux pieds, après avoir fait certaines passes magnétiques en prononçant non pas le « nom », mais une invocation bien connue de tous les adeptes. Puis il se couvrait la tête et la face avec son man-

1. Barthélémy Saint-Hilaire, *Le Bouddha et sa religion*, Paris, 1860.
2. *Journal des Débats*, avril 1853.
3. *Dogme et rituel de la Haute Magie.*

teau et son esprit translucide ou astral se trouvait libéré. A l'ordinaire, il ne portait pas de laine, plus que ne le faisaient les prêtres des temples. La possession de la combinaison secrète du « nom » donnait à l'hiérophante le pouvoir suprême sur tout être, humain ou autre, inférieur à lui en force d'âme. Par conséquent, lorsque Max Müller nous parle de la « majesté cachée des Quichés, qui ne devait jamais être ouverte par des mains humaines », les cabalistes comprennent parfaitement ce que l'expression voulait dire, et ils ne sont pas le moins du monde surpris d'entendre cet érudit philologue s'écrier : « Nous ignorons ce que c'était ! »

Nous ne pouvons assez répéter que ce n'est que par les doctrines des anciens philosophes qu'on arrive à comprendre la religion prêchée par Jésus. C'est par Pythagore, Confucius et Platon, que nous pouvons comprendre l'idée qui est à la base du terme « Père » dans le Nouveau Testament. L'idéal de Platon pour sa Divinité, qu'il nomme le Dieu unique, invisible et éternel, le Créateur et le Père de toutes choses (1), est plutôt le « Père » de Jésus. C'est cet Etre Divin duquel le sage grec disait qu'Il ne peut être ni envieux ni l'originateur du mal, car Il ne peut produire que ce qui est bon et juste (2) ; ce n'est, certes, pas le Jéhovah Mosaïque, le « Dieu *jaloux* », mais bien le Dieu de Jésus, qui « seul est bon ». Il vante Sa puissance divine, qui embrasse tout (3), et Son omnipotence, mais il intime en même temps, qu'Il est immuable. Il ne peut jamais désirer changer ses lois, c'est-à-dire, extirper le mal du monde, au moyen d'un miracle (4). Il est omniscient, et rien n'échappe à Son œil vigilant (5). Sa justice, que nous voyons incorporée dans la loi de la compensation et de la rétribution, ne laisse aucun crime impuni, aucune vertu sans récompense (6) ; il déclare, par conséquent, que la seule manière d'honorer Dieu est de cultiver la pureté mo-

1. *Timée* ; *Polit.*, 269, E.
2. *Timée*, 29 ; *Phèdre*, 182, 247 ; *Repub.*, II, 379, B.
3. *Lois*, IV, 715, E ; X, 901, C.
4. *Repub.*, II, 381 ; *Thaet.*, 176, A.
5. *Lois*, X, 901, D.
6. *Lois*, IV, 716, A ; *Repub.*, X, 613, A.

rale. Non seulement n'admet-il pas la notion anthropomorphe que Dieu puisse avoir un corps matériel (1), mais « il rejette avec horreur les fables qui attribuent aux dieux mineurs les passions, les querelles et les crimes de toutes sortes (2). Il nie avec indignation que Dieu se laisse propitier, ou plutôt acheter par des prières et des sacrifices (3). »

Le *Phèdre* de Platon expose tout ce que l'homme fut une fois et ce qu'il peut encore devenir. « Avant que l'esprit de l'homme soit tombé dans la sensualité et qu'il se soit incorporé en elle par la perte de ses ailes, il vivait parmi les dieux dans le monde aérien (spirituel) où tout est vrai et pur. » Dans le *Timée* il dit que « il fut un temps où l'humanité ne se reproduisait pas, mais où elle vivait comme des esprits purs ». Dans le monde à venir, dit Jésus, « ils ne se marient ni ne sont donnés en mariage », mais, « ils vivent comme les Anges de Dieu dans le Ciel ».

Les recherches de Laboulaye, d'Anquetil Duperron, de Colebrooke, de Barthélémy Saint-Hilaire, de Max Müller, de Spiegel, de Burnouf, de Wilson et de bien d'autres linguistes ont mis la vérité en lumière. Et aujourd'hui que les difficultés du Sanscrit, du Cingalais, du Zend, du Pahlavi, du Chinois et même du Burmain ont été en partie résolues, et que les *Védas*, le *Zend Avesta*, les textes Bouddhistes et même les *Soutras* de Kapila ont été traduits, la porte est ouverte, laquelle, une fois passée laissera derrière elle les calomniateurs spéculatifs ou ignorants des anciennes religions. Jusqu'à l'époque actuelle, le clergé, pour se servir de l'expression de Max Müller, — « avait l'habitude d'accuser le culte païen de diableries et d'orgies,... mais il a rarement, si même il l'a jamais fait, cherché à découvrir le caractère véritable et original des étranges formes de culte qu'il attribue à l'œuvre du diable (4) ». Lorsque nous lisons le récit authentique du Bouddha et du Bouddhisme, par Müller, et l'opinion enthousiaste de tous les deux exprimée par Barthélémy Saint-Hilaire et Laboulaye ; lorsqu'enfin, un missionnaire catholique, témoin oculaire, et qu'on peut

1. *Phèdre*, 246, C.
2. E. Zeller, *Plato and the Old Academy*.
3. *Lois*, X, 905, D.
4. Max Müller : *Bouddhisme*, avril 1862.

moins que tous, accuser de partialité envers les Bouddhistes, — nous voulons parler de l'abbé Huc — n'a que de l'admiration pour le caractère individuel élevé de ces « adorateurs du diable », nous sommes obligés de considérer la philosophie de Sakya-muni comme quelque chose de plus qu'une religion de fétichisme et d'athéisme comme les catholiques voudraient nous le faire croire. Huc était un missionnaire et son premier devoir était de considérer le Bouddhisme comme un rejeton du culte de Satan. Le pauvre abbé Huc fut rayé à Rome de la liste des missionnaires (1), après la publication de ses récits de voyage. Ceci nous montre le peu de vérité que nous pouvons apprendre des missionnaires au sujet de la religion des autres peuples, lorsque leurs récits doivent, avant tout, être revus et corrigés par les autorités ecclésiastiques supérieures, et qu'on les punit sévèrement pour avoir dit la vérité.

Lorsque Marco Polo demanda à des hommes qu'on a appelés et qu'on appelle encore des « ascètes obscènes », en un mot, les fidèles de certaines sectes de l'Inde, généralement connus sous le nom de « Yogins », « s'ils n'avaient pas honte d'aller tout nus comme ils le faisaient ? ils répondirent au demandeur du XIIIe siècle ainsi qu'ils le firent à un missionnaire du XIXe : « Nous allons tout nus, parce que nous sommes venus au monde tout nus, et que nous ne voulons rien posséder de ce qui est de ce monde. De plus, nous n'avons pas connaissance d'un péché de la chair, et par conséquent nous n'avons pas honte de notre nudité, plus que vous n'en n'avez de montrer votre face ou votre

1. Max Müller dit ce qui suit, au sujet de l'abbé Huc, dans son *Chips from a German Workshop*, vol. I, p. 187 : « Feu l'abbé Huc exposa avec une si grande naïveté les ressemblances entre les cérémonies du culte Bouddhiste et Catholique Romain, qu'il fut fort surpris de voir que son ravissant ouvrage *Voyages au Thibet* avait été mis à l'Index. On ne peut s'empêcher d'être frappé, écrit-il, de sa grande ressemblance avec le Catholicisme. La crosse des évêques, la mitre, la dalmatique, le chapeau rond, porté par les lamas en voyage... la messe, le double chœur, les psalmodies, les exorcismes, l'encensoir supporté par cinq chaînes, s'ouvrant et se fermant à volonté, les bénédictions des lamas, qui étendent leurs mains droites au-dessus des fidèles, le rosaire, le célibat des prêtres, les pénitences et les retraites, le culte des Saints, les jeûnes, les processions, les litanies, l'eau bénite ; voilà les ressemblances qui existent entre nous et les Bouddhistes. Il aurait pu y ajouter, la tonsure, les reliques et le confessionnal. »

main. Vous qui connaissez les péchés de la chair, vous avez raison d'en avoir honte, et de couvrir votre nudité (1). »

La liste serait curieuse à établir des excuses et des explications fournies par le clergé pour expliquer les ressemblances journellement trouvées entre le catholicisme et les religions païennes. Et cependant l'ensemble se réduirait à une seule et unique conclusion : Les doctrines du christianisme sont le plagiat de celles des païens du monde entier ! Platon et son ancienne académie prirent leurs idées dans la révélation chrétienne — prétendent les anciens Pères d'Alexandrie !!! Les Brahmanes et le Manou firent des emprunts aux missionnaires Jésuites, et la *Bhagavad-gita* est l'œuvre du Père Calmet qui transforma le Christ et Saint-Jean en Christna et Arjouna afin de l'adapter à l'esprit hindou !!! Le fait insignifiant que le Bouddhisme et le Platonisme avaient précédé le Christianisme, et que les *Védas* avaient déjà dégénéré en Brahmanisme avant l'époque de Moïse, ne paraît avoir aucune importance. Il en est de même d'Apollonius de Tyane. Quoique ses pouvoirs thaumaturgiques ne puissent être niés d'après le témoignage des empereurs, de leur cour et des populations de plusieurs cités; quoique un nombre fort restreint de celles-ci aient jamais entendu parler du prophète Nazaréen, dont les « miracles » ne furent exécutés que devant quelques-uns de ses apôtres, l'identité desquels demeure encore aujourd'hui problématique, malgré tout cela il ne faut accepter Apollonius que comme « l'imitateur du Christ ».

S'il existe des hommes véritablement pieux, bons et honnêtes parmi les prêtres Catholiques, Grecs et Protestants, dont la foi sincère l'emporte sur leur raisonnement et qui n'ayant jamais vécu parmi les populations païennes ne sont injustes que par ignorance, il n'en est pas de même en ce qui concerne les missionnaires. Le subterfuge invariable de ceux-ci est d'attribuer à la démonolâtrie, la vie à l'instar du Christ des ascètes hindous et Bouddhistes et de beaucoup de lamas. Des années de résidence chez les païens dans la Chine, la Tartarie, le Thibet et l'Hindoustan leur ont fourni les preuves de la façon injuste avec laquelle on

1. *Mission au Siam de Crawford*, p. 182.

a calomnié les soi-disant idolâtres. Les missionnaires n'ont même pas l'excuse de leur bonne foi, pour tromper le monde ; et à de rares exceptions près, on pourrait paraphraser à leur égard l'observation de Garibaldi en disant : *Un prêtre sait qu'il est un imposteur, s'il n'est pas un imbécile ou s'il n'a pas appris à mentir dès son bas âge.*

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

TABLE DES MATIÈRES DU TOME III

Page

CHAPITRE I. — **Où est l'Église ?** — Les statistiques de l'Eglise. — Les miracles catholiques et les phénomènes spiritualistes. — Le phallicisme dans les symboles chrétiens. — Le blasphème catholique. — Comparaison des croyances chrétiennes et païennes. — Les enfers des diverses nations. — Biographes du diable. — Pourquoi n'y a-t-il pas de miracles en Russie. — Magie et Sorcellerie pratiquées par le clergé chrétien. — Une Science nouvelle : la théologie comparée. — Traditions orientales sur la bibliothèque d'Alexandrie. — Origine des clefs et de la tiare du pape. — Les pontifes romains imitateurs du Brahmatma indien. — L'Ancien des jours. — Les idées d'Orphée sur l'éther. — La première émanation d'En-Soph. — La Vierge Marie est une Isis devenue chrétienne. — Les Kadeschim hébreux. — Origine païenne de la trinité. — Querelles entre Gnostiques et Pères de l'Eglise. — Annales sanglantes du Christianisme 3

CHAPITRE II. — **Crimes chrétiens et vertus diaboliques.** — Sorcellerie de Catherine de Médicis. — Les pratiques occultes du clergé. — L'Inquisition : bûchers de sorciers et auto-da-fé de petits enfants. — Les sept abominations de Salomon. — Une bulle du pape contre le spiritualisme. — Un décevant clergé. — Dialogue de Dominique avec les diables. — Dragons et loups à demi convertis. — Les prétentions des Missionnaires dans l'Inde et la Chine. — Le pape fraternisant avec l'Islam. — Trucs sacrilèges du clergé chrétien. — Lettre de la Vierge. — La Kabbale dans le rituel chrétien. — Saint Paul Kabbaliste. — Saint Pierre n'est pas le fondateur de l'Eglise romaine. — Les cloches catholiques viennent des pagodes bouddhistes. — Aveux de saint Justin martyr sur les amulettes théurgiques. — Vies exem-

plaires des hiérophantes païens. — Caractère élevé des anciens Mystères. — Jacolliot et les fakirs indiens. — Ce que sont les Pitris et ce qu'ils ne sont pas. — La Vierge Marie dans le cas de Jugger-Nauth. — Comment on peut correspondre avec les esprits. — Dangers d'une médiumnité sans entraînement. — Les quatre Tanaïm du Talmud. 57

Chapitre III. — **Divisions parmi les premiers chrétiens.** — Le Christianisme primitif ressemble au Boudhisme. — La fable de la succession apostolique. — Ce qu'était Pierre. — Signification de Nazar et de Nazaréen. — Différentes sortes de baptêmes. — Jésus Nazaréen. — Adonis à Béthléem. — Zoroastre, nom générique. — Doctrine pythagoricienne de Jésus. — L'Apocalypse Kabbalistique. — Jésus considéré comme un adepte par des philosophes païens. — Doctrine de la permutation. — Dogmes des Gnostiques. — Marcion le « noble hérésiarque ». — Jésus ignore Jehovah. — Lois de Manou. — Jehovah-Bacchus 166

Chapitre IV. — **Cosmogonies orientales et traditions bibliques.** — Le Pentateuque. — Comparaison des systèmes indien, chaldéen et ophite. — Leurs trinités. — Les premiers groupes chrétiens. — La descente du Christ aux enfers. — Doctrine nihiliste des Saducéens. — Les parents de Jésus Ebionites. — Christos et Sophia-Achamoth. — La revanche d'Ilda-Baoth. — Vraie théogonie ophite. — L'enseignement secret de Jésus. — Jésus ne se déclara jamais dieu. — La source de son inspiration. — Nabathéens anciens et modernes. — Ce qu'il faut entendre par le massacre des innocents. — Récits du Nouveau Testament et légendes indiennes. — Ce que les frères de Jésus disaient de lui. — Antiquité du Verbe et du Christ. — Les « trônes », les « dominations », les « puissances » etc., expliqués. — Culte comparé des Vierges-mères. — Le quatrième Evangile n'est pas de Jean 225

Chapitre V. — **Mystères de la Kabbale.** — En-Soph et les Séphiroth. — L'Etre Suprême n'est pas le Créateur. — Fondement identique de toutes les religions. — La Religion-Sagesse primitive. — Légende babylonienne de Xisuthrus. — La Genèse, compilation de vieilles légendes. — L'Eon gnostique. — La cosmogonie de Zoroastre. — La Trinité de la Kabbale. — La Shékinah. — Systèmes gnostique et nazaréen comparés

aux mythes indiens. — Explication d'une allégorie de l'Apocalypse. — Chérubins et Séraphins. — Kabbalisme des livres d'Ezéchiel. — Les dieux Méru et les Séphiroth. — Saint Jean décrit Siva. — Le Sosioh persan dans l'Apocalypse. — Jésus ne prétend être qu'un homme. — Kalavatti et la fille de Jaïre. — Passeports pour le ciel. — L'infamie d'Epiphanius avouée. — Enseignement fallacieux des premiers Pères : leur esprit de persécution 285

CHAPITRE VI. — **Parodie chrétienne des doctrines du bouddhisme ésotérique.** — Décisions du Concile de Nicée. — Meurtre d'Hypathie. — Talisman de Lady Ellenborough. — Légende indienne de Noé. — L'avatar-poisson de Vishnou. — Darwin et Vyasa. — Idées védiques sur l'âme. — Cosmogonie Kabbalistique. — Systèmes indien et chaldéo-juif. — La nuit de Brahma. — Les Avatars de Vishnou. — Chute d'Adam. — Saint Paul enseigne la trinité humaine. — L'âme et l'esprit selon Socrate et Platon. — Idée des philosophes grecs. — L'âme humaine pour Irénée et Origène. — Le Dhyâna selon saint Hilaire. — Le Bouddhisme ; ce qu'il est. . 338

CHAPITRE VII. — **Premières hérésies chrétiennes et sociétés secrètes.** — Ophites, Nazaréens et Druses modernes. — Cosmogonies nazaréenne et gnostico-ophite. — Etymologie de IAO. — Le Seigneur-Dieu des Hébreux. — Vishnou, le donneur de vie. — Enseignements de Jésus sur Dieu. — La confrérie hermétique de l'Egypte. — La fraternité de Luxor. — Les Druses du Mont-Liban. — Lettre d'un initié. — L'initiation chez les Derviches Bektasch. — Le Bouddhisme ésotérique et le vrai Nirvâna. — La secte Jaïna. — Vandalisme des missionnaires dans l'Inde. — Les Gnostiques et leurs détracteurs — Origine du mythe de la conception miraculeuse. Eusèbe convaincu de faux. — Tertullien. — Réfutation des mensonges chrétiens. — Jésus méconnu par son siècle. — Un piètre compliment pour une divinité. — Le Christ mythique, copie de Bouddha. — Comparaison entre Bouddha, Jésus et Apollonius. — Opinion de Garibaldi sur les prêtres. . 389

FIN DU TOME TROISIÈME